



Gwenc'hlan Le Scouëzec

LES DRUIDES



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gwenc'hlan Le Scouëzec

Les Druides



© Arbre d'Or, Genève, mars 2012

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LIVRE PREMIER :
LES DRUIDES DES ORIGINES
ET DE L'EMPIRE ROMAIN

Introduction

L'histoire des druides n'a jamais été écrite et c'est la raison pour laquelle il court sur leur compte tant de fausse science et tant d'affirmations à la fois doctorales et fantaisistes.

Il est vrai que cette chronique même ne manque pas de poser des problèmes. On a dit que les druides avaient disparu après l'édit de Tibère au I^{er} siècle de notre ère. On a dit, sans aucune raison, qu'ils ne pouvaient même exister sans la structure de la société celtique, disparue un peu avant cette époque.

Or c'est faux. On rencontre des druides et des druidesses au III^e et au IV^e siècle de notre ère, bien après la fin de la société celtique organisée.

Après cela, le nom disparaît, et pour cause. La christianisation est générale et ne s'accommode pas de pareils concurrents. Mais cela veut-il dire que la fonction disparaît ? que la croyance s'efface ?

Tout prouve le contraire. La philosophie de la nature qui fut l'une des caractéristiques de la pensée des druides, pose ses jalons tout au long des siècles, en compagnie d'un panthéisme fondamental, dont le peuple breton est encore nourri. La magie, qui fut l'autre versant de la pratique, se maintient victorieusement jusqu'à nos jours. Le bardisme quant à lui, n'a cessé de se manifester jusqu'en plein XX^e siècle, d'une manière vivante, en s'adaptant à la vie et aux circonstances. Les vénération et leurs rituels surmontent toutes les excommunications : l'arbre, la

pierre et la fontaine demeurent le centre de tous les regards. Bien mieux, le culte de la Trinité et la prééminence du Logos-Lugos se sont maintenus sous le voile léger du christianisme.

Toute la tradition druidique est là, parmi nous. Ce livre, ou plutôt cette suite d'ouvrages, n'a d'autre ambition que de mettre en relief la continuité du processus. Ajoutons que la langue celtique existe toujours et que l'on ne saisit pas comment l'on a pu écrire que le druidisme n'a pu se maintenir sans le soutien d'un idiome vivant.

La tradition populaire et la tradition philosophique se rejoignent en Armorique et dans certains points de l'ancien domaine des Celtes, en Allemagne occidentale notamment, pour conserver jusqu'à nos jours l'essentiel des données du druidisme. La présentation un peu parcellaire du sujet n'est due qu'aux longs moments sans manifestation. Nous ne sommes pas de ces historiens qui font des replâtrages pour les époques qui leur échappent ou qui trop éloignées dans le temps, manquent d'éléments suffisants pour une construction solide de la période.

Nous n'apportons que les bases solides d'une histoire.

Chapitre I : L'homme de Menez Dregan

Entre la pointe de Souc'h et Porz Poulhan, il y a 450 000 ans, on faisait du feu. Le plus ancien foyer, c'est-à-dire la plus ancienne trace d'homme digne de ce nom a été découverte à Menez Dregan, en Plouhinec, non loin du niveau actuel de la mer. C'est là le plus archaïque vestige au monde d'une flamme allumée par une main humaine.

Cette main philosophait-elle ? Que pensait-elle de cet élément réchauffant et brûlant, qui apparaît et qui disparaît, que l'on produit à sa guise, avec le bois, la pierre ou le cristal, une fois qu'on a compris les sources qui lui donnent vie ?

Le feu ne peut pas être hors de la pensée. La philosophie première passe par lui. Sans doute le premier druide fut-il celui qui alluma le feu.

Chapitre II : Quelques vestiges au paléolithique

Les quatre cent cinquante mille ans qui nous séparent de l'homme de Menez Dregan sont peu peuplés. Des bifaces acheuléens ont été découverts au gisement de Treisseny en Kerlouan. Des outils divers ont été retrouvés à Saint Suliac sur la Rance.

À une époque plus récente, les gisements du Bois du Rocher et de Kervouster, puis ceux d'Amon ar Ros, de Beg ar C'hastel et de Plasenn al Lomm, en Bréhat, celui de la Forest-Landerneau et de Roc'h Toul en Guiclan jalonnent le temps.

Rien ne nous est parvenu de ces centaines de milliers d'années que ces quelques cailloux, un éclat, des lames et des pointes, des racloirs, qui nous permettent d'affirmer l'existence de l'homme.

Au Mont-Dol toutefois, le Professeur Sirodot découvrit en 1872 un nombre considérable d'ossements fossilisés datant du paléolithique. Selon le *Guide de Dol* de l'abbé Robert, on trouva non loin du cimetière, cinq cents molaires de mammoths, les restes de 70 éléphants (*primigenius*) ou mammoths, 10 rhinocéros (*tichorhinus*), 10 chevaux (*fossilis*), 8 bœufs (*primigenius*), 3 grands cerfs (*megaceros*), 10 rennes, une chèvre, une marmotte, un ours des cavernes, un lion, un blaireau et 4 loups¹. Comment toute cette faune était-elle venue là ? S'agit-il de restes de cuisine ? Nous ne le saurons jamais.

¹ Abbé Descottes, *Le site merveilleux du Mont-Dol*, Rennes, 1960, p. 10.

Mais l'on remarquera l'existence d'animaux qui seront ou qui sont déjà sacrés, le cheval, le bœuf, le cerf et plus curieusement un lion. Il faudra nous en souvenir quand nous parlerons du lion de Némée.

Chapitre III : Les sept sépultures

De 1928 à 1933, deux archéologues, Marthe et Saint-Just Péquart fouillèrent les îles de Teviec et de Hoedic et y découvrirent huit tombes.

L'îlot de Teviec, à quelques encablures de la côte basse de la flèche littorale, sur le rivage occidental de la presqu'île de Quiberon, élève ses onze mètres au-dessus du niveau de la mer. L'espace y est vierge.

Hoedic, à l'extrémité de la ligne des rochers qui émergent entre la presqu'île de Rhuys et Belle-Ile, est un peu plus grande : 1 km sur 2,5 km et 147 habitants.

À l'époque mésolithique qui nous occupe, Teviec devait être rattachée à la terre, Hoedic appartenait à une très grande terre qui continuait la presqu'île de Quiberon vers le sud-est.

L'étonnement vient de ce que douze des squelettes mis au jour étaient recouverts de vingt-six ramures de cerf. Qu'entendaient par là nos ancêtres ? Que voulaient-ils signifier ? Il ne semble pas qu'on se soit jusqu'à ce jour intéressé à ce problème. La seule indication, bien fugitive, nous la trouvons sous la plume de Jean-Laurent Monnier : « Dans les deux sites, écrit-il, est apparue la volonté de pourvoir le mort en vue

d'un éventuel voyage dans l'au-delà : des rognons de silex, des outils lithiques se trouvaient à ses côtés. »

Quelles étaient donc les dispositions ? Nous les donnons ci-dessous d'après les textes mêmes des auteurs².

Teviec : 6 squelettes à ramures de cerf

- 01 Teviec : sous un foyer circulaire, plusieurs mâchoires de cerfs deux squelettes dont un portant sur le crâne «un certain nombre» de ramures de cerf.
- 02 Teviec : les squelettes d'un adulte et d'un enfant trois massacres de cerf sur le crâne de l'adulte.
- 08 Teviec : sépulture n° 20 (deuxième campagne) un beau bois de cerf reposant entre les squelettes 2 et 3.

Hoedic : 20 ramures de cerf sur 6 squelettes

- 03 & 04 Hoedic : sépulture F. deux squelettes, trois ramures de cerf le premier : le crâne et les tibias sur une ramure de cerf. le second : deux ramures sous le crâne, dont l'une est celle du premier squelette et l'autre longe le côté droit,

² Marthe et Saint-Just Péquart, *Un gisement mésolithique en Bretagne et la nécropole mésolithique de Téviéc, Morbihan*, Nancy, Société d'impressions typographiques, 1935, et : Marthe et Saint-Just Péquart, *La nécropole mésolithique de l'île de Hoëdic (Morbihan)*, Paris, Masson et Cie éditeurs.

+ une ramure sur le côté gauche.

05 Hoedic : sépulture H.

un squelette

6 ramures de cerf :

3 sous la tête, dont 1 sur l'épaule droite

1 sur le côté droit

1 auprès du bras gauche (autrefois sur le crâne ?)

1 en long sur le thorax.

06 Hoedic : sépulture J.

les squelettes d'un adulte et d'un enfant

6 ramures de cerf : 2 sous la tête et les épaules

4 posées à plat sur le corps.

07 Hoedic : sépulture K.

un squelette

5 ramures de cerf :

2 sous la tête et sur les épaules

2 autres le long du buste

1 autre sans andouillers entre cuisse et jambe droite.

En fait, c'est la première fois dans l'histoire de la mythologie bretonne que nous rencontrons le cerf. À bien d'autres occasions, il nous sera donné de le retrouver, au point qu'il apparaîtra assez rapidement comme un personnage capital de la tradition.

Aussi est-il dès maintenant nécessaire de faire le point et de tenter de comprendre.

Nous sommes ici en présence de tombes, datant de 6500 à 7000 ans. Le mobilier qu'on y trouve doit

évidemment être mis en relation avec les conceptions de la société ambiante concernant la mort et l'au-delà. L'auteur que nous avons cité, Jean-Laurent Monnier, considère d'ailleurs que les outils sont destinés à servir le défunt dans l'Autre monde.

Si tel est bien le rôle assigné aux silex, il va de soi que, bien plus importantes, les ramures de cerf sont là notamment pour nous donner un enseignement sur le trépas. La tête du cerf joue un rôle non négligeable dans le symbolisme de la renaissance.

Elle jouit en effet d'une propriété remarquable, celle de perdre ses bois chaque année au mois de février pour repousser ensuite jusqu'au mois d'avril. Ils gagnent en nombre d'andouillers et les bêtes se reconnaissent à la quantité de leurs cors.

Il s'agit donc d'une mue, d'une métamorphose, que traduisent bien les expressions employées pour désigner l'animal, depuis le daguet jusqu'au grand vieux cerf. La transformation est jalonnée par des étapes. Et ce sont ces étapes qui sont appliquées à l'homme, comme des moments de la mue.

Comme le cerf, l'homme doit d'abord être un daguet pour devenir ensuite une deuxième tête, une troisième tête, un dix-cors jeunement, un grand cerf, un grand vieux cerf. La destinée de l'homme suit les mouvements de l'année : de février à avril, il est situé dans la mort, d'avril à février, il se trouve dans la vie.

C'est dire que l'individu est appelé à renaître, que l'année est le modèle sur lequel se moule le destin, qu'une part de nuit et trois parts de jours sont les données même de l'existence. La lune ne connaît-elle

pas une phase montante, un état de plénitude, une phase descendante et un temps nocturne ?

Ainsi en est-il de la vie et de la mort même. On dira bien plus tard, dans les siècles qui ont précédé notre ère, que les Celtes croient en l'immortalité de l'âme. Mais déjà, à Hoedic et à Tevieg, les corps, aujourd'hui squelettiques, sont assimilés à cette partie de l'individu qui tombe comme un feuillage et qui reparait ensuite. L'élément fondamental de l'être est une réalité invisible qui se pare d'un ornement, et ce décor passe, tombe et change, sans que l'immuable vérité sous-jacente en soit affectée.

À la philosophie du feu, ajoutons maintenant celle du cerf.

Chapitre IV : Le symbolisme des mégalithes

Il y a peu de temps, relativement, à s'écouler, entre les cerfs de Tevieg et de Hoedic et les premières constructions mégalithiques qui vont prendre une si grande proportion dans le monde. Le règne de la pierre est arrivé.

À Barnenez ar Sant, à l'île Guennoc, à Kercado vont, dans un premier temps s'élever des ventres de la terre. Ce sont des tombes, nous dit-on. Mais, non plus ces petits coffres comme il en existait dans les îles de Quiberon, tout juste bons à conserver le corps d'un homme et ses bois de cerfs, en vérité un ensemble

gigantesque, une grotte majestueuse où l'on se tient debout après s'être incliné vers le sol.

Le dolmen est l'architecture du tumulus. C'est ce qui reste encore quand le vaste monument qu'il soutenait a disparu, emporté par l'érosion ou démolé par les hommes. D'aucuns, comme Gavrinis, ont conservé non seulement leurs tables en place, mais leur couverture de cailloux et de terres. Peut-être n'ont-ils plus leurs parements de cailloux, l'allure hautaine de monuments neufs, mais ils conservent, après six mille ans, leur structure et leurs éléments.

Les Pyramides sont plus jeunes qu'eux. Plus de mille ans les séparent, le temps qui va de Hugues Capet à nos jours. L'Orient n'avait pas émergé dans la civilisation qu'ils existaient déjà, obscurités établies, chambres scellées, royaumes des tertres.

On a dit d'eux qu'ils avaient été construits par les Tuatha Dé Danan, le Peuple de la déesse Dana, tels que les Irlandais le concevait. Les Dames viennent autour et l'on a vu plus d'une fois danser auprès d'eux les nains, cherchant, depuis des millénaires, à achever leur comptine.

L'ampleur des travaux nécessités par la construction de pareils monuments laisse à penser qu'il s'agit, plutôt que de tombes banales, de lieux de culte centrés sur le culte de la mort. Lieux d'initiation peut-être : ils eussent subi l'extension d'un site d'inhumation à celui d'un lieu hautement religieux, et de ce lieu même à la préparation au cheminement dans l'autre monde.

La réalité de cet autre monde est certaine. Il ne

s'agit plus ici du voyage d'un homme-cerf au milieu des données de l'esprit, mais de l'entrée en masse d'un peuple. Après tout, celui qui alluma le feu de Menez-Dregan, peut-être savait-il que la flamme ne disparaît jamais, mais que l'âme, comme la lumière, revient sur elle-même, se livre à la nuit, mais ne tarde pas à réparaître. Et s'il le savait, ne voilà-t-il pas qu'il y a quatre cent cinquante mille ans que des hommes vivent et pensent, et connaissent les secrets de l'existence.

Pourquoi croire qu'il s'agit là de quatre cent cinquante mille ans d'imbécillité ? Pourquoi tenir les ensevelisseurs de Tevieg et de Hoedic pour des braves gens un peu simples, et non pour des philosophes qui en savaient au moins autant que nous ?

Il y a sept mille ans que nous sommes. Même pas : les derniers flots d'une mer muette s'achèvent au premier siècle de notre ère, les premiers écrits n'ont pas plus de cinq mille ans. Les gens de Barnenez construisent d'emblée un monument suffisamment solide pour durer sept mille ans. Ni les Romains, ni les Grecs n'en ont fait autant. Nous sommes de petits personnages.

Le menhir est un doigt levé, un phallus dressé. Nous sommes ici au comble de l'abstraction. La ligne établie entre le ciel et la terre, la plus simple des lignes, est le symbole par excellence. Le lien qui apparaît — il n'y a plus deux, mais un — constitue la triade fondamentale : il y a trois réalités fondamentales : le ciel, la terre et le menhir. Par lui s'écoule le sperme céleste, quand la foudre frappe la pierre et se répand

dans le ventre de la terre. Par lui, s'engrosse le sol des énergies fondamentales.

Quand le menhir est proche du dolmen, la copulation se fait là même. La fécondation des grottes intervient sans intermédiaire. Le tumulus est chargé de l'énergie masculine et la conserve en la transformant.

Les grands architectes de notre univers

La passion de l'arithmétique et de la géométrie touche de tout près à l'architecture. La plus ancienne architecture que nous connaissions, supposant la connaissance d'une géométrie et d'une arithmétique, est celle des constructeurs des mégalithes. Les Égyptiens ne commencent que vers 3300 avant notre ère, les Pyramides datent de 2800, les Sumériens de 2700, les Perses du II^e millénaire. Quant au tumulus de Barnenez, il a été construit, dans ses débuts en 4500. L'antériorité est écrasante.

Le tumulus le plus simple est constitué d'une allée de pierres, recouverte de dalles, elles-mêmes ensevelies sous une lourde chape de cailloux ou de terre, aménagées en parement au moins sur le devant du monument. La construction suppose de dresser des pierres debout de manière à constituer un chemin qui deviendra ensuite intérieur. Il faut en tracer le dessin, donc le concevoir, en compter les pierres, organiser l'élévation progressive de la voûte, telle que l'entrée soit plus basse qu'un homme et augmente peu à peu, donc prévoir en conséquence tant les montants que les toits. Il faut choisir les dalles de couverture, celle de la chambre étant en volume et en poids nettement

supérieure à toutes les autres. Sans doute l'opération de pose se faisait-elle au cœur d'un monticule de pierres élevé déjà à la hauteur des futurs orthostats.

La chambre de Brug na Boinne à Stonehenge est couverte d'une voûte en encorbellement qui monte à 6 m de hauteur. Cela ne se fait pas sans une conception très précise de la construction. Le système d'écoulement des eaux qui empêche, encore aujourd'hui, l'humidité de pénétrer au sein du monument, exige également un savoir théorique et technique.

Les alignements de Carnac suivent des directions très particulières, prennent des angulations qu'Alexander Thom a définies avec exactitude. Certains mégalithes s'ouvrent dans des directions solaires calculées avec soin. Certains « cercles » de pierres sont en réalité des ovales aux dimensions également mesurées.

Tout cela ne peut se faire sans la connaissance solide d'une géométrie et d'une arithmétique certes élémentaire, mais très solidement conçue et exprimée.

Chapitre V : La Caverne aux Écritures

On n'a pas déchiffré l'écriture qui couvre les dalles sculptées de Gavrinis. Le monument, dressé sur la petite île du Golfe du Morbihan garde entier son mystère. Pourtant le nombre et l'importance des gravures permettent d'espérer qu'un sens soit trouvé à cette décoration fabuleuse.

3, 4, 5 et 6

Nous avons eu cependant l'œil et l'intellect attirés par le caractère particulier de la vingt et unième pierre dressée. L'orthostat 21 de Gavrinis porte en pleine évidence 18 haches sculptées. Sur une même ligne supérieure, on en reconnaît trois, pointe en haut et, nettement séparées, quatre autres, pointe en bas. Il y a même aujourd'hui entre les deux groupes une fissure de la pierre : si celle-ci n'est pas d'origine, elle a dû succéder à un trait incisé, car elle ne fait qu'accroître un ressaut naturel ou volontairement façonné : les lignes gravées en suivent la courbure. Au-dessous, également alignées entre elles, cinq autres haches. Enfin, sur une ligne inférieure, six autres.

Et si, tout bonnement, cela signifiait 3, 4, 5 et 6 ? Remarquons tout de suite qu'une disposition analogue existe ailleurs dans le monument, celle des orthostats appelés 3, 4, 5 et 6 par Le Rouzic. Le principe qu'il employa pour numéroter les 52 pierres entrant dans la composition du dolmen, découle du mouvement le plus naturel à un droitier et peut, sans difficulté, avoir été celui des bâtisseurs. Comme il ne manque apparemment aucune dalle dans la structure interne du monument, l'on peut, à titre d'hypothèse de travail, procéder comme s'il en était ainsi.

Or les orthostats 3, 4, 5, et 6 forment une sorte de brochette bien individualisée, une série nettement délimitée de dalles sculptées, entre les supports 1 et 2, vierges de toute gravure, et le septième, remarquable bloc de quartz, en tous points singulier. L'on

peut donc légitimement parler d'une insistance du sculpteur à nous faire remarquer ces quatre chiffres.

Les chiffres 3, 4 et 5 constituent les côtés de ce triangle rectangle dit pythagoricien dont Alexander Thom a montré l'importance dans les constructions mégalithiques. La surface d'un tel triangle est de 6 m^2 . Ainsi se trouvent posés, pouvons-nous penser, les éléments 3, 4, 5 et 6 comme constituant fondamentalement cette figure essentielle. On peut ajouter que le périmètre $3 + 4 + 5 = 12$ est, numériquement, le double de la surface 6, ce qui tendrait à souligner l'importance de ce dernier chiffre. Ajoutons, pour donner encore plus de poids à cette valeur du 6, que l'orthostat n° 6 se singularise d'une part par le fait que le motif gravé sur sa face antérieure est extrêmement synthétique, unifié, non cloisonné comme les autres le sont, d'autre part par la présence également exceptionnelle, au-dessus de lui, d'une pierre gravée, dite de calage, mais qui ne cale rien du tout et bien plutôt couronne la dalle.

L'addition de $3 + 4 + 5 + 6$ donne une somme de 18 soit 3×6 . Leur multiplication $3 \times 4 \times 5 \times 6$ engendre un produit égal à 360, soit 60×6 . Voici donc successivement trois multiples remarquables de 6 qui apparaissent à l'examen de cette formule. Observons en outre que la somme 18 est la vingtième partie du produit 360.

Ce dix-huit semble bien constituer un nombre important dans la numération de Gavrinis. Ici encore, une particularité du monument souligne le fait des haches : l'orthostat 18 est le seul à être creusé d'une cavité cloisonnée superficiellement en trois et l'on

aimerait qu'entre autres significations, cela voulût insister sur la division de 18 par 3, qui donne 6, une fois encore.

Il convient de remarquer dès maintenant que les faits que nous venons de reconnaître rejoignent à certains égards le système assez complexe de numération en langue bretonne, très marqué par la survivance d'une ancienne base 6. Fait unique dans les langues indo-européennes, le breton distingue le 18 en l'appelant, contrairement à la suite habituelle, *triwec'h*, ce qui signifie proprement trois-six (le gallois fait de même mais le nomme *deunaw*, deux-neuf). En outre, le nombre 20 a ceci de remarquable que ses premiers multiples 40, 60 et 80 reçoivent leur nom de lui et non de la dizaine dont ils relèvent : on dit *daou-ugent* (deux vingt), *tri-ugent* (trois vingt), *pevar-ugent* (quatre vingt). Le français a d'ailleurs conservé du gaulois l'usage de cette dernière forme.

L'importance attribuée au 20 et au 18 multiple de 6 met en valeur leur conjonction dans le $20 \times 18 = 360$. S'agit-il là de survivances celtiques ou plutôt, puisque les autres langues indo-européennes ne connaissent pas ce système numérique, de plus lointains souvenirs, de reliques du monde préhistorique des mégalithes ?

La roue sculptée sur l'un des montants du dolmen du Petit-Mont est un cercle divisé en 18 parties. À la lumière de ce que nous venons de dire, on peut se demander si, dans un système de numération par 6, les constructeurs de mégalithes n'avaient pas divisé le cercle en 18 arcs de 20° chacun. L'usage du nombre 360, que nous soupçonnons déjà, et qui se confirmera

dans la suite de notre examen, pourrait faire penser en effet qu'ils partageaient, bien avant les Chaldéens, le cercle en 360° .

3456

Admettons maintenant pour quelques instants — nous en reparlerons tout à l'heure —, que les chiffres 3, 4, 5 et 6 puissent s'ordonner dans le nombre 3456. L'orthostat sur lequel sont gravées les 18 haches étant le vingt et unième, divisons donc 3456 par 21. Nous obtenons 164.57 : c'est très exactement la circonférence d'un cercle ayant pour diamètre 52.38.

Ce résultat nous amène à deux constatations curieuses. La première, c'est que $52^\circ 38'$ représente exactement, comme l'ont montré les chercheurs de Kergal, l'azimut, calculé à partir du sud, qui correspond au lever du soleil au solstice d'été à Gavrinis. Le rayon de soleil pénètre alors dans le tumulus en rasant la pierre n° 1, puis la pierre n° 7 et vient au fond de la chambre, frapper la pierre n° 16 en son centre graphique.

Le second fait, c'est que 52,38 mètres valent 100 coudées royales égyptiennes. Autrement dit, un cercle d'une circonférence de 164,57 m a pour diamètre exactement 100 coudées royales. Le fait est évidemment insuffisant pour affirmer dès maintenant que les Hommes des mégalithes, bien avant la civilisation du Nil et a fortiori la Révolution Française, ont pu connaître le mètre ou la coudée inscrite au temple d'Éléphantine. Il existe néanmoins une relation très simple qu'il faut connaître entre la coudée sacrée

d'Égypte et le mètre, si simple qu'elle pourrait servir à donner anciennement une définition du mètre : le mètre en effet est le diamètre d'un cercle de 6 coudees royales de circonférence.

Mais une autre manière d'aborder cette question serait de diviser 164.57 par 52,38, obtenu lui-même par la division de 3456, nombre correspondant à l'azimut que nous avons mentionné. Nous obtiendrions ainsi la valeur de Pi, très honorablement approchée : 3.1418.

René Kerviler, en 1903, s'était déjà intéressé quoique de façon épisodique et sans s'occuper de Gavrinis, au nombre 3456. En fait il s'efforçait surtout de justifier le nombre 7847 qui figure dans la légende des Saints de Lanrivoaré. Dans 3456, il voyait la juxtaposition des valeurs des côtés et de la surface du triangle pythagoricien. Il avait remarqué que l'addition des deux premiers chiffres $3 + 4 = 7$ et celle des deux derniers $5 + 6 = 11$, permettait d'arriver à pi. En effet $11 : 7 = 1.5714$, qui, multiplié par 2 donne 3.1418. La disposition du 3 et du 4, côte à côte sur l'orthostat 21, tandis que le 5 et le 6 y sont superposés, pourrait suggérer semblable regroupement par deux. Ajoutons que $34 + 56 = 90$ et que dans le système où nous nous trouvons, ce nombre pourrait évoquer les 90° de l'angle droit, quart de la circonférence à 360° et élément essentiel du triangle rectangle.

Les nombres triangulaires

L'on sait l'importance, à la fois mathématique et mystique, que Pythagore attribuait, nous disent les

Anciens, aux nombres triangulaires : chaque nombre existant possède un nombre triangulaire qui est la somme de tous les nombres le précédant dans la série ordinale et de lui-même. Si on représente chaque unité par un point, chaque nombre par autant de points sur une même ligne, qu'il contient de fois l'unité (ce qui est, dans notre hypothèse de départ le principe même de la représentation numérique par des haches, à Gavrinis), enfin toute la série par autant de lignes, symétriquement disposées qu'elle contient d'éléments, on obtient une figure triangulaire qui possède autant de points que le nombre triangulaire renferme d'unités : d'où son nom. D'une manière plus moderne, disons que le calcul du nombre triangulaire répond à la formule $n(n + 1) : 2$

Si nous appliquons ce mode de calcul à notre recherche, nous trouvons rapidement que le nombre triangulaire de 3 est 6, que celui de 4 est 10, que celui de 5 est 15 et que celui de 6 est 21. En ajoutant ces résultats les uns aux autres, nous obtenons $6 + 10 + 15 + 21 = 52$. Fait remarquable, ce résultat correspond très exactement au nombre de pierres du dolmen de Gavrinis : 29 orthostats + 1 pierre « de calage » + 12 dalles au sol + 10 tables de couverture. La raison pour laquelle le monument est composé de 52 pierres nous est inconnue, mais ne peut-on y voir une approximation de ce 52.38 dont nous parlions tout à l'heure ?

Outre le fait que nous utilisons aujourd'hui des jeux de 52 cartes pour jouer au bridge (ce qui n'est probablement pas sans raison symbolique traditionnelle), ce nombre n'est pas sans implication humaine.

Rappelons que l'ensemble des os qui constituent le tronc de l'homme est précisément de 52, soit 26, la moitié du total, pour la colonne vertébrale (7 vertèbres cervicales + 12 vertèbres dorsales + 5 vertèbres lombaires + le sacrum + le coccyx) et 26, l'autre moitié, pour le thorax (24 côtes + le sternum + l'appendice xyphoïde). Nous possédons de surcroît dans les deux mains et les deux poignets le même nombre de 52 os, 26 à droite et 26 à gauche.

Enfin, outre le fait qu'il y a un peu plus de 52 semaines dans l'année (à peu près 52 et 18 centièmes), il importe de mentionner qu'il existait dans le calendrier des Mayas un cycle de 52 années: c'est en effet au bout de ce temps, au terme de 18 980 jours, que coïncidaient le *tonalamatl*, année de 260 jours (chiffre dont aucun historien n'a pu jusqu'à présent comprendre la raison, mais qui est bien égal à 26×10 , soit $52 / 2 \times 10$ ou encore 52×5) et le *tonal-pohualli*, l'année solaire de 365 jours.

Supposons maintenant que nous avons parcouru des yeux les 52 éléments de notre dolmen et que nous recommencions là où nous avons commencé, à la pierre d'entrée à droite. Lorsque nous retrouverons notre orthostat 21, nous en serons à 73, soit $52 + 21$. Divisons donc 3456 par 73, comme nous l'avons fait par 21: cela donne 47.34. Or $47^\circ 34'$ représente exactement la latitude de Gavrinis. Si cela n'est pas une coïncidence, il faudrait alors admettre que les constructeurs de mégalithes connaissaient la rotondité de la terre, qu'ils savaient calculer une latitude, mais également qu'ils divisaient le cercle, comme nous le suggérons, en 360° .

Il est de plus curieux de constater que les 2 chiffres 52 et 73 se retrouvent dans le calendrier maya que nous évoquions tout à l'heure : car la coïncidence de l'année solaire et de l'année de 260 jours se faisait au bout de 52 *tonalpohualli* et de 73 *tonalamatl*. La différence serait-elle constituée par l'orthostat 21 de Gavrinis ?

Tout ce que nous venons d'exposer, à l'exception toutefois des considérations sur les chiffres 3, 4, 5 et 6 pris isolément, suppose, pour prendre valeur, que les constructeurs de mégalithes aient connu la base décimale et surtout la numération de position que nous utilisons aujourd'hui. En effet 3456 ne peut s'entendre que si nous accordons aux unités la dernière position à droite, aux dizaines la seconde vers la gauche, aux centaines la troisième et aux milliers la quatrième. Or l'on admet d'ordinaire que ce système fit son apparition à Babylone au début du II^e millénaire avant notre ère, ce qui est loin de Gavrinis non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, plus tardif de mille ou quinze cents ans. Toutefois, il nous semble que les étranges résultats obtenus à partir de l'orthostat 21 de Gavrinis, ceux que nous avons exposés et ceux qui nous restent à présenter, permettent au moins d'envisager cette possibilité et de revoir le problème.

Également faudrait-il remettre en cause la connaissance du mètre avant 1801, ce qu'a déjà fait Schwaller de Lubicz pour l'Égypte ancienne, ainsi que la diffusion de la coudée royale qui n'est d'ailleurs pas obligatoirement, ni dans le temps, ni dans l'espace, d'origine égyptienne. Des mathématiciens qui connaissent

la latitude de leur pays, peuvent évidemment calculer le méridien terrestre et en extraire la dix millionième partie. Quant à la coudée de 28 doigts (alias 7 palmes ou 2 pieds) appelée royale ou sacrée, ce n'est qu'une adéquation simple de la coudée naturelle de 0,45 m au système du pied de 0,26 m et de la palme de 0,75 m. Sa « découverte » peut être très ancienne. Et puisque nous parlons du pied de 26 cm, comment ne pas voir que 2 pieds, soit une coudée sacrée, équivalent à 52 cm. Faut-il redire que le monument comporte 52 pierres, dont 26 dalles gravées ?

La chambre et le couloir

Nous allons tenter d'aller plus loin en nous occupant des mensurations de la chambre. Le docteur de Closmadeuc qui fouilla Gavrinis et en donna une description en 1864, donnait des chiffres qui ont été confirmés lors des fouilles de 1980, puisque Charles-Tanguy Le Roux, qui les pratiqua, se contente, dans son ouvrage sur le monument, de citer son prédécesseur. Ces dimensions sont les suivantes : longueur, 2,60 m ; largeur, 2,50 m ; hauteur, 1,80 m. Même si l'on se refuse à admettre que les Néolithiques aient pu posséder une idée quelconque du système métrique, on doit reconnaître que ces chiffres, exprimés sans décimales, en décimètres, soit 18-25-26, constituent la manière la plus simple d'exprimer en nombres entiers la relation entre les trois dimensions de la chambre. Nous pouvons, à partir de là, faire plusieurs constatations.

En premier lieu, en conservant le même système de

relation, il est aisé d'établir la mesure de la diagonale, en plan, du sol de la chambre. En effet, en vertu du théorème de Pythagore, nous pouvons écrire à partir de la longueur des côtés : $25^2 + 26^2 = x^2$, où x figure la diagonale. Le résultat, aisé à calculer, en est 36. Nous revoilà, avec ce carré de 6, dans le système à base sénaire. Le rapport existant entre la hauteur et la largeur 18/25 d'une part, la longueur et la diagonale de la chambre 26/36 d'autre part, est le même et égal à 0.72, c'est-à-dire 36/50.

La longueur de 26 dm ne peut manquer de nous faire penser au pied de 26 cm, moitié de la coudée sacrée. Il pourrait s'agir d'une longueur de 10 pieds. Dans cette hypothèse, la largeur serait de 9.6 pieds (exactement 9 615...) et la hauteur de 6.9 pieds.(exactement 6 923....). Cette nouvelle coïncidence, au moins dans le système graphique des chiffres arabes et en numération décimale, est étonnante, surtout lorsqu'on a affaire à des gens qui vénèrent le chiffre 6. Ce qui est piquant, c'est que l'addition de nos nombres relationnels ou de nos décimètres, comme on voudra, $18 + 25 + 26$ égale 69.

Je continuerai donc en notant simplement qu'en reprenant notre clef première, 3456, et en la divisant par 360 que revoilà, l'on obtient précisément 9.60 et qu'en la reprenant encore une fois et en la divisant par 500, on obtient 6.92. Mais là ne s'arrête pas l'étonnement. Car si nous divisons maintenant 360 par le nombre de pierres du dolmen que nous connaissons bien à savoir 52, nous arrivons à un résultat égal à 6.92 et si nous divisons cette fois 500 toujours par 52, nous trouvons 9.62.

Le volume de la chambre, si nous le calculons à partir des termes de la relation 18-25-26 est égal à 11 700, ce qui ne nous dit pas grand-chose, mais si nous employons le système des pieds, nous écrivons : $6.92 \times 9.62 \times 10$, ce qui, à une légère approximation près, nous donne 666. Voici deux cents ans, nous n'eussions pas manqué d'évoquer immédiatement la Bête de l'Apocalypse et son chiffre mystérieux. Nous nous contenterons de remarquer que ces 6 centaines auxquelles s'ajoutent 6 dizaines et 6 unités ont pour nombre triangulaire 36, lui-même carré de 6.

Que dire encore, sinon que la racine quatrième de 6.92 est égale 1 621, ce qui est très proche du Nombre d'Or. Mais comme nous n'en trouvons guère d'autre trace, et qu'en particulier il ne figure pas dans les proportions du monument, nous ne ferons que citer cette curiosité.

Venons-en donc maintenant à certains comptes de pierres qui offrent quelques points curieux. Les orthostats du dolmen sont manifestement divisés en trois parties : le côté droit du couloir, qui comporte 12 pierres, la chambre où l'on en trouve 6 et le côté gauche du couloir, qui en compte 11. Les deux premiers chiffres ne nous étonneront pas : que le 6 soit réservé au Saint des Saints, quoi de plus normal ? Que 12, premier multiple de 6, constitue l'une des parois de la galerie, n'est-ce pas conforme à ce que l'on pouvait attendre ? Mais pourquoi cette asymétrie, pourquoi ce 11 inattendu, et précisément là où se trouve notre dalle 21 ? Quel pourrait être le sens du 11 dans la structure arithmétique de Gavrinis ?

Nous allons trouver tout de suite que $3456 : 11 = 314.18$, ce qui divisé par 100, donne 3.1418, ou bien si l'on préfère utiliser les deux groupes 34 et 56, l'on a : $34.56 : 11 = 3.1418$, ce qui est la très valable approximation, déjà connue de nous, de pi. Et si nous mettons en rapport notre 11 sur notre 21, nous obtenons 0.5238, ce qui signifie que 21 coudées sacrées valent 11 mètres.

Ceci va nous ramener aux nombres triangulaires, car ces chiffres dont nous parlons sont en relation manifeste entre eux par l'intermédiaire de leurs nombres triangulaires. $11 \times 21 = 231$ dont le nombre triangulaire est 21. Ce dernier chiffre 21 est lui-même le nombre triangulaire de 6. Quant à 11×6 ou si l'on veut le nombre de pierres du côté gauche multiplié par le nombre de pierres de la chambre, cela produit 66, qui est précisément le nombre triangulaire de 11, et qui, divisé par 21, donne une approximation de pi, 3.1428.

Si l'on ajoute maintenant les uns aux autres les numéros d'ordre des 12 premières pierres, l'on trouve évidemment 78, qui outre le fait qu'il soit par définition le nombre triangulaire de 12, est le produit de 13 x 6. Le chiffre 13 représente le quart de 52 : nous en reparlerons à propos des 13,10 m de longueur de la galerie.

L'addition des numéros d'ordre, en particulier ceux des dalles ornées, réserve encore quelques surprises. Nous avons déjà mentionné au début de ce travail la somme de 18 obtenue de cette façon à partir des dalles 3, 4, 5 et 6, ainsi que son importance.

Les 8 autres pierres gravées du côté droit, de la 8 à la 12, donnent 50. Ce nombre, qui évoque pour nous, les 500 que nous avons rencontrés précédemment, se trouve en relation aussi avec les 13,10 m de la galerie.

La somme des numéros d'ordre de la chambre est 93. Si l'on ajoute 52 au numéro de la dalle du sol de la chambre, 41, on obtient également 93. Ce nombre qui ne se relie guère aux systèmes précédents, a cependant pour racine carrée 9.64. En outre, divisé par pi, il donne 29.60, ce qui fait tout de suite penser aux 29 orthostats de la chambre, auquel on peut ajouter en valeur de fraction, la dalle de calage. Par ailleurs, la révolution synodique de la lune dure 29 jours et 53 centièmes, ce qui est vraiment très proche.

Quant aux 8 orthostats gravés du côté gauche, il nous reste à dire d'une part que 8 a pour nombre triangulaire 36 et d'autre part que l'addition des numéros d'ordre donne 180, moitié de 360, et valeur en degrés de deux angles droits.

Nous n'avons pas encore parlé de la galerie. Sa longueur, selon Closmadeuc est, nous l'avons dit de 13,10 m, ce qui, dans le système de rapports 18-25-26 de la chambre, devient 131. Si nous traduisons ce nombre en pieds de 0,26 m, nous obtenons 50.38, mais si nous acceptons volontiers la nécessité ici — où les dimensions sont nettement plus grandes —, d'adopter une valeur plus précise du pied, soit la moitié exacte de la coudée de 0,5238 m, à savoir 0,2619 m. Notre résultat devient alors à peu près exactement 50 pieds (0,2620 m donnerait exactement 50 pieds). Ces 50 pieds, qui rejoignent le nombre 50, somme des 5

orthostats gravés formant le groupe 8 à 12 ainsi que la largeur de la chambre estimée au chiffre relationnel de 25, moitié de 50, nous les verrions volontiers former la base du système décimal dans l'ensemble des trois systèmes en usage à Gavrinis. Nous avons noté plus haut la série de rapports $18/25 = 26/36 = 0,72 = 36/50$. Dans cette dernière relation, l'on retrouve les bases de la numération par 6 avec 36, carré de 6, et de la numération décimale avec 50, moitié de 100.

Les trois systèmes que nous percevons à travers cet enchevêtrement de données sont donc bien un système par 6 et ses multiples, un système par 5 qui rejoint le décimal, et un système en relation avec le nombre 52 et ses sous-multiples 13 et 26, c'est-à-dire avec l'expression métrique du système de mesures fondée sur la coudée et le pied. À ce dernier semble se rapporter, quoique approximativement, les 13,10 m du couloir ou 131 en rapport avec les données de la chambre.

Ces 18-25-26-131 sont en fait ne l'oublions pas des unités bien connues de nous, puisque ce sont des unités métriques, des décimètres. Autrement dit, le système de rapports le plus simple pour exprimer les dimensions principales, inévitablement connu des bâtisseurs, exprime des valeurs en décimètres. Il nous paraît difficile que, dans ces conditions, les Hommes des mégalithes aient ignoré ce type d'unités.

Pour finir, nous proposerons de retrouver dans Gavrinis les 365 jours $1/4$ de l'année solaire. Prenons les 36 premières pierres, celles qui se suivent depuis l'entrée à droite jusqu'à l'espace situé entre la 7^e dalle

du sol et la 8^e, espace d'ailleurs dont on n'a jamais donné d'explication, mais qui se trouve coïncider étrangement avec la fin de la série des 36 premières pierres. Multiplions ces 36 par les 10 dalles de couverture et nous obtenons une fois encore 360. Il nous reste pour utiliser toutes les pierres du dolmen à ajouter les 5 dalles qui terminent au sol, après l'espace dont nous venons de parler, l'alignement du couloir et de la chambre. Cela fait 365. Prenons enfin la dalle de calage, petite pierre marquée de la hache, qui nous paraît si bien représenter une fraction, et voilà notre quart de jour manquant. Cela fait 365 jours 1/4.

Peut-être cette dernière spéculation est-elle un peu spécieuse. Elle ne nous paraît pas cependant totalement dénuée de vraisemblance. Il est possible d'ailleurs que dans tout cet ensemble de calculs, certains soient moins assurés que d'autres d'être vraiment significatifs, mais il y a trop de résultats convergents pour que l'essentiel de ces concordances soit l'effet du pur hasard.

Quoi qu'il en soit, on est bien forcé de reconnaître que l'homme de Gavrinis était un calculateur. Il connaissait l'arithmétique dans le concret, car l'édifice qu'il a construit suppose une science des nombres qui se manifeste dans les mensurations de l'édifice. Mais il la savait aussi dans l'abstrait, car on n'aligne pas trois haches, quatre haches, cinq haches et six haches sans savoir ce que compter veut dire.

Et ainsi apparaît, après la philosophie du feu et celle du cerf, la philosophie des nombres. Un jour, quatre mille ans après Gavrinis, un Grec, Pythagore,

viendra, qui aura appris des druides la science des chiffres et l'immortalité de l'âme et qui l'enseignera. « Vous autres Grecs, fera dire un peu plus tard encore Hérodote aux prêtres d'Égypte, vous n'êtes que des enfants... »

Chapitre VI : Le Taureau de Carnac

Le Tumulus de Saint Michel, à Carnac, lorsqu'il fut fouillé, de 1900 à 1907, par Zacharie Le Rouzic révéla deux lames en silex et des éclats de cette pierre, deux haches, l'une en silex poli, l'autre en diorite, une pierre triangulaire d'affûtage, une pointe en silex jaune du Grand-Pressigny, un collier constitué par une pendeloque en quartzite et 28 perles de callaïs, un petit ornement en bronze et trois vases. En 1940, deux pendeloques s'ajoutèrent aux trouvailles.

On doit y ajouter des restes d'os brûlés, des charbons et de petits galets. Le coffre n° 4 a livré un ossement de ruminant de petite taille, bœuf ou taureau, et le coffre n° 11 des dents de ruminant.

Le culte du bovidé est resté vivace à Carnac, puisque le patron du pays et de l'église, saint Cornély, est le protecteur des bêtes à cornes. Le jour du pardon, on les mène boire à la fontaine qui lui est dédiée, à côté de l'église. À Languidic, il existe, sur la lande de Kersulan, trois lignes de menhirs et, à 600 m de là, au village de Penhouët, une chapelle dédiée à saint Cornély. Il en est de même à Plouhinec.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit où saint Cornély protège les bœufs. À La Chapelle des Marais, en Loire Atlantique, on le voit de même, et aussi à Saint Nicodème en Pluméliau.

D'assez nombreuses statues de saint Cornély existent, notamment dans le Finistère, le représentant en pape, coiffé de la tiare. Partout il se présente comme le protecteur des bêtes à cornes. Il aurait, dit-on, causé la pétrification des menhirs de Carnac, comme de ceux de Languidic et de Plouhinec en se retournant vers la légion qui le poursuivait et en l'anathématisant. On dit aussi qu'il s'est réfugié dans l'oreille d'un bœuf. Cela est plus surprenant et suppose un bovidé géant.

Le pape Cornély n'est pas connu dans les Annales de l'Église catholique. On connaît en revanche un pape Corneille, qui occupa les fonctions suprêmes, de 250 à 253, mais qui ne présente pas grand rapport avec notre Cornély. Il est surtout connu pour avoir tenu tête à un certain Novatien qui lui contestait son siège et qui s'opposait au pardon accordé aux *lapsi*, c'est-à-dire aux chrétiens qui avaient sacrifié aux idoles. Corneille finit par l'emporter.

Mais d'oreille de bœuf ou des légionnaires pétrifiés, point. On est donc tenté de penser que Cornély est une divinité tutélaire des ruminants. Son nom viendrait non d'un Cornelius latin, mais du nom breton de la corne.

Celui-ci se retrouve dans la légende de la Troménie. Le corps de saint Ronan, selon la tradition, fut ramené de Hillion où il était mort à Locronan où il

devait être enterré, dans un char à bœufs. Jusque-là, rien que de banal pour l'époque. Mais en arrivant au lavoir de Guernevez, la Keben, sorte de sorcière locale, asséna un coup de battoir sur la tête de l'un des animaux. Une corne fut endommagée — quelle vigueur, quasi surnaturelle dut déployer Keben pour y parvenir! —, mais elle ne tomba pas tout de suite. L'attelage gravit alors la montée abrupte qui sépare Guernevez du sommet de la montagne dite depuis de Saint Ronan et ce n'est que là-haut que la corne tomba. Aussi appelle-t-on depuis l'endroit : *Plas ar C'horn*, ou le Lieu de la Corne.

Ajoutons à cela que la paroisse où se déroulèrent ces faits, se nomme elle aussi toujours Locronan, en breton Lokorn ou le Lieu de la Corne.

L'événement est représenté sur l'un des médaillons qui ornent la chaire de l'église. À Carnac, la vénération de l'animal est si grande qu'il figure, également en une sorte de médaillon, sur la façade de l'église.

Il est encore un site du Taureau et c'est l'île de la baie de Morlaix qui porte le château de ce nom. Le fait serait peut-être négligeable si, tout voisin, sur le continent, ne se trouvait une paroisse de Taulé. Erwan Vallerie a voulu voir dans ce nom la forme moderne, en évolution romane, d'un Taurac ancien, un lieu du Taureau.

Le légendaire et la toponymie tendent à nous imposer le sens d'une vénération antique du taureau. L'on sait que Cernunnos avait un faible non seulement pour le cerf, mais aussi pour le taureau. Les deux animaux sont représentés ensemble, en compagnie

du dieu, sur l'autel de Reims, qui date du I^{er} siècle de notre ère. Le pilier des Nautes de Paris, découvert sous l'autel de Notre-Dame représente, dans les bois sacrés un taureau, portant sur le dos et la tête, trois grues. L'inscription l'identifie : *Tarvos trigaranos*, le taureau aux trois grues.

Sur le chaudron de Gundestrup, le taureau est représenté également, en compagnie du cerf, mais comme au second plan, en présence du dieu Cernunnos, sur l'une des plaques d'argent. Une autre plaque montre trois taureaux, occupant la place centrale auxquels font face trois porteurs de glaive, et qu'accompagnent trois chiens et trois animaux indéterminés. Les chaudrons de Rynkeby et de Bra, du III^e siècle avant notre ère, portent également des bustes de taureau.

L'analogie qui s'établit ainsi entre le cerf et le taureau confirment le caractère sacré de l'un et de l'autre. Ils figurent l'un et l'autre sur les chaudrons sacrés, comme sur les autels plus récents. On ne manquera pas de remarquer la ressemblance de leurs noms en gaulois : *Tarvos* et *Carvos*. Le premier se rapproche de *Taranis*, le tonnerre, le second de *Kar*, la pierre.

On peut en tout cas penser à une relation entre le bœuf de Carnac, les pierres dressées, saint Cornély et Cernunnos. Saint Cornély serait une forme moderne, et surtout christianisée, de l'antique divinité. Cernunnos coiffé de la Triple couronne fait penser à ces représentations alchimiques de Saturne aux trois visages, telles que celle du cartouche du « *Bouc der heimelicheden van mire vrouwen alkemen* » dessiné au XIV^e siècle.

On peut soupçonner les bœufs d'avoir traîné les rochers jusqu'à leur point d'érection. On a calculé, à notre époque, le nombre d'hommes nécessaires pour tirer un menhir au sol, mais on ne l'a point fait pour les bœufs. Il est évident qu'il en faudrait beaucoup moins.

Un rapport est en tout cas établi entre les mégalithes et l'Autre Monde, qui est celui de Cernunnos. Les pierres élevées sont vraisemblablement des individus pétrifiés. Ils appartiennent donc au domaine du dieu et représentent la présence du « spirituel » de ce côté-ci l'univers.

C'est la philosophie du Taureau et celle de la Pierre.

Chapitre VII : Le Marais des Enfers

Parlant de la carte des Monts d'Arrée, en 1896, Paul du Châtellier écrivait les lignes suivantes : « En regardant cette carte on est frappé du grand nombre de monuments, groupés sur les sommets des collines qui divisent en nombreux bassins la plaine qui s'étend des montagnes d'Arrhées aux montagnes Noires, au sud et à l'est du marais de Saint-Michel, dans un rayon de douze à quinze kilomètres. »

Et il concluait, à propos des fouilles qu'il avait menées en 1895 et 1896 dans cette région : « En somme, dans cette importante campagne, nous avons reconnu six dolmens ou allées couvertes, plus ou moins ruinés, dont deux ont des sculptures, onze

menhirs, cent soixante et un tumulus, huit cachettes de fondeurs, quatorze camps ou enceintes fortifiées et trois cachettes de monnaies gauloises. »

Rien que sur la commune de Berrien, notre archéologue compta un menhir, quatre dolmens et cinquante-trois tumulus. À Coatmocun, en Brennilis, ce furent trois dolmens, quatre menhirs, dix tumulus, un camp à enceinte circulaire et des restes d'habitation.

Le tertre situé en Berrien, « à deux cents mètres au Nord-Ouest des édifices du village du Reuniou », contenait les restes d'un linceul de peaux qui avait enfermé le cadavre, un collier de coquilles, un vase en argile et des poignards en bronze ainsi qu'un fragment de bois de cerf. On remarquera bien sûr la présence, ici comme à Hoedic et à Tevieg, quoique bien plus tard, du cervidé symbole de renaissance.

Le tumulus I de Coatmocun était vide, il n'avait pas de chambre et aucune trace d'ossements humains ou autres ne s'y trouvait. Mais, dans sa partie est, trois petites pierres plates protégeaient « un fossile du genre oursin ». Sera-ce l'œuf de serpent dont Pline, un jour, parlera comme d'un talisman druidique ?

Ajoutons que sur ce territoire, se trouve le Camp d'Artus, le gouffre d'Ahès et la mine de Huelgoat, témoignant d'une activité ancienne et d'une mythologie toujours présente. Le camp d'Arthur est l'oppidum le plus important de Bretagne et il y a tout lieu de penser que là se trouvait le centre politique des Osismes préromains, voués au culte d'Arthur, la Pierre.

Le gouffre d'Ahès qui l'avoisine, est l'un des lieux

de passage de ce monde-ci vers l'autre. On dit que la princesse — ou la déesse ? — y faisait jeter ses amants. C'était bien évidemment pour leur procurer l'existence dans l'Autre Monde.

Quant à la mine, toute proche, d'où l'on extrait le plomb et l'argent, elle est à la fois le centre nerveux de la région et le site magique des fondeurs. Ils avaient établi leurs ateliers au pied du Castel Guibel, qui domine de sa masse le puits d'Ahès. On peut imaginer qu'ici s'opérait une alchimie tant spirituelle que matérielle.

Huelgoat est en somme la capitale, antérieure à l'occupation romaine. On ne manquera pas d'être surpris par la longue place qui ressemble plus à un forum qu'à la place centrale d'un village breton, par l'ensevelissement de l'agglomération, tel qu'on ne la voit de nulle part, contrairement aux habitudes des paroisses d'Armorique. La ville est sous la protection du camp d'Arthur.

L'environnement mérite toute notre attention. La longue étendue de marécages qui s'étend au nord et à l'ouest de Huelgoat, jusqu'au pied de la ligne de montagnes qui barrent l'horizon, sert non seulement de protection militaire à toute attaque venue de ces directions, mais de plus de frontière avec l'Autre Monde. C'est ici proprement, selon la tradition, la Porte des Enfers. C'est ici qu'erre le chien noir et que les ramasseurs d'âmes parcourent la lande. Point de vision chrétienne de l'Enfer, pas de diable, ni de feu, mais la vision froide de terres inondées où la terre et l'eau se confondent.

À l'ouest se trouve le Mont Saint-Michel, de son vrai nom Menez Kronan. Comme tous ses homologues, il représente une divinité plus ancienne, ici Cernunnos, le dieu de l'Occident.

Il est remarquable que ce marais ait été, à la période des seconds tumulus de l'âge de Bronze, le lieu d'un rassemblement extraordinaire de ces constructions. Quel rapport y a-t-il entre les sépultures de l'âge de bronze et la tradition orale venue jusqu'à nous ? On a pu contester précisément qu'il s'agisse d'une mythologie antique et penser que le folklore n'avait pas d'antiquité. Bien qu'il n'y ait aucun élément en faveur de cette ancienneté, il n'est pas très sérieux de la nier. Toute cette histoire de chien noir et de ramasseur d'âmes, liées à la vision cernunienne du monde, non plus que les ombres d'Arthur, de la princesse mythique des Osismes, Ahès, du gouffre où l'on jetait les sacrifiés, ne relève pas d'une création récente, ni même médiévale. Il n'y a là, avons-nous dit, rien de chrétien. Certains fragments, comme ceux d'Ahès, sont manifestement très anciens et la croyance qui s'y attache a ce caractère indélébile des récits dont on ne sait plus pourquoi on s'y attache, mais auxquels on s'attache on ne peut plus fortement. L'ensemble est cohérent, solide, indestructible, et parfaitement non logique.

C'est une autre question de savoir la raison pour laquelle cent soixante et un tumulus ont été édifiés dans cet espace restreint. Est-ce parce que c'était déjà la Porte des Enfers ? Ou bien l'endroit est-il devenu la Porte des Enfers parce que cent soixante et une inhumations ont été faites ici ?

L'endroit n'a pas dû sensiblement changer. Quatre mille ans, c'est bien peu. Si l'endroit n'a pas changé, le symbole non plus. Dans l'esprit d'un homme d'il y a quatre mille ans, le marécage, avec ses eaux, ses engloutissements, ses risques, n'est pas différent de celui d'aujourd'hui. L'endroit est sinistre et inabordable. Il était sinistre et inabordable il y a quatre mille ans. On ne voit pas pourquoi il n'y aurait pas beaucoup plus longtemps que la Porte des Enfers aurait élu domicile là.

Un personnage mérite d'être remarqué : c'est le Gewr. Il règne plus particulièrement à Saint-Herbot, à la lisière sud du Marais. Ce personnage, fut à l'origine du chaos de Huelgoat, dans sa lutte contre un autre géant avec lequel il échangeait des coups en blocs de plusieurs tonnes, entre Berrien et Plouyé. Huelgoat, au milieu, les recevait. Le Grand Bonhomme a été enterré au-dessus du village de Saint-Herbot, au Be Gewr, la tombe du Gewr. Il fallut paraît-il replier neuf fois son corps sur lui-même pour le faire entrer dans la fosse. Cela laisse entendre qu'il s'agissait d'un serpent géant, un dragon monstrueux

C'est sans doute du Gargan qu'il s'agit. Son nom serait simplement l'abréviation d'un Karregan et proviendrait de Karr et de Karreg, le rocher. L'on sait que ces personnages gigantesques, qui parcourent les campagnes de l'Europe occidentale, prennent plaisir aux pierres que l'on jette et que l'on dresse.

Cet ensemble de lieux et de mythes, enfermés entre les hauteurs de Trevezel et la fuite de l'Ellez, entre le Menez Kronan et la mine de Huelgoat, a été peut-être

plus connu qu'on ne le croit. Cette terre de Bretagne, à l'occident du monde, d'où l'on voit le soleil plonger dans le sein retrouvé de la mer, aurait été l'embarcadère des îles merveilleuses, le site même de la Légende de la Mort, comme le découvrira plusieurs millénaires plus tard, l'un des fils de cette Letavia ou Pays de la Mort que fut, jusqu'à nos jours, la Bretagne armoricaine.

Sans doute venait-on de très loin pour trouver ici la voie qui mène à d'autres univers que le nôtre. Tout cet ouvrage, je pense, le montrera.

Chapitre VIII : Ulysse aux Pays des Morts

La destination du voyage d'Ulysse est incertaine. La thèse généralement admise est celle de Victor Bérard qui limite à la Méditerranée les pérégrinations du héros. Mais elle est impossible, parce que la Méditerranée n'est pas assez grande pour supporter les trajets qui lui sont imposés.

Où se trouvait en particulier ce monde des morts où aboutit Ulysse pour y faire ses évocations ? Il existe une indication à ce sujet. C'est un texte du II^e siècle de notre ère et ce texte de Claudien dit : « Au bout de la Gaule, là où s'étend son dernier rivage, il est un lieu baigné par les flots de l'Océan. C'est là que, selon la tradition, Ulysse, après de sanglantes libations, mit en agitation le peuple qui ne converse plus. » Claudien

décrit alors un pays sombre où l'on entend le gémissement des ombres et où l'on voit de pâles fantômes.

Le bout de la Gaule, le dernier rivage, un pays baigné par les flots de l'Océan, tout cela correspond fort bien à la Bretagne. Reste à savoir si les indications données par Homère permettent d'accepter cette hypothèse.

Reprenons donc le voyage d'Ulysse dès son début, alors que le héros et ses compagnons, venant d'Ilion, se dirigent vers Ithaque. Ils arrivent au Cap Malée. Ce promontoire, Malea akra, est situé à 36° 26' de latitude Nord et à 23° 12' de longitude Est. Il forme l'une des extrémités méridionales de la presqu'île de Monemvasia, au nord-ouest de l'île de Cythère.

Lors donc qu'Ulysse arriva au Malée, poussé par le vent du nord, il entendait manifestement prendre le détroit, entre l'île et la terre, pour aller doubler ensuite le Cap Ténare et remonter en cabotant vers Zante, Céphalonie jusqu'à atteindre son pays d'Ithaque, en mer Ionienne.

Mais les dieux, ou du moins l'Ébranleur de la terre, Poséidon, en avaient décidé autrement. Il ne put, à ce moment, mettre le cap à l'ouest. Poussé de manière incoercible vers le sud, il n'y parvint même pas après avoir longé la côte orientale et l'entrée du port du Kithira lui fut refusée par la force des éléments.

Dès lors, il perdit le contrôle de ses navires. La flottille, emportée dans une direction inconnue par des vents d'une violence terrifiante, navigua pendant neuf jours entiers, apparemment sans même apercevoir la terre. Au dixième matin, les égarés aperçurent

un rivage, qui se montra bientôt peuplé d'étranges habitants. Ces gens vivaient de la consommation d'une fleur, ou plutôt d'un fruit, le lotos, et Homère les appelle de ce fait les Lotophages.

Les vaisseaux, à rames et à voiles, dont disposait Ulysse, et qui portaient chacun 52 hommes³, devaient pouvoir filer 5 nœuds par temps calme, mais dans la tempête qui les entraînait sans discontinuer, on peut estimer à 8 nœuds la vitesse à laquelle ils couraient. En neuf jours, cela fait théoriquement parcourir 1 728 milles, soit 3 200 km. Une telle distance ne peut être franchie en Méditerranée en partant de l'immédiat sud-est de Cythère, ni vers le sud où la côte africaine, même si l'on évite la Crète, est à une distance très insuffisante, ni vers l'est où les Cyclades surgissent de partout avant la rencontre des rivages ioniens de l'Asie Mineure, ni bien entendu vers le nord continental d'où s'en venait Ulysse. Il n'y a donc qu'une voie possible : celle de l'ouest.

Il faut qu'entre Cythère et la Crète, peut-être au large d'Anticythère, les vents soient passés au secteur est de manière à entraîner les bateaux vers Malte, sans les drosser ni sur la Sicile, ni sur Pantelleria, puis au nord-est de telle façon qu'ils évitent la Sardaigne et les côtes du Golfe de Cagliari et s'en aillent droit sur le détroit de Gibraltar. Ils sortent alors de la Méditerranée.

Le mauvais temps obscurcit tout de telle sorte qu'on n'aperçoit ni l'une ni l'autre des Colonnes d'Heraklès.

³ On remarquera que c'est là le nombre de pierres du tumulus de Gavrinis.

On se trouve dans l'Atlantique, soit vers Séville et le Cap Saint-Vincent, soit vers Rabat ou Casablanca. Dans ces conditions, on a accompli quelque mille sept cents milles.

Du Pays des Lotophages à la terre des Cyclopes et à l'Éolie

Le dixième jour donc, on atteint le pays des Lotophages, mais on ne s'y attarda guère. On repartit vers le pays des Cyclopes, où Ulysse dut s'affronter au Géant. Plus loin, les compagnons trouvèrent l'île d'Éole, le dieu des vents, qualifiée d'« île flottante » et enfermée par un mur de bronze.

Il n'y a là aucun repère qui permette de préciser la géographie, en dehors des neuf jours nécessaires à atteindre le pays des Lotophages. Le pays du dieu des vents est probablement situé dans l'Atlantique. Il s'agit sans doute de l'une des îles proches de la côte marocaine, peut-être Porto Santo ou Madère.

D'Éolie en Ithaque et d'Ithaque en Éolie

Le temps de navigation est répété avec insistance, puisque le retour est également chiffré à neuf jours. On peut donc estimer que l'Éolie n'était pas très loin de la terre des Lotophages, puisque la durée du voyage d'Ithaque est identique.

Les matelots reviennent donc, mais c'est alors qu'ils ouvrent l'urne des vents et que la tempête se saisissant des navires, les ramène une fois encore chez Éole.

D'Éolie au Pays des Lestrygons

Éole chasse alors Ulysse et voilà les navigateurs en route six jours et six nuits jusqu'au pays des Lestrygons, « au bourg élevé de Lamos, à Télépyle ». Il s'agit d'« un port fameux que flanque de chaque côté une roche à pic et continue ; deux côtes roides, se faisant face, s'avancent dans la bouche et ne laissent qu'une étroite entrée. »

La distance laisse peu de prise à la discussion, car nous ne savons pas dans quelle direction le vent a saisi les vaisseaux. Cependant, l'on peut penser que, pour durer six jours et six nuits, le voyage s'est effectué du sud vers le nord. Si nous sommes, comme on peut l'imaginer, dans l'Atlantique, à Madère, aux Canaries, il n'est guère possible de trouver six jours de navigation si ce n'est au nord.

La description du port est assez typique. Au nord de Madère ou des Canaries, on ne trouve guère que le port de Lisbonne et celui de Brest qui répondent à la description. Celui de Brest est trop loin. Celui de Lisbonne correspond d'autant mieux qu'il est « fameux » : c'est donc qu'il n'est pas trop loin du monde méditerranéen.

Pour un bateau qui ferait cinq nœuds, la distance couverte serait de 720 milles, soit 1 334 km. De Madère à Lisbonne, il n'y a guère que 1 000 km. Des Canaries à Lisbonne, on obtiendrait mieux la distance.

Du Pays des Lestrygons à l'île d'Aiaïè

Mais les Lestrygons sont des géants qui ont tôt fait de chasser Ulysse et ses compagnons. L'on passe donc, presque sans transition, à l'île d'Aiaïè. La distance et le voyage sont inconnus. Nous pouvons simplement penser que la direction générale est le nord.

De l'île d'Aiaïè au Pays des Kimmériens

Après son séjour en Aiaïè, dans l'île de Circé, Ulysse repart. Un vent favorable souffle au départ et il soufflera toute la journée. Le soleil se couche, l'ombre vient. À ce moment-là « le vaisseau arrivait au bout de la terre, au cours profond de l'océan. Là sont le pays et la ville des Cimmériens... »

« Une nuit maudite est étendue sur ces misérables morts ». Jamais en effet le soleil ne les visite. Le ciel est constamment couvert « de brumes et de nuées ».

Un bateau qui fait cinq nœuds, parcourt dans la journée 60 à 70 milles. C'est donc là la distance de l'île d'Aiaïè jusqu'à la Porte des Enfers.

Le seul point, sur la côte atlantique, de Blacksod Point aux colonnes d'Hercule, qui correspond à cette sinistre entrée, est le Yeun Ellez, au centre de l'actuel Finistère et manifestement « au bout de la terre ». Là est traditionnellement le Marais des Enfers, la Porte de l'Autre Monde. La tradition semble se perdre dans la nuit des temps. Elle est certainement antérieure au Christianisme et rien n'empêche qu'elle remonte à Ulysse et sans doute bien au-delà. L'Age du Bronze, nous l'avons vu, a accumulé les tertres funéraires

dans cette région, la signalant à l'attention des historiens et des mythographes.

C'est là qu'a lieu l'évocation des morts. Elle nous apprendra peu de chose. Cependant, à la fin de la cérémonie, alors que les « tribus innombrables des morts » s'assemblent, Ulysse est soudain pris de terreur. Il craint que Perséphone ne lui envoie du fond de l'Hadès, la tête de la Gorgone.

La Gorgone est bien d'ici en effet. « Et les Gorgones, dit Hésiode, qui demeurent au-delà de l'illustre Océan, à la limite extrême, vers la nuit, dans le lieu où sont les Hespérides à la voix sonore ». Festus Avienus lui aussi, au IV^e siècle, avant notre ère, situe les îles des Hespérides dans l'Æstrymnis, c'est-à-dire à l'extrémité occidentale de l'Armorique.

Le pays des Kimmériens

On voit que le texte de l'Odyssée ne contredit pas l'affirmation de Claudien. Il est manifeste qu'Ulysse est sorti de la Méditerranée. Il est allé au bout de la terre, là où il a trouvé ce pays des Kimmériens qui est le lieu de la mort.

Sur l'ensemble de la côte atlantique, il n'y a qu'un endroit pour être traditionnellement la Porte des Enfers. Et ce lieu, voisin du courant profond de l'Océan est le Yeun Ellez, le Marais de Brasparts.

Nous avons maintenant toutes les données pour confirmer le passage de Claudien. Cela est d'importance, car si, d'une part, la vocation de la Bretagne armoricaine au culte de la mort est bien confirmée

— n'est-ce pas le seul pays dont on ait pu écrire une Légende de la Mort ? —, par ailleurs le voyage d'Ulysse est un élément supplémentaire pour marquer l'intérêt que les Grecs portaient à ce pays. Hésiode contera les mythes de l'Extrême-Occident et les pèlerinages des Hellènes, Persée, Héraklès vers les personnages des Hespérides et alentours. La tradition ne manquera pas d'insister sur les liens d'Apollon avec l'Hyperborée et la mère du dieu elle-même est peut-être l'éponyme de l'Armorique, Lêto, Lêtavia.

Vers l'île océane de Calypso

Les compagnons repartent avec Ulysse. Ils s'en vont par le fleuve Océan, puis les houles de la mer et atteignent l'île d'Aiaïè. De là, assez rapidement, ils gagneront l'île des Sirènes, puis Charybde et Scylla. Ils relâchent à l'île d'Hélios. À deux reprises ensuite, les vents tournent, Ulysse est ramené à Charybde et à Scylla, puis emporté par les flots pendant neuf jours, il arrive à l'île lointaine de Calypso.

Aucune indication de temps ne nous est donnée en dehors de ces neuf jours et la topographie est particulièrement confuse. Faut-il penser que Charybde et Scylla sont les sites siciliens, ce qui remet en cause la navigation telle que nous la concevons ? Faut-il penser que les héros rentrent dans la Méditerranée pour en ressortir ensuite ? Ou bien Charybde et Scylla sont-ils des lieux projetés dans l'Atlantique avec d'autres imaginations mythiques comme l'île des Sirènes et l'île d'Hélios qui ne correspondent à rien, ni dans la Méditerranée, ni dans l'Atlantique ?

Peut-on les confondre avec quelques écueils de l'Atlantique Nord, comme Devil's Rock par exemple ? Le nom serait donné alors par analogie avec le récif et le tourbillon siciliens.

Il ne paraît pas possible de répondre.

Quelle est l'île « lointaine » de Calypso ? Nous n'avons guère de moyens de connaître la distance de l'île d'Aiaïè à celle de Calypso, car, si nous connaissons les neuf jours nécessaires pour aller de Charybde et de Scylla à l'île de Calypso, nous ignorons tout à fait le temps qu'il faut pour aller d'Aiaïè à Charybde et Scylla. Ce n'est que le retour qui peut nous permettre de nous faire une idée. Les 17 jours de radeau qui mènent de l'île de Calypso à la terre des Phéaciens représentent une durée totalement impossible en Méditerranée. La seule possibilité est constituée par les Açores.

De l'île de Calypso en Schérie

Après son séjour dans l'île océane de Calypso, Ulysse s'en va en radeau à voile. On ne saurait, de cette manière, dépasser les trois nœuds. Il respecte rigoureusement les indications données par Calypso : il fixe les Pléiades et le Bouvier sur les routes du large, en gardant toujours l'Ourse (qu'on appelle aussi le Chariot) à sa gauche, et ceci pendant 17 jours.

Le dix-huitième jour, il est en vue de la fertile Schérie, lorsqu'il fait naufrage et dérive pendant deux jours. Le troisième jour, il aborde à l'embouchure d'un fleuve en Schérie, sur la terre des Phéaciens.

À une vitesse de trois nœuds, dix-sept jours font 1 224 milles ou 2 267 km. De Punta Delgada à Quiberon, il y aurait 2 300 km ou 1 241 milles.

De Schérie en Ithaque

Rien ne permet d'identifier la Schérie. Si l'île de Calypso est l'une des Açores, la Schérie peut fort bien être une fois encore la Bretagne. Il s'agirait du Vannetais cette fois, ce qui irait assez bien avec une population de thalassocrates.

Le retour de Schérie n'est pas exploitable. Il s'agit en effet d'un voyage mythique. Le héros est saisi d'un sommeil, sans doute dû à quelque drogue absorbée, qui ne cesse qu'une fois arrivé à Ithaque. On le dépose, encore endormi, sur la grève.

La nef, par ailleurs est d'un type bien particulier : « l'épervier même n'aurait pu la suivre, lui, le plus rapide des oiseaux ».

Cet épisode de la Schérie n'est pas aisément compréhensible, si ce n'est qu'il rapprocherait une fois de plus Ulysse de la Bretagne, cette fois dans un rapport avec les habitants. Les Phéaciens sont des passeurs et à lire Homère, on se demande s'il ne s'agit pas de gens de l'Autre Monde. Ils seraient des navigateurs d'un genre particulier, sur des navires spécialement équipés.

Si nous nous rappelons que nous sommes ici aux Portes de la Mort, dans un lieu déjà séparé du monde des vivants et intermédiaire, nous saisirons mieux que les Phéaciens puissent transporter les voyageurs vers

la terre habitée des hommes. Le voyage aux Enfers comporte la traversée d'un no man's land auquel font allusion la plupart des contes de l'au-delà. Les facétieux Bretons du XIX^e siècle avaient même placé, à mi-chemin des Enfers, une auberge où l'on pouvait se désaltérer, mais non s'attarder. Le cheval noir qui conduit là-bas, traverse une contrée avant d'y parvenir. Les traversées vers l'Autre Monde sont toujours un cheminement long et difficile, mais le retour est pratiquement instantané. Les Contes de Luzel sont à cet égard très éclairants.

Chapitre IX: L'anguille

Nous aurons l'occasion, au cours de notre voyage à travers les temps de l'Armorique, de rencontrer, à maintes reprises, la figure de cette jeune personne qu'on nomme généralement la sirène, mais qu'on appellerait mieux la serpente, ou certainement l'anguille.

Morgane, la «jeune fille de la mer» en est le type le plus achevé. Cette sœur du roi Arthur, à la fois la déesse de l'eau et de l'amour, est la femme «la plus luxurieuse de Bretagne». Mais c'est aussi la reine de l'île d'Avallon, où elle emmènera son frère, blessé, après la bataille de Camlan.

Comme on peut s'en douter, l'image de l'anguille remonte au plus lointain de la tradition. Si elle est présente au porche de Lampaul-Guimiliau en Léon ou

dans le chœur de Clonfert en Irlande, à la source du Ninian près de Brocéliande ou à Lannedern en Cornouaille, près du cerf de saint Edern, on la retrouve en remontant très haut dans le temps, au moins jusqu'au temps d'Hésiode.

Dans sa *Théogonie*, le petit paysan béotien nous raconte que Kêto « enfanta aussi un monstre irrésistible, qui ne ressemble en rien aux hommes mortels ni aux dieux immortels. Au creux d'une grotte naquit la divine Echidna à l'âme violente. Son corps est pour moitié d'une jeune femme aux belles joues et aux yeux qui pétillent, pour moitié d'un énorme serpent, terrible autant que grand, tacheté, cruel, qui gîte aux profondeurs secrètes de la terre divine. C'est là qu'elle aussi a sa grotte, en bas, sous un rocher creux, loin des dieux immortels et des hommes mortels ; là est l'illustre demeure que lui ont départie les dieux : c'est sous la terre au pays des Arimes, qu'a été retenue l'atroce Echidna, dont la jeunesse doit échapper à jamais à la vieillesse et à la mort... »⁴

Echidna était la fille de Phorkys et de Kêto, dont les enfants sont tous en relation avec l'Océan et l'au-delà de l'Océan. C'étaient là qu'habitaient les Gorgones, au pays des Hespérides et bien sûr Chrysaor et Pégase, nés de la tête tranchée de Méduse. Chrysaor engendra Géryon aux trois têtes, qui épousa Calirhoé, la fille de l'Océan. La dernière était Echidna, moitié femme moitié serpent.

Où était ce pays des Arimes dont nous parle

⁴ Hésiode, *Théogonie*, Les belles Lettres, vers 285 à 305, traduction Paul Mazon.

Hésiode ? Impossible de le dire. Homère en parle au livre II de l'Iliade, sans donner de précisions ni d'éléments permettant de déterminer la localisation.

En revanche, le pays des Hespérides, où habitent les Gorgones, nous est connu. Les textes d'Avienus, nous l'avons vu, permettent de le placer sans faute dans les îles de l'Armorique.

Nous avons déjà proposé l'identification de la Gorgone Méduse avec l'Ahès des Osismes qui pétrifiait à Huelgoat ses amants. Echidna ne serait-elle pas aussi une divinité néolithique, qui se serait fait connaître jusqu'au domaine des Grecs ?

Selon Hérodote (IV, IX), Hercule, après avoir tué Géryon, au-delà des Colonnes d'Hercule, se retrouve en Scythie et y rencontra Echidna. Cette personne, « une certaine Echidna » était « à double nature, femme au-dessus des hanches, serpent au-dessous ». Comme les sirènes du moyen âge, c'est elle qui fit les propositions : elle eut ainsi du héros trois enfants.

Echidna en grec, c'est la vipère. C'est donc la traduction exacte de la Vouivre, de la Woëvre, de la Vive et de Viviane. Nous croyons volontiers que tout un pan de la mythologie grecque, celle qui concerne la famille de l'Océan et qui habite dans les contrées au ciel sans lumière de l'extrême-occident est une adaptation au monde grec de la mythologie des Armoricaïns, le peuple qui vit près de la mer. Ce sont à proprement parler les fils de l'Océan. Leurs dieux sont ceux de l'Océan.

On doit noter cette attirance des Grecs pour le monde des Hespérides. Nous verrons que non seu-

lement Ulysse s'y est rendu, mais qu'ils avaient peuplé la voûte étoilée de mythes extrême-occidentaux. L'influence de cette région du monde sur la pensée grecque primitive est certaine. Aussi serons-nous disposés à comprendre mieux comment Pythagore, au VI^e siècle avant notre ère, pourra se référer d'Apollon Hyperboréen et apprendre des Occidentaux une partie de sa science et de sa philosophie.

Chapitre X : Apollon Hyperboréen

«Aristote rapporte, écrit Elien, polygraphe de Préneeste au II^e siècle de notre ère, dans ses *Histoires variées*, que les habitants de Crotone ont appelé Pythagore Apollon Hyperboréen.»

Voilà qui ne semble rien, et pourtant ces mots sous-tendent tout un mythe. Pythagore, fils de Mnesarchos, vivait vers 538 avant notre ère. Sa philosophie enseignait l'immortalité de l'âme. Il tenait les nombres pour les principes de l'univers et développait la science mathématique et en particulier la géométrie. Il semble avoir attaché une importance particulière au chiffre 216, cube de 6, dont on n'aura pas oublié l'importance dans la numération de Gavrinis. D'après Porphyre, ses rites religieux et ses règles de vie lui seraient venus de l'enseignement des mages, mais nous ne savons pas lesquels.

Il avait été à l'école des Égyptiens et des Chaldéens, ainsi que des Phéniciens. Le fait qu'il ait été consi-

déré comme l'Apollon Hyperboréen laisse en outre entendre qu'il avait eu des relations très étroites avec l'Hyperborée.

Le dieu grec n'était en Grèce qu'un passant. Il était né dans l'île de Délos, parce que sa mère, Lêto, avait trouvé là un asile à ses errances. Délos avait bien voulu d'elle et elle s'était arrêté auprès d'un palmier secourable.

Apollon cependant semble avoir gardé des liens avec la terre d'où venait sa mère. Un temple circulaire lui était dédié là-bas et l'on y jouait de la lyre. Le nom même d'Apollon Lycien, Λυκιοζ, qui valut sans doute son nom à la Lycie⁵, évoque l'appellation celtique de Lugos.

Tous les ans, à la fin de l'automne, il quittait la région pour s'en retourner chez les Hyperboréens, là où les jours sont longs et les nuits brèves. Six mois plus tard, à la belle saison, Apollon revenait sur un char attelé de cygnes.

Les Celtes vénéraient les cygnes. La légende de Lohengrin est probablement celtique d'origine. Par ailleurs les Dioscures nés d'un œuf pondu par Lédà et fils de Jupiter cygne, eux-mêmes cygnes sans doute, étaient des dieux adorés par les Celtes riverains de l'Océan⁶. La figure même de Jupiter transformé en cygne donne une allure celtique au vieux Divos (p) atir.

⁵ P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, Paris, Garnier frères, 1886, p.110.

⁶ G. Poisson, *L'origine celtique de la légende de Lohengrin*, Paris, Edouard Champion, 1913.

Les Hyperboréens étaient les prêtres aimés du dieu. Même durant la belle saison, ils se rappelaient au bon souvenir d'Apollon en lui adressant leurs offrandes, à Delphes et à Délos. Les objets sacrés de ces deux villes provenaient de l'Hyperborée. Boreas est proprement le vent de nord-ouest. On peut donc imaginer que les Hyperboréens sont les gens qui vivent au-delà du vent de nord-ouest, d'où leur installation supposée aux sources du Danube et — pourquoi pas ? — bien plus loin.

Ce que nous savons des Hyperboréens, nous le tenons d'abord d'Hérodote. Celui-ci donne deux itinéraires pour les atteindre. D'une part, aller chez les Issédons, puis de là chez les Arimaspes qui n'ont qu'un œil, au-delà chez les Griffons qui sont les gardiens de l'or, et encore au-delà, « les Hyperboréens, qui vont jusqu'à la mer ».

L'autre chemin est celui suivi par les objets sacrés offerts par les Hyperboréens à Delphes et à Délos. Ils sont apportés chez les Scythes, d'où ils passent chez leurs voisins et de là chez d'autres voisins jusqu'à ce qu'ils aient atteint « les dernières limites de l'Occident, sur l'Adriatique ». Ils gagnent ensuite, en tournant au midi, Dodone, puis ils descendent dans la péninsule hellénique vers leur destination.

Tout ceci n'est pas très clair et quelque peu mythologique. La notion d'Hyperboréens « qui vont jusqu'à la mer » est un peu plus précise. Mais de quelle mer s'agit-il ? De la Manche ? de la mer du Nord ? de l'Atlantique ? Impossible de le préciser. Par ailleurs, l'arrivée des objets aux dernières limites de l'Occident,

sur l'Adriatique, laisse bien à penser qu'il s'agit d'un peuple installé très loin, au nord-ouest de la Grèce entre les bouches du Rhin et l'estuaire de la Gironde.

Il ne semble pas qu'il faille franchir la mer pour les atteindre. Il n'est fait mention ni d'île, ni d'embarquement. La Grande-Bretagne comme l'Irlande paraissent de ce fait exclues.

L'or et sa possession ne permettent guère de préciser les données. Les pays producteurs d'or sont assez nombreux dans le nord-ouest européen, surtout à cette époque. On en trouve dans les Alpes, où les Grecs de Marseille les auraient facilement identifiés, le long du Rhin, dans le Limousin et dans le Massif Armoricaïn. Les Gardiens de l'Or, les Griffons, qui sont les derniers avant les Hyperboréens sont donc difficiles à situer plus précisément. Il est toutefois permis de les chercher sur les bords du Rhin ou dans le Limousin.

Quant aux Arimaspes, leur particularité principale, celle de n'avoir qu'un œil, ne permet aucune localisation, d'autant plus qu'il paraît ne s'agir là que d'une faculté mythologique. Simplement, leur nom rappelle celui des Arimes qui figurent dans la Théogonie d'Hésiode en Extrême-Occident.

Les Grecs du V^e siècle avant notre ère connaissaient cependant la Gaule orientale. Ils étaient installés à Marseille et remontaient la Vallée du Rhône. Ils n'auraient pas parlé comme d'inconnus absolus des Hyperboréens. À rester des peuples sans aucune réalité autre que les on-dit les plus vagues, on ne trouve guère que les peuples du Rhin, et le monde armori-

cain au sens le plus large du terme, de l'embouchure de la Seine (et encore c'était là l'une des routes de l'étain que les Grecs ne pouvaient ignorer) et l'embouchure de la Gironde.

L'on sait en outre que la mère d'Apollon s'appelait Lêto. Elle était la fille du géant Coeos et de Phoebé. Elle demeurait habituellement au pays des Hyperboréens et c'est là qu'elle se réfugia, sous la forme d'une louve pour échapper à la poursuite d'Héra. Ce qui apparaîtra comme une confirmation, c'est que le nom antique de la Bretagne armoricaine était Letavia, conservé en gallois moderne sous la forme de Llydaw. « *Armoricam quondam Galliæ regionem, tunc autem a quibus possidebatur, Letavia dicebatur...* », ainsi que le disent les Actes de saint Gildas, abbé de Rhuy : « l'Armorique jadis région de la Gaule, était appelée quant à elle par ceux qui la possédaient, Letavia. » L'analogie des termes Letavia et Lêto laisserait facilement à penser que la Letavia ait été le pays de Lêto.

Apollon était sans doute lui-même le Belenos des Gaulois. Les deux noms sont voisins et tout laisse à penser que le grec vient du celtique, de même que le dieu vient du pays hyperboréen. Sa mère était-elle armoricaine, « hyperboréenne jusqu'à la mer » ?

Le fait que Pythagore ait pu être confondu avec l'Apollon Hyperboréen établit une relation très forte entre le premier des philosophes et l'Extrême-Occident. S'il est Apollon Hyperboréen, c'est donc qu'il est originaire de ce pays, ou du moins qu'il y a séjourné longtemps. C'est qu'il y retourne régulièrement, comme à son pays d'origine.

Pythagore est un personnage assez obscur, dont on ne sait pas très bien d'où il vient, non plus que d'où il tient ses connaissances. On se disputait pour savoir où il était né. Pour les uns, comme Hippobote, il était de Samos. Pour d'autres, comme Aristoxène, Aristarque et Théopompe, il était tyrrhénien. Pour d'autres enfin, comme Néanthès, il était soit syrien, soit tyrien. Clément d'Alexandrie, qui rapporte ces propos, conclut que « la plupart des auteurs considèrent donc que Pythagore est d'origine barbare. »

Pour certains, il était fils de Mnésarchos, mais d'autres le considéraient comme fils d'Hermès.

« Il fut le premier à introduire en Grèce la philosophie », dit de lui Isocrate, et le fait est mis en relation avec son séjour en Égypte. Hérodote, le premier à parler de Pythagore, dit que pour les Égyptiens « l'âme humaine est immortelle et qu'au moment où le corps périt, elle vient se loger dans un autre être vivant qui naît alors ». Il ajoute à ce sujet que des Grecs ont faite leur cette théorie de la transmigration, mais qu'il n'en donne pas les noms, bien qu'il les connaisse.

Chapitre XI : L'Æstrymnis

Dans la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère, Rufus Festus Avienus rapporta, dans sa *Description de l'Univers*, les résultats du voyage du Carthaginois Himilcon qui navigua dans l'Atlantique nord

vers 450 avant notre ère. La géographie, qu'il décrit, est donc celle du V^e siècle.

« Près de la mer Atlantique, une race d'Éthiopiens habite les îles des Hespérides : là, s'élèvent les sommets d'Erythea et du Mont sacré, c'est ainsi que les habitants appellent le promontoire escarpé que forme la terre en se prolongeant au milieu des flots : c'est la tête de l'immense Europe. Cette terre, comme une mère féconde, fait sortir de son sein de riches mines d'étain blanchâtre : l'ardent Ibère parcourt souvent ces parages sur sa barque rapide. Plus loin, près des lieux, d'où s'élance le souffle glacé de l'Aquilon, deux îles dominant les ondes de leurs vastes sommets. »

Nous avons vu ce qu'il fallait penser des Éthiopiens. Le texte d'Avienus trouve un répondant dans la mythologie céleste. Quant aux îles que nous signale l'auteur, elles sont caractérisées par plusieurs particularités géographiques. Elles ont deux sommets principaux : Erythea et le Mont Sacré. Ce dernier est un promontoire escarpé formé par la terre qui se prolonge là au milieu des flots, formant ainsi la tête de l'Europe. En outre, cette terre produit de l'étain. Les Ibères viennent jusque-là, mais ce n'est pas semblait-il l'Ibérie. Au nord de ces lieux, deux îles montagneuses élèvent leurs pics.

Trouver entre l'Ibérie et les deux îles du nord, la Grande-Bretagne et l'Irlande, un pays producteur d'étain qui s'avance dans la mer en promontoire escarpé, n'est guère difficile. Il s'agit évidemment de la péninsule armoricaine.

Qu'il s'agisse d'îles peut s'expliquer de deux

manières : soit l'auteur entend parler des nombreuses îles armoricaines, Belle-Ile, Groix, Sein, Ouessant notamment, ou bien le pays n'étant atteint que par mer et d'une façon qui empêche d'en connaître la totalité, la presqu'île est-elle prise pour une île. Mais le mot île, remarquons-le est au pluriel.

Dans ses *Régions maritimes*, Avienus revient sur la description du pays : « À l'endroit où la mer profonde sort de l'Océan pour venir en se déroulant former notre Méditerranée, se trouve la mer Atlantique... Là se dresse le sommet de cette haute montagne que l'antiquité a nommée Æstrymnis : la masse élevée de la pointe rocheuse incline surtout vers le tiède Notus. Au pied de ce promontoire, les habitants voient s'ouvrir le golfe Æstrymnique : les îles Æstrymnides y apparaissent, avec leurs vastes plaines, avec leurs riches mines d'étain et de plomb. Elles sont très peuplées ; leurs habitants ont le cœur fier, l'habileté qui amène le succès, la passion innée du commerce. Leurs barques connues de la mer la troublent au loin. Ils sillonnent l'abîme de l'Océan fécond en monstres. Ils ne savent point construire des vaisseaux avec le pin et l'érable ; ils ne font point, suivant l'usage, des barques avec le sapin recourbé ; mais, chose singulière ! ils façonnent toujours leurs esquifs avec des peaux cousues ensemble, et c'est sur du cuir qu'ils parcourent souvent le vaste Océan.

« De là à l'île Sacrée (c'est ainsi que les anciens l'ont appelée), il y a pour un vaisseau une navigation de deux jours. Cette île élève au milieu de l'eau sa vaste surface : la nation hibernienne l'habite sur une grande étendue. Près d'elle on rencontre l'île des Albions.

C'était la coutume des Tartessiens de faire du commerce sur les limites des Œstrymnides : de même les colons de Carthage et la multitude répandue autour des colonnes d'Hercule visitaient ces mers. »

Nous retrouvons ici la géographie de la *Description de l'Univers*. L'Irlande est à deux jours de navigation et la Grande-Bretagne l'avoisine.

Œstrymnis est une haute montagne qui incline ce promontoire, cette pointe rocheuse, vers le sud. Le Golfe Œstrymnique est au pied du promontoire et contient les îles Œstrymniques. Le pays produit de l'étain et du plomb. Les habitants sont des marins qui sillonnent l'Océan.

Un pays producteur d'étain et de plomb sur le rivage atlantique, avant l'Irlande et la Grande Bretagne, ne peut être que l'actuelle Bretagne. Le promontoire, de ce fait, est la pointe du Raz : son inclinaison vers le sud a été reproduite sur d'anciennes cartes. Les îles Œstrymniques sont donc les mêmes que les îles des Hespérides.

Que sont, dans ces conditions, l'Erythea et le Mont Sacré ? Ce dernier serait vraisemblablement le Menez Hom. De fait, la montagne, grand amer occidental, sacralisée par son triple sommet, non sans rapport avec le culte du Cerf, termine la dernière chaîne montagneuse avant la plongée du continent dans les eaux de l'Atlantique.

En revanche l'Erythea reste mystérieuse. Il y a plusieurs Erythea sur le littoral de l'Espagne et de la Lusitanie, mais aucune au nord du cap Finisterre. Le

nom devrait signifier « la Rouge », d'une forme qui se rattache au verbe *ereuqw*.

Y a-t-il une relation entre l'Æstrymnis d'Avienus et le peuple des Osismii ou Ostimii qui peuplait le Finistère au temps de Ptolémée ? C'est possible. Il n'y a pas d'impossibilité absolue au passage d'une forme à l'autre.

On remarquera par ailleurs l'expression « la tête de l'immense Europe » : cette formule répond très précisément aux termes qui désignent aujourd'hui le Finistère, « Penn ar bed ». En breton moderne, ces mots signifient non pas la fin des terres, comme on le dit d'ordinaire, mais « la tête du monde », ce qui est passablement différent.

La Bretagne prend dès lors une valeur exceptionnelle.

Chapitre XII : Les dieux du ciel

Le ciel, que les Grecs connaissaient, est bien individualisé. Les dénominations qui s'y trouvaient semées dès le temps de Ptolémée, au II^e siècle de notre ère, sont propres au peuple grec et ne relèvent ni de l'Égypte, ni de la Chaldée. Aucun peuple oriental ne paraît avoir influé sur la conception que les Grecs se faisaient de la voûte étoilée. Il convient donc de chercher l'origine de cette astronomie dans la tradition grecque, en remontant le plus loin que nous pouvons, peut-être au-delà même des Hellènes.

Il est bien évident que les noms du ciel jouissent d'une fixité quasi absolue. On ne peut certes pas changer ces repères d'éternité que sont les constellations et les planètes. Le ciel ne change pas ou du moins il change si peu, avec tant de lenteur à l'échelle humaine, que les siècles et les millénaires s'écoulent certainement sans autres modifications que des adjonctions, mais non point des transformations.

À quand remonte l'astronomie ? Sans doute dans la plus lointaine nuit des temps. Tous les peuples, de tout temps, ont regardé les étoiles. Certes les gens qui ont construit les mégalithes, les observaient. Les peuples qui étaient en mesure de dessiner et de peindre les taureaux de Lascaux, les bisons d'Altamira, étaient tout aussi capables d'étudier les astres qui, toutes les nuits peuplaient l'immensité au-dessus d'eux. Il ne pouvait pas ne pas exister une astronomie paléolithique.

Plus loin encore, il est permis de penser que les hommes qui savaient faire du feu, à Menez Dregan, savaient aussi s'intéresser à la voûte étoilée. Celle-ci n'est-elle pas le nom d'un des plus grands dieux des Indo-Européens, Jupiter, soit Diu-pater d'où est venu notre nom de Dieu. Bon nombre de descendants des Indo-Européens adorent toujours Dieu c'est-à-dire la voûte étoilée, qu'en sanscrit on nommait Dyaus.

Les transmissions se font sans grande interruption au cours des âges. Les peuples qui disparaissent sans laisser de traces sont bien peu nombreux et l'on a tout lieu de croire que les noms que les Grecs utilisaient se perdent dans la profondeur de la préhistoire.

On peut certainement les faire remonter jusque bien avant la guerre de Troie, qu'on date d'environ 1190 avant notre ère. Les deux fils d'Asklépios en effet y participèrent. Asklépios, divinité grecque de la médecine, était donc né au plus tard au milieu du XIII^e siècle et peut-être bien avant. Quant à Apollon, son père, il est impossible, étant donné son éternité, de fixer son début. Mais il est forcément antérieur au XIII^e siècle avant notre ère.

Persée, le tueur de Gorgone

Si Asklépios fait partie de ce groupe de dieux qui occupent la voûte étoilée, il n'est pas sans intérêt d'examiner quels sont les personnages qu'on voit au ciel des Grecs. C'est une vision bien archaïque de l'univers qui s'offre alors à nous.

Un groupe de personnages occupe la scène centrale des constellations. Ce sont Persée, Andromède, Céphée et Cassiopée. Persée se rendit en Extrême-Occident pour y rencontrer la Gorgone à la chevelure de serpents et la tuer. Il s'empara de la tête qui conservait toujours son pouvoir, pétrifia un certain nombre de gens et finit par la donner à Athéna qui la mit sur son bouclier.

Chemin faisant, il rencontra Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, attachée sur un rocher en proie aux assauts d'un monstre marin. Il la délivra, l'épousa et en eut un enfant, Persée. De Cassiopée, on ne dit rien, si ce n'est qu'elle était la femme de Céphée, mais de celui-ci, qui s'était révolté contre le

pouvoir de Persée, la légende dit qu'il fut pétrifié par la tête de Gorgone.

Ces gens, à l'exception de Persée, n'étaient pas des Grecs, ni des Celtes, mais des Éthiopiens. À l'époque où nous sommes, les Éthiopiens se trouvaient non pas en Abyssinie, mais sur la côte atlantique. Ou plus exactement, on les situait aux deux extrémités du monde, au Levant et au Couchant. Rappelons le texte d'Avienus, au IV^e siècle avant notre ère : « Près de la mer Atlantique, une race d'Éthiopiens habite les îles des Hespérides ». Comme nous avons tout lieu de penser que les Hespérides étaient les îles de l'Armorique, on admettra volontiers que les personnages rencontrés par Persée étaient également des Armoricains.

Si Persée rencontre en effet des Éthiopiens après avoir tué Méduse en Extrême-Occident, ces Éthiopiens ont toutes les chances d'être des Extrême-Occidentaux. Le fait est en quelque sorte confirmé par le supplice d'Andromède qui est livré à un monstre marin.

Il est remarquable que le fils de Persée et d'Andromède fût un autre Persée, qui donna naissance au peuple perse. On en déduit logiquement qu'à l'époque des parents, le peuple perse n'était pas encore individualisé, et qu'en conséquence Persée apparaît comme un proto-grec, voire un parfait indo-européen.

Les cinq travaux armoricains d'Héraklès

La constellation suivante qui mérite notre attention sera, toujours dans le cercle central du ciel, Héraklès, ou comme disaient les Latins, Hercule. Ce héros est

connu par ses douze travaux, dont il est remarquable que cinq au moins d'entre eux se déroulèrent en Extrême-Occident.

Regardons-y de plus près.

Le lion de Némée n'est guère habitué certes à vivre dans les brouillards de l'Extrême-Occident. Mais il était né d'Orthros, le chien né de Géryon, fils de Typhon et d'Echidna, et d'Echidna sa propre mère. Tout cela est entièrement extrême-occidental. On notera en outre que Némée ressemble fort au celtique Nemeton, le sanctuaire : nous serions ici à l'origine de la constellation du Lion. La localisation à Némée, dans le Péloponèse, n'est peut-être qu'un accident tardif, et cela d'autant plus qu'on a bien découvert les ossements d'un lion dans le site sacré du Mont-Dol.

L'Hydre de Lerne est également la fille d'Echidna et par ailleurs, de Typhon. Encore une extrême-occidentale. C'était la bête à sept têtes.

Le sanglier d'Erymanthe paraît quant à lui sans rapports avec la côte atlantique. L'Erymanthe était une montagne d'Arcadie sur les frontières de l'Élide. Le sanglier était cependant un animal sacré des Celtes.

L'épisode de la Biche de Cérynie est conté par Pindare. Héraclès aurait poursuivi la biche sacrée d'Artémis vers le nord jusqu'au pays des Hyperboréens et les îles des Bienheureux. Là il rencontra Artémis qui l'accueillit avec bienveillance. La chasse de la biche ou du cerf est une légende typiquement celtique. On la trouve notamment dans la tradition arthurienne, le cerf blanc d'Erec et Enide, dans le folklore breton, la biche de sainte Nennog. Artémis est ici dans

la même position d'accueil que sainte Nennog. En outre, on remarquera qu'elle règne ici dans un pays hyperboréen.

Le lac Stymphale et ses oiseaux sont situés en Arcadie comme l'Erymanthe du sanglier.

Les Écuries du roi Augias se trouvaient dans le Péloponnèse.

Le Taureau de Crète appartient bien évidemment au domaine de Minos. Il avait une valeur sacrée à Cnossos comme à Carnac. L'histoire est intéressante au point de vue de la datation : ce travail d'Hercule, manifestement se déroule à l'époque de Minos, donc au temps de la grandeur de la Crète, entre 2000 et 1400 avant notre ère. On n'oubliera pas cependant le rôle privilégié du Taureau et du Bœuf dans la tradition extrême-occidentale.

Les Juments de Diomède vivaient en Thrace.

Quant à Hippolyte et à sa ceinture, c'était la reine des Amazones.

Géryon en revanche est de nouveau un occidental. Il est le fils de Callirhoé, une enfant de l'Océan, et de Chrysaor. Ce dernier, porteur de l'épée d'or, était né du sang de Méduse, jailli du cou tranché de la reine. Il fut le père de Géryon, du géant qui avait trois corps et d'Echidna, la serpente. Tout cela est entièrement une histoire d'Extrême-Occident. L'île d'Erythie d'ailleurs, où se trouvaient les bœufs de Géryon, sous la conduite d'Eurythion, le berger, était située à l'extrémité occidentale de la terre, dans la presqu'île armoricaine. Le chien qui gardait les troupeaux n'était autre qu'Orthros, fils de Typhon et d'Echidna. Au voi-

sinage, d'autres bœufs étaient placés sous la protection de Menoetes, le berger d'Hadès, c'est-à-dire de l'Enfer.

Cette dernière mention est intéressante. Un lieu infernal existe en Extrême Occident, c'est essentiellement le Yeun Ellez, le marais de Brasparts, au pied de la montagne de Cernunnos, où Ulysse, avons-nous dit, vint évoquer, bien après Hercule, les âmes des morts. Qu'il y eut là des bœufs ne sauraient nous étonner puisque le bœuf était, avec le cerf, l'un des animaux sacrés de Cernunnos. Dans ces conditions, on peut se demander si Erythie ne serait pas Ouessant.

Le Jardin des Hespérides et ses pommes d'or étaient situés à l'Occident du monde comme le montre le nom même d'Hespérides, « celles du soir ». L'une était Aeglé, la Brillante, l'autre, Erythie, la Rouge, la troisième Hesperaréthousa, l'Aréthuse du Couchant. On retrouve encore une fois ici le nom d'Erythie, qu'Avienus place dans le promontoire de la Tête d'Europe. S'agit-il des trois îles de Sein, d'Ouessant et de Molène ?

Le Lion de Némée, l'Hydre de Lerne, la Biche de Cérynie, les bœufs de Géryon et les Pommes d'Or du jardin des Hespérides, cela fait tout de même beaucoup pour un seul héros. Les relations d'Héraklès avec l'Occident sont certainement privilégiées et l'on peut se demander si notre personnage n'était pas venu pour y récupérer en quelque sorte un héritage et le ramener en Grèce. La tête de Gorgone qui finit sur le bouclier d'Athéna ressemble bien à cette appropriation d'une tradition.

Les Dioscures et les Centaures

Après Héraklès, il nous faut encore considérer quelques divinités ou semi-divinités en rapport avec l'Occident. Tel est le cas notamment des Dioscures. Ces deux personnages, qui ont formé la constellation zodiacale des Gémeaux étaient bien connus des occidentaux. Diodore de Sicile nous dit en effet que les Celtes voisins de l'Océan vénéraient particulièrement les Dioscures.

La question des centaures est plus obscure. Les constellations du Centaure et du Sagittaire appartiennent à cette catégorie. Leur origine est en fait inconnue. Certes l'existence d'ichtyocentaures qui correspondent au mythe occidental de la Serpente laisserait à penser que les centaures soient de même naissance. Mais rien ne le prouve.

Parmi les constellations, notons encore les deux Chiens, qui pourraient bien être, l'un, Orthros, fils d'Echidna et de Typhon, l'autre Cerbère, son frère, chien gardien de l'Hadès ; le Taureau, qui se rattache aux mythes bovins de Géryon ; enfin la Vierge, qui pourrait être Artémis, déesse liée aux Hyperboréens.

L'Ourse ou la Pierre ?

La constellation centrale du monde boréal est le Dragon. La queue coincée entre les deux Ourses, il dresse la tête en direction d'Hercule. La personne du Dragon est universelle et se retrouve à la surface de la terre. On observera seulement que le Dragon était, pour les Grecs, le gardien du Jardin des Hespérides et

de ses pommes d'or, et qu'il fut tué, ou plutôt transformé en constellation, par Héraklès. Ce dragon occidental était sans doute Uter, ou mieux Per Pendragon, Pierre le Dragon, père du roi Arthur, que nous enseignent les romans bretons écrits au XII^e siècle de notre ère.

Les deux Ourses méritent quelque attention. La Grande Ourse était connue en tant que telle, ainsi que les Pléiades et le Bouvier, au temps d'Homère. Leurs noms sont divers. On les appelle aussi casserole, chariot ou charrue. La casserole semble aller de soi selon l'image formée par les étoiles. Chariot, pourquoi pas ? Charrue devient plus difficile. Quant à Ourse, cela n'a rien à voir avec l'animal.

En gaulois, ces deux noms se traduisaient par *Car-rus* (breton moderne *Karr*) et *Carruca*. Curieusement ces deux noms signifient aussi le Rocher, la Pierre. En moderne gaélique d'Écosse, *carragh* a même le sens particulier de pierre debout, de monument mégalithique.

Quant à l'Ourse, en grec *arktos*, le mot est bien proche du celtique *Artos* qui signifie à la fois l'Ours et la Pierre. Le grec semble avoir compliqué l'articulation du celtique, comme il arrive aux peuples qui empruntent un vocabulaire.

Ceci n'aurait qu'une implication douteuse, si le grand dieu des Occidentaux n'avait porté le nom de Gargan, qui ressemble fort à Karregan, celui du Rocher, et qui est un grand distributeur de mégalithes par la campagne.

Une autre étoile mérite notre attention à cet égard,

c'est Arcturus. Cet astre de la constellation du Bouvier porte un nom grec qui veut dire «le Gardien de l'Ourse». Si nous admettons l'antériorité d'Artos, nous dirons le Gardien de la Pierre. Mettons donc la forme celtique et nous aurons Αρτουροζ, Artouros et nous voilà bien près d'Arthur, sinon exactement⁷. Arthur serait ainsi, en vertu même de son nom de Pierre, le gardien des deux menhirs au centre du monde. On notera qu'α Bootis, encore appelée Arcturus, est toute proche de η Ursa Major, l'étoile la plus avancée de La Grande ourse.

Le serpent

Parmi les animaux qui peuplent les constellations du ciel, l'un d'eux est particulièrement remarquable. C'est le serpent. Il figure quatre fois sur la liste et ce sont :

Le Serpent,

Le Dragon,

L'Hydre

Et le Serpenteaire ou Ophiucus.

Mais on le trouve encore sous une autre forme et d'une façon, pourrait-on dire, occulte. Persée est le personnage central d'un mythe qui met également en scène, comme personnage principal même, la Gorgone. Celle-ci, on le sait, avait une chevelure de serpent qui pétrifiait quiconque la regardait.

⁷ Le mot grec *ouros* est d'une racine indo-européenne qui a vraisemblablement donné un mot celtique voisin (R. **wor-*. Cf. v. h. a. *wara*).

Les Trois Gorgones « habitent au-delà de l'illustre Océan, à la frontière de la nuit, au pays des Hespérides sonores, Stennô, Euryale, Méduse à l'atroce destin⁸. » Il y a tout lieu de penser que cet Extrême-Occident est la Letavia et que la Gorgone et ses deux sœurs sont les grandes pétrificatrices du monde des pierres où nous vivons.

Persée tua Méduse, la seule des trois sœurs qui fut mortelle, et lui coupa la tête. Il apparaîtra donc que d'une part le Grec est vainqueur de la reine extrême-occidentale. Sa tête, immortelle, servira à fortifier le bouclier de la déesse Athéna.

En revanche, ses deux sœurs, en tant que déesses, sont intouchables et poursuivent, dans l'Extrême-Occident leur œuvre de pétrification.

Du sang de Méduse, naquirent Pégase, le Cheval, et Chrysaor, qui lui-même, de Callirhoè, engendra Géryon aux trois têtes. Ce fut Héraklès qui tua Géryon.

La tête de Gorgone conserva sa puissance. Lorsque Persée s'en fut, il gagna l'Éthiopie, y conquiert Andromède et fit agir la Tête contre ses adversaires, en particulier Céphée, père d'Andromède. Cassiopée, sa mère, resta en dehors des pétrifications.

Géryon serait le Bouvier. Pégase, comme Persée, Andromède, Cassiopée et Céphée sont également des constellations. Héraklès aussi, bien sûr.

Phorkys et Kéto avaient d'abord engendré les Trois Grées, puis les Trois Gorgones, enfin la divine Echidna.

⁸ Hésiode, 270-280.

Ils eurent donc sept enfants. D'Echidna naquirent les deux chiens, l'Hydre de Lerne, la Chimère, Phix la pernicieuse, le lion de Némée et le terrible Serpent. Elle eut donc, elle aussi, sept enfants.

Echidna n'était autre que la Serpente, que nous connaissons bien dans l'Extrême-Occident : la moitié supérieure de son corps est celui d'une jeune femme, la moitié inférieure est un serpent. Elle vit sous la terre, dans un rocher creux. Serait-elle la constellation du Dragon ?

Les deux chiens sont Orthos, celui de Géryon, et Cerbère, celui d'Hadès. On peut se demander s'il ne s'agit pas là des deux constellations, le Grand et le Petit chien.

L'Hydre de Lerne, le serpent d'eau, et ses neuf têtes, fut tuée par Héraclès. Ce personnage, incarnation du marais, est bien la fille de la Serpente. Elle forme au ciel une constellation.

La Chimère possédait trois têtes, de lion, de chèvre et de serpent. On remarquera ce nouvel ophidé, et non des moindres. Pégase et Bellérophon la vainquirent. Peut-être s'agit-il du Capricorne.

La Phix fut confondue avec la Sphinx. Hésiode est le seul auteur à en parler. Aussi considère-t-on généralement que Phix est la forme béotienne du nom de la Sphinx.

Le dernier enfant d'Echidna fut le Grand Serpent qui, sous la terre, garde des moutons d'or. Ce serait la constellation du Serpent.

Il nous reste à élucider le dernier personnage serpenteux : c'est le Serpenteaire lui-même, encore appelé

Ophiucus, ce qui est en grec la traduction du mot. On nous dit qu'il s'agirait d'Asklépios.

Les constellations qui se rattachent à la légende de Persée sont groupées: Persée, Céphée, Cassiopée, Andromède, Pégase. Héraklès est également proche du centre, du Dragon et du Bouvier. Le Cygne et la Lyre, qui se réfèrent à Apollon, également.

Tout cela fait beaucoup. Le ciel, tel que nous le connaissons et le nommons, paraît peuplé d'Hyperboréens ou de gens qui sont en relation avec les Hyperboréens. Il semblerait donc que les Grecs aient hérité leur mythologie céleste de ces peuples de l'Extrême-Occident, à l'époque sans doute de leur séparation.

Les sept divinités

Aucun des grands dieux de l'Olympe ne figure parmi ces Hyperboréens. Cependant ils se sont réservé les planètes, dont nous allons maintenant rechercher les attributions celtiques.

Les sept « planètes » classiques sont, nous le savons, le Soleil, la Lune, Mercure, Venus, Mars, Jupiter et Saturne. Ce sont là des noms latins, qui se sont répandus dans l'universalité de l'Empire. Les Latins étaient des Indo-Européens qui avaient hérité de leurs ancêtres une mythologie qui n'était pas en soi très différente de celles des Grecs, des Celtes ou des autres indo-Européens.

Au soleil correspondait en Grèce la figure d'Apolon. Nous avons vu l'impact occidental de cette divinité. Le dieu était d'origine hyperboréenne et passait en Extrême-Occident six mois de l'année. Sa mère

était peut-être armoricaine. En Occident, de fait, il était bien connu sous le nom de Belenos. On reconnaît l'analogie des noms, d'autant plus que la forme dorienne d'Apollon était Apellon.

Belenos a laissé son nom à quatre communes françaises. Ce sont les quatre Beaune, dans la Côte d'Or, l'Allier, le Loiret et la Haute-Loire. Henri Dontenville avait relevé neuf Beaune sur le territoire de l'ancienne Gaule. Plusieurs centaines de Beler, écrits généralement, mais non toujours Bel-Air, peuplent la carte de l'IGN. Il est probable que sur les innombrables noms de lieux qui contiennent l'appellation de *beau* ou de *bel*, une certaine quantité soit à attribuer au dieu et non à la beauté du site. Ainsi des lieux-dits Bel-Orient ou Bellevue, notamment.

La sœur d'Apollon, elle aussi d'origine hyperboréenne, Artémis, était la déesse de la lune. Son nom même semble avoir été « hyperboréen ». Une des compagnes d'Artémis, Opis, est citée notamment comme vivant chez les Hyperboréens d'où Orion voulut l'enlever. On peut sans peine faire venir le nom de la déesse d'Artua, la pierre, qui est aussi à l'origine du nom d'Arthur. C'était la chasseresse, en particulier elle courait le cerf et les biches, ce qui nous ramène à la tradition celtique du cerf.

Il faut constater que le Soleil et la Lune, dans l'astrologie occidentale, ont perdu leur nom divin pour reprendre celui d'astre pur et simple.

Mercuré, Hermès ou Gargan

La planète Mercure porte le vocable d'un dieu tota-

lement hellénisé. Ce serait un tort de croire qu'elle porte une appellation latine : la réalité est grecque, c'est Hermès. Il convient donc de chercher quel personnage celtique se cache sous le nom d'Hermès. Ce Mercure est important, c'est le principal dieu des Celtes, nous dit César. Maître des chemins, commerçant, artisan et inventeur des arts, grand trésorier de l'argent, il est figuré sous la forme d'une statue ou une stèle aux différents carrefours.

Nous connaissons en Gaule un dieu des rochers sacrés, des mégalithes et des stèles. Cette figure, qui est restée en dehors de l'écriture, mais a très largement survécu dans le folklore et la topographie s'appelle Gargan et Gargantua. Son nom vient peut-être de Karregan, « Celui du Rocher », d'un terme qui existait déjà en celtique. Gargantua viendrait alors d'un Gargan-Teutatès ou Gargan-Tuath, d'après l'irlandais, « le peuple de celui du Rocher ».

Il correspond bien à l'Hermès des Grecs, l'être des monuments de pierre aux carrefours. Il a parsemé la terre de palets, de gravois et de gravelles, de menhirs et de pierres de toute sorte. Peut-être n'est-il pas sans rapport avec l'argent, dont le nom gaulois *argantos*, pourrait venir de Gargantua.

Il règne notamment sur le Mont rocheux de Gargan au-dessus de la ville de Rouen, sur le Mont Gargan du Limousin, sur celui de Moutiers, sur le Mont Saint Michel, ancien Gargan, sur le Grand Rocher, Roc'h Hir Laz, à Saint Michel en Grève, enfin sur les hauteurs du Monte Gargano en Italie. Il est manifestement la divinité des montagnes. Aussi le grand

temple de Mercure qui se dressait sur le Puy de Dôme est-il sans doute le sanctuaire de Gargantua.

Il boit les rivières, il pisse les lacs, il règne sur les gués et cette dernière faculté ainsi que celle de construire des ponts, le rapproche des chemins et des voies de communication.

Le peuple n'a jamais oublié son grand dieu et partout les traditions se sont conservées qui le mettent en scène, jusqu'à nos jours. Rabelais a fait sa fortune, au XVI^e siècle, mais il n'a fait que reprendre un nom et des hauts faits qui existaient avant lui.

La planète Vénus, ou Aphrodite, est féminine. Sans doute s'agit-il de l'Ahès des Osismes, qui règne encore à Huelgoat. On la connaît aux Birvideaux : c'est l'Aïse, et dans les lieux engloutis, c'est Dahud de la Ville d'Ys. On la nomme aussi Morgane et c'est la sœur-épouse du roi Arthur. Elle tient probablement de la Gorgone. D'où viendraient les pierres de Huelgoat si ce n'est d'elle, dont nous savons qu'elle jetait ses amants dans le gouffre de pierres pour les faire passer dans l'Autre Monde ? C'est aussi Brigitte l'obstétricienne qui accouche surtout aux réalités supérieures de l'univers. Que l'on pense à l'étrange Notre-Dame de la Délivrante près de Bayeux, qui remplit un rôle semblable. Et c'est peut-être tout simplement la Marie, la Marimorgane, qu'on connaît notamment dans le Cap Sizun, mais aussi dans tous les Locmaria.

Vient après elle Mars, l'Arès des Grecs. Ce pourrait être la version masculine de l'Ahès, celui que d'anciens textes médiévaux appellent Ohès *le vieil barbé*. La montagne d'Arrez ou d'Arrhée n'est peut-être pas

sans rapports avec ce personnage. Surtout il pourrait être l'analogie du roi Marc, Marcos, le Cheval de la légende de Tristan et Yseult, dont la présence et la tombe même se trouvent en Armorique.

Le dieu Jupiter ou Zeus et sa planète est évidemment Divos Taranis. Il est celui qui tient le tonnerre, *taran*, et qui foudroie. Il est aussi le dieu par excellence, la voûte étoilée qui a multiplié sur le sol de Gaule les Dives, rivières sacrées et les Divonnes, fontaines merveilleuses.

Cernunnos enfin correspond au Cronos des Grecs, que les Latins appellent Saturne. C'est la divinité qui règne sur le monde des morts, sur les Enfers, en particulier au Yeun Ellez qu'il domine de sa stature de Menez Kronan, le mont de Cernunnos. Il est remarquable que les Grecs d'ailleurs aient conduit leur Cronos, après la victoire de Zeus, jusqu'aux montagnes de l'Extrême-Occident.

On peut se demander bien sûr où se trouve Anna, la vieille déesse, la grand-mère des dieux. Anna n'est pas au ciel, puisque c'est la déesse de la terre.

Chapitre XIII : Les stèles

Des siècles qui précédèrent notre ère, il subsiste un nombre assez considérable de monuments, d'un genre particulier, qu'on désigne généralement sous le nom de *lec'hs*, ou mieux de stèles gauloises. Il en existe de deux sortes : les uns sont des colonnes d'1,25 m à

2 m environ, parfois plus, de plan carré ou hexagonal ou octogonal, simples ou cannelées, les autres sont des demi-boules de 30 centimètres de hauteur le plus souvent, mais atteignant parfois des dimensions considérables, plus hautes qu'un homme.

Il n'est pas certain que les deux types aient correspondu à la même fonction. Les stèles allongées ont pu avoir un rôle de bornes, ou de signal, marquant le centre d'une agglomération, ou un rôle funéraire, dressées au-dessus d'une tombe. Il en est que l'on retrouve inmanquablement dans le cimetière, ou du moins à proximité du centre : ainsi à Loctudy ou à Saint-Jean-Trolimon, ou à Plourin, à Beuzec-Cap-Sizun. D'autres se dressent le long des routes, comme celles qui ornent le vieux chemin, entre Plouarzel et Brélès.

Leur distribution touche essentiellement le territoire des Osismes et celui des Vénètes. Les stèles en colonnes sont particulièrement nombreuses dans le Bas-Léon, dans la région de Ploudalmezeau. Les boules sont plus abondantes dans la région sud et notamment dans le pays vannetais.

Quelques stèles méritent d'être remarquées. Ainsi, la stèle cannelée de 3,50 m de haut qui se trouve près de l'église Saint Eneour de Plouneour-Lanvern ou le « fuseau de Goulien », situé dans l'enclos de l'église.

À l'autre extrémité du domaine breton, à Saint-Jacut-les-Pins, dans le canton d'Allaire, la pierre de Couesnongle, quadrangulaire, mesure 2,20 m de haut. C'est donc une stèle haute comme il n'y en a pas tellement dans cette région, où prédominent de beaucoup les stèles rondes.

Très souvent, les stèles ont été christianisées. Dans certains cas, elles ont pu être transformées en bornes miliaries, ou plutôt leugales, puisqu'en Armorique on comptait par lieues. Elles ont reçu, sans doute très tôt, la marque de la croix, soit sous forme incisée, soit, beaucoup plus souvent, sous l'aspect de croix de pierre qui les surmontaient. Beaucoup de ces rajouts n'ont pas tenu et il n'en reste que le trou, au sommet de la stèle.

Il arrive que ces stèles aillent par deux. Ainsi à la pointe saint Mathieu les « Gibets des moines » subsistent sous leur forme christianisée.

Ce type de monuments peut avoir constitué l'entrée d'un nemeton disparu. Elles seraient les deux colonnes qui marquent l'ouverture du temple. On pensera par analogie aux tours occidentales des cathédrales gothiques, ou aux colonnes du temple maçonnique. C'est en tout cas une affirmation de la dualité, voire du couple. Le Gibet des moines est à cet égard assez démonstratif. L'un des deux piliers est plus massif, l'autre, taillé en plan carré et amenuisé vers le haut, a d'emblée un aspect plus féminin.

On pourrait en dire autant de Babouin et Babouine, stèles des Landes de Lanvaux, sis à une vingtaine de mètres l'un de l'autre et décorés l'un d'une face humaine, l'autre d'un demi-cercle en avant d'une tablette de la pierre. Mais l'on ignore totalement l'époque d'édification de ces mégalithes.

Le principe du double monument remonte d'ailleurs plus loin que l'âge du fer. Déjà les menhirs ont parfois cet aspect accouplé. Les *Pregourien* de l'île de

Sein en sont un exemple, mais aussi les deux magnifiques pierres de Kergadiou, dont l'une est malheureusement abattue.

Pour en revenir à la stèle simple, son édification fréquente au centre des bourgs et dans les cimetières établis autour des églises tend à les présenter comme des centres matérialisés. À une époque où l'église n'est pas encore construite, la stèle est l'axe autour duquel s'organise la vie locale. Peut-être peut-on y voir, comme dans les mégalithes antérieurs, la présence pétrifiée d'un ancêtre, qui veille sur ses descendants.

Cet aspect funéraire des stèles est confirmé par une inscription relevée sur une pierre de ce genre qui se trouve dans le cimetière de Louannec et qui est considéré comme la tombe du roi Arthur. Elle porte les mots suivants : *Desideri fili Bodognus*, Désiré fils de Bodognus.

On en dira autant des boules, qui, aussi souvent, sinon plus que les pierres debout, avoisinent l'église et dont certaines, comme à Notre-Dame-du-Loc en Saint-Avé, sont christianisées. Quelques-unes, comme au Ruat ou à Saint Michel en Louargat, sont énormes. D'autres sont toutes petites. Leur forme leur donne facilement un sens de centre.

Chapitre XIV : Les druides et leurs dieux vénérables

Le texte du Magikos

On peut attribuer au II^e siècle avant notre ère un texte qui a été considéré, d'une façon incertaine, comme étant d'Aristote. C'est la première mention que nous avons des druides.

Dans cet ouvrage, le *Magikos*, on lit en effet ceci :

« Certains prétendent que le travail de la philosophie a commencé chez les barbares, chez les Perses par les mages, chez les Babyloniens et Assyriens par les Chaldéens, par les gymnosophistes chez les Indiens, chez les Celtes et Galates par les druides et les semnothées. »⁹

Nous ignorons absolument ce qu'étaient les semnothées. Le présent texte est la seule mention que nous en ayons. Le nom paraît signifier « les dieux vénérables » (*semnoi theoi*), mais pourrait être aussi bien « ceux qui vénèrent les dieux » (*semnuno* ou *semno, theous*). L'affirmation est péremptoire et, bien qu'elle intervienne quatre siècles après le début de la philosophie en Grèce, mérite attention.

On disait, à l'époque du pseudo-Aristote, que la philosophie n'était pas d'origine grecque, mais que les premiers philosophes helléniques l'avaient reçue

⁹ Pseudo-Aristote, *Magikos*, frg. 29, p. 52, d'après Zwicker, Fontes, p. 8, 13 à 18., in Hatt p. 31 (*Origine de la philosophie*).

d'autres peuples. Ceux-ci étaient les Perses, les Babyloniens et Assyriens, les Indiens, les Celtes et les Galates. On notera l'absence des Égyptiens sur cette liste.

Les philosophes des Celtes et Galates s'appelaient druides et semnothées. Ils étaient tenus pour les équivalents des mages chez les Perses, des Chaldéens chez les Babyloniens et Assyriens, des gymnosophistes chez les Indiens. Ces derniers, qui sont sans doute les yoghis, peuvent être considérés comme des Indo-Européens, mais non les Chaldéens. Il n'est pas en soi évident qu'il s'agisse d'une même classe indo-européenne qui se serait diversifiée chez les peuples en question.

Ces affirmations seront reprises par d'autres auteurs d'une manière assez semblable. Que faut-il en penser ?

Les origines de la philosophie

Les quatre piliers de la philosophie se trouvent, selon le *Magikos*, chez les Perses, les Assyro-babyloniens, les Indiens et les Celto-Galates, et cela dès avant le VII^e siècle avant notre ère. Thalès, en effet, le premier des philosophes grecs naît en 635. Nous voilà donc renvoyés assez haut dans le temps, vers l'époque homérique et sans doute au-delà.

La Grèce, avant Thalès, ne connaît, en dehors d'Homère, que le poète et mythologue Hésiode. Il était né, nous dit-on, antérieurement au dernier quart du VII^e siècle, à Cumes, en Éolie. Il n'avait rien d'un philosophe, et ne connaissait en matière de traditions

occidentales, que les légendes des Hespérides et de l'au-delà.

Les mages perses et les gymnosophistes indiens pouvaient avoir une origine commune, le tronc indo-européen. En revanche les Assyro-babyloniens sont ethniquement à part. Quant aux druides, nous ne pouvons savoir à qui et à quoi ils se rattachaient en 700 avant notre ère. Quels sont en effet ces Celtes et Galates dont parle notre auteur ? S'agit-il des peuples que nous appelons aujourd'hui de ce nom ? Ou bien des sociétés installées en Occident avant l'arrivée ou la conquête culturelle d'envahisseurs venus de l'Est ? Autrement dit, étaient-ils indo-européens ou non ?

En tout état de cause, que peuvent avoir appris les Grecs des barbares en question ?

La doctrine de Pythagore, selon Daniel Delattre¹⁰, se ramenait à trois aspects principaux : « la passion de l'arithmétique et de la géométrie, un souci théologique et religieux (en liaison avec la croyance en l'immortalité de l'âme), et surtout un grand intérêt pour la politique. » Allons-nous retrouver chez les Celtes et les Galates ces mêmes éléments ?

Nous avons eu l'occasion d'exposer notre point de vue sur les connaissances mathématiques des constructeurs de mégalithes. Nous avons montré comment on ne pouvait leur refuser une connaissance solide des principes de l'architecture et des tracés au sol et en élévation qu'elle suppose. Il est bien évident que rien de tout cela ne s'est perdu et

¹⁰ *Les Présocratiques*, Pythagore, Notice, p. 1199.

que les habitants du monde occidental ont conservé par-devers eux cette arithmétique, dans ses dimensions pratiques, mais aussi philosophiques ou, si l'on préfère, ésotériques. Bien qu'ils ne soient mentionnés nulle part, on peut penser que les nombres triangulaires appartenaient à ce bagage de connaissances. En fait, ils ont dû être connus dès Gavrinis.

Cela remonte à 4000 avant notre ère, antérieurement de près de 1500 ans aux Pyramides d'Égypte. Il est bien évident que les héritiers occidentaux de ces bâtisseurs étaient susceptibles au VII^e siècle d'enseigner l'arithmétique, y compris les spéculations philosophiques et les conceptions mystiques. Les Égyptiens, à cette époque, en savaient aussi beaucoup, mais il n'en reste pas moins que les Européens de l'Ouest possédaient un savoir plus archaïque, devenus sans doute plus occulte et de ce fait plus mystérieux.

Le souci théologique et religieux de Pythagore, qu'on nous dit en relation avec l'immortalité de l'âme, pourrait aussi fort bien provenir lui aussi d'un enseignement occidental. Tous les auteurs aux alentours des débuts de notre siècle, et César le premier, insistent sur la croyance des druides en l'immortalité de l'âme. Nous ne pourrions en inférer en une croyance analogue au VII^e siècle de notre ère et bien plus haut, si le mégalithisme ne nous le laissait supposer, ni surtout si les ensevelissements à bois de cerf de Teviec et de Hoedic en 5000 avant notre ère, au mésolithique, ne nous en apportaient la certitude. Là encore, les descendants des Armoricaïns étaient en mesure d'enseigner l'immortalité de l'âme aux «jeunes» grecs.

L'intérêt pour la politique nous échappe un peu, à vrai dire. Nous n'avons aucun point de repère pour dire si Pythagore l'a tiré de son propre fonds ou s'il s'est référé à l'une des grandes cultures dont parle le *Magikos*.

Les druides étaient-ils indo-européens ?

Par ailleurs, il faudrait remettre en question l'identité des brahmanes et des druides, fort en succès depuis les théories de Dumézil sur la tripartition de la société indo-européenne. Ces deux classes sont mises ici en équivalence. Cependant la philosophie n'est pas attribuée aux brahmanes mais aux gymnosophistes. Ce mot, qui signifie « les sages nus », se rapporte plutôt aux yoghis.

La magie, dont on nous dira plus tard qu'elle est le propre des druides, est aussi le fait des yoghis, mais non des brahmanes.

La question des semnothées est irritante. Car on ne sait pas du tout qui ils étaient. Notons que les Celtes et les Galates sont les seuls peuples à posséder ainsi deux castes philosophiques. Il est possible évidemment qu'il s'agisse d'un nom particulier pour désigner les Watès. Les Bardes ont une fonction trop particulière pour qu'on emploie à leur égard un terme qui s'éloigne du chant ou de la musique. Mais les Watès, devins et praticiens de la philosophie naturelle comme les druides, pourraient bien être considérés à part.

Quoi qu'il en soit, à l'examen des données que nous avons recueillies, il est permis de se demander si les

druides étaient bien des Indo-européens. On peut d'ailleurs tout aussi bien se demander si les Osismes ou les Œstrymniens l'étaient eux-mêmes.

Le fait qu'ils aient parlé une langue celtique dans les premiers siècles avant notre ère ne peut guère être objecté. Ils pouvaient en effet l'avoir adoptée sous la poussée culturelle des Celtes, sans même avoir connu d'invasion celtique.

Il n'y a pas de traces, pas de souvenir historique ou mythologique d'un changement de population dans l'Extrême-Occident. Nous avons vu que les connaissances des constructeurs de mégalithes s'accommodaient fort bien d'une caste de savants directeurs.

Chapitre XV : Les mystères des « bacchantes »

En face de l'embouchure de la Loire, selon Posidonius qui le conte en ses Histoires, au début du I^{er} siècle avant notre ère, se trouve une île qu'habitent les femmes Samnites. Elles suivent le culte de Bacchus et tous les ans reconstruisent le toit de leur temple en une nuit. Si l'une d'entre elles laisse tomber ce qu'elle porte, elle est aussitôt déchirée par ses compagnes qui crient évohé en promenant ses membres.

On tend à penser qu'il ne s'agit point de Samnites, mais de Namnètes. C'est ce dernier peuple en effet qui occupait la région de Nantes, à laquelle devait appartenir l'île. Aucune explication ne justifie en revanche le nom de Samnites.

De quelle île s'agit-il ? Peut-être de l'actuelle presqu'île de Batz, qui pouvait n'être pas rattachée à la terre à l'époque romaine. Le dépôt des alluvions de la Loire est important et pourrait avoir fixé les deux territoires insulaires au continent. Deux isthmes étroits existent en effet actuellement, l'un entre La Baule et Le Pouliguen, coupé par un canal qui joint les eaux du Grand Traict à la mer, et l'autre entre Batz-sur-mer et Le Croisic.

Quant au culte de Bacchus, le comportement des femmes semble bien confirmer qu'il s'agit bien là de bacchantes. Cependant, au début du I^{er} siècle avant notre ère, la présence de ce dieu à l'extrémité occidentale de la Gaule paraît un peu surprenante.

Or J.-J. Hatt a bien montré¹¹ que, dès le V^e siècle avant notre ère, Esus était mis en relations avec Dionysos. La statuare, à l'époque romaine, confirme bien le fait.

Chapitre XVI : Les sacrifices humains

Saint Augustin, dans *La Cité de Dieu* (VIII, 9), cite un auteur du I^{er} siècle avant notre ère, M. t. Varron, selon lequel les Gaulois honoraient Saturne par des sacrifices humains. Il est évident qu'à l'époque où nous sommes, il ne saurait s'agir du Saturne latin, mais bien d'une divinité celtique considérée comme

¹¹ *Mythes et dieux de la Gaule*, I.

analogue. C'est là l'un des premiers cas d'assimilation par le panthéon grec et latin. Nous venons d'ailleurs de voir un cas analogue avec Bacchus mis à la place sans doute d'Esus.

Le fait des sacrifices humains que nous retrouvons à maintes reprises, n'a qu'une importance relative. Tous les peuples de l'Antiquité ont causé des sacrifices humains. Les jeux de l'arène, à Rome, les continuaient encore en plein Empire. En outre, il semble bien que les victimes aient été essentiellement des condamnés de droit commun et des prisonniers de guerre.

Si les Romains ont tellement parlé des horreurs de ces immolations, c'est que leurs légionnaires risquaient la mort une fois pris. Mais que faisaient les Romains ? Que firent-ils de Vercingétorix ? Que firent-ils du Sénat de Vannes ?

Par ailleurs, en ce qui concerne les condamnés de droit commun, qu'il nous soit permis de remarquer que la fin des sacrifices humains sur le territoire de l'ancienne Gaule se situe très exactement en 1982 après Jésus-Christ et est dû à Robert Badinter. Ne parlons pas des innombrables hérétiques et sorciers que la Papauté et les Inquisiteurs de la Foi massacrèrent par le feu. N'étaient-ce point des sacrifices humains ?

Il nous faut nous demander quel pouvait être le dieu gaulois qui se trouve mis en cause ici. Pour un romain comme Varron, Saturne est une divinité ancienne qui régnait sur le monde avant d'être détrôné par son fils Jupiter. Armé de la faucille et de la serpe, il avait

instauré l'Âge d'Or sur la terre et avait enseigné aux hommes l'agriculture.

Si nous lui cherchons un correspondant gaulois, nous ne trouverons guère que Cernunnos. L'assimilation de cette personnalité au cerf le fait en effet remonter à une très lointaine préhistoire. Pour les Gaulois, ce devait être le plus ancien des dieux. Il revêt de surcroît un aspect chtonien qui va bien avec le caractère agricole de Saturne.

Les autres grands dieux celtiques ont tous leur analogue latin, assez peu contestable dans l'ensemble. En revanche Saturne n'est point réclamé et il paraît bien qu'il s'agisse de lui ici.

Chapitre XVII : Le langage des monnaies

Les monnaies gauloises, telles qu'elles se montrent à nous à l'époque de l'indépendance du pays, présentent quelques caractères universellement retrouvés. L'allure générale, le type des représentations permettent d'identifier un modèle armoricain. On peut penser que la fédération qui regroupait les peuples au voisinage de la mer, avait une manière particulière de battre monnaie. Les pièces des Osismes (Finistère), des Curiosolites (Côtes d'Armor), des Redones (Rennes), des Namnètes (Nantes), des Baiocasses (Bayeux), des Aulerques Diablintes (Jublains), des Aulerques Cénomans (Le Mans) présentent des analogies qu'on ne retrouve pas ailleurs.

Le Cheval figure toujours au revers. Le fait est d'ailleurs assez général en Gaule. Ici on le représente avec une tête humaine, poursuivant un signe cruciforme que tient le cocher. Au-dessous de l'animal figure parfois un petit personnage. On notera la présence de la croix dite grecque, parce que nous la retrouverons, chrétienne peut-être, durant le premier millénaire de notre ère.

Quant au Cheval, c'est évidemment Marcos, breton moderne Marc'h, que l'on reconnaît d'une part dans la légende de Tristan et Yseult — c'est le roi Marc — d'autre part dans la toponymie et le légendaire de la Bretagne occidentale, à de très nombreux exemplaires.

On peut évidemment se demander si le celtique Marcos n'a pas un rapport avec le latin Mars et le grec Arès. L'osque Mamers, l'archaïque Mavors et le Marmar des Frères Arvales ne sont guère une aide pour l'étymologie. Celle-ci est, à vrai dire, inconnue. Comme l'on ne connaît pas de formes archaïques du mot celtique, on ne peut rien décider.

Mais le cheval de guerre est une réalité très concrète. Les Bretons en particulier au début des temps historiques, étaient d'excellents cavaliers, qui attachaient au cheval une valeur toute particulière dans le combat. On peut en fait parler de lui comme de l'animal propre de la guerre.

Si l'on en croit les légendes très postérieures, autres que celles du roi Marc, le Cheval se montre comme un animal psychopompe. Il est le conducteur vers l'Autre Monde. Est-ce à ce titre qu'il se trouve

sur les monnaies gauloises ? On l'a soutenu, et c'est possible. Le rôle qu'il jouerait dans la guerre ferait de lui le fournisseur attiré de l'Autre Monde.

L'avers des monnaies est une tête d'homme, de divinité est-il permis de penser. Il s'agirait normalement de Gargan, Mercurius Artaius. Cependant d'assez nombreuses monnaies ont sur la tête des mèches, plus ou moins grandes, qui pourraient évoquer des serpents : ce serait alors la Gorgone Ahès. L'aspect sexué ne permet pas de définir l'homme ou la femme. Chez les Osismes, l'allure féminine est plus nette. Les chevelures en tout cas sont souvent imposantes et attirent l'attention.

Chapitre XVIII : Rôle social et politique des druides

Les fonctions druidiques selon César

César expose¹² les mœurs et les coutumes des Gaulois, ainsi que la structure de leur société. Il existe, dit-il, chez eux trois classes : celle des druides (*druides*), celle des chevaliers (*equites*) et celle du peuple (*plebes*). Cette dernière n'a aucun droit et ses membres finissent souvent comme esclaves des nobles.

Les druides sont cités en premier par l'auteur.

« Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac privata procurant, religiones interpretantur. »

¹² César, *De bello gallico*, VI, 13, 14 & 16.

Leur rôle principal, présenté sous la forme d'une triade, est d'ordre religieux. Trois domaines en effet sont les leurs :

- les choses divines dont ils s'occupent, :
- les sacrifices publics et privés, qu'ils dirigent,
- les rites, et d'une façon générale, les pratiques religieuses, qu'ils expliquent.

Le premier alinéa ne manque pas de poser un petit problème. Ces « choses divines » dont César nous parle, tiennent peut-être d'une traduction un peu trop large. Car les sacrifices et les pratiques appartiennent au même registre et ne mériteraient pas une distinction d'avec les *rebus divinis*. On pourrait penser que l'écrivain a voulu parler ici des faits de divination qui méritent bien en latin, comme ils le font dans le mot français, cette attribution du mot *divinus*, divin.

On verra par la suite et, avec Cicéron, dès le présent siècle, que la magie relevait des fonctions druidiques et il est possible que César ait voulu y faire ici allusion.

Après le rôle religieux, l'enseignement. Les druides sont des professeurs appréciés, puisque nombre de jeunes gens se pressent à leur école : *ad hos magnus adulescentium numerus disciplinæ causa concurrat*.

C'est là certainement l'une des causes de l'honneur qu'on leur porte (*magnaque hi sunt apud eos honore*). Mais il en est manifestement d'autres, tels que le rôle politique et la fonction judiciaire.

Ils règlent les conflits entre états, à l'intérieur du monde gaulois s'entend. La Gaule comprenait soixante peuples indépendants, plus ou moins grou-

pés en confédérations diverses. La classe des druides apparaît dès lors comme diplomatique, ou plus précisément, pour ceux qui la reconnaissent, comme l'équivalent d'un tribunal international.

Cette juridiction se retrouve aussi au niveau des particuliers. En droit pénal, les crimes, les meurtres relèvent d'eux. En droit civil, César mentionne les querelles d'héritage ou de bornage. Ils apparaissent ainsi comme les juges naturels du peuple et des nobles, fixant notamment les peines, les indemnités, les dommages et intérêts.

Leur arme suprême, destinée à être dirigée contre ceux qui ne respectent pas leurs décisions est l'interdiction de participer aux sacrifices : *Haec poena apud eos est gravissima* : « cette peine est chez eux la plus grave ». Et encore : « Ceux qui ont été frappés de cette interdiction, on les met au nombre des impies et des criminels, on s'écarte d'eux, on fuit leur abord et leur entretien, craignant de leur contact impur quelque effet funeste ; ils ne sont pas admis à demander justice, ni à prendre leur part d'aucun honneur¹³. » C'est en somme ce que fut dans la société chrétienne des deux premiers millénaires de notre ère, l'excommunication.

Le rôle social des druides

Les druides ont donc — nouvelle triade — trois

¹³ Trad. L. A. Constans, in : César, *Guerre des Gaules*, t. II, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1937.

domaines où exercer leur pouvoir : la religion, l'enseignement et la justice.

Ils forment en fait un corps constitué, à la tête duquel l'un d'entre eux dispose de l'autorité suprême. César ne nous donne pas son titre et ne nous précise pas la durée de son mandat, mais, comme il nous parle d'une succession à déterminer à la mort du titulaire, c'est bien que celui-ci est désigné à vie.

L'auteur nous renseigne en effet là-dessus de façon très exacte. « Si, nous dit-il, un personnage particulièrement s'impose de l'aveu de tous, c'est évidemment lui qui l'emportera. Dans le cas contraire, si personne ne rassemble l'unanimité des suffrages, un scrutin permet de choisir le nouveau grand maître. Si les affaires sont encore plus difficiles, on a recours tout bonnement à la loi des armes. »

Une réunion annuelle permet de rassembler tous les druides de Gaule. La date en est fixe et le lieu, consacré à cette fin, se trouve au milieu de la Gaule, sur les frontières des Carnutes (*in finibus Carnutum*). En ce même espace sacré viennent les plaideurs pour obtenir justice.

L'origine du druidisme (*disciplina*) serait à chercher en Bretagne et, de l'île, il serait venu en Gaule. Encore au temps où César écrit, c'est en Bretagne que se rendent les étudiants les plus avancés pour recevoir une formation supérieure en la matière. Le mot *disciplina* qui désigne ici le druidisme désigne exactement une matière d'enseignement, une éducation

Les druides ne font pas la guerre et sont dispensés de service militaire. Ils ne payent pas d'impôt. L'exis-

tence de ces privilèges attire les jeunes gens et leurs familles vers les leçons des druides. Celles-ci toutefois durent vingt ans dans les cas les plus longs. Les étudiants apprennent un nombre très important de vers. En effet, l'enseignement est purement oral : la religion ne s'écrit pas alors même que les Gaulois utilisent l'écriture, et en particulier l'alphabet grec, pour tout le reste, notamment pour les comptes tant publics que privés. Les raisons de cet usage, selon César, seraient d'une part d'éviter la divulgation de la doctrine, d'autre part de cultiver la mémoire et d'éviter qu'elle ne s'altère.

L'immortalité de l'âme

In primis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. « En premier lieu, les druides veulent persuader que les âmes ne meurent pas et ils pensent par là exciter au maximum au courage par le mépris de la peur de la mort. »

Les sacrifices humains sont en usage. Ils sont pratiqués par les druides à la demande de personnes privées qui veulent guérir d'une maladie grave, survivre dans les combats ou dans les situations périlleuses. Le principe qui préside à ces cérémonies, c'est le rachat d'une vie par une autre. De tels sacrifices peuvent être d'institution publique.

Chez certains peuples, le sacrifice se fait par le feu dans de gigantesques mannequins d'osier qu'on remplit d'hommes et qu'on embrase. Ce sont géné-

ralement des condamnés pour vol, pour brigandage ou pour crime, parce que leur mort passe pour plaire davantage aux dieux. Mais à défaut, on peut sacrifier des innocents.

L'enseignement

Multa præterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi ac potestate disputant et iuventuti tradunt.

La matière de leur enseignement, l'objet de leurs disputes d'école s'appuient sur quatre points :

— les astres et leur mouvement, autrement dit l'astronomie, voire sans doute l'astrologie,

— le globe terrestre et l'importance des pays, c'est-à-dire la géographie,

— la nature des choses (*de rerum natura*), autrement dit la physique, les sciences naturelles et la philosophie de la nature,

— la force et la puissance des dieux immortels, nous dirions la théologie du polythéisme.

On ne manquera pas de remarquer le *de rerum natura*. Ces trois mots ne sont pas employés à la légère. À l'époque de César, ils ne signalent pas n'importe quoi, mais bien, comme le dit Cicéron, « ce que les Grecs appellent physiologie ». Depuis les Présocratiques, depuis Thalès de Milet, le *de natura rerum*, représente ce qu'on appelle encore la philosophie naturelle et qui comprend à la fois la physique et les

sciences naturelles, et la réflexion philosophique qui s'applique aux données scientifiques.

Ce qu'il faut dire, c'est que l'usage de cette expression durera à travers les siècles pendant toute l'Antiquité, mais aussi bien au-delà dans le moyen âge et finira par s'appliquer à l'époque de la Renaissance à l'Alchimie.

Nous dirons un mot de l'astronomie et de l'astrologie. Il est bien évident que les connaissances des druides en la matière se sont fondues avec la science des peuples méditerranéens pour contribuer à la formation des idées modernes. La découverte, au siècle dernier d'un calendrier gaulois à Coligny, dans l'Ain, a montré cependant la précision et la qualité du savoir des Gaulois en la matière. Après un premier mois intercalaire la première année et un second mois intercalaire la troisième année, venaient successivement les mois de Samonios (Juin), Dumanios (Juillet), Rivros (Août), Anagantios (septembre), Ogronios (Octobre), Cutios (Novembre), Giamonios (Décembre), Simivisonnios (Janvier), Equos (Février), Elembivios (Mars), Edrinios (Avril), Cantlos (Mai). Restent cependant en breton moderne Heven, qui vient de Samonios (Juin), et l'appellation de l'Hiver, Goanv, qui résulte de la transformation de Giamonios (Décembre).

L'écrivain termine ces chapitres sur les druides et la religion des Gaulois par l'exposé d'une coutume, qui lui paraît étrange, parce non répandue dans les autres peuples : les enfants ne peuvent paraître en

public, en présence de leur père, tant qu'ils ne sont pas en âge de porter les armes.

Chapitre XIX: Les dieux selon César

En ce qui concerne les dieux, César en connaît six qu'il désigne tous par des noms romains. Il n'est certainement pas l'inventeur de cette *interpretatio romana* et sans doute ces noms étaient-ils en usage déjà. Nous avons vu, à propos de l'affirmation de Varro concernant les femmes des Samnites, qu'Esus et Dionysos s'étaient trouvé rapprochés dès le V^e siècle de notre ère. On peut penser qu'une interprétation grecque avait précédé de longue date la romaine, et celle-ci ne serait que la traduction en quelque sorte de la précédente.

Il ne faut d'ailleurs jamais oublier que les relations des Grecs et des Gaulois étaient importantes au moins dès la fondation de Marseille, vers 600 de notre ère. Il est évident que des contacts culturels ont accompagné les rapports commerciaux et que, tant sur le plan de la mythologie que sur celui de la philosophie, les influences mutuelles ont été certaines, bien avant l'arrivée des Romains.

Le dieu le plus vénéré des Gaulois aux yeux du Conquérant est manifestement Mercure, dont il existe de nombreuses statues. C'est l'inventeur de tous les arts, le guide sur les routes et sur les chemins. Il fait gagner de l'argent et favorise le commerce.

Quatre autres dieux baptisés Apollon, Mars, Jupiter et Minerve sont très proches, semble-t-il, de leurs homologues méditerranéens :

— Apollon, dont on se rappelle l'origine hyperboréenne, guérit les maladies,

— Minerve initie aux arts manuels,

— Jupiter, dont le nom est sensiblement le même en latin et en gaulois, tient l'empire des cieux,

— Mars, qui est peut-être notre Cheval de guerre, est le spécialiste des combats, et en bon général qu'il est, César s'appesantit sur le culte de ce dieu chez les Gaulois. Avant la bataille, on lui promet le butin. Après la bataille, on lui sacrifie les prisonniers (*animalia capta*) et on entasse les objets en un seul endroit. Il s'agit de lieux consacrés, de tertres formés de cet entassement et sous peine de torture et de mort, il est absolument interdit de détourner quoi que ce soit des dépouilles promises à Mars. Aussi le fait n'arrive-t-il pas souvent.

Le sixième et le plus grand des dieux est celui que César appelle Dis Pater, dont les Gaulois se prétendent tous issus. Il ne nous dit pas qui est ce personnage, mais le nom latin qui lui est attribué évoque à l'évidence le dieu des morts. C'est vraisemblablement le dieu de la nuit, car c'est à propos de lui et en raison de la croyance qu'on lui porte, que l'auteur nous dit que les Gaulois comptent non par jours, mais par nuits, que les débuts de mois et d'années commencent par la nuit.

Ce Dis Pater ne saurait être autre que Cernunnos. Notons d'emblée qu'il est le père de tous les Gaulois.

Mercure est le plus vénéré des dieux. C'est Teutatès, le dieu des gens. Il règne notamment sur les sommets, tel ce Puy de Dôme où sous le nom de Dumias il se fait construire, à l'époque romaine, un temple somptueux. On lui compte 46 pseudonymes qui sont des vocables locaux sous lesquels il est connu.

On remarquera que la montagne sacrée s'appelle toujours le Puy de Dôme et qu'en conséquence le nom du dieu est toujours vivant. Dôme n'a pas cessé de veiller sur Clermont-Ferrand et de voir monter vers lui les gens (ceux de Teutatès) qui viennent « admirer la vue », c'est-à-dire reconnaître la puissance de la divinité et l'extension de son pouvoir.

Un autre nom, celui d'Artaius, figure sur l'inscription de Beaucroissant près de Vienne. Elle signifie l'Ours, ou, plus probablement la Pierre, la Roche, comme dans Arthur. Ce nom nous rapproche du légendaire Gargan, dont le nom serait en relation avec le Rocher, Karregan, « celui du Rocher ». Mercure était le Gargan, le dieu des rochers.

Apollon est connu encore sous le nom celtique de Belenos, le dieu solaire à proprement parler, mais aussi sous celui de Grannos, le soleil, qu'on rencontre notamment à Grand, dans les Vosges où se trouvait dans les derniers siècles de l'Empire, un temple magnifique et célèbre.

Minerve est probablement la Brigantia des Bretons. Ceux-ci ont conservé, sous la forme du culte de Ste Brigitte, le respect de la jeune femme qu'on vénère au 1^{er} février.

Jupiter s'applique évidemment au dieu du ciel,

maître de la foudre. C'est Taranis, le Divos (p)atir, le Père de la voûte étoilée, dont le nom précisément signifie le tonnerre et qui tient la roue à la main.

Mars, que l'on appelle souvent Mullo de son nom particulier, serait le dieu de la terre et une divinité préceltique. Le gui est en relation étroite avec lui : ce pourrait être le dieu du gui. Le saule également dont il coupe les branches. On le représente parfois avec une lance. Le saule est l'un des médicaments-miracles des Gaulois. On sait que là, dans le *salix*, est l'origine de l'acide acétyl salicylique qui est notre aspirine.

Sucellos, qui porte le marteau, est aussi celui qui en frappe. Il est le dieu de la mort. Merlin, le marteau, n'est sans doute pas autre que lui. Sa vénération est venue jusqu'à nos jours, mais aujourd'hui on le nomme l'Ankou.

Ana ne nous est pas connue par une source écrite, si ce n'est en Irlande et au Pays de Galles où elle est la parèdre de Beli. Dans les romans de la Table Ronde, Anna est l'épouse du roi Lot, c'est-à-dire du dieu Lugos. C'est la déesse mère, la Grande Mère qu'on vénère toujours à Sainte-Anne la Palud au pied de la Triple montagne appelée Menez Hom, et à Sainte-Anne d'Auray.

Elle n'est pas sans relations avec la Gwrac'h ou la Morgane. Dans la tradition arthurienne, Morgane, épouse d'Urien, est la sœur d'Anna. Ce personnage serait aussi la Marie, comme la Marie du Cap qui est vénérée dans le Cap Sizun, en face, encore une fois, du Menez-Hom.

Chapitre XX: La philosophie naturelle et la divination

Un druide nommé Diviciacos

Dans son ouvrage sur la Divination, Cicéron parle¹⁴ en général des augures et des auspices. Il en parle chez les Grecs, mais aussi chez d'autres peuples. Il s'adresse, comme dans tout l'ouvrage, à son frère.

« Ce système divinatoire n'a pas même été négligé chez les peuples barbares. La Gaule a ses druides, parmi lesquels j'ai moi-même connu l'Héduien Diviciacus, ton hôte et ton panégyriste, qui affirmait connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs, et qui prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture. »

De ce texte nous pouvons tirer quelques données intéressantes, datant, notons-le, de la fin de l'indépendance gauloise.

Pour Cicéron, les druides sont le propre de la Gaule. Il ne les connaît pas ailleurs et ne les mentionne pas chez les Bretons. Il semble, à lire Cicéron, que les druides ne vivaient pas en reclus, mais fréquentaient le monde latin et, très certainement, le monde grec.

Cicéron et son frère ont eu l'occasion d'entrer en relation avec un druide héduien et d'entretenir avec lui des relations relativement étroites. Le frère de Cicéron a même été reçu chez lui et le Celte ne s'est

¹⁴ Cicéron, *De Divinatione*, I, 41, 90. Diviciacus.

pas contenté de verbiage. Il a été aussi son panégyriste, c'est-à-dire qu'il a parlé publiquement de lui et d'une façon louangeuse.

Ce druide ne se contentait pas de parler. Il s'agissait manifestement d'un savant. Il était expert en deux sciences au moins, la divination et la science de la nature.

La divination

La divination d'abord : nous ne cesserons pas de retrouver au long des siècles chez les druides cet art de prédiction de l'avenir, qui apparaît comme l'un des éléments les plus certains de l'usage druidique. À l'époque où nous sommes, ils se servent à la fois de la technique augurale et de la méthode conjecturale.

La *conjectura* est expliquée ainsi par le Dictionnaire de Freund et Theil (qui cite d'ailleurs le *De divinatione*, I, 36, de Cicéron) comme un « terme technique de la langue des augures, conclusion, conjecture, tirée de signes, explication, interprétation, particulièrement interprétation de songes, prédiction, prophétie ».

Les exemples de conjectures divinatoires données par Cicéron dans le *De divinatione* I, 36, concernent des faits apparemment fortuits, mais un peu exceptionnels auxquels on donne un sens particulier. Ainsi les grains de blé entassés par des fourmis dans la bouche de Midas, les abeilles posées sur les lèvres de Platon enfant, et le serpent enlaçant Roscius dans son berceau.

Pour les lexicographes dont nous avons parlé, l'*au-*

gur, mot d'origine étrusque, désigne un « augure, prophète, devin, collègue particulier de prêtres, très estimés dans les anciens temps, et qui prédisaient l'avenir en observant les éclairs, le vol et le chant des oiseaux, l'appétit des poulets sacrés, certains signes sur les quadrupèdes, et autres événements extraordinaires ».

La philosophie naturelle

La science de la nature équivalait à la physiologie des Grecs. Nous retrouvons ici le *de natura rerum*, dont parlait César, avec le sens très précis que les Grecs donnaient au mot physiologie. C'est au propre la science de la nature, avec son aspect philosophique bien évident.

Si l'on suit Cicéron et Diviciacos, l'on est amené à considérer les druides comme antérieurs aux philosophes grecs. Ceci est d'importance, car ce serait rapporter en particulier la philosophie naturelle qui apparaît en Grèce dès Thalès à une origine druidique.

La science de la nature est assimilée formellement à la *Physiologia* des Grecs. Le premier des philosophes qui fut qualifié du nom de physiologue est Thalès de Milet (635-548 av. J.-C.). Le Lexique de Suidas dit de lui: « Thalès de Milet, le philosophe de la nature, prédit, au temps de Darius, l'éclipse du Soleil ». Eusèbe dit encore: « Thalès de Milet, le premier philosophe de la nature ». Les Ioniens qui lui succèdent, Anaximandre, Anaximène, Pythagore, qui avait écrit un traité « De la nature », Héraclite, sont tenus eux aussi pour des philosophes de la nature.

Thalès aurait été d'ascendance phénicienne. Il

aurait pu ainsi être au courant des spéculations et des expériences de l'Occident que ses compatriotes fréquentaient. Il croyait que l'eau était à l'origine de toutes choses et il pensait que les êtres inanimés avaient une âme. Aristote nous dit qu'il fut « le premier des Grecs à découvrir la géométrie, à montrer envers la nature une ferme curiosité scientifique et à observer les astres avec beaucoup de compétence ». On ne manquera de noter que ces diverses compétences le rapprochent étonnamment des Celtes.

L'éternité de l'âme aussi. Pour Aétius, Thalès regardait l'âme comme un mobile éternel et tenait le monde pour un. « La plupart des premiers philosophes, écrit Aristote, estimaient que les principes de toutes choses se réduisaient aux principes matériels. Ce à partir de quoi sont constituées toutes les choses, le terme premier de leur génération et le terme final de leur corruption — alors que, la substance demeurant, seuls ses états changent — c'est cela qu'ils tiennent pour l'élément et le principe des choses ; aussi estiment-ils que rien ne se crée et que rien ne se détruit, puisque cette nature est à jamais conservée... » L'affirmation de Galien selon laquelle Thalès avait pour opinion que les éléments sont l'objet de transmutations, corrobore ce texte d'Aristote.

La croyance que nous trouvons chez les Bretons au moyen âge et qui remontait manifestement à l'Antiquité, selon laquelle les transformations sont opération constante, coïncide exactement avec cette conception de l'univers.

Anaximandre qui croyait au primat de l'Illimité et

qui avait, le premier écrit un livre *De la nature*, Anaximène également sont classés eux aussi comme philosophes de la nature. Quant à Pythagore, nous avons déjà eu l'occasion de montrer comment il avait hérité des Celtes ou de leurs prédécesseurs.

Ce qui est intéressant pour la suite des temps, c'est l'opinion de Thrasyllé qui dit que Démocrite avait été un adepte des pythagoriciens. Il aurait emprunté à Pythagore la totalité de sa théorie. L'importance de Démocrite pour l'atomistique et le panthéisme assure la transmission de ces données vers les Stoïciens.

C'est donc à l'École Ionienne et finalement à Thalès de Milet et à Pythagore que Cicéron rattache le druide hédéen Diviciacus, lorsqu'il dit de lui qu'il « affirmait connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs ». Cicéron ne dit pas si les druides avaient enseigné les Grecs où l'inverse. Mais d'autres le disent et le diront. Tous les auteurs de l'Antiquité, à l'exception d'Hippolyte au III^e siècle de notre ère, affirment que Pythagore a été l'élève des druides, comme d'ailleurs d'un certain nombre d'autres sages.

La philosophie revêt une importance particulière du fait, qu'elle est l'ancêtre de la science moderne, ainsi que de la philosophie panthéiste. Il faut considérer que l'importance de Pythagore est multipliée par le fait que Pythagore, inventeur du mot philosophie, se trouve bien à l'origine de la pensée rationnelle en Occident. Tous les penseurs qui se diront, au cours des âges, ou qu'on dira platoniciens ou néoplatoniciens se rattachent en fait aux présocratiques, aux préplatoniciens, à tous ceux qui éveillèrent l'esprit

des Grecs à cette amitié de la sagesse que fut, avant toutes choses, la philosophie.

Socrate et Platon sont les débiteurs du philosophe de Crotona : tous les penseurs qui ont lu le *Timée* et qui en ont exploité les richesses peuvent se rattacher d'une certaine manière à Pythagore et aux druides. Le problème se posera de façon très précise au IX^e siècle de notre ère avec Scot Erigène, l'Irlandais. Dans les thèses de l'Erigène, quoi revient à qui ? Autrement dit, de quelle manière le platonisme rejoint-il ici les éléments de pensée reçus en Irlande par Jean Scot ? ou mieux peut-être le terreau psychosociologique, la « tradition druidique » ?

On ne saurait attacher trop d'importance à cette affaire, pour la raison que la philosophie naturelle jouit dans l'histoire d'une incroyable pérennité. Non seulement nous la trouvons dans toute l'Antiquité grecque et romaine, mais au XVII^e et XVIII^e siècles de notre ère encore, des écrivains se réclamant de la philosophie naturelle, comme l'avaient fait avant eux des hommes du moyen âge.

En plus de cela, la philosophie de la nature apparaît comme le constituant fondamental de l'Alchimie, dès Roger Bacon, comme l'élément formateur de la Rose-Croix, et l'une des structures de la Franc-Maçonnerie. C'est dire l'importance de cette forme de pensée.

Chapitre XXI : Les âmes sont immortelles

Diodore de Sicile (90-20 av. notre ère) mentionne trois classes de prêtres. Ce sont les Bardes qui chantent les héros, mais qui connaissent aussi le mode de la raillerie, les Druides, hautement estimés, philosophes et théologiens, enfin les Devins qui annoncent l'avenir d'après les oiseaux et le sacrifice des victimes.

Les Celtes des bords de l'Océan, et cela nous concerne particulièrement puisqu'il s'agit en somme des Armoricaïns, vénèrent particulièrement les Dioscures. Ces dieux y sont connus très anciennement et ils sont parvenus sur cette côte par l'Océan. Nombre d'appellations d'ailleurs dans cette région viennent des Argonautes, qui seraient descendus du Nord vers la Méditerranée, et des Dioscures.

La seule croyance que mentionne Diodore est que les âmes sont immortelles et qu'après un temps déterminé, elles reviennent à la vie en prenant un autre corps. L'auteur rappelle que c'est là le dogme de Pythagore.

L'anthropomorphisme que les Méditerranéens appliquent aux dieux, est inconnu aux Gaulois. Lors de la prise de Delphes, le roi des Galates, Brennus, éclata de rire en voyant les statues représentant les dieux sous une forme humaine.

Les victimes des sacrifices sont ou bien des malfaiteurs qui ont été gardés prisonniers pendant cinq ans et qui sont sacrifiés par le feu, ou bien des prison-

niers de guerre. Les Gaulois tuent aussi les animaux qui ont été pris à la guerre, soit en les brûlant, soit autrement. L'on sacrifie généralement aux dieux une partie des prisonniers, les plus beaux, et on massacre les autres au javelot. Les têtes coupées des ennemis sont clouées dans les maisons ou conservées dans l'huile de cèdre.

Dans les enceintes sacrées, consacrées aux dieux, on jette de l'or. Cet or qui provient principalement des rivières, sert à façonner des parures pour les femmes et pour les hommes, des bracelets, des colliers, des bagues et même des cuirasses. Diodore ajoute : « Dans les temples et les enceintes sacrées de ce pays, se trouve entassé beaucoup d'or offert aux dieux, et, quoique tous les Celtes aiment l'argent, pas un d'eux n'ose y toucher, tant la crainte des dieux les retient¹⁵. »

Les données fournies par Diodore de Sicile sont cohérentes avec les éléments fournis par César ou par Cicéron. Les différentes classes sont désignées par des sciences très précises et la divination occupe une place particulière. À en croire Diodore, les occupations des druides, au sens général du terme, sont la philosophie, la divination et le chant historique. Il n'est pas sans intérêt de constater dès maintenant combien ces études resteront celles des Armoricaïns. La divination et le chant des faits historiques resteront jusqu'au XX^e siècle le propre des Bretons. Quant à la philosophie, nous aurons l'occasion de montrer

¹⁵ Diodore de Sicile, V, 27. Traduction Christiane Eluère, in : *L'Or des Celtes*, Office du Livre, Fribourg (Suisse), 1987.

combien elle se perpétuera à travers toute l'Europe, sous la forme de la philosophie naturelle.

Un dernier fait mérite notre attention dans la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile. C'est la place faite aux Dioscures dans la vénération des Celtes. Dans son Livre IV, chapitre LVI, cet auteur écrit ceci :

...δεικνυντες τους παρα τον Οκεανον κατοικουντας Κελτους σεβομενους μαλιστα

των θεων τους Διοσκορους. Παραδοσιμον γαρ εχειν αυτους εκ παλαιων χρονων την

τουτων των θεων παρουσιαν εκ του Οκεανου γεγηνεμενην. Ειναι δε και την παρα τον Οκεανον χωραν ουκ ολιγας εχουσαν προσηγοριας απο τε των Αργοναυτων και των

Διοσκορων.

Ce qui veut dire :

«...l'on montre que les Celtes qui habitent près de l'Océan vénèrent surtout parmi les dieux, les Dioscures. Ils ont en effet comme tradition, depuis les temps anciens, que ces dieux sont venus de l'Océan. Il y a en effet, dans le pays voisin de l'Océan, de nombreuses dénominations qui proviennent des Argonautes et des Dioscures.»

Chapitre XXII : La nuit près des tombes

Dans ses *Métamorphoses*, fragment 43, Nicandre de Colophon, qui vivait au milieu du I^{er} siècle avant notre ère, nous explique que les Celtes pratiquent l'incubation oraculaire. Ils passent la nuit près des tombes. Cela est un nouvel aspect de la magie des Gaulois, en relation avec un autre état de l'être, ici celui du sommeil à rêves.

On se couchait donc et l'on dormait, au voisinage des sépultures. Les rêves qu'on y recevait, étaient sans doute interprétés ensuite par le Watès.

La science des rêves apparaît évidemment comme un temps fort de la divination. Chacun construit ainsi son avenir à travers l'Autre Monde. L'endormissement, marquant un changement de niveau de conscience, correspond à la traversée symbolique de l'eau, au passage du gué, tels que nous les rapportent les traditions. L'on reviendra ensuite de la même manière par le passage en retour.

Entre les deux, il y a l'évolution dans le monde des images où s'expriment les tendances de l'être, les sentiments profonds et non édulcorés encore. La lecture du rêve découvre le cheminement de l'être, sa direction.

Il est bien évident que Freud n'a fait que redécouvrir le langage très ancien, indissoluble de l'être humain, qui conduit à la vérité de l'individu. Celui-ci suit sa route propre, différente pour chacun. Le monde des rêves de l'un n'est pas celui de l'autre.

C'est par là aussi que l'on atteint le monde des dieux. De nos jours, Carl Gustav Jung a bien montré qu'on atteignait par le sommeil au niveau archétypal de la conscience, celui où se lèvent les voiles qui chez l'être éveillé, obscurcissent les vérités premières et l'image des réalités universelles.

Chapitre XXIII : L'île des Samnites

Le géographe Strabon était né vers 60 avant notre ère. La société gauloise, nous dit-il, connaît trois classes d'hommes particulièrement vénérés : les Bardes, les Watès et les Druides. « Les bardes sont des chanteurs et des poètes, les Watès des prêtres et des connaisseurs des sciences de la nature, les Druides enfin s'occupent des sciences de la nature et de philosophie morale. »

Les Druides, parce qu'ils sont « les plus justes » des hommes sont aussi chargés de la justice, des affaires de meurtre en particulier, mais également de la paix entre les nations. Le grand nombre de meurtres annonce la prospérité du pays.

Ils disent que les âmes et le monde sont incorruptibles, mais qu'un jour le feu et l'eau prévaudront. Que le monde soit incorruptible pose bien l'unicité de l'universel. Le monde est infini et éternel. Tout est un et un est le tout. Ici est énoncée la croyance que nous dirions aujourd'hui panthéiste.

L'immortalité de l'âme apparaît comme la croyance

centrale des druides. Le panthéisme ne débouche pas, comme d'autres opinions, sur l'absorption de l'individu dans le néant premier, comme le voudra un jour Renan, mais il se manifeste comme une circulation de l'être à travers le circuit de l'existence.

Strabon donne ensuite quelques renseignements sur les usages des Gaulois. Il mentionne d'abord le goût des Gaulois pour les têtes coupées, qu'ils clouent sur la porte de leurs maisons ou embaument dans l'huile de cèdre.

Les sacrifices humains sont en usage. Strabon en indique plusieurs sortes : la mort à coups de flèche, la crucifixion dans les temples, l'holocauste par une effigie géante de paille et de bois. L'on pratique également la divination d'après les convulsions d'un homme qu'on a frappé d'un coup d'épée. Il n'est pas permis de sacrifier hors la présence d'un druide.

Il existe dans l'océan une petite île, située devant l'embouchure de la Loire et pas vraiment en haute mer, qui est habitée par des femmes Samnites vouées au culte de Dionysos. Étant donné la localisation, il s'agit vraisemblablement de femmes *Namnètes*. Aucun homme n'habite l'île. Les femmes sont autorisées à aller voir leurs maris sur le continent, puis elles s'en reviennent. Elles refont chaque année le toit de leurs maisons : chacune d'entre elles apporte un paquet du matériel nécessaire, mais celle qui laisse tomber le sien est déchiquetée par ses compagnes. Ce sont là les données de Posidonius.

Sur le littoral, l'on rencontre aussi un Port des Deux-Corbeaux. On s'y livre à une divination parti-

culière à partir de ces oiseaux. Il y a là deux qui ont l'aile droite blanche. Si on leur apporte des galettes d'orge et que l'une d'entre elles soit éparpillée et non mangée, c'est que la victoire va de ce côté.

Enfin, il existe « vers la Bretagne » une île sur laquelle se déroulent des cérémonies en l'honneur de Déméter et de Coré qui sont proches de celles de Samothrace.

Si l'on met à part les renseignements sur les usages des Gaulois, on retrouve concernant les Druides, les mêmes éléments que précédemment. Le terme « sciences de la nature » revient à deux reprises en trois lignes, ce qui revient à insister de façon particulière sur le type de philosophie qui est celui des druides et de ces autres druides que sont les Watès.

Chapitre XXIV: Alexandre Polyhistor

Alexandre Polyhistor vivait au premier siècle avant notre ère. C'est un fragment de Clément d'Alexandrie, au II^e siècle de notre ère, qui nous fait connaître l'opinion qu'Alexandre Polyhistor exprime dans un ouvrage perdu sur les symboles de Pythagore.

Selon lui, Pythagore aurait écouté les leçons des Galates, c'est-à-dire des Gaulois, et des Brahmanes. Il n'y a rien là de bien nouveau, puisque nous connaissons cette affirmation depuis le *Magikos* d'Aristote. En fait, on le verra, cette notion est et sera répétée au cours des siècles, sans guère d'opposition.

Le seul à dire le contraire sera Hippolyte de Rome, au début du III^e siècle de notre ère. Il aurait suivi les enseignements de Pythagore par l'intermédiaire de son élève Zalmoxis. L'apparition de cette opinion, postérieure au *Magikos*, laisse supposer une rébellion de l'esprit grec contre l'origine barbare de la philosophie.

Chapitre XXV : Les lois contre les druides

Au premier siècle de notre ère, des mesures furent prises contre les druides. Pline l'Ancien, au chapitre XXIX de son *Histoire Naturelle*, après avoir parlé de l'œuf de serpent et de ses propriétés, raconte comment l'empereur Claude fit mourir un chevalier romain du pays des Voconces, c'est-à-dire de la région de Dié, qui portait un tel œuf afin de gagner un procès.

Au chapitre suivant de son ouvrage, le même auteur parle de la magie et assimile à ses pratiques l'usage des sacrifices humains. Il écrit à ce sujet : « Les Gaules en ont été infestées, et même jusqu'à nos jours. C'est Tibère qui, sous son principat, a supprimé leurs druides et toute cette espèce de devins et de médecins. »

Il faut noter une fois de plus que les druides sont considérés comme des devins et des médecins. La médecine d'ailleurs n'était pas en très haute estime à Rome. Elle était essentiellement le fait des Grecs

qui la pratiquaient en Italie même depuis le milieu du II^e siècle avant notre ère. Pour l'opinion romaine, la médecine n'était qu'une forme de divination et de magie. Galien lui-même qui s'en défendait, fut considéré comme pratiquant de ces sciences ésotériques.

Suétone ajoute, dans son *Divus Claudius*¹⁶ : « Claude abolit totalement la religion des druides chez les Gaulois. Elle était d'une effroyable cruauté et avait été interdite sous Auguste uniquement aux citoyens romains ».

L'« effroyable cruauté » s'était appliquée sans doute aux prisonniers de guerre romains durant les luttes de l'indépendance. Les Romains n'en faisaient pas moins.

Le règne d'Auguste se déroule de 27 avant notre ère à 14 de notre ère. Le règne de Tibère se situe de 14 à 37 de notre ère. Quant à celui de Claude, il va de 41 à 54. L'on verra, à propos de la basilique de la Porte Majeure, comment s'exercèrent les interdits, à Rome même.

La religion des druides, dès l'Empire en effet, avait tendance à se répandre en dehors de Gaule, puisque Auguste avait pris soin de l'interdire aux citoyens romains, avant même qu'il n'y eût de citoyens romains en Gaule. Nous devrions donc trouver la trace de ces développements dans le monde romain du premier siècle.

L'efficacité de ces décrets cependant ne paraît pas avoir été très grande. À en croire Pline lui-même, les

¹⁶ A, 5, 5.

décisions des Empereurs paraissent avoir été ignorées en Bretagne. On y célébrait les cérémonies magiques avec tant de faste qu'on peut penser que c'est elle qui les a transmises à la Perse.

Les druides, manifestement, ne cessèrent pas d'exister. On trouve, dans l'est de la Gaule, des druidesses au III^e siècle de notre ère, libres, respectées et consultées même par les Empereurs romains.

Rome aurait aboli le meurtre rituel et l'anthropophagie qui régnaient chez les Gaulois et les Bretons. Sur la perpétuation des sacrifices humains, il y a peut-être une légende tenace qui a les a mené jusqu'à l'aube du I^{er} millénaire.

Chapitre XXVI : La Basilique de la Porte Majeure

Vers 52 après Jésus-Christ, les occupants de la Basilique qui se trouvait à Rome à côté de la Porte majeure, abandonnèrent les lieux, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment. L'emplacement fut recouvert et on l'oublia.

Le 23 avril 1917, le ballast de la ligne de chemin de fer de Rome à Naples s'effondra à l'endroit même où le sanctuaire avait été édifié. Les fouilles immédiatement effectuées sur place montrèrent, à partir de trois mètres sous le sol, l'existence d'une très importante construction, de type religieux, en forme de basilique.

Jérôme Carcopino devait, en 1927, étudier le site

et écrire le gros ouvrage intitulé *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*. Il y démontrait que le bâtiment mis au jour à la suite de l'effondrement de terrain était en réalité un lieu de réunion des Pythagoriciens de Rome au I^{er} siècle de notre ère.

L'on était ainsi confronté à cette secte des pythagoriciens qui, depuis les temps de leur fondateur, c'est-à-dire le VI^e siècle avant notre ère, s'était développée jusqu'à devenir l'une des formes les plus remarquables de la piété antique. Carcopino fut donc obligé de reprendre l'ensemble des données existant sur la secte pour parvenir à la compréhension la plus parfaite possible de cet extraordinaire document de pierre.

Une basilique sous terre

Nous avons dit la proximité existant entre le pythagorisme et la tradition des druides. Peut-être nous faut-il maintenant en reprendre le développement autour de la basilique de la Porte Majeure.

« Sa forme, écrivait Carcopino, est celle d'une église que précède un atrium et que constitue essentiellement un vaisseau à trois nefs. Celles-ci sont séparées les unes des autres par deux rangées de trois piliers chacune et elles comportent, selon la règle, des dimensions inégales. »

Une abside formait l'aboutissement de la nef centrale et faisait face à la porte. Un atrium, de 3,60 m sur 3,62 m, précédait la cella de 108 m². Celle-ci mesure 12 m en longueur et en largeur 2 m, 3 m et 2 m selon les nefs.

Elle fut à la fois bâtie et abandonnée sous le règne de Claude entre 41 et 54 après Jésus-Christ, sans qu'on puisse savoir la raison de ce départ. Il est permis de penser toutefois que ce fut lors de l'édit de Claude. « En 52, un sénatus-consulte, voté à son instigation, exila d'Italie tous ceux que le vulgaire englobait sous le nom de *mathematici*, qu'ils fussent mages, néo-pythagoriciens, ou simples astrologues¹⁷. »

Le bâtiment était enterré, à neuf mètres au-dessous de l'ancienne Voie Prénestine de telle sorte que le niveau de celle-ci dépassait de peu le sommet des voûtes. C'est là une curiosité non négligeable, puisque, à l'exclusion des temples de Mithra et de quelques sanctuaires d'Hécate, aucune chapelle antique ne se trouve au-dessous du sol.

Carcopino s'est empressé de remarquer à ce propos que « les pythagoriciens et après eux Platon appelaient le monde un antre et une caverne », attribuant le fait à une imitation de la religion de Mithra¹⁸. La basilique est bien ici une caverne, mais ajoutons bien vite qu'il y avait d'autres grottes que les spélunques mithraïques dans le monde antique.

En particulier, on ne peut pas négliger l'existence de ces étranges cavités préhistoriques que sont les tumulus et les dolmens. On pense notamment aux pierres ornées de Gavrinis qui constituent un bel ensemble souterrain, certainement consacré, et dont

¹⁷ Jérôme Carcopino, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, L'Artisan du Livre, p. 64 ; Cf. p. 206.

¹⁸ Jérôme Carcopino, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, L'Artisan du Livre, pp 213, 214, 215, 216.

on aurait du mal à admettre que les druides du premier millénaire avant notre ère aient pu s'abstenir de les utiliser.

On ne peut manquer d'observer que Pomponius Méla, en 43 de notre ère c'est-à-dire sensiblement à l'époque où s'édifiait la Basilique de la Porte Majeure, écrivait que les druides enseignent les jeunes gens pendant vingt ans « dans des cavernes ou des forêts retirées ».

La basilique de la Porte Majeure est-elle un dolmen adapté à la vie des grandes villes ? La caverne de Platon et de Pythagore ne serait-elle pas elle aussi un tumulus creusé d'une galerie, à la manière des constructeurs de mégalithes ?

On connaît l'équivalent de la Basilique de la Porte majeure dans le monde occidental à Newgrange (Meath, Irlande). Le grand passage grave appelé *Brug na Boine*, datant de 4500 ans BP, est une véritable cathédrale dont la voûte en encorbellement se dresse à 6 m de hauteur, sous l'ensevelissement des terres. Le lieu, comme celui de tous les dolmens, est voué à la mort, puisqu'il servait à l'inhumation et aux dépôts de crémation.

La cella est précédée d'un atrium, et avant lui, d'un passage resserré qui a pu avoir jusqu'à 60 mètres de long¹⁹. L'installation de ce cheminement semble bien avoir été le fait d'une volonté réfléchie en accord avec l'usage pythagorien de préférer les petites voies aux grandes routes. En outre, ce chemin correspond bien

¹⁹ *Op. cit.* p. 224.

au couloir dolménique et jusque dans son aspect resserré. Le couloir des tumulus est toujours étranglé à son début. Son manque de hauteur oblige le visiteur pour pénétrer à s'incliner. L'analogie est frappante.

Il est donc intéressant de comparer nos cavernes dolméniques avec la basilique pythagoricienne. On imagine volontiers qu'il s'agit là d'un enseignement de l'Apollon hyperboréen.

L'orientation de la nef allait d'est en ouest²⁰. Le soleil jouait un rôle, non seulement par cette disposition, mais également par le temps de la cérémonie qui devait s'achever avant le coucher du soleil²¹.

Un monde de blancheur

Le rituel observé dans la basilique comprenait successivement des purifications, des libations, un sacrifice, où l'on immolait notamment le chien et le porcelet, un repas commun, une lecture pieuse et un sermon²². Nous n'avons à cet égard aucune observation à formuler. Mais les participants étaient vêtus de blanc²³ : cette couleur nous ramène d'emblée vers le monde druidique où le blanc jouissait d'une considération particulière dont de nombreuses traces sont venues jusqu'à nous. Gwen en vieux-breton signifiait béni, sacré. Ce fut sans doute la couleur de l'Autre Monde. Les montagnes sacrées sont dites blanches,

²⁰ *Op. cit.* p. 221.

²¹ *Op. cit.* p. 222.

²² *Op. cit.* p. 228-229.

²³ Diogène Laërce, VIII, 19. Jamblique, V.P. 155. In *op. cit.* 229.

les animaux de l'Autre Monde, cheval, cerf sont blancs.

Les trente-huit paysages, dix dans l'atrium et vingt-huit dans la cella, représentés entre la plinthe et la frise, sur une largeur de 2 m, reproduisent des bétyles, piliers ou colonnes, surmontés d'une amphore, d'un tambourin, voire d'un œuf géant. L'on pense évidemment à une forme évoluée du menhir. Quant à l'œuf, ce serait l'*ovum anguinum* des druides.

La recherche spirituelle des pythagoriciens était dominée par la fin de l'existence et les conséquences qu'on pouvait en tirer. « La basilique, écrit Carcopino, est enveloppée par la pensée de la mort »²⁴. Celle-ci est la donnée constante du domaine armoricain. La Letavia, ancien nom de la Bretagne armoricaine, traduit le Pays de la mort. Les traditions sont centrées sur les passages dans l'Autre Monde.

Héraclès et Méduse

Parmi les décorations de la cella, plusieurs et des principales, sont en relation immédiate avec ce monde léthal, qui forme le passage obligé vers le domaine de la Vie. La scène d'Héraclès au Jardin des Hespérides²⁵, qui met fin aux travaux d'Hercule, nous met en relation avec les filles de la Nuit qui habitent non loin de l'île des Bienheureux, au bord de l'Océan, à l'Extrême Occident du monde.

²⁴ *Op. cit.* p. 94.

²⁵ *Op. cit.* p. 33, p. 42, p. 107, p.108 n.1., p. 232.

Avec Méduse²⁶, nous nous retrouvons au même point du monde. Le visage de la Gorgone, qui transforme en pierre quiconque la regarde, est ici représenté, comme il l'était à l'entrée du paradis orphique. Or pour Hésiode, les trois Gorgones, dont Méduse était la seule mortelle, étaient « celles qui habitent au-delà de l'illustre Océan, au pays des Hespérides sonores ». C'est là que Persée lui trancha la tête, avant de s'en servir pour pétrifier les hommes.

Nous croyons avoir retrouvé Méduse sous les traits de l'Armoricaine Ahès. Celle-ci régnait notamment à Huelgoat, au pays des pierres, et nous savons que les pierres sacrées, menhirs et autres, sont généralement tenues par les légendes pour des hommes pétrifiés. C'est ainsi que les Alignements de Carnac sont une légion transformée en pierres et que la cinquantaine de bétyles d'an Eured Ven, en Brasparts, non loin de Huelgoat, serait aussi une noce pétrifiée.

Ahès tuait ses amants et les faisait jeter dans le gouffre de Huelgoat. Celui-ci est environné de rochers de toutes tailles et de toutes formes et d'un chaos de granites décomposés en boules.

Elle était aussi la princesse de la Ville d'Ys. Elle était donc un être de l'Autre Monde et elle commandait le passage de la vie et de la mort.

Le voyage aux Enfers et à l'Île des Bienheureux

Le voyage aux Enfers est d'ailleurs l'un des motifs de la basilique de la Porte Majeure. On y a figuré la

²⁶ *Op. cit.* p. 38, 83, 296, 305-309, 319.

descente d'Alceste aux Enfers²⁷. On sait qu'Alceste avait accepté de partir aux Enfers à la place de son mari. Hermès figure ici sous la forme du Psychopompe conduisant Alceste dans le séjour ténébreux. C'est bien l'Hermès homérique de Cyllène qui évolue dans le monde extrême-occidental de la Roche Blanche et de la prairie d'asphodèles.

Héraclès ira chercher la jeune femme pour la ramener parmi les vivants. Les liens qui existaient entre le Héros grec et les lieux et personnages de l'Extrême-Occident, laisse bien à penser que les Enfers d'Alceste s'ouvraient quelque part du côté des Hespérides, au Yeun Ellez.

Apollon d'Hyperborée

Le dieu majeur des pythagoriciens était Apollon²⁸. On disait même que Pythagore était Apollon Hyperboréen. On a donc tout lieu de penser que la doctrine, comme la mythologie du Maître venait d'Hyperborée, autrement dit de ce pays qui est, si l'on en croit Hérodote, sur les bords de la mer occidentale, au pays de Lêto, mère du dieu, en Letavia, c'est-à-dire en Armorique.

Apollon était vraisemblablement le Belenos des Celtes, le dieu du soleil. Il revenait chaque année dans son pays et s'en retournait sur un équipage de cygnes, oiseaux sacrés des Celtes. Les relations que Pythagore entretenait avec lui, suffiraient à établir

²⁷ *Op. cit.* p. 100.

²⁸ *Op. cit.* p. 173.

l'origine druidique de la philosophie et de la religion de Pythagore.

Si l'on se souvient qu'Apollon était aussi le dieu de la médecine, il est permis de penser que c'est lui également qui enseigna aux Grecs la connaissance médicale, science druidique par excellence. Hippocrate et, avant lui, les Hippocratides, qui formaient une secte fermée, comme Pythagore et ses disciples, n'auraient-ils pas conservé assez secrètement l'héritage des druides ?

Asklépios, fils d'Apollon²⁹, se réfère aux mêmes origines. Artémis³⁰, sœur du dieu, également. Le nom d'Artémis, rapporté au celtique, évoque irrésistiblement la Pierre, Art. Sœur d'Apollon, elle fait penser à Anna, sœur d'Arthur, la Pierre. Elle figure ici, dans la basilique, sous la forme d'Hécate ou de Diane Chasse-resse avec un chien et un cerf, dont nous avons vu le rôle majeur dans la tradition celtique.

Les Dioscures

Les filles de Leucippe, dont on disait qu'elles étaient filles d'Apollon, s'appelaient Phoïbé, la Brillante, de Phoebus, et Hilaeira qui serait une épithète de Sélène, la Lune³¹. Nous avons ici l'enlèvement d'une des Leucippides, dans le stuc de la cella. Voilà donc le soleil et la lune qui s'en vont épouser les Dioscures.

On remarquera que la tante et mère adoptive d'Au-

²⁹ *Op. cit.* p. 140.

³⁰ *Op. cit.* p. 97.

³¹ *Op. cit.* p. 111.

sone, dont on verra les relations avec la tradition druidique, s'appelait Hilaria et qu'elle s'était vouée à la médecine.

Les Dioscures³² étaient indiscutablement des dieux en rapport avec l'Océan. En effet, les Celtes voisins de l'Océan, nous dit Diodore de Sicile, vénéraient particulièrement les Dioscures. Le rivage celtique, si l'on en croit les données antiques, allait de l'embouchure de la Seine à celui de la Garonne. On peut donc considérer le culte des Dioscures comme particulier à l'Armorique.

Dionysos

Mentionnons enfin la présence de Dionysos³³ qu'on voit entraînant au ciel une bacchante et dont on promène le van. Y aurait-il une relation avec les femmes des Samnites qui suivaient les rites de Bacchus dans une île de la Loire ? Quant à Zeus Sôter³⁴, il n'est pas représenté dans la basilique, mais nous savons par Jamblique que les pythagoriciens lui faisaient des libations. C'est là la divinité majeure que les Celtes adoraient sous le nom de Taranis.

Le serpent, personnage universel, est présent dans la liturgie d'Éleusis où il apparaît comme le compagnon de la Déesse-Mère³⁵. Cependant, il convient de souligner l'importance dans le monde celtique de la serpente ou anguille, déesse de l'eau et de l'amour.

³² *Op. cit.* p. 110-111, p. 232.

³³ *Op. cit.* p. 62, p. 109, 158.

³⁴ *Op. cit.* p. 232.

³⁵ *Op. cit.* p. 106, 155.

Chiron³⁶ était un centaure, moitié homme et moitié cheval. Il était fils de Cronos et d'une fille de l'Océan, Phylira. Il était donc le frère de Zeus, dans la lignée des Titans. C'était un médecin et un chirurgien. Il se trouve lié de ce fait à l'Apollon d'Hyperborée et à son fils Asklépios.

Nous voilà donc repartis à tous égards dans les pays au bord de l'Océan. Cronos n'était pas sans rapport non plus avec l'Extrême-Occident. Les Orphiques pensaient qu'il habitait l'Île des Bienheureux

Il y a quelques figures qui ne relèvent pas de la tradition druidique et l'on peut penser qu'elles ont été adoptées à partir de quelques cultes orientaux ou grecs. Ce sont le rapt de Ganymède, les quatre représentations d'Attis, la Mère, et le jeune dieu, enfin l'épisode des Danaïdes.

Il nous reste à dire un mot cependant de la baguette magique. Elle est représentée sur un stuc, dans la main de magiciens ou de presdigitateurs³⁷. L'on sait l'importance de cette baguette dans la tradition celtique, pratiquement jusqu'à nos jours. La voir figurée ici rapproche encore à nos yeux le pythagorisme et le druidisme.

Les études pythagoriciennes

Les pythagoriciens se livraient à l'étude. Les mathématiques occupaient la moitié de leur temps, la philosophie de la nature le quart, la méditation et le silence

³⁶ *Op. cit.* p. 127.

³⁷ *Op. cit.*, p. 115.

le septième. Trois femmes, dont l'une était Théano, présidaient à leurs travaux.

La science pythagoricienne s'applique ainsi à trois. Elle est protégée par trois femmes. Cette double tripléité ne fait-elle pas penser au druidisme des triades ? Si le chiffre 3 a vu son importance reconnue dans le monde entier, il est sûr que chez les Celtes, il prit une place dominante, dès l'Antiquité.

Parmi les chiffres présentés dans la basilique, nous trouvons le 6, le 7, le 10 bien sûr, avec toute l'importance qu'on accordait à la décade et à la tétractys, le 12 et le 28.

Les mathématiques comprenaient non seulement le calcul et la géométrie, mais aussi les intervalles musicaux et l'astronomie³⁸. Dans le cadre de la philosophie de la nature, c'était également la préoccupation des druides. Nous savons de façon certaine qu'ils étaient portés sur l'astronomie, comme sur la géographie.

L'arithmologie et la mathématique sont évidemment en rapport avec l'arithmétique des néolithiques. L'exemple de Gavrinis et celui du triangle équilatéral dans les alignements de Carnac nous ont fait admettre son importance dans le monde des architectes, à l'âge de la pierre.

Enfin la métaphysique couronnait le tout. Les druides, nous le savons, étaient essentiellement des philosophes.

³⁸ *Op. cit.*, p. 164-166.

Les mages

Le terme de mathématicien appliqué aux pythagoriciens va de pair avec celui de mage.

L'un des fondateurs d'une « loge » pythagoricienne à Rome fut l'ami de Cicéron. Il s'appelait P. Nigidius Figulus. L'homme est qualifié de *mathematicus*, numérologue ou astrologue, par saint Augustin, de *magus*, mage, par saint Jérôme et de *sacrilegium*, sacrilège, par le pseudo-Cicéron³⁹. Il interprétait les rêves, pratiquait l'hypnose et la divination, en particulier l'extispicine et l'astrologie. Il annonça, à sa naissance, l'Empire pour Auguste et une ère nouvelle pour le monde, par le feu et le sang, quand César franchit le Rubicon⁴⁰.

Tout cela est extrêmement proche des pratiques que Cicéron attribue aux druides et en particulier à Diviciacos qu'il avait bien connu. Nous verrons les prophéties des druidesses du III^e siècle de notre ère, annoncées aux empereurs romains. La divination sous toutes ses formes était aussi l'objet des travaux des druides.

Nigidius Figulus fut chassé par César. Il mourut en exil en 45 avant notre ère. En 26, un peu plus tard, Anaxilaos de Larissa, « mage et pythagoricien », fut également expulsé de Rome et d'Italie. On comprend mieux dans ces conditions comment la basilique

³⁹ Augustin, *De civitate Dei*, V, 3. Jérôme, *Chronologie*, col. 183. Pseudo-Cicéron, In sall. Resp. V, 14. In *op. cit.* 199, 202, 213.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 200-201.

de la Porte Majeure put être abandonnée en 52 de notre ère, à la suite du décret de Claude contre les mathématiciens.

Science et philosophie des pythagoriciens

L'étude de la nature représentait, avons-nous dit, le quart du temps consacré à l'étude. Nous sommes bien ici dans le domaine des philosophes de la nature, comme c'est le cas pour les druides. La mathématique, qui occupe la moitié du temps, est aussi une science de la nature, qu'il s'agisse des intervalles musicaux, de la géométrie ou mesure de la terre, ou de l'astronomie.

Pythagore comprenait le langage des bêtes et conversait avec les fleuves⁴¹. C'est là, du moins pour le parler des animaux, un caractère qui est souvent mis en évidence dans le monde celtique. Lorsqu'on a foulé l'herbe d'or, on comprend la langue des oiseaux. La nuit de Noël, on entend parler les bestiaux.

Les pythagoriciens croyaient en l'âme et même en deux âmes, l'une attachée au corps et périssant avec lui pour renaître avec un nouveau corps, l'autre pré-existante et survivante, éternelle⁴². L'immortalité de l'âme est une croyance fondamentale des druides.

L'enfer n'existe pas⁴³. La condamnation, c'est la palingénésie, la continuation de l'enfer d'ici-bas. Nous sommes dans le cercle de la nécessité : nous y

⁴¹ *Op. cit.* p.175.

⁴² *Op. cit.* p. 168-169, p. 188, 191, p.175 et 264 (palingénésie).

⁴³ *Op. cit.* p. 266, 271, 276.

demeurerons, et c'est l'enfer qui continue, ou bien nous en échapperons et dans ce cas, nous irons aux îles des Bienheureux. Il semble que les druides aient conservé la notion d'un enfer qui est plutôt un purgatoire, mais les cercles d'existence sont une donnée de la tradition et le cercle de la nécessité paraît bien conforme à l'esprit celtique.

À l'immortalité de l'âme fait pendant l'idée que le monde peut être détruit par l'embrasement, l'*ekpyrosis*. Ceci est parfaitement conforme à l'enseignement druidique qui apprend que le monde doit être détruit par l'eau et par le feu.

L'importance de la mantique chez les pythagoriciens était très grande⁴⁴. De même chez les druides dont c'était l'une des principales fonctions.

L'hypnose était également pratiquée par les pythagoriciens⁴⁵. Plusieurs données comme la mise en scène lors de l'assaut des troupes d'Agriкола contre Mônia, ou encore l'inscription de Grand « Ordonné de dormir », laissent entendre que les druides étaient loin d'être ignorants en cette matière.

Pythagore et le Watès Abaris

Nous devons dire un mot de quelques personnages qui sont liés au pythagorisme. Abaris d'abord⁴⁶. C'est un thaumaturge et un devin hyperboréen, porte-

⁴⁴ *Op. cit.* p. 189, 201, 235, 261.

⁴⁵ *Op. cit.* p. 261.

⁴⁶ *Op. cit.* p. 174.

parole d'Apollon, qui reconnut en Pythagore un avatar du dieu. Tardivement on en a fait un Scythe.

Il tient la flèche qui est symbole d'Apollon, comme l'Ankou la porte à la chapelle Sainte-Anne de Landivisiau.

Médecin et devin : n'est-ce pas là le propre du druide et très particulièrement du Watès ? Le rapport d'Abaris à Apollon accroît encore son caractère médical et druidique.

Abaris était-il un druide ? On a tout lieu de le penser.

Le barde Orphée

La personnalité d'Orphée n'est pas moins troublante⁴⁷. C'est un thrace, barde émérite, qui, au VI^e siècle avant notre ère, suivit l'expédition des Argonautes et descendit aux Enfers à la recherche de sa femme Eurydice, morte de la morsure d'un serpent.

L'on ne sait s'il a véritablement existé ou si sa figure n'est qu'un mythe. C'était, à proprement parler, un enchanteur, capable de charmer les animaux. La connaissance et l'usage de la musique à des fins hypnotiques le rapprochent de ces bardes qui tentaient de calmer les passions des troupes gauloises et d'éviter la guerre, ou encore de ces Irlandais qui usaient de la harpe, pour faire rire, pleurer, dormir, accoucher sans douleur.

L'orphisme est une théorie du paradis et enseigne l'art d'y parvenir. Il a influencé le pythagorisme et

⁴⁷ *Op. cit.* p.160, 170-171, 180.

s'est pratiquement confondu avec lui. Selon Hippolyte⁴⁸, qui fait enseigner les druides par Pythagore, à l'inverse des autres auteurs anciens, druidisme et orphisme sont nés de l'enseignement du maître de Crotone. Il aurait en effet instruit le Gète Zalmoxis de sa doctrine.

En fait, Pythagore reçut plutôt des druides qu'il ne leur donna. Les croyances extrême-occidentales, en particulier celles de la Caverne et de l'Autre Monde sont certainement antérieures de beaucoup à Pythagore. Mais la remarque d'Hippolyte laisse entendre que les trois grandes voies initiatiques, le pythagorisme, le druidisme et l'orphisme étaient proches parentes.

Dans cette optique, on est amené à reconsidérer les relations des Thraces et des Celtes. Que faut-il penser en particulier de Dionysos ? Que penser des Cabires ?

On se rappelle qu'au début du I^{er} siècle avant notre ère, Posidonius rapportait qu'à l'embouchure de la Loire, une île était occupée par des femmes Samnites, ou plus probablement Namnètes, et que celles-ci suivaient le culte de Bacchus, très bien caractérisé par l'auteur. Le texte est, selon nos connaissances, parfaitement insolite. Comment pouvait-on pratiquer un rituel bachique, à l'époque qui nous occupe, en Gaule ? Si Dionysos était thrace, il est peu probable qu'il ait eu des fidèles dans une région aussi retirée que l'Armorique.

Mais si les Thraces, d'origine européenne et parlant

⁴⁸ *Op. cit.* p.179. Hippolyte, *Elenchos*, I, 2,17, p. 8 (Wendland).

une langue voisine du grec, avaient eu des attaches importantes avec les Celtes, alors tout change et le culte de Dionysos dans une île de la Loire ne doit plus étonner. Par ailleurs, la descente d'Orphée aux Enfers le rapproche de l'extrême-occident. Autrement dit, les Thraces étaient-ils des Celtes ? Étaient-ils venus d'occident ? Étaient-ils en relation avec le monde des Hespérides ?

Chapitre XXVII : La Trinité avant Jésus-Christ

Bien avant la définition de la Trinité par les chrétiens de Cappadoce et du Poitou, le dieu triple était représenté dans l'art gaulois. Au I^{er} siècle de notre ère, hors bien entendu de toute influence chrétienne et peut-être même avant la mort de Jésus de Nazareth, nos ancêtres représentaient sous la forme d'un Triple visage où les individualités se confondaient, une divinité étonnante.

Voici la liste de ces représentations ⁴⁹ :

Le Tricéphale de Soissons, qui existe au Musée de Soissons.

Le Tricéphale de Reims I, qui se trouve dans le Corpus des Inscriptions d'Espérandieu sous le numéro

⁴⁹ Nous les citons d'après l'article de Roger Legros, Iconographie du Tricéphale, dans *Le Monde des Images*, Actes du colloque de l'Université de Tours à Sèvres 1987, Editions Errance.

3652, et dont le moulage se trouve au Musée Saint-Rémi de Reims.

Le Tricéphale de Reims II, Espérandieu 3657, dont le moulage est également au Musée Saint-Rémi de Reims.

Le Tricéphale de Reims III, Espérandieu 3658, dont l'original est au Musée Saint-Rémi de Reims. Un dessin en figure dans le *Congrès de la Société Française d'Archéologie*, Reims, 1861.

La colonnette de Reims IV, Espérandieu 3655.

Le pilier des Nautes à Paris, déposé au Musée Carnavalet.

Ces statues de pierre sont toutes des Tricéphales vrais, c'est-à-dire qu'elles ont quatre yeux et trois nez. L'usage de représenter ainsi la Trinité chrétienne fut adopté par la suite. Nous en parlons plus loin, puisque nous avons relevé rien moins que quinze figurations de cette sorte entre le XIV^e et le XVI^e siècles.

Elles avaient été précédées, avant notre ère, par des gravures de monnaies gauloises, toujours dans la région de Reims, fabriquées par la numismatique des Rèmes. Mais l'on a ici trois visages séparés. Le sens fondamental reste cependant le même.

La Trinité n'est donc pas, dans la religion, un apport chrétien, mais la persistance d'une croyance des Belges, antérieure aux théologiens de Cappadoce et à Hilaire de Poitiers, qui devaient faire le succès de cette conception de la divinité, au IV^e siècle de notre ère.

Il est même curieux de constater que ces évêques

chrétiens étaient les trois premiers, Basile de Césarée, Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse, cappado-ciens, donc voisins très proches des Galates, ces Gaulois d'Asie Mineure, restés très fidèles à leur langue et à leurs traditions, et que le quatrième était de Poitiers, d'une Gaule presque armoricaine. C'était exactement l'époque où le druide Phoebitius enseignait à Bordeaux et où Marcellus, dans la même ville, écrivait son traité de médecine et de magie.

Chapitre XXVIII : Les Maîtres de sagesse

En 43 de notre ère, Pomponius Mèla exprimait ainsi son opinion sur les druides qu'il connaissait de son temps :

« Les Gaulois ont leur éloquence et des maîtres de sagesse, les Druides. Ceux-ci font profession de savoir la grandeur et la forme de la terre et du monde, le mouvement du ciel et des astres et ce que veulent les dieux. Ils enseignent beaucoup de choses aux plus nobles de la nation, en secret et pendant longtemps, pendant vingt ans, ou dans une caverne ou dans des forêts retirées. L'une de celles-ci, qu'ils enseignent, s'est répandu dans le public (sans doute pour que l'on soit meilleur à la guerre), que les âmes sont éternelles et qu'il est une autre vie pour les âmes. C'est pourquoi ils brûlent et enterrent avec les morts ce qui convient aux vivants. Autrefois, ils renvoyaient aux enfers l'exécution des contrats et le remboursement

du crédit : il y en avait qui se jetaient de leur plein gré dans le bûcher des leurs pour continuer à vivre ensemble.» (Livre III)

Les Druides sont « des maîtres de sagesse », des philosophes en somme, et des enseignants. Leur objet principal ici paraît être l'astronomie en même temps que la volonté divine. Peut-être s'agit-il là de l'astrologie, présentée comme une détermination de la vie humaine par les dieux que sont les astres.

En fait l'application des druides nous est présentée sous la forme d'une triade :

- la grandeur et la forme de la terre et du monde,
- le mouvement du ciel et des astres,
- ce que veulent les dieux.

En somme : la géographie, l'astronomie, la loi morale.

La thèse centrale, que Pomponius Méla répète, serait cependant une affirmation métaphysique, celle de l'éternité de l'âme. Il est bien précisé, dans le présent texte, éternité et non immortalité. Les âmes peuvent vivre autrement et sans doute ailleurs.

Les Druides sont des enseignants et non des moindres, puisqu'ils pratiquent leur art pendant vingt ans avec les meilleurs de la nation. À ce propos apparaît l'usage constant du monde extérieur comme lieu de rassemblement. La forêt prend ainsi une valeur exceptionnelle. Des forêts retirées, dit le texte. C'est donc que les Druides cherchent la discrétion. La nature est au premier plan, et à plusieurs reprises nous retrouverons cette notion, apparemment capitale.

L'on comprend bien, à la lumière de cette habitude des Druides de pratiquer au dehors, la phrase de Cicéron selon laquelle ce sont des philosophes de la nature. Ils sont en fait toujours au contact étroit de la nature et la philosophie qui en résulte est forcément une sagesse issue de l'environnement extérieur. C'est là une garantie de concret : l'on ne s'éloigne jamais dans des divagations de l'esprit, mais l'on reste au contact des faits et des réalités du monde.

Interviennent alors les Cassitérides et l'île de Sena.

« Dans la Celtique, il en est quelques-unes (des îles) qui, parce que le plomb y abonde, s'appellent du seul nom de Cassitérides. Sena, en face des rivages des Osismiciens, est remarquable par l'oracle d'une divinité gauloise, dont les prêtresses, consacrées par une perpétuelle virginité, sont traditionnellement au nombre de neuf. On les appelle Gallicènes et l'on pense qu'elles sont douées de dispositions singulières : de soulever par leurs chants les mers et les vents, de se transformer dans les animaux qu'elles veulent, de guérir ce qui pour d'autres est inguérissable, de savoir l'avenir et de prédire : mais cela n'est donné qu'à ceux qui naviguent vers elles et à ceux qui viennent pour les consulter. » (Livre III)

L'une des Cassitérides, c'est-à-dire des îles de l'étain, et non du plomb, est, en face du littoral du Finistère, Sein, siège d'une assemblée peu commune, celle des Gallicènes. Ces vierges sont des prêtresses (*antistites*). Elles ont pouvoir sur la mer et sur les vents, qu'elles sont capables de déchaîner, elles gué-

rissent, elles prédisent. En outre, elles ont le don de métamorphose.

On peut considérer, d'après ces pouvoirs, qu'elles appartiennent à l'ordre des druides dans la catégorie des Watès. La première remarque que nous ferons, c'est qu'il y aurait donc eu des femmes à participer à la puissance rituelle et au commandement des éléments. Leur pouvoir s'étend dans deux directions : d'une part elles agissent sur la nature, d'autre part elles prédisent l'avenir. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une science de la nature.

Les connaissances que Pomponius Mêla accorde aux druides sont du même ordre. La géographie et l'astronomie sont parties intégrantes de la « physiologie ». La volonté des dieux aussi, si l'on veut bien voir que la volonté des dieux s'exprime essentiellement par l'astrologie, si les dieux sont des astres.

Chapitre XXIX: L'épître aux Galates

La Galatie tire son nom des Galates ou Gaulois qui occupèrent le centre de l'Asie Mineure au III^e siècle avant notre ère. L'Empire romain en fit une province en 25 avant Jésus-Christ en y adjoignant notamment la Lycaonie.

Durant les premiers siècles, le pays conserva, semble-t-il, vigoureusement son identité. Il possédait un *vernemeton* ou grand sanctuaire, sans doute

à la manière celtique. Il semble en outre avoir eu une influence certaine sur les régions voisines.

À Comana dans la Cappadoce voisine, on vénérât le temple de Ma. Le prêtre était le second de la nation après le roi, ce qui est conforme à l'usage des druides. En fait, selon Strabon, les rites étaient semblables à ceux d'Artémis Taurobole qui avaient été apportés de Scythie Taurique et établis par Oreste et Iphigénie.

Artémis, on le sait, est à l'origine une Hyperboréenne comme son frère Apollon. Elle s'était transformée ici en Ma. Mais ce qui est plus curieux, c'est que Comana est un nom existant très anciennement en Bretagne armoricaine et connu dès le XI^e siècle. On a entendu ce nom comme « la combe d'Anna ».

Comana de Cappadoce était située dans une vallée « étroite et profonde », dit encore Strabon, de l'Anti-taurus. Le nom de combe d'Anna lui aurait également convenu. Il semble que l'analogie existant entre Ma et Anna ait permis une assimilation.

Une succursale en quelque sorte avait été fondée dans le Pont, sur les bords de la Mer Noire. On l'appelait Comana du Pont et l'un de ses prêtres s'était appelé Dyteutos, fils d'Adiatorix. Ce sont là, à n'en pas douter, des noms gaulois.

À Zela du Pont, près de l'Arménie, que les Romains avaient donnés aux prêtres de Comana, aux prêtres de Zéla ainsi qu'à un nommé Ateporix, de la famille des tétrarques de Galatie. Le nom d'Ateporix est, lui aussi, parfaitement gaulois.

On voit ainsi l'influence, religieuse en particulier, des Galates sur les pays voisins, le Pont et la Cappa-

doce. Aucune mention cependant n'en est faite dans l'histoire religieuse du Proche-Orient, ni chez les gnostiques, ni chez les chrétiens ou les Juifs, ni même à Alexandrie, grande cité cosmopolite.

La seule mention qui est faite d'eux, outre les passages que nous avons cités, est l'épître aux Galates de saint Paul. Le bilan des relations entre l'Apôtre et les Gaulois est plutôt négatif.

Ce qui est reproché aux Galates par saint Paul est en fait contradictoire. Il leur trouve des défauts qui vont dans des sens totalement différents. Ainsi il regrette que les fidèles qu'il s'est acquis en Galatie l'aient si vite quitté pour suivre l'enseignement « des gens qui vous troublent et qui veulent retourner l'évangile du Christ ». On a plutôt le sentiment ici qu'il s'agit de gnostiques ou de croyants apparentés que de judaïsants. « Retourner l'évangile du Christ » en effet n'est pas tellement le fait des partisans de la circoncision que celui de gens qui comprennent l'Évangile différemment de Paul, et c'est bien le cas des gnostiques.

Certes ceux-ci ne sont guère connus à l'époque de Paul. L'existence de Simon le magicien au temps de Jésus peut laisser entendre que l'origine de sectes non-chrétiennes est au moins contemporaine du christianisme.

Mais Paul reproche également aux Galates de croire à la justification par la Loi, éventuellement de vouloir circoncire les fidèles. Il semble s'agir ici de l'influence des disciples de Pierre, ou plus encore de Jacques qui sont les tenants de cette attitude d'esprit.

Encore différents, les gens qui ne veulent plus

entendre parler de judaïsme ou de christianisme, mais qui, après un bref séjour dans les rangs des chrétiens, s'en retournent à la croyance aux dieux. Ce sont les mêmes sans doute qui pratiquent l'astrologie, qui étudient les jours, les mois et les années. Ceci est un comportement bien celtique qui s'est maintenu en Occident jusqu'à nos jours. Les druides, on se le rappellera une fois encore, étaient des devins, Watès, et des mages.

Paul prêche la liberté des disciples du Christ, liberté totale, absolue, rayonnante des fils de Dieu. Mais subrepticement, il glisse une nouvelle Loi à la place de l'ancienne, qui ne semble pas plus douce, mais qui est à certains égards, plus terrible. La Loi de saint Paul, ou ce qu'il ne faut pas faire si l'on ne veut pas privilégier « la chair », c'est avant tout une série de prescriptions concernant la sexualité, la discorde, la drogue et l'idolâtrie. Voici cet ensemble de nouveaux devoirs :

Tu ne te prostitueras pas et tu ne favoriseras pas la prostitution,
Tu ne commettras pas d'impureté,
Tu ne commettras pas de débauche,
Tu ne seras pas idolâtre,
Tu ne prendras pas de drogue,
Tu n'auras pas de haine,
Tu n'auras pas de querelle,
Tu n'auras pas de jalousie,
Tu n'auras pas de fureurs,
Tu ne te rebelleras pas,
Tu ne causeras pas de discorde,

Tu ne formeras pas de sectes,
Tu n'auras pas d'envies
Tu ne participeras pas à des beuveries,
Tu ne participeras pas à des orgies et leurs pareilles.

Le jugement de Paul est très clair. Les fidèles ne sont pas libres de s'adonner aux œuvres de la chair qui déplaisent à Paul. « Ceux qui les pratiquent n'hériteront pas du royaume de Dieu ». Il est très intéressant de constater que cela ne correspond en rien à l'enseignement de Jésus, mais qu'il s'agit notoirement de l'enseignement de Paul.

En revanche, il conviendra de pratiquer les sept vertus suivantes : l'Amour, la Joie, la Paix, la Générosité, la Prévenance, la Bonté, la Fidélité. Ceci également ressort d'une optique particulière au prédicateur de Tarse. Ce qu'il enseigne aux Galates, ce n'est pas ce que Jésus est venu dire aux hommes de son temps et de son pays, mais ce que lui, Paul a tiré de son éducation pharisienne. S'il ne circoncit pas dans la chair, il circoncit dans l'esprit, et sévèrement.

En somme on a condamné quatre groupes de méfaits. D'abord, les six marques de la sexualité désordonnée : prostitution, impureté, débauche, beuveries, orgies et leurs pareilles. Secondement, les huit manifestations de la discorde et du désordre public : haine, querelle, jalousie, fureurs, rébellion, discorde, envies et sectes. À cela s'ajoute la drogue, encore que l'alcool ne soit pas autrement condamné que sous la forme des beuveries.

Enfin, l'idolâtrie, c'est-à-dire le retour à la croyance

aux dieux, quels qu'ils soient. Il n'est pas clair que Jésus soit Dieu pour saint Paul. Mais, en toutes manières, il tient un rang absolument éminent entre les hommes et Dieu.

Il se tire d'affaire en prétendant que tous ces interdits se résument dans l'affirmation de Jésus : Tu aimeras. Ce n'est pas absolument évident. On ne saisit pas par exemple pourquoi « l'idolâtrie » est contraire au commandement d'amour. On ne comprend pas non plus pourquoi « les sectes », autres que la chrétienne bien entendu provoquent forcément une atteinte à l'amour. La drogue non plus. Quant à la sexualité désordonnée, c'est encore moins certain : « Faites l'amour et pas la guerre... »

On remarquera précisément que la guerre n'est pas condamnée, précisément parce qu'elle est le fait du prince auquel on doit obéir.

Il n'est plus jamais question des Galates après l'épître de Paul. Cependant nous verrons surgir de cette région d'Asie Mineure, de la Cappadoce proche, trois personnages, au IV^e siècle de notre ère : Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée. Ils ont pour point commun de promouvoir le dogme de la Trinité et de donner « à la théologie orthodoxe sa première formulation »⁵⁰. Ce sont des hellénistes, formés à l'école de la pensée grecque, qui ne sont certainement pas sans connaître le monde religieux et philosophique de leurs voisins Galates.

⁵⁰ *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

Chapitre XXX : Les devins de Gaule

Dion Chrysostome était un rhéteur grec, philosophe stoïcien, qui était né en Bythinie, en Asie Mineure, en 30 de notre ère et qui vint s'installer à Rome, où il mourut en 117. Pour lui, les Druides, chez les Celtes, étaient des devins et des savants, ce qui rejoint l'opinion générale. À l'époque de l'indépendance, ils disposaient en fait du pouvoir dans les cités gauloises. Les rois en effet ne pouvaient rien décider sans eux.

Cela ne suffit pas pour dire, comme l'ont fait certains auteurs aujourd'hui, en particulier Christian J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux, que les druides ne peuvent plus exister à partir du moment où la société celtique, et notamment la royauté, n'existent plus. Les druides sont présentés essentiellement comme des philosophes, et des devins. Par ailleurs, ils sont juges, médecins, professeurs, politiciens. Qu'ils ne puissent plus, une fois le pouvoir central transporté hors de Gaule, être ni juges, ni politiciens, on l'admet, mais rien n'empêche qu'ils soient devins, médecins, voire professeurs, dans la mesure où ils ne sont pas poursuivis.

Nous savons de reste qu'au III^e et au IV^e siècle de notre ère, soit trois à quatre cents ans après la fin de l'indépendance gauloise, il existait des druides sur le territoire gaulois. Une druidesse exerçait à Tongres en Belgique et fut consultée par l'empereur Dioclétien, avant 284. À Bordeaux, au IV^e siècle, le poète Ausone, dont le père encore parlait mal le latin, signale la pré-

sence d'un druide armoricain qui devait obtenir une chaire à l'université.

Il faut donc reconnaître que la fonction de druide pouvait fort bien s'exercer en dehors de toute structure politiquement favorable à l'usage du pouvoir.

Chapitre XXXI : Lucain

Marcus Annæus Lucanus, ou Lucain, était un poète latin, né à Cordoue en Espagne le 3 novembre 39 de notre ère. Il était le petit-fils de Sénèque le Rhéteur et le neveu de Sénèque le Philosophe. Lui-même philosophe stoïcien, il devint le compagnon de Néron. Mais ayant fait partie de la conspiration de Pison, il fut contraint de se donner la mort le 30 avril 65.

Il a laissé plusieurs ouvrages, dont un traité sur Orphée et une descente aux enfers, qui sont perdus. Il ne reste de lui que *la Pharsale* ou *De la Guerre civile*.

Au livre I de cet ouvrage, il se laisse aller à une digression dure sur les Gaulois. Ce jeune homme est assez féroce dans son écrit. Nul n'a parlé des druides et des Celtes avec plus d'hostilité, comme s'il avait eu une querelle à vider avec eux. Ici, pas question de maîtres de sagesse, mais de vulgaires assassins. Tout ce qu'il ne pourra manquer de leur reconnaître, c'est leur croyance en l'immortalité de l'âme.

Il reconnaît d'abord trois dieux gaulois : Teutatès, Esus et Taranis, non moins sanglants les uns que les autres. Curieusement il n'est pas question de Bele-

nos, ni de Cernunnos, tous deux connus par ailleurs, ni de déesse quelconque, ce qui paraît surprenant. Les renseignements de l'auteur sont manifestement incomplets.

Il n'est pas question non plus ici de sciences de la nature, ni de philosophie, ni de justice, mais uniquement de sacrifices humains, qui sont le propre des druides, puisqu'ils sont seuls à connaître les dieux et la volonté des dieux, ou à les ignorer.

Les âmes ne vont pas dans l'Érèbe, ni dans la demeure profonde de Dis, mais « un même esprit régit nos membres dans un autre monde : si vous savez ce que vous chantez, la mort est le milieu d'une longue vie. »

Les druides habitent des bois sacrés retirés dans de hautes forêts. Encore une fois apparaît ici la relation des hommes et des arbres.

Ce texte est manifestement très insuffisant. D'une part, en ce qui concerne les dieux, puisque trois seulement figurent dans la liste proposée. D'autre part, pour être centré sur le sacrifice humain, qu'une scolie d'ailleurs va remettre en cause.

Les Scolies de Berne

Les Scolies bernoises en effet ajoutent un certain nombre de données, dont le sens paraît a priori discutable. Le nom des Druides d'abord vient de celui des chênes, parce qu'ils habitaient des bois sacrés retirés, ou bien parce qu'ils pratiquaient la divination après avoir ingéré des glands. Cette thèse, on le sait, est

aujourd'hui fortement combattue par celle qui voit dans les Druides les *Très Savants* (*Dru Wides*) et non les Hommes du chêne.

Teutatès, nous est-il dit encore, c'est Mercure : « celui qui est vénéré par du sang humain ». Teutatès, dont le nom est en relation avec la notion de gens, de peuple, serait le dieu de la tribu. Sans doute peut-il avoir autant de noms qu'il y a de tribus.

Esus, c'est aussi Mercure, s'il est vénéré par des commerçants. Le Mercure latin semble dans ce texte de Lucain, revêtir plusieurs significations. Nous l'avons vu traduire Teutatès. Le voici maintenant l'équivalent d'Esus. Il semble donc posséder une interprétation gauloise assez polyvalente. Il est évident que les fonctions ne coïncident pas d'un peuple à l'autre. Teutatès est le dieu de la nation, Esus est le dieu des commerçants et ce n'est que par une simplification excessive, ou le manque d'équivalents, qu'on applique aux deux le nom de Mercure.

On sacrifie à Esus-Mars en suspendant un homme à un arbre jusqu'à ce que ses membres se détachent. On sacrifie à Teutatès en plongeant un homme dans un tonneau plein. On sacrifie à Taranis Dis Pater, en brûlant des hommes dans un baquet en bois. Lucain paraît à nos yeux quelque peu sadique. Le culte des Gaulois semble se résumer pour lui dans les manières diverses de tuer les gens. Nous ne savons pas s'il s'agit d'innocents ou de condamnés, voire de prisonniers de guerre, mais l'on n'ignore rien des procédés.

Quant à Taranis, il préside à la guerre. On lui offrait jadis des têtes d'hommes, maintenant c'est simple-

ment du bétail. L'auteur des Scolies semble reconnaître ici, comme chez tous les peuples, une évolution du sacrifice humain dans le sens de l'adoucissement. Nous savons quant à nous que Taranis est proche du latin Jupiter, puisque son nom est celui du tonnerre, Taranos en celtique.

Le bûcher des victimes évoque César quand il parle de ces hommes qui sont enfermés dans des cages d'osier et brûlés. Le sacrifice par le feu semble donc bien attesté. L'usage n'était pas, à vrai dire, près de se perdre. On le retrouve en effet en plein moyen âge et jusqu'au XVII^e siècle, sous la forme des bûchers allumés sur les incitations de l'Église catholique pour brûler les hérétiques.

Selon les Druides, les mânes n'existent pas. À priori, l'affirmation paraît un peu surprenante. Tous les auteurs certifient que les druides croient en l'immortalité de l'âme et même que cela représente pour eux la croyance majeure. Le scoliaste lui-même l'affirme aussitôt après. On ne saisit donc pas très bien ce qu'il veut dire quand il spécifie que les Druides ne connaissent pas « les mânes ». Peut-être faut-il entendre le mot dans son acception de héros défunts, de personnages mythiques en général. Les âmes ne sont pas détruites par le décès de l'individu, elles ne disparaissent pas à la mort, elles ne sont pas anéanties par les enfers. Elles sont transformées par le processus de la mort en autre chose, qu'on ne saurait appeler des mânes, mais bien des êtres vivants, en ce monde-ci ou en un autre.

Chapitre XXXII : Ils cueillaient le gui sur le chêne

Les trois espèces de gui

En 77 de notre ère, Pline l'Ancien écrivait son *Encyclopédie d'histoire naturelle*, qui devait servir de bréviaire dans la suite des temps à tous ceux qui s'intéressaient pour des raisons professionnelles ou en amateurs, aux plantes, aux roches, à la géographie.

Les druides ont été l'objet de l'étude de l'écrivain napolitain à trois égards. Trois choses en effet l'ont étonné, en lesquelles il semble faire consister l'art druidique : le gui, l'œuf de serpent et la magie en général. Quant au gui lui-même, il en connaît trois espèces.

XCIII. Le gui est de trois espèces. L'une, dite *stelis*, vient en Eubée, sur le sapin et le *larix* ; l'autre s'appelle *hyphéar*⁵¹ en Arcadie. Le gui proprement dit se voit sur le chêne, sur le rouvre, sur le pommier sauvage et sur le térébinthe ; il ne se trouve sur aucun autre arbre. Le *dryos-hyphear*⁵² croît abondamment sur le chêne... Dans tous les arbres, à l'exception du chêne et de l'ilex, le gui diffère des deux autres espèces par son odeur excessivement forte, et, de plus, assez désagréable dans les feuilles, tandis que les deux premières espèces sont amères et gluantes. L'*hyphéar* est

⁵¹ Le nom d'*hyphéar* est donné par Théophraste d'Eresos (IV^e-III^e s. av. notre ère), *Histoire des plantes*, 3, 16, 1, etc.

⁵² Pour Apulée, le *dryos-hyphear* serait la germandrée. Curieusement le *Teucrium chamaedrys* L. porte vulgairement le nom de Chênette. *Chamaedrys* signifie Chêne nain.

le meilleur pour engraisser le menu bétail : d'abord il purge, ensuite il engraisse les animaux qui ont pu soutenir la purgation ; mais il fait mourir, dit-on ceux qui ont quelques maladies internes. Ce traitement doit avoir lieu en été, pendant quarante jours. Une autre particularité du gui, c'est qu'il perd son feuillage sur un arbre sujet à perdre le sien, et qu'au contraire sur un arbre toujours vert, il reste vert. Jamais le gui ne vient de semaille ; les oiseaux seuls, principalement les pigeons et les grives, en laissent tomber la graine après l'avoir mangée ; mais cette graine ne peut produire que mûrie par le séjour qu'elle a fait dans leurs intestins. La plante n'a jamais plus d'une coudée de hauteur ; elle est verte et rameuse. C'est le mâle qui porte du fruit. La tige femelle est stérile, et même quelquefois il en est ainsi des tiges mâles.

XCIV. La glu se fait de grains de gui cueillis au temps de la moisson et avant maturité parfaite ; s'il survient des pluies, les grains sont plus gros, mais moins bons pour faire la glu. Une fois cueillis on les sèche, on les pile, on les laisse pourrir environ douze jours dans l'eau (car c'est le seul objet au monde que la putréfaction rende de meilleure qualité) ; ensuite on les bat dans une eau courante, à l'aide du pilon, pour leur enlever la peau, et ne leur laisser que la chair intérieure alors gluante et visqueuse. Telle est la fabrication de la glu, destinée à coller les ailes des oiseaux. À l'instant de s'en servir pour leur tendre des pièges, on y mêle de l'huile.

XCV. N'oublions point ici l'admiration des Gaulois pour le gui ; les Druides, tel est le nom de leurs mages, ne voient rien au monde de plus sacré que le

gui, et que l'arbre sur lequel il se produit quand c'est un chêne ; aussi choisissent-ils des bois de chênes, et ne font-ils aucun sacrifice sans avoir des feuilles de cet arbre, si bien qu'on peut croire que leur nom de Druides vient du mot grec qui signifie chêne. Lors donc qu'ils trouvent la plante parasite sur cet arbre, ils s'imaginent que c'est un présent du ciel, et croient que l'arbre est favorisé des dieux. Le gui se trouve très rarement ; aussi ne le cueille-t-on qu'avec un grand appareil religieux, et choisit-on surtout, pour cette opération, le sixième jour de la lune, jour par lequel commencent leurs mois et leurs années, ainsi que leurs siècles, qui ne renferment que trente ans. Ils choisissent ce sixième jour, parce qu'alors l'astre, sans être au milieu de son cours, est dans toute sa force d'ascension. Le nom du gui, dans la langue des Gaulois, veut dire remède universel. Lorsque les objets nécessaires pour les sacrifices et le banquet sont prêts sous le chêne, ils amènent deux taureaux blancs qui n'ont jamais été soumis au joug, et dont les cornes sont liées pour la première fois. Le prêtre, vêtu d'une robe blanche, monte sur l'arbre, tranche avec une serpe d'or le gui, qui est reçu dans un sagma blanc. Ils immolent ensuite les victimes, et prient les dieux de rendre ce don propice à ceux qui le reçoivent. Ils pensent que le gui donne la fécondité à tous les animaux stériles qui le prennent en boisson, et que c'est un contrepoison universel : tant les nations sont promptes à révéler comme divins les objets les plus frivoles⁵³.

⁵³ Pline, XVI, 93-95.

Le gui qui pousse sur le chêne rouvre est très rare, nous dit Pline. Il semble avoir oublié que vingt-cinq lignes plus haut, il nous a dit qu'il était très abondant. Les druides le cueillent lors de la sixième lune, avec une serpe d'or. Il est coupé par un prêtre vêtu de blanc et recueilli dans une saie blanche. Deux taureaux blancs ont été amenés là, les cornes liées pour la première fois. Ils sont alors sacrifiés. La boisson qu'on tire du gui, donne la fécondité aux animaux et sert de remède contre les poisons. Les Gaulois désignent la plante dans leur langue sous le nom de « Celui qui guérit tout ».

On compte trois sortes de gui selon Pline :

Le stelis, qui pousse en Eubée sur le sapin et le mélèze. Le nom est grec (υφεαρ) et désignerait le loranthe.

L'hyphéar, qui croît en Arcadie. Le nom (υφεαρ) en est donné, comme le précédent, par Théophraste d'Eresos dans son *Histoire des Plantes*.

Le dryos hyphéar, qui atteint le chêne, le rouvre, le térébinthe et le pommier. Mais, ni le *Quercus pubescens Willd.* (Chêne ?), ni le *Quercus Robur L.* ou Rouvre ne portent de nos jours de gui.

Que faut-il en penser ?

La même appellation de dryos hyphéar est utilisée pour la germandrée. S'agirait-il de ce *Teucrium chamædryos* (Χαμαι-δρυς, le chêne nain, qui porte en français le nom de chênette ?

Ou bien encore le Δρυος υφεαρ serait-il le nom d'un gui originaire de la ville de Dryos en Thrace

(($\Delta\rho\upsilon\sigma$, $\Delta\rho\upsilon\sigma\sigma$)? Ou encore de la ville d'Épire du même nom ?

Cette dernière hypothèse semble la plus vraisemblable. Il y aurait eu confusion de la part de Pline entre l'arbre et la cité. De même que le stelis pousse en Eubée, l'hyphéar en Arcadie, le Dryos hyphéar, notre gui blanc, viendrait de Thrace.

La magie des Celtes

Quant à la notion de mages, telle qu'elle est présentée ici par Pline, elle nous semble capitale. Il s'agit en effet, de façon certaine, de mages des Gaulois et non des mages iraniens que l'on connaissait bien à Rome. Mais nous savons par ailleurs que le nom de druides est celui que l'on donne aux devins celtiques. Dans quelques siècles, l'évolution vers le christianisme fera disparaître l'appellation particulière, mais la dénomination générale subsistera. Le terme de mages continuera en Occident, pratiquement jusqu'à nos jours. Cornelius Agrippa, au XV^e siècle, Paracelse au XVI^e, le revendiqueront pour eux-mêmes.

La magie, d'ailleurs, pour le Napolitain, a régné en Gaule jusqu'à présent, jusqu'à ce que Tibère en ait délivré le monde. Pas tout à fait cependant, puisque la Bretagne en est encore infectée dans sa totalité. Sans doute en est-il de même dans tout l'Empire, mais l'auteur avouera difficilement qu'elle existe encore, puisque Tibère l'a proscrite.

L'œuf, qu'on appelle *virinum*, est produit par des serpents enlacés qui le fabriquent avec leur bave. Il convient de se le procurer au moment où il est pro-

jeté en l'air, avant qu'il n'ait touché terre. Lorsqu'on l'a recueilli, il faut s'enfuir à cheval, à bride abattue, et arrêter les poursuivants en franchissant un cours d'eau.

Pline dit avoir vu l'un de ces *oves anguinum* : il était de la taille d'une pomme ronde moyenne et le cartilage qui le recouvrait était creusé de cupules à la manière de celles des poulpes. Il permet de gagner les procès et d'être reçu par les rois⁵⁴.

Par ailleurs, Pline évoque le nom de deux plantes qui sont utilisées par les druides⁵⁵ : le *selago* qu'on cueille dans un linge neuf, de la main droite, mais du côté gauche du vêtement, lorsqu'on est habillé de blanc, les pieds lavés et nus, après avoir sacrifié avec du pain du vin ; et le *samolus*, à cueillir de la main gauche et à jeun, sans regarder en arrière, en évitant de la déposer en un autre lieu que celui où l'on met les boissons. Le premier est un talisman contre toute maladie et guérit les maladies des yeux. Le second est utilisé pour protéger les troupeaux de la maladie. L'usage en semble uniquement vétérinaire.

Quant à la verveine, elle permet de tirer les sorts et d'annoncer l'avenir.

⁵⁴ Pline, XXIX, 12.

⁵⁵ *Hist. Nat.* XXIV, 103-104.

Chapitre XXXIII : Le vol des oiseaux

Troque Pompée, à la fin du I^{er} siècle de notre ère, parle à son tour des druides dans ses *Histoires Philippiques*. Dans l'Abrégé (*Epitome historiarum philippicarum*) que Justin en a donné, il est affirmé que, plus que tout autre peuple, les Gaulois connaissent la science des augures et observent le vol des oiseaux.

Le fait est constamment répété dans la littérature antique. La divination, part importante de l'art druidique, serait donc d'abord augurale. Il faut évidemment entendre par là que l'observation des oiseaux, de leur mouvement, tient la première place dans l'interprétation de l'avenir et du présent caché. Mais cela n'exclut pas une mise en œuvre de ce mode de pronostication.

Autrement dit, on peut livrer à eux-mêmes des oiseaux domestiqués, comme les poules, et porter attention à leur comportement spontané.

On remarquera sans peine qu'une telle pratique n'a pas cessé en Occident jusqu'à nos jours, avec plus ou moins de succès.

Chapitre XXXIV : Dans le tombeau du Viale Manzoni

Viale Manzoni, à Rome, un monument funéraire, orné de fresques, a pu être daté des années 211 et 235. Il s'agirait d'un tombeau de gnostiques chrétiens,

élevé à l'intersection de deux voies anciennes, près de la voie Labicane. Le monument est situé à l'intérieur des remparts, à deux pas de la Porte Majeure et à cinq cents mètres à peine de la Basilique pythagoricienne, située, elle, en dehors de l'enceinte d'Aurélien.

Ce qui nous intéresse ici, ce sont non seulement les caractéristiques de la secte, directement influencée par le pythagorisme, mais aussi différentes reproductions de croix figurant sur les murs.

Nous en comptons quatre. L'une est une petite croix grecque qui barre le visage d'un personnage de telle manière qu'elle forme avec lui une croix cerclée. Une autre est représentée sous la forme d'une petite croix latine qu'une femme montre du doigt.

Les deux autres sont des compositions beaucoup plus complexes. L'une couvre la voûte de l'atrium. Il s'agit d'une croix formée par un cercle central d'où émanent quatre ellipsoïdes comme des bras. L'ensemble est contenu en partie dans un cercle concentrique, lui-même inscrit dans une amande. Au centre, un homme.

La dernière représentation cruciforme est une croix cerclée constituée, comme la précédente par un cercle central d'où s'échappent quatre bras qui se terminent par quatre sortes de caboches. Un deuxième cercle concentrique contient la croix, un troisième enferme la plus grande partie de l'ensemble. Enfin ce dernier cercle est installé au centre d'une croix à bras pattés. Au milieu trois personnages, deux hommes, dont l'un tient un livre et l'autre une baguette, autour

d'une femme. Des paons, des hippocampes et des hommes ornent les environs.

Selon Jérôme Carcopino, qui s'est vivement intéressé à ces lieux et en a fourni une recension complète⁵⁶, la croix n'était pas, à cette époque, utilisée comme symbole par les chrétiens. Il faut attendre au moins le IV^e siècle et l'Édit de Constantin pour en permettre le développement.

Il ne s'agit donc pas ici de croix chrétiennes. Mais s'agit-il même de la croix du Christ ? Ne s'agit-il pas de ces croix sans Christ comme nous en connaissons, plus tard, sur les routes de Bretagne ? Chose curieuse d'ailleurs, elles ressemblent étrangement aux monuments que l'on verra fleurir en Bretagne et en Irlande aux VII^e et VIII^e siècles. Des croix à quatre caboches figurent, étonnamment semblables à celle-ci sur l'Évangélaire de Lindisfarne et sur celui de Liechfield, mais aussi, en pierre, sur la croix de Kerduelic en Plomeur.

La croix celtique, donc cerclée, à centre arrondi, est marquée clairement sur la pierre incluse en marche à la chapelle de Languidou. On retrouve le même motif, nettement indiqué, sur la croix monumentale de Kilrea (Kilkenny), ainsi que sur celle d'Iona (Écosse). Les trois cercles concentriques sont dessinés par ailleurs à Saint-Laurent du Pouldour. La croix extérieure à bras pattés du Viale Manzoni est reproduite à de multiples exemplaires parmi les croix archaïques de Bretagne. À Clolnmacnoise (Offaly),

⁵⁶ Jérôme Carcopino, *De Pythagore aux Apôtres*, Paris, Flammarion, 1956.

une pierre tombale reproduit le motif du cercle central, dans lequel tourne une sorte de triskell, et des bras à quatre caboches.

Ajoutons que les trois personnages centraux, qui figureraient selon Carcopino, la Triade des Naaséniens, deux hommes et une femme, correspondent très bien à la Trinité de la mythologie arthurienne, Guenièvre entre Arthur et Lancelot, Yseult entre le roi Marc'h et Tristan.

La baguette enfin est toute semblable à celle des druides.

Que sont donc ces croix qui apparaissent ainsi dans la première partie du III^e siècle, à Rome, et qui resurgiront en Irlande et en Bretagne cinq siècles plus tard ? Pour Carcopino, ce sont des symboles naaséniens, d'influence pythagoricienne.

On ne retrouve nulle part ailleurs l'usage de la croix celtique dans la tradition pythagoricienne. Cependant, la plus ancienne représentation de la croix dite celtique, ou, ce qui revient au même, de la rouelle à quatre essieux, figure sur les disques d'or irlandais, datant de 2000 avant Jésus-Christ, trouvés à Teda-vnet (Monaghan). Plus récemment, datant de l'âge du bronze final, c'est-à-dire de l'époque où Ulysse s'en venait aux Portes de l'Enfer, le pendentif découvert à Guévaux en Suisse, sur le lac de Morat, est une croix cerclée. On peut le voir aujourd'hui au Musée d'archéologie et d'histoire à Lausanne, vitrine 30. Il daterait de 1200 à 800 avant notre ère.

Sur le chaudron de Gundestrup, le même motif se retrouve dans la main de Taranis. Des monnaies gau-

loises à la croix, provenant du territoire des Tectosages, la région de Toulouse, appartient à diverses collections et notamment à la Bibliothèque Nationale. Les pièces tectosages portent généralement au revers une croix qui forme avec la rotondité du sou une croix celtique. Il semble y avoir une relation avec les quatre quartiers de la lune.

Le numéraire de Rhoda, en Narbonnaise, et ses imitations, ont également un revers marqué très nettement d'une croix celtique, ici reproduite intégralement avec les quatre branches à la grecque et le cercle. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale en présente une vingtaine, dont une au moins, la 2346, est parfaite⁵⁷. Certaines ont, de façon très claire, les bras qui sortent du cercle. Mais il n'y a pas de caboches.

Nous n'avons pas de preuves que les Pythagoriciens aient disposé de la croix. Mais les pièces gauloises reproduisent d'ordinaire des motifs religieux ou philosophiques, auxquels les druides ne peuvent pas avoir été étrangers. On a tout lieu de penser en tout cas que des motifs aussi anciennement utilisés dans le monde celtique, avec un sens rituel — le chaudron de Gundestrup en est la preuve — n'ont pas manqué de faire partie de la transmission à Pythagore. Qu'ils soient ensuite passés des Pythagoriciens aux Naaséniens n'a rien d'extraordinaire.

⁵⁷ *Atlas des monnaies gauloises*, par Henry de la Tour, Paris, Plon et Nourrit, 1892, pl. VIII. La 2346 est reproduite dans Gwenc'hlan Le Scouëzec et Jean-Robert Masson, *Pierres sacrées de Bretagne*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 18.

Chapitre XXXV : La triade de Diogène Laërce

Dans sa *Vie et doctrine des philosophes célèbres*, Diogène Laërce, à la fin du II^e siècle, s'intéresse aux druides. C'est au tout début de son Prologue qu'il en parle. « Certains disent » en effet que l'étude de la philosophie trouve son origine chez les Barbares. Diogène Laërce cite, parmi ces premiers philosophes, les Mages chez les Perses, les Chaldéens ou les Assyriens, les Gymnosophistes dans l'Inde et les Druides ou Semnothées chez les Celtes et les Gaulois.

L'auteur se réfère au *Magikos* d'Aristote et au vingt-troisième livre de *La succession des philosophes* de Sotion.

Un peu plus loin, l'auteur s'oppose à cette conception d'une origine barbare de la philosophie. Les Grecs en effet, nous dit-il, sont à l'origine non seulement de la philosophie, mais même de la race humaine.

Cet accès d'autosatisfaction passé, Diogène, s'intéressant au genre particulier que la philosophie a revêtu selon les peuples, cite l'usage des Gymnosophistes et des Druides de parler par sentences⁵⁸, comme celle-ci : « Il faut vénérer les dieux, ne pas faire de mal et s'exercer au courage. » Le proverbe est structuré en trois, comme nombre de formules, nombre de symboles, nombre de constructions le seront par la suite dans le monde celtique.

Cette importance de l'expression par trois doit être

⁵⁸ On traduit parfois par « énigmes », mais l'on ne voit pas où se trouve l'énigme dans la triade citée.

soulignée. Si cette modalité n'est pas le propre des Gaulois, elle est tout de même si fréquente que nous serons amenés par la suite à tenir pour druidiques les triplicités très marquées. C'est d'un véritable mode de penser et d'exprimer qu'il s'agit. Nous avons vu en outre la divinisation de ce principe qui précède, dans l'histoire de la pensée, la Trinité chrétienne et a certainement beaucoup facilité l'adoption du Christianisme par les élites en Occident.

Il convient de remarquer encore que c'est à Diogène Laërce que nous devons, à propos de Pythagore, une référence à Elien et à Jamblique, affirmant que « ses disciples pensaient de lui qu'il était l'Apollon venu de chez les Hyperboréens ». Nous avons déjà eu l'occasion de tirer de ce type d'affirmation des conséquences d'importance.

Chapitre XXXVI : Comment arrêter une armée

Tacite écrivait, en 116 de notre ère, sous le nom d'Agricola, l'histoire de la conquête de la Grande-Bretagne par les Romains. Concernant les druides, il nous fournit deux types de renseignements : d'une part le récit d'une opération magique, d'autre part quelques éléments généraux. Ceux-ci sont simples : l'existence de bois sacrés que le vainqueur s'empresse de couper, la pratique de sacrifices humains à partir des prisonniers de guerre, et une mantique qui correspond à la divination romaine par les entrailles.

Les bois sacrés, ici encore, sont premiers. Le culte est donc tout orienté vers l'arbre et la réclusion dans la forêt. Le sacrifice humain est limité aux prisonniers de guerre. On peut admettre que les condamnés de droit commun passaient également entre les mains du bourreau : cela n'a guère changé parmi nos peuples modernes, démocratiques et civilisés.

L'opération magique est constituée par la présence sur les lieux d'une armée gauloise autour de laquelle des rites se déroulent : des femmes en noir brandissent des torches et circulent entre les rangs des soldats, des druides les entourent, les bras levés et « priant ». En fait de prières, il s'agit plus probablement de malédictions.

L'efficacité de la magie mise en œuvre est certaine, puisque les soldats romains sont frappés de stupeur et sont « comme paralysés ». Il s'en est fallu de peu, si nous comprenons bien Tacite, pour que l'armée romaine ne soit pas mise en pièces. C'est donc que le caractère inattendu de la scène, l'ampleur de la mise en scène développaient par eux-mêmes une puissance capable d'annihiler le courage des légionnaires.

Les troupes d'Agricola n'étaient pas des enfants de chœur. Ils en avaient vu d'autres. Mais l'intervention ici d'un élément sacré et magique leur ôte toute agressivité. On envisage un protocole hypnotique dans lequel interviendraient notamment les torches des femmes. Mais cela est sans doute insuffisant à tout expliquer. L'essentiel est de provoquer une déstabilisation des légionnaires et l'incongruité du phénomène y suffit.

Qu'ils se voient accueillis non par une bonne armée conforme aux lois de la guerre, mais par des gens de toute sorte, dont nombre d'entre eux n'ont rationnellement rien à faire ici, est un élément essentiel. Ils ont affaire à des furies, à une légion d'enfer. Il faut qu'ils réduisent l'affaire à sa plus juste expression, qu'ils rationalisent ce qui est irrationnel, ne pas avoir peur d'une troupe de femmes et de fanatiques, et c'est alors qu'ils peuvent attaquer.

Annales, livre XIV, chapitre XXX :

« Sur le rivage se tenait l'armée ennemie, hérissée d'armes et d'hommes, avec des femmes courant entre les rangs ; à la manière des furies, en vêtements de deuil, les cheveux défaits, elles brandissaient des torches et, tout autour, des druides, adressant aux dieux, les bras tendus vers le ciel, des prières sinistres : l'étrangeté de ce spectacle frappa les soldats de stupeur au point que, comme s'ils étaient paralysés, ils offraient leur corps aux coups, sans bouger (*Novitate aspectus perculere militem ut quasi hærentibus membris immobile corpus vulneribus præberent*).
« Puis, aux exhortations de leurs chefs, et s'encourageant eux-mêmes à ne pas avoir peur d'une troupe de femmes et de fanatiques, ils attaquent, abattent ceux qui se trouvent devant eux et les encerclent dans leurs propres feux. Une garnison fut ensuite imposée aux vaincus, on coupa les bois sacrés, lieu de leurs sauvages superstitions ; car, chez eux, offrir, sur les autels, le sang des prisonniers et consulter les dieux

avec des entrailles humaines était considéré comme des pratiques permises⁵⁹. »

Ce texte présente un grand intérêt parce qu'il nous montre maintenant, en action, la magie des druides, dont on nous a tant parlé. Il s'agit essentiellement d'une mise en scène : des femmes en deuil, les cheveux sur le dos, brandissant des torches. Elles forment le centre du tableau. Autour d'elles, des druides, les bras tendus vers le ciel, font des « prières sinistres ».

L'attention est donc attirée vers des femmes qui dansent un étrange ballet. L'élément féminin ne peut manquer d'intéresser les légionnaires. Ce n'est pas le lieu d'en rencontrer d'ordinaire, surtout dans une tenue apparemment négligée. Elles tiennent des torches et constituent ainsi un foyer lumineux. Il y a là manifestement une captation des sens, un détournement de la volonté.

Le résultat obtenu n'est pas moins remarquable : les soldats sont littéralement frappés de stupeur « comme s'ils étaient paralysés » et ils offrent leurs corps aux coups. C'est là, sans conteste possible, la description d'un phénomène d'hypnose, ou comme on disait autrefois de fascination : le mot latin *perculere* a ici le sens d'ébranler l'âme et il en résulte une paralysie, un engluement (*hærentibus membris*). Le corps est immobile, alors qu'il devrait être actif, l'esprit est inconscient des coups qu'il reçoit.

Un autre texte de Tacite (*Histoires*, IV, LIV), nous présente un fait et le sens que les Druides, ou du

⁵⁹ Tacite, *Annales*, livres XIV et XXX. Traduction Pierre Grimal, Paris, Gallimard.

moins les Gaulois, en tirent : le Capitole a brûlé. On pourrait se contenter de l'affirmation de l'événement. Ce n'est pas le cas.

« La Ville, disaient-ils (les Gaulois), avait été autrefois prise par les Gaulois, mais, comme la demeure de Jupiter était restée inviolée, l'Empire n'avait pas été ébranlé ; ce feu, voulu par le Destin, (l'incendie du Capitole) était un signe de la colère céleste et présageait que la domination sur l'humanité allait passer aux nations d'au-delà des Alpes ; c'étaient du moins les prophéties que dictaient aux druides leurs vaines superstitions ».

Nous sommes ici en présence de la divination par conjecture, dont nous parlait Cicéron. L'opération mentale des Druides consiste à trouver le sens de l'événement. Un fait n'existe pas seulement en lui-même, il ne saurait être limité à sa réalité stricte, mais il s'agit de comprendre ce qu'il veut dire.

L'interprétation est très politique. Voilà cent cinquante ans que la Gaule a été soumise par César et le rêve des vaincus est, non seulement de recouvrer la liberté, mais encore de prendre en mains l'Empire du monde.

Chapitre XXXVII : Clément d'Alexandrie

Né vers 150, mort vers 215, Clément était chrétien.

Il nous rapporte l'opinion d'Alexandre Polyhistor selon laquelle Pythagore aurait écouté les leçons des

Gaulois et des Brahmanes. Il parle ensuite de Numa, roi des Romains qui aurait été pythagoricien et qui interdit aux Romains de faire une image de Dieu semblable à un homme ou à un animal.

Numa, second roi de Rome, ne pouvait appartenir à la secte, puisqu'il vécut d'environ 715 à 672 à peu près, donc antérieurement au philosophe de Crotona. Mais son interdiction de l'anthropomorphisme, faite par un homme qui fonda la religion officielle romaine, rappelle curieusement les règles gauloises, certainement druidiques. On ne voit pas très bien où il aurait pris cet usage sinon chez les Gaulois.

Clément affirme, à la suite de bien d'autres, que la philosophie est d'origine barbare et ce n'est que secondairement qu'elle est venue chez les Grecs. Il cite comme prédécesseurs des Grecs « les prophètes des Égyptiens, les Chaldéens des Assyriens, les Druides des Gaulois, les Chamanes des Bactres et ceux d'entre les Celtes qui se sont occupé de philosophie... les Mages des Perses, les Gymnosophistes des Indiens et d'autres philosophes barbares⁶⁰ ».

Plus loin, il admet que « ...vraiment, les symboles pythagoriciens dérivent tout à fait de la philosophie barbare⁶¹ ». L'affirmation est ici formelle. C'est Pythagore qui est le disciple des barbares et non l'inverse. Il est vrai qu'il y a huit cents ans écoulés depuis Pythagore et que les renseignements ne sont plus très précis. Il n'en reste pas moins que la quasi-totalité des

⁶⁰ *Stromates*, livre I, chapitre XV.

⁶¹ *Stromates*, livre V, chapitre V.

auteurs qui se sont occupé des origines de la réflexion en Grèce considère l'affaire de cette manière.

Les relations des Druides avec Pythagore ont fait couler beaucoup d'encre. La plupart des auteurs qui en parlent considèrent que l'origine de la philosophie se trouve chez les Barbares et citent les Gymnosophistes (Yogis ?) indiens, les mages persans, les prêtres égyptiens, les Chaldéens et, chez les Gaulois, les Druides. Pythagore aurait été s'instruire chez eux. C'est le point de vue d'Alexandre Polyhistor, de Diogène Laërce, de Clément d'Alexandrie, de Jamblique, d'Ammien Marcellin et de Timagène.

Le fait serait confirmé en outre par l'indication de Clément d'Alexandrie, répétée de Diogène Laërce, selon laquelle Pythagore serait Apollon Hyperboréen. Seul, Hippolyte de Rome soutient le contraire. Les Druides, pour lui, seraient les disciples de Pythagore : ils auraient été enseignés par Zalmoxis, l'élève thrace du Maître.

En fait il semble bien que Belenos ait été l'Apollon originel. Si l'on tient compte du fait qu'en dorien le nom du dieu était Apellon, on admettra volontiers que l'un puisse venir de l'autre et si l'on écoute les Grecs eux-mêmes, c'est Apellon qui viendrait de Belenos.

Une distinction très nette est faite par Clément d'Alexandrie, entre les Gaulois d'une part et les Celtes de l'autre, sans qu'il soit possible, au II^e siècle de notre ère, de comprendre en quoi cette différence pouvait consister. Peut-être s'agit-il simplement, en conformité avec la tradition présentée par César, de la séparation existant entre l'ensemble des Gau-

lois, dans leur diversité, du Rhin aux Pyrénées, et les Celtes, habitants de la Seconde Lyonnaise, précédemment appelée Celtique.

Les Celtes étaient proches des Belges. En revanche, ils étaient profondément distincts des Aquitains qui vivaient au-dessous de la Garonne et qui parlaient une autre langue, sans doute l'ibère, ancêtre du basque. La volonté unificatrice jacobine de la France moderne a toujours passé sous silence cette opposition et a refusé de reconnaître le fait fondamental que la Gaule n'est pas une unité, mais qu'elle est, comme le disait César, divisée en trois parties.

Chapitre XXXVIII : Ogmios le beau parleur

Le dieu Ogmios nous est connu par Lucien qui vivait à la fin du II^e siècle. Ogmios est un vieillard. Les oreilles des hommes disposés devant lui sont attachées à sa langue. On a généralement vu là une allégorie de l'éloquence. Peut-être. La puissance de la parole était bien connue des Gaulois et il semble acquis qu'une médecine du dit existait dans leur pays.

Le nom d'Ogmios est à rapprocher d'*ogham* qui, en irlandais, désigne un système d'écriture. Le rapport du dieu avec le mot paraît donc ici très net.

Plus que de l'éloquence, ce serait de la magie du verbe qu'il s'agirait, de la puissance qui s'exprime dans le mot et la phrase du praticien ou de l'orateur. Nous possédons ainsi de courts textes, parfois incom-

préhensibles, parfois rédigés en gaulois, qui servaient aux médecins à dissiper une affection, à provoquer la guérison d'une maladie.

On trouvera au IV^e siècle, dans Marcellus de Bordeaux, un certain nombre d'exemples de ces direx guérisseurs. On n'en voudra pour exemple que l'appel à l'intervention du dieu Cheval, Marc'h sous sa forme moderne, Marcos sous sa forme ancienne. La voici : IN MON DERCOMARCOS AXATISON, ce qui signifierait selon Léon Fleuriot : « Que Marcos emmène cela (qui est) dans mon œil »

Mais antérieurement existaient des textes écrits dont la valeur magique est indiscutable. Ainsi de la tablette de Chamalières (Puy de Dôme) qui daterait de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. Elle fut trouvée au lieu-dit la Source des Roches et se trouve ainsi mise en relation avec le culte des fontaines. Comme celle qui nous intéresse ici est une eau thermale, on entend donc que le lieu était sacré.

De même le plomb du Larzac, découvert dans la nécropole gallo-romaine de l'Hospitalet du Larzac, le pendentif de Lezoux qui comprend sept lignes d'interprétation difficile, les cent trente épigraphies découvertes au niveau romain des sources de Bath, en Grande-Bretagne, en brittonique ancien, la plaque de Rom (Deux-Sèvres) et celle de Poitiers⁶².

On lit sur l'une des faces du plomb du Larzac : « Envoie le charme de ces femmes contre leurs noms (qui sont) ci-dessous ; cela (est) un charme de sor-

⁶² On consultera, à ces divers propos, l'ouvrage de Pierre-Yves Lambert, *La langue gauloise*, Paris, Editions Errance.

cière ensorcelant des sorcières. O Adsagsona, regarde deux fois Severa Tertionigna, leur sorcière de fil et leur sorcière d'écriture, qu'elle relâche celui qu'elles auront frappé de defixio, avec un mauvais sort contre leurs noms, effectuée l'ensorcellement du groupe ci-dessous». Suivent une douzaine de noms féminins.

Ces femmes étaient des druidesses, comme il en existait à l'île de Sein ou bien comme nous en verrons plus tard dans l'Est de la Gaule. Il ne faut jamais oublier que les druides, hommes et femmes, étaient des mages et qu'ils procédaient à des envoûtements et à des anathèmes. Ils jetaient des sorts. Ils prononçaient des formules d'exécration et de condamnation, voire d'exclusion. Ils pouvaient excommunier et c'était là, comme ce le sera au moyen âge, une sentence terrible. Ils bénissaient et ils maudissaient.

Le rôle de la parole est ainsi souligné. Nous aurons l'occasion d'en reparler, notamment à propos du temple de Grand.

Chapitre XXXIX : Zeus ou le grand chêne

Dans ses «Dissertations»⁶³, Maxime de Tyr, à la fin du II^e siècle, nous dit que Zeus est un dieu des Celtes et qu'il est représenté par un grand chêne.

Il est évident que le dieu celtique ne s'appelait pas Zeus. C'est là bien sûr le nom grec, comme d'autres

⁶³ VIII.

fois on nous fournit le nom latin. Cela n'a peut-être au fond pas beaucoup d'importance. La religion de ces différents peuples était d'origine indo-européenne et ne présentait pas beaucoup de différences. Il est sûr que Taranis, c'était aussi Zeus ou Jupiter, les jeteurs de tonnerre.

Les dieux gaulois, qui avaient eux-mêmes beaucoup de noms, se sont conservés sans y paraître. Les dieux dits romains ou grecs sont en fait des notions synthétiques. Taranis est une représentation imagée d'un Jupiter gallo-gréco-romain. Teutatès, le dieu du peuple, est une forme de Gargantua, le peuple de Gargan : c'est aussi, bien sûr, Mercure-Hermès. Il ne faut pas oublier que les dieux romains eux-mêmes, au début de notre ère, avaient été pratiquement absorbés par les divinités grecques équivalentes.

Le fait que « Zeus » soit un chêne met en relation la divinité avec la philosophie de la nature pratiquée par les druides. Le dieu du tonnerre a pour correspondant, dans le règne végétal, le chêne. Ainsi se manifeste le culte de l'arbre dont nous allons entendre parler tout au long des millénaires à venir.

Chapitre XL : Des disciples de Pythagore

Au début du III^e siècle de notre ère, le chrétien Hippolyte écrivit la *Réfutation de toutes les hérésies*.

À l'occasion, dans cet ouvrage, il s'occupe des druides qui, chez les Celtes, nous dit-il, pratiquent la

prophétie à la manière des Pythagoriciens, par l'intermédiaire des cailloux et des nombres. Ce seraient d'ailleurs, à bien des égards, selon Hippolyte, des disciples de Pythagore. Ils suivraient les enseignements du maître, qu'ils auraient appris de la bouche même de Zalmoxis, son élève thrace⁶⁴.

Les druides pratiquent la divination, notamment par les chiffres, et la magie. Cette mention de l'arithmologie est la seule en son genre. Elle est intéressante en ce sens que, outre le fait qu'elle forme un lien supplémentaire avec les pythagoriciens, elle remet en mémoire un art de calculer, tel qu'on le découvre déjà sur les dalles de Gavrinis.

Cette analogie entre la tradition druidique et les enseignements de Pythagore a été bien souvent remarquée. Cependant c'est ici la seule fois que les druides sont considérés comme les élèves et non les professeurs. La plupart du temps, c'est l'inverse qu'on nous apprend.

La reconnaissance du penseur de Crotonne comme Apollon Hyperboréen par Elien, au II^e siècle avant notre ère, par Jamblique et par Diogène Laërce, non moins que les relations entretenues par Pythagore avec les Celtes, plaide en faveur d'une influence culturelle profonde des druides, tenus pour le clergé de Belenos, sur le père de la philosophie grecque.

Apollon Hyperboréen était, nous l'avons vu, un dieu de l'extrême-occident transplanté sur la Méditerranée et devenu là le précepteur de la culture et en parti-

⁶⁴ *Refutatio omnium heresium*, I, 2, 17.

culier le maître de la médecine. Lui assimiler Pythagore revient à dire que celui-ci avait reçu les enseignements complets des premiers adorateurs de Belenos.

La mention d'Élien⁶⁵ était considérée dans l'École, comme un *akousma*, c'est-à-dire comme un texte capital. On ne peut donc le rejeter légèrement, mais il faut au contraire lui accorder son importance.

Chapitre XLI : Teutatès et Épona

Au début du III^e siècle, Minucius Felix nous rend compte de ce que pouvait être la religion celtique, selon lui, en Gaule.

Les différentes divisions territoriales ont chacune leurs rites et leurs dieux propres. Ceci rend bien compte de la diversité des noms à travers la Gaule et de l'abondance des épithètes.

D'une certaine manière, l'*interpretatio romana* a permis de les regrouper et d'introduire un certain ordre dans le maquis des dénominations divines.

Une figure émerge toutefois, celle de Mercure, c'est-à-dire de Teutatès. Ce mot semble une détermination très générale : il s'agirait dieu de la tribu, des gens, de la nation, comme on peut l'entendre de *teut*, l'équivalent de l'allemand *deutsch*.

Mercure est donc vénéré en premier lieu et Minucius Félix ajoute qu'on lui offrait autrefois des sacri-

⁶⁵ II, 26.

fices humains. On notera donc qu'au début du III^e siècle de notre ère, cet usage est considéré comme une antiquité. Les Celtes ont suivi l'évolution générale du monde occidental à cet égard et ont renoncé aux pratiques de sang qui étaient antérieurement monnaie courante dans toute l'Europe.

Les Gaulois adorent également la déesse Épona, qui est représentée dans la statuaire, comme une femme à cheval. Nous la connaissons bien par certaines figurines où elle se tient assise en amazone. Son nom paraît signifier : « Celle du cheval », ou, plus simplement, « la Jument ».

Vers la même époque, Tertullien répétera les affirmations que nous venons d'entendre, sans doute pour avoir eu les mêmes sources que notre auteur. Cent ans plus tard cependant, Minucius Félix trouvera un contradicteur en la personne de L. Cecilius Firmianus, dit Lactantius. Dans la première moitié du III^e siècle, ce rhéteur latin, devenu chrétien et précepteur du fils de Constantin, n'hésitera pas à écrire que les Gaulois font des sacrifices humains à Teutatès et à Esus. Ses informations ne semblent pas très sûres, un siècle après Minucius Félix, et seraient plutôt inspirées par le fanatisme.

Chapitre XLII : Les druidesses du III^e siècle

L'on aurait pu croire le druidisme éteint, ou au moins en voie d'extinction, si au III^e siècle de notre

ère, Alexandre Sévère ne découvrait, au long des routes de Gaule, la présence d'une femme-devin qu'il n'hésite pas à qualifier de femme druide.

« On rapporte ces présages de mort : une femme druide s'exclama en gaulois alors qu'il allait : va, n'espère pas la victoire, et n'aies pas foi en tes soldats⁶⁶. »

Nous avons à faire ici à une femme qui exerce la divination, l'une des fonctions principales des druides. Elle est donc Watès, à moins qu'elle ne soit druide au plein sens du terme.

Au III^e siècle de notre ère, en dépit de l'édit de Tibère et de celui de Claude, deux cents ans plus tôt, le druidisme se porte bien. Il est le fait de femmes : est-ce là un usage nouveau ou bien en a-t-il toujours été ainsi ? Il est impossible de répondre, puisque nous ne connaissons précédemment qu'un seul druide, Divitiacos, un homme. Cependant des femmes exerçaient le druidisme sur l'île de Sein, comme nous l'apprend Pomponius Mèla.

Il semble donc que les femmes-watès et les femmes-druides existaient. Il semblera de plus en plus évident au cours des siècles que les devins et les bardes seront surtout des femmes.

Chapitre XLIII : Les druides de Maximinus Maior

Toujours au III^e siècle, dans son Histoire Auguste,

⁶⁶ XVIII, 60, 6.

Maximinus Maior rapporte qu'au sanctuaire d'Aquilée, le dieu Belenos se prononce pour la victoire de Maximin, par l'intermédiaire des haruspices⁶⁷.

Belenos était, nous l'avons vu, un dieu gaulois, non sans rapports avec l'Apollon hyperboréen. La divination fait donc partie de son domaine, comme de celui de la Pythie delphique, et c'est de lui sans doute que les druides tenaient leurs connaissances mantiques. L'on signale ici une manière particulière de prédire l'avenir, que nous n'avions pas rencontré encore, l'haruspicine qui examine les entrailles des victimes sacrifiées.

Ici encore, la prévision s'opère sur un sujet politique. L'intervention des ministres de Belenos, c'est-à-dire des druides, sans doute sollicitée par l'un des candidats à l'Empire, sinon les deux, est la marque d'une importance particulière qui leur est reconnue.

Aquilée est une ville voisine de Trieste, au nord-est de Venise. Elle est donc en Gaule transpadane, assez loin de la Gaule centrale, et aux frontières d'un monde non-gaulois. On voit par là combien, au III^e siècle de notre ère, les divinités celtiques sont vénérées, et jusqu'en Italie du Nord, aux portes de l'Illyrie.

À Aquilée toujours, les empereurs Dioclétien et Maximin dédiront une stèle au dieu Belenos, dont l'importance s'affirme encore. Les Empereurs eux-mêmes, successeurs de Tibère et de Claude qui avaient proscrit les druides au I^{er} siècle, vouent maintenant

⁶⁷ XIX, 22, 1.

leur dévotion aux grandes figures des Celtes. C'est là une confirmation du texte de Maximinus Maior.

Chapitre XLIV : Flavius Vopiscus et les druidesses

À Tongres, au III^e siècle de notre ère, une druidesse promet l'Empire à Dioclétien, quand il aura tué un sanglier⁶⁸. Ce qui arriva en effet quand il eut tué le préfet du prétoire Aper, ce qui en latin signifie le sanglier, en 284.

La ville de Tongres était le chef-lieu d'une cité de la Gaule Belgique. Elle se trouvait tout à fait au nord de la Gaule, à proximité des Germains. Actuellement elle est située à proximité de Liège et de Maastricht.

Dioclétien « disait en effet qu'à un certain moment Aurélien avait consulté des druidesses gauloises, cherchant à savoir si l'empire resterait à ses descendants. Il dit qu'elles avaient répondu : « Il n'y aura pas de nom plus illustre dans l'état que celui des descendants de Claude. » Il est donc bien vrai que le présent empereur Constance est de la même race et je pense que ses descendants parviendront à la gloire qui leur a été prédite par les druidesses⁶⁹. »

Aurélien régna de 270 à 275. L'événement se situe donc entre ces deux dates.

Dioclétien à Tongres, avant 284, Aurélien peu après

⁶⁸ Chez Numérien, XXX, 14, 2.

⁶⁹ *Vie d'Aurélien*, XLIV.

270 consultent des femmes-druides dont l'existence ne paraît pas particulièrement menacée. Non seulement l'édit de Tibère semble complètement bafoué, mais il apparaît que la devineresse prend plaisir à parler des descendants de Claude : c'était lui notamment qui avait interdit le druidisme sur le territoire de l'Empire.

Les druidesses apparaissent totalement libres et respectées. Il est remarquable qu'il s'agisse régulièrement de femmes.

Chapitre XLV : Les druides de Jamblique

Dans sa *Vie de Pythagore*, Jamblique (vers 250-330) évoque, une fois de plus, le fait que Pythagore aurait reçu un enseignement des Celtes. Il rejoint à cet égard la quasi-totalité des auteurs qui, avant lui, ont parlé de ce peuple, en contradiction avec les affirmations d'Hippolyte de Rome.

On peut donc conclure à ce sujet. Tout porte à penser que Pythagore reçut l'enseignement des druides et non l'inverse. L'antiquité des druides, mais aussi le fait que Pythagore ait rencontré d'autres maîtres, comme les Gymnosophistes par exemple, laisse bien à penser que la transmission se fit dans le sens reconnu par la plupart des auteurs. On voit mal d'ailleurs des groupes humains bien constitués dans le monde celtique adopter les théories d'un philosophe grec isolé.

Enfin le seul fait que Pythagore ait été tenu pour

Apollon Hyperboréen le met bien dans la ligne des doctrines nord-occidentales.

Chapitre XLVI : Les communautés druidiques

Dans ses *Rerum gestarum libri*⁷⁰, Ammien Marcellin (330-400) reproduit sur la société celtique ce que disait Timagène au premier siècle de notre ère. Ici encore, les trois classes sont considérées comme constituantes du collège druidique. L'étude des arts et des sciences est dans la Gaule le fait de trois catégories d'hommes, les bardes, les eubages et les druides. Les Bardes chantent les actions des héros. Les Eubages sont considérés comme s'occupant de matières plus élevées. Ils ont pour objet les sciences de la nature. Ils semblent donc remplacer ici les Watès, communément cités précédemment.

Les Druides vont plus loin encore. Ils sont remarquables par leur intelligence, ils vivent en communautés, à la manière des Pythagoriciens, et ils s'intéressent à la philosophie. Ils tiennent les âmes pour immortelles, marquant ainsi leur mépris pour la réalité humaine.

Les Druides sont présentés comme des penseurs et des savants. Une notion intéressante et peu commune les présente ici comme vivant en communautés. Cette notion de collectivités formées par les Druides, sera

⁷⁰ XV, 9, 8.

reprise au XVIII^e siècle par John Toland dans son *Pantheisticon* : « Les Druides, écrivait-il, qui avaient l'esprit plus élevé, étaient liés par des Sociétés..., se sont élevés par l'étude des choses les plus cachées et les plus obscures⁷¹.

L'on est tenté évidemment, à la lecture de ce passage, d'établir une relation entre les collectivités du IV^e siècle de notre ère et les établissements cénobitiques de l'Église celtique dans l'époque suivante. On mettra ainsi en cause les Culdées, dont on ne sait pas exactement qui ils étaient, mais qui laissent soupçonner la possibilité d'une tradition druidique.

Un autre pont peut être évidemment établi entre ce druidisme tardif et le nouveau druidisme dont précisément John Toland fut l'un des fondateurs. Le présent texte même et ses annexes apparaissent un peu comme la lettre de fondation du druidisme moderne.

Le lien avec Pythagore est une fois de plus affirmé et présenté comme allant de soi.

Chapitre XLVII : La Porte des Enfers

L'ancien nom de la Bretagne Armoricaïne était *Letavia*. Les Actes de saint Gildas, abbé de Rhuys, l'attestent. Quel était le sens de ce mot ?

On a rattaché ce nom à une racine indo-européenne, latin *letum*, mort, grec *Léthé*. Par ailleurs la

⁷¹ Ammien Marcellin, XC, 9.

mère d'Apollon l'Hyperboréen, la femme-cygne, s'appelait Lêto : était-elle Létavienne ? ou mieux encore, de l'Autre Monde ? Existe-t-il une relation entre les deux mots ?

Il semble bien que la péninsule armoricaine ait jadis été tenue pour le pays de la mort, soit qu'à l'extrême occident, elle ait servi d'embarcadère vers l'Autre Monde, soit même qu'elle ait été le lieu d'errance des âmes qui n'accédaient pas encore aux lieux bienheureux.

Claudien, au IV^e siècle de notre ère, s'est fait l'écho, comme le fera plus tard Procope de Césarée, comme l'avait été avant lui Plutarque, de cette tradition du domaine occidental. Dans son *In Rufinum*, il écrit :

« Au bout de la Gaule, là où s'étend son dernier rivage, il est un lieu baigné par les flots de l'Océan. C'est là que, selon la tradition, Ulysse, après de sanglantes libations, mit en agitation le peuple qui ne converse plus. En ces lieux, se fait entendre le lugubre gémissement des ombres qui voltigent avec un faible bruissement ; et les gens voient errer de pâles fantômes et des apparences d'êtres qui ont fini de vivre. C'est de là que la déesse s'élançe ; son apparition suffit à ternir le radieux éclat de Phoebus ; son hurlement épouvantable déchire la voûte éthérée ; la Bretagne frémit à ce bruit sinistre ; le sol, au pays des Sénonais, se déchire avec fracas ; la mer s'arrête et rebrousse en arrière, et le Rhin, couvrant au loin ses rives, reste stagnant. »

Ce pays, « baigné par les flots de l'océan », qui se trouve « au bout de la Gaule, là où s'étend son dernier

rivage » est évidemment la Letavia, la Bretagne. Ulysse y est venu : c'est la version des faits que nous avons adoptée en présentant le voyage d'Ulysse comme une pérégrination jusqu'aux rivages nord-occidentaux de l'Europe. En ces lieux, se trouve la Porte, et même le lieu, des Enfers.

Une déesse y règne, qui paraît proche de l'Hécate grecque. Peut-être s'agit-il d'Ahès, la tueuse d'hommes, dont on connaît les analogies avec la Gorgone. Elle aurait pétrifié les hommes comme en témoignent les nombreuses pierres de toutes sortes qui peuplent le territoire de l'Armorique. Son hurlement épouvantable qui modifie profondément les conditions d'existence jusqu'à voiler le soleil, peut engendrer le processus de transformation des êtres.

Ce texte est en tout cas la confirmation que l'Armorique est bien le pays de la Mort, sans doute le point de passage vers un Autre Monde, présent plus tard dans l'histoire de toute la littérature bretonne. Des siècles répéteront cette affectation des terres léta-viennes à la Mort, l'Ankou.

Chapitre XLVIII : Les duses de saint Augustin (fin du IV^e siècle)

Les démons appelés *duzii* attaquent les femmes. Ces individus sont d'autant mieux connus qu'ils ont survécu jusqu'à nos jours dans les *duz* ou les *teuz* bretons, dont il n'est d'ailleurs pas prouvé qu'ils attaquent les femmes...

On connaît particulièrement le conte intitulé *Teuzar Pouliet*, rapporté par Émile Souvestre. C'est un petit nain vêtu de vert qui prend aussi parfois l'aspect d'une grenouille. Il aide les humains, mais lorsqu'on lui fait défaut, sa vengeance est terrible. Dans le récit de Souvestre, effectivement, il se trouve être l'ennemi d'une jeune femme., mais par la nature même des choses et c'est elle, à tout prendre, qui se trouve opposée d'abord à lui.

Le rapport est lointain entre Saint Augustin et Souvestre, mais il n'est pas inexistant. S'ils s'attaquent aux femmes, les duz ne cherchent point à leur porter atteinte. On dirait plutôt qu'ils prennent le parti de l'homme contre la femme. Ce seraient de petits machos.

Chapitre XLIX: Le temple de l'Homme Gaulois

Vers 250, les Alamans envahirent la Gaule, sous la conduite d'un certain Chrocus. Selon Grégoire de Tours⁷², il parvint jusqu'en Auvergne et y détruisit le grand temple qu'on nommait *Vassogalate*.

À l'époque des empereurs Valérien et Galien, nous dit l'évêque,

«... Chrocus, roi des Alamans, ayant levé une armée, envahit les Gaules... et démolit de fond en comble tous les monuments qui avaient été construits depuis l'antiquité. Venant en Auvergne, il incendie, détruit

⁷² (I, 32).

et démolit le temple qu'on appelle dans la langue gauloise Vasso-Galate. Ce temple avait été fait et restauré admirablement. Son mur était double, il était formé au-dedans de menu blocage et à l'extérieur de pierres de taille. Ce mur avait une épaisseur de trente pieds. Quant à l'intérieur, il était décoré de marbre et de mosaïque. Le pavage aussi était de marbre, au-dessus il y avait un toit de plomb.

Le temple Vasso Galate est le temple de l'Homme Gaulois. Le caractère national en est donc très marqué et l'on peut penser que la divinité en cause soit en fait du dieu principal de ce peuple.

À proximité de l'actuel Clermont-Ferrand et de l'antique Gergovie, le Puy de Dôme conserve en son sommet, les ruines d'un monument considérable qui passe pour le temple de Mercure. On peut penser que ce lieu sacré ainsi constitué dans un environnement splendide, d'où l'on découvre à l'est toute la plaine de Limagne, les montagnes du Livradois et du Forez. La vue y est large, s'étendant sur une partie énorme de territoire des Arvernes. De là, on observe une centaine de puys, volcans éteints, au nord et au sud. À l'ouest, on découvre même les collines du Limousin.

Le monument était d'une ampleur certaine puisque les murs avaient neuf mètres d'épaisseur. Il était par ailleurs d'une grande richesse, puisque l'on avait monté jusque là un pavage de marbre. De fait les ruines qui existent encore au sommet du Puy de Dôme montrent bien une construction vaste et des degrés spacieux. Une série de terrasses permettaient d'accéder au plan supérieur où s'ouvrait la chambre du dieu.

Le texte de Grégoire de Tours ne dit pas à qui il était dédié. La tradition, telle qu'elle existe actuellement, veut qu'il se soit agi d'un temple de Mercure. Il est peu probable cependant que l'on n'ait pas connu le dieu celtique qui y présidait et Mercure n'est sans doute que la traduction internationale de Teutatès. Belenos n'est pas en cause, puisque ce dieu était au centre d'un culte solaire auquel ne convient pas l'appellation de Mercure. C'est donc plutôt de Teutatès, personnage voisin, et divinité centrale des Gaules, qu'il s'agit.

Nous pensons que ce Teutatès a survécu dans le Gargantua ou Gargantuates du moyen âge et de la renaissance. L'évolution linguistique de *teutat* en *tua* est normale : l'irlandais a transformé en Tuatha le nom divin du celtique. Gargantua est (le dieu) du peuple de Gargan (le Rocher)

Il est remarquable que le temple ne se soit pas trouvé dans une ville, mais sur le haut d'une montagne, particulièrement importante dans l'environnement. Il semble bien qu'il y ait là trace du goût gaulois pour les sites remarquables. La relation de l'homme et de la divinité ne s'établit pas n'importe où, mais en des lieux particuliers dont le caractère numineux signe la destinée.

Chapitre L : Les druides Patera et Phebicius

Des druides armoricains se manifestaient encore

au IV^e siècle de notre ère. Nous en avons la preuve par un texte d'Ausone qui vécut de 309 à 385 et qui cite des druides à deux reprises.

Dans ses « Souvenirs des professeurs » de Bordeaux, il s'adresse à l'un d'eux, Patera, qui était originaire de Bayeux et « issu de la race des druides ».

« Toi, de Bayeux, issu de la race des druides, si la renommée n'est point trompeuse, ta famille sacrée sort du temple de Belenos. Et de là, vos noms : le tien Patera, les mystes d'Apollon appellent ainsi les ministres ; le nom de ton frère, celui de ton père donnés par Phoebus ; et à ton fils, le nom de Delphes⁷³. »

Sa famille avait été affectée au temple de Belenos, ce qui prouve deux choses : d'abord que les druides constituaient des familles, ensuite qu'il y avait, au moins au IV^e siècle de notre ère, des temples druidiques. Ce fait vient assez bien en corollaire à l'existence du grand temple Vasso Galate que nous avons vu détruire au II^e siècle.

Certes, au temps de l'indépendance le temple clos n'existait pas. Le sanctuaire était avant tout extérieur et se localisait dans les forêts. Le lieu s'appelait *nemeton* qui est resté aux bois sacrés. Mais, à l'époque de l'Empire, des sites couverts furent construits à la manière des Méditerranéens, tel le Vassogalate qui trônait au sommet du Puy de Dôme. C'est selon la même évolution que des statues furent établies chez ce peuple qui ne connaissait pas l'anthropomorphisme.

Les noms de la famille druidique étaient donnés

⁷³ *Les Professeurs*, IV.

en fonction du culte auquel elle se rattachait. Ainsi Patera, Phoebus et Delphes portent-ils des noms en relation avec Apollon. On ne peut toutefois manquer d'être surpris par le fait qu'il s'agit de noms grecs, venant d'un Apollon grec. Et cependant Belenos n'est point oublié puisqu'il figure en tête. Il paraît donc y avoir, à l'époque où nous sommes, une assimilation assez complète entre les deux traditions.

À la vérité, il n'y avait pas vraiment de séparation entre la tradition grecque d'Apollon et la tradition celtique. Apollon était en effet un dieu celtique, un Belenos parti pour les rivages de Délos et de Delphes.

Un autre éloge vient ensuite, celui de Phebicius, peut-être le frère ou le père de Patera dont il était question précédemment.

« Et je ne tairai pas le nom du vieux Phebicius, qui, gardien du temple de Belenos, n'en a tiré nulle richesse ; mais cependant, comme on se plaît à le dire, issu de la race des Druides, de famille armoricaine, il a obtenu, grâce à son fils, la chaire de Bordeaux⁷⁴. »

Ici encore le temple de Belenos est mentionné, puisque Phebicius, l'homme de Phoebus, en était le gardien. Cela ne semble pas avoir été très enrichissant, mais l'argent n'est point tout et l'on ne saurait dire que le druide était un marginal parce qu'il ne possédait pas beaucoup. Sa culture devait être supérieure puisqu'il obtint une chaire à Bordeaux.

Il était, notons-le, de famille armoricaine, ce qui nous permet d'affirmer, qu'au IV^e siècle au moins, il

⁷⁴ *Les Professeurs*, X.

existait des druides armoricains et qui enseignaient. Le pays s'étendait suffisamment à l'est puisque Bayeux en faisait partie.

Quelques textes d'Ausone encore méritent notre attention. Une petite phrase nous dit que l'herbe du solstice « d'habitude est montrée, puis enlevée aussitôt⁷⁵. » En fait Ausone en savait peut-être plus qu'il ne dit sur les druides et leurs pratiques cultuelles.

Ailleurs, dans *Les Villes célèbres*, il chante sa ville de Bordeaux et la fontaine Divona qui y coule.

« Salut, fontaine d'origine inconnue, sainte, bienfait-sante, perpétuelle, cristalline, azurée, profonde, murmurante, limpide, ombragée. Salut, génie de la ville, qui verse un breuvage médical, Divona dans la langue des Celtes, ajoutez Divine. L'Apone ne donne pas un breuvage, le Nemausus un cristal plus pur, le Timave et son fleuve marin une eau plus abondante⁷⁶. »

Le nom de Divona est banal. Il se retrouve ailleurs comme nom de fontaine et signifie, comme Ausone le suggère, « Source Divine ». Il s'agit d'une eau guérissante et l'on remarquera, parmi les qualificatifs qui lui sont attribués, qu'elle est perpétuelle. Elle est le génie de la ville.

C'est ici la première fontaine que nous rencontrons : ce n'est pas la dernière. Tout au long des siècles en effet, nous rencontrerons la vénération de la fontaine et la méditation sur la fontaine. Au XX^e siècle, le culte en existe toujours.

⁷⁵ *Les Professeurs*, VI.

⁷⁶ *Les Villes célèbres*, XIV, Bordeaux.

Chapitre LI : L'énigme du nombre Trois

À tout cela s'ajoute un texte bien curieux, c'est la onzième idylle. Précédée d'un envoi à son ami Symmaque où Ausone donne quelques renseignements sur son travail, ce morceau de poésie est consacré au nombre trois. La pièce s'appelle *L'énigme du nombre trois*. Le mot énigme n'est pas du latin, mais du grec, ce qui relève le ton.

C'est un développement sur ce vers d'Horace qui invité à boire trois fois trois coupes. L'auteur dit l'avoir composé à l'armée, comme un exercice de style entre le début et la fin du repas.

Il est bien évident qu'un texte de cette importance, tant par ce qui s'y trouve évoqué que par le déroulement processionnel et majestueux du texte, n'est pas un exercice de style.

Voici donc l'Idylle XI, telle qu'elle nous a été conservée :

Idylle XI

Bois trois fois, ou tant de fois trois ; ainsi est la loi mystique. Ou bien buvant trois coups, ou bien multipliant trois par trois, composer le cube neuf fois par des trois impairs. De droit le même est à trois ce que trois est à trois : tout est là.

La forme de l'homme commencée, l'expulsion de l'accouchement complet et ce qui tient neuf fois neuf fois, le terme ultime du destin. Les trois frères nés

d'Ops, les trois sœurs enfantées à la suite, Vesta, Cérés et Junon, moins qu'une femme. De là les foudres de Jupiter sont à trois pointes, de là Cerbère, de là le trident et l'œuf triple d'Hélène et de ses frères. Trois fois une pourpre nouvelle a rempli les fuseaux de Nestor et la corneille plus vivace atteint un âge autant de fois triple. Ayant ramassé neuf fois trois fois des siècles de mouvement, des cerfs aux pieds d'airain la vainquent trois fois trois Nestors. L'oiseau augural de Phébus surpasse trois de ces âges, que neuf fois dépasse encore l'oiseau ancien du Gange, l'oiseau rayonnant de temps dans son nid de cannelle. Triple est Hécate, les trois bouches de la vierge Diane, les trois Grâces, les trois Destinées, la triple voix, la trinité des éléments, les trois Siredones de la Trinacrie, tout est triple, trois oiseaux, trois demi-déeses, trois demi-filles. Trois luttent contre les Camènes pour la palme du commandement, par la bouche, par la main, par le souffle, chantant par le buis, par la corde ou par la voix.

Trois parties de la Sophia, trois Guerres Puniques, les trimestres des années et les fonctions du ciel, et la nuit, dans l'obscurité, les trois veilles. Le garde en retard, Mars surpris, chante trois fois la proximité de la claire Aurore. Et celui qui, conçu la nuit d'un triple soir, fixa sur quatre fois trois trophées les dépouilles opimes demandées. Les devins lyriques sont de même nombre que les Mnémosynes. Trois seulement jadis étaient placées sous la droite de Phoebus. Mais le Cithéron en consacra autant de fois trois en airain à cause de la religion de nos pères qui craignaient d'en rejeter six. Trois fois les trois nuits sont célébrées au

jeu de Terentum comme les Triétériques à Thèbes pour la double origine de Bacchus. Les trois premiers combats des Thraces, trois guerres à la suite, sacrifices mortuaires du fils de Junius au misérable sépulcre de son père.

Celle-là encore cherchant des lits nuptiaux par sa triple énigme : Qui peut avoir deux pieds, et quatre pieds et trois pieds, tout cela seul ? Elle a terrifié l'Aonie, l'oiseau, le lion, le Sphinx aux trois formes, oiseau par les plumes, bête sauvage par les pieds, jeune fille par le front. Trois associés brillent au temple Tarpéien.

Trois arts construisent les demeures de l'homme : celui qui place les pierres dans les murailles, celui qui met les poutres au comble et celui qui couvre les revêtements d'un dernier apprêt. Le quadrantal de Bromius et aussi les médimnes de Sicile : l'usage démontre que l'un vaut trois et les autres deux fois trois.

Dans les sciences de la nature, il est trois choses premières : Dieu, le monde et la forme donnée. Trois modes d'engendrement dans tout engendrement : le géniteur, la génitrice et l'engendré. La règle des triangles connaît trois espèces : l'équilatéral, celui qui est égal d'un côté et celui qui est inégal en tout. Trois, le nombre parfait, est uni dans ses parties, de telle sorte que, si tu rassembles trois fois trois, la dissolution se fait par trois fois trois. Trois, le premier, a le pair, l'impair et le moyen. Mais celui-ci, de telle sorte que un divise trois, mais aussi cinq et sept, et que dans la totalité du nombre, il est posé sous la pointe

du centre, distingue les tiers entiers qui achèvent le cube et, divisant des parties égales du trois impair, est aussi le triple milieu des pairs, quand l'omphalos de même est séparé de quatre et de six et de deux fois quatre.

Le droit est triple que trois fois les *Tables* ont prescrit : le sacré, le privé et le public commun qui est en quelque chose. Trois sortes d'interdit : aurais-je repoussé *Unde vi*, *Utrobi* serait, ou *Quorum bonorum*. Triple est la liberté, triple le changement de statut.

Trois manières de parler : le sublime, le modeste et la manière limpide.

Triple aussi la conception de la médecine : à l'un, la raison, à l'autre, la méthode, au troisième le nom d'expérience. Et triple est la médecine : conserver, prévenir, guérir. Trois cultures des orateurs : celle de Rhodes où règne le Colosse, celle d'Actée qu'Athènes a préféré et celle qui traîna de la scène à la barre austère, la prose d'Asie, imitant dans ses causes le rythme des chœurs.

De là, le trépied d'Orphée, parce qu'ils sont trois, la terre, l'eau, la flamme. Triple pour les astres : la position, la distance, la forme. Et le mode, et triple est la musique qui engendre les modes, mêlée aux livres, secrète des astres et populaire du théâtre. Rome la martienne est triple : chevaliers, peuple, sénat. De ce chiffre, les tribus, et le mont sacré du Tribun. Trois escadrons de chevaliers, trois noms pour les nobles. Les cordes ont trois noms, les mois ont trois noms. Géryon est triple, triple, l'assemblage de la Chimère.

Scylla est triple, par l'union des trois, chien, vierge,

poisson. Les Gorgones et les Harpyes et les Erinnyes en triple série. Et les trois fatidiques, au nom commun de Sibylles. dont les chants fatals occupent trois livres, que trois fois cinq hommes conservent avec soin.

Bois trois fois. Le chiffre Trois est au-dessus de tout, le Dieu un est trois. Ici aussi, pour que ce jeu ne passe pas à un nombre inactif, il a dix fois trois fois trois et dix fois neuf.

La vie humaine

Première triplicité, celle, fondamentale, de la vie humaine, la conception, l'accouchement et la mort, à 81 ans. « La forme de l'homme commencée », c'est la fécondation, la « mise en forme » de l'individu. « L'expulsion de l'accouchement complet », le fait apparaître au jour. « Le terme ultime du destin » est constitué par le décès. Il s'agit en somme des trois passages de l'existence. La vie est symboliquement ramenée à 81 ans.

On remarquera d'emblée qu'il s'agit bien là des trois passages fondamentaux de l'existence, la conception, la naissance et la mort.

Mythologie

Deuxième triplicité, celle des trois frères nés d'Ops. Celle-ci est la parèdre de Saturne. D'elle sont nés les trois grands dieux de Rome : Jupiter, Neptune et Pluton. Ce nom de la mère des dieux n'est pas le plus fréquent. On considérait qu'il s'agissait d'une des

déesse sabinnes que Titus Tatius avait introduites à Rome. C'était une déesse agraire. Elle avait pour analogie grecque Rhéa, fille de Gaia, la Terre, et d'Oùanos, et elle était elle-même déesse de la Terre. Elle se trouvait donc être l'équivalent de la celtique Ana.

Troisième triplicité, celle des trois sœurs, Vesta, Cérès et Junon. Vesta est le feu du foyer, Cérès, la divinité de la végétation, Junon le cycle lunaire. Rien, dans la mythologie classique, ne permet de les considérer comme des sœurs, si ce n'est l'affirmation même d'Ausone, et il n'est pas évident qu'elles aient formé à Rome une triade. En revanche, les Mères celtiques, *Matronæ*, allaient ainsi par trois.

Quatrième triplicité, les foudres de Jupiter. Il s'agirait, plus vraisemblablement, du personnage gaulois de Taranis, dont le nom signifie le tonnerre.

Cinquième triplicité, Cerbère. Le chien gardien de l'Hadès avait trois têtes et une queue de serpent. Le chien noir du Marais existe toujours dans les fondrières du Yeun Ellez. Il s'agit donc d'une personnalité à la fois celtique et romaine.

Sixième triplicité, le trident de Neptune. On notera que cette image adoptée de la tradition romaine porte sur une triplicité, le trident.

Septième triplicité, l'œuf triple d'Hélène. Léda, sa mère, s'était unie à Jupiter qui avait pris la forme d'un cygne. De l'œuf étaient nés Hélène et les deux Dioscures, Castor et Pollux. Il y avait une relation entre les Dioscures et le rivage atlantique. Diodore de Sicile n'écrit-il pas : « les Celtes riverains de l'Océan,

parmi les dieux, vénèrent surtout les Dioscures⁷⁷ » ? Ausone, qui était un Celte riverain de l'Océan, ne pouvait l'ignorer. Les introduire ici, c'est faire la part belle à la tradition des Celtes. Clytemnestre faisait aussi partie des quatre enfants engendrés par Léda et il est curieux qu'Ausone n'en parle pas, si ce n'est qu'il veut ainsi préserver la triplicité.

Le compte des Âges

Huitième triplicité, les fuseaux de Nestor. Nestor est ici le représentant des gens âgés. Il était le fils de Nélée et de Chloris et il avait survécu, parce qu'il était absent, au massacre par Héraclès des onze fils de Nélée. Il avait reçu d'Apollon la grâce de vivre plus longtemps.

Neuvième triplicité, l'âge de la corneille. La corneille, en breton, s'appelle *bran*, comme le corbeau, qu'on reconnaît en le disant *bran vras*, le grand corbeau ou, si c'est un mâle, *marc'h-bran*, le cheval-corbeau.

Dixième triplicité, des cerfs vivent la durée de neuf générations. Nestor en effet avait vécu la durée de trois générations par la grâce d'Apollon. On voit apparaître ici, entre la corneille et le corbeau, avant le phénix, l'inévitable cerf des Celtes, l'animal de Cerunnos, le symbole vivant de la résurrection.

Onzième triplicité, l'âge qu'atteint le corbeau, l'oiseau augural de Phoebus. Ce Phoebus s'entendra aussi bien de Belenos que d'Apollon, si l'on en croit

⁷⁷ Diodore de Sicile, *Bibliothèque*, livre IV, 56.

les textes d'Ausone sur la famille de Patera. C'est ici le *Bran Vras*. Le corbeau semble avoir été, dans le monde celtique, l'oiseau par excellence, celui sans doute qui annonce, la mort en particulier. L'on sait en effet que dans le langage populaire breton, les corbeaux sont les porteurs des morts et que dans l'alchimie, la tête de corbeau est un symbole de la putréfaction.

Douzième triplicité, l'âge de l'oiseau ancien du Gange, l'oiseau rayonnant dans son lit de cannelle : c'est semble-t-il, le phénix, qui meurt pour renaître. Nous sommes ici aux sources de l'alchimie occidentale.

Les divinités triples

Treizième triplicité, Hécate la magicienne aux trois corps, ou trois têtes. Hécate est la déesse de la magie et des enchantements, et par suite des carrefours, lieux essentiels à l'opération magique. L'importance de la magie dans le druidisme fait d'Hécate ou de son équivalent celtique un personnage capital.

Quatorzième triplicité, les trois bouches de Diane. Ovide en parle, dans ses *Métamorphoses*⁷⁸ : « *Tria virginis ora Dianæ* », les trois bouches de la vierge Diane. La personne de Diane, dont les trois bouches sont un peu inattendues dans un contexte gréco-romain, n'est évidemment pas dépaycée à Bordeaux. La longévité de son culte dans le domaine de l'ancienne Gaule laisse un peu rêveur. Elle était au moyen âge la conductrice de la chasse mystérieuse à laquelle, semble-t-il, ne

⁷⁸ v. 62.

participaient que les femmes. Au XIV^e siècle encore, elle jouait ce rôle et faisait l'objet d'un culte.

Quinzième triplicité, les Trois Grâces. Divinités de la beauté, peut-être de la végétation, elles font partie de la suite d'Apollon. Elles vivent avec les Muses sur l'Olympe. Ce sont, dans la Grèce, Euphrosunè, Thalia et Aglaé.

Seizième triplicité, les trois Destinées. Ce sont les Moires, Atropos, Clotho et Lachesis, filles de Zeus et de Thémis et sœurs des Heures, ou peut-être filles de la Nuit. Si elles sont filles de la Nuit, leur relation avec l'extrême-occident, le pays de la Nuit, est probable.

Dix-septième triplicité, la triple voix. Qu'est-ce que cette triple voix ?

Dix-huitième triplicité, la trinité des éléments. Il est intéressant de voir ici les éléments réduits à trois au lieu des quatre habituels. Mais le fait est bien confirmé plus loin par le trépied d'Orphée, la terre, l'eau et la flamme. Cette tradition des trois éléments est peut-être orphique, à moins qu'elle ne soit celtique.

Dix-neuvième triplicité, les trois Siredones de la Trinacrie. La Sicile, ou Trinacrie, a toujours intéressé par sa forme à trois pointes. Ses sirènes, Pisinoé, Aglaopé et Thelxiépiea, enchantaient les voyageurs qui se jetaient à l'eau pour venir les rejoindre. Elles chantaient aussi, c'est ce que l'on disait plus tardivement, pour les Bienheureux dans les Iles Fortunées. On voit apparaître le mythe celtique des îles occidentales.

Vingtième triplicité, les trois qui luttent contre les Camènes. Les Camènes sont à Rome, les divinités des

sources, qui ont leur sanctuaire dans le bois sacré. On les assimile, à l'époque d'Ausone, aux Muses. Cependant rien ne permet ici cette assimilation. On penserait plutôt aux déesses celtiques des sources au sein du nemeton.

Vingt et unième triplicité, la lutte contre les Camènes se fait par la bouche, par la main, par le souffle. Cette triplicité est-elle érotique ? Les Camènes, pour un Celte, évoquent immanquablement l'amour. Que faut-il donc penser de cette « lutte » avec des femmes et des moyens d'approche qui sont évoqués ici ?

Vingt-deuxième triplicité, elle se fait aussi par le buis, par la corde, par la voix. Il semble s'agir ici d'éléments musicaux. Le buis est le constituant d'instruments, la corde également, la voix a une valeur par elle-même.

Vingt-troisième triplicité, les trois parties de la Sagesse, la morale, la physique, la logique. La Sophia, la Sagesse, est cette connaissance qui intervient dans la philosophie, l'amour de la Sagesse. On notera particulièrement la présence de la *physique*, du grec *phusis*, la nature, et qui n'est autre que la philosophie naturelle, spécifique du druidisme.

Les temps

Vingt-quatrième triplicité, les trois Guerres Puniqes.

Vingt-cinquième triplicité, les trimestres. Les douze mois sont groupés par trois, correspondant aux saisons, dans le comput romain.

Vingt-sixième triplicité, les fonctions du ciel évoquent l'astronomie et même l'astrologie. C'était, on le sait, l'un des éléments principaux de la connaissance chez les druides. Les fonctions du ciel sont la mesure du temps, l'influence sur les hommes et l'enseignement de la théologie.

Vingt-septième triplicité, les trois veilles de la nuit. Ce serait ici plutôt la nuit des Grecs, divisée en trois, que la nuit des Latins, divisée en quatre. Mais la nuit celtique n'était-elle pas composée à la manière des Grecs ?

Vingt-huitième triplicité, les trois chants du garde. Il s'agit vraisemblablement des trois chants correspondant aux trois temps de la garde de nuit dont il vient d'être question.

Vingt-neuvième triplicité, « celui qui, conçu la nuit d'un triple soir, fixa sur quatre fois trois trophées les dépouilles opimes demandées. »

La mémoire

Trentième triplicité, les devins lyriques. Ces devins lyriques sont inattendus dans le déroulement. Quels sont ces devins lyriques ? Ce sont des devins, la notion de poésie, de lyrisme leur est attaché et ils précèdent immédiatement les Mnémosynes. S'agirait-il des bardes ? Leur voisinage constant avec les Watès, les devins des Gaulois, leur caractère de chanteurs et de poètes, enfin leur travail de mémoire qui est essentiel permettraient d'énoncer l'hypothèse.

Trente et unième triplicité, les Mnémosynes : ce sont

les filles de Mnémosyne et de Zeus, les neuf Muses, jadis au nombre de trois seulement. Elles président manifestement au travail de mémoire et se trouvent mises en relation de ce fait.

Les jeux

Trente-deuxième triplicité, les neuf nuits des jeux Téreutins ou Séculaires.

Trente-troisième triplicité, les Jeux triétériques à Thèbes.

Trente-quatrième triplicité, les trois premiers combats des Thraces. Il s'agirait de combats de gladiateurs, recommencés trois fois ou réalisés par trois paires de gladiateurs.

Trente-cinquième triplicité, la triple énigme de la Sphinx. Le monstre demandait : « Quel est l'être qui marche tantôt à deux pattes, tantôt à trois, tantôt à quatre et qui, contrairement à la loi générale, est le plus faible quand il a le plus de pattes ? ». Œdipe ayant répondu, la Sphinx se tua.

Trente-sixième triplicité, la Sphinx aux trois formes. Pourquoi trois formes ? La tradition ne lui en donne que deux, le corps de lion et celui de femme.

Trente-septième triplicité, les trois grands dieux et déesses, Jupiter, Junon et Minerve.

Les mesures

Trente-huitième triplicité, les trois arts qui construisent les demeures de l'homme : le maçon, le charpentier et le peintre.

Trente-neuvième triplicité, le quadrantal de Bromius. Le quadrantal est une mesure constituée par un vase carré d'une contenance de huit congés. Le quadrantal est l'équivalent de l'amphore, soit deux urnes ou trois modius (8 l.75) ou huit congés ou 48 sextarii (setiers). On peut penser que le quadrantal de Bromius intervient ici en tant que valant trois modius. Bromius est un des noms de Bacchus, à lui reconnu pour le bruit de ses fêtes.

Quarantième triplicité, les médimnes de Sicile. Le médimne, mesure grecque pour les matières sèches valait 51 litres 78.

Philosophie

Quarante et unième triplicité, les trois principes de la philosophie naturelle : Dieu, le monde et la forme. On voit apparaître de nouveau la *physikè*, la philosophie naturelle qui est celle d'une partie de l'Antiquité et en particulier celle des druides. Elle est exprimée sous la forme d'une triade, à la manière de ceux-ci. On remarquera l'incompatibilité avec le monothéisme, d'une philosophie qui sépare la divinité, de la matière du monde et de sa forme.

Quarante-deuxième triplicité, les trois modes d'engendrement : le géniteur, la génitrice et l'engendré.

Quarante-troisième triplicité, les trois espèces de triangle, l'isopleure, l'isocèle et le scalène.

Quarante-quatrième triplicité, le trois, nombre parfait. On a déjà exposé la celticité des triplicités.

Droit

Quarante-cinquième triplicité, nous entrons dans le domaine juridique et d'emblée nous rencontrons le droit qui est triple, qui comprend le droit sacré, le droit privé et le droit public. C'est évidemment un sujet d'origine romaine, mais à l'époque où nous sommes c'est le droit de tout l'Empire.

Quarante-sixième triplicité, les trois sortes d'interdit, tels que les *Institutiones* de Justinien les déterminent relativement à la possession, *Unde vi*, pour recouvrer la possession, *Utrobi* pour retenir la possession et *Quorum bonorum* pour acquérir la possession.

Quarante-septième triplicité, la triple liberté. Il existe en effet trois manières d'affranchir les esclaves, le mode de la baguette, celui du cens et celui du testament.

Quarante-huitième triplicité, le triple changement de statut du citoyen romain, la perte de la liberté, la perte de la cité et la perte de la famille.

Art oratoire

La quarante-neuvième triplicité s'occupe d'art oratoire. L'on connaît en effet trois manières de parler, la manière sublime, la manière modeste et la manière limpide. Nous sommes ici, comme dans les triplicités suivantes, dans l'expression druidique des connaissances.

Médecine

Cinquantième triplicité, la théorie de la médecine. On peut la fonder sur la raison, sur la méthode ou sur l'expérience.

Cinquante et unième triplicité, la pratique de la médecine elle-même qui peut conserver, qui peut prévenir ou qui peut guérir.

Art oratoire

Cinquante-deuxième triplicité : les trois cultures des orateurs, celle de Rhodes, celle d'Actée et la prose d'Asie.

Le trépied d'Orphée et les astres

Cinquante-troisième triplicité : le trépied d'Orphée, la terre, l'eau et la flamme. C'est une forme triple des éléments. On remarquera que l'air fait exception. Tout se passe comme si Orphée avait défini les éléments tels qu'il les concevait, sous la forme du trépied du monde.

Cinquante-quatrième triplicité : les astres, selon leur position, leur distance et leur forme. On sait que l'astronomie était l'un des domaines privilégiés des Druides.

Musique

Cinquante-cinquième triplicité : le mode. On connaissait en musique le mode dorien, le phrygien et le lydien.

Cinquante-sixième triplicité : la musique, mêlée aux livres, la musique secrète des astres (les druides interviennent-ils encore ici ?) et la musique populaire du théâtre.

Les structures de l'Empire

Cinquante-septième triplicité : les tribus et le nom sacré du tribun. Nous sommes ici dans le monde impérial ou traditionnel romain, comme pour les triplicités suivantes.

Cinquante-huitième triplicité : à Rome, chevaliers, peuple et sénat.

Cinquante-neuvième triplicité : trois escadrons de chevaliers.

Soixantième triplicité : trois noms pour les nobles. C'est l'usage romain.

Musique

Soixante et unième triplicité : les cordes des tétracordes antiques ont trois noms, la grave, la moyenne et l'aiguë.

Les temps

Soixante-deuxième triplicité : les mois ont trois noms.

Les monstres de la mythologie

Soixante-troisième triplicité : Géryon. Nous entrons ici dans le domaine des personnages un peu inquié-

tant de la Légende. Successivement, nous allons rencontrer Géryon, la Chimère, Scylla, les Gorgones, les Harpies, les Erynnies et les Sibylles. On remarquera qu'il y a là trois solitaires, les trois premiers, et quatre groupes.

Géryon est un monstre occidental, qui habite l'île d'Erythie, au-delà de l'Océan. Il est bouvier et possède de grands troupeaux de bœufs qu'il fait paître à proximité de l'endroit où l'on gardait les bêtes d'Hades. C'est dire qu'il habite à proximité des portes de l'Enfer, à l'extrémité occidentale du monde.

Soixante-quatrième triplicité : la Chimère. Cet être, mi-chèvre, mi-lion, qui vivait au voisinage de la Lycie, fut tué par Bellérophon.

Soixante-cinquième triplicité : Scylla était elle aussi un être hybride qui vivait dans le détroit de Messine. Elle aurait été tuée par Héraklès quand celui-ci revint de capturer les bœufs de Géryon. Selon Ausone, elle tenait du chien, de la vierge et du poisson.

Soixante-sixième triplicité : les Harpyes (les Ravisseuses) emportaient dans leurs serres les enfants et les âmes. C'étaient des femmes ailées qui habitaient les vestibules des Enfers. Elles s'étaient unies au dieu du vent Zéphyr et elles avaient engendré des chevaux, les chevaux d'Achille et les chevaux des Dioscures. Nous voici de nouveau au voisinage de ces divinités des rivages occidentaux et nous reconnaissons le domaine breton de la mort.

Soixante-septième triplicité : les Gorgones. Les Trois Gorgones vivaient dans l'extrême-occident, au voisinage du pays des morts. L'une d'elles était

Méduse qui avait le pouvoir de changer en pierre. Seule mortelle, elle fut tuée par Persée alors qu'elle dormait. Elle donna naissance à Chrysaor et à Pégase, enfants de Poséidon.

Soixante-huitième triplicité : les Erynnies. Les Erynnies sont des êtres des enfers. Elles sont au nombre de trois. Elles visent essentiellement à punir le crime et à maintenir l'ordre social.

Soixante-neuvième : les Sibylles. Les Sibylles étaient des prêtresses d'Apollon. La Sibylle de Cumès fut, selon Virgile, le guide d'Enée aux Enfers. Il n'est pas indifférent que de nos jours encore, un autel leur soit dédié dans l'église de Brennilis qui est l'une des paroisses du Yeun Ellez. Il est tout de même remarquable que cinq sur sept de ces personnages ou groupe de personnages légendaires soient des divinités des Enfers : Géryon, les Harpyes, les Gorgones, les Erynnies et les Sibylles.

Soixante-dixième triplicité : les trois livres des Sibylles. Les Livres Sibyllins étaient des livres sacrés que l'on consultait à Rome en cas de besoin, de malheur ou d'événement extraordinaire.

Soixante et onzième triplicité : trois fois cinq hommes conservent les trois livres des Sibylles.

Conclusion

Soixante-douzième triplicité : Bois trois fois. C'est une manière de confirmer tout ce qui vient d'être dit. Boire trois fois, c'est donner son assentiment à la réalité fondamentale des triplicités.

Soixante-treizième triplicité : le Dieu un est triple. Il est possible qu'il s'agisse ici du dieu chrétien, mais c'est loin d'être certain. Les dieux, en particulier rémois, que l'on a sculpté dans la pierre au I^{er} siècle de notre ère, affirment l'existence des triplicités celtiques, sous la forme des triples visages qui subsisteront ensuite et se christianiseront. La notion de la triplicité dans l'unité ne peut pas être considérée d'emblée comme un élément chrétien dans un texte qui n'en contient pas d'autres et qui, en revanche, comporte beaucoup de « paganisme ».

Chapitre LII : Martin de Tours

Lorsque « le très bienheureux Martin commença à prêcher dans les Gaules », ce fut, selon Grégoire de Tours⁷⁹, comme si « notre lumière et de nouveaux rayons lumineux » éclairaient soudain la Gaule. Martin, troisième évêque de Tours, qui vécut de 316 à 397, devait s'attaquer fortement et avec la plus parfaite intolérance, à tout ce qui représentait le culte ancien.

Ce saint homme était un ancien officier romain qui avait été touché par la grâce, mais la grâce n'avait pas transformé l'homme et le légionnaire était resté ce qu'il était, un soudard. Selon Grégoire de Tours, il « fit reculer l'incrédulité des Gentils. » Les moyens employés étaient simples. Puisque l'édit de l'Empe-

⁷⁹ (I, 39 et X, 31).

reur, depuis le début du siècle, faisait du Christianisme la religion officielle, les autres n'avaient plus qu'à se retirer et à lui laisser le champ libre.

Le même Empire qui avait persécuté les Chrétiens devait maintenant les soutenir et supprimer tout ce qui était « païen ».

« Le même également détruisit des temples, étouffa l'hérésie, édifia des églises et en même temps qu'il s'illustrait par d'autres nombreux miracles. »

Ordonné évêque la dix-huitième année du règne de Valérien et Gratien (371), il «... convertit beaucoup de païens, démolit leurs temples et leurs statues... ».

Le fait est avéré. Sulpice Sévère, qui fut le disciple de Martin, nous conte comment, après avoir détruit « un temple très ancien », il abattit l'arbre sacré, un pin, qui l'accompagnait. Ailleurs, il met le feu à « un très ancien et très célèbre sanctuaire »

À Levroux, dans l'actuel département de l'Indre, il en supprime, non sans peine, un autre. Au cours d'une prédication au pays des Éduens, il en abat encore un et détruit des idoles. Une autre fois, il s'attaque de nouveau à une idole, une colonne que surmonte une statue, peut-être un Cavalier à l'anguipède, et il commande à un serpent⁸⁰.

Il semble avoir mené une véritable campagne de destruction. Avec l'habitude, il ne s'en occupe plus lui-même, mais il commande aux paysans de procéder à l'opération.

Sulpice Sévère précise que là où passa Martin, le

⁸⁰ Ch. XIII, XIV et XV. Dialogue III, ch. IX.

nom du Christ se répandit tellement que grâce à lui « maintenant toute la contrée est remplie d'églises et de monastères. C'est que, partout où il avait détruit des temples, il construisait aussitôt des églises et des monastères. »

La fin du IV^e siècle est ainsi occupée par les hauts faits de saint Martin. Mais il est curieux que dans ses nombreux déplacements, Martin ne vient jamais du côté des Bretons, qui néanmoins appartiennent à son territoire ecclésiastique : l'archevêché de Tours est installé dans la III^e Lyonnaise, qui comprend, outre les cinq départements bretons modernes, la Mayenne, la Sarthe, le Maine-et-Loire et l'Indre-et-Loire.

Il vit cependant à l'époque de l'empereur Maxime, celui-là même qui aurait amené avec lui des troupes bretonnes, il le connaît bien, il dîne à sa table. Cependant, lorsque Martin meurt en 397, il ne semble pas qu'il soit jamais allé chez les Bretons.

De deux choses l'une : ou bien ils ne sont pas encore là, contrairement à ce qu'on a pu en dire, et l'on ne voit pas très bien pourquoi ce pourfendeur de lieux sacrés n'a pas mis les pieds chez eux, ou bien ils sont déjà arrivés, mais ils forment un peuple inattaquable, parce qu'ils sont chrétiens et d'une autre obédience que Martin.

L'appartenance des Bretons à l'Église celtique, l'organisation propre et très particulière de cette communauté, une certaine hostilité à la religion romaine ont fait sans doute qu'il ne puisse venir parmi eux.

On compte en France à l'heure actuelle, deux cent vingt communes, sans parler des hameaux, villages et

lieux-dits, qui portent le nom de saint Martin. C'est là un score exceptionnel pour un saint. Toutes, sans doute, n'ont pas été christianisées par saint Martin, mais le chiffre même montre l'incroyable popularité du saint.

En revanche, on ne trouve guère de traces de saint Martin en Bretagne. Les seules paroisses qui lui sont dédiées sont Saint-Martin-sur-Oust et Saint-Martin-des-Champs, près de Morlaix, mais c'est là un monastère fondé par Hervé de Léon en 1128 en faveur des moines de Marmoutiers près de Tours. Il n'est pas impossible que Saint-Martin-sur-Oust soit en relation plutôt avec saint Martin de Vertou qui a laissé quelque souvenir en Loire-Atlantique et autour.

Chapitre LIII : Le dieu Boulianus (IV^e siècle)

Dans le curieux ouvrage d'Albert le Grand, intitulé « Les vies, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne Armorique », dans sa première édition (1634-1636), on lit ceci aux pages 390 et 391 :

« J'ay trouvé en un ancien manuscrit de fort vieille et antique escriture un mémoire Latin de cette Antiquité, que j'ay jugé à propos de mettre icy. Il porte la médaille de ce Dieu (le dieu Boulianus), et dessus en grosses lettres, NVMISMA DEI BOVLIANI & puis DEVS BOVLIANVS *peculiare quondam numen Armoris, (ut ex antiquo Numismate & veterum monumentis colligimus.) Simulacrum IANI orbi insidentis: Vnde*

BOUL-IANVS apo tou BOUL Armoricis Gallis Orbis et IANVS Divi nomine vocabulum constatur. Triceps Deus uno triangulo tria cohibet capita his Græcis caracteribus notato A. N. O(mega), protensis in altum brachiis dextra fulmen vibrat, lævam nubes circum volvit. Pede uno terram, mare altero premit. Divi nomen Britonico & Idiomate & caractere circa orbem conspicitur. Nannetis fanum obtinuit nominatissimum, quo ex Armoricis Galliarum Civitatibus, ad sacra confluebant 3 Idus Ianuar. Nonis April. & Calendis Augusti. Flamines ei erant duodecim e Druidarum secta, popularibus selecti suffragiis, quorum res sacras prophanasve in urbe curare (quæ REIZ-KER dicunt) inter erat: his barba capillisve abrasis Divo litare nephas. Porro phanum illud ab EVMELIO NANNETARVM antistite SEXTO PROBO Urbis Consule, Conatantini Magni Imperatoris Edicto dirutum est, alte defossa numinis Epigraphe Lapidis Insculpta his plana verbis.

NVMINIB. AVGVSTIOR.

DEO BOVLIANO

M. GEMEL. SECVNDVS ET. C. SEDAT. FLORVS

ACTOR. VICANOR. PORTENS. TRIBVNAL

C. M. LOCIS EX STIRPE CONFLATA

POSVERVNT

Cette pierre fut trouvée au pied des murailles de la ville, derrière l'Evesché, l'an 1592 et fut portée en la Maison de Ville & agrafée dans la muraille de la basse galerie... »

Ogé, dans son *Dictionnaire*, cite ce manuscrit sans référence à Albert Le Grand et précise qu'il fut trouvé

au château de Vitré. Il aurait mentionné qu'on avait autrefois adoré en Bretagne le dieu Boulianus.

Chapitre LIV : Le médecin Marcellus Empiricus

Marcellus Empiricus, médecin de Bordeaux est l'auteur d'un fort intéressant ouvrage, le *De Medicamentis*, ou Livre des médicaments où il regroupe la totalité de son savoir en matière de pharmacologie. Cela représente de nos jours 241 pages imprimées d'une façon très dense en format in-8^{o81}. Il ne s'agit pas de médicaments isolés, mais de préparations dont certaines très savantes et comprenant un nombre parfois très important de produits.

L'origine de ses connaissances est diverse. Malgré sa connaissance de la médecine grecque, il est remarquable qu'il ne cite jamais ni Hippocrate, ni Galien. Il ne cite pas non plus les Latins, mais il est sûr que nombre de produits utilisés sont également présents dans Pline.

Marcellus Empiricus a dû connaître Patera, druide et professeur à Bordeaux et Phoebitius. Il a pu apprendre d'eux divers médicaments.

Il vivait sous Théodose (346-395), dont il était maître des offices. Il est donc contemporain d'Ausone (309-395).

Peut-être était-il chrétien. Il écrit : « la miséricorde

⁸¹ Edition Teubner.

est mieux reçue de Dieu». Mais sa matière est totalement païenne, ou panthéiste. C'est un exemple remarquable de la philosophie de la nature. Ce qui est étrange, ce sont ses relations avec Théodose qui prit des édits violents contre le paganisme et la magie.

Il mentionne parmi les auteurs qu'il a utilisés : Pline, Apulée, Celse, Apollinaire, Designationus, et « dans les temps plus proches », Siburius, Eutropius et Ausone (le père évidemment). Il ne cite aucun auteur grec, ni Hippocrate, ni Galien, ni Dioscoride, si ce n'est le pseudo-Apulée.

Souvent cependant il se réfère à la médecine grecque, généralement pour donner en grec le nom d'une maladie ou d'une préparation. Les noms des médecins sont généralement grecs, quoiqu'il semble s'agir dans la majorité des cas, de gaulois. On se souviendra que le père d'Ausone, le poète, qui était médecin, parlait mal le latin, mais savait très bien le grec.

Il semble qu'il y ait eu une mode du grec chez les médecins, sans doute parce qu'il s'agissait là de la langue internationale en matière scientifique et philosophique. Cela ne signifie pas obligatoirement que l'ensemble de la médecine soit grec.

Son livre a 36 chapitres. Un poème de 78 vers clôt l'œuvre.

Les thérapeutiques de Marcellus sont variées :

- 1° les médicaments végétaux (Saponaire, cresson, plantain, ache, acanthe...), y compris des préparations comme l'opium, le baume, l'encens. Ces végétaux sont dans l'ensemble des plantes existant dans le Bordelais. Les produits utili-

sés dans les compositions sont très divers. Ils proviennent de toutes les parties de l'Empire. Certains sont d'origine gauloise comme le nard celtique, l'armoise de Saintonge, ou encore la ciguë, le fumeterre, le lierre, la mauve, le persil, le saule, le trèfle, qu'on appelle en gaulois *visumarus* selon l'auteur. D'autres font partie de la pharmacopée de Pline, mais la *Britannica* par exemple qui figure dans l'*Histoire Naturelle* vient sans doute de Bretagne. Certains bien sûr sont grecs, comme la terre de Samos, mais ils ne sont pas particulièrement nombreux. D'autres comme l'encens, la myrrhe, le nard de Judée, le pavot ou l'opium, la gomme de Perse viennent du Moyen Orient.

- 2° les médicaments minéraux. On trouve notamment dans les formules de Marcellus l'alun, le natron, la calamine ou cadmie, l'oxyde de cuivre, la pierre hématite, l'aimant, les sels d'arsenic, la céruse ou carbonate de plomb.
- 3° les médicaments animaux. La corne de cerf en fait partie, mais aussi le fiel de taureau, le fiel de sole, le fiel du poisson Scorpios, la vipère, les petits de la cigogne, le scarabée.
- 4° les *excreta* animaux : le fumier de cheval ou celui de colombe, les excréments d'animaux divers, comme le crocodile par exemple ou la truie, l'urine d'enfant.
- 5° les aliments, généralement grecs, comme le vin de Chio, le vin de raisins secs de Crète, le miel d'Attique. Il est digne de remarque que Marcellus prescrive d'ordinaire le miel d'Attique,

le meilleur, et non les miels locaux qui ne pouvaient pas manquer d'exister.

Les préparations présentées par l'auteur sont très savantes. Certaines comprennent plus d'une vingtaine de substances comme le collyre de Cosme qui en contient 27. L'emplâtre Dictamos utilise 38 médicaments. D'autres, mais assez rarement, n'en connaissent qu'une, voire deux. L'eau de pluie ou de fontaine intervient dans quelques cas. Le nombre total des produits utilisés montre une connaissance très importante de la pharmacologie. On aurait ainsi quelque 500 médicaments, d'origine diverse, à répertorier dans l'ouvrage de Marcellus.

Nombreux sont les médicaments oculaires. Si la pathologie est assez limitée, obscurcissement et cataracte, dureté, écoulement, albugo ou taie blanche de la cornée, la thérapeutique en revanche est vaste. La science de Marcellus intervient particulièrement dans les collyres, ce qui est normal étant donné la qualification des médecins gaulois en matière d'ophtalmologie. On a trouvé en Gaule, au cours de fouilles notamment, de nombreux cachets d'oculistes, près de 150, qui servaient à estampiller les collyres. On a découvert également des collyres desséchés.

Marcellus enfin consacre la totalité de son chapitre VIII, soit près d'une cinquantaine de pages imprimées, à l'art des oculistes. Tous les genres de substances figurent dans ces médicaments. On y rencontre des plantes, comme le safran, le plantain, la rose, la myrrhe, des sels métalliques notamment la cadmie, l'oxyde de cuivre, des pierres précieuses

comme l'améthyste, l'agate, le béryl et même une terre spéciale comme la craie de Samos. La thérapeutique magique n'est pas exclue bien entendue.

Ces collyres ont des noms pour les distinguer. Un certain nombre d'entre eux se réfère aux médecins gaulois qui les ont composés, tels Cosme ou Ausone père.

Marcellus n'individualise pas la thérapeutique magique. Les traitements qui nous paraissent les plus farfelus se trouvent cités, souvent groupés, au milieu des médicaments les plus raisonnablement composés, et l'auteur ne semble pas les différencier.

Les *carmina* sont précisément ces phrases obscures qui ont été recopiées au cours des siècles, peut-être fidèlement, car il n'est pas assuré qu'elles n'aient été d'emblée obscures. Ce sont des opérations magiques qui comprennent d'ordinaire des gestes et des paroles. Ainsi certains rites comportent un salut à l'orient.

On en rencontre en fait de plusieurs sortes. Les unes consistent simplement à disposer sur le corps, généralement à pendre au cou dans un sachet, un produit reconnu efficace. Ce peut être une herbe ayant par ailleurs une réelle activité pharmacologique, la jusquiame par exemple, qui est employée ainsi dans le traitement de l'albugo.

Les autres mettent en jeu des formules, apparemment incompréhensibles, parfois mélange de grec, de latin, de gaulois, que l'on pendra également au cou. Ce sont plus proprement des talismans. Des mots, souvent incompréhensibles, comme *Oubaïk*, écrit en

lettres grecques ou encore *Ouriôourôdè*, ou encore des phrases entières, doivent être suspendues au cou.

L'usage, que l'on retrouvera dans la Bretagne contemporaine de « décompter », c'est-à-dire de compter de dix à zéro, est mentionné clairement avec la manière exacte de le faire. Il est assez surprenant de constater à seize siècles de distance la conservation exacte d'une pratique ancestrale. Cela doit nous faire réfléchir quant à la conservation des usages à travers le temps. Nous touchons là du doigt en effet la transmission d'une coutume médicale depuis les Watès et les druides jusqu'à nous.

Si le décompte a persisté ainsi, on peut penser que beaucoup d'autres conceptions ont survécu et que dans l'ensemble les méthodes magiques et divinatoires sont restées sensiblement les mêmes.

Chapitre LV : Les villes d'eaux

Le culte de l'eau en Celtique et en Belgique

L'un des grands caractères de la civilisation celtique, de l'Antiquité à nos jours, est le culte de l'eau. La persistance un peu partout en Europe occidentale, et particulièrement en Bretagne, du pèlerinage aux fontaines, en demeure la preuve.

Le bassin lustral d'Apollon Moristagus à Alésia en reste un bel exemple, mais non moins les nombreuses stations thermales, dont la plupart, sinon toutes,

sont antérieures à l'occupation romaine. Le site des Fontaines Salées, près d'Avallon, en représente un exemple évident.

La plupart d'entre elles d'ailleurs ont persisté jusqu'à nos jours et les curistes ne sont certainement pas moins nombreux aujourd'hui qu'autrefois. Quelques-unes sont abandonnées, soit que la source ait tari, soit qu'elle ait perdu son efficacité, par disparition de sa minéralisation, soit encore que les lieux soient tombés en ruines et n'aient pas été relevés.

La fontaine a été condamnée par l'autorité ecclésiastique. Du V^e au XVII^e siècle les décisions des conciles abondent qui interdisent aux fidèles trois pratiques essentielles : la vénération de l'arbre, le culte des pierres et la visite des fontaines.

On les a christianisées. En Bretagne, elles ont reçu la protection de « saints », qui ne sont autre chose que des druides, magiciens et thaumaturges, la plupart du temps sans soupçon de christianisme. De nos jours encore, elles trônent, bien entretenues, au cœur des bourgs et au milieu de la campagne même.

Elles sont souvent spécialisées. Telle guérit les maladies de la peau, telle autre les infections, en particulier oculaires, telle encore les maladies nerveuses et les possessions.

L'eau est comparée au lait, la fontaine au sein maternel. Elle reçoit volontiers le nom de *mamm al laez*, la mère du lait. À Notre-Dame des Trois-Fontaines, en Briec, les sources sont assimilées aux deux seins et à l'orifice vulvaire de la femme, tandis que la quatrième est l'organe masculin. Il en est vraisem-

blement de même à Saint Nicodème en Plumé-
liau et la croyance apparaît en relation, non avec la
naissance, mais avec la renaissance, qui est le culte
majeur de ces lieux.

La notion de baptême, au sens chrétien du terme,
ne se manifeste guère. Certes, on y lave les ulcères
et l'on y soigne les sanies. Mais le fond du mythe est
autre. L'eau, ici présente, n'est pas différente de la
vie : elle est la menstrue, le lait, le sperme. Elle trans-
met la possibilité d'exister. Sans eau, pas de vie et
c'est là une constatation élémentaire.

Les stations thermales anciennement mentionnées

Deux références antiques principales nous ont été
conservées. Ce sont la Table de Peutinger et l'Itiné-
raire d'Antonin.

Elles concernent, en Gaule, deux types de pays :
d'une part le territoire celtique qui comprend la Gaule
belgique et la Gaule celtique, de civilisation et de lan-
gues gauloises, d'autre part l'Aquitaine qui n'est pas
celtique, mais probablement ibère. La Gaule cisal-
pine est située au-delà des Alpes et s'étend jusqu'à la
Vénétie.

L'unité de la Gaule est une vue de l'esprit et il faut
bien admettre la différence des deux contrées, l'une
au nord de la Garonne, la seconde au sud. Nous inté-
ressant à la médecine celtique, nous ne traiterons ici
que des eaux qui relèvent de cette civilisation.

Nous prendrons pour servir à notre exposé la carte
de la Gaule telle qu'elle apparaît sous la plume de

Strabon au premier siècle avant notre ère. C'est en effet la description de la Gaule, à l'époque où elle vient de perdre son indépendance. Nous apporterons simplement une modification en suivant César qui différencie plus nettement que Strabon, la Celtique de la Belgique.

Trois provinces se distinguent. Du nord au sud, on reconnaît d'abord la Belgique qui va des bouches de l'Escaut aux Vosges et aux abords de la Seine sur la rive droite ; puis la Lyonnaise, qui est l'ancienne Celtique, et qui va des limites des Belges et de la Germanie supérieure jusqu'aux côtes de l'Armorique ; enfin l'Aquitaine « celtique » entre Loire et Garonne, comprenant la totalité du Massif Central et débordant à l'embouchure sur la rive gauche de la Garonne.

La Gaule va jusqu'au Rhin.

Il faut y ajouter la Germanie inférieure, étroite bande de terrain le long du Rhin inférieur, territoire des Bataves ; la Germanie supérieure ; la Narbonnaise et les Alpes Cotiennes.

Gaule celtique occidentale ou Armorique

Nous entendons par là le territoire occidental de la Lyonnaise, tel qu'il apparaissait au milieu du II^e siècle de notre ère. Ce pays correspond à peu près à la Bretagne et à la Normandie actuelles, et, sans doute à l'ancienne Armorique. Il comprenait les pays des Osismes, des Vénètes, des Curiosolites, des Redones, des Namnètes, des Aulerques au moins des Aulerci

Diablintes, des Ambivareti Abrincatui, des Unelli, des Viducasses, des Lexovii, des Calètes et des Veliocasses.

Bagnoles-de-l'Orne

La petite ville de Bagnoles est à 28 km d'Alençon, dans le département de l'Orne, en Normandie. Elle se trouve sur le territoire des Aulerci Diablintes qui faisaient vraisemblablement partie de la Fédération Armoricaïne.

La grande source est à 26°. L'eau radioactive qui en sort, silicatée, chlorurée, phosphatée, contient également de l'argon, de l'hélium, de l'arsenic, et de l'acide carbonique. Le chlorure de sodium s'y trouve en quantités abondantes.

Elle est indiquée de nos jours principalement dans les affections veineuses. Autrefois, on s'en servait surtout comme tonique de l'estomac, dans les atteintes de la peau, l'aménorrhée, la chlorose.

Il existe également à Bagnoles une source froide ferrugineuse.

Thermalisme et eaux pures

Nous pouvons en somme distinguer deux sortes de sources sacrées. Les unes sont thermales, les autres à température normale. Les sources thermales n'ont, en général, pas cessé d'être exploitées depuis l'Antiquité. Elles sont bien connues. Les autres sont des sources d'apparence plus banale. Elles sont parfois minéralisées, comme les sources chlorurées sodiques,

mais leur vertu paraît tenir principalement à la propriété de l'eau et à ses qualités de purification.

Il n'y a pas de sources thermales en Armorique, à l'exception de Bagnoles-de-l'Orne aux confins du massif. Mais on rencontre un nombre incalculable de fontaines dont l'eau est recherchée. Elles sont en général christianisées, bien que ce ne soit pas le cas de toutes, et sont toujours vénérées.

Parmi les très nombreuses sources qui jouissent de pouvoirs thérapeutiques d'origine antique, il nous faut citer maintenant :

- La source de Rumengol, qui paraît liée à un établissement druidique ancien, à la vue de la montagne sacrée du Hom.
- Celle de Sainte-Anne-la-Palud, également à la vue du Menez-Hom,
- Celle de Belen à Ouessant, triple fontaine qui porte le nom de Belenos, ainsi que les diverses fontaines de l'île, toutes de structure archaïque, une dalle supérieure posée sur deux muretins.
- Feunteun ar Wrac'h près de Carhaix.
- La source de Carnoët.
- Notre-Dame des Trois-Fontaines.
- Saint-Nicodème en Plumelec : On a tout lieu de penser que le site gallo-romain de Sulim était un lieu de baignades thérapeutiques. La chapelle de Saint-Nicodème, avec ses quatre fontaines superbes, dont trois sont liées et la quatrième un peu à l'écart, était certainement le centre. Le petit sanctuaire de Saint-Adrien, non loin de là, possède aussi quatre sources dont une coule à l'intérieur de l'église. Sur le sommet de la butte

de Castennec, à l'endroit même où s'élevait Sulim, la chapelle de la Trinité, au nom bien évocateur de cultes antiques, est avoisinée par une fontaine également sacrée.

- Le nom même de Saint-Nicolas-des-Eaux évoque bien entendu une particularité locale de l'eau. Dans un terme toponymique comme celui-ci, il ne peut s'agir d'ondes banales. On notera également le voisinage sur le Blavet d'un lieu-dit le Coronq, le Bain. Quant à l'appellation même de Sulim, elle évoque la déesse Sulis qui présidait aux eaux thermales de Bath, en Grande-Bretagne.
- Les fontaines de Locmaria.
- Les fontaines de la Trinité : la Trinité en Cleguerrec, la Trinité de Castennec, la Trinité près de Brest. Celle de la Trinité en Lampaul-Plouzané.
- Notre-Dame du Relecq.
- Saint-Tivizio à Landivisiau.
- Feunteun an Neved à Arzano.
- Fontaine de Notre-Dame à Locronan.
- Barenton : L'une d'entre elles est restée païenne, non moins que thérapeutique : c'est la fontaine de Barenton, dans la forêt de Brocéliande. Elle est signalée déjà par Wace et par Chrétien de Troyes au XII^e siècle, comme un lieu de merveilles. De nos jours elle reçoit des milliers de visiteurs. Elle est caractérisée par un dégagement de bulles, assez exceptionnel, qui apparaît aux fidèles comme le sourire de la fée.
- Saint-Gildas en Melrand.
- Saint-Jaoua en Plouvien.
- Fontaine de Saint-Efflam sur la Lieue de Grève.

La construction en paraît de type ancien, gallo-romain. Le bassin carré évoque en effet celui de Moristagus à Alésia.

- Sainte-Anne d'Auray, dans un terrain marécageux, à proximité d'un ruisseau qui porte le nom de la Gwrac'h.
- Saint-Cado en Belz.

On rapprochera les cours d'eau qualifiés de divins comme la Dive dans l'Orne et le Calvados, qui se jette dans la Manche à Dives-sur-mer.

Gaule celtique orientale

Sur la carte du II^e siècle, le territoire en question correspond à celui des Andécaves, des Turons, des Aulerques Cénomaniens, des Aulerques Eburovices, des Parisii, des Meldi, des Carnutes, des Tricasses, des Vadicassii, des Senons, des Eduens et des Segusiaves.

Nous trouvons du sud au nord, comme sources curatives : Saint Alban, près de Roanne, Vichy, Bourbon-Lancy, Saint-Honoré-les-Bains, Bourbon l'Archambault, Nérès-les-Bains, Evaux-les-Bains, les sources de la Seine, les Fontaines Salées, Divonne en Côte-d'Or, Aix-en-Othe, Sceaux du Gâtinais et Montlouis du Loiret.

Saint-Alban

Saint-Alban est un village de la commune de Saint-André-d'Apchon à 8 km de Roanne. L'antiquité des eaux thermales est assurée par les nombreuses mon-

naies qu'on y a trouvées, jetées par les pèlerins dans les griffons, mais aussi par les deux grandes piscines romaines.

Trois fontaines s'y écoulent : le Puits-Rond, le Puits du Galeux et le Grand-Puits. Elles sont composées (Orfila, Barruel et Soubeiran) de :

<i>Bicarbonate de soude</i>	1,213 g
<i>Bicarbonate de magnésie</i>	0,894 g
<i>Bicarbonate de chaux</i>	0,423 g
<i>Bicarbonate de fer</i>	0,080 g
<i>Gaz carbonique</i>	<i>très important</i>

Les eaux, qui jaillissent à 16° au puits Julia, sont diurétiques, toniques, apéritives et stimulantes. On les utilisait naguère dans les affections de l'estomac et des intestins, des atteintes viscérales diverses, les maladies de l'utérus, certains troubles de la vessie, les maladies de la peau, les dartres, la gale, la chlorose, l'aménorrhée, les leucorrhées, la gravelle, les calculs vésiculaires. Le spectre, on le voit, était très vaste.

Vichy (Aquæ Calidæ)

De Lyon à Limoges, l'itinéraire de la Table de Peutinger passe entre Roanne (Roidomna) et Clermont-Ferrand (Augustonemeton), par Aquis Calidis. La route contourne le massif montagneux par le nord et passe par La Palisse. Dans ces conditions, ces « eaux chaudes » ne peuvent être que celles de Vichy.

La température en est élevée, parfois même très élevée. Le docteur Barthez, en août 1847, notait les chiffres suivants : 46° au Grand Puits Carré, 41° au

Puits-Chomel, 35° à la Grande Grille, 31° à l'Hôpital, 29° à la source Lucas, 16° aux Célestins et 27° au Puits-Lardy. On voit que le Grand-Puits Carré et le Puits-Chomel constituent des eaux vraiment très chaudes. Elles avaient peu diminué depuis le XVIII^e siècle, sensiblement moins que les autres sources.

Leur minéralisation est importante. À titre d'exemple, nous donnerons l'analyse faite en 1825 par Longchamps sur l'eau de la Grande Grille :

<i>Acide carbonique</i>	0,475 l
<i>Carbonate de soude</i>	4,98 g
<i>Carbonate de chaux</i>	0,35 g
<i>Carbonate de magnésie</i>	0,085 g
<i>Muriate de soude</i>	0,57 g
<i>Sulfate de soude</i>	0,47 g
<i>Oxyde de fer</i>	0,0029
<i>Silice</i>	0,07 g

On y trouve également des traces d'iode, de brome et de sulfate de potassium.

Les indications des eaux de Vichy, de nos jours, sont les affections de l'estomac, du foie, de la vésicule biliaire, de la rate, de la goutte et du diabète.

Les restes antiques sont concentrés autour de la source des Puits-Carrés et de la source Lucas. Pierre Audin⁸² a signalé l'existence d'« un coffrage octogonal de planches et de madriers de chêne » aux Puits-Carrés. Ceci ressemble bien à une installation d'époque gauloise, en dépit de l'affirmation de Jacques Cor-

⁸² Pierre Audin, « Les eaux chez les Arvernes et les Bituriges » in *La Médecine en Gaule*, Paris, Picard, 1985.

rocher, selon laquelle il ne se trouve pas d'installations gauloises à Vichy. Un massif en béton d'ailleurs, d'époque romaine, tranche avec le bois antérieur à l'occupation. Parmi les découvertes antiques faites en cet endroit, on remarque d'ailleurs de la céramique de La Tène.

On peut conclure de ces trouvailles que le site était occupé à des fins thermales dès le I^{er} siècle avant notre ère, et sans doute bien avant. Le cuvelage de chêne correspond exactement aux griffons des Fontaines-Salées, qui datent bien de l'époque préromaine.

Des objets divers, des œuvres d'art ont été mis au jour un peu partout dans la ville. Le plus connu est une statuette de femme assise, atteinte d'ostéomalacie et espérant sa guérison des eau calciques de Vichy. On a trouvé également un petit groupe de neuf personnages, six têtes d'hommes et trois bustes de femmes. Celles-ci sont représentées enceintes et l'on a pensé qu'on attribuait aux eaux de Vichy un pouvoir fécondant. À moins qu'il s'agisse simplement des compagnons de cure...

Bourbon-Lancy (Aquæ Bormonis)

Aquæ Bormonis, est-ce Bourbon-l'Archambault ? Ou bien s'agit-il de Bourbon-Lancy ?

Le nom de Bourbon, gardé par les deux stations, de part et d'autre de Moulins, laisserait plutôt entendre que l'une ou l'autre serait l'héritière de Bormonis. En outre Saint-Honoré-les-Bains n'est qu'à une vingtaine de kilomètres d'Autun au lieu des 120 comptés par la Table.

Il semble en fait que la voie antique faisait le tour du massif montagneux situé entre Autun et Saint-Honoré les Bains, en passant par le Sud. De fait, la première station concernée est celle de Toulon sur Arroux (Telono), plein sud. Logiquement, elle devait gagner de là Gueugnon (Pocrinium ?) et, prenant à l'ouest, Bourbon-Lancy. Les distances sont, il est vrai passablement exagérées, en particulier de Bourbon-Lancy à Decize, il n'y a pas trente lieues (66,667 km) mais seulement 37 km.

Par ailleurs, Bourbon-l'Archambault est trop loin vers l'est pour se trouver sur la route d'Autun à Orléans. Il faudrait par ailleurs, pour y arriver, passer par Moulins, qui n'est pas mentionnée sur l'itinéraire.

Quant à Saint-Honoré-les-Bains, ce ne peut être qu'Aquæ Nisincii qu'on relève sur la route courte qui va d'Autun à Decize, à 48 km d'Autun, ce qui peut s'expliquer par les nombreux tournants d'une route de montagne et à 33 km de Decize, ce qui correspond à peu près aux 14 lieues de la Table (31,111 km).

Bourbon-Lancy, chef-lieu de canton de la Saône-et-Loire, autrefois en Bourgogne à la frontière du Bourbonnais, compte aujourd'hui 6652 habitants.

L'établissement est antérieur à l'époque romaine. Les eaux atteignent la température de 52° 8. Il y a aujourd'hui cinq sources qui soignent les rhumatismes, mais aussi des atteinte cardio-vasculaires et gynécologiques. Elles sont chlorurées sodiques, radioactives, bicarbonatées, porteuses d'hélium, d'arsenic, de magnésium, de fer et d'iode. la saison autre-

fois, comme à Bourbon l'Archambault, se déroulait du 15 mai au 1^{er} octobre.

Saint-Honoré-les-Bains (Aquæ Nisincii)

Si l'on en croit la Table de Peutinger, il y avait deux routes pour aller d'Autun à Decize, l'une qui contournait le massif montagneux et passait par Toulon sur Arroux et sans doute Gueugnon et Bourbon-Lancy (Aquæ Bormonis), l'autre qui allait directement, par Boxum (Buis). Aquæ Nisincii est situé sur cet itinéraire court : ce ne peut donc être que Saint-Honoré-les-Bains

Saint-Honoré-les-Bains, aujourd'hui dans la Nièvre, n'a que 968 habitants. Trois sources chaudes y jaillissent, de 15° à 30°, auxquelles on confie l'asthme et la bronchite chronique, les maladies de la gorge et des bronches, mais aussi l'arthrite. Elles sont sulfurées, arsenicales, chlorobicarbonatées sodiques et calciques, avec de la silice en quantité, et radioactive.

Bourbon-l'Archambault

Bourbon-l'Archambault, qui est situé actuellement dans le département de l'Allier, ne semble pas avoir été mentionné par les itinéraires anciens. La ville était cependant située sur la voie romaine de Moulins à Bourges, peu avant le coude d'Ygrande, qui faisait remonter la route vers le nord. On a retrouvé les restes de thermes romains, qui attestent l'usage thérapeutique des sources au moins dès cette époque.

On a mis au jour notamment la fosse et les puits du captage antique.

Les eaux que nous connaissons, sont chlorurées sodiques, iodobromurées et bicarbonatées. Elles jaillissent très chaudes, à une température de 12° à 53°. On les utilise principalement pour les rhumatismes, les paralysies et la rééducation, mais aussi pour les maladies gynécologiques et les névralgies. À la fin du XIX^e siècle, les eaux étaient employées également pour les maladies de la peau, les scrofules, les blessures. La saison allait du 15 mai au 1^{er} octobre.

Saint-Pardoux

À 12 km de Bourbon-l'Archambault, sourd la source de Saint-Pardoux.

Une eau minérale, ferrugineuse et gazeuse contient de l'acide carbonique, de l'oxyde de fer, du carbonate de chaux, de fer et de magnésium, du citrate de fer, du chlorure de sodium et du chlorure de magnésium, du sulfate de sodium et de magnésium. Cette eau, d'une saveur piquante, est utilisée en boisson.

Néris-les-Bains (Aquæ Neri)

C'est évidemment Aquæ Neri, sur la route d'Augustonemeton (Clermont-Ferrand) à Limonum (Poitiers) et à Avaricum (Bourges), à 4 km de l'actuel Montluçon. On les appelait encore Nerus, Nerea, Nereensis vicus.

Neriomagus était déjà important à l'époque de l'indépendance gauloise sous la protection du dieu

Nerios et de plusieurs autres divinités, dont Épona, la déesse au cheval. De nombreuses découvertes de monnaies et de céramiques attestent l'importance de la ville dès cette époque.

À l'époque romaine, les thermes sont agrandis. On a retrouvés trois salles aux gradins recouverts de marbre et deux ailes symétriques, plusieurs piscines dont une de 30 m sur 20 m, deux aqueducs, ainsi qu'un vaste amphithéâtre. De nombreuses fouilles ont été opérées, tant au XIX^e siècle qu'à notre époque.

L'eau de Nérès, à 51°, bicarbonatée sodique, est sédative, on soigne aujourd'hui les affections du système nerveux, les maladies rhumatismales et les troubles gynécologiques.

Sa composition est la suivante (Berthier) :

<i>Bicarbonate de soude</i>	0,37 g
<i>Sulfate de sodium</i>	0,37 g
<i>Chlorure de sodium</i>	0,20 g
<i>Carbonate de chaux et silice</i>	0,17 g
<i>Baregine</i>	

Evaux les Bains

Le site, à proximité de Nérès et de Montluçon, se trouve sur la voie romaine de Nevers à Limoges. Il était déjà utilisé à l'époque romaine : des fouilles ont dégagé des murs et plusieurs piscines, ainsi que deux bassins en marbre qui reçoivent les sources. Les eaux, qui atteignent près de 60° au puits César, sont radioactives et riches en azote, mais faiblement minéralisées.

On les emploie au traitement des affections du système nerveux ainsi que pour les rhumatismes.

Sources de la Seine

On a trouvé un grand nombre de statuettes en bois à type d'ex-votos.

Fontaines-Salées

Les Fontaines-Salées, situées au pied de Vézelay, comportent onze puits d'eau salée, à cuvelage de chêne, qui ont été dégagées. La datation au carbone 14 les faisait remonter à 2500 ans, avant que ce système de datation ne soit remis en question et les temps allongés. Cela nous ramène peut-être au VII^e ou au VIII^e siècle avant notre ère.

Dionne, près de Chatellenot (Côte d'Or)

Aix-en-Othe (Aube)

Situé à un peu plus de trente kilomètres à l'ouest de Troyes, ce bourg de 2349 habitants s'appelait *Aquensis fundus* en 861. Bien qu'il ne reste rien aujourd'hui d'établissements thermaux ou même d'une utilisation médicale de l'eau en ce lieu, ce nom permet cependant d'en présumer l'existence.

Sceaux du Gâtinais (Aquæ Segestæ)

Sceaux du Gâtinais, au voisinage de Montargis se trouvait sur la voie romaine (aujourd'hui Chemin de César) qui vient de Sens en direction d'Orléans.

La station, contrairement à beaucoup d'autres, n'a pas survécu. Il y a une source minérale au Chambon, station suivante vers Orléans sur la voie, à environ 20 km.

On a trouvé à une cinquantaine de kilomètres de Sens et juste à côté de Sceaux en Gâtinais, au lieu-dit le Pré-Haut, un grand théâtre et des thermes, installés près d'une ancienne source ferrugineuse, aujourd'hui tarie.

Les eaux d'Aquæ Segestæ portaient le nom d'une déesse Segesta qui aurait donné son nom à Sceaux.

Montlouis

On y a trouvé des statuettes de bois à type d'ex-voto. La station se trouve dans le Loiret.

Aquitaine — Arvernes

L'Aquitaine celtique, entre Loire et Garonne, comprenait les peuples suivants : Arvernes, Vellaves, Gabales, Rutènes, Cadurques, Petrocorii, Lemovices, Pictons, Santons, Bituriges Cubi et, de l'autre côté de la Garonne, Bituriges vivisci.

Saint-Galmier (Aquæ Segetæ)

Selon la Table de Peutinger, les Aquæ Segetæ sont situées sur la route de Lyon à Bordeaux, entre Forum Segustavarum (Feurs) et Icidmagus, à neuf lieues, soit une vingtaine de kilomètres de Feurs. La localisation

conviendrait bien à Saint Galmier (20 km de Feurs) ou à Montrond les Bains (11 km de Feurs).

L'eau est froide, alcaline, gazeuse, carbonatée.

Aix La Fayette

Cette commune de 91 habitants en 1992, est située à 9 kilomètres au nord de Saint-Germain-l'Herm (Puy-de-Dôme). En dépit de son nom, qui signifie sans doute que des eaux ont existé ici, on ne trouve actuellement aucune trace d'activité thermique ou thérapeutique.

Clermont-Ferrand

La ville de Clermont-Ferrand possède 22 sources minérales dont la température s'étage de 6 à 18°. L'une des plus curieuses est la fontaine de Saint-Allyre dont la propriété pétrifiante est remarquable. Elle coule à 24°.

L'analyse faite par Girardin au XIX^e siècle présentait ainsi la source de Saint-Allyre :

<i>Acide carbonique libre</i>	<i>0,7100 l.</i>
<i>Carbonate de chaux</i>	<i>0,6342 g</i>
<i>Carbonate de magnésie</i>	<i>0,3856 g</i>
<i>Carbonate de soude</i>	<i>0,4886 g</i>
<i>Carbonate de fer</i>	<i>0,1410 g</i>
<i>Sulfate de soude</i>	<i>0,2895 g</i>
<i>Chlorure de sodium</i>	<i>1,2519 g</i>
<i>Silice</i>	<i>0,3900 g</i>
<i>Matières organiques non azotées</i>	<i>0,0130 g</i>
<i>Phosphate de magnésie</i>	

Carbonate de potasse

Crénate et apocrénate de fer

0,0462 g

Chamalières

Chamalières possède, dans les roches, des sources qui dépendent du bassin de Royat. On y a trouvé des statuettes de bois à type d'ex-voto.

Royat

Aujourd'hui banlieue résidentielle de Clermont-Ferrand, Royat⁸³ possédait à l'époque romaine de magnifiques thermes. En 1822, dans un puits carré apparemment romain, une source froide : c'est l'actuelle source de César. En 1843, on trouva une piscine carrée et en 1853, le captage de la source Eugénie.

On a pu dégager depuis trois piscines rectangulaires et cinq salles sur hypocaustes. Cinq sources jaillissent, salines et ferrugineuses, dont la source Saint-Mart qui est de captage celtique et la source Saint-Victor qui remonte à l'époque romaine. La température de l'eau va de 14° à 31° 5. On y soigne les artériopathies.

Saint-Myon

Situé dans le Puy-de-Dôme, Saint-Myon, à 12 km de Riom, aurait été très anciennement connu. Rien ne permet de les attribuer aux Gaulois. Cependant les sources

⁸³ Pierre Audin, *op. cit.*

viennent d'un rocher au pied duquel coule la rivière de Morge. Ce nom évoque fortement la personnalité de la Morgue, la déesse celtique des eaux.

L'eau est alcaline et froide. On l'utilise en boisson et on la considère comme diurétique et rafraîchissante. Elle favoriserait la digestion et était employée pour les organes digestifs en général, les viscères abdominaux, contre la goutte et la gravelle. Elle servait aussi dans les leucorrhées et les blennorragies anciennes.

Saint-Nectaire

Saint-Nectaire est situé entre Clermont-Ferrand et le Mont-Dore. D'anciens thermes romains se trouveraient pris dans les substructions de la source du Mandou. On compte sept sources primitives : le Gros Bouillon, la Vieille Source, la Côte, le Rocher, Pauline, la Voûte et le Chemin. La température moyenne est de 38° 75.

L'analyse faite en 1824 par Boulay et Henry donnait la composition suivante :

<i>Azote :</i>	<i>quantités appréciables</i>
<i>Acide hydro-sulfurique</i>	<i>quantités indéterminées</i>
<i>Acide carbonique</i>	0,474 l
<i>Bicarbonate de soude</i>	0,9480 g
<i>Bicarbonate de magnésie</i>	0,7800 g
<i>Sulfate de soude</i>	0,0100 g
<i>Chlorure de sodium</i>	4,5300 g
<i>Oxyde de fer</i>	0,0050 g
<i>Silice</i>	0,1170 g
<i>Alumine</i>	0,0030 g
<i>Matières organiques solubles et insolubles</i>	<i>Traces</i>

Les eaux de Saint-Nectaire sont réputées contre la goutte et la gravelle. On les emploie contre les rhumatismes et les paralysies, pour les organes digestifs et les atteintes de l'utérus. Elles soignent les dartres, la leucorrhée et l'aménorrhée.

On les utilise en bains, en douches et en boisson.

Chaudes-Aigues (Calentes Baiæ)

Baiæ était une petite ville de Campanie, célèbre pour ses eaux chaudes. Par analogie, son nom est donné par Sidoine Apollinaire à un site auvergnat de sources thermales.

« Calentes nunc et Baiæ... Es-tu maintenant à te réjouir à nos bains d'eau chaude, en ces lieux où l'eau sulfureuse jaillissant de la roche caverneuse offre une piscine salutaire aux malades dont le foie ou la poitrine sont attaqués... ? »

Calentes Baiæ signifie proprement les eaux brûlantes de Baiæ. Certes, la plupart des thermes d'Auvergne sont chauds et il est difficile de les distinguer à cet égard. On peut cependant donner la palme à Chaudes-Aigues, dans le Cantal, remarquable par sa très haute température de 81°, quoique on ait également proposé Bain-les-Bains, qui n'atteint cependant que 53°.

On dit d'ordinaire que Chaudes-Aigues n'est devenu une station thermale, pour les traumatisés de la route, qu'en 1934. Il n'y aurait aucune trace d'un usage antérieur. Cette affirmation est gratuite, puisque Chaudes-Aigues figure, sous la signature de

J.-P. Baude, médecin inspecteur des établissements d'eau minérale, dans le *Dictionnaire de médecine usuelle* de 1893. Baude n'hésite pas à rattacher les Calentes Baiæ à Chaudes-Aigues.

Cependant les eaux bicarbonatées et radioactives, qui atteignent de 52° à 81° à la source du Par, ont cependant été toujours connu, on l'imagine, et dès l'époque de l'indépendance gauloise sans aucun doute. Une température de 81° est tout de même peu courante et il est vraisemblable qu'elles se soient fait remarquer à ce titre dès l'Antiquité. La distribution d'eau courante chaude dans les maisons est dès lors connue.

À la source du Par, s'ajoutent d'autres griffons, ceux du Moulin, des Bains, de la Grotte des Moulins et de la Maison Felgère. L'existence d'une grotte évoque les mots de Sidoine Apollinaire qui parle de la « roche caverneuse ».

La composition, à la fin du XIX^e siècle, selon l'analyse faite par Chevallier, signalait du sous-carbonate de soude, du carbonate de chaux et de magnésie, du sulfate de soude, de silice, de chaux, d'oxyde de fer, de bitume, d'hydrosulfate d'ammoniaque et de sels de potasse. Elles ne contiennent pas d'hydrogène sulfuré et le texte de Sidoine Apollinaire, qui parle d'eau sulfureuse, pourrait s'inscrire en faux contre l'identification de Calentes Baiæ à Chaudes-Aigues. Mais que veut dire exactement l'expression « sulfureuse » sous la plume d'un évêque du V^e siècle de notre ère ? Fait-il allusion aux sulfates qui sont présents dans l'eau ? Le sulfate de fer se dépose dans les canalisations de la

ville. Qu'en savait-il ? Et quelle composition avait la source à son époque ?

On utilise les eaux de Chaudes-Aigues contre les paralysies, les rhumatismes, les dysarthries, les névralgies et les atteintes lymphatiques.

Mont Dore

À 52 km à l'ouest de Clermont-Ferrand, huit sources chaudes (38° à 44°) jaillissent, à 1052 m d'altitude.

Les sources portent le nom de Caroline, du Bain de César, ou Bain de la Grotte ou Petit Bain, de Grand Bain, de Bain Ramond, de Source Rigny et de Fontaine de la Madelaine. Elles sont siliceuses, chlorobicarbonatées sodiques. On les utilise dans les affections allergiques, l'asthme en particulier, les affections respiratoires, les rhumatismes.

La composition a été précisée au XIX^e siècle par Soubeiran. La voici :

<i>Carbonate de soude cristallisé</i>	8 g
<i>Hydrochlorate de chaux cristallisé</i>	0,450 g
<i>Sel marin</i>	0,070 g
<i>Sulfate de fer cristallisé</i>	0,100 g
<i>Sulfate de soude cristallisé</i>	0,070 g
<i>Hydrochlorate de magnésie cristallisé</i>	0,182 g
<i>Eau</i>	625,000 g
<i>Acide carbonique</i>	4 volumes

Cinq sources étaient déjà exploitées à l'époque romaine. Deux piscines et plusieurs salles sur hypocauste ont été dégagées sous l'établissement thermal

moderne. Un temple, de type méditerranéen, a été trouvé au sud des bâtiments antiques.

La patronne des lieux semble avoir été la Dea Sianna, dont on a retrouvé un autel votif⁸⁴.

Bagnols-les-Bains

Bagnols-les-Bains est situé sur le Lot, au pied du Mont Lozère, dans le département du même nom, à 12 km de Mende. Le bassin de réception des eaux, ainsi que l'aqueduc, ont été construits à l'époque romaine.

L'eau, qui sort d'une roche schisteuse, a une odeur de soufre. Six sources jaillissent, de 31°5 et 42° à la Source Grande. Celle-ci, qu'on appelle aussi source Ancienne, était déjà utilisée par les Romains. Elle contient du gaz hydrogène sulfuré, du chlorure de magnésium, du sulfate de calcium, du fer et des matières d'origine animale.

Naguère on y soignait le rhumatisme chronique, la paralysie, les engorgements lymphatiques, les affections catarrhales et les affections scrofuleuses. On y traite aujourd'hui les affections cardiaques, respiratoires, cutanées.

Aix (Corrèze)

Aix en Corrèze est situé à la source de la Dozane, à une quinzaine de kilomètres d'Ussel, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la Bourboule et

⁸⁴ Pierre Audin, *op. cit.*

du Mont Dore. Il n'existe pas trace, à notre connaissance, d'une utilisation actuelle ou passée, des eaux de cette bourgade de 325 habitants. Mais le voisinage de célèbres stations thermales, non moins que le nom, laissent à penser, qu'au moins dans l'Antiquité la source de la Dozane, qui est un sous-affluent de la Dordogne, fut utilisée à des fins thérapeutiques.

Aix (île d')

Au large de Fouras et de la Pointe de la Fumée, sur le littoral de la Charente-Maritime, la petite île d'Aix, entre Oléron et la Grande Terre, n'offre rien de particulier que son nom pour mériter l'appellation d'eaux thermales ou thérapeutiques.

Saintes

La capitale de la Saintonge et de la Charente-Maritime possédait des statuettes de bois à type d'ex-voto.

Divonne

Fontaine de Bordeaux. Elle nous est connue par Ausone, fils de Bordeaux, qui l'évoquait ainsi, au IV^e siècle de notre ère :

*Salve, fons ignote ortu, sacer, alme, perennis,
Vitree, glauce, profunde, sonore, illimis, opace.
Salve, urbis genius, medico potabilis haustu,
Divona Celtarum lingua, fons addite Divis.
Non Aponus potu, vitrea non luce nemausus
Purior, æquoreo non plenior amne Timavus.*

« Salut, fontaine dont on ignore la source, fontaine sainte, bienfaisante, intarissable, cristalline, azurée, profonde, murmurante, limpide, ombragée. Salut, génie de la ville, qui nous verses un breuvage salubre, fontaine appelée Divona par les Celtes, et consacrée comme une divinité. L'Apone ne donne pas un plus sain breuvage, le Nemausus un cristal plus pur, le Timave et ses vagues marines une onde plus abondante. »

Divonne

Divona était la capitale des Cadurci à Cahors. Elle figure dans la Table de Peutinger, sur la route de Lyon à Bordeaux, sous le nom de Bibona. Ce nom pourrait n'être pas une déformation de Divona, mais un autre nom : « la rivière aux castors ».

Gaule belge

Aix (Nord)

La commune se trouve à la frontière de la Belgique, dans le canton d'Orchies, à une douzaine de kilomètres de Saint-Amand-les-Eaux. Dans cette dernière ville, existe de nos jours un établissement thermal, mais les eaux d'Aix sont abandonnées et il semblerait que celles de Saint-Amand aient pris le relais.

Nous savons que saint Amand, évêque de Maas-tricht, fonda à Saint-Amand une abbaye, en 639, à proximité des sources qui se trouvaient à deux kilo-

mètres de là. Il est donc vraisemblable que l'usage de ces eaux remonte à l'Antiquité, sinon plus haut.

Cinq sources constituaient, au milieu du XIX^e siècle, la station de Saint-Amand: la Fontaine-Bouillon, celle du Pavillon ruiné, celle d'Arras, celle de la Chapelle et la source ferrugineuse. La composition en est la suivante: acide carbonique, sulfate de magnésium, sulfate de calcium, chlorures de sodium et de magnésium, carbonates de calcium et de magnésium, silice, fer et traces de matières résineuses.

En 1750, on employaient les eaux et les boues dans les affections du ventre, la dysenterie, l'asthme, les troubles digestifs divers, en particulier hépatiques, la dysménorrhée et les leucorrhées. Plus tard, on soignait principalement la chlorose, les scrofules et la gravelle. En outre des boues, comprenant 0,033 g. d'hydrogène sulfuré, à la température de 25°, sont utilisées pour les rhumatismes, l'œdème, l'atrophie musculaire, les ankyloses.

De nos jours, on se sert des eaux de Saint-Amand, non seulement pour les rhumatismes, mais aussi pour les séquelles de traumatisme, les bronchites, les otites et le tabagisme.

Aix-en-Ergny

Entre Montreuil-sur-mer et Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais, cette commune, installée sur l'As, était peuplée en 1992, de 247 habitants. Il ne semble pas y avoir eu trace d'une hydrothérapie actuelle.

Aix-en-Issart

Dans le Pas-de-Calais, à proximité de Montreuil-sur-mer et à une vingtaine de kilomètres d'Aix en Ergny. Les deux localités sont séparées par les collines de l'Art. Ici non plus, une éventuelle hydrothérapie n'a pas laissé de traces.

Aix-en-Gohelle

Aix en Gohelle serait à proximité de Sains-en-Gohelle et la route d'Arras à Béthune, sans doute pas très loin d'Aix-Noulette, dans le Pas-de-Calais.

Aix-Noulette

Aix-Noulette est situé sur la route d'Arras à Béthune, un peu avant Sains-en-Gohelle, dans le Pas-de-Calais.

Gaule Belgique formant Germanie inférieure et supérieure

La définition de la Germanie inférieure et supérieure apparaît dans Ptolémée au II^e siècle de notre ère. C'est une diversification de la Gaule Belgique de Strabon et de César. Il s'agit de territoires à l'est de la Gaule et sur le Rhin

La Germanie inférieure était peuplée de Bataves, avec leur capitale Lugdunum Batavorum (Leyde). La Germanie supérieure, au temps de Ptolémée, com-

prenait les Lingons, la Raurica, les Helvètes et les Sequanes.

Aix-la-Chapelle (Aquæ Granni)

La ville d'Aix-la-Chapelle, en Rhénanie, en allemand Aachen, est le lieu d'anciennes *Aquæ Granni* ou eaux de Grannos. Ce nom était porté par le dieu gaulois homologue d'Apollon dont on a fait le dieu de la médecine. Ce Grannos, d'une grande réputation, semble-t-il, se retrouve encore à Grand, dans les Vosges, où un temple lui était dédié.

La station était située en Gaule, sur les limites orientales du pays, au voisinage du Rhin. On peut raisonnablement penser que l'hydrothérapie d'une divinité celtique était ici aux mains des druides. Ce centre de médecine sacrée a dû se trouver à l'origine de la maintenance des traditions dans l'Europe germanisée. Nous aurons l'occasion de parler d'Hildegarde de Bingen et plus tard de Trithème, d'Agrippa et de Paracelse, sans compter le traité de médecine breton du VIII^e siècle, aujourd'hui conservé à Leyde en Hollande.

Grannos présidait ici à des eaux thermales ferrugineuses très fréquentées. Leur température varie de 45 à 55°. Les sources étaient, à la fin du XIX^e siècle, au nombre de sept. Elles sont donc chaudes. En outre on les trouve alcalines et sulfureuses. Elles contiennent en effet de l'azote, de l'acide carbonique, de l'hydrogène sulfuré, du carbonate, du chlorure et du sulfate de soude, des carbonates de chaux et de magnésie, de la silice.

Elles sont excitantes, irritantes même de la peau et du système nerveux. On les prescrivait naguère contre les paralysies, les rhumatismes chroniques, la goutte, les maladies invétérées de la peau, la syphilis ancienne, les maladies de la vessie et des voies urinaires, les affections chroniques de l'abdomen et les oedèmes⁸⁵.

Grand

C'est en 309 que Constantin vint à Grand (Panégyrique de Constantin): « le plus beau temple du monde », disait-on alors. Un siècle plus tôt, selon Dion Cassius, Caracalla avait visité Grannos. Le site fut occupé jusqu'à la fin du IV^e siècle. On remarque le grand Temple de Grannos qui se trouve sous l'actuel village et l'amphithéâtre de vingt mille places, l'un des plus grand du monde romain. Une superbe mosaïque posée dans la basilique entre 200 et 275 de notre ère est, quant à elle, la plus grande de France.

L'incendie vint à bout des bâtiments très importants, mais il y eut aussi des destructions manuelles.

Vittel (Andesina ?)

Est-ce Bourbonne-les-bains ? On a également pro-

⁸⁵ Dr Beaudé, *Dictionnaire de médecine usuelle*, Paris, Librairie académique, Didier et Cie, 1878. Les renseignements que nous donnons concernant les indications des sources au XIX^e siècle, sauf avis contraire, ont été extraites de cet ouvrage qui présente pour nous l'avantage d'avoir été écrit par le Dr Beaudé, qui était médecin inspecteur des établissements d'eaux minérales.

posé une déformation du nom primitif, Grandesina pour Digot qui y voit bien sûr Grand, Indesina pour Bonnard, Lindesina pour Desjardins qui y trouve Bourbonne les Bains.

En fait, elles sont au bout d'un embranchement, à Noviomagus, de la route de Metz (Divo Durimedio Matricorum) à Langres (Andematunno), en direction d'Andesina.

Nous avons autrefois opté pour la formule de Desjardins et situé à Bourbonne les griffons d'Andesina. Mais ce serait admettre que les sources sont à 16 km seulement de l'embranchement (au lieu de 34 km) et que celui-ci n'est qu'à 22 km de Langres (au lieu de 35 km).

Sur l'itinéraire entre Toul (Tuffio) et Langres (Andemantunno), on remarque Neufchâteau, dont le nom correspond assez bien à celui de Noviomagus. Il y a, il est vrai, aujourd'hui, entre Toul et Neufchâteau, 43 km, au lieu des 34 km (15 lieues) prévus entre Tuffio et Noviomagus par la Table de Peutinger, mais la chaussée moderne fait une grande courbe, qui pouvait fort bien être raccourcie jadis.

Contrexeville est à 29 km et Vittel à 34 km de l'embranchement de Neufchâteau. La Table de Peutinger donne 16 lieues soit 35,500 km.

Nous pouvons donc conclure sans peine à l'identification de Neufchâteau à Noviomagus et de Vittel à Andesina.

Ni Contrexeville ni Vittel ne possède de restes des époques gauloises et romaines. On trouve à Vittel quatre griffons : la Grande Source (sulfatée et cal-

caire), la Source Marie (magnésiennes et purgatives), la Source des Demoiselles (ferrugineuse et alcaline) et la Source salée (magnésiennes et purgatives). On emploie les eaux principalement contre la goutte, les calculs urinaires et dans les dyspepsies.

Bourbonne-les-Bains (Aquaë Borvonis)

À 30 km de Langres, dans la Haute-Marne, les grifons de Bourbonne remontent au moins à l'époque romaine. Les fouilles de Bourbonne ont permis de retrouver le captage de la source, ainsi qu'un bâtiment rectangulaire, qui ne serait qu'une partie de l'établissement thermal. On y a reconnu une salle hypostyle — sans doute un hall d'entrée — deux piscines avec des cabines annexes, et deux pièces sur hypocauste.

Le curage du puisard a permis de recueillir de nombreux objets qui avaient été jetés dans la source tout au long de son exploitation antique. Sur un peu plus de 4 500 monnaies ainsi retrouvées, 46 étaient gauloises et la plus ancienne portait l'effigie d'Alexandre de Macédoine. La vase recelait des silex taillés et des pointes de flèche.

L'authenticité des trouvailles et leur date étaient attestées par une nappe de béton que les constructeurs romains avaient jeté par-dessus les objets antérieurs.

Comme le nom l'indique, les sources étaient placées sous la protection du dieu Borvo, grand maître des eaux thermales, qui régnait encore à Bourbon-Lancy et Bourbon-l'Archambault. La dynastie royale de France lui doit son appellation.

Chlorurées sodiques, radioactives, bromo-iodurées et lithinées, les eaux contiennent de l'arsenic, de l'azote et des gaz rares. Leur température varie entre 42° et 66°. On y soigne les traumatismes, l'anémie et les rhumatismes.

Aillevillers-et-Lyaumont

Aillevillers-et-Lyaumont est situé, à proximité de Saint-Loup-sur-Semouse, à la limite de la Haute-Saône, dans ce département, et des Vosges, à une quinzaine de kilomètres de Luxeuil.

Au hameau de la Chaudeau, sans doute pour « la chaude-eau », la source est à 23° et des restes de bassins romains subsistent encore. Mais la station est de longue date abandonnée.

Bains-les-Bains

À 16 km d'Epinal, dans les Vosges, les environs de Bains-les-Bains ne gardent pas de traces d'antiquité. Cependant, onze sources, très radioactives, alcalines, oligométalliques, contiennent du silicate de sodium et des chlorures de calcium, de sodium et de magnésium, ainsi que du sulfate de calcium, mais elles sont peu minéralisées. Elles sont chaudes (29° à 53°) et soignent les artériopathies. On les employait naguère plus largement, dans les maladies de la poitrine et du ventre, dans les fièvres, la convalescence, les rhumatismes, les affections des reins, de la vessie, de l'utérus.

Plombières

Plombières est situé à 25 km d'Epinal et à 421 m d'altitude, sur les bords de l'Augrone. On présume de l'ancienneté des thermes qui remonteraient à l'époque romaine et sans doute bien avant. Il s'agit en effet d'eaux salines et très chaudes, entre 32° et 62°, à l'exception de quelques sources qui sont froides.

On reconnaît le Bain des Princes et la piscine royale, le Bain des Dames, la source Bourdeille, le Grand Bain, le Bain des Romains, le Bain des Pauvres et le Bain neuf, la source du Crucifix ou Bain du Chêne, mais aussi l'Etuve Saint-Pierre et l'Etuve de Bassompierre.

Le Bain des Capucins est remarquable par l'existence d'un trou rond, creusé dans la pierre, qui porte le nom de Trou des Capucins et qui guérirait la stérilité. Au XIX^e siècle, Martinet, auteur d'un ouvrage sur les eaux de Plombières, nous conte comment « quand le bassin est vide, ce qui a lieu tous les jours vers onze heures ou midi, des malades du sexe féminin peuvent alors prendre des bains d'étuve locale en s'asseyant sur ce trou ». Plutôt que d'une thérapeutique efficace, il semble s'agir ici d'un rituel archaïque, qui pourrait fort bien remonter à l'Antiquité.

Le Bain du Chêne, administrée en bains et en boisson, est à 50°. L'analyse de la source, pratiquée par O. Henry, montrait jadis la composition suivante :

<i>Gaz acide carbonique</i>	<i>un treizième du volume de l'eau</i>
<i>Bicarbonate de soude anhydre</i>	<i>0,1683 g</i>
<i>Bicarbonate de chaux</i>	<i>0,0187 g</i>
<i>Bicarbonate de fer</i>	<i>0,0007 g</i>
<i>Sulfate de soude anhydre</i>	<i>0,8009 g,</i>
<i>Sulfate de chaux</i>	<i>des traces</i>
<i>Chlorure de sodium et de magnésium</i>	<i>0,0012 g</i>
<i>Silice</i>	<i>0,0012 g</i>
<i>Matière organique azotée</i>	<i>0,0079 g</i>
<i>Alumine et traces de phosphate</i>	<i>8,0008 g.</i>

L'activité des eaux de Plombières, en dépit de leur faible minéralisation, est certaine. Elles augmentent la sécrétion de la sueur et de l'urine et accélèrent la circulation du sang. Elles tendent à constiper. Les organes digestifs et abdominaux s'en trouvent bien. Elles luttent contre les rhumatismes, l'arthrite, les névralgies. Les atteintes des lymphatiques et les maladies de l'utérus font également partie des indications.

Luxeuil

18 sources. Faible radioactivité. Source Burseaux: 62°. Source d'Hyggie: 22°. Source du Puits-Martin: 23° 5. Un temple ancien, préromain ou de la toute première époque romaine, semble avoir été bâti autour de la source du Pré Martin. Les bases de sept colonnes ont été retrouvées, la source se plaçant à milieu de l'espace délimité par les quatre colonnes orientales. À quinze mètres en aval de la source, sur le sol de grès, on a découvert des statuettes de bois dont

un certain nombre ont pu être conservées. D'autres subsisteraient encore dans le sol.

On a trouvé une statue d'Apollon. Celui-ci était probablement Grannos. Apollon et Sirona figurent sur un petit autel de 0,80 m de haut. Il existe encore à Luxeuil deux stèles d'Épona, ainsi qu'une inscription à Luxovio et à Brixia. Les restes d'un cavalier à l'anguipède furent conservés longtemps dans l'ancien hôtel de ville, mais ils sont actuellement disparus.

En 590, lorsque l'irlandais Colomban arriva à Luxeuil, des statues de l'ancienne religion existaient encore qui recevaient les hommages de la population, puisque, nous dit Jonas dans sa *Vie de saint Colomban* : « Le fondateur de Luxeuil brisa ces idoles pour en détruire jusqu'au souvenir, et les moines qui vinrent après lui, ne manquèrent pas d'imiter leur patriarche. »⁸⁶

Des eaux chaudes (22°) jaillissent également près du village de Visoncourt, dans une région marécageuse. Aucun reste de bâtiment n'a été retrouvé, mais le sol est difficile à explorer. On trouve encore des eaux thermales dans la région :

à Gruey-lès-Surance entre Bains-les-Bains et Darney, les Fontaines Chaudes (25° 4), à Dommartin-lès-Remiremont, au lieu-dit Reherrey, les Chaudes Fontaines⁸⁷.

⁸⁶ Traduction dans *Luxeuil les bains, Histoire des thermes*, Bernard Desgranges.

⁸⁷ *Luxeuil les bains, Histoire des thermes*, Bernard Desgranges.

Lons-le-Saunier

Salins-les-Bains : 30 g de chlorure de sodium par litre.

Salins-les-Thermes : 12 g de chlorure de sodium par litre, carbonate de fer.

Divonne-les-Bains (Ain)

Divonne est la capitale du pays de Gex, à la frontière du Jura français et de la Suisse.

La minéralisation de l'eau est faible, la température est froide, à 6° 5. Ce n'est donc pas une station thermique à proprement parler. Mais son nom signifie, en gaulois, la Source Divine et l'on en a fait une station du repos, où l'on traite le surmenage, la dépression et la névrose.

Baden

Près de Zürich, en Suisse, au pays des Helvètes, les sources de Baden font parler d'elles depuis le 1^{er} siècle de notre ère. Tacite les mentionne en effet et des fouilles réalisées en 1420 ont amené au jour des statues datant d'Auguste et d'empereurs postérieurs, Vespasien et Decius.

On y trouvait, en 1852, dix-neuf sources d'une température de 48° en moyenne. L'eau répondait à la définition suivante (M. Pfugger) :

<i>Acide carbonique</i>	<i>0,094 l.</i>
<i>Chlorure de sodium</i>	<i>1,053 g.</i>
<i>Chlorure de manganèse</i>	<i>0,288 g.</i>

<i>Sulfate de calcium</i>	1,019 g.
<i>Sulfate de sodium</i>	0,612 g.
<i>Sulfate de magnésium</i>	0,462 g.
<i>Carbonate de calcium</i>	0,176 g.
<i>Carbonate de magnésium</i>	0,027 g.
<i>Carbonate de fer</i>	0,002 g.
<i>Total</i>	3,640 g.

On emploie les eaux de Bade contre la paralysie, la goutte, les rhumatismes, les tumeurs blanches et l'arthrite, les maladies vénériennes, les dartres invétérées, les maladies de l'utérus, les dysménorrhées et, ici encore, la stérilité.

Narbonnaise

Aix-en-Provence (Aqua Sextiæ)

C'est l'*Aquis Sestis* de la Table de Peutinger, ou *Aqua Sextiæ*. C'est donc Aix-en-Provence, aujourd'hui dans les Bouches-du-Rhône. La station devrait son nom à un certain consul Sextius Calvinus. Il est cependant peu probable que ce personnage soit le fondateur du lieu. Les eaux thermales étaient, en Gaule, très antérieures à l'occupation romaine et s'inséraient dans un système cultuel parfaitement celtique.

Les eaux d'Aix ont une température qui varie entre 20° et 36°. Elles sont faiblement minéralisées : on y relève du carbonate de magnésium, du carbonate de calcium et du sulfate de calcium.

Elles sont prescrites dans les rhumatismes, les

maladie de la peau, les leucorrhées. Elles sont utiles contre la stérilité.

Cette dernière indication laisse toutefois rêveur. Il en était de même des eaux de Vichy dans l'Antiquité, mais les esprits malins pensaient que le changement de partenaire, que favorisait le séjour balnéaire, n'était pas pour rien dans cette affaire. Beaudé, qui semble n'avoir rien compris, précise à ses lectrices qu'il ne faut pas trop compter sur cette propriété des sources d'Aix.

On y soigne aujourd'hui les artériopathies.

Mentionnons aussi quelques sources sacrées dont le nom a survécu jusqu'à nos jours et parfois la fonction thérapeutique. Ce sont les fontaines appelées Divonne, source divine. On a ainsi :

Province des Alpes

Saint-Gervais

Saint-Gervais se trouve à 16 km de Chamonix et à moins de 50 km de Genève. Sept sources y jaillissent : Bonnant, le Bonhomme, le Gontard, le Montblanc, le Mont-Joly, Bonneville et Bonneofi. Nous donnons ci-dessous le résultat de l'analyse qui en fut faite en 1849 par Bourne :

<i>Sulfate de chaux</i>	<i>0,00120 g</i>
<i>Carbonate de chaux</i>	<i>0,17333 g</i>
<i>Bicarbonate de chaux</i>	<i>0,84268 g</i>
<i>Sulfate de soude</i>	<i>2,03492 g</i>
<i>Chlorure de sodium</i>	<i>1,60337 g</i>

<i>Sulfate de potasse</i>	0,06591 g
<i>Chlorure de magnésium</i>	0,11623 g
<i>Silice</i>	0,04250 g
<i>Alumine</i>	0,00400 g
<i>Gaz hydrogène</i>	0,00084 cm ³

L'eau de Saint-Gervais contient de l'hydrogène sulfuré et du gaz carbonique. Elle est saline et on l'emploie contre les maladies de la peau, les paralysies, les catarrhes et les affections du système nerveux

Aix-les-Bains (Aquaë Allobrogum, Aquaë Gratianæ)

Aix-les-Bains est situé sur le lac du Bourget. Ses bains furent restaurés par le proconsul Domitius au temps de l'empereur Gratien, à la fin du IV^e siècle. Ce sont, le nom ancien l'indique, les eaux des Allobroges. Ce peuple, dont le territoire s'étendait depuis Genève vers le sud, appartenait au monde gaulois.

Deux sources sulfureuses et calciques y jaillissent, d'une température de 43° à 46°. L'une est la source d'alun, l'autre est la source de soufre. Celle-ci contient en effet de l'hydrogène sulfuré qui n'existe pas dans la première.

Les eaux contiennent par ailleurs de l'azote et de l'acide carbonique, des carbonates de calcium, de magnésium et de fer, des sulfates de sodium, d'aluminium, de magnésium et de calcium, des chlorures de sodium et de magnésium, de la silice, du phosphate de calcium et d'aluminium, de strontium, de sulfate de fer, d'iode et de fluorure de calcium.

Elles contiennent aussi de la glairine, qui les

rendent propres au massage. Elles soignent le rhumatisme, l'arthritisme, les séquelles de traumatisme, les névralgies, mais aussi l'obésité. On les employaient autrefois également dans les paralysies, les tumeurs blanches, l'arthritisme et les ulcères anciens.

Divonne à Laudun dans le Gard.

Divonne à Dions dans le Gard.

Aix-en-Diois : château ruiné près de Die (26).

Chapitre LVI : La médecine gauloise

La médecine gauloise est un vaste domaine, peu connu. Elle faisait partie du domaine des druides et c'est peut-être la raison pour laquelle nous la connaissons aussi mal. Les druides en effet n'écrivaient pas et renaient leurs connaissances par cœur, de telle sorte qu'aucun écrit ne nous est parvenu.

Nous avons vu cependant qu'un médecin, qui vivait à une époque où des druides se manifestaient encore, Marcellus Empiricus, de Bordeaux avait écrit un gros ouvrage où l'on retrouve probablement, dans les milliers de formules qu'il nous a livrées, une bonne part de la tradition celtique en matière de médecine.

Mais cette somme de pharmacologie est évidemment bien loin d'épuiser les connaissances des méde-

cins gaulois. Il ignore bien sûr la chirurgie, le thermalisme, la pathologie.

La médecine gauloise était suffisamment répandue sur tout le territoire du pays pour qu'une cinquantaine de noms de divinités nous aient été conservée, sans compter les grands dieux universels, Belenos, Grannos, Lougos et Borvo.

Des écoles de médecine existaient. On en connaît à Avenches en Suisse, à Metz, à Marseille où l'on pratiquait sans doute la médecine grecque, mais il n'est pas exclu qu'elle se soit mêlée là de thérapeutiques gauloises, à Bordeaux enfin, peut-être plus tardivement. Il ne nous semble pas exclu que les professeurs de ces facultés aient été des druides. La présence de ces prêtres dans des sanctuaires de forêts reculés n'empêche en aucune manière qu'ils aient exercé en ville. Grand, dans les Vosges, dédié au dieu celtique Grannos, était un temple médical et nul doute que les praticiens n'aient été des druides.

Les femmes avaient, à cet égard comme aux autres, les mêmes pouvoirs que les hommes. Non seulement les prêtresses de l'île de Sein guérissaient les malades qui venaient les consulter, mais plus prosaïquement, des *medicæ* et des *clinicæ* s'intéressaient aux maladies des autres femmes. C'était des obstétriciennes et des gynécologues, mais, quoique nous n'en ayons aucune preuve, il est bien possible qu'elles aient connu d'autres domaines de la pathologie. Emilia Hilaria, la tante du poète Ausone, faisait de la médecine « comme l'eût fait un homme ».

La spécialisation paraît avoir été assez répandue.

Non seulement nous voyons des obstétriciennes et des gynécologues, mais il y avait aussi des ophtalmologues. Marcellus en parle clairement dans son chapitre consacré à l'oculisterie. L'importance de celle-ci en Gaule ne peut manquer de le confirmer.

La pathologie ne paraît pas avoir été très différente de ce que nous connaissons aujourd'hui. Elle était moins connue, donc plus simple et surtout symptomatique. On percevait le mal tel qu'il se manifestait, mais sans en connaître l'étiologie. Contrairement à ce qu'on a pu penser par la suite, la syphilis existait très probablement : il paraît difficile d'admettre, compte tenu des renseignements que nous possédons, qu'il ait fallu attendre qu'elle vînt d'Amérique.

La thérapeutique était variée. Marcellus nous a montré la très grande variété de remèdes, d'origine végétale, animale, minérale, que les médecins manipulaient. C'était en effet le médecin qui préparait lui-même des médicaments passablement complexes. Il ne semble pas qu'il y ait eu de pharmaciens.

L'ophtalmologie était particulièrement développée. Dans l'ouvrage de Marcellus elle occupe une place disproportionnée. Mais on a aussi retrouvé par ailleurs de nombreux cachets d'oculistes, destinés à marquer les préparations.

La chirurgie était certainement en retrait par rapport à celle que nous connaissons aujourd'hui, faute de connaître l'antisepsie. Toute intervention intrapéritonéale était ainsi exclue. Mais d'autres opérations, comme la trépanation, l'abaissement du cristallin dans la cataracte, se pratiquaient couramment. Les

découvertes archéologiques nous ont fait connaître dix-huit sortes d'instruments, pinces, bistouris, spatules, érignes... On a trouvé aussi une pince à forcipressure et une pince à artères du type que nous disons de Köcher.

L'hydrothérapie était toute-puissante. Nous avons vu les nombreuses stations thermales, en particulier celles qui se plaçaient sous l'autorité du dieu Borvo, qui a donné nos Bourbons, Bourbon-l'Archambault, Bourbon-Lancy, Bourbonne-les-bains. Le culte de l'eau est resté vivace dans tout l'ancien domaine gaulois et plus particulièrement dans l'Armorique.

La prothèse n'était probablement pas ignorée. Nous n'avons pas de données certaines, mais certaines traditions à demi-légendaires, remontant au moins au haut moyen âge, nous ont transmis des images de pieds et de mains appareillées. C'est ainsi par exemple que le prince breton Mélar fut doté d'une main d'argent et d'un pied de bronze.

Reste la thérapeutique magique. Elle était constituée d'abord par des carmina : ce sont des formules accompagnées de gestes qui sont censées chasser un mal. Marcellus de Bordeaux nous en donne, nous l'avons vu, un certain nombre. Il faut y joindre les talismans et les amulettes, comme celles que l'on se pend au cou.

Nous devons aussi dire un mot de la mort. Les druides croyaient à l'immortalité de l'âme. La mort n'était pour eux qu'un passage, une transformation et nombre de récits postérieurs à l'antiquité nous parleront de cet Autre Monde, plus important que celui-ci.

Ils n'avaient donc pas, dans l'exercice de leur médecine, à lutter contre la mort. Ils avaient seulement à soigner, à combattre la douleur et les inconvénients de la maladie.

Chapitre LVII : Pour une conclusion provisoire

Notre démarche nous a conduit à travers 450 000 ans de préhistoire et d'histoire, en fait sur quelque cinq mille ans, des squelettes de l'île de Hœdic aux textes de Marcellus. Certes, nous ne sommes pas arrivés au bout de nos recherches et nous avons encore à collecter des témoignages sur le moyen âge et l'époque moderne.

À ces époques, contrairement à ce que l'on a dit, la tradition des druides se maintient et nous en trouvons la trace jusqu'à nos jours.

Cependant, dès maintenant, nous pouvons tracer un portrait du druide armoricain, à partir des éléments que nous avons rassemblés ici. Le druide est essentiellement un médecin et un devin, tel qu'il apparaît dans les paroles de Diviciacos l'Héduen. Il préside aux cérémonies sacrées et enseigne. Il rend la justice. Surtout, il est un philosophe de la nature et se trouve relié aux Grecs qui la pratiquaient : peut-être en était-il l'origine, puisqu'il semble bien que les Grecs l'ont appris des Druides.

Logiquement, il se trouve en relations avec le culte de la mort et de l'Autre Monde qui joue un rôle si

considérable en Armorique. La Porte des Enfers est située à côté de l'actuel Brasparts, dans le marais appelé Yeun Ellez. On y vient de très loin en Europe, témoin le voyage d'Ulysse après la Guerre de Troie. Pythagore a peut-être aussi accompli la descente aux Enfers.

Il est difficile de préciser la relation des Druides aux ramures de cerfs, parce que nous ignorons en fait si les Druides existaient au mésolithique. On peut cependant penser qu'une telle communication avec le sacré ne se manifestait pas sans le ministère de prêtres ou analogues.

S'ils s'occupaient, comme on peut le penser de la Porte des Enfers, on peut aussi admettre qu'ils géraient déjà les ramures de cerf au mésolithique.

En fait, on est conduit à reconnaître que les druides ou leurs analogues existaient plusieurs milliers d'années avant notre ère, sans doute bien avant la manifestation des Indo-Européens.

LIVRE DEUXIÈME :
LES DRUIDES DES ÂGES NOIRS
ET DU TEMPS DES HÉRÉSIES

Chapitre I: Pélage

L'hérésie de Pélage, qui survint au V^e siècle de notre ère, devait troubler profondément l'Empire et, en dépit du risque qu'elle représentait pour la religion officielle, elle ne fut pas facile à éradiquer. Le Christianisme s'y trouvait profondément mis en cause, au point qu'on pouvait se demander ce qu'il en restait.

Pélage était breton. Son nom, qui signifie « la mer » en grec, est sans doute le résultat d'une hellénisation. On a pensé que la forme celtique, primitive pouvait être *Morgen*, « né de la mer », qui est connu en breton ancien.

Le temps de Pélage

Il serait né vers 350 en Grande-Bretagne. Nous savons que, vers l'âge de trente ans, en 380, il vint s'installer à Rome. Il avait un ami, Célestius, qui allait contribuer à répandre l'hérésie.

Il vivait encore à Rome en 410, mais il s'enfuit de la Ville devant l'invasion d'Alaric. Il gagne alors l'Afrique, et enfin Jérusalem. Il doit fuir cette ville en 424, mais il y reviendra en 426, pour mourir peu après.

Les principales dates de sa vie et les aléas de sa doctrine appartiennent à la première moitié du V^e siècle.

411: Concile de Carthage: condamnation de la doctrine pélagienne, telle qu'elle était soutenue par Célestius.

415 : Concile de Diospolis. Pélage, qui s'est désolidarisé de Célestius, est absous.

416 : Conciles de Carthage et de Milève : renouvellement des condamnations de 411 contre Pélage. Aurelius de Carthage et Augustin interviennent auprès du pape Innocent pour obtenir de lui la condamnation de l'hérésiarque.

417 : Condamnation de Pélage au Concile de Carthage par le Pape Innocent I^{er}, sous l'influence d'Augustin (27 janvier). Au mois de septembre, Zosime, successeur d'Innocent, l'absout de nouveau. L'évêque africain réagit et intervient auprès du Pape et de l'Empereur.

418 : Proscription de Pélage par l'empereur Honorius (30 avril 418), puis condamnation par le Concile de Carthage (1^{er} mai 418), à laquelle se rallie le pape Zosime, quelques mois plus tard, par sa lettre *Tractoria*. Les évêques italiens protestent contre la décision impériale. Julien d'Eclane, évêque de Campanie, prend vigoureusement la défense de Pélage.

427 : mort de Pélage.

Ce fut un certain Agricola, fils de l'évêque pélagien Severianus qui introduisit la doctrine de Pélage en Grande Bretagne. Celle-ci fit rapidement des progrès tels que les chrétiens orthodoxes firent appel à Rome. Le pape désigna Germain d'Auxerre et Loup de Troyes pour venir prêcher dans l'île.

429-431 : premier voyage de Germain d'Auxerre en Grande Bretagne avec Loup de Troyes.

431 : le Concile d'Éphèse enregistre la lettre *Tractoria* du Pape Zosime et condamne Célestius.

447 : deuxième voyage de Germain avec Sévère de Trêves.

Les idées de Pélage

La création, selon lui, est parfaite⁸⁸ et le libre arbitre est suffisant pour gagner le salut. L'homme est bon, l'homme est libre. Dieu lui a donné la raison et par la raison, qui permet de distinguer le bien du mal, il découvre sa liberté et partant, son autonomie par rapport à Dieu.

L'homme peut ne pas connaître le péché. Il n'y a pas de péché originel contraignant. Et le péché même, exercice de la liberté, n'a pas le pouvoir d'entraîner à d'autres péchés.

Le péché originel perd donc toute sa force et la Grâce n'est pas nécessaire au salut. La conséquence de cette théorie est de rendre inutile l'Incarnation du Christ et de ce fait, la prière et les sacrements. La théorie de Pélage revenait ainsi à la destruction pure et simple du Christianisme officiel.

La négation du péché et la croyance dans la force du Héros qui est capable par lui-même de parvenir au but qu'il s'est fixé, va bien dans le sens des Bretons. La même manière de voir se retrouvera dans les romans de la Table Ronde où le chevalier n'a que faire de la grâce de Dieu : il n'en est même pas question.

Pélage rétablissait ainsi publiquement l'ancienne croyance druidique, par le refus de la faute et de la

⁸⁸ Jacques Deschamps, in : *Dictionnaire des philosophes*, PUF, 1984, tome II, p. 2027.

nécessité du salut apporté par un Sauveur. Jésus, à cet égard, devient un simple prophète, ou si l'on préfère, une divinité surnuméraire. On comprend mieux ainsi comment l'ancienne déesse Brigitte pourra survivre, devenant même « la Marie des Gaëls ».

L'importance du personnage nous est révélée par le soin qu'Augustin mit à le combattre. Ce fut en effet le principal adversaire de l'évêque d'Hippone. À vrai dire, l'influence de Pélage fut considérable. Non seulement il mobilisa contre lui la personnalité de saint Augustin, mais encore tout au long des siècles, il continua à faire parler de lui et à poser la question du salut en ces termes.

Les successeurs de Pélage

Le pélagianisme n'est évidemment pas mort avec Pélage. Jean Cassien à Marseille au V^e siècle, Vincent de Lérins, le Breton Fauste de Riez, évêque de Lérins en 433, continueront à pratiquer un semi-pélagianisme.

En 640, le Pape Jean IV adresse une lettre au clergé du nord de l'Irlande non seulement pour lui demander d'adopter la Pâques romaine, ce qui, à nos yeux tout au moins, relève d'un différend mineur, mais encore de repousser l'hérésie de Pélage, ce qui est infiniment plus important.

On peut donc se demander si le dissentiment existant entre l'Église celtique et l'Église romaine, qui va durer jusqu'au XII^e siècle, n'est pas en relation avec le pélagianisme. Si, en plein VII^e siècle, deux cents après Pélage, son hérésie est si solidement implantée

en Irlande qu'elle nécessite l'intervention du pape, on peut penser qu'il en est de même dans les pays qui sont en communion avec le clergé irlandais. Donc il en est ainsi en Bretagne. Certes on n'en parle nulle part, mais on ne parle nulle part non plus de la Marie des Gaëls, la déesse Brigitte toujours honorée dans l'Ile.

Au VII^e siècle donc, l'Irlande et sans doute les pays qui marchent avec elle, l'Écosse, le Pays de Galles, la Cornouaille et la Bretagne Armoricaïne, en sont toujours à suivre Pélage. Le différend avec l'Église romaine dépasse la pure question rituelle et s'attache profondément aux questions dogmatiques. À vrai dire, l'Église celtique n'a plus de chrétienne que le nom.

Le Commentaire sur les épîtres de Paul du moine breton était connu en Irlande aux VIII^e et IX^e siècles. Dans cette perspective de la négation du péché, on comprendra mieux l'attitude de Scot Erigène, au IX^e siècle, qui se donnera beaucoup de mal pour intégrer dans un schéma panthéistique, la notion de péché, sans y parvenir vraiment.

Chapitre II : Au temps de Patrick

Patrick serait né dans le dernier quart du IV^e siècle. C'était un Breton qui fut l'apôtre de l'Irlande.

« Il guerroya contre les druides au cœur dur ; il écrasa ces orgueilleux grâce au secours que lui donna

Notre-Seigneur, le maître du beau ciel. Il purifia l'Irlande aux vertes plaines de la puissante race⁸⁹. »

On voit là l'existence, en Irlande, d'un pouvoir politique en partie aux mains des druides. C'est la seule manière d'expliquer l'expression : la puissante race.

Il ne semble pas qu'en Gaule, à cette époque, il en ait été de même. Qu'ils aient eu une influence sur les Empereurs par l'usage qu'ils faisaient de la divination, c'est probable. Mais cela dut être assez limité.

La dureté de cœur des druides tient probablement au sentiment d'exclusion que ressentait Patrick. Les druides ont certainement compris combien le christianisme qu'on leur annonçait, était totalitaire.

Il est peu probable qu'il soit parvenu à purger l'île de ses druides. Le succès que devait connaître au V^e siècle l'hérésie de Pélage allait permettre un retour en force de l'ancienne religion. L'auteur de la *Vita Melanii* affirme qu'à la fin du V^e siècle et au début du VI^e, les Vénètes auraient encore été presque tous païens⁹⁰. Comme l'Armorique marchait d'un même pas que l'Irlande, il est bien sûr qu'elle adopta le pélagianisme sans heurt.

Au VIII^e siècle, en Irlande, un pénitentiel prononce l'interdiction du péché de druidisme⁹¹. Le druidisme

⁸⁹ Prière de Ninine, ILH, I, p. 5, in Dom Louis Gougoud, *Les Chrétientés celtiques*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1911.

⁹⁰ Dom Louis Gougoud, *Les Chrétientés celtiques*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1911, p. 118.

⁹¹ An old Irish Treatise de Arreis, éd. Kuno Meyer, *Revue Celtique* XV, 1894, p. 488 et 497, in Dom Louis Gougoud, p. 24.

existait donc toujours à cette époque, puisqu'il donne lieu à péché. C'est dire la vitalité de cette organisation et de cet ensemble de croyances dans les pays soumis à l'influence de l'Église celtique.

On notera que cette mention est postérieure d'un siècle au moins à l'accusation de pélagianisme lancée par le pape Jean IV. Ne peut-on penser que l'un soutenait l'autre, que le pélagianisme permettait au druidisme de se développer ?

Il semble bien que l'Église celtique qui se constitua alors ait été une forme de christianisme sans dogme de l'Incarnation, sans faute, sans notion de salut. Autant dire qu'il ne restait guère que le symbole de la Trinité, lequel était antérieur au Christianisme. De là viendront notamment les croix sans Christ qui fleuriront en Armorique, comme les manifestations d'un esprit philosophique éloigné des croyances générales de l'Occident romain.

Ce qui est certain, c'est que quelques textes antiques furent recopiés par les moines chrétiens. Certaines pages de ces manuscrits renferment des données totalement différentes des nouveaux usages et nous livrent les aventures des divinités anciennes. Le dieu Lug principalement y figure, mais aussi Cúchulainn, « le chien de Culann ». Nous y apprenons que le druidisme, ou l'art de la magie, nous est venu des îles au nord du monde et des quatre villes qui s'y trouvent, Falias, Gorias, Murias et Findias⁹².

Dans ces quatre villes, il y avait quatre druides qui

⁹² Christian J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, Rennes, Ogam-Celticum, 1980, tome I.

s'appelaient Morfesae à Falias, Esras à Gorias, Uiscias à Findias et Swemias à Murias. À Falias était la Pierre de Fal qui criait sous tout roi d'Irlande. À Gorias se trouvait la lance de Lug, à Findias l'épée de Nuada, à Murias le chaudron du Dagda.

Ces gens étaient des Tuatha dê Danan qui vivaient dans les Iles au Nord du Monde et qui « apprenaient la science et la magie, le druidisme, la sagesse et l'art ». Il y a là un argument contre l'origine celtique du druidisme. Les Tuatha dê Danan sont généralement considérés comme le peuple qui occupait l'Irlande avant l'arrivée des Celtes, en somme le peuple qui avait construit les mégalithes.

Chapitre III : Le Passage

Ceux qui transportent les morts

Au VI^e siècle de notre ère, Procope de Césarée était un haut fonctionnaire de l'Empire de Byzance. En 562, il était préfet de la Ville. Il avait suivi Bélisaire dans ses campagnes et les retraça dans son ouvrage sur les Guerres de Justinien. Il mourut en 565.

À l'occasion, il écrivit une page sur les peuples qui habitent au voisinage de l'Océan, en face de l'île de Brittia. Il semblait bien connaître les lieux et les gens, puisqu'il entendit de nombreuses fois rapporter l'épisode qui suit.

« Je dois rappeler, écrit-il, une histoire qui res-

semble de près à la mythologie, une histoire qui ne me paraît pas du tout digne de confiance, bien qu'elle soit constamment rapportée par de nombreuses personnes qui affirment avoir fait l'acte de leurs propres mains et entendu les mots de leurs propres oreilles. Cependant je ne peux l'omettre, de peur, en parlant de l'île de Brittia, de gagner une réputation d'ignorance de ce qui advient là-bas.

Ils disent que les âmes des morts sont toujours transportées en ce lieu. Quant à la manière dont cela se fait, je vais l'expliquer, car j'ai entendu souvent les gens la décrire très sérieusement, bien que je sois parvenu à la conclusion que les histoires qu'ils content doivent être attribuées au pouvoir des rêves. Le long de la côte de l'Océan qui se trouve en face de l'île de Brittia, il y a de nombreux villages ; Ceux qui les habitent pêchent avec des filets ou labourent le sol ou commercent avec l'île ; étant à d'autres égards sujets des Francs, ils ne leur paient aucun impôt ni tribut. Ce fardeau leur est ôté depuis longtemps en raison d'un certain service que je vais décrire.

Les gens de ce lieu disent que le transport des âmes leur est confié tour à tour. Ainsi les hommes qui doivent la nuit suivante aller faire ce travail en relevant les précédents, dès que la nuit tombe, rentrent chez eux et dorment, attendant celui qui doit les rassembler pour l'entreprise. À une heure tardive de la nuit, ils attendent que l'on frappe à leur porte et qu'on les appelle distinctement pour leur travail commun. Sans hésitation, ils se lèvent et vont au rivage ; sans comprendre ce qui les pousse, ils sont contraints de le faire. Ils voient là des bateaux prêts sans personne à

bord, non pas leurs bateaux à eux, mais d'autres dans lesquels ils embarquent et saisissent les rames. Ils perçoivent que les bateaux sont chargés de nombreux passagers et sont mouillés par les vagues jusqu'au plat-bord et aux tolets, n'ayant même plus un doigt de franc-bord. Cependant ils ne voient personne.

Après avoir ramé une seule heure, ils arrivent en Brittia. Et pourtant quand ils traversent dans leurs propres bateaux, sans employer les voiles, en ramant, ils font avec difficulté le voyage en une nuit et un jour. Alors quand ils ont atteint l'île et ont été déchargés de leur fardeau, ils repartent à toute vitesse, leurs bateaux légers maintenant et hors d'eau, car seule la quille est immergée.

Quant à eux, ils ne voient personne assis avec eux ou quittant le navire, mais ils disent entendre une sorte de voix venue de l'île qui semble faire une annonce à ceux qui prennent les âmes en charge, comme chacun des noms des passagers qui sont venus avec eux est appelé. Les positions honorables qu'ils occupaient auparavant sont mentionnées et le nom de leur père est prononcé avec le leur. Et, si des femmes sont parmi ceux qui ont été transportés, le nom de l'homme avec lequel elles ont été mariées est également déclaré. Voici donc ce qui advient selon ce que disent les hommes de ce pays⁹³. »

⁹³ Procope de Césarée (fin du V^e siècle-565) : *Histoire des Guerres de Justinien*, t. II, III, 2, 31 etc, et VIII, 20, 45-55. Editions Teubner, Leipzig, 1962 ; H. B. Dewing, Cambridge, Mass. Traduction suivante de VIII, 20, 45-55, donnée par Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, p. 253-255, d'après Cougny, *Extrait des auteurs grecs*, t. V, p.355.

L'île mystérieuse

Il s'agit manifestement d'un voyage dans l'Autre monde, aller et retour, au cours duquel des défunts sont déposés sur l'autre rive. Nous avons ici peu de détails sur la navigation.

L'auteur a l'air de bien connaître le rituel puisqu'il parle de nombreuses personnes capables d'attester les faits et qu'il semble craindre une réputation d'ignorance dans une matière qu'il connaît bien.

En ce VI^e siècle de notre ère, un rituel d'après mort est donc couramment utilisé par les populations riveraines de la mer de Bretagne. L'Autre Monde est constitué ici par l'île de Brittia. Il convient de bien entendre ce qui nous est dit ici: le lieu d'arrivée des âmes n'est pas la Britannia ou Brettanis, la Bretagne, mais la Brittia. Il ne paraît pas qu'on puisse les confondre. Le mot Brittia est un mot inconnu de la langue grecque et ne pourrait être au mieux qu'un décalque.

D'ailleurs, les gens qui sont chargés du passage, habitent « la côte de l'Océan qui est située en face de l'île de Brittia ». Il n'est pas question d'un rivage de la Manche. Ils ne mettent en outre qu'une heure pour faire le voyage. Pour aller en Bretagne à la rame — le mot Bretagne n'est pas dit, mais sous-entendu —, il faut un jour et une nuit. Simplement, on peut déduire de là que les passeurs demeurent sur une partie du rivage qui est à un jour et une nuit de navigation de la Grande-Bretagne.

Ce n'est donc pas en Bretagne qu'ils vont, c'est bien

plus près. C'est surtout dans un lieu mythique, c'est-à-dire imaginaire, que se rendent les passeurs. En fait, on peut imaginer qu'il ne s'agit pas de l'île elle-même, mais d'un équivalent psychologique. L'auteur est assez clair à cet égard. Il va nous conter, dit-il, une histoire proche de la mythologie, « les histoires qu'ils content doivent être attribués au pouvoir des rêves ». L'événement intervient au cours de la nuit, quand les hommes pressentis dorment.

Toutefois, cela ne signifie pas que les faits ne se déroulent pas comme il est dit : le transport en somme serait constitué par une technique chamanique où l'acteur principal entre en scène non point en prenant son bateau — il ne s'agit d'ailleurs pas de son bateau, mais de nefs spéciales —, mais en se mettant dans un état de conscience particulier.

La fonction n'est pas le propre de quelques-uns. Il semble que tous y participent puisqu'un tour de rôle est constitué, changeant chaque nuit. L'ensemble de la population d'ailleurs est dispensé de l'impôt dû aux Francs.

Ce détail laisse à penser que ces populations ne payent pas un impôt que normalement ils devraient. Les Francs déclarent qu'ils doivent un impôt, mais comme les gens en question ne le payent pas et refusent l'hégémonie des Francs, on trouve une bonne raison pour les en considérer dispensés.

Tout ceci semble bien s'appliquer aux Bretons, qu'il s'agisse des relations avec les Francs, ou bien de la distance de la Grande-Bretagne. Mais pourquoi Procope ne cite-t-il pas nommément les Bretons ?

Dans un autre texte, il parle des Armoricaïns, qu'il nomme Arborykhes. On s'est étonné de cette graphie qui n'est pourtant que très logique dans l'évolution phonétique du grec et du breton. Au V^e siècle de notre ère, le *bêta* grec ne se prononce plus *b*, mais *v*. Il est vraisemblable que le *m* breton est déjà muté et se prononce *v*. Les Arborykhes sont donc bien les Armoricaïns.

Ces Armoricaïns ont combattu les Germains, puis dans l'impossibilité de se vaincre, ils ont fait la paix et constitué un seul peuple. Une troisième population est constituée par « d'autres soldats des Romains qui avaient été postés aux extrémités du pays des Galli pour les garder ». Ces légions, vers 550, conservent les coutumes et les lois de leurs pères et jusqu'à leurs étendards⁹⁴.

On a tout lieu de penser que ces Armoricaïns et ces Bretons sont les hommes même qui font le passage.

Chapitre IV : La traversée sur les barques de pierre

On ne sait pas très bien où placer ces récits totalement farfelus de saints qui s'en vinrent de Grande-Bretagne vers la Bretagne armoricaïne en utilisant les barques de pierre. On peut, bien entendu, les rapporter à l'époque à laquelle ils ont été recueillis, c'est-

⁹⁴ Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1982, p. 253-255.

à-dire au plus tôt au XIX^e siècle, ou bien les faire remonter jusqu'à l'époque des saints en question. Il est possible cependant de raisonnablement penser que ces histoires ne sont pas jeunes et que leur trousseille plonge dans des siècles très antérieurs au nôtre.

Le conte est celui-ci : un saint, auprès de l'église paroissiale duquel nous sommes, est dit avoir traversé la mer dans une barque de pierre. Pour plus de sécurité, on nous la montre : c'est ce sarcophage, d'époque incertaine, qui se trouve là, à proximité du sanctuaire. C'est ainsi que les choses se passent, par exemple, à la chapelle de sainte Avoye, près d'Auray, ou à Noyal-Pontivy avec saint Mériadec.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le fait n'est pas le propre de l'émigration bretonne. Saint Pedrog, Cornouaillais, fut chassé d'Irlande et jeté à l'eau par un roi païen et il s'en vint en Cornouailles par ce mode très rustique de navigation. Le sens en est donc à chercher au-delà des passages vers l'Armorique.

Louis Kervran, qui a si remarquablement étudié la *Navigations de Brandan*⁹⁵, a voulu voir dans ces pierres de simples lests decoracles, mais sa recherche est bien limitée à un seul exemple, et nous ne croyons pas que la solution soit de ce côté.

Les Celtes en effet sont d'incroyables symbolistes. Certes, cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas les pieds sur terre, comme bien d'autres, mais que souvent l'explication des contes est à chercher dans l'Autre

⁹⁵ Louis Kervran, *Brandan, le grand navigateur celte du VI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1977.

monde, c'est-à-dire dans le monde de l'imaginaire et du symbole.

Les vaisseaux de pierre sont des sarcophages. Gardons-les tels qu'on nous les présente. Ce sont des sarcophages, des embarcations faites pour atteindre l'autre rive de la mer. Là où nous sommes, il ne s'agit pas de savoir si le bateau peut tenir l'océan ou non. De toute façon, il le fait, parce que nous ne sommes pas dans notre univers rationnel.

La mort est le moyen d'atteindre l'autre rive. S'il y a d'autres modèles, ce ne sera qu'au moyen d'une mort symbolique qu'on y parviendra. Traverser la mer est symbolique, le navire pour y arriver est aussi symbolique. Dire qu'untel a traversé la mer sur une barque de pierre signifie qu'il est mort ou qu'il est passé de l'autre côté, ce qui revient au même.

Chapitre V : La tradition au VI^e siècle

L'un des deux saints Patern que connut l'Armorique, était né à Poitiers. Après un temps passé au monastère d'Enixionensis, il en sortit avec un ami nommé Scubilio, pour se faire ermite dans une île de la côte, dans la baie du Mont Saint-Michel ou au large du Cotentin.

Ils étaient dans le pays de Coutances, au lieu nommé Scissy, quand ils rencontrèrent un chrétien qui les pria de rester dans la région pour convertir les païens qui s'y trouvaient.

Ils acquiescèrent et se retirèrent dans une grotte du voisinage. À peu de temps de là, une « bacchanales » fut célébrée et les deux saints intervinrent pour convaincre leurs auteurs de se convertir à la vraie foi. Ils n'eurent aucune audience et les chrétiens s'en prirent au sacrifice qu'ils renversèrent. Les choses en restèrent là, car les païens, nous dit Albert-le-Grand, n'osèrent pas riposter. Seule, une femme « osa bien faire quelque insolence pour leur faire honte », mais elle fut immédiatement punie avec sévérité, car elle se vit couverte d'ulcères qui ne guérissent que par l'intervention des saints.

Ces faits se déroulèrent un peu avant 505. Au début du VI^e siècle donc, la religion ancienne semble avoir été très vivante dans la région même où le Mont allait devenir l'église de Saint-Michel au Péril-de-la-mer.

Notons qu'à quelque distance de là, près de Caen, à Notre-Dame de la Délivrande, une Vierge a pris la place de la déesse païenne, qui régnait là avant le VII^e siècle de notre ère. Ce serait en effet vers 620 seulement que saint Regnobert, évêque de Bayeux, entreprit de christianiser son diocèse.

Chapitre VI : Des pierres, des arbres, des fontaines

Du Concile d'Arles (452) au *Decretum* d'Yves de Chartres (1116), on suit très bien la maintenance des cultes dans la population. La vénération portée à ce que nous appelons la Nature, se localise en réalité

à des formes très précises de celle-ci. La répétition des canons, interdisant la tradition rituelle, est à cet égard remarquablement claire.

Trois éléments supportent l'interdiction et entraînent la menace d'excommunication pour tous ceux qui contreviendraient aux décisions épiscopales. Dans tous les cas sont désignés les fontaines, les arbres et les pierres.

En 452, le Concile d'Arles porte l'anathème contre les personnes qui allumeront des brandons, ou bien qui vénéreront les arbres, les fontaines ou les rochers. Manifestement il s'agit d'une part d'un geste d'adoration, d'autre part des objets adorés. Le geste d'adoration concerne le fait d'allumer des brandons : c'est l'équivalent dans notre monde d'aujourd'hui de l'allumage des cierges que l'on dépose généralement devant les statues de la Vierge.

Nous sommes à Arles, au V^e siècle de notre ère. Par-delà tous les décrets, il est évident qu'en l'an 2000, les croyances sont restées strictement les mêmes : l'arbre est toujours vénéré, la fontaine aussi et la pierre également. Quant aux cierges, leur usage est universel.

Cent ans plus tard, en 567, au second concile de Tours, le même décret est pris dans les mêmes circonstances à l'égard des mêmes gestes. Quiconque accomplit en des lieux ordonnés par les gentils, des actes tournés vers « je ne sais quelle pierre, ou arbre, ou fontaine » est retranché de la communauté chrétienne. Le décret pris un siècle plus tôt ne semble pas avoir porté beaucoup de fruit.

En 585, le premier concile d'Auxerre interdit à

la date du premier janvier de se déguiser en vieille femme ou en jeune faon, ainsi que d'offrir des étrennes « diaboliques » et d'acquitter des vœux aux arbres et aux fontaines. L'on retrouve ces éléments sacrés, auxquels s'ajoute l'usage des étrennes. Il s'agit là d'un usage non-chrétien contre lequel les conciles ont fulminé. Rien n'y a fait et les étrennes sont à notre époque plus vivantes que jamais. En revanche, le déguisement du premier janvier a disparu et les masques ne se sont maintenus qu'au moment du carnaval.

Le concile de Nantes de 658 répète les mêmes prohibitions, plus développées cette fois. Des arbres consacrés aux démons qu'honore le peuple et qu'il a en grande vénération, il est fait interdiction de couper une branche ou une fourche, mais il convient au contraire de les détruire jusqu'à la racine, et les brûler.

Les pierres, que l'on vénère dans les lieux « en ruines » et dans les forêts, trompé par les mystifications des démons, là où l'on forme des vœux et l'on apporte des présents, il faut les déterrer jusqu'au fondement et les jeter dans un lieu tel qu'elles ne puissent jamais être retrouvées par leurs adorateurs.

Interdiction est faite à tous de faire des vœux, d'apporter un cierge ou une offrande quelconque pour son salut si ce n'est dans l'église à son Seigneur Dieu. Enfin, il est porté condamnation annexe des Anciens, qui, selon la Bible, sacrifiaient dans les bois sacrés et immolaient des victimes sur les hauteurs.

On a bien sûr ici la raison de tant de destructions

de mégalithes et de tant d'arbres coupés au cours des temps. C'est ainsi qu'au XIX^e siècle encore, on a édifié à coups de menhirs et de dolmens renversés sous la direction de l'Abbé Cottet, le calvaire de Louisfert. C'est ainsi également qu'on a abattu, vers le IX^e siècle, les alignements considérables de Monteneuf (Ille-et-Vilaine). Mais comment se débarrasser de ces énormes pierres, sinon, après les avoir culbutées, de les recouvrir d'une couche de terre qui ne pouvait pas être bien épaisse. Ce qui est extraordinaire c'est que personne n'y a touché, de telle sorte qu'il suffit, en 1999, de les déblayer, de retrouver les trous et les pierres de calage et de les redresser à l'endroit même où elles s'élevaient. Mille ans après, elles retrouvent la grandeur et l'hommage des fidèles.

Le concile de Tolède de 681 vise le culte des idoles, la vénération des pierres, l'allumage des torches ou brandons, la décoration des sanctuaires, des fontaines et des arbres. On retrouve ici les trois objets majeurs du culte, l'allumage des cierges et, bien sûr, le culte des idoles.

En 692, à Tolède encore, est proscrit le culte des idoles, la vénération des pierres, l'allumage des brandons, la décoration des sanctuaires des fontaines et des arbres.

À Rouen, toujours à la fin du VII^e siècle, condamnation de ceux qui font des vœux aux arbres, aux fontaines ou à certaines pierres comme à des autels, de ceux qui y apportent un cierge ou un cadeau quelconque comme s'il se trouvait là quelque divinité.

En 769, le même rituel est interdit par le capitulaire de Charlemagne :

«Qu'il n'y ait ni sorciers, ni enchanteurs, ni pythousses, fabricants de philtres, faiseurs de tempêtes ou de ligatures. Partout où on en trouvera, qu'ils se corrigent ou en soient châtiés. Quant aux cérémonies faites par certains idiots auprès des pierres, des arbres et des sources, elles doivent être supprimées partout».

C'est une répétition : les pierres, les arbres et les fontaines.

En 789, à Aix-la-Chapelle, Charlemagne prend un décret concernant les lieux sacrés, les arbres, les pierres, les fontaines, ainsi que les observances, les flambeaux et autres.

En 967, le roi Edgar d'Angleterre se voit dans l'obligation d'interdire le culte des pierres.

En Angleterre toujours, au XI^e siècle, le roi Canut le Grand, roi de Danemark et d'Angleterre interdit l'adoration des idoles dont les gens pensent que ce sont des dieux. Ces idoles sont le soleil, la lune, le feu, le cours d'eau, les fontaines, les roches, et le bois de certaines espèces d'arbres. Outre les luminaires et les éléments, on a ici une fois encore l'arbre, la fontaine et le rocher.

En 1116, le *Decretum* d'Yves de Chartres, recueil de canons, comporte toute une partie, la onzième, réservée aux Enchanteurs, augures, devins, sortilèges, sorciers et diverses illusions diaboliques. Les décrets que nous avons cités ci-dessus, y figurent et d'autres encore concernant d'autres régions de la Chrétienté.

Nous devons à l'abbé Millon⁹⁶, qui reprenait les données fournies par A. Bertrand, la liste des condamnations aux XV^e et XVI^e siècles. Les voici :

Concile de Rouen en 1445,
Concile de Bourges en 1528,
Concile de Reims en 1538,
Concile de Valence en 1557,
Concile de Chartres en 1559,
Concile de Cambrai en 1565.

L'Abbé Millon s'est efforcé, sous le nom un peu curieux de survivances, de résumer les divers usages qu'en 1900 les Bretons pratiquaient aux fontaines :

« Le premier usage que nous rencontrons consiste, dans la plupart des pardons bretons à plonger dans la fontaine, tantôt la croix de procession, tantôt le cierge pascal, tantôt enfin la statue d'un saint ou d'une sainte... Le second usage, celui-ci presque universellement répandu, est de se tremper dans la fontaine ou d'y tremper un linge que l'on applique immédiatement sur la partie malade... Mais il y a un troisième usage bien plus caractéristique que les deux premiers avec lequel nous revenons en plein paganisme ; je veux parler de l'habitude d'interroger l'eau pour connaître l'avenir... Enfin il y a les fontaines qui ont trait au mariage et celles-ci sont les plus nombreuses... Enfin il est une dernière coutume, qui est encore plus païenne que toutes les autres. Nos contemporains en effet ne se contentent pas d'aller

⁹⁶ Abbé A. Millon, *Le culte de l'eau en Armorique*, St Brieuc, Prud'homme, 1901.

consulter la fontaine comme un oracle, ils la traitent encore comme une vraie divinité, en lui faisant des offrandes et en lui donnant des présents... Beaucoup d'épingles sans doute mais aussi des bijoux, des couteaux, du pain, des fruits et même des pièces de monnaie... »

Millon constatait que ce dernier usage était plus rare que les précédents. Il nous semble qu'aujourd'hui il est plus fréquent et nous n'en tiendrons pour preuve que la fontaine de Barenton, où l'on jette des épingles ou de la monnaie pour la faire « parler ».

Avec une remarquable régularité, qui montre la vanité des efforts déployés contre le « paganisme », l'autorité ecclésiastique se heurte à la mauvaise volonté des habitants. Il est non moins remarquable que les faits reprochés sont toujours les mêmes dans le territoire que nous considérons. En somme, sont mis en cause les flambeaux ou les cierges, ce qui est une observance, les arbres, les pierres et les fontaines qui sont objets de vénération. Il semble bien que les arbres, les pierres et les fontaines soient les trois éléments rituels fondamentaux.

Ce qui est curieux c'est que ce triple symbole va se perpétuer à travers les siècles, dans l'iconographie et dans la philosophie naturelle.

Chapitre VII : Les fêtes dites chrétiennes

La plupart des fêtes chrétiennes ont recouvert des fêtes druidiques.

Noël a remplacé le solstice d'hiver. Le 25 décembre était la fête païenne de la naissance du Soleil. Elle devint celle de la naissance du Christ, assimilé au Soleil.

Le premier mai, ou fête de Beltan, s'est perpétué hors de toute christianisation sous la forme de l'ofrande du beau mai et de l'arbre de mai. La plantation de l'arbre s'opère encore de nos jours. Ainsi, à Locronan, dans un pays d'extraordinaire tradition, le rite est actuel.

La Saint Jean est la fête de l'été, le solstice d'été. L'invocation est à peine voilée et le solstice demeure très présent dans le feu qu'on allume toujours. Il fut un temps où l'allumage des feux allait disparaissant. Il semble qu'aujourd'hui le nombre des feux de Saint Jean aille croissant.

Le 15 août correspond à la fête de Lugos, Lugnasad qu'on célébrait au début du mois d'août. C'est aussi, semble-t-il, le jour de la moisson et une fête de la terre, la Vierge Marie.

Samonios, le 1^{er} novembre, n'est autre que la Toussaint, ou plus exactement la fête des morts. Il convient de remarquer que les saints, ce sont aussi des morts. Il s'agit plus particulièrement de ceux qui sont allés d'emblée au monde bienheureux.

Imbolc est devenu la solennité de la déesse Brigitte, transformée en sainte. C'est la divinité de l'accou-

chement, puisque Brigitte est l'obstétricienne universelle. Elle a accouché la Vierge Marie elle-même. C'est l'origine du printemps, l'apparition toute frêle encore du printemps sur cette terre.

On notera aussi les emprunts du christianisme au celtisme : le mystère de la Trinité d'abord. On a vu qu'au premier siècle de notre ère dès ses débuts, le Triple visage régnait sur la Gaule, mais la numismatique des Rèmes avait précédé la sculpture et dès les siècles précédant immédiatement le christianisme, on voit sur leurs monnaies, une divinité à trois profils.

Notre Dame n'apparaîtra vraiment dans le culte que vers le XII^e siècle. On notera qu'en fait de mère de Jésus, elle ressemble plutôt à la déesse du ciel et de la Terre. On l'appelle peu Marie, on la nomme plutôt Notre Dame, Itron Varia. On la montre revêtue d'une grande robe de cérémonie, le front ceint d'une couronne, dominant les étoiles.

Sainte Anne, la grand-mère, règne sur sa progéniture de dieux. Ana, en indo-européen, signifiait la grand-mère, et il apparaît bien que c'est là notre Ana et non pas l'hypothétique grand-mère de Jésus.

Chapitre VIII : Des saints, des druides et des dieux

Si nous dépouillons la liste de tous les fondateurs de *plou*, à l'exception bien entendu du terme qui signifie grand comme dans Ploemeur ou Plomeur, nous trouvons 141 mots. On ne distinguera probablement pas

141 personnages, car quelques-uns, comme Ithineuc qui signifie la bruyère — *Plou-ithinuc* ou Plouhinec est la commune de la bruyère —, portent des noms communs.

Mais il y en a relativement peu et la plupart sont bel et bien des individus, dont le rôle historique n'est cependant pas certain. S'agit-il de chefs de clans ? Ou bien d'évangélistes, comme on en a fait passer beaucoup ? de prêtres ou d'évêques ou encore d'abbés, comme la constitution de l'Église celtique pourrait nous le faire penser ? Ou encore de druides, pourquoi pas ?

Dans l'ensemble, on ne sait rien de ces gens. Tout au plus, parfois, les rattache-t-on à un prince ou à un clerc. Rarement leur époque est donnée, mais quand elle l'est, c'est toujours les V^e et VI^e siècles. On ne sait même pas quand les *plous* furent institués. Sera-ce au temps du fabuleux Conan Mériadec, dont on tend à penser maintenant qu'il correspond à quelque chose de réel, en dépit de son côté mythologique ? Nous serions reportés ainsi au IV^e siècle de notre ère.

Ils peuvent être plus anciens, s'ils ne répondent pas à l'émigration bretonne, mais à une modification de la société armoricaine, au temps par exemple des Bagaudes au III^e siècle. Ils peuvent aussi être plus récents.

On en compte 1010. Ce chiffre ne peut manquer de faire réfléchir. Mille saints en deux siècles, 170 environ par génération, c'est tout de même beaucoup pour un petit peuple. Et l'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'autres que de saints, de chefs de clans par

exemple ou de personnages détenant le pouvoir spirituel, près des chefs, à la manière des druides anciens., ou bien encore de « rois », maîtres de la totalité du pouvoir dans leur tribu.

En fait, en quoi consiste leur pouvoir ? Ils ont traversé les siècles, vénérés par le peuple breton, mais à quel titre ? Ce sont d'une façon universelle des thaumaturges. Ces personnages, dont, pour la plupart, nous ne savons rien, ne font rien d'autre que guérir.

Ce faisant, ils agissent comme des médecins et comme rien d'autre. Or les médecins, ce sont d'une manière certaine, les druides. Donc les saints sont des druides. Le raisonnement est sommaire, mais il a de la force.

L'Église universelle ne les reconnaît pas. Les recteurs les tolèrent ou même les défendent. Ils sont chevillés à l'histoire du peuple breton. Au mieux sont-ce des pélagiens, des hérétiques, à peine chrétiens ou pas du tout. Comme les croix sans Christ, ils portent témoignage d'une croyance toujours présente, quoiqu'indistincte.

Ceux qui viennent aux fontaines les prient, parce qu'ils président notamment aux fontaines et en cela ils sont encore hérétiques. Car il n'est pas permis de venir aux fontaines. Voir les conciles.

Et pourtant, bien des saints, voire la mère de Dieu elle-même, ont une affinité marquée pour les fontaines. Ainsi à Plouyé, on trouve saint Maudez acquiné avec la source sacrée. Saint Armel préside aux

eaux de Languédias, saint Cado à celles notamment de Guestel⁹⁷.

Évitons toute interminable énumération et disons tout de suite que tous les Loc de Bretagne sont peut-être le signe d'un culte de l'onde. Ainsi Locquirec est peut-être un ancien Loco-Kiracos, ou Kireg des eaux, et non pas comme on le dit toujours, en latin, un Locus Kiraci, un lieu de Kireg. De même pour Loc-Harn, Loguivy, Loctudy et tant d'autres.

Même les personnages qui ont eu une existence bien réelle comme ce saint Gobrien, évêque de Vannes à la fin du VII^e siècle, sont décléricalisés par l'autorité toute puissante du peuple et des siècles. On a tout oublié sauf qu'il guérissait les maux d'entrailles et les maux de tête. On dépose des épingles et des pointes sur son tombeau. Il accordait la pluie ou le soleil pour les récoltes.

Qu'est devenu le christianisme dans tout cela ? Gobrien a été transformé en druide, même s'il ne l'était pas, en dieu-druide et ceux qui savent comment le prier, sont les vrais druides.

Saint Adrien recouvre généralement la personnalité de Saint Drien. C'est le cas notamment à Santec où il est honoré. Il était abbé et confesseur, ce qui est d'une absolue banalité et le fait de tous les personnages dont on ignore tout. Il vécut au V^e siècle, ce qui est du même ordre. À part cela, rien. Si, le principal : il guérit les maux de ventre des enfants.

⁹⁷ Hippolyte Gancel, *Les saints qui guérissent en Bretagne*, Rennes, 2000, Edilarge SA, Editions Ouest-France, p. 90.

Saint Garan ou Cava, patron de Cavan dans les Côtes-d'Armor, était venu de Grande-Bretagne. Banalité. À part cela, rien. Si : lorsque les enfants tardent à marcher ou s'ils sont rachitiques, on invoque avec fruit saint Cava, qui aurait donné son nom à la commune.

Saint Gaudeat, à la chapelle Saint-Sauveur en Saint-Hernin, guérit les rhumatismes. Mais qui est-il par ailleurs ? On ne le sait pas.

On invoquait saint Sieuc à Lancieux, dans les nécessités publiques. Un rocher formait le berceau de saint Sieuc et la fontaine elle-même s'appelait les larmes de saint Sieuc parce qu'elle coulait goutte à goutte. Mais qui était saint Sieuc ? Un compagnon de saint Briec...

On pourrait continuer ainsi. Chacun a son pouvoir, même s'il n'a pas d'histoire. Chacun d'entre eux est un visage du sacré, d'un sacré ambiant et polyvalent, d'un monde panthéiste où la divinité du christianisme s'absorbe. Il n'en est pratiquement jamais question.

Le christianisme lui-même est absorbé dans le folklore, on rencontre bien Jésus, sa mère, sa grand-mère, Pierre et quelques autres. Il leur arrive de se promener par les routes de Bretagne. Quant à sainte Anne elle est ici chez elle. Elle est partie un jour pour se marier en Orient. Elle a eu une fille qu'elle a élevée, puis elle est revenue en Bretagne où elle continue à vivre depuis.

La fille a eu un fils qui a été un grand prophète dans son pays, qui est mort et, ce qui est banal, ressuscité, revenu de l'Autre Monde pour un temps assez bref

d'ailleurs. Il ne manque pas d'analogies entre le soleil et lui.

Ronan ou le dieu Cernunnos

Même les saints dont on sait quelque chose sentent bien souvent le fagot. Saint Ronan, de Locronan, n'a peut-être jamais existé, ou plutôt il a pris la place d'une des plus grandes divinités du monde celtique, son presque homonyme Kronan ou Kornan, Cernunnos. Venu d'Irlande, il s'était installé d'abord dans la solitude à Saint-Renan, dans le Léon. Le pays s'appelait en fait Lokournan, avec un village non loin qui se nommait Lokournan vihan, le petit. Il s'agit bien d'un Lo(k)-Kournan, Kornan ou Cernunnos des eaux.

Il alla ensuite pour plus de solitude à Locronan appelé d'ordinaire Lokorn, autre Lo(k)-Korn(an). Le haut de la montagne voisine s'appelle Plas ar c'horn, le lieu de la Corne ou du Kronan.

Il eut une relation mythologique avec une femme du lieu, une « sorcière » du nom de Keben ou Keban. C'était la femme du Cap ou, comme aurait dit Strabon, du Kabaion des Osismes. C'était la Marie du Cap, la déesse.

C'était bien entendu la Mère. Elle avait une fille qui disparut un jour. Elle accusa Kronan de l'avoir dévoré comme un loup qu'il était en réalité. Kronan dut se justifier devant le roi Gradlon. On retrouva le petit cadavre et il le ressuscita.

Tout ceci est bien évident. Cernunnos est le roi du domaine de la mort. Il reçoit les morts, qu'il n'a pas

tués, mais qu'il garde. Il peut bien sûr les laisser revenir au monde des vivants. C'est ce qu'a fait Ronan avec la fille de Keben. C'est la Mère qui l'a tuée. C'est lui qui l'a ressuscitée, parce qu'il était le dieu du Yeun Ellez, celui qui règne sur Menez Kronan (ou Mont Saint Michel de Brasparts).

Le druide de Quimper

Lorsque le roi Gradlon régnait à Quimper, l'évêque de la ville et fondateur de l'évêché était un certain Corentin, en breton strict *Kaourintin*. Nous ne connaissons pas grand-chose de lui sinon qu'il élevait un poisson dans sa fontaine. On se rappelle que les fontaines sont interdites, mais enfin, un ermite a des droits un peu différent des autres gens.

Mais le poisson était tout de même un peu particulier. On en coupait un morceau pour manger et il se reconstituait aussitôt et continuait à vivre normalement. Une troupe aussi nombreuse que la suite du roi Gradlon pouvait ainsi se rassasier, comme il arriva un jour.

La relation avec le christianisme ? Je ne la vois pas. Non plus d'ailleurs que dans cet autre épisode des poissons. Recevant un jour deux visiteurs, Corentin alla puiser à la fontaine qui, par miracle, se trouva pleine d'anguilles :

... é feunteun Caurintin nombr bras a siliou.

C'est le Père Maunoir qui nous le dit dans un cantique par lui composé⁹⁸ : nous devons donc le croire.

⁹⁸ *Vie des Saints.*

Mais voilà qui établit de curieux rapports entre Corentin et l'Anguille. Celle-ci est la patronne de Bre-Silien, Brocéliande ou la Colline de l'Anguille. Elle est la déesse de l'amour et des eaux. Elle est sans doute le Poisson d'avril.

Corentin est donc le Druide de l'anguille et ce n'est pas peu. Mais voici mieux encore, conté dans la *Vie de saint Corentin*. Saint Primel, ermite à Kerfeunteun, juste au-dessus de la ville de Quimper, manquait d'eau. Saint Corentin, évêque dans la cité, voulut lui venir en aide et fit jaillir une source devant l'ermitage.

La fontaine devait avoir une bien curieuse histoire. En effet, elle contenait une anguille. Une veille de premier mai, la foule se pressait sur la colline de Kerfeunteun — dont le nom signifie la cité de la fontaine. Il est déjà intéressant de remarquer qu'il s'agit ici de la fête populaire de Beltan, le jour celtique du printemps ou mieux sans doute du début de l'été, l'une des deux saisons de l'année antique.

Cette foule mangeait et buvait, notamment près des eaux, quand un étranger s'approcha de la source et y découvrit l'anguille. Il la frappa alors et la tua d'un coup de bâton.

Un si grand crime ne pouvait qu'être puni de façon exemplaire. Un assistant interpella vivement le coupable, lui reprochant d'avoir mis à mort un animal qui vivait là depuis des siècles. Aussitôt, le coupable fut frappé du mal sacré ou, comme dit le texte, il fut possédé par un esprit. On intervint pour lui et l'on pria saint Corentin de supplier le Seigneur en sa faveur. L'évêque coupa une mèche de cheveux de l'épilep-

tique et la déposa sur l'autel de la chapelle toute voisine. Il fallut plusieurs jours cependant avant qu'il recouvre tout à fait la santé.

Voilà qui est entièrement compromettant pour saint Corentin. D'abord le premier mai est la fête de Beltan et nous sommes heureusement surpris de voir qu'on la célébrait avec honneur et importance à la fin du IV^e siècle. Ensuite, il est manifeste que la fontaine de Kerfeunteun était occupée par une divinité bien connue de nous qui est l'Anguille, l'incarnation de la déesse des eaux et de l'amour. Enfin le curieux rituel utilisé en cette circonstance pour sauver le sacrilège ne peut que s'adresser à la déité offensée, c'est-à-dire à Morgane, travestie sous le nom de Seigneur.

Les auteurs de l'*Histoire de Quimper*⁹⁹ n'ont pas manqué de remarquer, à propos de cette histoire, que « la dédicace de l'église de Saint Corentin eut lieu un premier mai et que ce jour fut consacré à sa translation, alors que sa fête se célébrait le 12 décembre. »

Chapitre IX : Les croix

Les croix archaïques de Bretagne armoricaine sont, avec les croix irlandaises, les plus anciennes de la Chrétienté.

Elles ont ceci de particulier, qu'elles ne comportent

⁹⁹ Sous la direction de Jean Kerhervé, Toulouse, Editions Privat, 1994.

pas le corps du Christ, ni aucune figuration autre que purement symbolique. Il y a donc lieu de penser qu'il ne s'agit pas de croix chrétiennes, mais de monuments symboliques, sortes de bornes, qui continuent la tradition des pierres levées, stèles gauloises notamment.

Elles sont toutes monolithes. Il semble qu'en soit ainsi souligné le caractère unitaire.

Elles sont généralement fichées dans un cercle de pierres qui ressemble à une roue de moulin. La solidité a certes tout à y gagner, mais ne s'agit-il pas là de surcroît d'un élément philosophique ?

Des croix particulières

Le cas particulier des *Kroaz verr*, les croix courtes, mérite attention. Il ne s'agit pas vraiment de croix sur lesquelles on puisse crucifier un homme, mais de sortes de trèfles. Qu'elle forme une catégorie particulière, c'est bien certain : le nom même qui les désigne, elles et non autres, en est bien la preuve.

Certaines croix sont décorées. Un certain nombre porte un cercle, soit simple, soit à l'extrémité d'une hampe. Les branches de la croix ne dépassent jamais le cercle, contrairement aux croix irlandaises.

Leur date est bien difficile à fixer. Est-il même possible de le faire ? Elles s'étageraient, semble-t-il, dans le temps. Les dernières sont peut-être du XII^e siècle. Les premières remonteraient au V^e siècle. Le pilier de Kilfountain, ou celui de Glendalough, que Françoise

Henry date des V^e et VI^e siècles, se rapprochent de la stèle de Langombrac'h ou de diverses croix.

Quels critères pourrait-on retenir pour leur datation ?

Les batailles d'abord. La tradition rapporte que les croix de Questembert, telle la croix Rochue, sont à mettre en relation avec la victoire remportée en ce lieu par Alain le Grand : cela nous donne la date de 890. Il en serait de même à Plourivo, où les Normands furent également vaincus en 936 par Alain Barbe-Torte.

La croix de Kerduelic en Plomeur

Un autre enseignement nous est fourni par la croix de Kerduelic. Celle-ci reproduit une page de l'évangélique de Lindisfarne auquel Françoise Henry attribue la date de 720-721. Des pierres tombales de Clonmacnoise ne sont pas sans relation avec elle¹⁰⁰. En fait, la croix de Kerduelic est plus compliquée et plus fruste que ces représentations. L'Évangélique de Lindisfarne est l'un des plus beaux manuscrits irlandais et la page en question est d'une perfection absolue. La croix de Kerduelic est sommaire, un peu grossière. Elle n'a pas la qualité d'exécution qui caractérise les pierres tombales de Clonmacnoise. Elle paraît plus ancienne, même si elle ne l'est pas.

Elle possède des éléments qui n'existent pas dans les analogues irlandais. Des dessins circulaires et des

¹⁰⁰ Françoise Henry, *L'Art irlandais*, La Pierre-qui-Vire, Collection zodiaque, tome II, pl. 16 et tome III, pl. 79.

croisements, un ovoïde, dessins purement abstraits dans la tradition non figurative de l'art breton de cette époque.

Peut-on en tirer une conclusion en ce qui concerne l'époque ? Il n'est pas évident que le dessin breton reproduise le manuscrit irlandais. Peut-être et tout aussi bien imite-t-il un manuscrit breton qui pourrait être très antérieur.

La croix dans le cercle

Qu'en est-il des croix cerclées, assez nombreuses ? Il y en a une sur la croix de Kerduelic. Il y en a d'autres, beaucoup plus simples, cercle et croix seulement, comme au Leuré en Plouguerneau. Il y en a sur hampe, comme en Landrevet en Esquibien. Mais rien de tout cela n'est bien indicatif.

Quand aux « Kroaziou berr », celle de Plouegat-Moysan ou du chemin de Kerfons en Ploubezre, que faut-il en penser ? S'agit-il de modèles particulièrement anciens, ce que nous serions tentés de croire ? Ou bien de tentatives de simplification, à partir de représentations anciennes ? Ce qui est sûr, c'est que bien souvent, ces croix évoquent plutôt une trinité qu'une quadruplicité.

Certaines portent une hache, comme on peut le voir à Guissény, Kroaz ar Serjent, sur la place de la Mairie. On peut se demander, s'il ne s'agit pas d'une pierre funéraire, « *sub ascia* », sous la hache, à la manière des tombeaux romains. La Kroaz ar Vouchal ou Croix de la Hache à Plouarzel est également caractéristique de ce type. Il s'agirait alors de monuments très anciens,

antérieurs à la fin du V^e siècle et à la disparition des usages romains.

Les croix irlandaises ne portent jamais ce t élément symbolique et l'on pourrait penser qu'il s'agit là d'un type particulier dû à l'occupation romaine. On pourrait dès lors imaginer que nous sommes en présence de figurations très anciennes, d'époque romaine, à une époque où le symbolisme de la hache possède encore une valeur.

Les croix pattées inscrites dans un cercle sont peut-être très anciennes aussi. Il en existe, tracées sur de simples stèles, et l'on peut se demander s'il ne s'agit pas là des plus archaïques, précédant les croix proprement dites.

La division de la nature

Quel est donc le sens à donner à ces croix ? Il n'est pas évident qu'il faille y voir l'instrument du supplice du Christ. Nulle figure n'y prend place, il n'y a pas de Christ. Il n'y a personne d'autre non plus. C'est d'ailleurs la grande différence avec les croix irlandaises de la même époque. Si, au début, en Irlande, les unes ressemblent aux autres, assez vite des personnages apparaissent sur la croix, ou au pied de la croix.

Ici, rien. Tant que durera le style, jusqu'au XI^e siècle peut-être, le modèle sera nu. Des symboles y sont sculptés parfois, jamais des êtres humains ni des animaux. Parfois, le type ne s'y prête même pas : ainsi de la croix de forme grecque, à quatre bras égaux qui ne permet pas la crucifixion d'un homme. C'est donc que ce n'est pas celle-ci qui importe. Comme dans la

doctrine de Pélage, l'Incarnation du Christ n'est pas nécessaire.

Il arrive souvent que la croix grecque ou pattée, voire cerclée, mais toujours à quatre bras égaux, surmonte une stèle gauloise. Et de ce fait prene les allures d'une croix latine. Mais ce n'est là qu'une illusion, peut-être voulue. La stèle, généralement, s'évase vers le bas, elle est octogonale, elle ne ressemble pas au fût d'une croix. L'élément surajouté peut être patté. En l'absence de toute représentation, cela ne se prête guère à en voir une.

On ne saurait négliger que le socle soit rond. L'on dirait une roue de moulin, pierre solide, tout à fait apte à soutenir une croix. La preuve c'est que l'un et l'autre existent toujours. C'est une autre manière d'inscrire la croix dans le cercle.

Finalement, le quatrième bras de la croix, celui qui soutient, est là pour soutenir et non pour symboliser. Les croix sont à quatre branches et un fût, et non à quatre branches. Elles sont un symbole trinitaire et non pas quaternaire. Elles représentent la divinité triple, sans rien de marqué, sans aucune figuration autre que la trinité. Ces trois branches se réunissent en son centre et ne sont point séparées, comme la triple divinité.

Au centre, il n'y a rien non plus, si ce n'est parfois un signe, comme les cercles du Pouldour ou le cercle du Leuré.

Au Pouldour, on peut considérer que nous sommes en présence des trois mondes : ce monde-ci, l'Autre Monde et celui qui ne peut pas manquer de se super-

poser aux deux précédents. Pour qui a compris le mécanisme du trois dans la tradition ne peut pas échapper à ce raisonnement.

La croix du Leuré est une forme constante qu'on retrouve ailleurs et notamment en Irlande, mais aussi en Bretagne : c'est le type même de la croix celtique. Il semble s'agir d'une roue à quatre rayons, qui ressemble aux plus anciennes croix préchrétiennes. Elle répond exactement à une autre croix qui se trouve au pays bigouden, à Languidou en Plovan, où elle sert de marche d'escalier. Celle-ci a un cercle central, un cercle intermédiaire partagé en quatre et un espace extérieur.

C'est à proprement la division du monde. On pense tout de suite au *De divisione naturæ* de Scot Erigène. Les quatre quadrans sont les quatre stades de l'évolution et l'ensemble forme la totalité de l'Univers plongée au sein du non-être.

Il existe une autre forme de croix celtique qui n'est pas rare. La croix apparaît en relief sur un cercle plus petit que les bras, qui serait en somme comme une auréole. La structure est plus grande que la limite, l'univers est plus grand que le monde. L'extension de l'être se fait au sein même du non-être, comme un présage d'agrandissement.

Croix sans Christ

Les plus anciennes sont sans doute, comme en Irlande, les stèles sur lesquelles sont gravées des croix. La croix Prostlon, à Locoal-Mendon, gravée d'une croix pattée, serait du IX^e siècle. Une stèle de l'âge du

fer, à Branderion, porte également des croix pattées. Le lech de Bubry en a une. Port-Louis aussi. La Croix du Moustoir, à Saint-Jean-Brévelay porte une croix pattée montée sur une hampe. On en trouve encore à La Feuillée, une croix avec croix gravée à Cleder, la stèle du chemin de l'Églantine à Quimper.

Il en est peut-être de même des menhirs christianisés ou prétendus tels. Il est vrai que les croix à bras très courts comme la croix de Mirangaine en Saint-Guyomard, celle de Locmiquel en Ploemel, celle de l'île de Tibidy en L'Hôpital-Camfrout, celle du Pouldour en Ploegat-Guerrand, celle de Saint-Samson en Plomeur-Bodou pourraient bien être des pierres élevées à l'époque néolithique et travaillées assez légèrement dans le Haut moyen âge de manière à donner ces croix à allure de manchots.

D'une façon générale les aménagements apportés par la christianisation, et nous comptons dans ce nombre, non seulement celles dont nous venons de parler, mais aussi l'ensemble des stèles christianisées par des croix qui les surmontent ou les surmontaient, ont dû être disposées de cette manière très anciennement. On ne voit pas pourquoi on aurait tardé à les baptiser. Le caractère pernicieux de la croyance qui s'exprimait à travers elles, exigeait de toute urgence qu'on les sauvât. Dès que l'idée en est venue, l'arrangement en a été effectué.

Cela n'empêche pas la volonté des croix sans Christ. Il est tout de même extraordinaire de penser que jusqu'aux alentours du XIII^e siècle, en dépit de toutes les nouveautés venues d'Irlande ou de Gaule,

les Bretons n'aient pas renoncé à leurs croix nues et monolithes. Il fallait bien pour cela que le modèle eût un sens qui s'opposait à toute amélioration, en particulier à tout personnage.

Le fait est si prégnant, que la notion de « croix sans Christ » n'est pas oubliée et qu'on l'entend exprimer encore à travers la campagne. On pourrait bien penser qu'il s'agit là d'un symbole philosophique et non d'une représentation religieuse.

Chapitre X : Les étrennes du premier janvier

Le premier janvier apparaît comme une fête importante, totalement païenne et condamnée par l'église. Les rites païens au premier janvier comportent des déguisements, en vieille femme ou en faon, et des banquets. À la fête des calendes de Janvier, il est interdit notamment de préparer dans les maisons des lampes et des banquets pour la nouvelle année.

C'est en somme notre réveillon. On retrouve là d'ailleurs la notion de la fête de nuit, chère aux Celtes. Il y a en tout cas beaucoup de fidèles chrétiens qui ignorent qu'ils tombent sous le coup de l'interdit parce qu'ils réveillent le premier janvier.

Le premier canon du Concile d'Auxerre ; en 585, prévoit qu'« il n'est pas permis aux calendes de janvier de faire la vieille ou le faon, ou de respecter l'usage des présents diaboliques ». Certes nos contemporains

seraient bien étonnés d'apprendre que l'usage des étrennes est interdit par la loi religieuse.

Au VII^e siècle, Éloi était évêque de Noyon. Il devait mourir en 660. Avant cette date donc, il signale, et interdit, le culte rendu à Neptune et à Minerve. Des fêtes païennes ont lieu également au premier janvier, où l'on se saoule, et au solstice d'été. Au livre II, chapitre XV, de la vie du saint on lit en effet : « Que nul, aux calendes de Janvier, ne fasse des choses interdites et ridicules, faire les vieilles, les faons ou des jeux. »

Le Concile de Rouen, à la fin du VII^e siècle, dans son chapitre 3 interdit les rites païens du premier janvier. Le Pape Zacharie au VIII^e siècle (741-752) interdit la fête des calendes de Janvier. Il proscriit notamment ce jour-là, de préparer dans les maisons des banquets pour la nouvelle année.

En 1008 encore, Burchard de Worms condamne l'usage de faire la vieille ou le faon.

Les peaux de bétail, les têtes de bêtes à corne sont également utilisées pour les déguisements, ainsi que les formes de bêtes sauvages. Les auteurs sont nombreux à condamner ces gestes, généralement au début de janvier, mais parfois aussi pendant le carême. Font partie des mêmes habitudes l'usage de se déguiser les hommes en femmes et les femmes en hommes.

Une récitation de litanies fut instaurée pour lutter contre ces rites païens. Toutefois, il ne semble pas que le succès en ait été ni très grand ni très durable. Quant aux étrennes, nous les faisons toujours.

Chapitre XI : La médecine bretonne au VIII^e siècle

« Manuscrit de Leyde. Ms Leyde Cod. Voss. Lat. F 96 A. C'est un fragment de deux feuillets en écriture insulaire provenant d'un traité de médecine : le second feuillet, d'une main dont l'écriture est différente de celle du premier, contient dans le texte, bilingue, un peu plus de 70 noms de plantes ou de maladies en vieux-breton sur 190 mots, y compris particules et conjonctions, se trouvant au total dans la page. Il ne s'agit pas de gloses, ce qui rend le déchiffrement d'autant plus difficile ; ce fragment d'un traité bilingue de médecine est un témoignage trop ignoré sur la littérature indigène ancienne. Le texte a été édité par Stokes, ZCP I, 17-28 ; c'est le plus ancien manuscrit vieux-breton ; il date probablement de la fin du VIII^e siècle¹⁰¹. »

Nous avons reproduit in extenso la notice que Léon Fleuriot a consacré au Manuscrit de Leyde, parce que le caractère bilingue de l'ouvrage et sa datation en font un exemple exceptionnel. Il s'agit en effet d'un texte, le premier des lettres bretonnes, et il est antérieur au Serment de Strasbourg, texte bilingue, le premier des lettres françaises.

Il est remarquable d'ailleurs que ce soit ici un traité de médecine et là, un accord politique. Le génie des deux peuples est ainsi bien précisé.

Un traité de médecine au VIII^e siècle de notre ère, cela n'est pas tellement éloigné de l'ouvrage de Mar-

¹⁰¹ Fleuriot, *Dictionnaire du vieux-breton*, p. 4.

cellus de Bordeaux, écrit au IV^e siècle. Il se rattache forcément à une tradition médicale ancienne, bretonne évidemment comme Marcellus est gaulois.

Une tradition à cette époque, relevant manifestement de l'Antiquité, est forcément saisie dans un contexte de savants, c'est-à-dire de druides. On remarquera d'ailleurs la présence, parmi les mots, d'Aball, la pomme, dont nous savons qu'il s'agit d'un fruit en relation avec l'Autre Monde, et de Hisael bar, la basse branche, qui signifie le gui.

Aball, pomme. Br. mod. aval.

Aeniap, nom de maladie

Aeu, nom de plante

Alan, nom de plante, Cots-foot, pes caballi, pes pulli.

Alin, nom de plante: alni ?

Amor, nom de plante. La brize, graminée, Briza media, est aussi appelée amourette.

Anroae

Arrith, idole

Baeruenc, pervinca, pervenche. Vinca major L. et Vinca minor L.

Beror = cresson. Br. mod. Beler.

Boet = nourriture ? Br. mod. boued.

Briblu. Il s'agirait du breton moderne Brulu, la digitale.

Brith. On retrouverait la Brize ?

Caeninn, ail. Br. mod. Kignen.

Caerdin, alisier.

« item ad gwaedgou ; henneth radix briblu abran-guaenn mor p(er) caeruisam sanat : caes.

scau. caes spern. caes guaern caes dar. Caes cornucaueri. caes colaenn. caes aball. p(er) caeruis(am) anroae aeniap. aehol. paer mael. »

Caulocou. Cf. Kaol-

Colaenn, houx. Br. mod. kelen.

Cram accifaeth. Cram est un nom de plante.

Accifaeth = préparation d'ingrédients médicaux.

Cum

Daeru, chêne. Br. mod. Derw.

Dar, chêne. Br. mod. Derw. Rusc dar = écorce de chêne. Derucc, gland. Coll. diri.

Dolgoed : « Item ad remedium peducli... cortix colaenn rusc dar rusc caerdin dolgoed (un mot de deux ou trois lettres illisible) guoed folia sabuci carturaed... ». Cf Dol-gweden = torsade de marais ?

Domae : « Item ad guorthasaer... Marrubium rafanum domae caelidonia millae folium. ». Cf Br. mod. = tonsuré.

Doodl, grossier

Elestr, ms Berne 167 fo 8a., mauve, guimauve. En Br. mod. signifie iris faux-acore ou glaïeul (Favereau).

Elilub : « Item ad uintlum : tutlub gulaed etiar elilub cum stlanaes. » et « Item ad quaemlibet doloraem : tutlob... etiar aelilub. »

Etiar : « platan etiar aelilub » et « tutlub gulaed etiar aelilub. » : bruyère ou lierre.

Funton : « Canta psalmum i. qui habitat, tribus vicibus super aquam funton in oculum ubi fuerit fistuca, et san(us) aedit. » Br.mod. Feunteun.

Guaedgou, ? « Item ad guaedgou ; henneth radix bri-

blu, abranguaenn mor... » Cf. gwad, gweden et gaou, mensonge.

Gulaed, mouron ? . Br. mod. Gwleizh

Guo drot : « Guo drot mael arcet sal. »

« per caeruisam sanat »

« per aruinam ariaetatis sanat »

« per caeruisam anroae aeniap aehol paer mael »

Guaed : « rusc caerdin, dolgoed, guoaed, folia sabuci... »

Guorth a saer : « Item ad guorth a saer ; daeru radix... »

Haentletan : plantain. Hent ledan.

Hisael barr : gui. Izel barr.

Hobaabl : baie de l'hièble. « Item ad guorthasaer ;... ocroos hobaabl »

Hoiarn lub : plante de fer ? . Légume de fer, lu houarn.

Lanith, nom de plante. Lann izhin = végétation d'ajonc.

Laur, laurier. Br. mod. Lore. Ou : Lèpre (Laour, Lovr).

Liencic, membrane. Cf Lien-Kig.

Muhit, ébène.

Ocroos, églantier ? Br. mod. ogrou = cenelles. (et fr. dialectal akro).

Ourcalc, laiton.

Platan : platane ou plantain ? Le Br. mod. platan signifie platane. Plantain se dit Stlanves.

Scau : sureau. Br.mod. skaw.

Stlanaes : plantain. Br. mod. stlanves.

Tanatt, ortie « Item ad remedium peducli radix tanatt absintium. Gall. Mod. danad.

Trinion : oseille. Br. mod. Triñchon.

Tut lob & tut lub : « Item ad quaemlibet dolorem : tut lob, stlanaes. » « Item ad uintlum : tut lub,

gulaed, etiar... » Tut = bon, favorable. Lub
=légume

Uaelaerian : valériane.

Uintlum : nom de maladie dans « Item ad uintlum. Cf
moyen-breton guentl = goutte.

Uornaert : scrofulaire.

Uottrum : « grana till, herba similis uoltrum craes-
caens in ripa non diminuitur in temporae
hiaemali ».

Vitonica : bettonica, la bétoine. Le nom se rapporte
aux Vettones, peuple celtique d'Espagne, dès
l'Antiquité.

aelbann ocroos hobaeb l baer uenc uaelaerian radix,
dix aeu coquit p butinis ecmaet mannubris napanus
domae

caelidonia millae folium nonraent daemaen guodrot
mael

ancec pal : item ad quamlibet doloraem : tut lob
planaer

platan etiar aelilub ; item ad elaevandus op. boer beror
radix vitonicae grana till haerba pmilir uotincnae
caenr innipa non dummuti intemponae hiaemali p
caenuiram sanat : tum ad uintlum : tut lub gulaec
etiar elilub cum pilanaer haentletan platan hoiarn
lub gueted et ad quaemlibet doloraem sanat ;
tum ad guaedgou : henneth radix briblu abnan-
tguaenn mor

pcaenuipam sanat : Caes rcau Caes spenn Caes
guaerin

Caes dan caes connucaerin Caes colaenn Caes aball p
caeninris

annoae aenap aehol paenmat ;

Chapitre XII : La Navigation de Brandan (IX^e siècle)

Brandan naquit en 486 près de Tralee, dans le sud-ouest de l'Irlande. Il était fils de Finnlug et de Cara et avait trois frères et une sœur. Vers 530, il vint s'installer en Armorique, à Alet, aujourd'hui Saint-Servan, près de Saint-Malo. Il devait y rester jusqu'en 552, date à laquelle il revint en Irlande. En 561, il fonda un monastère à Clonfert. Il mourut en 574 à Annaghduin.

On raconte de lui qu'il partit un jour, avec ses moines, de la ville d'Alet, à la recherche de la Terre de promesse. Il en serait revenu après plusieurs années d'errance. Les textes fondamentaux sur la Navigation de Brandan sont la *Vie de Malo* (*Vita sancti Machuti*), écrite en 867, par le diacre Bili, une *Vie de Malo* due à un anonyme, et la *Navigation de Brandan*, du X^e siècle.

On a soutenu — et Louis Kervran s'est fait le promoteur de cette vision des choses — que Brandan était réellement allé en Amérique. Il serait revenu en 546. Il n'est pas sûr, en tout cas, que l'immense succès que connut l'histoire de Brandan au XII^e et XIII^e siècle dans toute l'Europe, soit dû à la découverte de l'Amérique, mais bien plutôt au récit mythique du voyage dans l'Autre Monde.

L'on savait déjà que les Bretons traversaient la mer pour conduire sur l'autre rive, les décédés de celui-ci : tel était au VI^e siècle, le sens du texte de Procope. Nous avons dit à ce sujet combien nous pensions à un récit mythologique.

À l'époque où le moine Benoît, en 1121, racontait à nouveau le voyage de Brandan, d'où allait déferler la formidable vague de popularité du récit, le temps n'était pas loin où Godefroy de Viterbe allait recueillir à Loc Maze Penn ar Bed le voyage des moines à l'île d'Enoch, purement et parfaitement mythologique, ainsi que les lais bretons, ouvrant, au sens symbolique, les portes de l'Autre Monde. Pour cette raison, il est difficile d'admettre que le côté merveilleux du récit n'ait joué aucun rôle dans le succès de la *Navigation* du saint.

Brandan, parti d'Alet, s'en était allé sur la mer avec des compagnons, peut-être Malo lui-même ; à la recherche du Paradis. Il avait rencontré des volcans, au milieu de la mer, il avait dit la messe de Pâques sur le dos d'une baleine et, ayant atteint la Terre où il n'avait pu rester, il en était revenu vers la Bretagne.

Le récit n'est pas irlandais, mais breton. C'est durant son long séjour en Bretagne que Brandan est parti vers l'autre rive. C'est un clerc d'Alet qui a mis par écrit les aventures et c'est uniquement à travers le continent qu'a diffusé l'histoire.

Le récit est celui de trois voyages. Mernoc d'abord, disciple de Barinthe, a découvert l'Ile Délicieuse et il y vit avec plusieurs moines. Barinthe ensuite a rejoint la terre merveilleuse. Mernoc le conduit à l'occident de l'île et de là ils s'embarquent vers la Terre de promission des saints.

Il leur faut une heure pour y parvenir. L'île est très grande : en quinze jours, ils ne parviennent pas à en trouver l'extrémité, mais ils atteignent un fleuve qui

coule de l'est vers l'ouest. Un homme leur apparaît alors « au milieu d'une grande clarté » qui leur révèle que Dieu donnera cette terre à ses saints, mais que pour l'instant il ne leur est pas permis de traverser la rivière. On ne connaît ici ni la faim, ni la soif, ni le besoin de sommeil. L'homme les raccompagne jusqu'à leur barque.

Ils reviennent de l'Île Délicieuse. Leurs vêtements conservent l'odeur du paradis et c'est bien là que les moines sont conscients d'être allés. C'est alors que Brendan, auquel Barinthe raconte cette histoire, décide à son tour de s'y rendre avec quatorze compagnons.

On a comparé son voyage à des contes irlandais, comme le voyage de Maël Duin ou celui de Bran, fils de Febal. En ce qui concerne Maël Duin, on considère généralement aujourd'hui qu'il s'agit d'un texte très nettement postérieur au voyage de Brandan, mais qui proviendrait d'un récit oral d'origine antérieure au christianisme. Quant à Bran, parti à la recherche de la Terre des Femmes, ce serait un conte du même genre.

Que l'imram lui-même n'ait aucun rapport avec Brandan, comme l'a soutenu Louis Kervran, c'est possible. Certes la Navigation ne doit rien à la vieille histoire de Bran. Mais de nombreux récits de voyage existaient, dirigés vers un au-delà de la mer, dans une île mythique. C'était le cas de la traversée du roi Arthur, sous la direction de Barinthe, vers l'île d'Avallon, ou du texte de Godefroy de Viterbe ou, mieux

encore, et plus anciennement en tout cas, celui de Procope.

Si nous regroupons nos connaissances en la matière, nous pouvons établir la liste suivante de ce type d'histoires :

*Récit irlandais druidique de Maël Duin,
Récit irlandais druidique de Bran, fils de Febal,
Traversée d'Arthur vers l'île d'Avalon (Barinthe),
Voyage de Mernoc,
Voyage de Barinthe,
Voyage de Brendan et de Malo,
Imram des moines de Loc Maze selon Godefroy de
Viterbe.*

Sur les sept traversées citées, deux sont irlandaises et une seule faite par un irlandais de Bretagne. Les quatre autres sont purement bretonnes.

La vérité, c'est qu'il s'agit certainement là d'une croyance fondamentale des Celtes occidentaux, en relation avec leur croyance en l'immortalité. Le franchissement de l'eau, nous le verrons, amène symboliquement un changement d'état, dont il est le signe. Le gué, sur la rivière, joue le même rôle. La nef sans personne pour la conduire est du même ordre. Les traversées, à bord des vaisseaux de pierre, mènent au même but.

Chapitre XIII : Jean Scot Erigène

Un irlandais d'origine inconnue

C'est un peu avant 847 qu'arriva à la cour de l'Empereur Charles le Chauve, un Scot, c'est-à-dire un membre de l'église celtique, passablement mystérieuse en définitive, dont nous ne connaissons que fort peu de chose.

Nous n'aurions rien à dire d'un saint irlandais, si à l'époque où il vint en Gaule, la communion n'avait pas existé entre les Bretons et les Irlandais. Ces gens, avec les Écossais, les Gallois et les Corniques constituaient le peuple des Scots, unité très forte de religion et de pratique.

Notre homme s'appelait Jean. On le nomma comme il se doit Jean Scot et comme il était né en Irlande Jean Scot Erigène.

Le personnage de Jean Scot Erigène est assez troublant. Nous ne savons pratiquement rien de lui, sinon qu'il arriva à Laon tout d'abord. Était-il prêtre ? Nous l'ignorons. Il savait le grec, il savait aussi l'irlandais, parce que c'était là la seule langue parlée en Irlande à cette époque, mais aussi parce que des irlandismes ont été trouvés dans ses textes en latin.

On connaît de lui plusieurs œuvres : le *De divina prædestinatione*, un commentaire du *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella, le *Periphyseon* ou *De divisione Naturæ*, son œuvre principale, publiée vers 865, un *Commentaire de Boèce*, un commentaire de la *Hiérarchie céleste du Pseudo-Denys*, l'*Homélie sur*

le Prologue de l'Évangile de Jean et le Commentaire de l'Évangile de Jean.

Jean Scot était-il « panthéiste » ?

Jean Scot a été condamné à deux reprises : une première fois, après le *De divina prædestinatione*, une seconde fois bien longtemps après en 1210, par le Pape Honorius III.

On l'a dit « panthéiste », mais cette affirmation est impossible, parce que la définition du panthéisme a été le fait de John Toland au début du XVIII^e siècle. Elle « désigne étymologiquement la théorie d'après laquelle tout (gr. pan) est Dieu (gr. theos)¹⁰². » On retrouve donc là l'affirmation de *la Chrysopée de Cléopâtre*.

Il importe à notre propos d'avoir des idées claires sur la question du panthéisme. Il s'agit là en effet d'une notion qui se trouve en rapport étroit avec la philosophie de la nature, dont Cicéron nous a dit qu'elle constituait l'une des bases de l'enseignement druidique.

Foulquié a reconnu dans l'histoire de la philosophie, en y projetant a posteriori le mot créé par Toland, une conception générale de la théorie et quatre formes plus particulières de celle-ci. Le panthéisme serait d'abord un type de monisme, voire d'immanentisme. Autrement dit, « Dieu n'est pas un être personnel distinct du monde. »

Par-delà cette affirmation, on découvre le pan-

¹⁰² Paul Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

théisme émanantiste ou émanantisme qui apparaît comme le fait de Plotin, pour lequel « tout en étant unique, l'Être se répand par émanation à partir d'un foyer central en une hiérarchie d'êtres de plus en plus dégradés, mais ne formant avec lui qu'un même être ». Le panthéisme idéaliste de Hegel voit Dieu comme « l'Esprit qui prend conscience de lui-même dans les esprits auxquels il est immanent ». Le panthéisme naturaliste identifie Dieu à la nature. Quant au panthéisme des poètes, ce serait une forme de panthéisme naturaliste, qui serait « le sentiment précritique et sans explicitation rationnelle qu'une même poussée vitale anima la nature considérée comme le Tout. »

On remarquera qu'aucune de ces définitions ne s'occupe de la conscience individuelle ni de sa continuité ou de sa survie, ce que pourtant on a introduit dans la discussion, en particulier avec Scot Erigène. Toland croyait à la dissolution de l'individu dans le Grand Tout. Il semble qu'il en ait été de même de Renan. Mais traditionnellement, l'immortalité, voire l'éternité de l'âme personnelle est admise : c'est le cas notamment de Scot Erigène, et cela ne l'empêche pas d'être fondamentalement dans la ligne du monisme.

Si l'on revient à Cicéron et à sa philosophie de la nature, dont on retrouve la trace tout au long des siècles jusqu'à nos jours, on doit admettre que le point de vue central de la tradition celtique est le « panthéisme » naturaliste ou « des poètes », sans exclusion des autres formes. Il s'agit en effet d'une conception très générale de l'ordre du monde.

Un panthéiste notoire, Amaury de Bène, se référait en effet à l'Erigène, et cependant on a depuis contesté cet aspect de son œuvre.

On a contesté le monisme de Jean Scot Erigène et que tout cela même forme un « panthéisme ». C'est bien évident puisque le mot ne sera créé que neuf siècles plus tard. Mais cela ne change rien au fond de la discussion.

Toland l'a entendu comme un immanentisme où tout participe de la divinité. L'esprit et la matière sont des constituants du tout. Rien ne se crée, rien ne meurt, mais tout se transforme. Tout se dissout en ses éléments qui se recomposent ensuite autrement.

Le fond du panthéisme de Toland est cependant purement matérialiste. La conscience individuelle en effet ne survit pas. Mais cela n'est pas essentiel, loin de là. Des « panthéismes » ont pu exister et existent contenant la notion de l'immortalité de l'âme.

Scot Erigène en particulier croit en la permanence de la conscience individuelle. Mais la relation du Créateur à la créature est diamétralement opposée à celle que l'on connaît dans le monothéisme chrétien. Ici, la créature est l'expression du Créateur, elle est le créateur même. L'esprit n'existerait pas sans la matière. L'un et l'autre ne sont jamais qu'un seul et même être.

Tout est Dieu et Dieu est tout, et à cet égard Jean Scot est éminemment panthéiste. Il maintient très fortement la valeur éternelle de l'individu et de ce fait, il ne peut entrer dans une définition qui en suppose la destruction.

Dieu est-il ou n'est-il pas ?

Jean Scot est à l'évidence un philosophe de la nature. L'essentiel de sa préoccupation consiste dans la Nature dont il étudie l'évolution selon un cercle à quatre rayons. On retrouve là sans conteste l'image de la croix dite celtique qui se déploie comme une roue dans les quatre directions de l'espace.

La nature en effet, peut être vue sous quatre aspects :

- 1° La nature qui crée et qui n'est pas créée ;
- 2° La nature qui est créée et qui crée ;
- 3° La nature qui est créée et qui ne crée pas ;
- 4° La nature qui ne crée pas et qui n'est pas créée.

Dieu est l'être, et cependant Dieu n'est pas l'être. Il ne saurait être contenu au sein des définitions. À vrai dire comment même parler de Dieu ?

Selon une dialectique qui fonde une théologie positive, qui veut que Dieu soit le Bien et une théologie négative qui veut qu'il ne soit pas le bien. Les paires d'opposés se résolvent en Dieu. Dieu est sur-être.

Tout est Dieu et tout fait retour à Dieu, même les démons. L'Enfer n'est pas éternel.

Quant à la Trinité, Bréhier a fort bien vu que « la Trinité, chez Scot, ressemble plus à la triade plotinienne qu'à la Trinité orthodoxe », ne serait-ce qu'à travers cette trinité de l'âme humaine que sont le Nous (intellectus), le Logos (ratio) et la Dianoia (sensus interior). Ne s'agirait-il pas, plutôt que de Plotin, de la Grande Triade celtique ?

*Le péché selon Scot Erigène
D'autres Scots...*

L'on a cru le trouver cependant au IX^e siècle sous la forme d'une croyance en l'âme du monde et en l'immortalité qui se trouve dans un texte le *De mundi cœlestis terrestrisque constitutione*, faussement attribué à Bède. Bréhier a pensé qu'il pouvait s'agir de la doctrine d'un certain Macarius Scot, alors connu à l'abbaye de Corbie. Curieusement, c'est là un Scot, et l'attribution à Bède attire l'attention sur la Grande-Bretagne. Il est curieux que panthéisme et scotisme flirtent ainsi.

Au début du XIII^e siècle, un autre Scot fera parler de lui. Un certain Michel Scot, nommé archevêque de Cashel, en Irlande, ce qu'il refusera, sera le premier alchimiste occidental connu, en relation avec les Arabes d'Espagne. Chose curieuse, ce sera une fois de plus un Scot.

Chapitre XIV : Les Bretons de Morvan (826)

On peut penser que la situation religieuse des Bretons, au IX^e siècle, était bien mauvaise, du moins au regard des Francs. Nous devons à Ermold le Noir de nous renseigner à ce sujet. C'était un clerc courtisan, qui, en 826, publia un Poème sur Louis le Pieux, où il contait notamment l'accompagnement du roi

Pépin qu'il avait fait en 824 dans son expédition de Bretagne.

C'est au cours de cette expédition qu'avait été vaincu et tué le roi Morvan. Ermold raconte le détail de cette affaire. La Bretagne y est présentée d'emblée comme « un pays dont jadis s'était emparé, traversant la mer sur des barques, un peuple ennemi, venu des extrémités du monde : les Britanniens (Britanni) qu'aujourd'hui nous nommons en langue franque les Bretons (Brittones)¹⁰³. »

Le pays était alors occupé par les Gaulois, mais ces émigrés avaient été accueillis correctement parce qu'ils avaient reçu l'huile du baptême. Néanmoins, ils devinrent bientôt odieux, refusèrent le tribut qu'ils devaient, semèrent la guerre et envahirent le pays franc.

Lambert qui commandait la Marche de Bretagne est interrogé par l'Empereur à leur sujet. Que répond-t-il ? Il ne trouve d'abord pour qualifier ces gens que les noms de perfide, d'insolent et de rebelle. Puis il ajoute ces mots qui nous intéressent : ce peuple, dit-il, « n'observe la vénération du Christ que de nom et avec perfidie, car les œuvres, le culte, la foi sont loin ». En fait, ce sont des sauvages. On ne s'occupe ni des enfants, ni des veuves, ni des églises. Le frère et la sœur couchent ensemble, le frère prend la femme de son frère. Il n'y a ni droit, ni justice. Ils habitent dans les bois et dorment dans les fourrés.

¹⁰³ Ermold le Noir, *Poème sur Louis le Pieux*, livre III, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1964, traduction Edmond Faral.

La mauvaise foi est évidente et l'on ne peut tout tenir pour véridique. On peut cependant penser que la critique de la religion est, au moins en partie, vraie. En fait, les Bretons sont à cette époque sous l'église celtique et peut-être bien que le christianisme est en recul. Nous avons vu qu'en 789, Charlemagne avait pris un décret concernant la vénération des pierres, des fontaines et des arbres.

Pourquoi l'affirmation très nette d'Ermold le Noir serait-elle fausse ? Si l'auteur nous dit que la foi est loin, n'est-ce pas dire que l'Incarnation n'est pas reconnue, que Jésus n'est pas dieu et que Dieu lui-même n'est pas ce qu'on en dit.

Si les mœurs sont aussi libres que le dit Ermold, c'est que la bonne conduite chrétienne est totalement niée. Dès saint Paul, les débordements sexuels ont été considérés comme un refus du christianisme. Ils suffisent manifestement à affirmer, au IX^e siècle comme au XXI^e ou au I^{er}, qu'il y a là sujet à excommunication, donc à exclusion de la communauté du Christ.

Ces gens sont d'ailleurs profondément antiromains. Le seul fait que le droit (écrit) n'existe pas chez eux, non plus que l'institution de la justice, montre bien que ce sont des individus en marge du monde romain. Ils portent en eux les germes d'un univers qui sera le leur, celui de la féodalité.

Chapitre XV : Le canon Episcopi

C'est au IX^e siècle, qu'apparaît, dans le *De ecclesiasticis disciplinis* de Reginald de Prüm, le canon Episcopi qui devait réglementer la sorcellerie jusqu'à la fin du XV^e siècle. On le retrouve en effet dans les *Décretales* de Burchard de Worms (1008) et dans celles de Gratien en 1140.

La particularité de ce texte, d'origine parfaitement inconnue, est de manifester l'adoration d'une déesse, Diane, comme contemporaine :

« Quelques femmes scélérates, perverties par le diable, séduites par les illusions et les fantômes des démons, croient et soutiennent chevaucher des animaux de nuit en compagnie de Diane, la déesse des païens, et d'une foule innombrable de femmes, et dans le silence de la nuit profonde croient parcourir de grandes distances sur la terre, obéissant à ses ordres comme à leur maîtresse et pensant avoir été appelées à la servir certaines nuits¹⁰⁴. »

Nous pouvons tirer de ce texte plusieurs choses.

D'abord, l'adoration de la déesse Diane jusqu'au XII^e siècle au moins. Le rituel apparaît comme une sorte de Chasse et c'est bien le cas en effet puisque Diane est la déesse de la chasse. On remarquera en outre que deux animaux sont consacrés particulièrement à Diane, la biche et le sanglier et que tous deux sont également des animaux sacrés pour les Celtes.

¹⁰⁴ Burchard de Worms, *Decretorum*, libri XX (XIX, 5). Traduction Guy Bechtel.

On offrait des cerfs blancs à Diane. Actéon, qui l'avait surprise au bain, fut transformé en cerf.

La chasse mythologique est restée vivante dans le folklore, sous la forme de la Chasse Arthur ou de la Chasse Hellequin. Elle reste la terreur de certaines régions de l'ancienne Gaule.

En second lieu, les participantes de la chasse sont montées sur des animaux, on peut penser, en l'absence de précisions, des chevaux. Or le cheval est en Gaule un animal psychopompe et peut être contribué-t-il à emmener dans l'Autre Monde.

Ce qui est curieux, c'est que l'adoration de Diane qui fait l'objet d'une condamnation en 1140, apparaîtrait au grand jour, à la même époque dans la tradition arthurienne. Au chapitre premier du Lancelot en prose, lorsque le roi Ban de Benoïc fut sorti des marais, qu'il fut entré dans une forêt et qu'il se fut finalement retrouvé au bord d'un lac, le conteur s'interrompt pour nous dire que « le lac était appelé, depuis le temps aux païens, le lac de Diane. » Et de nous apprendre que « Diane était une reine de Sicile et régnait au temps de Virgile, le bon auteur. » C'est là faire preuve d'évhémérisme, mais il n'en reste pas moins que « la folle gens mécréant qui étaient alors, la tenait pour déesse. Et c'était la dame du monde qui aimait le plus le plaisir des bois et tous les jours allait chasser, et pour cela les mécréants l'appelaient la déesse des bois. »

Il ne faut pas oublier que Diane chassait le cerf et l'on peut se demander s'il n'y a pas là une connotation particulière pour des Celtes et si Diane ne s'était

pas vu attribuer en pays armoricain quelque caractère particulier.

Le *Roman de Merlin*, à la fin du XII^e siècle, la connaît comme déesse de la mer. Elle était la fille de la Sirène de Sicile

Chapitre XVI: Macbeth (1061)

*Act one, Scene one, An open place.
Thunder and lightning. Enter three Witches...*
Acte Un, Scène Un, Un lieu ouvert,
Entrent trois sorcières.

*...The Weird Sisters, hand in hand,
Posters of the see and land,
Thus do go about, about ;
Thrice to thine, thrice to mine,
And thrice again, to make up nine.*

Par les trois sorcières, rencontrées sur la lande, Macbeth sera appelé Thane de Glamis, Thane de Cawdor et Roi, qu'il deviendra un jour.

Macbeth a-t-il existé ? Ou bien n'est-il que le fruit de l'imagination de Shakespeare. Celui-ci, on le sait, aimait les sujets celtiques, comme le roi Lear ou le Songe d'une nuit d'été. Il aimait aussi les histoires réelles.

L'examen du passé nous apprend qu'en 1061, en Écosse, Macbeth, qui s'était emparé du trône par le

meurtre du roi Duncan, fut tué par Macduff, après avoir régné quinze ans. Le grand tragédien britannique devait donner, cinq cents ans plus tard, un lustre incomparable à cet événement assez obscur.

Dans son Histoire d'Angleterre, publiée en 1707, donc plus d'un siècle après Shakespeare, mais sans avoir subi son influence, Larrey rapporte ainsi l'événement, survenu en 1061 :

« Mais Makduffe s'étant débarrassé, se trouva sur les pieds, avant que son ennemi pût l'atteindre, et fondant lui-même sur le Tyran qui le menaçait, il le renversa mort à ses pieds : Va, dit-il, en lui plongeant son épée dans l'estomac, te vanter aux enfers de la victoire que tes Magiciens t'avoient promise. Il parloit ainsi, parce que Macbeth avoit, dit-on, consulté les Devins sur sa destinée, et ils l'avoient assuré qu'il sortiroit toujours vainqueur de tous ses combats¹⁰⁵. »

Ce qui nous intéresse, bien sûr, dans ce texte, c'est la mention des Magiciens, encore appelés Devins, qui sont consultés par le Roi et qui lui donnent leur avis. Les Trois Sœurs ne sont donc pas une invention de Shakespeare, mais une référence traditionnelle. Le roi Macbeth avait des magiciens et les consultait.

Cela ressemble fort à ces prophètes druidiques tels qu'on peut les imaginer, affectés à un roi et dirigeant ses opérations. Diodore de Sicile ne cite-il pas, après les druides proprement dits et les bardes : « les Devins

¹⁰⁵ Larrey, Histoire d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, Rotterdam, Reinier, 1707, I, 235.

qui annoncent l'avenir d'après les oiseaux et le sacrifice des victimes. » ?

On peut donc se demander si Macbeth était chrétien. Ce n'est pas très sûr, ou du moins, son christianisme était fortement entaché de pratiques païennes. En fait, la structure de la société ne paraît pas avoir changé. Les Watès sont toujours à leur place.

Chapitre XVII : Le Lapidaire de Marbode (1035-1123)

Le Catalogue des Évêques de Rennes nous enseigne que Marbode, fils de Robert et de Hildeburge, précédemment archidiacre d'Angers, fut désigné au siège de Rennes par le pape Urbain II au Concile tenu à Tours en mars 1096. Ce pape était intervenu à plusieurs reprises pour ramener le siège de Dol à l'obéissance de Tours. On peut penser que la nomination d'un Angevin au siège de Rennes était destinée au même but.

Il fut le fondateur de l'Université d'Angers. C'était un lettré. Il écrivait des épigrammes et fut l'auteur d'un ouvrage beaucoup plus sérieux, le *Livre des pierres* ou *Lapidaire*.

En 1119, Marbode assista à Redon, aux obsèques du duc Alain IV, puis il remit la Couronne au duc Conan le Gros. Il se retira peu après et se fit moine au couvent de Saint Aubin d'Angers. Il mourut le 11 septembre 1123 et fut enterré au monastère où il s'était retiré.

Son ouvrage, « Le Lapidaire », sous le titre d'« Incipit liber Marbodi quondam nominatissimi presulis Redonensis qui obeint, seu vervis per obitum claudit... » fut publié en 1524, en in-4°, selon les procédés de l'imprimerie que Gutenberg avait découverte une centaine d'années plus tôt. Il fut traduit du latin en 1850 par M. Ropartz et publié dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*¹⁰⁶.

Les *Épigrammes*, traduits également en vers français par M. S. Ropartz ont été imprimés sans lieu ni date, mais sans doute aussi vers le milieu du XIX^e siècle.

Un peu plus tard, le Dr Léon Ernartl écrit la vie du pontife sous le nom de *Marbode, évêque de Rennes, sa vie et ses œuvres (1035-1123)*. L'ouvrage fut imprimé en in-8° à Rennes, chez Caillère, en 1890.

L'appartenance des pierres à la magie est certaine. Paracelse écrira cinq siècles après Marbode : « les mages ont préparé des pierres ou d'autres objets » et « ceux qui les ont portés ont vu la fièvre ou d'autres maladies disparaître¹⁰⁷. »

Marbode, dans son Prologue, explique sa démarche. Il a voulu faire sur la question « un traité clair et peu volumineux ». Cet ouvrage demeure confidentiel : l'auteur le réserve à trois de ses amis, tout en soulignant ce que le chiffre trois peut avoir de sacré, « qui numerus sacer est ». Son travail est une transmission

¹⁰⁶ T. VII, 1850, p. 91-159.

¹⁰⁷ Paracelse, *Die grosse Wundarznei*, 1536, ch. VIII. Traduction Lucien Braun.

de savoir. Il s'appuie en effet sur « les écrits des vieux sages ».

Le Livre des Pierres, après ce bref prologue, de 23 vers, entreprend de rendre compte d'une soixantaine de pierres, remarquables par leurs vertus magiques. Un épilogue de 24 vers clôt la présentation.

Les pierres sont les suivantes :

1. Le diamant.

Translucide, il est fait de carbone.

Remplit le cœur de force et d'énergie, dissipe les rêves fatigants, les fantômes, les larves, les revenants, détruit les poisons, apaise les conflits, guérit la démence, venge de tous les ennemis. Se place toujours à gauche.

2. L'agate.

C'est une variété de calcédoine, oxyde de silice Si O₂. Elle est noire avec des lignes blanches.

Chasse les serpents et guérit leurs morsures. Trompe la soif, est favorable à la vue. Rend l'homme vigoureux, éloquent, séduisant.

3. L'allectoire.

La pierre alectorienne ou pierre de coq, *Gemma alectoria*, est une sorte de pierre qui se forme dans l'estomac et dans le foie des coqs. Elles sont d'un gris obscur, parfois cannelées et rougeâtres. Valmont-Bomare la signale ainsi.

Donne le succès, rend leur pays aux bannis, rend les honneurs et les biens. Rend l'orateur fécond, entraî-

nant, le jeune homme charmant, donne aux amants une ferveur nouvelle. Fidélité des époux. On doit la porter dans la bouche.

4. Le jaspe.

Variété de calcédoine, c'est un oxyde de silice Si O_2 .
Verte.

Bon accouchement. Fièvre, hydropisie. Défense dans le péril, fait enfuir les fantômes de la nuit, donne grâce et puissance. Il faut l'enchâsser dans l'argent.

5. Le saphir.

Variété de corindon, oxyde d'aluminium $\text{Al}_2 \text{O}_3$.
Elle est bleue.

Santé des membres et du corps. Met au-dessus de l'erreur, de l'envie. Rassure l'âme de la crainte. Ouvre les prisons, brise les fers. Paix entre les ennemis, apaise Dieu. Favorise la nécromancie. Rafraîchit les ardeurs du mal intérieur, ralentit les sueurs, cicatrise l'ulcère du sein, nettoie l'œil, la paupière, guérit les maux de tête et de la bouche.

6. La chalcédoine.

Calcédoine. Oxyde de silice Si O_2 .

Gagne les procès, donne le succès.

7. L'émeraude.

Variété de béryl. Silicate d'aluminium et de béryllium $\text{Al}_2 \text{Be}_3 (\text{Si}_6 \text{O}_{18})$. vert.

Utile au devin, à l'avocat. Enrichit. Rend éloquent.

Dissipe la fièvre double tierce. Rend la raison. Apaise les flots et les âmes.

8. La sardoine.

Variété de calcédoine, brun-blanc. Oxyde de silice Si O_2 .

Chasteté et humilité.

9. L'onix.

Variété de calcédoine, noir-blanc. Oxyde de silice Si O_2 .

Attriste l'âme, donne de sombres visions, sème la haine et le combat, fait saliver les enfants.

10. La sardoine (?).

Non identifiée. Sardoine, en latin Sardonyx = sardine + onyx. Il peut s'agir de la sarde ou cornaline, citée par Pline parmi les onyx.

Guérit les maux procurés par l'onix.

11. La chrysolithe.

Chrysolite, variété d'olivine. Silicate $(\text{Mg, Fe})_2 \text{Si O}_4$. Du grec χρυσος, or, et λιθος, pierre.

Chasse les terreurs de la nuit, épouvante et met en fuite le démon (enfilée avec un crin d'ânon et portée au bras gauche).

12. Le béryl.

Silicate d'aluminium et de béryllium $\text{Al}_2 \text{Be}_3 (\text{Si}_6 \text{O}_{18})$. Transparent.

Tendresse des époux. Endurcit la main qui le tient.
Dans l'eau, dissipe les rots. Guérit les maux du foie.

13. La topaze.

Silicate double d'aluminium et de fer : $Al_2(Fe_2/SiO_4)$. Soulage les hémorroïdes. Arrête le bouillonnement de l'eau bouillante.

14. La hyacinthe.

La hyacinthe comprend trois espèces, la grenat, la jaune, la bleue et vient d'Éthiopie. Pour nous, c'est une variété de zircon, silicate de zirconium $Zr(SiO_4)$.

Elle protège des dangers et assure de l'hospitalité.

15. La chrysoprase.

Cette pierre est verte comme un poireau et semée de gouttes d'or. La Chrysoprase est une variété de calcédoine, oxyde de silice SiO_2 . Marbode n'en connaît pas les vertus.

16. L'améthyste.

Il en existe cinq espèces en provenance de l'Inde. Elle est violette, parfois pourpre.

C'est une variété de quartz, oxyde de silicium SiO_2 . Elle garde de l'ébriété.

17. La chélidoine.

Le nom, d'origine grecque, signifie l'hirondelle. Une plante porte cette dénomination. « Les chélidoines, dit Pline, sont de deux sortes : les unes ont la couleur de l'hirondelle, les autres sont purpu-

rines, mais on voit des taches noires interrompre la pourpre. » Valmont-Bomare appelle ainsi « des pierres rondes, aplaties, que les hirondelles ont avalées pour faciliter leur digestion ; on les trouve dans leur estomac. Ce sont de petits grains d'agate, ou de pierre à fusil, ou de quartz plus gros qu'une semence de lin. »

C'est bien ainsi que les reconnaît Marbode, rouge ou noire.

On porte la rouge dans un sachet de fil de lin, à gauche. Elle donne le repos au lunatique et au frénétique, elle calme les langueurs, rend éloquent et assure les faveurs du peuple.

La noire, apprêtée de la même manière, fait aboutir les projets et évite la colère des princes. L'eau dans laquelle elle trempe affermit la paupière. Si le sachet est teint en safran, elle chasse la fièvre et les humeurs nocives.

18. Le jais.

Le jais est une variété bitumineuse de lignite.

Ses propriétés sont à tous égards remarquables. Léger, noir, il attire les fétus et les plumes si on le frotte préalablement. Il guérit les tumeurs de la peau. On emploie l'eau dans laquelle il a trempé pour affermir les dents. Si on le brûle, on arrête la crise d'épilepsie, on tue les serpents et on met le diable en fuite.

Il est bon en gynécologie. Il guérit les douleurs d'entrailles, déjoue le mauvais sort et est garant de la virginité. L'eau saturée de jais provoque l'accouchement en trois jours.

19. L'aimant.

On trouve l'aimant en Afrique et aux Indes. Il est de la couleur du fer.

En glissant un aiment sous l'oreiller d'une femme, on peut se rendre compte de sa vertu. Si elle n'est point adultère, elle ne se réveille pas et tend, dans son sommeil, les bras à son mari. Si elle est adultère, elle se réveille brusquement et bondit hors du lit tandis qu'une odeur infecte se répand.

Un voleur peut faire fuir les habitants d'une maison qu'il veut cambrioler : il lui suffit de placer aux quatre coins du charbon saupoudré de poussière d'aimant.

L'aimant donne grâce et force à la parole et apprend la dialectique. Dissous dans du vin doux, il purge l'hydropique.

On l'applique sur les brûlures des membres.

Marbode se réfère à Circé qui transmet sa science aux Mèdes. Mais avant Circé, celui qui se servit le premier de l'aimant, est « Déendor le mage ». De qui s'agit-il ?

20. Le corail.

Les coraux, de formule Ca CO_3 , sont des squelettes externes d'animaux qui excrètent du calcaire.

Pour Marbode, le corail chasse la tempête et la foudre, il préserve la maison, la vigne, l'olivier, le froment. Il rend la moisson belle. Il fait fuir les monstres des enfers « et ceux, moins dangereux, des bois et des déserts ». Il rend aux grands l'aspect facile.

21. L'alabandine.

Sans doute faut-il lire alabandite. C'est un sulfure de manganèse Mn S.

Le nom viendrait du site d'Alabanda, en Turquie. Cependant le nom de Beudant et la date de 1832, donnés parfois pour la découverte, paraissent bien trop récents. Le mot *alanbanda* figure dans un charme de Marcellus de Bordeaux (IV^e siècle). Pline (XXXVII, 9) parle du cristal qui vient des environs d'Alabanda en Asie et Marbode lui-même parle d'Alabanda en Asie. On pourrait la confondre avec la sardine ou sardoine (n° 10 ci-dessus). L'une et l'autre ont un éclat purpurin.

L'alabandine ou Almandine est définie par Valmont-Bomare comme « une pierre précieuse peu connue, dont la couleur rouge foncé tient du grenat ou plutôt de l'améthyste et du rubis, mais qui n'en a ni la dureté ni la pesanteur. » Il ajoute que « sa mine est à Alabanda, ancienne ville de Carie dans l'Asie mineure ».

22. La cornaline.

La cornaline est une variété microcristalline de quartz rouge, sorte de calcédoine, oxyde de silicium Si O₂.

Elles calment l'ardeur de la discussion. La plus claire arrête le flux de sang et se trouve donc précieuse en gynécologie.

23. L'escarboucle.

Litré désigne l'escarboucle comme le « nom que

les anciens donnaient aux rubis. » Il s'agit donc d'une variété rouge de corindon, de formule Al_2O_3 . Elle provient de la Lybie des Troglodytes

« Et species ejus ter ternæ, tresque feruntur. »

Et ses espèces sont trois fois trois, et trois encore.

Elle brille de façon inextinguible.

24. La ligurienne.

La ligurienne est le lyncurium de Pline, née de l'urine de lynx. Elle a la couleur de l'ambre et attire les brins de paille. C'est le meilleur remède de l'estomac, elle endort les douleurs de ventre et calme l'hystérie.

25. L'échite.

L'εχιτησ ou vipérine (de εχισ, *vipère*) est une pierre précieuse, signalée par Pline. Il s'agirait d'une sorte d'agate.

Pendue au bras gauche, elle préserve de l'avortement, elle enrichit et rend sobre. Elle accorde le succès, assure la santé et protège en particulier de l'épilepsie.

26. La silénite

Il s'agit vraisemblablement de la selénitès (σεληνιτης), minéral cité par Dioscoride et appelé aussi φροσεληνον. C'est la pierre de la lune, appelée en grec σεληνη.

« La sélénitis, dit Pline, est blanche, diaphane ; son reflet a la nuance du miel ; elle présente diverses figures de la lune, tour à tour dans le cours et le

décours, selon les phases où elle est réellement : c'est d'Arabie qu'elle nous vient. »

Elle ressemble au jaspé vert, selon Marbode. Elle serait une pierre sainte, parce qu'elle évolue en fonction des phases de la lune. Elle croît quand l'astre croît, et décroît quand il décroît.

La pierre de lune, feldspath potassique ou adulaire, correspond assez bien à la description de Pline. La variété décrite par Marbode pourrait se rapprocher de l'amazonite, en raison de la couleur verte évoquée.

Elle soulage la langueur et la phtisie et inspire l'amour.

27. La gagatromée.

L'on a du mal à identifier cette pierre. Ce pourrait être bien sûr la γαγατης, pierre dure et noire, citée par Orphée, Dioscoride et Galien, pierre de Gagas en Lycie, dite Gagatès-Romé, ou jais de Rome (Γαγατης Ρωμης). Il s'agirait alors d'un jais ou jayet, variété bitumineuse de lignite.

Elle est de diverses couleurs et ressemble à un tout jeune chevreuil. Elle donne la victoire aux généraux et c'est le talisman d'Hercule.

28. La céraunie.

L'on pourrait penser qu'il s'agit ici de cet objet que dans de nombreux pays on nomme pierre de foudre, et qui est la hache préhistorique, du grec Κεραυνος.

À propos de Céraunias, ou pierre de foudre, ou pierre de tonnerre, Valmont-Bomare (1800) écrit : « On désigne par ces noms plus populaires que phi-

losophiques, des pierres très dures, ou une pyrite de forme pyramidale, ou en forme de coin, à qui les Anciens avoient attribué par superstition des vertus ; quelquefois ils s'en servoient en guise de maillets, de massues, de coins et d'armes ; ils en armoient leurs flèches, leurs dards et leurs piques. On voit quelquefois dans les cabinets de ces pierres taillées en hache, et dont les peuples se servoient avant l'usage du fer. Les *pierres de foudre* sont quelquefois protubérancées, globuleuses et parsemées de cavités radiées, dues aux bases des aiguilles qui les composent. Le sommet de ces aiguilles est au centre, et la base à la circonférence où elles forment une multitude d'angles et de facettes de diverses figures¹⁰⁸. »

Marbode semble ignorer la hache de pierre et ne connaît que deux genres de céraunies : l'une, qui vient d'Allemagne et ressemble à du cristal, l'autre qui vient du Portugal et qui ressemble au pyrope, mélange de cuivre et d'or.

Elle protège de la foudre et de l'orage et c'est un gage de succès dans les batailles comme dans les procès. Elle donne de beaux rêves.

29. L'héliotrope.

Buffon donne quelques précisions à cet égard, qui seront reprises par Littré. L'héliotrope est une « pierre précieuse qui est verdâtre et rayée de veines rouges ; c'est une espèce de jaspe oriental. Quelques-uns de nos collaborateurs, qui cependant ne craignent pas de

¹⁰⁸ Valmont-Bomare, *Dictionnaire raisonné, universel d'histoire naturelle...*, Lyon, Bruyset aîné et C^{ie}, an VIII (1800).

multiplier les espèces et les sortes, n'en ont fait qu'une du jaspé sanguin et du jaspé héliotrope, quoique Boen de Boot les eût avertis d'avance que le jaspé sanguin ne prend le nom d'héliotrope que quand il est à demi transparent¹⁰⁹ ».

L'héliotrope ou jaspé sanguine est une variété de quartz, du genre des calcédoines. Elle est d'un vert sombre avec des inclusions rouges.

Plongée dans l'eau, elle provoque une éclipse du soleil qui se voile de sang et l'eau se met à bouillonner. Elle fait venir la pluie, étanche le sang et garde du poison et de l'erreur. Elle permet la connaissance du futur. Elle un gage de bonne renommée et de bonne santé

Elle passait pour rendre invisible, si elle était unie à l'herbe du même nom. Cette propriété était déjà citée par Pline.

30. La gérachite.

« L'expérience ancienne loue la gérachite » dit Marbode. Mais nous ne savons l'identifier. Sera-ce la *geranitis* de Pline ?

Si on la porte en bouche bien lavée, on sait ce que votre voisin pense de vous. Si on l'a sur soi et qu'on s'oigne de miel et de lait, on n'a rien à craindre des abeilles.

¹⁰⁹ Buff. *Min.* t. VII, p. 7. » (Littré).

31. L'épistite.

L'épistite vient de l'isthme de Corinthe. Elle est rouge et brillante.

Elle refroidit les bassins ardents. Elle protège de l'orage, chasse les sauterelles, évite le brouillard et la grêle. Elle calme de la même manière la sédition.

Nous n'avons pu l'identifier.

32. L'hématite.

L'hématite vient d'Arabie. Elle est rouge ou grise. Elle est particulièrement utile en médecine

C'est un Oxyde de fer Fe_2O_3 , de couleur brun-rouge.

Indications médicales :

Maux d'yeux : en frottant la paupière. Ou encore pétrie avec le miel.

Crachement ou flux de sang : mêlée à du blanc d'œuf, dans du jus de grenade, broyée, dissoute dans l'eau.

Bourgeons des ulcères : en poudre.

Diarrhée : mêlée à du vin vieux.

Venin de serpent : en friction humide.

Gravelle : dissolvant du calcul.

33. L'abeste.

Il s'agit sans doute de l'asbeste ou amiante. Le nom d'asbeste est aujourd'hui employé pour désigner l'ensemble des minéraux du groupe des amphiboles et en particulier la chrysotile-asbeste ou asbeste de serpentine, résistante au feu et cancérigène.

Marbode lui accorde la couleur du fer et la fait venir d'Arcadie, mais curieusement il la considère comme inextinguible.

34. La péanite.

Pæanites ou Pæantis, pierre précieuse inconnue, citée par Solin et Isidore.

Pierre africaine, pour Marbode, elle a la curieuse propriété de grossir comme une femme enceinte et d'accoucher dans la douleur. Elle secourt donc la femme en couches.

35. La sade.

Il s'agit probablement de la sagde dont parle Pline, chapitre XXXVII, 67, : « La sagde vient de Chaldée, où on la trouve attachée aux vaisseaux : elle est verte. L'île de Samothrace fournit une gemme de ce nom, mais noire, ligneuse et très légère. »

C'est une pierre verdâtre qui naît au fond de la mer et s'attache aux carènes des navires.

36. La mède.

C'est une pierre noire qui nous vient de chez les Mèdes.

Si on la dissout dans le lait d'une primipare, elle rend la vue à l'aveugle. Dissoute dans le lait d'une brebis primipare, elle guérit la goutte. Si on en oint l'aîne, elle soigne le mal des reins. Elle rend la force aux seins épuisés et rend le souffle aux poumons.

En applications sur le front et le visage, elle rend

aveugle. Donnée en boissons, elle provoque la mort en faisant vomir les poumons.

Nous n'avons pu l'identifier.

37. La gelace.

La gelace reste inconnue. La ressemblance avec la grêle que lui attribue Marbode, ne permet pas de reconnaître vraiment une pierre ; toutefois son incombustibilité ainsi que l'impossibilité de la tailler font penser à la famille des asbestes. Il pourrait s'agir de l'amiante, à comparer avec l'abeste.

38. L'exacontalite.

Le mot, s'il vient du grec, signifierait la Pierre Soixante. Marbode lui attribue donc soixante couleurs. Elle vient du pays troglodyte en Lybie.

Marbode en parle très brièvement et semble devoir toute sa science à Pline. « L'héxécontalithe, quoique fort petite, écrit celui-ci, réunit en elle une foule de nuances ; de là son nom. Elle se trouve dans la Troglodytique. »

39. La chélonite.

Cette pierre, dont le nom signifie « pierre de tortue », est la celonia de Pline ou chélonite. De fait, pour Marbode, ce serait un calcul de tortue. Elle est pourpre ou de diverses couleurs. Elle ne brûle pas.

La pierre est susceptible de parler. Il faut pour cela la garder dans une bouche très propre.

À l'article Brontias, Valmont-Bomare écrit : « Pierre fort célèbre chez les Anciens, qui la nommoient aussi

batrachite et *chélonite*; ils prétendoient, mais sans aucun fondement, qu'elle tomboit des nuages avec la grêle. Le *brontias* n'est qu'une pyrite sulfureuse martiale, brunâtre à l'extérieur, striée du centre à la circonférence. Il y en a de différentes grosseurs. »¹¹⁰

Il s'agirait, d'après la description de Valmont-Bomare, de rognons de marcassite (Fe S_2).ou de pyrite (Fe S_2).

40. La prasine.

Il y a trois sortes de prasine, l'une verte, l'autre a des taches de sang, la troisième porte inscrites de triples lettres blanches.

Il pourrait s'agir de la prase qui est verte, variété macrocristalline de quartz, oxyde de silice Si O_2 . La pierre est d'un vert assez clair. Il pourrait s'agir aussi de la prasinite, sorte de schiste vert à grain fin, d'aspect en ruban.

Elle peut être comptée parmi les gemmes, mais elle n'est pas précieuse et ne semble pas avoir de propriété particulière

41. Le cristal.

Le cristal, pris en poudre dans du miel, donne du lait aux nourrices. Ce serait un glaçon en, durci par le temps.

Le Cristal de roche est une variété de quartz transparente. C'est de l'oxyde de silicium Si O_2 .

¹¹⁰ Valmont-Bomare, *Dictionnaire raisonné, universel d'histoire naturelle...*, Lyon, Bruyset aîné et C^{ie}, an VIII (1800).

42. La galactide.

C'est la *γαλακτιτης λιθος* donnée par Dioscoride et par Pline, pierre inconnue. On la nomme aussi galactites, galactis et galaxias. Elle a des veines rouges et blanches.

Elle a le goût du lait, d'après Marbode. Elle augmente la production de lait, si elle est prise à jeun dissoute dans du vin. On peut aussi la porter au cou pendue à la laine d'une brebis pleine. Elle aide à l'accouchement si elle est portée sur la cuisse. Contre le farcin, on la dissoudra dans de l'eau avec du sel et on répandra le mélange sur le sol de l'étable. Elle accorde tous les biens, elle évite la foudre à condition d'être portée dans la bouche.

Pour Valmont-Bomare, c'est une « sorte d'argile qui est blanchâtre, endurcie, remplie de veines rouges, et qui a la propriété de rendre l'eau un peu mousseuse et savonneuse. En quelques contrées de l'Allemagne, on s'en sert pour les ulcères et les fluxions des yeux : elle conviendrait mieux pour dégraisser les étoffes. Le *galactit* est la même terre ou pierre si fameuse chez les anciens Égyptiens, sous les noms de *galaricide* et *galaricte*, dont on se servoit pour produire des enchantemens, etc. Consultez *Hill, Hist. Nat. Des Fossiles*, et *Boëce de Boot*. Le *galactit* est le *pietra di sarti* des Italiens. »

Nous n'avons pu l'identifier.

43. L'orite.

Pline : « L'oritis, quelquefois appelée sidéritis, est ronde et inaltérable au feu. » La sidérite aujourd'hui

est un minéral de fer en cristaux rhomboédriques, de couleur brune, jaunâtre ou noire, de formule chimique $Fe Co_3$.

Elle est noire et ronde pour Marbode. Mêlée à l'huile, elle guérit les blessures. Elle protège des lions et des ours.

Cette variété noire et ronde ferait penser à l'hématite rouge concrétionnée.

Une deuxième espèce est verte avec des points blancs. Il s'agirait plutôt de magnétite.

La troisième a une forme bizarre d'un tampon hérissé de clous tandis qu'à l'autre extrémité elle se termine en lame. Elle provoque l'avortement. Ce serait la sidérite proprement dite.

44. L'hyène.

Les hyénies de Pline « proviennent des yeux de l'hyène qu'on attaque pour les avoir. Les gens crédules disent que, placées sous la langue, elles font prédire l'avenir ».

Marbode répète Pline. La garder sous la langue bien propre permet de dire l'avenir.

45. La liparée.

Il pourrait s'agir de la pierre ponce des îles Lipari, famille de la rhyolite. Pline cependant parle de la lipare, en disant qu'elle est peu connue et que tout ce que l'on en sait, c'est que « si on la brûle, son parfum rassemble toutes les bêtes féroces ».

Quoiqu'il en soit, cette pierre de Scythie favorise les chasseurs.

46. L'enhydre.

L'enhydre est une agate, sorte de calcédoine, variété microcristalline de quartz. L'agate enhydre est une géode remplie d'eau.

Le problème principal pour Marbode, c'est de savoir si l'eau vient de l'intérieur ou de l'extérieur. Mais il n'en rapporte aucune propriété.

47. L'iris.

Pline considère que l'iris est la plus belle des pierres après la céraunie. Il en existe deux espèces. L'une est un cristal qui décompose la lumière, l'autre est fort dure et guérit de la morsure de l'ichneumon, si elle est calcinée et pulvérisée.

Marbode ne sait rien d'autre sinon qu'elle décompose la lumière, qu'elle est un cristal de la mer Rouge et qu'elle de forme hexagonale.

48. L'androdragme.

Ce pourrait être l'andradite $\text{Ca}_3\text{Fe}_2(\text{SiO}_4)_3$, sorte de grenat, généralement de couleur brune. Mais en fait il ne s'agit point là d'un « dé carré d'argent ». Elle provient de la mer Rouge.

« Quem Magus affirmat tantæ virtutis haberi
ut possit præsens amicos sedare calentes. »

Le Mage affirme qu'elle a tant de vertu

Qu'elle peut par sa présence calmer les amis échauffés.

Qui est ce Mage ? S'agit-il d'un zoroastrien ou d'un druide ?

49. L'optalie.

Non identifiée. Elle ne figure pas dans Pline.

Préserve des maux d'yeux, éclaire la vue du voleur et répand une ombre autour de lui.

50. Les perles.

Les perles sont de la nacre secrétée par des mollusques bivalves, $C_{10}H_{16}O$.

La perle est un produit de l'Océan Indien, mais on en trouve aussi en Bretagne. Elle est produite par l'huître. Marbode ne lui accorde aucune propriété.

51. La panthère.

Il s'agit d'une pierre marbrée, de couleurs diverses, noire, jaune, vert, jaune, pourpre, rose ou pers. Celui qui l'aperçoit à l'aube sera vainqueur toute la journée.

52. L'absicte.

Pline connaît l'apsycte qui est « noire, pesante et veinée de bleu ». Elle est bonne contre froid et retient sept jours la chaleur quand elle est échauffée. Elle est considérée comme inconnue aujourd'hui.

Elle est noire marbrée de rouge. Lorsqu'on la chauffe, elle garde sept jours sa chaleur.

53. La chalcophane.

C'est aussi une pierre noire. Son nom, *χαλκοφανης*, signifie « qui a l'apparence du cuivre ». Le seul minerai de cuivre vraiment noir est la covelline qui n'a d'autre gisement en Europe que le Harz et Bor en Yougoslavie.

Elle favorise les chanteurs.

54. La mélochite.

S'agit-il de la morochite de Pline, tout aussi inconnue, mais qui est verte comme un poireau et qui rend du lait ? Mais Pline connaît aussi la molochite « d'un vert plus mat et plus foncé que l'émeraude » et qui n'est point diaphane.

Il pourrait bien s'agir de la malachite, minéral de cuivre vert $\text{Cu}_2(\text{OH})_2\text{Co}_3$

Il s'agit bien pour Marbode d'une pierre verte qui préserve les enfants de tous les accidents.

55. La gégolite.

Elle a la forme d'un noyau d'olive. Dissoute et bue, elle dissout les calculs des reins et de la vessie.

56. La pyrite.

C'est du sulfure de fer Fe S_2 . Les cristaux jaunes de pyrite de fer sont souvent liés à des gîtes de soufre.

Marbode lui accorde bien une couleur fauve. Elle est chaude et brûle la main qui la tient.

57. La diacode.

Le seul diacode connu est un médicament, diacodion, fabriqué avec des têtes de pavot.

C'est ici une pierre sainte qui permet de mettre en évidence les figures du démon et d'évoquer les morts. Sa vertu lui est prise si elle touche un corps sans vie.

58. La denyse.

Elle est noire semée de points rouges. Dissoute, elle donne à l'eau un goût de vin fin et la parfume. Elle ôte l'ivresse.

59. La criselectre.

Le chryselectrum (crush lectron) est l'ambre jaune ou une pierre précieuse qui serait l'hyacinthe couleur d'ambre. L'hyacinthe est une variété de zircon qui peut être jaune. « On donne le nom de chryselectrum à des pierres qui d'ordinaire ne figurent pas au nombre des pierreries. Voisines de l'électrum par la nuance. »

De fait, Marbode la reconnaît semblable à l'ambre jaune. Elle s'embrase à la flamme. Son éclat est surtout matinal.

60. La crisopace.

On pense à la Chrysoprase, variété microcristalline verte de quartz, sorte de calcédoine.

La nuit lui donne de la lumière, mais le soleil lui enlève son éclat. C'est la pierre de la nuit.

Il s'agit bien là d'un traité complet de magie par les pierres. Tout y est envisagé, l'avortement, la mort, l'évocation des morts, la prédiction de l'avenir, comme le traitement des calculs des reins et de la vessie ou de la diarrhée, de la goutte, des ophtalmies. On y trouve à s'y protéger des bêtes fauves, de l'orage. Il est des pierres pour donner du lait aux nourrices et d'autres pour inspirer l'amour.

Les pierres guérissent la démence et le haut mal. Elles donnent la victoire et peuvent rendre invisible. Aucun domaine ne leur est étranger.

Certaines n'ont pas de propriété particulière, mais elles ont alors généralement des caractéristiques curieuses, des modes de formation originaux.

Dans son épilogue, Marbode évoque le caractère sacré des rites qui entourent les pierres et, dans son dernier vers, il signale qu'il est parvenu au chapitre soixante, ou plutôt dix fois six. Dans la bouche d'un clerc, le fait est plutôt curieux. Que le rite des pierres soit sacré est parfaitement contraire à l'orthodoxie.

On remarquera que dans son *Lapidaire*, l'évêque de Rennes ne fait nulle part allusion à une donnée sacrée du Christianisme. Tout juste s'il mentionne le nom de Dieu une seule fois à la douzième ligne, immédiatement après le caractère sacré du nombre trois. Ce sont ses trois amis qui « honorent déceimment les secrets de Dieu en les servant ».

Le quarante-huitième chapitre met en scène « le Mage », sans autre explication. S'agit-il d'un Perse ? C'est tout de même, à Rennes, au XI^e siècle, assez peu probable. Mais si la Perse n'est pas en cause ici, c'est qu'il s'agit d'un druide.

Chapitre XVIII : Hildegarde de Bingen

La moniale du Disibodenberg et du Rupertsberg

Lorsqu'on examine l'histoire du Palatinat rhénan et des régions voisines, tous lieux recouverts, avant la période romaine, par des Celtes et porteurs de bon nombre de traditions de cette époque, on distingue une lignée de « mages » qui paraissent normalement s'inscrire dans la succession druidique.

La première en date de ces personnages est Hildegarde de Bingen. On verra plus tard comment Wolfram von Eschenbach, Trithème, Agrippa, Paracelse conduisent jusqu'à Goethe et à son Faust. Mais, dès le XI^e siècle, la moniale Hildegarde apparaît comme la détentrice des secrets de la pharmacologie gauloise.

En 1098, elle naît aux environs d'Alzey, de Hildebert von Bermersheim et de Mechtild¹¹¹. À l'âge de huit ans, elle entra, sous la férule de Jutta von Spanheim, au monastère du Disibodenberg, juchée sur la montagne. C'était le 1^{er} novembre 1106, jour de Samonios, selon le calendrier celtique.

Peu après 1112, Hildegarde prononça ses vœux définitifs et reçut le voile des mains d'Otto von Bamberg. Vingt-quatre ans plus tard, en 1136, alors qu'elle avait

¹¹¹ Nous donnons les principaux renseignements biographiques ci-dessous d'après Ellen Breindl, *Hildegarde de Bingen, Une vie, une œuvre, un art de guérir en âme et en corps*, traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz-Messmer, 2^e édition, Saint-Jean de Braye, éditions Dangles.

trente-huit ans, à la mort de Jutta, elle fut élue abbesse à l'unanimité.

En 1147, elle fut en relation épistolaire avec Bernard de Clairvaux. La même année, à la fin du mois de novembre, un synode se réunit à Trêves sous l'impulsion du pape Eugène III. Les visions que l'abbesse du Disibodenberg entretenait avec l'Autre Monde, ne manquèrent pas de susciter un examen auquel elle fut soumise par l'autorité pontificale. Elle reçut la visite des envoyés du pape et à la suite de l'enquête, elle reçut l'approbation unanime des évêques assemblés.

Des ennuis de santé, une paralysie, entravèrent la vie de la nonne. En 1150, le monastère fut transféré au Rupertsberg. On remarquera le goût des religieuses pour les monastères en situation élevée, sur les collines rhénanes.

La renommée de Hildegarde semble avoir été immense. Elle fut généralement considérée comme un grand médecin.

Elle mourut le 17 septembre 1179, à l'âge de 81 ans.

L'œuvre de Hildegarde

Au synode de Trêves, en 1147 et 1148, on avait lu publiquement des passages de son *Scivias*, son premier ouvrage. Entre 1151 et 1158, elle écrit le *Liber simplicis medicinæ (Physica)* et le *Liber compositæ medicinæ (Causæ et curæ)*. Vers 1163, elle s'intéresse à un *Liber vitæ meritorum*.

Les deux ouvrages qui nous intéressent surtout, sont la *Physica* et les *Causæ et Curæ*. Ils ont été publiés

en français, de leur latin original, en 1994 et 1997 par les soins de Jérôme Millon, éditeur à Grenoble, qui nous a ainsi donné accès au trésor médical de la Rhénanie.

Comme l'a bien précisé Pierre Monat en tête de sa traduction du *Livre des Plantes*, bien qu'on trouve ici et là quelques souvenirs d'auteurs anciens comme Théophraste, Dioscoride et Pline, il n'en reste pas moins qu'« en l'état actuel de nos connaissances, il faut renoncer à préciser une source, voire des sources¹¹². »

Ce flou même dans la compréhension de l'œuvre de Hildegarde, montre bien que par-delà « le fruit d'une expérience », la sienne, celle de son entourage et celle de l'époque¹¹³, il faut rechercher la tradition qui lui a apporté au moins les bases de son enseignement.

On se souviendra que le *Lapidaire* de Marbode n'a pas encore cinquante ans. Par ailleurs, comme l'a noté si justement Claude Mettra dans son introduction au *Livre des subtilités des créatures divines (Physica)*, « Au moment même où Hildegarde construit des monastères, écrit des livres, illumine des manuscrits et compose des oratorios où la voix humaine se confond avec la voix divine, naissent un peu plus à l'ouest, aux rivages de l'Atlantique, les légendes d'Arthur et de Merlin, de Tristan et d'Yseult et des chevaliers du Graal. Chez la moniale du Rhin comme chez

¹¹² Hildegarde de Bingen, *Le livre des subtilités des créatures divines (Physica)*, Les plantes, les éléments, les pierres, les métaux. Grenoble, Jérôme Million, 1996, p. 24-25.

¹¹³ *Op. cit.*, p. 25.

les poètes de Bretagne, se manifeste la même brûlante clarté surgissant d'un cœur qui veut tout saisir de la beauté et de la fécondité de cette nature dont nous sommes un des visages, à la fois éphémère et hors des atteintes du temps¹¹⁴. »

Il est bien curieux que Claude Mettra ait ainsi ressenti tout ce qu'il y avait de commun entre l'épopée bretonne et les ouvrages de Hildegarde. Un souffle commun les anime et ce ne peut être que la tradition celtique, disons-le, la tradition druidique.

La Physica

La *Physica* de Hildegarde de Bingen comprend neuf livres. Ce sont : le livre des plantes qui comporte rien moins que 230 exemplaires botaniques, les éléments avec leurs 14 chapitres, les arbres soit 63 chapitres, les pierres (26 chapitres), les poissons au nombre de trente-six, les oiseaux avec 72 descriptions, les bêtes sauvages dont on compte 45, les huit reptiles et les huit métaux. Pour plus ample connaissance, on se référera à la traduction de Pierre Monat¹¹⁵.

Pour chaque plante, l'auteur donne sa température, chaude ou froide, et souvent son humidité. Puis elle indique les différentes préparations et les modes d'application du remède.

¹¹⁴ Hildegarde de Bingen, *Le livre des subtilités des créatures divines* (Physica), Les arbres, les poissons, les oiseaux, les animaux, les reptiles. Grenoble, Jérôme Million, 1994, deuxième édition, p. 12.

¹¹⁵ Cf. les deux ouvrages cités ci-dessus.

Les causes et les remèdes

Le Livre I, qui traite de la cosmologie, commence d'une manière pour le moins surprenante sous la plume d'une abbesse catholique. « Au temps où Dieu a voulu faire le monde, il l'a fait de rien ; c'est en sa propre volonté qu'existait le matériau du monde. » Il est donc parfaitement clair que le tout était en Dieu, donc que le Tout était Dieu et que Dieu était le Tout.

Et un peu plus loin Hildegarde ajoute : « le matériau du monde, sous la forme d'un globe obscur et informe, émana de lui. » Nous sommes bien en présence ici d'un émanantisme, c'est-à-dire d'une forme de ce que l'on appellera plus tard panthéisme.

Hildegarde était donc « panthéiste », comme Scot Erigène avant elle et probablement tous les Celtes lettrés.

Le premier tome, avons-nous dit, est consacré à la cosmologie. Le second l'est à l'anthropologie, le troisième aux maladies et à leurs remèdes, le dernier aux remèdes.

C'est donc d'un véritable traité de médecine qu'il s'agit, selon les conceptions du XI^e siècle. Nous avons vu que dès le VIII^e siècle, un ouvrage de ce genre existait en langue bretonne. Au IV^e siècle, Marcellus écrivait à Bordeaux son gros ouvrage qui déborde très largement les pharmacologies existantes.

La tradition de Hildegarde vient forcément de plus loin qu'elle-même et, comme on ne trouve pas de ressemblance avec les auteurs de l'antiquité, on est bien

forcé de s'orienter dans la recherche vers le monde gaulois, donc la tradition des Druides.

Chapitre XIX : Les Bonnes Dames

Jean d'Arras, qui écrivit, à la fin du XIV^e siècle *Le Roman de Mélusine*, commence son récit en expliquant les raisons pour lesquelles il s'attache à croire au monde de féerie. Il croit, nous dit-il, aux prodiges « qui ont trait à ce qu'on appelle les fées. » Après avoir demandé leur aide à Aristote et à saint Paul, il revient plus simplement à ce qu'au pays de Poitou, il a entendu raconter ou qu'on dit avoir vu, « de ces créatures nocturnes que d'aucuns appellent lutins, d'autres les êtres féeriques, d'autres les bonnes dames. » Il s'agit bien de personnages que l'on rencontre à la nuit tombée.

Sa référence est un certain Gervais de Tilbury, né dans le comté d'Essex, en Angleterre, en 1153 et décédé en 1214. Dans ses *Otia Imperialia*, Gervais cite plusieurs faits merveilleux qui avaient cours de son temps.

Les lutins, par exemple, se manifestent la nuit. Ils enlèvent les enfants, après être entrés dans les maisons subrepticement, sans ouvrir ni enfoncer les portes, puis ils les jettent dans le feu, ou bien ils les estropient et finalement ils les laissent là où ils les ont trouvés, comme si rien ne s'était passé. Parfois,

à certains d'entre eux, ils donnent de réussir dans la vie.

Les fées sont des femmes petites, toutes ridées et ratatinées, qui accomplissent volontiers les travaux du ménage. D'autres cependant sont très belles et il arrive que des hommes les épousent. Mais elles posent généralement leurs conditions. Ainsi les unes font jurer à leur futur mari de ne jamais chercher à les voir nues, les autres de ne pas tenter de savoir leur occupation du samedi, les autres encore de ne pas s'inquiéter d'elles au temps de leurs couches.

Tant que les hommes observaient ces obligations, ils avaient une situation importante et une prospérité certaine. Mais dès qu'ils y manquaient, ils les perdaient et ils perdaient en même temps toute chance. En fait, une fois par semaine, ou plusieurs fois, les épouses se transformaient en serpents.

Gervais raconte ainsi qu'un chevalier, du nom de Roger du Castel de Rousset vécut, dans la région d'Aix-en-Provence, une aventure semblable. L'interdit était de ne pas voir sa femme nue. Tout se passa selon l'habitude, jusqu'au jour où le mari voulut voir son épouse au bain. Alors, elle disparut sous les eaux en se transformant en serpente.

Ces récits nous permettent d'établir qu'au XII^e siècle, la croyance aux fées, aux lutins et aux femmes-serpents était solidement enracinée dans la population européenne. Les lutins, qui enlèvent les enfants, ressemblent fort à ceux que les Bretons ont appelés jusqu'à nos jours, *duz* ou *teuz*. Ils se rattacheraient

donc à ceux que les Gaulois, nous dit-on, appelaient *dusii*.

Quant aux fées, l'ambiguïté, que l'on retrouvera par la suite, de savoir si elles sont petites ou grandes se manifeste déjà. Peut-être était-elle très ancienne.

Les femmes-serpents ont une forme déjà stéréotypée, dont elles ne se départiront pas.

Gervais de Tilbury n'est pas le seul, à cette époque, à nous parler des fées. L'auteur du *Lancelot en prose*, au début du XIII^e siècle, nous apprend très clairement que « la demoiselle qui emporta Lancelot dans le lac était une fée. » Mais qui étaient-elles ? « En ce temps-là étaient appelées fées toutes celles qui connaissaient les enchantements et les sorts, et il y en avait beaucoup alors en Grande-Bretagne plus qu'en d'autres terres. Elles savaient, dit le Conte des Histoires Bretonnes, la force des paroles, des pierres et des herbes, par lesquelles elles conservaient leur jeunesse, leur beauté et de si grandes richesses qu'elles le désiraient. »

Il s'agit donc ici de femmes, devineresses et capables de prononcer des enchantements. Nous apprenons à ce propos l'existence d'un Conte des Histoires Bretonnes aujourd'hui perdu, mais qui enrichit singulièrement la littérature bretonne de cette époque.

Cet ouvrage attribue aux fées trois sortes de pouvoirs en lesquels semble se résumer, à cette époque, la magie : les paroles, qui nous ouvrent le vaste domaine de l'incantation et de la prophétie, les pierres et il faut sans doute entendre par là non seulement les

gemmes, mais aussi la relation avec les mégalithes, les herbes qui sont l'héritage de Marcellus Empiricus et de beaucoup d'autres.

La connaissance féerique, telle qu'elle était constituée à l'époque de la fée qui avait enlevé Lancelot, avait été établie au temps de Merlin qui savait la science des « diables », c'est-à-dire des dieux. Nous apprenons d'ailleurs qu'il était redouté des Bretons et que ceux-ci le considéraient comme leur saint prophète, le petit peuple comme leur dieu. Merlin, l'auteur ne le cache pas, était un Dieu. La demoiselle du lac avait appris de lui tout ce qu'elle savait de magie.

Nous sommes ici en présence du monde des Watès.

Chapitre XX : L'École de Chartres

Pierre Abélard était Breton. Il naquit au Palet, au sud de la Loire, en 1079. Il intervient dans la querelle des universaux et s'attache particulièrement à la reconnaissance de l'individu. Il est nominaliste, c'est-à-dire que pour lui l'espèce et le genre ne sont pas des choses. La seule réalité, c'est non pas l'homme, mais tel ou tel homme.

Cette conception était proche de l'anarchisme celtique et du respect des Celtes pour la forme individuelle.

Pierre Abélard devait mourir en 1142, après une vie tourmentée. Il est manifeste qu'il avait lu Hermès Trismégiste, puisqu'il le cite, ce qui contredit absolu-

ment l'origine arabe de l'alchimie, dont on nous dit qu'elle serait née en 1142 avec l'ouvrage de Robert de Castre.

Fulbert, évêque de Chartres (mort en 1028)

C'est de lui que date « la célébrité de l'enseignement » à Chartres. Il aurait fondé l'École en 990, mais il est probable que des groupes d'étude existaient bien avant lui.

Peut-être étaient-ils les héritiers d'une institution druidique antérieure.

Yves de Chartres

« Le nom le plus célèbre de l'École au XII^e siècle ».

Bernard de Chartres (mort entre 1124 et 1130)

En 1119, un certain Bernard devient chancelier de l'église de Chartres. Il le reste jusqu'en 1126. Nous ne connaissons à peu près rien de lui. Il a enseigné, mais il n'a pas écrit. Sa réputation est très haute sans que nous puissions vraiment en savoir la raison.

Ce Bernard était breton. En 1119, cela signifie qu'il dépend de l'Archevêché de Dol, qui est en opposition avec l'archevêché de Tours, l'un et l'autre prétendant régenter la Bretagne. L'Archevêché de Dol est en fait le dernier reste de l'Église celtique. Il ne sera supprimé qu'en 1199 par le Pape Innocent III.

Nous connaissons de lui son attachement aux Maîtres du passé et le respect dans lequel il les tenait.

C'était pour lui des géants sur les épaules desquels les modernes théologiens étaient montés.

Thierry de Chartres

Frère puîné de Bernard de Chartres, il prend position, en 1121, au Concile de Soissons, en faveur d'Abélard. Il quitte Chartres et enseigne à Paris de 1134 à 1141.

Il fut chancelier des Écoles de Chartres à la suite de Gilbert de la Porrée (1141). Il assiste au Concile de Reims en 1148. Il meurt avant 1155.

Bernard avait donc un frère, breton lui aussi évidemment, Thierry, beaucoup mieux connu que lui. Thierry a écrit plusieurs ouvrages qui nous ont été conservés, en particulier l'*Heptateuchon* et le *De sex dierum operibus*.

Ce qui est digne de remarque, c'est que Thierry de Chartres a lu Hermès Trismégiste qu'il cite dans son *De septem diebus* et dans son commentaire sur Boèce. Il est donc allé, dès avant 1155 aux sources même de l'alchimie occidentale. Or l'on considère d'ordinaire que celle-ci ne s'est développée qu'à partir de la traduction de l'arabe, en 1142, du *Dialogue du roi Khalid et du philosophe Morienus* publié par Robert de Castre.

«Thierry le Breton, homme de nation barbare», c'est ainsi qu'il rapporte lui-même les propos racistes qui courent sur son compte. Dans son commentaire sur le *De inventione rhetorica* de Cicéron, il se présente comme l'homme à abattre aux dires d'Envie qui cherche à attirer Renommée dans son jeu :

« Émue par ces paroles d'Envie, Renommée bat des ailes, fait beaucoup de bruit, parcourt villes et nations sous la conduite d'Envie, partout met Thierry en accusation, en l'appelant de noms ignominieux. Avec les gens simples et ordinaires, elle jure que c'est un Béotien, né sous un ciel épais. Avec les religieux, elle le traite de nécromancien ou d'hérétique¹¹⁶ ».

Qu'il soit nécromancien et hérétique, cela semble aller de soi, puisqu'il est Breton. Nécromancien : est-ce que tous les Bretons ne flirtent pas avec la Mort ? Naguère encore, ils faisaient passer l'eau aux décédés et les Francs les payaient pour accomplir cet office. Hérétique : Éon de l'Étoile qui en 1148 passe devant le Concile de Reims avec Gilbert de la Porrée, Chartrain, n'est-il pas breton et hérétique ?

L'École de Chartres, à dire vrai, cultive les arts libéraux. Elle est néoplatonicienne. Pas question encore d'Aristote dans l'Université française, mais Platon ; et tout ce qui va avec, depuis mille sept cents ans, est l'un des plus gros éléments de la pensée antique. Il y a de quoi être soupçonné d'hérésie à le citer.

Il y en a d'autant plus que les Chartrains ne connaissent Platon que par le dialogue du Timée. Or celui-ci ne coïncide guère avec la théologie chrétienne, contrairement à ce qu'on voudrait qu'il soit.

Thierry de Chartres sera, selon Lambros Coulouba-

¹¹⁶ Le sens et le texte sont donnés par Edouard Jeuneau, *L'âge d'or des écoles de Chartres*, Chartres, éditions Houvét, 1995, p. 65, qui cite d'après A. Vernet, « Une épitaphe inédite... », p. 663, n. 2 (réédition, p. 163). La référence du manuscrit est Londres, Brit. Lib., Royal 15 A. XXXII, fol. 3.

ritsis, « le maître incontesté de toute une génération de penseurs¹¹⁷. »

Guillaume de Conches (1080-1145)

Étudiant à Chartres sous Bernard, il y devint ensuite professeur.

Le point de vue de Guillaume de Conches aboutit à « une sorte de panthéisme naturaliste, greffé sur le théisme¹¹⁸ ». Il défend notamment « l'autonomie des lois de la nature ». On retrouve donc ici le « panthéisme » dont toute l'École de Chartres sera accusée, après bien d'autres dont Scot Erigène. On se rappelle que Hildegarde de Bingen, suspecte à bien des égards, l'était notamment à celui-là et se manifestait comme une immanentiste déclarée.

Gilbert de Poitiers, dit de la Porrée (1076-1154)

Chancelier des Écoles de Chartres à la suite de Bernard, de 1126 à 1140, il enseigne à Paris en 1141. Il est nommé évêque de Poitiers en 1142.

Gilbert de la Porrée a été accusé de trafiquer le dogme de la Trinité. Bernard de Clairvaux l'a attaqué, a voulu le faire excommunier. Il n'a pas réussi, mais Gilbert est tout de même condamné à quelques corrections dont on ne sait pas s'il les a vraiment faites.

Le dogme de la Trinité était, on le sait, d'origine

¹¹⁷ Lambros Couloubaritsis, *Histoire de la philosophie ancienne et médiévale*, Paris, Bernard Grasset, 1998.

¹¹⁸ Emile Bréhier, *La philosophie du Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1937.

celtique. Mais comme nous ignorons les passages critiqués par l'autorité ecclésiastique, nous ne pouvons faire de rapprochements quels qu'ils soient.

Bernard Silvestre (Bernard de Tours)

Auteur du *De Universitate sive megacosmus et microcosmus*, il y expose une philosophie de la nature qui nous conte la création des quatre éléments à partir de la matière première. « Mais l'essentiel de cette cosmogonie est pourtant la Trinité platonicienne, Bien, Intelligence, Ame du Monde qu'il fait correspondre à la Trinité des personnes, Père, Fils, Saint Esprit comme chez Jean Scot¹¹⁹ . »

La Trinité de Jean Scot est évidemment proche de la Trinité de Platon, mais elle est fatalement voisine de la Trinité druidique. Celle-ci transparaît dans l'œuvre de Bernard Silvestre, qui tout de même est, à Chartres, dans le nemeton des Carnutes.

Bernard de Moëlan

Chancelier de l'église de Chartres, il fut élu et sacré évêque de Quimper, l'an 1159. Il mourut, selon Albert Le Grand, en 1167.

L'église de Chartres est décidément aux mains des Bretons. En 1159, la Chronique de Robert, abbé du Mont Saint-Michel, mentionne : « Magister Bernardus Brito cancellarius Ecclesiæ Carnotensis factus est Episcopus Cornubiæ in minore Britannia », Maître

¹¹⁹ *Op. cit.*, p. 139.

Bernard le Breton, Chancelier de l'Église de Chartres est fait évêque de Cornouaille en Petite Bretagne.

Arnauld de Bonneval

Il défend les idées de Guillaume de Conches sur l'unité de la Nature. Il mourut en 1156. Mais nous n'en savons pas plus loin. En particulier nous ne savons pas s'il touchait ou non à l'hérésie.

Alain de Lille (1128-1203)

Alain de Lille, en latin Alanus de Insulis, théologien et alchimiste, auteur des *Maximætheologicæ*, avait été l'élève de Bernard Silvestre et avait vécu près de Gilbert de la Porrée. Il se rattache donc à l'École bretonne de Chartres dont nous avons dit le caractère particulier.

On le connaît sous le nom de Docteur Universel, tant son savoir était immense. Il se fait remarquer comme philosophe de la Nature. En 1160-1170 en effet, il écrit le *De planctu Naturæ*, *Les plaintes de la Nature*, qui est un éloge de celle-ci. En 1182-1183, il publie l'*Anticlaudianus*, autre éloge de la Nature, où il montre comment la raison est limitée par la Nature. Cet ouvrage est considéré comme ayant influé sur la fin du *Roman de la Rose* et sur *la Divine Comédie*.

Dans une hymne à la Nature il écrit :

*Omnis mundi creatura
Quasi liber et figura
Nobis est et speculum.*

« Toute créature du monde, comme un livre et une figure, est pour nous aussi un miroir. »

Il a rédigé, parmi de très nombreux ouvrages, un Traité de la foi catholique, un pénitentiel, une explication du Cantique des Cantiques.

Fait plus curieux, il a retenu de ses maîtres bretons de solides notions de littérature de leur pays. C'est ainsi qu'il écrit dans son *Explanatio in prophetiam Merlini*, rédigé dans les toutes premières années du XIII^e siècle, mais publié à Francfort chez Joachim Bratheringius seulement en 1603¹²⁰:

« Merlin ajoute: sa mort sera douteuse. Et cela est bien vrai, comme le prouve aujourd'hui encore l'opinion diverse des hommes touchant sa mort et sa vie. Et si vous refusez de me croire, passez dans le royaume d'Armorique, c'est-à-dire dans la Petite-Bretagne, et allez-vous en par les places et par les carrefours soutenir qu'Arthur le roi des Bretons est mort comme tous les autres et vous servirez la preuve qu'elle est bien vraie cette prophétie de Merlin qui dit que la mort d'Arthur doit être mise en doute; si vous parvenez à vous échapper sain et sauf, ce ne sera pas sans être accablé des malédictions et des huées de la foule, mai vous courrez grand risque d'être tué à coups de pierres. »¹²¹

¹²⁰ Liv. I, p. 17.

¹²¹ Trad. Félix Bellamy, in: *La Forêt de Brecheliand*, Rennes, Plihon et Hervé, 1896.

Jean de Salisbury (vers 1110-1180)

Jean de Salisbury fut le conseiller du pape Adrien IV. En 1176, il devient évêque de Chartres et fut l'historien de l'École. Il est l'auteur d'un *Metalogicon*.

Amaury de Bène (mort en 1206 ou 1207)

Il était né à Bène au diocèse de Chartres et fut professeur de logique et de théologie à Paris.

Amaury est franchement un panthéiste. Il suit de façon précise les données de Jean Scot Erigène. Tout est Dieu et Dieu est tout. Aussi en 1210, exhuma-t-on son corps et l'ensevelit-on en terre non chrétienne.

En 1210, on condamna également David de Dinant. L'essentiel de sa doctrine tient en une triade : la matière, l'intelligence et Dieu. Toutes trois sont simples. Puisqu'elles sont simples, elles sont identiques. C'est là une forme de monisme, mais c'est un monisme qui détruit le christianisme. La chute n'existe plus et de ce fait, la rédemption n'a plus de raison d'être.

On ne sait pas d'où était David de Dinant — j'écris Dinan avec un *-t* parce que c'est l'usage —, s'il était belge ou s'il était breton.¹²²

Il est intéressant de constater que la fin de l'Église celtique, matérialisée par la suppression de l'Archevêché de Dol, au profit de la métropole gallo-romaine de Tours, survint en 1199, une vingtaine d'années

¹²² Etienne Gilson, *La philosophie au Moyen Age*, 2^e éd., Paris, Payot, 1986, ch. V, 1, p. 259-278.

après la mort de Jean de Salisbury et quelques années avant la condamnation d'Amaury de Bène et de David de Dinant.

Chapitre XXI : La part XI du décret d'Yves de Chartres

Les interdictions ecclésiastiques en arrivent, au XII^e siècle, au stade des synthèses. Le *Decretum* d'Yves de Chartres en est une. Il fut terminé, selon la *Notitia historica* de Migne, en 1116. La première édition imprimée en fut faite en 1561, la seconde en 1647.

Yves, *Ivo*, en dépit de son nom breton, n'appartenait probablement pas à cette nationalité. Il était né à Beauvais de Hugues d'Auteuil et de Hilemburge. Rien n'indique un attachement à la Bretagne, ni, à plus forte raison, à l'Église celtique.

Il fut nommé évêque de Chartres en 1091. C'est une époque où les grands Bretons du XII^e siècle n'ont pas encore paru sur la scène de Chartres. Mais, chose curieuse, au Mans, l'évêque était à cette époque Hoël, porteur lui aussi d'un nom breton.

Dans l'édition de 1561, Bernard de Fresned considérait que quatre auteurs méritaient d'être retenus comme les fondateurs en quelque sorte du code de droit canon. Il retenait les noms d'Isidore, de Burcharde de Worms, d'Yves de Chartres et de Gratien.

Dans le *Decretum*, une partie était réservée à la divination et aux pratiques non conformes à l'esprit

de l'Église catholique. Nous lisons, dans cet ouvrage, dans la part XI, ce titre :

« Part XI — Des enchanteurs, des augures, des devins, des jeteurs de sorts, des sorciers, des diverses illusions diaboliques, et de la pénitence des individus ».

Remarquons-le tout de suite : les différents personnages qui figurent sous cet énoncé de la part XI sont très étroitement les équivalents des Watès, tels qu'ils existaient mille ans plus tôt. Donc les Watès existent toujours. On s'est bien gardé de nous le dire et cependant, tout au long des siècles qui ont précédé le XII^e où nous sommes, les enchanteurs, les augures, les devins, les jeteurs de sorts, les sorciers n'ont pas cessé d'être condamnés par les décisions épiscopales.

Il n'y a pas de solution de continuité dans la tradition. Les femmes druides qui se manifestent librement au III^e siècle de notre ère, telles que nous les décrit Alexandre Sévère ou nous le rapporte Vopiscus, qu'on rencontre notamment à Tongres, ont eu bien entendu des successeurs. Ils sont tombés sous le coup de la loi chrétienne au IV^e siècle.

« L'empereur Théodose, écrit Bechtel¹²³, un nicéen orthodoxe, entendit en finir avec le paganisme et ses belles imaginations. Il imposa un christianisme dur, assimilant les anciens dieux à des diables et les superstitions passées à des crimes démoniaques. Ce fut très important pour la suite. Toute pensée, toute action en dehors de l'orthodoxie devint un délit grave. »

¹²³ Bechtel, *La sorcière et l'Occident*, Paris, Plon, 1997, p. 33.

Bien sûr, la diabolisation des pratiques de divination ne sert strictement à rien. Dès le concile de Braga, au VI^e siècle, les évêques éprouvent le besoin de condamner à nouveau, et il en est ainsi jusqu'à Yves de Chartres, qui rassemble les interdictions et les excommunications. Inutile de dire que cela n'arrêtera rien, que le XII^e siècle ne marque pas la fin de la divination et que le XX^e siècle l'a vu fleurir comme pas un.

La divination

La divination est, à proprement parler, la connaissance du divin. Du Cange définit comme devins les *arioli* ou *harioli* qui sont ceux qui s'occupent des autels (*Qui aras colit vel divinus*). C'est là exactement le rôle que les auteurs anciens reconnaissent aux Watès : « les Watès sont des prêtres, dit Strabon, et des connaisseurs des sciences de la nature » et Diodore de Sicile considère comme la troisième classe de Druides « les devins qui annoncent l'avenir d'après les oiseaux et le sacrifice des victimes ».

On notera que le latin *divinatio* vient de *divina*, les choses divines. Mais le mot est tout autant gaulois. On rencontre Diva, Divos, Divona à foison dans la toponymie des Gaules. Divona, c'est la source divine qu'on trouve de Bordeaux au lac de Genève.

Le nom de devins est donc un nom celtique tout autant que latin, plus sans doute que Watès.

L'art de la divination consiste à établir des liens entre les divers ordres de la nature, à définir des relations par l'intermédiaire de l'autel. C'est ainsi qu'on

prédit l'avenir, mais ce n'est pas tout. La médecine est un mode de divination : le diagnostic amène la connaissance des causes de la maladie et la thérapeutique enseigne le remède correct.

Le nombre des manières de deviner est considérable. Nous en avons compté autrefois 240¹²⁴. Nous ne pouvons affirmer évidemment que les Watès les ont toutes pratiquées. Mais il ne devait pas y avoir de limites, pas plus qu'il n'y en a aujourd'hui.

Il semble cependant que certaines pratiques bénéficiaient d'une situation privilégiée. Cicéron le précise en disant que les Druides prédisaient « l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture ».

L'augure est quelqu'un de bien connu des Latins auxquels Cicéron s'adresse. C'est proprement lui qui tire les auspices, c'est-à-dire la divination par les oiseaux. En fait cette ornithomancie s'est étendue au cours du temps jusqu'à atteindre l'interprétation des signes célestes, comme la foudre, et même des interventions au cours des séances augurales.

Les canons interdisent non seulement la divination, mais l'art augural en tant que tel. Une fois de plus, on découvre l'inutilité totale des interdictions ecclésiastiques, puisque la « superstition » s'est emparée des auspices. Ce qui est certain en effet, c'est que la science augurale n'a pas cessé d'exister tout au long du temps. On en trouve des traces au moyen âge

¹²⁴ Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Encyclopédie de la Divination*, en collaboration avec René Alleau, Roger Heim et Hubert Larher, Paris, Tchou, 1963.

et jusqu'à nos jours. Qu'il s'agisse du premier chant du coucou qui donne de l'argent à celui qui l'entend, la vue du corbeau qui porte malheur, la croyance des Bretons en l'Oiseau des morts, parfaitement vivante aujourd'hui, ou des multiples observations des oiseaux, la connaissance des augures n'a pas cessé d'exister depuis deux mille ans. Elle est le plus souvent tellement évidente qu'on ne s'en aperçoit même pas.

La conjecture est parfois plus rationnelle que tout autre moyen de divination, puisqu'elle se fonde sur des probabilités. Elle consiste à rassembler le maximum de données et à juger où elles conduisent. Selon que ces données sont elles-mêmes d'une précision ou d'une autre, on peut ou non leur accorder plus ou moins de valeur. Mais là n'est pas notre propos. Il nous revient simplement de constater que la conjecture ouvre largement la porte à toutes les données de la divination.

Les incantations pour la fascination

Il s'agit ici de dire des chants (*carmina*), considérés par l'autorité ecclésiastique comme diaboliques, aux fins de fascination. Il faut entendre par ce mot un trouble, un charme, de caractère magique, jeté sur quelqu'un, de telle sorte qu'il en est comme paralysé ou contraint.

Le récit de Tacite sur les druides de Mûna et les légionnaires romains illustre très précisément la fascination. Cet état n'est pas réservé au genre humain. On dit en effet que le serpent fascine le rossignol. On

verra plus loin les liens étroits entre la fascination et la lycanthropie.

On cite particulièrement l'incantation faite sur le pain, sur les herbes ou sur tout lien néfaste, à la suite de quoi l'objet enchanté sera caché dans un arbre, jeté dans un carrefour à deux ou à trois voies, dans le projet de délivrer les animaux de la peste ou du dommage. L'opération était interdite en particulier aux gardiens de cochons, aux bouviers, aux chasseurs.

Il semble bien qu'il faille distinguer l'opération directe qui tend à obtenir la fascination des individus, de la fascination par objets intermédiaires, enchantés aux fins de fasciner ensuite. Nous sommes ici dans le domaine de la sophrologie, au moins dans la fascination directe.

Le rôle de la femme dans cette affaire paraît privilégié, tant dans la divination que dans les incantations.

Les herbes médicinales

Les rites et les incantations qui sont pratiquées sur les herbes médicinales sont un cas particulier des incantations sur des objets intermédiaires. Un excellent exemple nous est fourni par le manuscrit 277 de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, que nous avons cité dans notre thèse¹²⁵, et qui date du XII^e siècle. Il se compose de deux parties, l'une qui porte le titre de *Incipit precacio terre quam antiqui pagani observabant volentes coligere her-*

¹²⁵ Gwenc'hlan Le Scouëzec, *La Médecine en Gaule*, arbredor.com, 2001.

bas, « Ici commence la prière à la terre que les anciens païens prononçaient rituellement lorsqu'ils voulaient ramasser des herbes », l'autre est intitulée : *Precacio omnium herbarum*, « Prière à toutes les herbes ».

Il s'agit d'invocations adressées à la Terre-Mère et aux simples qu'elle produit, afin qu'ils soient propices et efficaces. L'on commence par demander et obtenir la permission de la Grande Déesse, puis l'on s'adresse aux plantes elles-mêmes pour les assurer du consentement de « la sainte divinité, mère de la nature :

Celle qui vous a créées avec vos propriétés salutaires veut bien que je vous cueille : faites autant que vos vertus naturelles le permettent, que celui qui vous recevra de ma main recouvre la santé ».

Ce texte est particulièrement remarquable. En plein XII^e siècle, voilà exposé un système entièrement païen, où la Terre, à laquelle on s'adresse, est tenue véritablement pour la Grande Mère. L'ouvrage tombe bien sûr sous le coup de l'interdit. Chapitre 47 du *Decretum* d'Yves de Chartres, Concile de Braga (563), chapitre 21 : « sur les herbes médicinales il est interdit de faire des rites ou des incantations, si ce n'est le Symbole divin et l'Oraison dominicale. » Sept siècles plus tard, aucune évolution n'est venue entraver la perpétuation des traditions païennes.

Le jet des sorts

Le principe de la divination est ici le hasard qui fait ouvrir un livre à une page ou à une autre. On interprète alors le passage sur lequel on est tombé.

On a tiré les sorts sur la plupart des livres sacrés. Dans l'Antiquité, on se servait de l'Énéide ou des textes d'Homère. Depuis le Christianisme, on a utilisé principalement la Bible. Ce faisant, on a bien entendu versé dans le sacrilège, puisqu'on a appliqué à la Parole de Dieu une pratique interdite.

Les phylactères

Les Phylactères sont des amulettes teintées de l'usage juif de porter sur soi l'écriture de textes sacrés. Ce sont en somme des objets consacrés, destinés à protéger contre le mauvais œil ou toute opération magique.

L'astrologie

Le Concile de Braga en 563 s'attaque à l'astrologie, ce qui n'est point le fait commun. Il interdit en effet « d'observer ou de vénérer les éléments, la lune, le cours des étoiles ou des signes, pour construire une maison ou se marier ». C'est là bien sûr l'astrologie, très élargie aux signes en général. On y ajoutera certainement « l'observation des jours, des mois et de leurs pouvoirs effectifs » telle qu'elle est condamnée par le Concile de Rouen, à la fin du VII^e siècle.

L'astrologue est appelé vulgairement le *Mathematicus*, ou mieux Généthliaque *propter dierum natalium considerationes* pour des considérations des jours de naissance (saint Augustin, *Doctrine Chrétienne*) ou encore Chaldéen.

L'observation et la vénération des éléments

Nous sommes ici dans le domaine de la physique ou philosophie naturelle. Elle est fondée sur les quatre éléments, ou sur les trois éléments d'Orphée tels qu'Ausone nous les révèle.

Nous savons que cet art philosophique, appelé physiologie par les Grecs, était le propre des druides en Occident. C'est là à la fois l'origine de la science de moderne, connaissance des lois naturelles, et le mouvement de ce qu'on appellera plus tard panthéisme.

Magie, haruspicine, hariolation

La consultation des devins, des diseurs de bonne aventure, et toutes sortes de sorciers et de magiciens, ou le conseil à d'autres personnes de les consulter sont évidemment totalement interdits.

Les *arioli* ou *harioli* sont, d'après Du Cange, *qui aras colit vel divinus*, ceux qui s'occupent des autels païens, ou devins. Le mot français *ariole* est employé par Froissart (1337-1400), vol. 4 chap. 54. Le Glossaire des Lombards dans le Codex Cavensi dit : *Ariolus, vel Ariolas, idem Incantatores*, c'est-à-dire « Ariolus ou Ariolas, c'est la même chose que les Enchanteurs ».

Les dits *Incantatores*, ou Enchanteurs sont à proprement parler ceux qui lancent un chant, qui vous prennent dans un chant. Le mot est postérieur à l'époque classique, à Tertullien notamment. *Incantare* c'est exactement faire illusion par des prestiges magiques: c'est la magie en action. Un cas particulier

d'enchantement est celui qui est destiné à adoucir la douleur, à la guérison par le prestige.

On a donc la notion du *carmen*, c'est-à-dire l'action de la parole unie au rythme ou à l'air. Cet *Incantamentum* est utilisé également *ad leniendum dolorem adhibere*¹²⁶.

Quant à l'*haruspex*, c'était le devin qui consultait les entrailles des victimes.

Du Cange connaît notamment les *Malefici vel Incantatores, vel immissores tempestatum* dans Anianus, ad leg. 3. (Cod. Th., de *Malefic.*, 9, 16). Les *malefici*, d'une façon générale, sont les sorciers, ceux qui font le mal. Les *incantatores*, nous venons de le voir, sont ceux qui manipulent la parole et le chant.

Quant aux *immissores tempestatum*, ils sont les héritiers des prêtresses de Sein. « On les appelle Gallicènes, écrivait Pomponius Mèla au début de notre ère, et l'on pense qu'elles sont douées de dispositions singulières : de soulever par leurs chants les mers et les vents, de se transformer dans les animaux qu'elles veulent, de guérir ce qui pour d'autres est inguérissable, de savoir l'avenir et de prédire ; mais cela n'est donné qu'à ceux qui naviguent vers elles et à ceux qui viennent pour les consulter ».

On remarquera que le déchaînement des tempêtes est obtenu par le chant. Il s'agit donc, à proprement parler d'enchantements.

¹²⁶ Apud Ammian. lib. 16, ubi Lindenbrogius. Praestigiis uti ad sanandam licet ex Stat. Mentuae lib. I, rubr. 83. In Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, Firmin Didot, 1840.

Les sacrifices nocturnes aux démons

Chapitre 56 du *Decretum* d'Yves de Chartres : Le Pénitentiel romain interdit les sacrifices nocturnes aux démons, entendez : les sacrifices aux dieux de la nuit.

Les repas aux tombeaux et les sacrifices aux morts

Les uns manifestement vont avec les autres. Les repas aux tombeaux sont une communion qui accompagne les sacrifices. On ne précise pas s'il s'agit de sacrifices sanglants.

En revanche, nous pouvons rapprocher cet usage des repas mortuaires tels qu'ils existent toujours et dont l'aspect religieux n'est plus évident. Mais l'aspect festif de nombre d'entre eux évoque cependant de très près le repas solennel des morts.

La danse

Le Concile de Braga (563), en son chapitre 80, interdit de danser devant les églises.

En 589, le troisième Concile de Tolède interdit de danser et de chanter des chansons inconvenantes. Au VI^e siècle, le Concile d'Auxerre interdit dans les églises les danses populaires, les chants des jeunes filles et les repas en commun qui constituent une communion avec les morts.

Dans la première moitié du VII^e siècle, le Concile de Chalons sur Saône interdit de danser dans les églises

au moment de la dédicace des basiliques et de la commémoration des martyrs.

Le Pape Eugène II, en 824, reconnaît qu'il y a des gens, en particulier des femmes, qui aux jours de fête viennent à la manière des païens danser, dire des mots indécents et se moquer.

L'interdiction de la danse que nous voyons apparaître ainsi dès le VI^e siècle et qui ne fera que se renouveler tout au long du temps jusqu'à nos jours, est certainement l'un des interdits le plus souvent répété. Nous l'avons entendu encore il y a cinquante ans et c'est l'Église, nous semble-t-il, après mille cinq cents ans de combats, qui vient de céder sur toute la ligne.

L'apparence du sexe opposé

Le texte, celui de Bède (672-735), dans son commentaire sur saint Luc, n'est pas très clair. Il s'agit en somme de prendre l'apparence du sexe opposé. Les femmes sous l'apparence d'hommes portent le nom de *duſios*, qui a donné en breton moderne, *teuz* ou *duz*. S'agit-il de succubes et d'incubes ? Mais cette identification ne rend pas compte du changement de sexe.

Baptême

Ceux qui ont été baptisés par les païens doivent être baptisés de nouveau au nom de la Sainte Trinité. On a ainsi la preuve d'un baptême non-chrétien, ou

de plusieurs baptêmes de ce genre, en fonction des confessions diverses.

Chapitre XXII : Le décret de Gratien (vers 1140)

Vers 1140, un jurisconsulte du nom de Gratien, dont le vrai nom était peut-être Jean, recueillit dans un gros ouvrage, 3800 articles regroupant l'ensemble du droit canonique jusqu'à ce jour. Cet ensemble « forma jusqu'à la codification de 1917 l'une des clefs majeures de l'édifice du droit de l'Église¹²⁷ ». Les textes recueillis ne sont pas tous authentiques, mais ils sont tous reconnus comme tels.

L'ouvrage nous intéresse dans la mesure où, à la manière d'Yves de Chartres, il rassemble en sa Cause XXVI, les différentes sortes de divinations utilisées depuis les débuts de l'Église, sur l'ensemble des territoires gérés spirituellement par elle. En sept « questions », les problèmes sont évoqués.

Nous retrouvons là maints renseignements que nous possédons déjà à travers nos investigations. C'est dire que tout ce qui est ici présent, figurait déjà dans les Actes des Conciles en Gaule. Nous sommes donc en présence d'une synthèse des pratiques « païennes » traditionnelles depuis le début de notre

¹²⁷ Philippe Levillain et coll., *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris, Arthème Fayard, 1994.

ère, ou du moins depuis la prise de pouvoir de l'Église dans l'Empire, au début du III^e siècle.

Dans la question I, il n'est traité que de la définition des sortilèges, selon Isidore. En ses *Étymologies*, VIII, 9. « Les sortilèges sont, nous dit-il, ces pratiques qui sous le nom d'une religion inventée, proposent une connaissance de la divination par le moyen de ce qu'on appelle les sorts des saints ou promettent l'avenir à partir d'écritures quelconques ».

On appréciera la religion « inventée » ou « feinte ». Quant aux sorts des Apôtres, il s'agit d'une méthode de divination qui est « une façon de rechercher la connaissance de l'avenir, par le hasard qui fait ouvrir un livre à une page ou à une autre, et tomber le regard sur une ligne ou sur une autre¹²⁸ ». L'usage en est antérieur au Christianisme. Les Latins utilisaient pour ce faire l'*Énéide* de Virgile ou l'*Odyssée* d'Homère. Les *Ordonnances* de Louis le Débonnaire avaient déjà interdit de tirer les sorts avec le Psautier et l'Évangile et d'ailleurs de pratiquer quelque divination que ce soit¹²⁹.

La question des sorts est poursuivie à la Question II et en particulier le fait de savoir ce qu'il faut penser de leur usage par des personnages de la Bible. La réponse est très simple : le sort n'est pas en soi quelque chose de mal. Ce qui l'est, c'est le doute humain et la volonté de connaître l'avenir.

Sous le titre « Les institutions des hommes qui sont

¹²⁸ Gwenc'hlan Le Scouëzec et coll., *Encyclopédie de la Divination*, Tchou, 1963, art. Stichiomanie.

¹²⁹ *Ordonnances* de Louis le Débonnaire, IV, 4.

superstitieuses et celles qui ne le sont pas », Gratien place une longue citation de saint Augustin, tiré de la *Doctrine Chrétienne* II, 19-21. On trouvera encore dans Gratien les livres des Aruspices et des Augures, les Généthliaques ou Mathématiciens.

La question V précise : celui qui honore les arioles, les aruspices ou les enchanteurs, celui qui use de phylactères, qu'il soit anathème.

Et encore : ceux qui recherchent les modes de divination et ceux qui suivent l'usage des Gentils ou qui introduisent dans leurs maisons des hommes de ce genre, pour rechercher quelque chose par art magique ou pour conjurer.

Chapitre XXIII : Éon de L'étoile (1145)

L'hérésie des Éunites

Éon de l'Étoile naquit au pays de Loudéac. Il aurait appartenu à l'une des premières familles de Bretagne, et cependant il était tenu pour sans instruction et pauvre d'intelligence, ce qui n'était pas une exception pour les gentilshommes de l'époque.

Il aurait été ermite en Brocéliande, mais assez rapidement il se fit brigand et se mit à dévaster les châteaux, les églises, les monastères et les villages.

Il se livre à la magie, offre à ses adeptes de plantureux repas qui seraient parfaitement imaginaires.

Il prétend être le fils de Dieu, celui qui doit venir

juger les vivants et les morts, comme il est dit *Per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos per ignem*. *Eum*, c'est lui, Éon : c'est du moins ce qu'il comprit le jour où, entrant dans une église, il entendit la phrase rituelle.

Il donne des noms particuliers à ses disciples, d'abord des catégories, Chérubins, Saints, Apôtres, mais aussi des vocables individuels comme Science, Domination, Sagesse, Terreur, jugement.

En 1145, on commence à parler des hérétiques de Brocéliande. Le *Chronicon Britannicum* les mentionne à *Brefrelien*, mais les signale aussi en diverses régions, quoique surtout dans l'évêché d'Alet. Le légat du pape, Albéric, évêque d'Ostie, prêche contre l'hérésie à Nantes.

Dans ses chroniques de 1137 à 1149, l'auteur de l'*Auctarium Gemblacense* écrit à l'année 1146 :

« Année 1146 : L'hérésie des Éunites pullule dans les pays bretons.

Leur chef, homme d'un esprit perverti, se nommait Éon. Bien que sans instruction et ignorant au point de savoir à peine ses lettres, cet homme vil et souillé se met à discourir et à controverser sur les choses divines ; sans avoir reçu les saints ordres, par une criminelle audace, il célèbre la messe d'une manière indigne, consommant ainsi l'erreur et la ruine de ces hommes déjà perdus. Il sacrait pour sa secte des évêques et même des archevêques, et faisait nombre de choses abominables et contraires aux lois divines. Enfin, rempli de l'esprit diabolique, il se précipita dans une telle insanité, qu'il disait et forçait à croire

qu'il était le fils de Dieu, affirmant qu'il était cet Eum désigné par ces paroles que le prêtre prononce à l'église, à la fin de la Collecte générale : Per eumdem Dominum nostrum. Quant à toutes ces choses exécrables que ces hérétiques appelés Éunités, c'est-à-dire sectateurs d'Éon, accomplissent en cachette, il est bon de les couvrir du silence à cause de l'horreur qu'elles inspirent, et pour qu'elles n'engendrent pas le mal chez les personnes faibles qui viendraient à les apprendre¹³⁰. »

Le concile de Reims et le procès (1148)

Au mois de mars 1148, le pape Eugène III convoqua un Concile à Reims. Onze cents personnes y étaient conviées. Au programme, deux affaires : celle de Gilbert de la Porrée, théologien chartrain, et celle d'Éon de l'Étoile.

Le Concile s'ouvrit le dimanche de Laetare (quatrième dimanche de Carême) 21 mars 1148 et les travaux commencèrent le lundi 22 mars. Le roi d'Angleterre Étienne de Blois avait interdit à son évêque de se rendre à Reims et manqua être excommunié pour le fait.

On ne sait pas pourquoi Gilbert de la Porrée se trouva au même tribunal qu'Éon. Gilbert ne prétendait pas être Dieu, mais il reconnaissait des différences au sein de la Trinité, il tenait pour différents

Dieu et la divinité, ainsi qu'entre la divinité et les

¹³⁰ Félix Bellamy, *La forêt de Bréchéliant*, Rennes, Plihon et hervé, 1896.

personnes divines. Son adversaire, Bernard de Clairvaux, ne parvint pas à le faire condamner et le Pape Eugène Ili se contenta d'exiger des corrections, dont on ne sait même pas si elles furent effectuées.

Éon, auquel le pape demandait son nom, répondit qu'il était Eum, le fils de Dieu. Il tenait à la main un bâton fourchu dont on le pria de fournir l'explication.

«— C'est chose de grand mystère, dit-il ; tant que les deux branches regardent le ciel, comme vous le voyez maintenant, Dieu possède les deux tiers du monde et m'en cède la troisième partie. Mais si les deux pointes du bâton qui sont maintenant en haut touchent la terre, et si je dresse vers le ciel la partie qui est simple, et maintenant est en bas, je garde pour moi les deux tiers du monde, et j'en laisse à Dieu le troisième».

Il fit beaucoup rire. Personne ne s'avisa d'aller plus loin et de chercher à comprendre. Peut-être n'y avait-il rien à entendre. Éon, en tout cas, bénéficia de l'indulgence des Pères conciliaires. il ne fut pas condamné à mort, mais simplement remis à la garde de Suger, abbé de Saint-Denis, qui le fit enfermer dans une prison où il mourut très vite.

Ses disciples ne bénéficièrent pas des mêmes égards. La plupart furent brûlés sur la place du grand marché à Reims. L'un d'eux marcha au supplice en demandant à la Terre de s'ouvrir. L'évêque d'Alet, Jean de la Grille, fit poursuivre les hérétiques qui se terraient dans les forêts du centre de la Bretagne.

De Éon de l'Estoile et de ses erreurs

Ainsi s'intitule le chapitre 113 de l'Histoire de Bretagne que Bertrand d'Argentré publia en 1582. Il y traite de l'« hérésie » d'Éon de l'Étoile et de ses suivants.

« Parmi les roses, écrit d'Argentré¹³¹, naquit une épine en Bretagne en cette même époque de l'un 1148 : ce fut un nommé Éon, que Guillaume de Neuberger, historien anglais qui vivait alors, dit avoir été noble, de bonne maison et de bons parents, surnommé de l'Estoile. Il était natif des environs de la forêt de Loudéac et vivait en ermite dans la forêt de Brecilien. Pris du cerveau, il disait être fils de Dieu et celui même par l'invocation duquel finissent toutes les périodes des oraisons que fait l'Église, et les exorcismes, quand on dit : Per eum qui vivit et regnat, ou Per eum qui venturus est judicare vivos et moriuos.

Son propre nom était Eudon, que les Bretons par contraction disent Éon. Il disait qu'il était celui-là (eum), homme sans lettres au point de ne pas entendre la différence entre l'écriture de Éon et eum. Cela lui donna l'occasion de se chercher parmi les mots sacrés.

Il était tout à fait fou et conquis par le mauvais esprit. Il s'était étonné de lui-même, disant que ce serait lui qui viendrait juger les vivants et les morts. Il faisait ainsi beaucoup de choses admirables par l'influence du mauvais esprit trompeur. Il avait tant per-

¹³¹ Nous rajeunissons quelque peu le texte pour le rendre plus agréable à lire pour des modernes.

verti d'hommes qui le suivaient qu'il en était devenu redoutable et malaisé à mettre à la raison, même pour les magistrats.

Il se transportait d'un lieu à l'autre si soudainement, qu'il était facile de voir que le diable le portait. Il se montrait en divers lieux inhabités parmi des fosses en terre. Lorsque ses parents ou des hommes de marque venaient le voir, il se montrait avec, autour de lui, une clarté extraordinaire et inaccoutumée, tellement que ceux qui l'approchaient, voyant cette gloire fantastique, s'en éprenaient et venaient à sa suite, gagnés par cette apparence.

Ses suivants vivaient sans souci, bien en ordre, bien habillés, toujours banquetant avec tous les plaisirs qu'on pouvait souhaiter. Ceux qui lui rendaient visite, assis à la table, étaient servis en un instant, comme à la table du soleil en Afrique, de mets exquis et délicats au possible. Ils en prenaient avec goût, mais au moindre effort, ils se sentaient aussi creux et affamés que jamais. C'est une sorte de magie très ancienne qu'on lit dans l'histoire grecque du plus ancien temps qu'un nommé Pases faisait de même. Mais qui avait goûté du pain et du verre d'Éon, était incontinent sien et gagné.

Un jour, un des siens vint le voir, pensant le ramener à la religion catholique. Mais il lui montra des richesses et de l'argent monnayé plus que deux Rois auraient pu en fournir, lui offrant de prendre ce qu'il voudrait. Mais c'était une illusion diabolique.

Un gentilhomme, qui était de la suite du précédent, voyant un bel épervier à l'un des suivants de

ce prophète, le demanda. On le lui donna et comme il suivait son maître, cet épervier lui serra si fort la main qu'il fut contraint, par le commandement de son maître, de vouloir le jeter bas. Mais il ne sut, et l'épervier s'envola, tenant son homme pendu par le poing. On ne le revit jamais, comme le dit Guillaume de Neuberg.

Il avait des serviteurs qu'il disait être ses anges et ses apôtres, et il leur donnait des noms, à l'un Sapience, à l'autre Science, à l'autre jugement, tout de même que Valentin, auteur de l'hérésie des gnostiques appelait les siens noon, dunamin, fronhsin. Il les avait si bien confirmés dans son erreur que même devant le feu, pas un n'en revenait. Mais au contraire, ils se glorifiaient de leurs grands noms, obstinés en toute extrémité. On en fit un prisonnier qui était celui qui s'appelait jugement. Condamné au feu, comme on le menait à l'exécution, il menaçait de la colère et de la vengeance de Dieu ceux qui le tenaient et plusieurs fois, comme on le conduisait, il dit : « Terre, fends-toi », comme si la terre eut dû s'ouvrir au commandement de ce monstre et engloutir ceux qui le tenaient. Ils étaient si profondément surpris et persuadés par les mauvais esprits, qui les laissaient toutefois dans la nécessité après les avoir menés au dernier pas.

Par de tels moyens néanmoins, cet Éon ne devint pas peu puissant, combattant, contredisant et résistant tant qu'il pouvait au clergé, aux évêques et aux prélats. Il donnait des embarras aux Ducs eux-mêmes. Finalement, comme le pape Eugène venait en France, au concile de Reims où il présida, le bruit en vint à lui, la réputation d'Éon n'étant pas petite. Le

pape commanda qu'il fut pris. L'ordre en fut donné par l'archevêque de Reims qui, par l'intermédiaire du Duc, le fit surprendre en Bretagne.

Il fut amené au concile et devant tout le monde, interrogé. On connut là qu'il était fort ignorant des lettres, mais qu'il communiquait véritablement avec les esprits malins qui l'abusaient, lui et ses disciples, en faisant apparaître toutes sortes de belles choses.

Interrogé sur ce qu'il était, il répondit : Ego sum ille qui venturus est judicare vivos et mortuos et seculum per ignem¹³² ». Le pape, en l'interrogeant, aperçut qu'il avait un bâton dans la main, ce qui lui sembla, en la personne de cet homme, avoir une signification.

Il était fourchu par le haut et il avait quelques singularités. Il lui demanda ce que voulait dire ce bâton. Il répondit que c'était chose de grand mystère, que quand il tenait ce bâton la fourche en haut, alors Dieu ne tenait plus que les deux parties du monde et il tenait la troisième, que Dieu le libérait. Mais s'il tenait la fourche en terre, alors, tenant les deux parties du monde, il laissait la troisième à Dieu.

Écoutant cette folie, toute l'assemblée se prit à rire. Et il ne fut jugé autrement que pris du cerveau. Mais de peur qu'il ne retournât comme devant séduire le peuple, il fut envoyé en une prison étroitement et il fut remis à Suger, abbé de St-Denis, qui était régent en France avec la reine pendant l'absence du roi. Ensuite, il ne vécut guère, mourant avec son bon sens.

¹³² C'est moi celui qui doit venir juger les vivants et les morts et le siècle par le feu.

On eut de la peine à exterminer en Bretagne le nombre infini d'ermite de sa secte qui s'étaient installés dans la forêt de Brecilien, de Loudéac et autres, qui y tinrent si opiniâtrement qu'on eut du travail à les prendre, à les brûler, à les bannir et à en défaire le pouvoir, tant vaut l'erreur dans les esprits réprouvés et possédés du malin.

Ainsi mourut Éon de l'Étoile, qui ne mérita pas le nom d'hérétique, mais plutôt d'esprit fanatique, d'enchanteur et d'enchanté.»

« L'hérésie »

Lorsqu'Éon de l'Étoile mourut en 1148, nombreux étaient ses disciples en Bretagne et dans tout l'Ouest européen. Le Concile de Reims, qui jugea l'hérésiarque, défendait, dans son 18^e canon, de prêter main-forte aux hérétiques se trouvant en Gascogne, en Provence et ailleurs¹³³. Le *Chronicon Britannicum*, sous l'année 1145, précise qu'ils étaient nombreux *per diversas provincias, praesertim in Aletensi episcopo*, « en diverses provinces, particulièrement dans l'évêché d'Aleth¹³⁴ ». En Bretagne même, d'Argentré signale le mal que l'on eut pour « brusler, bannir et défaire » les compagnons d'Éon, le « nombre infiny de tels hermites venus de sa secte¹³⁵. »

Il ne reste aucune trace de tout cela et pourtant il est évident qu'un mouvement aussi important ne

¹³³ Félix Bellamy, *op. cit.*

¹³⁴ *Op. cit.* T. 1, p. 408.

¹³⁵ *Op. cit.*

disparaît pas parce qu'on a brûlé quelques-uns des malheureux qui s'étaient fait prendre. Il doit y avoir d'autres bûchers, ou alors il faut supposer que les sociétés d'hérétiques ont continué d'exister et se sont propagées à travers le temps.

Il ne semble pas qu'on puisse rapprocher de lui les dualistes, manichéens et cathares, qui se manifestaient notamment dans le midi, non plus que les chrétiens comme les Vaudois qui ne s'écartaient pas franchement de l'orthodoxie. L'Eunisme n'était ni un dualisme, ni une déviation du Christianisme. Il s'agissait franchement d'une autre conception de la divinité. Nous avons parlé à son propos de panthéisme, et c'est l'idée qui vient tout naturellement à l'esprit quand on évoque le partage de la divinité qui est la base de l'Eunisme.

Éon se disait le Christ, donc le fils de Dieu, donc un participant de Dieu. il partageait le monde avec le dieu. Les noms qu'il donnait à ses disciples évoquent le gnosticisme ainsi que son nom même d'Éon. On pense à Basilide dont le dieu principal était le Silence, ou à Valentin qui croyait en l'Abîme. On connaissait ces doctrines en Gaule, dès le II^e siècle de notre ère, puisqu'Irénée de Lyon en parle pour s'insurger là contre. Une diffusion vers l'Armorique et l'ouest de la Gaule reste envisageable.

Ces idées, dans de telles conditions, devaient rencontrer le druidisme, que la pratique de la philosophie naturelle ne pouvait manquer d'avoir préparé à la notion de panthéisme. Le Silence et l'Abîme devaient parler à un druide du XII^e siècle.

Votre Dieu n'est rien, il n'est pas plus que moi

Il existe une théorie de la survivance d'Éon de l'Étoile. Celui-ci aurait appartenu à la famille ducal de Bretagne et aurait été libéré. Il serait revenu en Bretagne où il aurait vécu sous le nom d'Eudon, Comte de Porhoët.

L'histoire, il est vrai, est bizarre.

Voilà un homme qui s'est attaché une foule de disciples, non seulement en Bretagne, mais dans tout l'ouest des royaumes de France et d'Angleterre, et qui ne mérite en définitive rien de plus qu'un sourire et d'être confié à Suger. Voilà un homme qui est cité devant le Pape en personne, en compagnie d'un théologien illustre — lequel d'ailleurs est acquitté — et dont les propos s'avèrent n'être que du vent.

Que faut-il en penser vraiment ? Que faut-il penser aussi du fait qu'à peine remis à Suger, l'année même du Concile, il décède et on n'en parle plus ? On ne parle plus d'ailleurs de tous les hérétiques qui le suivaient. Qu'en est-il advenu ?

Peut-être l'affaire était-elle beaucoup plus sérieuse qu'il ne paraît ? Peut-être a-t-on trouvé le moyen de le faire disparaître sans qu'il pût parler ?

Le monde, semble-t-il dire, est divisé en trois. Le monde change de divinité. je suis moi-même un élément de la divinité, puisque je suis en mesure de la remplacer au gouvernement du monde.

Faut-il d'ailleurs considérer que je m'élève indûment en me haussant au niveau du gouvernement du monde, ou bien, plus justement que Dieu, le petit

Dieu des Chrétiens revient à sa place, autrement dit que nous sommes dans toute cette affaire très loin de l'origine du monde. Le Sur-être de Scot Érigène ne se manifeste pas ici, comme il ne se manifeste nulle part, puisqu'il n'est pas plus qu'il n'est.

N'est-ce pas un moyen de dire : votre dieu n'est rien, il n'est pas plus que moi, nous ne sommes jamais que deux entités du même ordre, et le mouvement du monde respecte notre mutuelle autonomie ?

On ne saurait nier l'aspect magique de l'oeuvre d'Éon. La magie est affirmée très haut et comme au premier chef. La magie paraît bien être l'héritage majeur des druides anciens en Occident. Nous la retrouvons chez les fées, nous la retrouvons chez Merlin, et Éon ne semble pas vraiment différent de l'Enchanteur.

Chapitre XXIV : Le roi arthur

Nennius et Geoffroy de Monmouth

Le premier auteur à avoir parlé d'Arthur est un certain Nennius dont l'*Historia Britonum* est un opuscule composite rédigé sans doute, au moins en partie, au IX^e siècle. Arthur y apparaît comme un personnage mythique, *dux bellorum* ou chef des guerres qui conseille les rois¹³⁶.

¹³⁶ Il n'est pas possible, en quelques pages, de traiter des problèmes suscités par la personnalité d'Arthur et par les romans

Son nom semble venir d'Arturix, le roi des pierres. Cette dénomination elle-même nous ramène assez loin en arrière, peut-être à l'époque néolithique ou plus loin encore. La légende arthurienne serait dans ces conditions une mythologie armoricaine et pan-« celtique ».

C'est au XII^e siècle qu'il apparaît dans la littérature européenne. On ne le voit pas s'y former, se développer, prendre corps et matière, devenir ce qu'il est appelé à être. Il est tout de suite fait. Il ne prend pas son ampleur, il l'a d'emblée.

De nombreux princes ont porté son nom avant lui, dès le IX^e siècle. En fait, le personnage était déjà connu, comme le laissent entendre le nom de ses chevaliers répandus sur les Marches de Bretagne et jusqu'en Italie à la fin du XII^e siècle.

Mais c'est Geoffroy de Monmouth qui, en 1138, écrit un ouvrage à son sujet dont le succès sera immense. Il est manifeste que la « tradition » qu'il nous donne, avec d'ailleurs des prétentions historiques, résulte en réalité de très nombreux arrangements apportés à quelques données que l'auteur a trouvés dans un petit ouvrage écrit en breton armoricain et qui pourrait être Nennius ou la source de Nennius. Arthur apparaît ainsi parfaitement évhémérisé, comme un grand roi, un empereur sans le nom, qui conquiert une partie de l'Europe, sensiblement les propriétés du roi Plantagenêt sur le continent.

de la Table Ronde. On se référera notamment à l'ouvrage que j'ai publié à ce sujet : *Arthur, roi des Bretons d'Armorique*, Manoir du Tertre, 1998 et arbredor.com, 2002.

Rien de légendaire ne se montre là, sauf, à la fin, la mention que le roi Arthur n'est pas mort et qu'il reviendra.

Il est manifeste que plus de la moitié de la matière monmouthienne est une invention de la part de l'écrivain. Les noms de lieux et de personnages sont transposés d'autres textes, gallois ou surtout armoricains, voire de la toponymie bretonne. Le récit imite le *De bello gallico* et Arthur apparaît comme un conquérant, vengeur des Celtes contre les Romains.

La *Vita Merlini*, de la main du même auteur, et qui est, elle, d'un imaginaire échevelé, nous donnera quelques renseignements complémentaires sur le départ du Roi. Il est parti après la bataille de Camlann, sous la direction d'un nautonier nommé Barinthe, dans l'île d'Avallon. Sa soeur Morgane, reine de ces lieux, l'y a conduit, l'y reçoit et l'y soigne, en attendant de pouvoir le ramener parmi nous.

À tout prendre, on penserait volontiers que ce n'est pas la première fois qu'il part et qu'il revient. Son combat contre les Saxons, vers le V^e siècle de notre ère, assez peu authentifié à vrai dire, aurait déjà pu être le retour d'un dieu qui procède par avatars, qui revient quand son peuple a besoin de lui.

Robert Wace

Le clerc Robert Wace, originaire de Jersey, connaissait bien évidemment les traditions armoricaines. Il traduit du latin en français l'oeuvre de Geoffroy de Monmouth, mais il y ajoute deux éléments très caractéristiques : la forêt de Brocéliande et la Table Ronde.

La forêt de Brocéliande, — bois merveilleux qui évoque irrésistiblement le *nemeton*, le temple extérieur des druides, ainsi que la fontaine de Barenton — se trouve en Bretagne armoricaine, sur le territoire du comte Geffroy. Elle est le lieu des aventures des chevaliers. Nous ne sommes plus là dans l'histoire monmouthienne, mais dans le légendaire.

Quant à la Table Ronde, cette association de chevaliers, paraît également mythique. Tout se passe comme si Wace, ayant lu et traduit

Geoffroy de Monmouth, l'ait trouvé trop sec, trop dénué de cet imaginaire qui fleurit cependant dans la *Vita Merlini* et ait voulu l'enrichir de quelques traits tirés d'une tradition sacrée.

Chrétien de Troyes

Enfin, Chrétien de Troyes vint. Avec lui apparaît vraiment le merveilleux. Ses quatre récits, Erec et Enide, Lancelot ou le Chevalier à la charrette, Yvain ou le chevalier au lion et Perceval, le conte du Graal, appartiennent à toute autre source que l'*Historia Regum Britanniae* de Monmouth. Le roi, sa famille et ses chevaliers évoluent dans un monde de légende, dans la forêt peuplée de demoiselles, sur des gués mystérieux et dans des châteaux de rêves où apparaissent des processions de lance et de vase.

Erec, dans Erec et Enide, remet en usage la coutume de la chasse au cerf blanc. Il sera ainsi entraîné dans une série d'aventures où il rencontrera celle qui deviendra sa femme, Enide, et tout se terminera par un mariage à Nantes.

Yvain ou le Chevalier au lion conte comment le chevalier Yvain (Yves, Ewen) fut amené à combattre, près de la fontaine, le gardien des lieux, le Chevalier Noir. il conquiert ainsi la femme de celui-ci qui devient son épouse.

Lancelot ou le chevalier à la charrette conduit l'amant de la reine Guenièvre, Lancelot du Lac, d'abord sur une charrette infamante, puis au Gué de l'Épée et dans le royaume de Meléagant où il est emprisonné, mais dont il délivre finalement les victimes.

Perceval ou le conte du graal nous raconte comment Perceval, après avoir quitté sa mère non sans troubles, parvient enfin au château du Graal où il voit défiler la procession du merveilleux vaisseau. Comme il n'a pas su prononcer la question qui eût délivré le pays de l'enchantement, il est condamné à errer d'aventures en aventures, jusqu'au moment où il reviendra. Mais le roman est inachevé et nous ne connaissons pas, de la main de Chrétien, la fin de la légende.

Les quatre personnages en cause dans ces récits rappellent les quatre piliers du monde constituant des branches de la croix, christianisés parfois, sous la forme des quatre évangélistes.

La chasse au cerf, comme le gué de l'Épée, ou la fontaine merveilleuse, ou, à plus forte raison, le Graal, sont des éléments fondamentaux de la tradition bretonne. Il semble bien qu'il s'agisse dans tout cela d'une mythologie qui ne peut être que druidique. Le corpus arthurien ne serait autre que l'ensemble des récits fondamentaux conservés par les Bardes.

Arthur et sa famille

Nous avons dit qu'Arthur était le roi des pierres, de Artua, les pierres en celtique. On a vu en lui aussi l'Ours, mais c'est moins certain. L'Occident européen a été dominé par le culte des pierres depuis 6 500 ans, et non par le culte de l'Ours. L'Ours a une importance toute relative. La Pierre par contre n'abandonne pas l'Histoire : mégalithes, tumulus, stèles hautes et stèles rondes, croix monolithes et, pour finir, la pierre philosophale dans l'Alchimie.

La pierre est un homme pétrifié. Toutes les pierres dressées le sont. La pierre permet à l'homme de continuer à vivre, de prolonger son temps sur la terre. Ainsi aussi de la pierre philosophale dont le sens est la prolongation de la vie. La Pierre est toujours là, depuis l'époque néolithique, inaltérable. L'Empereur est pierre. De là, ce côté à la fois éternel et sans mouvement de la monarchie arthurienne.

Dans *Perceval ou le conte du graal*, les reines viennent interroger Gauvain. L'une d'entre elles avoue : « C'est encore un enfant, le roi Arthur. S'il a cent ans, il n'a pas davantage, il ne peut pas avoir plus. » Elles parlent bien sûr selon la durée de l'Autre Monde.

Arthur est le chef d'une famille divine qui règne sur la Bretagne. Il a deux sœurs, Morgane et Anne. La première a épousé le roi Urien, mais aussi le comte Guyomarc'h de Léon, et probablement beaucoup d'autres encore, car elle n'est point chaste. C'est même la femme la plus luxurieuse de Bretagne, la fée des eaux.

Anne est la femme du roi Lot de Lodonésie, qui est sans doute le dieu Lug et qui règne sur la Deuxième Lyonnaise ou Lugdunaise.

Nous la connaissons aussi par les Généalogies galloises où elle figure en tête, dans le passé lointain, à l'origine des Bretons, avec son mari Beli. Nous la connaissons aussi parce qu'elle règne sur la palud sacrée, au centre du Nemeton des Osismes, *santez Anna ar Palud*.

Anne et Lot ont un enfant, Gauvain, le Faucon Blanc, qui défend les côtes d'Armorique. Il commande à Goulien dans le cap Sizun et à Goulven au pays de Léon. Il est l'héritier du roi Arthur.

L'épouse d'Arthur s'appelle Guenièvre. Peut-être vient-elle de l'intérieur de la Gaule. Elle serait de Bourges, elle appartiendrait au peuple des Rois du Monde, ou Bituriges, que cela ne serait pas étonnant. Comme il se doit à la reine des reines, elle trompe son mari, elle lui fait porter des cornes, comme un cerf ou un taureau. L'écu de son cœur est Lancelot du Lac, qui a été élevé par une fée, sous la surface du lac de Diane. Diane, évidemment, c'est Brigid, la déesse de l'enfantement.

Lui ne s'en soucie guère. Il est le Roi. Il a un penchant incestueux pour sa soeur Morgane dont il a peut-être un fils, Mordred. Il est le vainqueur des douze batailles mythiques, à la ressemblance des douze travaux d'Hercule. Il combat les géants d'Armorique, celui du Mont Saint-Michel et celui de la Lieue de Grève et en est vainqueur.

On le retrouve à Camlann dans un combat contre

Mordred, et c'est là qu'il est blessé à mort. Camlann est situé au centre du plateau de Plouyé, au voisinage de la très ancienne Cité de Huelgoat. Blessé à mort, mais non point mort. Car Arthur ne meurt pas. Et il ne mourra pas, puisqu'il ira en Avallon en compagnie de Morgane.

Le Lancelot en prose

Le *Lanzelet* d'Ulrich von Atzikhoven, en haut-allemand, le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes sont sans doute les sources du Lancelot en prose. Le fils du roi Ban de Benoïc a été élevé par une fée. Il devient le meilleur chevalier au monde et l'amant de la reine Guenièvre, femme d'Arthur. Il traverse mille aventures, notamment avec le défi de Galehaut, le fils de la Géante, le seigneur des Étranges Îles.

Il est remarquable que l'adultère de sa femme ne trouble guère le roi Arthur, comme s'il s'agissait là d'un fait normal et qui ne mérite guère attention de la part du souverain. Yseult troublait encore quelque peu son mari par son comportement avec Tristan. Mais Guenièvre, point.

C'est là en effet l'une des triades des Bretons, la femme entre les deux hommes, le vieux souverain et le jeune amant. Lancelot cependant n'a pas l'étoffe d'un roi. Il ne prendra pas la place d'Arthur. Il n'y pense même pas. Voir donc dans Guenièvre la Souveraineté est un leurre. Guenièvre de toute façon ne saurait refléter une notion

aussi abstraite que la souveraineté. Les Bretons

sont comme Abailard des nominalistes : il n'y a là rien qu'un mot.

Merlin

Pour Geoffroy de Monmouth, Merlin était un poète et un prophète.

On le nommera bientôt Enchanteur, c'est-à-dire Mage dont la parole est efficace pour la modification des hommes. Il est capable, comme la harpe irlandaise, de faire rire, pleurer ou dormir. Il paralyse, comme les druides de Mona, au dire de Tacite, il fascine, comme nous le verrons dans le roman de Claris et Laris, où il hypnotise les hypnotiseurs (1268). Son action est bénéfique : ce n'est pas un sorcier.

Il est né des rapports d'une nonne prétendue chrétienne et d'un diable, entendez le Cornu, Kernunnos, dieu de l'Autre Monde. Dès son enfance, il a montré des pouvoirs merveilleux.

Il y aurait deux Merlin, ce qui est ma foi bien possible, le Merlin des forêts et Merlin Ambroise dont les bois de Huelgoat conservent un souvenir avec la chapelle de St- Ambroise.

Peut-être s'agit-il de ce dieu au marteau qui, sous le nom de Sukellos, semble avoir présidé au décès. Merlin en effet, c'est un marteau et, en breton, on l'appelle aussi Mellin, de mell, le marteau.

On le dit endormi en Brocéliande par les pouvoirs qu'il a donné à Viviane la fée. Il s'agirait là d'une explication de la disparition du peuple breton de la scène politique de l'Europe. Le roi Arthur est parti

dans l'Autre Monde, Merlin s'est endormi. Pour un temps, l'individualité des Bretons subit une éclipse, mais ce n'est qu'un moment de l'histoire et le roi Arthur reviendra quand Merlin sera réveillé.

Les derniers romans

Il y a d'autres romans de la Table Ronde. Nous ne nous y attarderons guère, car ils sont postérieurs et ont dû faire l'objet de modifications dont nous sommes mauvais juges. C'est le cas notamment de l'oeuvre de Robert de Boron ou de celui qui se cache sous ce nom. Ainsi du roman de l'histoire du Graal qui est une tentative de christianisation.

Mais *La mort le roi Artu* date de 1230 et les comportements, les jugements sont modifiés par rapport aux oeuvres premières du XII^e siècle : Guenièvre est une femme adultère, la convivialité de la cour d'Arthur a disparu, Arthur lui-même combat Lancelot.

Dès lors, il n'est plus possible de voir là l'image à peu près authentique de la société celtique mythique.

Chapitre XXV : La chasse au cerf

Courre le cerf

Le Cerf qui présidait aux inhumations d'Hoedic et de Tevieg, le Cerf de Cernunnos, sculpté sur l'autel de Paris, le cerf qu'on honorait « en faisant le cerf ou le

faon», n'ont pas disparu au moyen âge. Leur présence est constante.

Dans la vie de sainte Ninnog, il est rapporté qu'un cerf poursuivi par le prince Erech et ses chiens vint se mettre sous la protection de la sainte qui la lui accorde. Les chiens ne peuvent passer outre les limites du monastère et le chasseur découvre la biche couchée aux pieds de la sainte.

Saint Ke, de même, protège un cerf et refuse de le livrer au prince Theodoric. Celui-ci, furieux, enlève à Ke sept boeufs et une vache qu'il lui avait donnés et les emmène chez lui. Autant de cerfs s'en viennent alors pour se faire atteler à la charrue.

Dès les premières pages du premier livre de Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, il est question du cerf. Aux vers 36, 37 et 38 du poème, le roi Arthur annonce qu'il veut chasser le cerf blanc pour remettre la coutume en honneur. Elle n'est pas si lointaine d'ailleurs qu'on ne sache que celui qui tue le cerf blanc

*Per reison beisier lui estuet
Des puceles de vostre cort
La plus bele...*

« en bonne règle, doit baiser la plus belle des jeunes filles de votre cour ». Le mot baiser est ambigu au XII^e siècle, comme il l'est au XXI^e.

Mais le roi Arthur, qui a tué le cerf blanc, rétablira la légitime coutume en homme courtois. Il donne le baiser à Enide.

Dans *Guillaume d'Angleterre*, la chasse au cerf conduit le roi sur le terrain de l'ennemi. Nous retrou-

vons le cerf et la biche blancs dans plusieurs lais. Il y a au moins trois chasses de ce genre. Tyolet chasse le Cerf blanc, Guigemar la biche blanche et Guingamor le sanglier blanc.

Il y a des hommes au Cerf, saint Telo, saint Edern. À Lannedern, sur le Calvaire, on voit saint Edern monté sur son cerf. Une statue de bois, à l'intérieur du choeur, représente la même scène tandis qu'au tombeau le cerf est placé sous les pieds du saint.

À Cast, devant l'église, on voit, sculptée dans la pierre et disposée dans le placître, la Chasse de saint Hubert. il s'agit évidemment d'une appropriation. Le saint celtique a laissé la place à un personnage germanique, mais la scène fondamentale est la même. Le cerf apparaît, la croix entre les bois, au chasseur qui s'agenouille devant lui.

Manger le cerf

La chair de cerf joue un rôle tout particulier. Dans Perceval, c'est le menu du repas du Graal. On peut donc penser que c'est la communion par excellence avec la chair qui introduit à la renaissance.

Si, par la suite, on parle du sang du Christ dans le calice, c'est que la religion nouvelle a institué une nouvelle communion et un nouveau mode de résurrection. D'une part, le Cerf sacrifié par le rituel de l'hallali, de l'autre, le sang du Christ obtenu par la mise sur la croix et recueilli par les anges.

La mort du cerf n'est pas banale. Elle est rituelle. La chasse et le décès sont organisés, accompagnés de

sonneries. La mort du cerf est une apothéose. Parce que le cerf ne meurt pas vraiment, mais il est gage de résurrection. D'ailleurs, le cerf blanc ne peut pas être atteint. Il échappe à ses poursuivants et les transporte dans un espace merveilleux.

Le propre de l'animal est de perdre ses bois. Par là même il appartient à l'Autre Monde. il manifeste la transmutation universelle, le changement de forme perpétuel sans que l'esprit ne soit atteint dans a personnalité. Les bois se renouvellent, tandis que le cerf reste lui-même. Ainsi est mis en évidence une part de l'existant qui ne cesse pas.

Lorsque les chasseurs participent à la communion de la chair de cerf, ils transforment celle-ci en leur propre chair, qui devient ainsi susceptible de la transmutation. Une distinction s'opère entre la forme et l'être, une séparation devient possible. La dissolution n'entraîne pas l'esprit, mais il s'opère un solve qui se continuera par un *coagula*.

La chasse au cerf et la manducation qui la suit nous ramènent à l'Alchimie. Elles sont l'Alchimie même, puisqu'il s'agit de la transformation de l'homme par la chair de cerf. Le principe de la communion, dans toutes les religions et tous les rituels du monde, est de s'assimiler la puissance inhérente à celui que l'on mange. Le propre du cerf étant le pouvoir de métamorphose, manger l'animal reviendra à devenir ce qu'il est, pouvoir de métamorphose.

L'excoriation

Lorsque le cerf a été tué, il est dépecé. Et pour

cela, il faut, bien sûr, suivre un plan rigoureux. Nous sommes en effet au moment crucial de l'oeuvre, la « déformation » de la forme précédente. Ce passage capital nous est fourni par Gottfried de Strasbourg, dans sa version de Tristan et Isolde (vers 1200). Tristan, marchant dans la forêt en pays étranger, rejoint la chasse au moment où un cerf dix cors se rend aux abois. On l'a abattu et l'on commence à le dépecer de façon assez rustique, selon la mode du pays. Quand Tristan s'en aperçoit, il intervient pour que la bête ne soit pas partagée comme un porc. Invité à montrer ses connaissances, le jeune veneur ne se fait pas prier.

La scène suivante, l'excoriation du cerf, selon l'expression employée par Tristan, nous est décrite avec minutie, ce qui nous en montre l'importance. L'opération se déroule en trois temps : le dépeçage, la fourchée et la curée.

Le dépeçage commence par une incision qui va du museau jusqu'aux pattes de derrière. Les quartiers de devant sont alors dépouillés à droite, puis à gauche. Les cuissots arrière de même. Il enlève la peau et la dispose sur le sol. Il détache l'avant-train du poitrail : les quartiers sont mis à part. Le poitrail est séparé de l'échine, mais trois côtes sont laissées en place. Les cuissots sont alors détachés ensemble, c'est-à-dire en y comprenant le cimier, la pièce de viande qui les relie.

Des valets enlèveront ensuite la panse jusqu'à l'intestin.

Les pièces sont enfin disposées en ordre, le poitrail, les quartiers, les flancs et les pattes.

Vient alors le moment de la fourchée. L'on coupe

une branche fourchue sur laquelle le veneur place le foie, le péritoine et les lombes, les testicules. La fourchée ainsi disposée sera portée par un valet.

La curée est alors préparée. La fressure est nettoyée des pièces adventices, le coeur est coupé en quatre en forme de croix, la rate et les poumons sont séparés de la fressure. Le tout est disposé sur le cuir de la bête avec la panse et les intestins, la fressure et le gosier. La tête avec la ramure est placée en dehors, près du poitrail avec les pièces majeures. Les chiens sont alors appelés pour dévorer tout ce qui se trouve sur le cuir.

Puis, chacun prend sa part, l'on tient la tête du cerf à la main pour la transporter à la Cour et l'on se met en route pour le retour.

Les cornes de cerf

La corne de cerf se dit en breton *bann* et *bann hed*. Il y a en Bretagne un lieu qui porte le nom de *Caer bann hed*, c'est-à-dire la citadelle de la corne de cerf et cet endroit est particulièrement remarquable parce que c'est là qu'est enterré le roi Marc. C'est Wrmonoc, moine de Landévennec, qui nous le dit dans sa *Vie de saint Pol de Léon*.

Nous pensons avoir trouvé le site de *Caer bann hed* : c'est le sommet du Menez Hom, tout voisin de Tregarvan, au-dessus du cours du Garvan et de Stang-Garvenig.

Il domine aussi la chapelle de sainte Marie, qui n'est autre que la déesse Brigitte, encore appelée la Marie. C'est, bien sûr, l'Ahès des Osismes qui règne

sur la baie de Douarnenez et la ville d'Is engloutie. Ils se sont rencontrés autrefois, le roi et l'anguille, aux détriments de Marc'h.

D'autres lieux sont en relation avec les cornes de cerf : un lieu-dit en Brocéliande, entre le Manoir du Tertre et les Forges de Paimpont, un grand échangeur sur la voie express de Brest à Nantes, à proximité de la Vilaine.

Qui est le Cerf ?

Il n'est pas très difficile de reconnaître qui est le Cerf. On ne trouve guère, dans les croyances antérieures, de traces du grand Cornu, si ce n'est dans la tradition celtique, très précisément, en la personne du dieu Cernunnos.

On dira bientôt que le Christ est le Cerf, le grand Cerf blanc de Brocéliande.

Chapitre XXVI : La fontaine de Barenton

La source de Bel

C'est Robert Wace, en 1160, qui fit connaître la fontaine de Berenton, dans un ouvrage appelé le Roman de Rou. Elle est située,

nous dit-il, dans la forêt de Brocéliande :

La fontaine de Berenton

Sort d'une part lez le perron.

*La fontaine de Barenton
sort d'un côté près de la grosse pierre.*

La citation de Wace est sa première mention dans l'histoire, mais l'on peut penser qu'elle coulait là depuis bien longtemps.

Cette fontaine est pourvue de propriétés merveilleuses. Il suffit d'y puiser de l'eau avec un cor et de la verser sur la grosse pierre voisine, le Perron de Bel-lanton, pour déclencher la pluie. On y rencontre aussi les fées et quantité d'autres merveilles. En particulier, il s'y déroule des combats, et les grands cerfs y viennent. Il y aurait même un trésor non loin dont on dit qu'il sera découvert un jour par deux frères et que l'un tuera l'autre.

On ne voit généralement pas le fond même de la source. Une couche de terre le recouvre. Mais en 1893, on le dégagea et l'on put voir alors qu'il était dallé de belles pierres entre lesquelles l'eau jaillissait. Ce jaillissement prend parfois une allure très particulière.

La Fontaine, en effet, a la propriété de bouillonner ; c'est-à-dire, en fait, d'émettre des bulles de gaz, les unes grosses, les autres petites.

À certains moments, elle s'excite, elle émet une abondance de gros bouillons. À d'autres, elles se calme et l'on a du mal à la faire parler. Car tout cela ressemble à un langage qu'on peut entretenir avec elle.

La Fontaine ne manque pas de facultés médicinales. Elle guérit la rache des enfants et la gale. Pour traiter,

on baigne dans le bassin ou bien on se recouvre d'une chemise trempée dans l'eau. Mais, comme toutes les fontaines dont on rapporte l'origine aux druides, elle est également utilisée contre les maladies psychiatriques et les troubles nerveux.

Un gardien veille sur elle. C'était autrefois un chevalier, l'époux de Lunette, qui la défendait contre toute agression. Il avait vaincu tous les intrus lorsqu'Yvain, de la Table Ronde, le provoqua un jour. Le combat fut terrible, mais Yvain l'emporta. Il épousa sa veuve et prit le relais.

On l'appelait Berenton, Belenton. Il s'agit probablement de la *source de Bel* : c'est le sens du vieux breton *Bel andon*. C'est évidemment la première des sources de Bretagne, celle du dieu Belenos. On lui donne des épingles pour la faire sourire. On dit alors Ris, ris, fontaine de Berenton, et je te donnerai une épingle.

Fontaine et perrons

C'est la plus ancienne des fontaines nommées dans nos vieux récits. Telle qu'on peut la voir aujourd'hui, après 840 ans d'histoire et les merveilles (donc le caractère sacré) qu'on en rapporte, elle est cependant nue, sans aucune christianisation. Elle est juste enfermée dans un cercle de pierres, mais elle n'a pas d'édicule qui la surmonte. C'est une fontaine totalement libre.

Il n'en fut sans doute pas toujours ainsi. En 1846, le *Magasin pittoresque* la représentait recouverte d'une dalle assez grande, de telle sorte qu'elle ressemblait à une petite grotte. Le fait est confirmé par les dires

d'une vieille femme qui, âgée de plus de 70 ans en 1889, raconta à Félix Bellamy que, dans son enfance, la fontaine était ainsi recouverte « de larges pierres ».

En 1467, la Charte du comte de Laval, relative à la forêt de Brocéliande, parle de la fontaine :

« Art. 67. — Item, auprès dudit breil il y a un breil nommé le Breil de Bellanton, et auprès d'iceluy il y a une fontaine nommée la fontaine de Bellanton, auprès de laquelle fontaine le bon chevalier Ponthus it son armes, ainsi qu'on peut voir par le livre qui de ce fut composé.

Art. 68. — Item, joignant ladite fontaine, il y a une grosse pierre qu'on nomme le Perron de Bellanton, et toutes les fois que le seigneur de Monfort vient à ladite fontaine, et de l'eau d'icelle arouse et mouille le perron, quelque chaleur, temps sûr de pluie, quelque part que le vent soit, soudain et en peu d'espace, plutôt que ledit seigneur n'aura pu recouvrer son chasteau de Comper, aini que soit la fin d'iceluy jours plera en pays si abondamment que le terre et les biens estans en icelle en sont arousés et moult leur profite ».

Avant la Révolution, on venait chaque année de Concoret à la chapelle de Belanton. Même après la démolition de la chapelle, on continua d'y aller et seule la Révolution interrompit le rite. Il fut repris en 1827. Au mois d'août de 1835, à l'occasion d'une très grande sécheresse, le rite fut recommencé une fois encore avec croix et bannières, tandis que les cloches sonnaient. On invoqua saint Mathurin, qui aurait été

le patron de l'ancienne chapelle, et le pied de la croix fut trempé dans l'eau « à plusieurs reprises », sans doute trois fois. La pluie se déclencha très rapidement, elle fut très abondante et elle reprit le lendemain.

La christianisation fait totalement défaut aujourd'hui, ce qui n'a pas toujours été le cas. Il y aurait eu autrefois une chapelle, et même un monastère. Ce serait là même que le couvent d'Éon de l'Étoile aurait été bâti. Mais il y a très longtemps que tout cela a disparu. En 1795, date à laquelle l'abbé Guillotin la mentionne, existait une croix de bois. En 1837, celle-ci se trouvait toujours là, mais en mauvais état : c'est ainsi que la vit Hersart de la Villemarqué, lorsqu'il vint à Barenton.

Depuis, il n'y a plus rien. Une petite logette avait été établie dans le mur du fond pour mettre une statue de saint Joseph, mais il y a belle lurette que la statue n'existe plus, ni non plus d'ailleurs le mur.

Aujourd'hui, où la source n'est plus à la dévotion d'aucun saint, mais où elle vit seule, des visiteurs viennent jusqu'à elle par milliers, au point qu'on est parfois obligé de la défendre de leurs assiduités. Leur révérence va à l'eau qui bout, à la présence des fées. Ils attendent le salut et la bénédiction.

Trois éléments du rituel druidique

L'on remarquera que les trois éléments du rituel : la fontaine, la pierre et l'arbre sont ici réunis.

La fontaine est aujourd'hui volontairement modifiée en une sorte d'utérus par un parement de petites

pierres. Elle était, on l'a vu, précédemment en forme de grotte et recouverte d'une large dalle. Mais, de toute façon, elle est avoisinée par la grosse roche, le Perron, qui joue son rôle dans le rite de la pluie.

Quant à l'arbre, nous sommes ici en forêt. Des essences ont été plantées à côté de la margelle, dans le but précis d'ombrager ou de protéger la fontaine. Il y a là un pin, un chêne et un bouleau.

La pierre enceint l'eau vive. La pierre accompagne le bassin. La pierre est le centre du rite de la pluie. Une relation ésotérique relie la roche à l'eau.

Mais il y a ici beaucoup plus, parce qu'il y a un langage et même une conversation. On ne traite pas la fontaine comme un objet, mais comme une personne. En particulier, on parle avec elle. Combien de conversations ai-je vu ainsi se produire, qui commençaient par le jet d'une aiguille. La source répondait, parfois après s'être fait prier, par des bouillonnements plus ou moins intenses. Parfois, elle est bavarde, parfois elle est réservée, mais elle aime manifestement ceux qui lui parlent.

Il s'agit bien d'un être animé. On ne lui commande pas, elle fait comme elle veut et ce qu'elle veut, mais l'ayant toujours fort bien traitée, je n'ai jamais rencontré que gentillesse de sa part.

Chapitre XXVII : L'alchimie

Hermès Trismégiste (II^e, siècle) et l'École de Chartres

La traduction de l'arabe, en 1142, d'un texte intitulé *Dialogue du roi Khalid et du philosophe Morienus* par un certain Robert de Castre marquerait le début de l'alchimie en occident. Le roi en question serait Khalid ibn Yezid, mort en 704, dont il n'est pas prouvé qu'il se soit jamais intéressé à l'alchimie. Quant à Morienus, ce serait un alexandrin, disciple de Stephanos, au VII^e siècle. La tradition veut cependant que ce soit par la rencontre de Morienus et de Khalid que les Arabes aient connu l'alchimie.

L'on ne sait rien de cet ouvrage et Robert de Castre lui-même est environné de brumes. Il s'agirait d'un britannique, mais sans qu'on puisse préciser plus avant, pas même s'il était de Chester ou de Ketton.

En fait, l'année 1142 paraît bien tardive pour marquer les débuts de cette science en occident. Abélard, mort précisément en 1142, connaît déjà un passage d'Hermès Trismégiste, tenu par tous comme le père de l'Alchimie, et il le cite. Le texte en question est un extrait de l'ouvrage *Advenus quinque baereses*, chapitre III de l'Asclepius, tel qu'il apparaît dans le Pseudo-Augustinus.

On peut penser d'ailleurs qu'Abélard connaissait aussi le vrai saint Augustin, donc les citations des chapitres 23, 24 et 37 du *De civitate Dei* où l'évêque d'Hippone mentionne Hermès,

Thierry de Chartres, dans la première moitié du

XII^e siècle, cite Hermès Trismégiste dans son *De septem diebus*. La phrase n'est pas sans intérêt : « Ce qu'en vérité Mercure prétend dans le Dismégiste, où il affirme et soutient que tout est un ». Tout est un, c'est l'ancien *En to pan* des alchimistes.

Bernard Silvestris, encore appelé Bernard de Tours, dans le *De mundi universitate* publié avant 1148 et dédié à Thierry de Chartres, semble lui aussi connaître Hermès. Le terme d'« oyarses » qu'il emploie serait le « ousiarkhès » du grec, la substance-principe.

Jean de Salisbury, dans le *De septem septenis 7* cite la mention du PseudoAugustinus et « un extrait d'un traité hermétique inconnu, peut-être un ouvrage d'astrologie ou d'alchimie avec quelques développements d'ordre général, traduit de l'arabe ou du grec. » Il mentionne encore Hermès Trismégiste dans son *Polycraticus 11, 28*. Jean de Salisbury est plus jeune que les précédents. Il meurt en 1180.

Thierry de Chartres, Bernard Sylvestre et Jean de Salisbury appartiennent à cette curieuse École de Chartres, dont on ne sait pas très bien la doctrine véritable, si ce n'est qu'elle était platonicienne et qu'elle supposait l'intervention des arts libéraux et de la dialectique avant la connaissance de la théologie.

On serait donc amené à penser que l'origine de l'alchimie en occident est antérieure à 1142 et à Robert de Castre. Il est impossible toutefois de remonter plus haut que la citation d'Hermès Trismégiste sous la plume de Pierre Abélard, également de cette date.

Michel Scot (1175-1235)

Le premier alchimiste reconnu fut Michel Scot. Comme son nom l'indique, il était irlandais. Certes, à son époque, l'église celtique n'existait plus en Irlande. Même en Bretagne, son temps s'achevait, puisqu'elle avait perdu depuis 1199, son siège archiépiscopal et que désormais l'Armorique, privée de son indépendance religieuse, dépendait de Tours. L'esprit du celtisme religieux devait cependant vivre encore et il est permis de penser que Michel Scot en ait été l'héritier.

L'on sait assez peu de choses de lui. Il aurait vécu à Tolède en 1217. Il parlait couramment l'arabe et il est évident que les relations avec les musulmans ont dû être importantes en Andalousie à cette époque. En 1224, il fut désigné comme archevêque de Cashel, mais il refusa et préféra s'attacher à la cour de Frédéric II en 1227.

Michel Scot paraît avoir consacré sa vie à l'alchimie et à la magie, ce qui paraît tout de même un peu curieux pour un évêque catholique. Il faisait dépendre en fait l'une de l'autre. Il est l'auteur d'un *Ars Alchemiae*.

Son oeuvre est-elle arabisante ? La chose est loin d'être évidente. Malheureusement, il existe trop peu de textes arabes traduits en français, et même édités, pour tenter une comparaison avec les écrits de Michel Scot et avec ceux de ses successeurs

Ce qu'on peut reconnaître avec certitude, c'est que les premières illustrations alchimiques, qui se manifesteront à la fin du XIV^e siècle, avec notamment le

Bouc der Heimelicheden van mire vrouwen alkemen, n'ont absolument rien à voir avec la tradition arabe, pas plus que le tarot, à la même époque.

Ce type de représentations se produit tout d'un coup, sans préparation d'aucune sorte. Entre le XII^e et le XIV^e siècle, il y a eu manifestement contamination par des éléments différents de ceux de la tradition arabe, transformation des données, soit qu'il s'agisse d'une réflexion nouvelle qui s'introduit dans les manipulations arabes et qui les modifie sensiblement, soit qu'une science antérieure à l'arrivée des textes arabes vienne maintenant à la connaissance des lettrés et institue la symbolique.

Entre le XII^e et le XIV^e siècle, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts et l'arabisme, s'il y en eut, a bien pu s'effacer. Cependant, comme l'a fort bien noté Jacques van Lennep¹³⁷, les compositions symboliques que l'on voit apparaître avec le Bouc de Constantinus « paraissent relever d'une tradition antérieure ».

De cette tradition, nulle trace. Le système de Constantinus est centré sur des dieux d'apparence latine et sur des représentations parfaitement occidentales, la fontaine, l'arbre et le rocher. Il en est de même du Gratheus, puis du Livre de la Sainte Trinité (1410) et, d'une façon générale de tous les autres.

Il est bien évident que nous sommes ici en présence d'un usage qui n'est pas né avec le Bouc de Constantinus, mais remonte avant lui : ne daterait-il pas de

¹³⁷ Jacques van Lennep, *Alchimie* p. 45.

l'époque des dieux eux-mêmes et des lieux interdits par l'Église dès le VI^e siècle ?

Ce qui est certain, c'est que l'Alchimie qui se dessine n'a rien d'arabe, quoiqu'on en dise. Certes, des mots arabes ont pénétré dans la langue de la chimie, le nom même d'alchimie, celui d'alcool et d'alcali. On a traduit Rhazès et Geber, dès 1134, paraît-il. Mais il n'y a pas beaucoup de relations entre l'alchimie qui pointe et celle des Arabes.

Si la plupart des textes ne sont pas décryptés de leurs manuscrits, il n'en reste pas moins que lorsqu'on lit les dix traités d'alchimie, récemment publiés en français, on n'y retrouve ni le fond ni la forme des textes latins. L'on y verra de notables différences, l'importance accordée à l'huile par exemple qui n'apparaît nulle part dans les ouvrages occidentaux, ainsi que celle de l'élixir. On n'oubliera pas, en outre, que l'alchimie arabe serait d'origine grecque et qu'elle peut de ce fait présenter de notables ressemblances avec une alchimie d'expression latine.

Les traités arabes ne sont évidemment pas illustrés de figures humaines. Les ouvrages en latin qui les reproduisent portent des représentations d'instruments de laboratoire, comme si l'apport des Arabes avait été essentiellement des ustensiles.

La connaissance même partielle d'Hermès Trismégiste, que nous avons signalé antérieurement à Robert de Castre, laisse tout de même à penser que l'accès direct aux Grecs a précédé la connaissance des Arabes. On se trouve ici dans la même situation qu'avec Éon de l'Étoile. Le rapprochement entre l'hé-

réciarque breton et les éléments du gnosticisme suggère que le gnosticisme se soit répandu en Gaule dans le second siècle de notre ère, ce qui est quasiment prouvé, et qu'il se soit maintenu ensuite pendant près d'un millénaire sans qu'on en ait parlé. Si Valentin a pu se maintenir ainsi, pourquoi pas Hermès?

Cependant, là encore, les relations sont minces entre Hermès Trismégiste d'une part, les textes et les illustrations à partir du XII^e siècle d'autre part. En fait, ces derniers ne ressemblent à rien de ce qui pourrait être une tradition autochtone, qu'aurait pu porter par exemple Michel Scot et Robert de Castre.

Les dieux

L'alchimie qui apparaît au XII^e siècle en Europe est une alchimie nouvelle. L'illustration y prend une place telle qu'en quelques siècles, elle tendra à remplacer les textes.

Cette illustration représente, au début, les dieux. Elle est franchement et d'emblée polythéiste, ce qui évidemment, n'est pas le cas de l'alchimie arabe.

C'est de 1243, en tout cas d'avant 1250, que date le manuscrit de Vienne 2378, qui est de Michel Scot. Jean Seznec, qui l'étudie dans son ouvrage sur « La survivance des dieux antiques », parle d'une oeuvre « astronomico-astrologique » et fait remonter les images des dieux qui l'illustrent à une origine babylonienne ancienne. Il suit, à cet égard, l'opinion affirmée par Saxl.

Nous manquons de référence pour en juger. Nous

n'avons pas accès au manuscrit de Vienne, non plus qu'aux manuscrits arabes qui permettent le rapprochement, de telle sorte que nous sommes réduits, pour en juger aux reproductions publiées par Seznec dans son ouvrage, reproductions d'ailleurs incomplètes.

Cela dit, nous ne voyons pas ce qu'il y a de babylonien dans ces images.

Seznec parle par ailleurs de constellations nouvelles reproduites dans le manuscrit et qui seraient d'origine arabe. Ce serait « l'étendard » et le « joueur de vielle » : il n'y a rien là de proprement arabe.

Mais voyons de plus près les éléments dont nous disposons. Le folio 12v du manuscrit est reproduit. Il représente quatre divinités, désignées par leur nom latin : Saturnus, Jupiter, Mars et Vénus.

Saturne d'abord : c'est le premier, le plus important. Il tient une faucille montée au bout d'une longue hampe. Sa coiffure est curieuse, on ne sait ce qu'elle évoque exactement. Il semble s'agir essentiellement d'un dieu des morts : l'instrument tranchant qui coupe les épis de blé est le même qui jette bas la vie des hommes. Le Saturne latin était également représenté muni d'une faucille. C'est évidemment Cronos et bien sûr Cernunnos.

Jupiter, coiffé d'une mitre, tient une fleur de lys comme sceptre, des gants à sa main gauche. Il a devant lui un plateau avec des objets divers, une coupe, un plat avec un poisson, un couteau. Il s'agirait donc d'un évêque, c'est-à-dire du détenteur du pouvoir spirituel.

Ce Dieu-évêque ne saurait bien sûr se réclamer de

l'autorité chrétienne. Alors quel est-il ? La table qui est devant lui, couverte d'objets, n'est pas sans rappeler celle que l'on fera figurer dans la Lame 1 du Tarot : le Bateleur, celui qui tient la baguette magique.

On a vu que dans le Bouc de Constantinus, le porteur de mitre est Mercure et non Jupiter.

Mars avec des armes. C'est le pouvoir militaire, toujours et partout le même. On peut lui donner le nom qu'on veut.

Vénus tient à la main Lin cercle rond, comme un denier. Ce cercle est marqué d'une croix de type grec. C'est la croix dite celtique qui a peuplé les chemins de Bretagne et les cimetières d'Irlande de ses représentations. Ce cercle même est la reproduction exacte de ceux qu'on voit gravés en Bretagne sur les stèles.

C'est en somme le retour des dieux. On ne les a pas vus représentés depuis la fin de l'empire romain. Martin, archevêque de Tours, en a détruit à foison au IV^e siècle. La présence de Diane cependant se manifeste encore. On la craint, elle et les femmes qui vont avec elle.

Et voici maintenant qu'ils reparaissent.

Le « Bouc der heimelicheden van mire vrouwen alkemen »

De la fin du XIV^e siècle, nous a été conservé le manuscrit de Constantinus, à Vienne Oesterreiche Nationalbibliothek Ms. 2372. Il est écrit en flamand et se nomme Bouc der heimelicheden van mire vrouwen alkemen. C'est, selon Van Lennep, « le plus

ancien document occidental connu, contenant un cycle d'illustrations alchimiques».

Le texte, qui ne nous est pas accessible, commenterait l'illustration.

Le cercle et le triangle

Cercle avec des pieds. Dedans deux cercles, l'un avec croix triple et tête, l'autre avec tête et ondes circulaires. Deux petites croix de part et d'autre de la tête supérieure avec h-m. Deux mains. *Divina temperies* (La juste proportion divine). *Michael...*

Triangle vide. À l'extérieur : Tigris - Asia, Babylonia, Byzance, Salem, Europa, Affrica, Roma, Carthago.

Les quatre cartouches

Au commencement est la croix cerclée avec cinq visages et quatre noms de mer. Les quatre mers sont la Caspienne ou fontaine de mer, la mer Rouge, la mer Occidentale et la Méditerranée.

La Croix est d'eau et l'eau s'écoule à l'extérieur. C'est donc la source, la *fons et origo*, la fontaine du monde. De là, tout vient et là tout retourne. Le cycle de l'eau, le serpent se mord la queue. *En to pan*, le tout est un.

Le deuxième cartouche est celui de l'Arbre, sur lequel la serpente, l'anguille, est juchée. Le couple nu tient chacun un fruit. L'Arbre est le symbole même de l'être humain.

Le troisième cartouche est celui du Rocher. Le pélican est au premier plan. Il y a ici quatre fontaines dont l'eau s'écoule à l'extérieur.

Les quatre fontaines sont celles du couple humain, les trois de la femme et la quatrième de l'homme. Elles sortent de la pierre : l'origine est issue de l'Éternel.

Le quatrième cartouche comprend six animaux, dont trois quadrupèdes et trois oiseaux, un arbre, un triangle.

L'on retrouve ici les trois éléments qui figurent d'une façon absolument régulière dans toutes les condamnations épiscopales, du VIIe au XIIe siècles. Il est interdit de se rendre à la fontaine, de vénérer l'arbre, de faire des offrandes au rocher. Ici, les symboles sont repris. De la pratique populaire, nous les voyons même passer à la philosophie naturelle.

Les douze cartouches

La croix en forme de trèfle et la main bénissante : la première manifestation est celle de la Triade Suprême, à laquelle s'ajoute la Main qui bénit. Ainsi est constituée une croix cerclée, la rouelle gauloise. Nous sommes donc en présence de la totalité qui se déploie dans le temps et l'espace.

Le cartouche suivant porte l'indication : *Ciousmus grece Modus latine*. Peut-être faut-il entendre : « Cosmos en grec et Mundus en latin ». Les deux mots signifient le Monde. Mais Modus c'est aussi l'étendue, la mesure, la juste mesure.

Saturne, ensuite, est désigné comme le plomb. On le représente ici avec le Triple Visage. Il n'y a donc pas de christianisation : Saturne n'est pas la Trinité. Mais il possède la Triple Puissance et c'est par là le plus grand des dieux. Il se rattache évidemment aux

divinités triples du Ier siècle de notre ère, mais aussi à la triple figure de Bayeux.

César remarquait déjà que Dis pater était pour les Gaulois la divinité suprême et le père de tous les Gaulois. Dis Pater était évidemment une latinisation pour le dieu de l'enfer. Celui qui régnait sur le monde souterrain dans le monde celtique s'appelait Cernunnos.

Jupiter est le Cuivre : c'est le Roi et il porte la couronne.

Mars est le combattant auquel est attribué le Fer. On y voit le soldat, le chevalier, d'une façon plus générale, le mâle. Il forme couple avec Vénus, la femelle. on a dit la curieuse analogie entre Mars et le cheval Markos (Marc'h) pour les peuples celtiques.

Sol splendidum, le soleil splendide, est évidemment le luminaire principal. Il n'est pas désigné comme Apollon, Phoebus ou Belenos, mais tout simplement comme le soleil. La tradition est présentée sous sa forme la plus simple.

Venus stagnum, Vénus est dans l'étang : voilà qui est bien proche de la serpente, de l'anguille. On pense à l'étang de Viviane où fut élevé Lancelot du Lac. C'est la divinité féminine du monde occidental qu'on voit reproduit dans les églises, sur les maisons, et racontée dans les contes. Mais il y a là un jeu de mots. Ce *stagnum* est analogue à *stannum*, l'étain. Ce métal appartient par excellence aux îles Cassitérides, aux promontoires occidentaux.

Mercurus, l'Argentum vivum ou Vif Argent, est la Mère de tous les métaux il porte aussi la mitre, c'est l'évêque, c'est le pouvoir spirituel. Voilà qui est tout

de même dérangent, car ce n'est pas à cela que le Mercure romain nous a habitués. Cet Hermès mitré ne serait-il pas autre chose que Mercure ? Ou alors le Mercure celtique ?

Lune ou Argent pur. Il en est de même que pour le soleil. La divinité de la Lune ne se traduit pas autrement que par l'aspect du luminaire.

Terre. On voit ici que nous ne sommes plus dans le domaine astrologique, mais dans la symbolique pure. La terre est évidemment ici non-pas comme une planète, mais comme la déesse terre, celle-là même que l'on invoque pour la cueillette des herbes. En terminologie celtique, c'est ici Ana.

Cercle avec aigle et coq, lièvre et cerf. Il y a quatre animaux. Le lièvre, comme le cerf est, dans la tradition, un animal de l'Autre Monde. Ils sont l'un et l'autre des conducteurs des êtres. Le coq est un personnage, puisqu'il trône au sommet des clochers. L'aigle représente Jupiter dans la tradition romaine.

Mer morte.

Visage, eau et deux poissons : c'est, de nouveau, la fontaine, L'abondance de l'eau dans toutes ces représentations appelle l'attention sur le culte de la source.

On a là sept motifs qui n'appartiennent apparemment à aucune tradition en particulier. Ce sont : la croix triple, le monde, le soleil, la lune, la terre, les animaux et la fontaine. À cela s'ajoutent cinq dieux « romains » : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure. Parmi eux, on remarque que Saturne est représenté sous la figure celtique du Triple visage et que Vénus

est une déesse du lac comme Viviane, Mercure est ambigu. Il est la mère de tous les métaux.

Mars et Vénus forme le couple du mâle et de la femelle, Saturne et Jupiter celui du père et du fils reliés par la pierre.

La fontaine, l'arbre et la pierre : les trois vénéra-tions interdites par les conciles, sont les trois sym-boles de base de l'alchimie.

Les deux alchimies

À qui l'examine d'un peu près, l'alchimie paraît décidément hétérogène. D'une part, un aspect « chimique » qui consiste en un système de recettes, ou mieux : une suite très structurée d'opérations sur les éléments et les métaux qui aboutit à la réalisation de la Pierre. De l'autre, un ensemble de données philo-sophiques qui prétend se rattacher à Hermès Tris-mégiste et d'une façon plus générale à la philosophie naturelle.

Il est remarquable que les textes d'Hermès Tris-mégiste, auxquels disent se rattacher la quasi-totalité des développements alchimiques postérieurs, soient totalement dénués de caractères « chimiques ». Ils remontent au plus tôt au premier siècle de notre ère et appartiennent au courant gnostique. Ce sont des ouvrages philosophiques ou mieux mystiques, où l'on a voulu voir une inspiration égyptienne et qu'on a voulu ainsi rattacher à la tradition des temples de la vallée du Nil. En fait, il n'en est rien et l'apparence égyptienne reste bien superficielle et limitée.

Le sens général en est grec et la méthode en est une

technique d'ouverture mystique, très claire à qui sait se mettre dans une pratique que l'on connaît encore aujourd'hui. Il n'y a pas à proprement parler de secret. Le cheminement est balisé et la manière proprement exprimée.

Les Arabes paraissent avoir poursuivi essentiellement une alchimie opérative, où les vases et les plats semblent avoir joué un rôle capital. Mais comment affirmer quoi que ce soit, quand on pense que les oeuvres attribuées à Djabir ibn Hayyan et à Rhazès sont au nombre de quelques centaines, que la très grande majorité n'est pas traduite en français, bien peu en latin, et ne sont pas même éditées ? Suit-elle la tradition grecque ? Manifeste-t-elle des éléments totalement originaux par rapport aux Grecs des premiers siècles de notre ère ? Nous n'en savons rien ? Quelle a été l'influence d'Hermès Trismégiste ?

L'alchimie arabe est un monde à peu près inconnu. Tout ce que nous savons vraiment, c'est que notre alchimie s'est développée sous son influence à partir de la traduction de l'oeuvre de Morien par Robert de Castres et d'une école de Tolède qu'aurait fréquentée Michel Scott au début du XIII^e siècle.

La question qui se pose très vite est la suivante : entre les derniers alchimistes grecs, Zosime étant le plus connu, et Robert de Castres, qu'est devenue l'alchimie en occident ? D'Alexandrie, elle a gagné le monde arabe et musulman. Mais en occident, n'a-t-elle connu aucune évolution ? La philosophie naturelle était, nous dit Cicéron, la philosophie des druides, à l'instar des Grecs. Entre la philosophie

naturelle telle qu'elle a pu exister encore au IV^e siècle de notre ère et celle qui va apparaître au XII^e siècle n'y a-t-il aucun chaînon occidental ? Faut-il obligatoirement passer par le Moyen-Orient, alors que la théologie et l'hérésie n'ont pas cessé d'exister chez nous ?

Autrement dit, le second type d'alchimie est-il né vers le XIV^e siècle d'un mouvement de l'alchimie « chimique » des Arabes ou bien est-il le résultat d'une évolution incessante quoique muette depuis la fin de l'empire romain ?

Et, pour tout dire, a-t-il existé une alchimie druidique ? L'alchimie n'est-elle pas la philosophie druidique ?

L'Or et les Celtes

L'interrogation se fait pressante : y a-t-il eu une tradition alchimique occidentale, indépendante de la transmission gréco-arabe ?

Pour y répondre, il nous faut d'abord envisager la relation des Celtes et de l'or. Le sujet est si important qu'il a donné lieu à un remarquable ouvrage : « L'Or des Celtes », de Christiane Éluère, publié par l'Office du Livre en 1987. À le compulsé, on acquiert vite le sentiment que la relation des Celtes et de l'or est privilégiée. L'abondance des objets d'or, le caractère religieux du métal, son analogie bien établie avec le soleil font donner à cet élément éclatant un rôle tout particulier.

Certes, on trouve l'or dans les civilisations méditerranéennes, à l'époque prédynastique en Égypte, vers 3500 (date traditionnelle) ou 4500 (date calibrée),

puis bien sûr dans la Crète minoenne. On peut relever cependant dans l'ouvrage de Christiane Eluère, parmi les découvertes importantes de l'époque 2500 avant Jésus-Christ, celles de Kerouaren en Plouhinec et d'Arzon (Morbihan), celle de Bourbriac (Côtes-d'Armor), de St-Adrien (Côtes-d'Armor), de St-Fiacre en Melrand (Morbihan) en Armorique.

À Kerouaren en Plouhinec, on découvrit à la fin du XIX^e siècle des ornements d'or, un bandeau et des appliques datant de la fin du III^e millénaire avant J.C. dans deux tombes à vaisselle campaniforme.

Elles sont actuellement déposées au musée des Antiquités nationales à St-Germain en Laye.

En Arzon, au dolmen de Grah Niol (le tertre du Soleil), des perles d'or enfilées avec des grains de variscite furent également mises à jour.

Ces objets appartiennent à une coulée d'or qui se manifeste depuis la Tchécoslovaquie jusqu'au Portugal. Ils sont nombreux, nous dit-on en Armorique.

De la seconde moitié du II^e millénaire avant J.C. date la torsade d'or de 1,5 m de long que l'on découvrit à Plouguin (Finistère) au XIX^e siècle. En 1854, une autre torsade fut mise à jour à Cesson (Côtes-d'Armor). Des bracelets proviennent de Créhen et de Matignon.

Il y a de l'or partout en Armorique, mais aussi dans toute la Gaule au II^e et au I^{er} millénaire. On en trouve, bien sûr, dans les tumulus. Les colliers d'or sont symboles du pouvoir. Au I^{er} siècle avant notre ère, Diodore de Sicile note que l'or abonde en Gaule et qu'on le récolte dans les rivières pour en faire des

parures, mais aussi pour l'offrir aux dieux. Il le dit entassé dans les temples et les enceintes sacrées sans que personne ose y toucher.

La masse de l'or est considérable. Son usage religieux est bien attesté et très important. L'analogie solaire est reconnue et vénérée. L'or apparaît donc comme un métal très particulier, unique en son genre. Il ne se détruit pas, il ne s'oxyde pas, il reste semblable à lui-même. Il se fond, il se martèle, il se transforme. Il possède par excellence les vertus de la pierre, et tout particulièrement le caractère d'éternité, mais en même temps il se métamorphose.

Y a-t-il une alchimie celtique ?

Cela dit, il n'existe aucune trace d'alchimie dans le monde celtique.

L'or est omniprésent, la vénération de l'or se manifeste partout, mais nous ignorons comment cette vénération s'effectuait et notamment quelle relation pouvait bien exister entre l'homme et la pierre éternelle.

Ajoutons que l'or était réservé aux dieux.

Le premier alchimiste que nous connaissions en Occident, est un grec, Zosime le Panopolitain, qui vivait à Alexandrie au III^e siècle.

Il aurait écrit vingt-huit livres dont il nous reste treize. Parmi ceux qui sont perdus, il y aurait une vie de Platon.

Cette référence à Platon, à laquelle s'ajoute la similitude de certains passages avec le Timée, permet de

penser à une influence platonicienne sur Zozime. On trouve également certains textes qui évoquent le Poimander d'Hermès Trismégiste. Faut-il penser que Zozime se rattache à la philosophie naturelle des Présocratiques ? À qui, en fait le rattacher ? il ne semble pas être un novateur et cependant l'antécédent est bien difficile à distinguer.

En fait, les influences gnostiques sur Zozime sont très importantes. Marcellin Berthelot l'a noté.

Quoi qu'il en soit, Zozime et ses successeurs se continuent chez les Arabes. L'alchimie arabe qui se développe à partir du VIII^e siècle, est très certainement d'origine grecque.

« L'Alchimie, écrit Marcellin Berthelot, était une philosophie, c'est-à-dire une explication rationaliste des métamorphoses de la matière. » Mais alors, la philosophie de la nature que professait, selon Cicéron, Divitiacos, n'était-ce pas une théorie des « métamorphoses de la matière » ?

Si l'on reprend les symboles majeurs du monde celtique, que trouve-t-on ? L'un d'eux est le gui, élément végétal incrusté sur l'arbre. Nous avons vu le caractère sacré de l'arbre : il est certain que le gui qui se développe à partir de lui ne manque pas d'importance.

Il élabore l'essence. C'est un véritable laboratoire alchimique naturel qui extrait du vivant la matière de la vie.

L'oeuf de serpent est un oursin fossile, un être pétrifié. On sait que la pétrification, dans nos pays, constitue depuis toujours l'accession à l'éternité.

L'oeuf est le symbole universel de l'origine de la vie. Nous sommes ici en pleine philosophie naturelle.

Que l'alchimie occidentale soit née assez petite-ment à Alexandrie dans les tout premiers siècles de notre ère laisse un peu rêveur. Que la somptuosité des siècles, voire des millénaires précédents n'ait donné lieu à aucune réflexion philosophique sur l'or est tout de même étonnant chez un peuple porté à la philosophie naturelle.

La philosophie naturelle

L'élément essentiel dont nous disposons dans ce domaine du questionnement, ce sont les mots de philosophie naturelle. Dans les textes, nous les rencontrons d'abord chez les Présocratiques, dès Thalès. On écrit des ouvrages durant toute l'Antiquité, *Petipbyseon* ou *De Natura Rerum*. Les stoïciens en particulier sont remarquables à cet égard. Cicéron appartient à ce clan et c'est lui qui signale les druides comme des tenants de ce mode de pensée.

Certes, le premier millénaire de notre ère n'est pas très riche en cette matière. Mais nous connaissons cependant l'existence de druidesses au IV^e siècle de notre ère. On n'imagine pas que la pratique du druidisme se soit écartée de la théorie. En fait, il semble que le nom de néoplatonisme ait en ce temps-là charrié bien des notions diverses. Tout ce qui n'est pas chrétien est néoplatonicien.

Et voilà qu'au IX^e siècle apparaît un homme dont nous ne savons rien, dont nous ne connaissons pas les origines, dont nous ignorons la formation d'esprit, et

qui écrit un livre de philosophie tenu aujourd'hui pour « néoplatonicien », ouvrage qui aura une influence considérable sur le temps à venir. Et ce livre s'appelle Periphyseon : de la Nature.

Il s'agit de Jean Scot Érigène. L'écrivain est irlandais. Il appartient manifestement à l'Église celtique. Il sait le grec, ce qui est totalement exceptionnel à cette époque. Il est le disciple libre de Denys dit l'Aréopagite et lui emprunte de grandes données mystiques. Ajoutons que l'on ignore aussi complètement qui est Denys. On a voulu en faire le philosophe qui accueillit saint Paul à l'Aréopage à Athènes et se convertit au christianisme. Nous savons parfaitement aujourd'hui qu'il n'en est rien et que ce Denys, dont on peut situer l'existence vers le siècle, et qui écrivait le grec, est un inconnu.

Le nom de philosophie naturelle sera repris ensuite. On le retrouvera chez Roger Bacon, alchimiste, au XIII^e siècle. Quant au Periphyseon, il sera condamné par le Pape Innocent III comme compromis par l'affaire de panthéisme d'Amaury de Bène, en 1210.

La fontaine, l'arbre et la pierre

Il y a des traces significatives de celtisme dans la mythologie alchimique le triple visage, la fontaine, l'arbre et la pierre ; l'inadéquation des personnages divins ; la serpente ou l'anguille.

Le triple visage dont nous parlons par ailleurs, est d'origine celtique.

Il a été adopté pour traduire l'image de la Trinité,

mais elle se retrouve également dans les ouvrages de l'Alchimie. Il en résulte une confusion extrême, mais dans l'ensemble on ne saurait dire que la représentation soit très orthodoxe.

Il est certain que la figuration du vieillard couronné, du corps du Christ et de la colombe correspond beaucoup plus exactement à la tradition chrétienne. Il est vrai néanmoins qu'il s'agit là d'une construction passablement polythéiste, et que l'identité des trois visages répond à une meilleure approche théologique.

La fontaine, quant à elle, appartient à la pratique de la tradition celtique. Son culte est fortement interdit par les Conciles, ce qui n'empêche pas de la retrouver dans les ouvrages d'alchimie et d'induire des faits modernes et des édifices de toutes les époques la notion d'un culte permanent.

L'arbre est l'élément de la forêt qui constitue, on le sait, le temple celtique. L'arbre, bien sûr, représente l'homme, mais si l'on s'attache à la linguistique, on découvre que dans les langues celtiques, l'arbre, *gwez*, est la donnée fondamentale de la connaissance, *gwiziegezh*.

Le nom de la truie, en outre, est *gwiz*, et la truie a pour particularité de manger les glands. L'arbre, le gland et la truie forment une triade de la science.

La serpente, ou l'anguille, Mélusine et Morgane, est un symbole d'une grande fréquence dans le monde celtique. C'est l'un des rares animaux à pouvoir faire le cercle et de ce cercle même, il est l'image. Il forme le cycle de l'eau : la source coule en ruisseau, puis en rivière et se jette dans la mer. L'océan s'évapore,

devient nuage, pleut, s'infiltré en terre, y coule et renaît en source. Il n'y a pas plus d'interruption que dans le serpent qui se mord la queue. Aussi l'anguille est-elle une forme de prédilection du mouvement de l'eau.

C'est aussi la vie dans son éternité, c'est l'*En topan* du mouvement de l'être.

La pierre... N'est-il pas temps de s'interroger sur la réalité même du symbole central de l'alchimie, la pierre dite philosophale. La pierre est ce qui métamorphose. Revenons donc au plus lointain de la pierre chez nous. Le menhir, ou le dolmen, c'est l'homme tel qu'il a été transformé par le Grand Passage. Les pierres, celles de Carnac, celles de Languidic, celles de Brasparts, celles de Belle-Île et tant d'autres, sont des hommes pétrifiés. Ce sont des êtres qui, sous cette forme, ont acquis l'éternité.

Or, qu'est-ce que la pierre de l'Alchimie, sinon la métamorphose, la transformation en or, en impérissable ?

Et qui est la pierre, dans la tradition celtique, sinon Arthur ? Le nom d'Arthur vient du mot gaulois, ou pré gaulois, Art, qui signifie la Pierre... L'on sait très bien que le Roi n'est pas mort, mais qu'il a été transporté par sa soeur épouse Morgane dans l'Autre Monde avalonnien d'où il reviendra.

Les héritiers du concile d'Arles (452)

C'est en 452, à Arles, qu'apparaissent les premières condamnations contre les adorateurs de la

fontaine, de l'arbre et de la pierre. Nous sommes à la fin de l'empire romain, peu avant sa disparition. La difficulté que vont rencontrer les prohibiteurs dans l'éradication de ces croyances, puisqu'au XII^e siècle il faudra encore manifester les interdictions, laisse entendre qu'il ne s'agit pas de fantaisies d'une époque, mais d'usages solidement établis, remontant à la nuit des temps. Il est certain que nous sommes ici en présence d'un culte immémorial et qui, en tout cas, relève directement de cette philosophie de la nature dont Divitiacos parlait à Cicéron.

Avec constance, les trois éléments réapparaîtront au cours des âges à venir, comme si les excommunications ne servaient à rien. On les retrouve non seulement dans la littérature, comme dans le *Roman de la Rose* par exemple, mais aussi dans l'iconographie, l'illustration des manuscrits et la sculpture des cathédrales.

D'ailleurs, les pratiques ne cesseront pas jusqu'à l'époque actuelle.

Les pèlerinages à la fontaine de Barenton sont innombrables aujourd'hui, et tout autant la vénération de l'eau à Ste-Anne d'Auray ou celle des fontaines à Notre-Dame des Trois Fontaines.

Le nombre des sources sacrées abandonnées est infime sur la quantité extraordinaire de ces points d'eau dans la Bretagne armoricaine de notre temps. Il suffit de rechercher la présence de monnaies dans une fontaine quelconque pour être assuré du respect qu'on lui porte.

Il convient tout de même de se rappeler que ce

culte est interdit par les canons des Conciles. Tout se passe comme si l'Église catholique avait renoncé, lassée, à les faire prévaloir. À Ste-Anne d'Auray, au XVIII^e siècle, la fontaine s'est trouvée enclose dans les limites du sanctuaire. Celle de St-Judicaël à Paimpont, située en pleine nature, hors de tout lieu de culte, est soigneusement entretenue par la paroisse.

La pierre, de par le lien qui la lie avec la fontaine, s'est trouvée subir le même sort. Les margelles sont en pierre et, de ce fait, la relation de l'une et de l'autre est intangible. En revanche, l'arbre peut en être séparé. Mais l'installation d'une statue de la Vierge dans le tronc des gros chênes a, pense-t-on, fait fuir les divinités païennes qui y logeaient. Voire... N'est-ce pas plutôt la Vierge Marie qui s'est pervertie en devenant Notre-Dame du Chêne ? La construction d'une chapelle voisine n'arrange rien, bien au contraire.

Il faudrait tout de même prendre conscience du fait que les milliers de Notre-Dame qui, depuis huit cents ans, peuplent le territoire gaulois, n'ont plus rien à voir avec Marie, mère de Jésus de Nazareth. Car enfin, cette grande dame, cette princesse, reine des cieux et souveraine de la terre, étoile de la mer de surcroît, n'est pas la Vierge (?) Marie. Le protestantisme a remis pour sa part les choses à leurs places, tandis que le catholicisme continue de délirer, ou de druidiser, en faisant des Vierges des déesses de l'arbre ou de l'eau.

Ce n'est pas la petite statue dans le tronc du grand arbre qui a changé en quoi que ce soit celui-ci, mais celui-ci qui a transformé la Madone.

La multitude des cierges qui brûlent devant les Vierges Noires ne sont rien d'autre que les brandons interdits qu'on allumait en l'honneur de Brigitte, elle-même gardienne du feu éternel à Kildare, en Irlande.

Quant aux rochers, n'en parlons pas. Il y en a qui ont reçu aussi une Vierge, comme le menhir de Hoedic, et le processus est le même que pour l'arbre. D'autres ont reçu une croix, qui n'a pas toujours tenu, car la christianisation est d'importance bien médiocre par rapport à la masse païenne. Le menhir du Champ-Dolent, à Carfantin de Dol, s'était vu surmonter d'un immense Christ sur un calvaire de bois, au début de ce siècle. Il est tombé un jour et personne ne l'a remplacé, d'autant plus que la Direction des Antiquités, laïque et républicaine, interdit toute modification apportée aux monuments historiques.

Les rochers de Huelgoat sont restés vierges de tout apport chrétien dans leur environnement entièrement naturel. Ils suscitent toujours l'étonnement, quelque peu gêné parfois, des milliers de touristes qui passent par là. Quant au gouffre, on ne se penche pas trop sur la balustrade de fer.

Ceci nous permet de mieux comprendre l'histoire de la fontaine, des arbres et des pierres à travers au moins deux mille ans d'évolution. On ne saisit pas ce qui a changé dans le comportement des hommes à l'égard de ces éléments du sacré qui peuplent nos alentours. Que penser des prétentions des petits bonshommes d'évêques qui prétendaient régenter tout cela ? Les dieux sont-ils morts ? Ou bien plutôt de nouveaux dieux, pas différents des anciens, n'ont-

ils pas remplacé, ici et là les vieilles divinités ? En fait, presque partout, celles-ci demeurent intactes, porteuses du *numen* qu'elles dégagent et qui les auréolent.

L'Alchimie et le Druidisme

Dans cette longue lignée de vénération, il semble qu'on puisse distinguer une réflexion, une philosophie de la nature, et c'est, à notre avis, l'alchimie. Le nom même d'alchimie qui apparaît, au moins en occident, avec le *Morienus de lapide* de 1142 ou 1182, et avec l'*Ars Alchemiae* de Michel Scott, reste d'une étymologie difficile. On y a vu évidemment l'art de l'Égypte : Plutarque, dans le *de Iside et Osiride*, avait parlé de *Chêmia*, la terre noire, qui serait l'appellation de l'Égypte elle-même. Curieusement cependant, le breton *Kemm*, celtique *Cambios*, signifie la transformation, et l'article breton est semblable à l'article arabe, ar, an, al.

Si nous allons au fond des choses, nous nous apercevons que le fondement de l'alchimie est la transformation. Mais la transformation, c'est aussi l'un des éléments essentiels de la tradition celtique.

Une alchimie occidentale avant 1142 ?

Il est intéressant que la révélation de la Légende arthurienne, en 1138, par Geoffroy de Monmouth, coïncide à quelques années près avec la révélation de l'Alchimie en 1142 par Robert de Castre. La légende arthurienne rejoint l'alchimie. Chose curieuse, elles

sont apparues au grand jour de l'Europe à la même époque, presque à la même date, comme si la publication de l'une permettait la divulgation de l'autre. En 1210, le franconien Wolfram d'Eschenbach racontera le Parzival : le Graal y est rejoint par le phénix, le pélican, le rameau d'or, bien mieux, le Graal est une pierre.

Quant à cette révélation elle-même, il faut revenir au titre même de l'ouvrage de Robert de Castre : Dialogue entre le roi Khalid et le philosophe Morienus. L'accord est général sur le fait qu'il s'agisse là d'une légende. Le roi Khalid ne se serait jamais intéressé à l'Alchimie, avec ou sans Morienus. Mais qui était Morienus ?

C'était, nous dit-on, un chrétien, disciple de Stephanos, qui vivait à Alexandrie, mais qui était romain. Ce nom au VII^e siècle de notre ère a évidemment le sens d'occidental. Or, Morien est un nom celtique bien connu, dont la forme ancienne est Morigenos. Il est voisin de celui de la Morigane irlandaise. Il signifie : celui qui est né de la mer. On pense généralement que le nom de Pélage, l'hérésiarque du VI^e siècle, est une traduction grecque de Morigenos.

Cette forme ancienne est attestée par deux manuscrits de l'*Aurora consurgens*, texte alchimique du XIII^e ou XIV^e siècle. Les manuscrits B, L et Rh donnent Morienes, le manuscrit MP donne Morienus et ce sont les manuscrits D et V qui donnent Morigenes¹³⁸.

Il s'agirait donc d'un Breton. Était-il porteur d'une

¹³⁸ Marie-Louise von Franz, *Aurora consurgens*, Paris, La Fontaine de pierre, 1982, p. 433.

tradition alchimique bretonne ? Existait-il une alchimie bretonne ou gauloise ou plus généralement celtique ? Les Chinois pratiquaient l'alchimie au IV^e siècle avant notre ère. Rien n'empêche en soi que les Celtes, grands forgerons et grands fondeurs, amateurs d'or, de surcroît praticiens de la métamorphose, n'aient pas eu de connaissances en cette matière.

On rappellera que le druide Divitiacos, au I^{er} siècle avant notre ère, était, au dire de Cicéron, un tenant de la philosophie de la nature ; celle-là même que pratiquaient également les Grecs. Or, la philosophie de la nature après le XII^e siècle apparaîtra comme le propre des alchimistes.

Allons plus loin : l'Alchimie n'était-elle pas cette même philosophie de la nature qui était le propre de Divitiacos ? Si oui, il est assez peu probable qu'elle ait disparu entre le IV^e et le XII^e siècle, pour renaître ensuite de l'influence arabe. Elle peut s'en être enrichie à cette époque, ce qui est tout de même franchement différent.

Rien ne prouve en effet que les Arabes en soient à l'origine. Des contacts, à la suite des Croisades, ont pu mettre relation les alchimistes occidentaux et les orientaux. Michel Scott lui-même, parlant l'arabe, à Tolède, a pu être le pont entre les deux traditions.

Chapitre XXVIII : Le triple visage

Du début du XV^e siècle, un manuscrit latin, d'un

texte attribué à Al Razi, les *Opera medicinalia*, nous a été conservé. Il s'y trouve des illustrations dont l'une ne manquera pas d'étonner. Elle représente un pape à trois têtes, dont on s'empresse de penser qu'elle représente la Trinité, ou plus probablement la triade des éléments alchimiques, mercure, soufre et sel.

C'est ici le manuscrit d'un auteur musulman. Il est donc évident que les images qui l'illustrent ne sauraient être d'origine arabe, les représentations n'étant pas autorisées par la religion musulmane. En outre, l'idée même de trinité divine est complètement étrangère à cette culture.

Il n'y a donc aucune relation entre l'image et le texte. L'image illustre le texte selon l'esprit d'un Occidental du XV^e siècle.

En fait, le Triple Visage est la figuration de la Trinité non chrétienne. Nous avons eu l'occasion d'étudier les représentations païennes de cet intéressant symbolisme. Il est bien évident qu'il s'agit d'une triplicité dont nous avons pu reconnaître les premières manifestations à une époque où la Trinité chrétienne n'existe pas.

Nous y avons vu la puissance particulière de la totalité. Tripler les conditions de l'être au sein de l'unité, c'est multiplier le fondement même de l'être.

On a continué d'utiliser le symbole du Triple Visage, mais très nettement dans un cadre marginal. Jamais le Triple Visage n'est en majesté, mais toujours il apparaît sur les bas-reliefs de chapiteaux ou sur des miséricordes de stalles tel qu'on représente la serpente, par exemple. Il n'est pas question d'en faire

une image majeure, mais on la conserve là où l'on ira la chercher. Une exception toutefois : St-Pierre de Nevet où le Tricéphale et son pendant sont sculptés sur le devant de l'autel.

Si on la met en majesté, on la confondra avec sa rivale chrétienne.

Si on la place sur des registres convenables, on saura la retrouver quand on la cherchera. J'en ai collecté dix-sept, d'époque chrétienne, sans aucune prétention à l'exhaustivité, dont la plus récente me paraît être du XVI^e siècle. Les voici :

Le Tricéphale de Nesles le Repons (Marne), église du XII^e siècle, sculpture en bas-relief sur pierre¹³⁹.

Le Tricéphale de l'église Notre-Dame en Vaux à Châlons-sur-Marne, XII^e siècle, sculpture en bas-relief sur pierre¹⁴⁰.

Le Christ tricéphale sur vitrail de l'église Notre-Dame en Vaux à Châlons-sur-Marne¹⁴¹.

Le Tricéphale de la cathédrale de Bayeux (Calvados). Il se trouve au-dessus du premier pilier de la nef à droite en entrant. Un autre formé de trois visages séparés est sculpté au-dessus du sixième pilier à gauche.

Le Tricéphale de la cathédrale de Vannes, sur le Pilier (1400 environ)¹⁴².

¹³⁹ Cf. *Monde des Images*, ill. VII, p. 165.

¹⁴⁰ Dessin d'après Dottin, *Monde des Images*, ill. VIII p. 165.

¹⁴¹ Dessin d'après Dottin, *Monde des Images*, ill. XI, p. 165.

¹⁴² Dessin dans Joseph Blares, *Cathédrale de Vannes*, Galles, 1929, p. 29.

Représentation tricéphale de la Trinité, dans le *Speculum humanae salvationis*, Augsbourg, 1480¹⁴³.

Le Tricéphale de la Cathédrale St-Pierre de St-Claude (Jura), miséricorde de stalle (sculpture sur bois)¹⁴⁴.

Le Tricéphale de l'église Ste-Croix d'Oloron Ste-Marie¹⁴⁵.

Le Tricéphale grotesque de l'église St-Laurent d'Estavayer-le-Lac, miséricorde de stalle (sculpture sur bois), XVI^e siècle¹⁴⁶.

Le Tricéphale de Tréguier, miséricorde de stalle.

Tricéphale en couronne de la Cathédrale St-Pol de Léon (Finistère) avec inscription en breton : mem Doue. Peinture sur voûte.

Le double tricéphale sexué de Charraix (Haute-Loire), fresque.

Le Tricéphale sculpté sur un chapiteau dans la cathédrale de St-Brieuc (Côtes-d'Armor)¹⁴⁷.

Le Tricéphale de Lanvézéac : « Le lambris de l'église, construite à cette dernière époque (XVI^e siècle), contient quelques peintures parmi lesquelles on distingue la Sainte-Trinité représentée par un vieillard ayant trois faces et les mains étendues. »

¹⁴³ Dans C.G. Jung, *Psychologie et Alchimie*, Paris, Éditions Buchet-Chastel, 1970.

¹⁴⁴ Sans doute disparu, brûlé dans l'incendie. *Monde des Images*, ill. IX, p. 167. Il y avait aussi une serpente sur l'une des stalles (observation personnelle).

¹⁴⁵ *Monde des Images*, sans ill., p. 166.

¹⁴⁶ *Monde des Images*, ill. X, p. 167.

¹⁴⁷ J'en possède une copie.

Les deux tricéphales de la frise de Bodilis (Finistère), XVI^e siècle.

L'Ankou tricéphale de l'Aître St-Maclou à Rouen. L'Aître est un ancien cimetière, rectangle de 50 m sur 32 m, entouré de bâtiments à colombages et orné de têtes de morts. St-Maclou, dont le nom est l'équivalent archaïque de St-Malo, était ici le patron d'une paroisse de Rouen fondée par des Bretons avant le XI^e siècle contre le rempart gallo-romain de la ville. Les galeries, qui circonscrivent le terrain funéraire, furent construites à partir de 1526.

Sur la partie ouest, vers le milieu, on remarque une tête de mort triple à la manière des Triples Visages plus classiques. E. Hyacinthe Langlois, qui a décrit l'Aître en 1832, parle d'« une tête de mort à triple face¹⁴⁸ ».

Le Tricéphale de St-Pierre de Nevet en Plogonnec¹⁴⁹. La chapelle a été terminée en 1594. Le devant de l'autel principal est orné d'un tricéphale, vraisemblablement féminin, et d'une tête d'homme barbu¹⁵⁰.

Il y en a certainement d'autres qui n'ont pas été signalés. Le seul travail un peu conséquent qui ait été présenté à cet égard est l'article du *Monde des Images* qui nous a fourni les premiers éléments de cette liste.

Trois au moins de ces représentations sont incom-

¹⁴⁸ Séance publique de la Société libre d'Émulation tenue le 6 juin 1832, Rouen, Baudry, 1833, p. 42-130 et dans Julien Loth, *St-Maclou de Rouen*, Rouen, Imprimerie Lecerf fils, 1913.

¹⁴⁹ Figuré en photographie dans Locronan et sa région, p. 186.

¹⁵⁰ Et non de deux tricéphales comme l'affirme à tort Maurice Dilasser dans Locronan et sa région.

patibles avec la notion chrétienne de Trinité : le double tricéphale sexué de Charraix, l'Ankou triple de l'Aître St-Maclou et l'ensemble de St-Pierre de Nevet. Elles se rattachent donc forcément avec une tradition symbolique dont on ne voit pas à qui l'on pourrait l'attribuer, même au XVI^e siècle, sinon à la pensée druidique. Ajoutons que le constructeur des fontaines de St-Nicodème en Pluméliau, le sculpteur du couple et du chien des Trois-Fontaines en Briec et, bien sûr et surtout, le créateur de l'autel de Nevet ne peuvent pas ne pas avoir été conscients de ce qu'ils produisaient. L'auteur de l'Ankou de l'Aître St-Maclou probablement aussi.

Le monde est livré à la dualité, ainsi que l'exprime notamment l'opposition des sexes. À l'origine, se trouve l'inconnu qui est aussi connu, l'inexprimable qui cependant s'exprime, le Néant qui est Tout : le panthéisme est fondamental. La première manifestation est celle de la Dualité : dans l'histoire individuelle, c'est celle de la différenciation de l'enfant et de sa mère. Mais au-delà, le domaine du sacré, du « divin », est celui de l'équilibre, de la *conjunctio oppositorum*. Le Trois est l'achèvement, la réalisation de l'individu.

Chapitre XXIX : La fontaine

La fontaine aux Trois rayons

On la trouve sur un manuscrit de la BN lat. 7171,

de la seconde moitié du XVI^e siècle. Une autre représentation figure dans le manuscrit de la bibliothèque de Cassel, Landesbibliothek und Murhardsche Bibliothek, 8^o Ms. chem. 32, Kunstbüchlein, de 1549.

Il s'agit ici de la Fontaine de la Trinité comme il en existe beaucoup en Bretagne. *Fons et otigo* : Fontaine et origine. La fontaine est l'origine. Le cycle de l'eau est fermé : l'eau qui sort de la fontaine vient d'ailleurs. Elle sort de la terre, elle est engendrée par elle. Elle va vers le monde. Elle reviendra.

La fontaine est l'origine. À vrai dire, ce n'est qu'une origine relative. Il n'y a pas d'origine absolue. L'eau qui s'épanche ici n'apparaît pas ex nihilo : c'est l'aboutissant provisoire du cycle de l'eau qui a traversé la terre et surgit parmi nous.

Le cycle de l'eau est le symbole du serpent qui se mord la queue. L'eau origine n'est jamais que la liqueur filtrée par la terre après tombée du ciel et s'il y a de l'eau dans le ciel, c'est qu'elle y est montée, vers les nuages. Quant à l'eau de la mer, c'est l'eau des fleuves et des ruisseaux. À la fontaine, le serpent se mord la queue.

La fontaine sort d'un masque à trois visages. C'est ici la Triade, la Triple divinité. Le lieu est donc sacré. Mais ce ne sont que des masques qui manifestent le non manifesté.

L'eau s'écoule des trois bouches par trois rayons. L'aspect rigide du cours d'eau montre bien qu'il s'agit ici d'autre chose que de l'eau. Il s'agit de trois rayons et, comme ce qui sort de la bouche de l'homme est Parole, ce sont aussi des paroles.

Plus tard ce cycle de Trois Rayons de lumière-parole sera repris. Iolo Morgannwg l'appellera Tri-bann et en fera le symbole du nouvel ordre druidique. C'est là rattacher directement le Gorsedd à la tradition de l'alchimie, comme il est rattaché par ailleurs à la tradition des bardes du Glamorgan.

On n'a pas oublié que la fontaine était interdite. Depuis le Concile d'Arles au moins, en 452, les condamnations n'ont pas cessé contre ceux qui vénéraient les pierres, les arbres et les fontaines.

La fontaine en effet est animée. On fait des rencontres indignes d'un vrai chrétien et dangereuses pour la foi. Il y a là une femme qui vous induit en tentation. Elle a généralement les cheveux blonds, elle tient un peigne et un miroir à la main et elle invite le chevalier qui passe à faire l'amour avec elle.

Il est vrai qu'il ne l'a trouvée d'ordinaire qu'au cours de la chasse où il a été entraîné hors de notre monde. C'est un cerf blanc ou un sanglier de même couleur qui l'ont amené ici.

Et maintenant, il a le choix : ou bien tu m'épouseras, ou tu dépériras pendant sept ans, ou tu mourras dans trois jours.

Autre formule : tu m'épouseras, mais il y a une condition, faute de quoi tout sera dénoué. Par exemple, la femme s'en ira tous les samedis et il ne sera pas possible de la suivre sans provoquer la rupture définitive.

Car le samedi, la femme prend son bain et elle retrouve son aspect de serpente.

Les fontaines de la Trinité

Les Fontaines de la Trinité et les fontaines triples revêtent un caractère particulier. Elles sont plus particulièrement que les autres, semble-t-il, les fontaines de l'origine.

La Fontaine de Plouzané, dans le nord-Finistère, est située au hameau de la Trinité, sur la route qui, de toute antiquité, va de Brest à Loc Maze Penn ar Bed. Elle est composée de trois petits bassins côte à côte qui se déversent dans un bassin plus grand. L'ensemble est modeste, comme il convient à toute origine, au sud de la chapelle. Près d'elle est placée une petite stèle à cupules.

Il y a, à la Trinité de Cleguerec, dans le Morbihan, une somptueuse fontaine où une coquille de St-Michel vous invite à boire l'eau qui sourd sous une statue de la Trinité.

En Gouezec, dans le Finistère, Notre-Dame des Trois-Fontaines, n'invoque pas la Trinité, mais simplement la triplicité des sources. En ce col de la Montagne Noire, en effet, on trouve, sur le bord de la route, trois fontaines non loin d'une chapelle.

À Plumeliau, au hameau de St-Nicodème, dans le Morbihan, il en est de même. Trois fontaines situées à l'intérieur de l'enclos sacré sont constituées de trois petits monuments sous gâble, accolés. Mais une quatrième, un peu plus loin, ajoute un élément jusqu'ici inconnu.

L'explication est aux Trois-Fontaines. Au chevet

de la chapelle, à l'extérieur du transept droit et du chœur, se trouvent trois personnages.

L'un représente une femme nue qui de deux doigts de la main droite, le pouce et l'index, désigne ses deux seins, et de la main gauche indique sa vulve. L'autre représente un homme, le sexe bandé. Le troisième est un chien, un os dans la gueule. Le chien dit : il faut casser l'os pour en extraire la moelle. Il faut aller au-delà des apparences pour comprendre.

L'homme est la quatrième fontaine.

La femme est formée des Trois Fontaines.

À Plumeliau, il n'y a pas d'explication. La chapelle, ancien lieu de culte préchrétien, est établie sur un lieu de sources, en haut d'une vallée. La fontaine isolée est dédiée à saint Cornély, patron des bêtes à cornes et sorte de Corne lui-même. Il christianise le dieu cornu Cernunnos qui est le dieu de la mort et de la résurrection.

Les trois fontaines accolées sont sous la protection de saint Nicodème et de ses deux assistants, Gamaliel et Abibon. Ce sont eux qui ont descendu le Christ de la croix et l'ont mis au tombeau. À l'intérieur de la chapelle, deux retables représentent l'un la descente

de croix, l'autre la résurrection. Il s'agit donc du temple de la mort et de la renaissance.

La Fontaine triple est la Femme : en elle revient le mort, en elle il redevient semence. La Fontaine isolée est le membre de l'homme qui se conjoint à la femme et permet la reconstitution de l'être.

Il y avait un autre lieu des trois fontaines, mais

ce n'est plus qu'un nom. Plus rien ne s'écoule de cet endroit. Elle n'est pas loin de la Croix des Sept Chemins qui centrait la Lande de Sept-Voies, entre Croixanvec, Kergrist et Hémonstoir, où l'une des pénitentes du Père Maunoir avait assisté à l'Assemblée.

Il faut rapprocher des trois fontaines et de la quatrième, telles qu'elles apparaissent à Pluméliau, le tricéphale féminin de St-Pierre de Névet et l'homme barbu qui l'accompagne. Bien évidemment, il ne s'agit point là de la Trinité chrétienne, mais d'un symbole philosophique qui se rattache à l'ancienne conception de la Triplicité. La Femme au Triple Visage est la Femme éternelle, triple source de vie par ses deux seins et sa vulve et l'homme, très masculin, qui l'accompagne est la quatrième fontaine. Il faut donc voir là le triomphe de la conception druidique, en cette fin du XVI^e siècle, représentée en plein milieu de l'autel, et non sur un chapiteau discret, et, il convient de le dire, dans la forêt sacrée, le nemeton, Koad Nevet, des anciens Osismes.

La fontaine dans le jardin

Bourges, Hôtel de Jacques Coeur, chambre dite du Trésor : la rencontre des deux amants. Il y a trois arbres. Dans l'un d'eux est le roi Marc dont on voit la tête. La Fontaine est un bassin carré entre les amants. Tristan et Yseult se retrouvaient de nuit, à la fontaine, près de l'olivier. Un jour, le roi Marc y vint avec le nain Melot, mais il ne put surprendre les amants, car Tristan l'avait vu. Gottfried de Strasbourg nous

dit ce qui s'est passé. Tristan est monté dans l'arbre et s'y est caché.

Dans le *Roman de la Rose*, plusieurs figurations de la fontaine dans le jardin, avec un arbre voisin et un rocher.

Dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, au contre-fort gauche du portail central, un cartouche représente la fontaine qui jaillit du tronc creux d'un arbre.

La fontaine dans la forêt

La fontaine telle qu'Yvain la vit comportait les trois éléments : la fontaine qui bout, l'arbre à proximité, un pin, et le « perron », la grosse pierre. D'avoir versé de l'eau sur celui-ci, la plus belle tempête qui soit est déchaînée et le Chevalier de la fontaine paraît, qui sera tantôt vaincu par Yvain.

Dans le *Roman de Mélusine*, c'est auprès d'une source que le roi Élinas d'Écosse rencontra celle qui devait devenir sa femme. Il devait la perdre pour avoir manqué à l'interdit qui l'empêchait de voir sa femme pendant ses couches. Celle-ci, avec ses trois filles, dont Mélusine, s'envola pour l'île d'Avallon.

Plus tard, Mélusine devait attendre Raimondin avec deux autres dames au bord de la Fontaine de Soif que dominait un escarpement rocheux. Raimondin épousa Mélusine, mais la perdit pour avoir manqué à l'interdit qui l'empêchait de la voir le samedi. Elle s'envola pour toujours.

Chapitre XXX : Wolfram von Eschenbach

Au XIII^e siècle, le Franconien Wolfram devait écrire un Parzival qui, à certains égards, diffère de celui de Chrétien de Troyes. La tradition qu'il suit et qui est passée par le provençal Kyot, vient manifestement de Bretagne armoricaine. Le nom même de Brocéliande en vieux haut allemand, Breziljan est plus proche du breton Bresilien que le mot français.

Wolfram était un chevalier de Moyenne-Franconie. Il était né à Eschenbach dans la seconde moitié du XII^e siècle et composa son Parzival entre 1200 et 1210.

Arthur, le héros de mai

Pour Wolfram, Arthur est le héros de mai. Wolfram établit comme

très naturelle la relation existant entre la divinité d'Arthur et les fêtes du mois de mai, c'est-à-dire essentiellement Beltan, la fête du printemps. Il se trouve également en relation avec l'Arbre de mai.

La Table Ronde est à Nantes et tout le récit central se déroule en Bretagne armoricaine.

Munsalvaesche, le château du Graal, est sous la garde d'une milice spéciale que l'auteur assimile aux templiers. Ces soldats sont nourris par la vertu d'une pierre qui porte le nom de lapsit exillis. C'est par la vertu de cette pierre que le phénix se consume et devient cendre. C'est par elle qu'il accomplit sa mue.

C'est en somme la pierre de la métamorphose. Elle donne à l'homme la fraîcheur de la jeunesse.

Pour guérir la blessure du roi, les compagnons du Graal se procurent d'abord le Rameau d'Or, puis le sang du pélican, le cœur de la licorne et l'escarboucle qui croît sur le front de la bête, et enfin l'herbe appelée trachonte. Mais en vain.

Lohengrin, l'homme-fée

Il y a à la fin Parzival, l'histoire de Lohengrin qui vint jusqu'à Anvers conduit par un cygne. Il épousa la duchesse de Brabant, mais à une condition : « ... ne me demandez jamais qui je suis ! Aussi longtemps que vous ne me poserez pas cette question, je pourrai rester auprès de vous, mais si vous me la posez, vous aurez perdu mon amour. Si vous ne tenez compte de mon avertissement, je devrai suivre la volonté de Dieu et vous quitter. » Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants. Mais un jour, elle lui posa la question fatidique : aussitôt le cygne apparut et emmena Lohengrin jusqu'au château du Graal. Il ne laissa après lui qu'une épée, un cor et un anneau.

C'est la version masculine du mariage avec une ou un fée. De même, Raimondin avait épousé Mélusine à la condition formelle qu'il ne la verrait pas le samedi. Lorsqu'elle eut manqué à l'interdit, elle s'envola pour toujours.

L'ensemble de cette histoire, Wolfram la tient de Kyot qui vivait à Tolède. Il tenait l'histoire d'un païen nommé Flegetanis. Kyot en chercha partout l'origine. Il la trouva dans une Chronique d'Anjou.

Les sept symboles du Graal

Le Graal, une pierre gardée au château de Munsalvaesche par des chevaliers, est au centre de l'histoire de Parzifal. Qu'était-il d'autre que « la quintessence de toutes les perfections du Paradis, une chose qui était à la fois racines et branches » ?

À propos du Graal, voici les sept symboles utilisés par Wolfram soit pour le déterminer, soit pour l'approcher :

— La pierre : *lapsit exillis*. La pierre est l'Éternel ou, plus exactement,

l'homme devenu éternel. Elle est le roi Arthur lui-même dont le nom contient celui de la pierre en celtique. La pierre est liée à la pérennité de l'être et les hommes qui entrent dans l'éternel sont pétrifiés : c'est l'un des rôles des druides, puisque les prétendus « saints » bretons en ont hérité. Nous sommes là plus proche qu'il ne semble du Graal sang et chair du cerf que nous montre Chrétien. L'un et l'autre sont des certitudes d'éternité.

— Le phénix : l'animal de la métamorphose. Par la vertu de la pierre, il se consume et devient cendre. Pour Littré, il vivait plusieurs siècles et, brûlé, il renaissait de sa cendre. Son nom, grec, signifie : le Rouge. Le phénix est un animal alchimique et fabuleux, qui correspondrait à l'oeuvre eu rouge. Confronté à la pierre, il est comme saisi par l'Éternel

— Le Rameau d'Or, le gui de l'yeuse, tel qu'il apparaît dans l'Énéide de Virgile, est la plante qui permet la descente aux Enfers. C'est elle qui amadoue Cha-

ron. Nous savons par Pline l'importance du gui dans le monde celtique : on le cueillait le sixième jour de la lune sans qu'il touchât terre et il était tenu pour tout guérir. Le suc du gui est le sang de l'yeuse, le résultat d'une opération alchimique à partir de Parbre. Ce serait la quintessence du chêne.

— Le sang du pélican. « Le pélican, dit Littré, a été pris pour le symbole de l'amour paternel, parce que des auteurs ont écrit faussement qu'il nourrissait ses petits de son propre sang. » Animal alchimique, nous l'avons vu figurer sur le rocher dans l'un des quatre cartouches principaux du « Bouc der heimelicheden van mire vrouwen alkemen », le premier manuscrit illustré de l'histoire de l'alchimie. Le gui fournissait l'essence de la vie végétale, le pélican fournit la vie animale élaborée par le pélican pour la nourriture de ses enfants.

— Le cœur de la licorne. La licorne est un animal fabuleux à corps de cheval et à tête de cerf, mais avec une seule corne. Il n'est possible de la tuer que lorsque sa tête repose dans le sein d'une vierge. Nous sommes ici au centre du sang lui-même.

— L'escarboucle qui croît sur le front de la licorne. L'escarboucle est un rubis, certains disent une émeraude. Dans Chrétien de Troyes, la pierre qui est à la Fontaine de Barenton est une émeraude qui repose sur quatre rubis. En tout état de cause, c'est bien là la pierre. Retour au départ et au phénix qui est touché par la pierre et converti ainsi à l'Éternel.

— L'herbe appelée trachonte : s'agit-il d'une herbe

rude ? Ou bien d'une plante en provenance des monts Trachontes, au nord de la Palestine ?

La quasi-totalité des éléments en cause relève de l'Alchimie. Faut-il penser que la tradition arthurienne soit, en moins en partie, dans sa légende du Graal, une opération alchimique ? C'est là une grave question qui touche à la transmission de la tradition alchimique, tout autant qu'aux fondements de la philosophie naturelle au moyen âge. En fait, c'est la transmission même du druidisme, de sa littérature, de sa philosophie qui est en cause.

Ce qui est certain, c'est que tout au long des âges, tant au moyen âge que dans l'antiquité, les hommes qui manient ce type de notion appellent leur ouvrage *De natura rerum*. De la nature des choses ? Ces mots apparaissent comme un signe de reconnaissance...

La pierre, le phénix et la licorne

Les chevaliers de Munsalvaesche, qui sont les gardiens du Graal, reçoivent leur nourriture d'une pierre. Celle-ci est en son essence toute pureté. On l'appelle *lapsit exillis* ou encore le Graal.

Le phénix accomplit sa mue par la vertu de cette pierre. Il se consume, devient cendre et renaît de ses cendres.

Elle conserve la vie. Lorsqu'on la voit, on ne meurt pas, on ne vieillit pas. Si on la voit sans cesse, il n'y a pas de mort, mais l'on garde sa jeunesse.

Chaque Vendredi saint, une colombe apporte sur la pierre une hostie, puis elle remonte au ciel, toute

blanche. C'est ce qui permet à la pierre d'offrir les meilleurs des mets. Elle procure aussi toute sorte de gibier.

Ceux qui ont leur nom inscrit sur le bord de la pierre, étant enfants, sont désignés ainsi pour devenir chevaliers du Graal.

Cette pierre est donc bien la pierre philosophale qui ne dit pas son nom. En effet, elle provoque la mue du phénix : on sait l'importance de cet oiseau en alchimie. Elle est la cause de la transformation.

Elle empêche aussi de mourir, elle conserve la vie et elle fournit la nourriture nécessaire.

Il est une autre pierre, l'escarboucle, ou le grenat, qui croît sur le front de la licorne. Cet animal fabuleux voisine avec le cerf sur l'un des tableaux de Lambsprinck. Pour celui-ci, la licorne, c'est l'Esprit, l'un des éléments de la Triade alchimique âme, esprit, corps.

Chapitre XXXI : En to pan

Si, revenant au XII^e siècle, nous cherchons dans ce sens une continuation à la pensée d'Éon, nous trouverons deux doctrinaires, qui se manifestent à la fin du siècle et au début du suivant et qui sont Amaury de Bène et David de Dinant.

Amaury de Bène était l'un des derniers disciples de l'École de Chartres qui avait donné, au XII^e siècle, de l'inquiétude à l'autorité ecclésiastique. Thierry et Bernard de Chartres avaient été soupçonnés de

ce qu'on n'appelait pas encore le panthéisme, mais qu'on aurait pu appeler le scotisme.

Une science de la totalité remontait en effet à Jean Scot Erigène. Les Bretons de Chartres étaient de plus soupçonnés de nécromancie. C'était en somme des accusations de druidisme puisqu'on y trouvait mêlé l'hérésie de « l'Un est le Tout » avec la magie traditionnelle.

David de Dinant était, semble-t-il plus radical encore qu'Amaury. On ne sait comment il se rattachait et s'il se rattachait même aux Chartrains et aux Bretons.

Ce qui est certain, c'est que l'hérésie d'Amaury se continua. Les procès se suivent contre les Amauriciens. Des Amauriciens on passe aux Bégards et aux Frères du Libre Esprit : on va ainsi jusqu'au XVI^e siècle sans discontinuité.

Les Bégards se rattachaient à Joachim de Flore, ainsi que les Béguins. Les *Fraticelli*, plus tardifs, étaient en relations avec François d'Assise. Le tiers-ordre fut souvent à la limite de l'hérésie. Là encore se retrouve la notion de pauvreté.

La lutte contre les Bégards

- 1180-1184: Premier établissement bégard à Liège.
- 1202: Établissement bégard à Tirlemont. Mort de Joachim de Flore.
- 1207: Mort d'Amaury de Bène.
- 1209: Procès de Paris contre les Amauriciens, ainsi que contre David de Dinant.
- 1211: Procès d'Amiens contre les Amauriciens.

- 1212: Établissement bégard à Valenciennes.
- 1215: Des idées amauriciennes sont attestées à Strasbourg et la condamnation de David de Dinant est confirmée par Robert de Courçon, légat du pape.
- 1216: Des idées amauriciennes sont attestées en Thuringe.
- 1219: Établissement bégard à Douai.
- 1220: Des idées amauriciennes sont attestées à Troyes.
- 1227: Établissement bégard à Gand.
- 1236: Cambrai : la béguine Aleydis est brûlée.
- 1230: Établissement bégard à Anvers.
- 1230: Le groupe du Nouvel Esprit, à Augsbourg, provoque l'indignation d'Albert Le Grand.
- 1239: L'évêque d'Eichstadt menace les béguines de leur appliquer des pénitences.
- 1244: L'archevêque de Mayence interdit le recrutement au-dessous de quarante ans.
- 1250: Mille participants bégards à Paris, autant à Cambrai, deux mille à Cologne.
- 1250: Mechtild von Magdeburg écrit *Une lumière émanant de la Divinité*.
- Vers 1255: Naissance de Maître Eckart.
- 1255: Condamnation de Joachim de Flore.
- 1277: Le synode de Trêves accuse les Bégards et Béguines d'hérésie. Un peu plus tard le synode de Cologne, sous la présidence de Henri de Virnebourg, en fait autant.
- 1282: Mort de Mechtild von Magdeburg au couvent de Helfta.
- 1307: Arrestation du franciscain Bentivenga de

- Gubbio, dissident franciscain, qui répandait des thèses amauriciennes à Spolète.
- 1310: Procès et exécution de Marguerite Porète à Paris le 1^{er} juin.
- 1311: Concile de Vienne. Condamnations. Le Pape Clément V dans ses décrets *Ad Nostrum* et *Cumde quibusdam mulieribus* (les Clémentines), reprend les dites condamnations.
- 1306-1332: Communauté de Schweidnitz (les filles d'Udyllinde).
- 1307: Florence, bûcher de Lapina.
- 1315-1335: Jean de Brünn Bégard.
- 1322: Exécution à Cologne de Walter de Hollande et de ses compagnons.
- vers 1327: Mort de Maître Eckart.
- vers 1329: Condamnation de Maître Eckart: bulle *In agro dominico*.
- 1335: Mort de Bloemardinne à Bruxelles. Confession de Jean de Brünn.
- 1336: Bûcher de Constantin à Erfurt. Il avait soutenu la proposition qu'il était le fils de Dieu, comme l'était le Christ. Une telle opinion rappelle le point de vue d'Éon de l'Étoile qui se disait Dieu.
- 1356: Bûcher de Berthold von Rohrbach à Spire.
- 1366: Bûcher de Metza von Westenhove.
- 1368: Bûcher de Johannes Hartmann à Erfurt. Il s'identifiait à Dieu.
- 1372: Bûcher de Jeanne Dabenton et des Turlupins à Paris.
- 1380: Bûcher de Mathieu de Gouda à Deventer.

Début du XV^e siècle : Les *Homines Intelligentiæ* groupe initiatique à tendance alchimique (Gilles de Canter).

1411 : Communauté à Bruxelles.

1418 : Communauté en Bohême.

1420 : Fin de la communauté de Bohême.

1433 : Bûcher de Paul Cramer en Écosse.

1449 : Bûcher de Maïolati, procès des Fraticelles.

1457 : Bûcher à Mayence de Böhans.

1458 : Bûcher à Mayence de Johannes Becker.

Début du XV^e siècle : *Homines Intelligentiæ*. Gilles de Canter (Alchimie).

1529 : L'Inquisition intervient à Tolède, Grenade, Salamanque et Valladolid.

1547 : Exécution de Quintin Thierry et de ses compagnons.

1544 : Bûcher luthérien d'Eloi Pruystinck. Persecution des Eloïstes. qui passent en Angleterre où ils se perpétueront jusqu'au milieu du XVII^e siècle (« ranters »).

Chapitre XXXII : Joachim de Flore

C'est Renan qui le premier a attiré l'attention sur Joachim de Flore et l'Évangile Éternel. Ce n'est sans doute pas un hasard.

La première remarque à faire, c'est que « les courageux hérétiques, disciples d'Amari de Bène, brûlés aux Champeaux en décembre 1210, professaient

exactement les mêmes idées, et rien absolument ne fait croire qu'ils aient eu la moindre connaissance des doctrines de Joachim. »

Nous pouvons déjà tirer la conclusion que, si un moine calabrais et des Chartrains soutenaient la même théorie, c'est qu'ils se rattachaient, les uns et les autres, à la même pensée traditionnelle. Ils n'avaient pas inventé ce qu'ils disaient, pas plus qu'Éon de l'Étoile ou les Bégards.

S'ils étaient si proches, Amaury et Joachim, c'est évidemment que l'un et l'autre étaient, selon un mot bien postérieur, panthéistes.

Joachim de Flore était né vers 1130 et mourut en 1202. Il avait écrit le *Livre des figures*, le *Traité sur les quatre évangiles* et une *Exposition de l'Apocalypse*. Il aurait écrit des *Commentaires sur les prophéties de Merlin et de la Sibylle Érythrée*. Ces deux personnages d'ailleurs se retrouvent dans une autre œuvre de Joachim de Flore, le *Commentaire sur Jérémie*.

Il était au courant, comme tous les lettrés de son temps, de la tradition celtique, telle qu'elle avait été rapportée par Geoffroy de Monmouth.

Dante le connaissait et, manifestement, l'estimait hautement, puisqu'il le plaça au chant XII du Paradis :

... et près de moi la flamme
de l'abbé calabrais, Joachim, dis-je,
en qui souffla l'esprit de prophétie¹⁵¹.

¹⁵¹ Dante, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, 1965.

« La doctrine de Joachim, écrit Renan, abroge l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Évangile du Christ n'a pas été le véritable Évangile du royaume ; il n'a pas su bâtir la véritable Église ; il n'a conduit personne à la perfection. »

La pauvreté religieuse passait en premier. Comme bientôt saint François, Joachim vivait en compagnie de la nature et des animaux. Mais avec la fin de la richesse, devait venir aussi le terme des images et des sacrements. Un troisième Testament s'ouvre qui est le règne du Saint-Esprit.

Il y eut en effet une ère du Père, et c'est l'Ancien testament, puis une ère du Fils et c'est le Nouveau testament. Il y aura bientôt une ère du Saint Esprit. Ce nouvel âge se caractérise par l'absence de pouvoir et l'existence d'une communauté d'êtres parfaits et libres. Il n'y aura plus ni sacrements, ni clercs, ni Bible.

Le joachimisme se répandit. « Un des premiers hommes du siècle, Adam de Marsh, l'ami de Roger Bacon, au fond de l'Angleterre, recevait avec empressement d'Italie les moindres parcelles des ouvrages de l'abbé de Flore et les transmettait sur le champ à son ami Robert Grossetête, évêque de Lincoln... » On remarquera cette filière qui unit l'Italie mystique au monde oxfordien des philosophes de la nature.

Roger Bacon, moine franciscain depuis 1257, avait étudié les mathématiques, l'optique, l'alchimie et l'astrologie. Il écrit l'*Opus majus*, l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*, qu'il adresse au pape Clément IV. Mais après la mort de Clément IV, il est condamné à la prison en

raison probablement de son goût pour l'alchimie et l'astrologie.

Il semble que le haut clergé n'ait pas saisi immédiatement le danger que représentait l'*Évangile éternel* pour la Chrétienté. Joachim est au mieux avec l'autorité suprême, Lucius III, Urbain III, Clément III et même Innocent III. Il faut attendre 1254 pour voir s'inquiéter le Souverain Pontificat et ce n'est qu'en juillet 1255, alors que Joachim était mort depuis une cinquantaine d'années, que la condamnation tomba.

Chapitre XXXIII : La nuit des sorcières

Au IX^e siècle de notre ère, le Canon Episcopi, qu'on peut lire dans le *De Ecclesiasticis disciplinis* de Reginald de Prüm signalait l'existence de : « Quelques femmes scélérates, perverties par le diable, séduites par les illusions et les fantômes des démons, qui croient et soutiennent chevaucher des animaux de nuit en compagnie de Diane, la déesse des païens, et d'une foule innombrable de femmes. Ces personnes, dans le silence de la nuit profonde croient parcourir de grandes distances sur la terre, obéissant aux ordres de Diane comme à leur maîtresse et pensant avoir été appelées à la servir certaines nuits¹⁵². »

Au XII^e siècle, Jean de Salisbury (1110-1180) écri-

¹⁵² Burchard de Worms, *Decretorum*, libri XX (XIX, 5). Traduction Guy Bechtel.

vait quant à lui : « Ils affirment qu'une certaine Noctiluca ou Hérodiade convoque comme souveraine de la nuit des assemblées nocturnes où les assistants festoient, se livrent à toutes sortes de pratiques, et où les uns sont châtiés, les autres récompensés selon leurs mérites. Ils croient que des enfants sont sacrifiés aux lamies, coupés en morceaux et dévorés gloutonnement, puis, graciés par la présidente, ils sont jetés et ramenés dans leurs berceaux¹⁵³. »

Cette description rappelle de très près le texte de *La Montagne* tel qu'on le lit sous la plume du Père Maunoir au XVII^e siècle. En particulier les sacrifices d'enfants qui figurent dans les récits du jésuite, ont beaucoup de chances d'être, comme ici, réalisés en représentations. On peut d'ailleurs se demander si les cérémonies conduites en 1650 par un « monstre » ou prétendu tel, ne sont pas la continuation des rites stigmatisés par Jean de Salisbury.

On a, sur les chevauchées, des témoignages postérieurs au XII^e siècle. Ainsi, dans *le Roman de la Rose*, vers 1275 : « C'est ainsi que maintes gens dans leur folie s'imaginent être la nuit des sorcières errant avec dame Habonde... Les âmes alors, disent-ils, quittent les corps et accompagnent les bonnes dames à travers les maisons et les lieux étrangers¹⁵⁴... »

Il est intéressant de trouver dans ce texte la notion d'une sortie du corps. La cérémonie ne se déroule pas

¹⁵³ Jean de Salisbury, *Polycraticus*, Leyde, 1639, p. 83 (II, 17), dans Guy Bechtel p. 79.

¹⁵⁴ Jean de Meung, *Le Roman de la Rose*, vv.18429-18431 & 18441-18443.

sous une forme physique, mais ce sont les âmes qui opèrent hors du corps. On comprend ainsi comment le sacrifice des enfants se déroule, comme le rituel général, dans l'imaginaire.

Le Concile de Trêves de 1310 prévoit, dans son Canon 81, que « nulle femme ne doit prétendre chevaucher la nuit avec la déesse païenne Diane ou avec Hérodiade ». En 1384 et 1390, deux femmes sont accusées d'avoir suivi le cortège de Diane¹⁵⁵.

Ainsi le culte de Diane est assuré au XIV^e siècle, ce qui est tout de même passablement tardif, et qui l'est plus encore si l'on reconnaît que le culte du Monstre au XV^e siècle en est la continuation.

Chapitre XXXIV : La Rose et le « Roman de la Rose »

Né en 1250, mort en 1305, Jean de Meung connaissait l'alchimie. Il a écrit un traité dans ce domaine, mais son ouvrage principal n'appartient pas à ce thème.

Le Roman de la Rose date des années 1370. Jean de Meung prend alors la suite du récit, trente-cinq ans après Guillaume de Lorris. Bien que le roman ne soit pas alchimique, les connaissances de l'auteur apparaissent cependant. C'est ainsi, par exemple, que s'y montre, de façon assez claire, la triplicité de la Fon-

¹⁵⁵ Guy Bechtel, *La sorcière et l'Occident*, Paris, Plon, 1997, p.128.

taine, de l'Arbre et de la Pierre, les trois interdits majeurs. On serait donc ici en présence de la tradition, à l'exclusion de toute alchimie.

Cette quête de la Rose est pour le moins curieuse. La substitution de la Rose à la Femme enlève tout érotisme au récit. Apparemment le jeu n'en vaut pas la chandelle : il n'est pas nécessaire de passer par tant d'épreuves pour cueillir une rose, si belle fût-elle.

Il faut en fait que la rose soit un bien suprême et que l'organisation du Jardin en mandala soit capitale dans le récit.

On se rappellera de la fontaine, telle qu'elle se montre à nous dans le manuscrit de la BN lat. 7171, et de cette autre représentation qui figure dans le manuscrit de la bibliothèque de Cassel, de 1549, c'est-à-dire de la fontaine conçue comme origine du monde. Elle est Trinité. D'elle s'échappent les bandeaux de la Triple révélation de l'Origine. Elle est véritablement *Fons et Origo*.

Autrement dit, elle est la première manifestation.

Dans le *Roman de la Rose*, rédigé vers 1225, la fontaine dans le jardin est un thème itératif. Le manuscrit de New-York, Pierpont Morgan Library M. 948, qui date des alentours de 1516, reproduit dans ses miniatures l'essentiel du texte. C'est là que nous prendrons nos références.

Le jardin est tout d'abord un établissement carré où poussent quelques arbres. Les murs sont hauts, le paysage est triste, il n'y a pas de fontaine ou du moins, elle n'apparaît jamais. Au folio 19 r°, le jardin est formé d'une claie et la fontaine est là sous

la forme d'un simple bassin, adossé au rocher, dans lequel Narcisse se mire.

Au fol. 195 v°, le jardin de Déduit est un jardin mal entretenu : la porte en est ouverte et non gardée de telle sorte que les moutons noirs se répandent à l'intérieur, les musiciens sont endormis, couchés pêle-mêle tandis que Pluton les vient chercher. La bouche de l'enfer même s'ouvre à l'intérieur de l'enceinte. Narcisse se mire dans un bassin carré où l'eau descend d'un rocher. Il y a au-dessus un grand pin. Amant et Oyseuse, tenant sa grosse clef semblent contempler la fontaine.

Le fol. 196 r° est disposé en face du précédent (195 v°) et montre cette fois le jardin à la fontaine sous sa forme paradisiaque. L'enceinte n'est plus carrée, mais ronde. La porte, au-devant de l'enceinte, est ouverte, mais gardée par l'agneau à la croix en sceptre. L'arbre, un olivier, pousse au milieu du bassin carré de la fontaine. En arrière, du grand rocher sur lequel est assis Dieu le Père, l'eau s'écoule par trois tuyaux en trois chutes dans le bassin. Il y a là dix moutons blancs et treize personnes.

On remarquera tout de suite la présence sur les figurations évoluées du jardin la présence de l'Arbre, du rocher et de la fontaine, les trois symboles coutumiers.

Chapitre XXXV : Aurora Consurgens

Morigenes le Breton

L'*Aurora consurgens* est un texte alchimique ou para-alchimique dont la plus ancienne partie pourrait dater, comme le pense Marie-Louise von Franz, du XIII^e siècle. Il serait en somme un peu postérieur à Michel Scot.

L'ouvrage est composé de très nombreuses citations. Il présente à plusieurs reprises des textes d'un certain Morien, dont le nom figure sur certains manuscrits (D & V) sous la forme Morigenes. Ce Morien aurait été en rapport avec un prince arabe appelé Khalid ibn Yezid.

Nous avons dit que Morien portait un nom breton. Le fait est ici confirmé par la forme Morigenes qui est la forme vieille-bretonne au regard de la forme plus récente, et qui signifie « né de la mer ». Aussi étonnant que cela paraisse, Morien est donc breton : il faut donc entendre que Khalid est enseigné en matière d'alchimie, et il est le premier des Arabes à l'être, par un Breton.

On remarquera que le prince « arabe » s'appelle ici Calet, ce qui signifie « dur » en breton et qui, de plus, est le nom fondamental des Celtes. On se référera au peuple des Caletes, éponyme du pays de Caux, au nom même de Celtes « Caletes », au Canal Calédonien, à saint Clet et saint Cleden.

Il apparaît donc bien ici que ce faux romain et ce faux arabe sont en réalité des Bretons et des Celtes.

Voici donc l'alchimie enseignée par eux à une époque qui tourne autour du VIII^e siècle.

Le nom de Morigenes est généralement tenu pour être la forme originale du nom grec de Pélage. C'était le nom de l'hérésiarque du V^e siècle. Quant à l'alchimiste de la même époque, Pélage dit l'Ancien, nous n'en connaissons qu'un texte.

Les Triades de l'Aurora consurgens

L'*Aurora consurgens* comporte curieusement plusieurs triades dans la manière de la tradition celtique. Une de ses divisions même est intitulée : « Quatrième parabole : de la foi philosophique qui consiste dans le nombre trois¹⁵⁶. » Un tel titre mérite attention. Il s'agit en effet de la foi philosophique, de la croyance de base en somme de l'alchimie, ou de la philosophie naturelle. Et cette croyance est le chiffre trois. Il semble que nous rejoignons ici le texte d'Ausone consacré à ce chiffre.

Les citations que nous présentons, extraites de l'*Aurora consurgens* sont de véritables triades, à la manière de la tradition celtique.

Parlant du Père, du Fils et du Saint Esprit, l'auteur écrit « ...et ces trois sont un seul, le corps, l'esprit et l'âme, car toute la perfection consiste dans le nombre trois, c'est-à-dire la mesure, le nombre et le poids¹⁵⁷. »

¹⁵⁶ *Aurora consurgens*, p. 92 & 93, IX. La traduction est d'Etienne Perrot et de Marie-Martine Louzier, dans l'ouvrage de Marie-Louise von Franz, *Aurora consurgens*, Paris, La Fontaine de Pierre, 1982.

¹⁵⁷ *Aurora consurgens*, p. 94 & 95.

Selon la manière alchimique, la Trinité Chrétienne est ainsi ramenée à l'homme et à ses trois constituants, le corps, l'esprit et l'âme. Il est souligné de surcroît la perfection du nombre trois, qui est plus proprement celtique. Cette conception est extraordinairement anthropomorphique et même, pourrait-on dire « physiomorphique ». La nature, dans ses principes même, « la mesure, le nombre et le poids », constitue la Trinité. C'est donc que la nature est en quelque sorte le corps de Dieu, le résultat de l'Incarnation divine. *En to pan.*

Cette conception de la Trinité, bien sûr, ne saurait en aucune façon être considérée comme chrétienne. Même en invoquant la notion selon laquelle l'homme est fait à l'image de Dieu, on ne saurait dire en termes chrétiens que les trois sont les trois aspects de l'homme, non plus que la mesure, le nombre et le poids. Il y a en effet ici trois triades successives : celle des trois personnes, celle des trois parties de l'individu, celle des trois types de mesures.

« Au Saint-Esprit est attribuée la bonté, lui par qui les choses terrestres deviennent célestes et cela d'une triple façon : en baptisant par l'eau, le sang et les flammes¹⁵⁸. »

Ce triple baptême, nouvelle triplicité, est passablement hétérodoxe. Si le baptême de sang a été reconnu, à l'intérieur de certaines limites, par l'Église romaine, en revanche le baptême de feu ne l'a jamais été. La théologie du Saint Esprit n'est pas ici sans rappeler Joachim de Flore et l'*Évangile Éternel*.

¹⁵⁸ *Op. cit.*, p. 94 & 95.

« Et Morien : Que celui qui n'a pas la patience retire la main de l'œuvre. Et Calet le Mineur : Trois choses sont nécessaires : la patience, la lenteur et l'adaptation des instruments¹⁵⁹. » La triade est apparemment assez banale et il n'en est que plus frappant de voir employé ici le système ternaire, plutôt comme une habitude de pensée et de diction que comme un système vraiment adéquat. On croirait lire ici certains passages qu'Ausone écrivait dans sa présentation du nombre Trois.

Le nom attribué à Khalid est ici Calet, ce qui est exactement le nom des Celtes, Caletes, et donne encore plus de force à notre hypothèse selon laquelle le prince arabe serait en réalité le représentant de la nation des Celtes.

« Et si ce grain tombant en moi ne meurt, il demeurera seul, mais s'il meurt, il produit un triple fruit : le premier, il le produira bon dans une bonne terre, celle des perles, le second, bon également, car produit dans une terre meilleure, celle des feuilles, le troisième, multiplié par mille parce que produit dans la terre la meilleure, celle de l'or¹⁶⁰. »

Il s'agit là, sous l'apparence d'une parabole, d'une affirmation alchimique : germination du grain, production de l'or. Les feuilles sont dans les contes populaires, comme dans la légende de Notre Dame des Trois Fontaines, l'équivalent de l'or des nains, ou de l'or qui ne vaut rien. Quant à la terre de l'or, elle

¹⁵⁹ *Op. cit.* p. 124 & 125, X, 61-62.

¹⁶⁰ *Op. cit.* p. 148 & 149.

évoque irrésistiblement la légende de Goulven où la terre se transforme en or.

« Faisons donc trois tentes : une pour toi, la seconde pour moi et la troisième pour nos enfants, car un triple lien se rompt difficilement... Car, il avait semé sa semence pour qu'en mûrisse un triple fruit, que l'auteur des Trois paroles dit être trois paroles précieuses dans lesquelles est cachée toute la science qui doit être donnée aux humains pieux, c'est-à-dire aux pauvres du premier homme jusqu'au dernier¹⁶¹. »

Il s'agit ici d'une trinité familiale. Sous la paraphrase évangélique des tentes, apparaissent le toi, le moi et les enfants. La pauvreté rappelle Joachim de Flore et les défenseurs de la pauvreté, Bégards, Béguines, Fraticelli qui prêchent le dénuement « monastique » contre l'opulence du clergé romain. Notons qu'il y a ici trois tentes, qui sont trois liens, trois fruits et trois paroles.

Le dernier texte n'est pas de Morienus, mais de Calid : « Et voici les trois paroles secrètes et découvertes, qui sont données, non aux méchants, aux impies ou aux infidèles, mais aux fidèles et aux pauvres, depuis le premier jusqu'au dernier¹⁶². » Trois paroles sont dites, que nous ne connaissons pas. La notion d'un langage secret apparaît ici. Le rapprochement des fidèles et des pauvres est encore un rappel des Frères du Libre Esprit ou des Bégards.

Il y a donc dans l'*Aurora consurgens* six textes dont

¹⁶¹ *Op. cit.*, p. 154 & 155.

¹⁶² Calid, *Liber trium verborum*, Art. aurif. (1610), I, p. 228, in *Aurora*, p.154 & 155, n. 79.

chacun d'entre eux contient une triade. C'est là tout de même assez exceptionnel. L'usage de la triade comme mode de pensée et de présentation est bien connu chez les Celtes depuis l'Antiquité. Ici nous le retrouvons dans chacune des citations. En outre il y a six mentions, deux fois trois. Ne sera-ce pas là une confirmation de l'origine celtique de Morien et de son enseignement ?

Le texte de Morien, en tout cas, paraît se rattacher non pas à l'alchimie arabe, non plus même qu'à l'alchimie grecque, voire à celle d'Hermès Trismégiste, mais à une tradition assez proche de celle présentée par Ausone.

Venons-en maintenant aux citations de Morien et de Calet qui n'ont pas la forme stéréotypée de triades.

« Morien dit en effet : Si je voulais élucider toutes choses telles qu'elles sont, il n'y aurait plus de place pour la prudence, puisque l'insensé serait égalé au sage ; et nul mortel sous le globe de la lune ne pleurerait au milieu des angoisses de la disette causées par la marâtre pauvreté, car le nombre des sots est infini dans cette science¹⁶³. »

Ainsi est fondée la raison du secret. L'alchimie ne peut être divulguée par prudence, car il n'est pas bon que tous la connaissent. Il n'est pas souhaitable que la sagesse et la connaissance soient ainsi jetées aux pourceaux. Mais il faut sans doute ajouter que les savants en question ne tiennent pas du tout à être

¹⁶³ *Aurora consurgens*, p. 66 & 67, III, 8.

connus des juges ecclésiastiques et qu'il n'est pas possible non plus de faire connaître leurs noms.

L'existence même des druides est de cette façon voilée.

« Et Calet le Mineur : Réchauffez la froideur de l'un par la chaleur de l'autre¹⁶⁴. »

« Et Calet le Mineur : Éteignez le feu de l'un par le froid de l'autre¹⁶⁵. »

« Et Morien dit : Voici que nous avons ôté le noir et fait le blanc avec du sel (et de l'a)natron, c'est-à-dire avec l'esprit¹⁶⁶. »

« Morien : Celui qui aura élevé son âme en verra les couleurs¹⁶⁷. »

« Et Morien : Espère et espère, et ainsi tu obtiendras¹⁶⁸. »

Chapitre XXXVI : Le Roman de Mélusine

En 1392 et 1393, Jean d'Arras écrit le *Roman de Mélusine* en prose. Il s'agit sans doute d'une histoire beaucoup plus ancienne, qui rejoint la tradition des serpentes et anguilles.

¹⁶⁴ *Aurora consurgens*, p. 98 & 99, IX, 29.

¹⁶⁵ *Aurora consurgens*, p. 100 & 101, IX, 34.

¹⁶⁶ *Aurora consurgens*, p. 102 & 103, IX, 45-46.

¹⁶⁷ *Aurora consurgens*, p. 106 & 107, IX, 59 ; *Aurora consurgens*, p. 98 & 99, IX, 29.

¹⁶⁸ *Aurora consurgens*, p. 122 & 123, X, 50.

Il est remarquable que l'anguille figure déjà, nous l'avons dit, dans Hésiode (295-305) et dans Hérodote (ch. IX, L. IV), sous le nom d'Echidna.

Gervais de Tilbury, dans ses *Otia Imperiala*, chapitre XV, achevés en 1214, mentionne les amours d'un chevalier, le seigneur du Rousset, près d'Aix-en-Provence, et d'une serpente dont il tait le nom.

Vincent de Beauvais (fin du XII^e siècle-1264) reprend l'histoire dans la quatrième partie de son *Speculum Majus*. Un peu plus tard, Pierre Bersuire (1285-1362) conte également l'histoire de la serpente, qui aurait vécu en Poitou tout aussi bien qu'en Provence¹⁶⁹.

Ici, nous sommes d'emblée dans le mythe. Le roi Elinas, roi d'Écosse et veuf, rencontre un jour sur son chemin, une source auprès de laquelle une très belle femme chante d'une façon envoûtante. Le roi Elinas en est littéralement fasciné. Puis, sorti de son émerveillement par l'arrivée de ses chiens, il engage la conversation avec la dame, dont, en fait, il n'apprendra rien de plus. Celle-ci, au demeurant fort aimable, s'en va sur un cheval qu'on lui amène. C'est alors que surviennent les gens du roi qui lui annoncent que « le cerf est pris ».

Le roi se laisse devancer, tourne bride et se précipite à la recherche de la dame. Il la retrouve et finit par lui avouer son amour, que la dame d'ailleurs n'ignorait pas.

¹⁶⁹ Nous suivons la bibliographie de Mélusine établie par Guy-Edouard Pillard dans *La déesse Mélusine*, Hérault Editions, 1989.

La Dame, qui s'appelle Présine, reçoit fort bien les déclarations d'Elinas. Elle accepte de l'épouser, mais à une condition : qu'il n'essaie pas de la voir pendant ses couches.

Présine eut des triplés, trois filles, Mélusine, Melior et Palestine. Mataquas, fils d'Elinas, n'a de cesse qu'il n'ait entraîné son père à venir les voir. Il y parvint et Elinas perdit ainsi sa femme et ses trois filles. Présine s'envola avec elles et s'en alla dans l'île d'Avalon qu'on appelle aussi l'île perdue « parce que seul le hasard permet d'en retrouver le chemin, même pour celui qui y est allé souvent ».

Quand elles furent grandes, elles s'enquirent de leur origine et de la raison pour laquelle elles vivaient comme en exil, loin de l'Écosse leur pays. L'ayant appris de leur mère, elles décidèrent, sous l'impulsion de Mélusine, de se venger de leur père en l'enfermant dans la montagne magique de Northumberland qu'on appelle Brumborenlion.

Leur mère le prit fort mal. Elle punit ses filles, Mélusine en la transformant tous les samedis en serpente du nombril au bas du corps, Melior en l'installant en Grande Arménie au Château de l'Épervier et ne faisant que tous les Chevaliers qui viendraient la voir au solstice d'été reçoivent d'elle un don à condition que ce ne soit ni son corps ni son amour, Palestine en l'enfermant dans la montagne du Canigou jusqu'au jour où un Chevalier viendrait la délivrer.

Lorsque le roi Elinas mourut, Présine lui fit bâtir un tombeau où elle fit entrer bien des richesses et sa

propre statue. Et pour garder l'endroit, elle installa un géant terrible qui imposait son tribut à l'entour.

Pendant ce temps en Basse-Bretagne, un homme avait tué le roi des Bretons. Il s'enfuit jusque dans un pays désert où il s'installa. Il y rencontra, au bord d'une source, une dame qui connaissait ce qui lui était arrivé. Ils s'aimèrent et installèrent des maisons dans tout le pays. Ils nommèrent le pays Forez. Puis ils se séparèrent à la suite d'une dispute. Il épousa alors la sœur du comte de Poitiers qui lui donna trois enfants. Le troisième fut Raymondin.

Lorsque celui-ci fut grand, il fut adopté par le comte de Poitiers, « l'homme le plus savant en astronomie qu'on ait connu depuis Aristote ».

Un jour, une grande chasse au sanglier fut annoncée dans la forêt de Coulombiers. La bête était exceptionnelle. Le comte et son neveu le poursuivirent, le perdirent, mais alors qu'ils se reposaient, elle les rejoignit. Dans le combat terrible qui s'engagea, Raymondin, hors de sa volonté, tua son oncle et le sanglier.

Il s'enfuit et vint à passer devant la Fontaine de soif. Il y avait là trois dames qui l'apostrophèrent. La principale des dames connaissait tout de lui : elle lui demande de l'épouser, mais à une condition, que le samedi il ne cherchera pas à la voir ou à savoir où elle se trouve.

Raymondin accepte. Son amie lui dit de rentrer comme si de rien n'était. Les gens penseront que le comte a été tué par le sanglier. C'est effectivement ce qui se passe. Sur les indications de la dame, il demande au nouveau comte de Poitiers de lui concé-

der un escarpement rocheux hors de tout serment d'allégeance. Le lendemain, il rencontrera un homme avec des peaux de cerf tannées dans de l'alun. Il les achètera, y fera tailler une courroie d'une seule pièce. La courroie lui sert à délimiter son territoire. Elle donne naissance à une rivière.

Tout se passa comme la dame l'avait dit. L'escarpement rocheux était au-dessus de la Fontaine de soif.

Lorsque le mariage vint, on apprit que la dame s'appelait Mélusine et qu'elle était d'Écosse.

Mélusine fut une grande bâtisseuse. Elle construisit non seulement le château et la ville de Lusignan, mais le château et le bourg d'Ainnelle, Vouvent, Mervent, le bourg et la tour de Saint-Maixent, le château et la ville de Parthenay, la tour de la Garde de la Mer à La Rochelle, une partie de la ville et le château Aiglon, Pons en Poitou et Saintes et Talmont en Talmondois.

Mélusine eut huit enfants, huit garçons : Urian, Eudes, Guion, Antoine, Renaud, Geoffroy la Grande Dent, Fromont et Thierry.

Un jour, le comte de Forez, frère de Raymondin, attira son attention sur le comportement étrange de Mélusine : le trompait-elle ? ou bien accomplissait-elle une pénitence le samedi ? Raymondin voulut en avoir le cœur net. Il vint à l'endroit où Mélusine venait le samedi, y découvrit un grand bassin de marbre avec des escaliers qui descendaient jusqu'au fond, et là Mélusine, la serpente, se baignant et aspergeant d'eau avec sa queue toute la grande pièce.

Ainsi le destin est scellé. Il ne reste plus à Mélusine qu'à s'en aller. Après avoir fait ses dernières recom-

mandations, elle s'approcha de la fenêtre et s'envola sous la forme d'une immense serpente de près de cinq mètres. Elle laissa son pied gravé sur le rebord de la fenêtre, et fit trois fois le tour de Lusignan, en poussant un cri étrange. Puis elle disparut.

Elle s'est montrée depuis, à Montserrat ou sur la tour Poitevine à Lusignan. Quand la forteresse doit changer de seigneur, elle apparaît trois jours avant.

Selon Jean de Lahaye, dans ses *Recherches de France*, « Raymondin, avec Mélusine, son épouse, faisoit sa demeure en un chasteau nommé le Sucinio ». Il s'agit évidemment du château de Suscinio, demeure de plaisance des ducs de Bretagne.

Mélusine est l'Anguille. Ses relations avec le monde celtique sont nettement marquées. Elle est en effet d'origine écossaise et elle épouse un Breton. Elle a des attaches avec Suscinio et Fougères, où elle possède une tour.

On remarquera que l'histoire commence à la manière des récits du Cerf Blanc. Ici, c'est la chasse au Sanglier. Les deux animaux jouent d'ailleurs le même rôle de conducteurs de l'Autre Monde. C'est à la suite de cette entrée de Raymondin que se présente l'épisode de la Fontaine de Soif, comme à l'accoutumée, et la rencontre de la Fée qui le demande en mariage. Tout ceci est bien dans la règle des contes de ce type. Dans la règle également, la restriction apportée au mariage et l'interdit auquel il est entièrement lié. L'histoire se terminera évidemment par la rupture du secret et la séparation des amants.

Cette sorte d'histoire est fondamentale dans la

croyance celtique. On la retrouve sous diverses formes, sans grand changement. Le lai de Lanval, le lai de Graelent, le lai de Guingamor, au XII^e siècle sont des variantes de l'histoire de la Belle à la Fontaine. Dans un conte recueilli au XIX^e siècle par Luzel, la princesse de Tronkolaine, la même rencontre a lieu et la Fée est décrite de la façon la plus classique, avec ses cheveux blonds, son miroir et son peigne d'ivoire auprès de la source. Mais ici le récit se terminera définitivement bien par le mariage sans conditions.

Quelle est donc la signification ?

Chapitre XXXVII: Valentine d'Orléans et les Arioles

Froissart, Les Chroniques

(Livre IV, chapitre 54, 1396)

« Les aucuns de ces arioles qui devoient et devinoient sur l'entente de mieux valoir, sur la maladie du roi, mettoient outre, quand ils véoient que leur labour étoit nul, que le roi étoit empoisonné et en herbes ; et ce mettoit les seigneurs de France et le peuple généralement en grands variations et suppositions de mal. Car les aucuns de ces arioles affirmoient, pour mieux atteindre leurs gengles et pour plus donner toutes gens à penser, que le roi étoit démené par sorts et par carmes ; et le savoient par le diable qui leur révéloit cette affaire ; desquels arioles il y en eut détruits et ars à Paris et en Avignon, car ils parlèrent si avant que la duchesse Valentine d'Orléans, fille au duc de

Milan, faisoit tout cel encombrer et en étoit cause, pour parvenir à la couronne de France. Et en fut tellement accueillie la dame par les paroles de ces arioles, que commune renommée couroit parmi le royaume de France qu'elle jouoit de tels arts, et que tant qu'elle seroit de-lez le roi de France à ce jour, ni que le roi la verroit ni orroit parler, il n'en auroit autre chose. Et convint ladite dame, pour ôter celle esclandre et fuir tels périls qui de trop près l'approchoient, dissimuler et partir de Paris, et aller demeurer à Anières, un moult bel château près de Pontoise ; lequel pour lors était au duc d'Orléans, son mari. »

Nous connaissons les arioles. Nous les avons vus signalés par Du Cange dans son latin médiéval. Ce sont les *arioli*, *Qui aras colit vel divinus*, ceux qui s'occupent des autels païens, encore appelés devins.

Nous trouvons donc ici, dans le voisinage du roi de France Charles VI, de ces devins de haut vol qui se mêlent sans problème de la politique du royaume. Valentine d'Orléans leur fait confiance, elle est même soupçonnée de se livrer à « de tels arts ».

La remarque que nous faisons évidemment ici est la même que celle que nous avons énoncée à propos de Macbeth et de ses devins. Comme en 1061, en 1396, comme à la cour d'Écosse à celle de France, le roi ou les princes royaux sont environnés d'arioles, c'est-à-dire de prêtres païens, dont le rôle principal est de dire l'avenir. Ces arioles correspondent exactement à la définition du druide et plus particulièrement du Watès. Les uns comme les autres sont des devins, au

service du roi, chargés de déterminer le sort dont était frappé la personne royale et de le pallier.

Il nous apparaît donc clairement qu'à la fin du XIV^e siècle des enchanteurs tenaient le haut du pavé, qu'ils occupaient le rang et la fonction de druides sans en porter le nom. Les Watès que nous avons rencontré au XII^e siècle chez Yves de Chartres, les voici de nouveau, tout aussi vivants, peut-être plus que naguère.

Chapitre XXXVIII : La Fontaine des amoureux de science (1413)

*Ce fut au temps du mois de May...
Lors apperceu une fontaine
D'eaue tres clere, pure et fine,
Qui estoit sous une aubespine...*

Tel est le début d'un poème alchimique, récemment réédité.

La fontaine est faite de pierre et d'eau. Elle est située sous l'arbre, ici l'Epine Blanche, c'est-à-dire l'arbre de mai. C'est d'ailleurs la saison où nous sommes et l'on peut penser que l'arbre est en fleurs. Nous sommes là dans l'environnement tout celtique de la fête de Beltan et du triomphe du roi Arthur.

Il ne nous appartient pas de donner une interprétation des symboles qui se trouvent ici. Notre seul propos est de dégager ce qui nous paraît conforme à la tradition celtique.

Le mois de mai d'abord. C'est le mois par excellence du printemps, mais le printemps est le moment d'une alchimie particulière. Il est remarquable que Wolfram von Eschenbach ait fait d'Arthur le héros de mai et que le premier mai soit la fête par excellence.

L'arbre ombrage la fontaine et cet arbre est une aubépine. On sait que cet arbuste est couramment appelé le mai et intervient dans la fête à divers titres.

La fontaine elle-même est de pierres et d'eau et cette construction est importante. Une eau qui coule est une source : pour en faire une fontaine, il faut la contenir, la maintenir, la retenir entre des murs de pierre.

Nous sommes ici dans le domaine celtique. La fontaine, l'aubépine et le mois de mai en témoignent. Nous sommes aussi bien sûr dans le monde païen. Il est intéressant de constater que l'alchimie du XV^e siècle véhicule d'aussi importants symboles appartenant à la tradition.

Chapitre XXXIX : Jeanne d'Arc et les fées

La pucelle du Bois-Chenu

On rapportait autrefois en Lorraine une prophétie de Merlin qui disait que, des alentours du Bois-Chenu, viendrait une pucelle qui ferait des merveilles. C'est du moins ce qu'on en disait, mais bien peu probablement en avaient lu la teneur.

À plus forte raison, ignore-t-on aujourd'hui généralement le texte de cette prophétie. Le voici, tel qu'il est donné dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth :

« De la ville du Bois Chenu (Canuti nemoris), une jeune fille sera expulsée, de telle sorte qu'elle présente le soin d'un remède, de telle sorte qu'elle s'engage dans tous les arts. De son seul essoufflement elle mettra à sec les fontaines nuisibles, elle fera couler des larmes déplorables et elle remplira l'île d'une clameur horrible. Que la fasse périr le cerf dix cors, dont quatre porteront des diadèmes d'or et dont les six restant seront changées en cornes de buffle, qui, par un bruit abominable ébranleront les îles de Bretagne. Le bois danois sera éveillé et, explosant, criera en voix humaine : Avance-toi, Cambrie, et joins à ton côté la Cornouaille ».

Une expulsion aura lieu au Bois-Chenu, qui est bois ancien et non pas bois de chênes, de telle sorte qu'elle sera blessée. Les maux semblent arriver à la suite : à part les fontaines nuisibles qu'il vaut mieux voir arrêter de couler, elle ne produira guère que des larmes déplorables et une clameur horrible. Il semble que la Cambrie et la Cornouaille soient invitées à s'avancer pour venir à bout de la jeune fille du Bois-Chenu. Le cerf dix cors la mettra à mort : il semble qu'elle doive être considérée comme néfaste.

L'interprétation n'est pas évidente et l'on ne voit guère comment elle peut s'appliquer à Jeanne d'Arc. On ne sait pas très bien ce que sont des fontaines nui-

sibles. Certes la présence du cerf dix cors ne manque pas de susciter notre intérêt, mais l'on ne voit même pas comment le rattacher à ce que nous savons du cerf dans la tradition.

Son caractère bénéfique n'apparaît pas immédiatement. Il est vrai, que d'un point de vue britannique, Jeanne d'Arc est une sorcière et une ennemie. Ceci peut expliquer cela. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a guère d'adéquation entre la prophétie et la réalité.

Ce qui est intéressant cependant, c'est la croyance que l'on attribuait à la prophétie. Le nom de Merlin, trois siècles après l'apparition au grand jour de la tradition arthurienne, était magique. À lui seul, il sanctifiait le parcours de Jeanne, et ceci est tout de même curieux. Merlin passe avant la divinité chrétienne, avant la Vierge même, en plein XIV^e siècle.

Il existe d'autres formes d'ailleurs de la prophétie de Merlin. En 1456, après le bûcher de Rouen, Mathieu Thomassin cite la prophétie à laquelle il se réfère : « Descendet virgo deorsum sagittarii et flores virgineos obscurabit ». Ce n'est pas beaucoup plus clair que la première. « Une vierge descendra au-dessous du sagittaire et elle obscurcira les fleurs virginales ». Evidemment le sagittaire fait penser à l'arc et l'arc à Jeanne d'Arc...

Un autre texte mentionne encore le Bois Chesnu, qui est décidément bien intéressant. Il devait venir « une pucelle d'un bois chesnu aux Marches de Lorraine qui ferait de grandes choses pour le salut des

nations». C'est ce que disait Pierre Mignel, professeur de théologie, à l'époque de Jeanne d'Arc¹⁷⁰.

La royauté française était-elle vraiment dénuée de tout souvenir celtique ? Il ne le semble pas.

L'Arbre des Fées

Mais ce n'est pas le seul aspect du merveilleux dans l'histoire de Jeanne d'Arc. Le long de la route de Neufchâteau, à une petite distance de Domrémy, un kilomètre environ, au Bois Chenu précisément, il y avait un hêtre très beau qu'on appelait l'Arbre des Dames ou «l'âtre des Fées». Selon certains, l'endroit s'appelait «Aux Loges les Dames» ou «La Loge aux Dames».

C'est aussi «le Fay»: il s'agit donc d'un hêtre, dont le nom porte à confusion avec les fées. De là vient le *mai*, encore appelé *le beau mai*. Il y a tout près un coudrier, sur lequel monte une mandragore, «l'herbe des magiciens» ou «le navet du diable».

Non loin, une source distribuait une eau que venaient boire les fiévreux: on l'appelait la fontaine aux fiévreux. Les malades qui peuvent se lever viennent à l'Arbre. Une autre source coulait entre l'Arbre et Domrémy qu'on appelait la Fontaine aux Groseillers.

On disait que les dames fées demeuraient en cet endroit. On disait aussi qu'on y avait vu une fée. Jeanne elle-même rapporte qu'elle a entendu «la Jeanne Aubry, qui était la femme du maire et ma mar-

¹⁷⁰ D'après Michel Lamy, *Jeanne d'Arc*, Paris, Payot, 1987.

raine, à moi qui vous parle, je l'ai entendue raconter qu'elle y avait vu les Fées. »

Jeanne n'avait jamais vu les fées et elle ne savait pas si ce que l'on en disait était vrai. Elle ne savait rien non plus de ceux qui voyagent avec les fées, mais elle a entendu dire qu'on y allait (où ?) le jeudi.

Mais, avec ses amies, elle avait tressé des couronnes pour Notre Dame de Domrémy, elle avait mis des guirlandes aux branches de l'arbre, qu'on laissait quelquefois, que d'autres fois, on emportait.

Il est bien sûr qu'elle a dansé autour de l'arbre comme d'autres le faisaient. Mais elle y a surtout chanté. On parle aussi de faire « un homme de mai » et d'y apporter des petits pains.

Les enfants y emportaient du pain, du vin et des œufs, parfois des noix. Au printemps et le quatrième dimanche de carême ou dimanche de Lætare, qu'on appelait dimanche des Fontaines, les enfants allaient « aux fontaines » de la région et à l'Arbre. Ils emportaient des petits pains pour goûter sous l'arbre. Ils dansaient et chantaient.

Tel était le culte de l'Arbre qu'on suivait à Domrémy vers 1420. Telle était la croyance aux fées que les gens de Lorraine observaient sur les Marches du pays. Mengette, femme de Jean Joyart et amie d'enfance de Jeanne, dit au procès de réhabilitation : « ...j'y suis allée plus d'une fois ce jour-là (le dimanche des Fontaines) avec Jeanne ; on mangeait, puis on s'en venait boire à la Fontaine aux Groseillers ; quelquefois on mettait une nappe sous l'arbre ; on mangeait ensemble, puis on s'amusait et on dansait ; comme

ils font encore maintenant. » Le fait d'y être allé avec Jeanne est confirmé notamment par Simonin Musnier et Hauviette, femme de Gérard de Syna.

Les témoins des procès insistent parfois sur le fait que Jeanne n'y allait jamais seule, mais toujours en groupe, comme si l'appellation de sorcière n'aurait pû être mérité que par un culte solitaire.

On pouvait ne pas se mêler du sabbat et des promenades nocturnes du jeudi et cependant honorer l'Arbre en dansant, en chantant, en mettant des guirlandes dans les branches. C'était là des plaisirs champêtres. Ce qu'on oublie, c'est que lesdits plaisirs champêtres étaient parfaitement païens et interdits par les conciles. « Aller aux fontaines » relevait de l'excommunication prononcée par les évêques et qu'on trouvait rappelée encore au XII^e siècle dans le *Decretum* d'Yves de Chartres.

Le 24 février 1431, on posa à Jeanne d'Arc des questions concernant l'Arbre des Dames ou des Fées et le comportement qu'elle avait pu avoir à cet égard. Elle reconnut y être allé et y avoir fait des guirlandes « pour la statue de Notre-Dame de Domrémy ». Elle dit n'y avoir jamais vu les Fées et elle ajouta : « si le les ai vues ailleurs, çà, ma foi, je n'en sais rien. » Si elle n'en sait rien, c'est évidemment qu'elle réserve la possibilité d'une croyance aux fées.

Le 17 mars, on l'interrogea sur la prophétie de Merlin, dont elle se défendit de l'avoir crue : « Je n'ai pas ajouté foi à cela », dit-elle.

L'Inquisiteur

Beaucoup plus tard, en 1652, un ouvrage édité à Venise reprenait les faits de sorcellerie reprochés à Jeanne. L'auteur en était un démonologue, Martin Del Rio, et son ouvrage se nommait *Disquisitionum magicarum libri sex*, six livres sur l'examen minutieux des questions magiques.

Del Rio s'exprimait ainsi :

« Des actes judiciaires de l'Evêché de Beauvais, contre Jeanne Darc, appelée vulgairement Jehanne la pucelle (ces actes se trouvent au monastère de Saint-Victor des Chanoines réguliers à Paris) qui se réfèrent amplement à Bernard du Girard dans les *Annales de France* sous Charles VII et François Belleforest dans la Vie du même Charles VII au folio 345.

« Comme elle possédait à peu près un abrégé des ennemis, l'Université de Paris l'accusa par lettres publiques auprès de Henri d'Angleterre de sortilège et de maléfice. Les causes mises en avant avaient été les suivantes, qui même si elles étaient alléguées fausement, montrent cependant la manière de voir de la Curie ecclésiastique et de la vénérable Académie de ce temps : aussi le promoteur fiscal, un certain Guillaume d'Estivel ou, comme il est appelé dans les Actes et dans la sentence du Délégué Apostolique, Jean d'Estivet dit à l'article 4 qu'un arbre avait été à Domprée, où les maléfiques avaient l'habitude de venir et de se mêler aux démons :

« Que près de Domprein y a un grand et vieux arbre, qu'on nomme l'Arbre charnime Fée de Bourlemont et

que auprès de cet arbre a une fontaine, près laquelle on dit que fréquentent les malins esprits avec lesquels se meslent de nuisibles sorciers, dansant et gambadant autour desdits arbre et fontaine.

« Art. 5, que les susdits arbre et fontaine sont surnommez des Fées. Aussi luy demandoyent, si elle avoit cognoissance de ceux ou celles, qui certains jours de la sepmaine vont au Sabbat avec les Fées. Respondit avoir ouy dire qu'on y alloit le Jeudi.

« Art. 6, qu'elle alloit au dict arbre les heures qu'on celebroit le divin service, afin que estant lors seule elle peut à son aise danser et caroler autour des lieux susdicts, où elle faisait plusieurs bouquets et cha-beaux des flurs et herbes plus soesves qu'elle torvvoit ès environs, et en couronnoit ledit arbre en chantant certains vers et disant quelques mots de sortilège : et y retournant l'endemain quoique le soir elle y eust mis lesdicts chapelets et guirlandes, si est ce qu'elle ne trouvoit chose quelconque.

« Art. 7, qu'elle souloit porter en son sein de la mandragore, espérant par ce moyen en avoir bonne fortune, tant en richesse, qu'en autres choses temporelles : comme si la mandragore avoint en soy telle efficace.

« Art. 19. Avoir pris conseil des malins esprits, et que par enchantemens et moyens non permis, et illi-cites, elle avoit découverte certaine espée qui estoit en l'Église de sainte Catherine du Fierbois.

« Art. 20. Avoir eu des anneaux charmés, et quelle dit quelques paroles sortilègues sur son enseigne, et sur les guydons que portoyent les siens, disant

que cela servoit pour leur donner bonne fortune en guerre, usant de grandes coniurations, afin que par ce fort elle bienheurast leurs entreprises : tenant pour tout certain, que tant qu'ils porteroient ces drapeaux ainsi conjuréz, ne pourroyent recevoir aucune défaicte pars leurs adversaires. Et qu'elle se plaignit publiquement à Compeigne lorsqu'elle fut prise, de ce que le siens avoyent oublié d'apporter ses enseignes, et que pour ce qu'elle estoient tombée en ce malheur. Pour ce que ceux qui s'aydant d'arz défenduz et sous bons prétexte pretendent autoriser leur perversité, ont de coutusme de consacrer les instruments desquels ils s'aydent.

« Articul. 36. Que par quelque sort et invocation elle avoit fait paroistre quelques malings esprits au Roy et Ducque de Bourbon pour les séduire. »

Chapitre XL : Gilles de Rais (1404-1440)

À Nantes, le 26 octobre 1440

Le 30 mai 1431, Jeanne d'Arc, ou la jeune femme qui en tenait lieu, était brûlée comme sorcière, sur la place du Vieux-Marché à Rouen. Le 26 octobre 1440, moins de dix ans plus tard, Gilles de Rais à son tour était brûlé comme sorcier dans les prairies de l'île de Biesse, au-delà des ponts de Nantes.

L'affaire est tout de même curieuse, quand on pense que Gilles de Rais, maréchal de France avait été le compagnon de Jeanne.

Il n'est pas arrêté pour sorcellerie, ni pour sodomie, ni bien sûr pour meurtres d'enfants. On nous dira plus tard qu'il a ravagé la contrée, mais de tout cela point pour l'instant. On se saisit de lui parce qu'il s'est mal comporté à l'égard de l'église de Nantes, qu'il est entré à cheval dans le sanctuaire de Saint-Etienne de Mer-Morte, qu'il s'est emparé d'un clerc. Le clerc lui doit de l'argent, mais cela n'arrange rien.

Que faut-il penser de Gilles de Rais ? Voilà qui est bien difficile à dire. Son succès a été immense. On s'est pressé sur le parcours qui le menait au bûcher. On l'a tenu pour un saint, parce qu'il avait avoué ses crimes et qu'il les expiait ? Loin de voir en lui un horrible personnage, un pédophile de la pire espèce, comme on le ferait de nos jours, on a respecté sa contrition, on a vu en lui un être béni de Dieu.

Margaret Murray, à qui l'on doit *Le Dieu des Sorcières* a vu en lui tout autre chose qu'un vulgaire meurtrier. Il aurait appartenu à une secte antique, il aurait été un dieu vivant, condamné à mort par son titre même. Jeanne d'Arc avant lui aurait été la déesse vouée à la mort. Ils auraient été l'un et l'autre des divinités conduites à l'échafaud, une fois le temps de règne absolu terminé.

Ce n'est pas très facile à soutenir. Il est vrai cependant que rien n'empêche de le croire.

Il n'en reste pas moins qu'ils furent sorciers l'un et l'autre, condamnés l'un et l'autre par l'autorité ecclésiastique. On ne sait pas trop ce qu'il faut penser de Gilles de Rais : il a avoué trop vite, trop tôt. Peut-être a-t-il commis les crimes dont il était accusé et dans ce

cas, sur le plan de l'Éternel, il a vaincu ceux qui l'accusaient. Non pas en se rebellant, non pas en niant, en refusant, mais en acceptant d'être tel qu'il avait été. Il a dominé l'évêque, il a dominé le duc de Bretagne. Il n'a pas dit le contraire, il a reconnu tout ce qu'on voulait.

Ainsi il admit qu'il était Gilles de Rais, qu'il était un monstre, et il en faut... Il n'a pas été chercher midi à quatorze heures, il n'a pas cherché à être autre que ce qu'il était. Il les a écrasés tous.

Il était plus fort que tous ses juges avec leurs petites histoires, leur péché qu'ils ne reconnaissaient pas. Lui, il marchait triomphant dans les rues de Nantes. Les gens accouraient : le saint passait. Le monstre s'était transmué soudain. Il allait mourir dans la gloire.

On oublie toujours, pour apprécier les valeurs, que « la mort n'est que le milieu d'une longue vie ». Lui, il n'allait pas mourir, il allait parachever sa transformation. Il était déjà au royaume de la métamorphose. Sans doute était-il devenu druide, parce qu'il avait compris que tout n'avait plus d'importance à partir du moment où il se reconnaissait pour tel qu'il était. Il devenait ainsi saint Gilles de Rais.

Chapitre XLI : Lambsprinck

Lambsprinck est un personnage totalement inconnu. Tout ce que nous en savons, c'est que dans

l'édition chez Herman Sand, de 1677, la préface signale que l'auteur, qui parle à la première personne, s'appelle Lambsprinck et que ses armoiries comportent un mouton.

On situe généralement vers la moitié du XIV^e siècle l'existence de cet auteur. C'est du moins ce qu'en pensait Albert Poisson, d'après les mentions qu'on en trouve dans l'œuvre de Nicolas Flamel.

En fait, le nom apparaît dans le *Livre des Figures Hiéroglyphiques* de Flamel (1399). Il y aurait même une affinité des figures de Lambsprinck et de celles de Flamel.

Michel Maïer se serait inspiré de lui dans l'*Atalanta fugiens*, mais on retrouvera surtout l'expression de sa pensée sous la plume de Clovis Hestean de Nuysement (1550-1624) qui composera en 1620 les vingt-deux quatrains des *Visions hermétiques* en suivant les images de Lambsprinck.

Il est remarquable que ce livre, ouvrage d'Alchimie, ne comporte aucune recette, aucune formule de fabrication, mais soit simplement une histoire mythologique, au demeurant assez courte. À ce titre, il entre d'emblée dans cette seconde Alchimie que nous avons voulu distinguer de l'art arabe. Nous sommes en plein domaine de la philosophie : les philosophes en sont les protagonistes essentiels, avec Hermès et Israël.

Les tableaux de Lambsprinck

1^o Les deux poissons. Ils sont deux, l'esprit et l'âme.

- La mer, c'est le corps. C'est Lambsprinck qui nous le dit.
- 2° La bête noire. La putréfaction est là.
 - 3° Le cerf et la licorne. Une fois encore, mais après la putréfaction, voici l'âme et l'esprit dans le corps de la forêt. La forêt est le nemeton, le temple.
 - 4° Les deux lions. L'esprit et l'âme, dans la forêt du corps, se rejoignent.
 - 5° Le loup et le chien. La bataille entre l'un et l'autre, la séparation. « ...mais à la fin, dit le texte, ils deviennent une seule chose. »
 - 6° Le dragon. Le dragon, dans la forêt, se mord la queue.
 - 7° Les deux oiseaux dans le nid et l'escargot sur le sol. Un des oiseaux s'envole : manifestement, c'est le volatile. L'autre reste au nid : c'est le fixe. Une nouvelle division est en cours.
 - 8° Les deux oiseaux qui s'entredévorent. Le corps et l'esprit s'entredévorent, pour devenir un.
 - 9° Le Roi. Le Roi est le maître des forêts. Il domine le dragon.
 - 10° La salamandre. C'est la transformation par le feu. désormais nous allons changer de registre. Nous entrons dans l'Autre Monde.
 - 11° Le roi, le fils et le guide se serrent la main. Pour la première fois, ils ne sont plus deux, mais trois. Le guide apparaît. Le problème de la dualité est résolu.
 - 12° Le fils en haut de la montagne, descend.
 - 13° Le père dévore le fils, en présence du guide.
 - 14° Le père sue à cause de son fils. il est seul, mais il a mangé son fils.

15° Le Père et le Fils sur le trône avec le guide. C'est l'apothéose finale.

On remarquera bien sûr d'emblée la figurine du cerf et de la licorne, qui se rattachent aux lointains mythologiques de la tradition armoricaine. Ils se trouvent dans la forêt, c'est-à-dire dans le nemeton celtique. La traduction symbolique donnée dans l'ouvrage sans faux secret est : Dans le corps sont l'âme et l'esprit. Le texte adjacent à l'image précise avec beaucoup de clarté que la forêt est le corps, la licorne l'Esprit et le cerf l'âme.

Nous sommes donc ici en présence d'une symbolisation de la tradition celtique. Nous n'en connaissons pas l'âge, nous ne savons pas de quand date cette interprétation de la forêt comme corps, du cerf comme âme et de la licorne comme esprit. Nous savons seulement que les symboles en eux-mêmes sont très anciens.

Il en est de même de la première figurine, celle qui représente deux poissons dans la mer. Ces deux poissons, nous dit-on, ne sont qu'un seul. La tradition du poisson dans la fontaine est une ancienne croyance. Corentin, ermite de la forêt de Neved (entendez bien de la forêt du sanctuaire) avait ainsi un poisson dans sa fontaine. Il lui suffisait d'en enlever une partie pour nourrir toute une troupe, comme les gens du roi Gradlon. D'un poisson il en fait deux, et beaucoup plus. Ce sont bien sûr le corps, l'esprit et l'âme. La mer est le Corps, et les deux poissons l'Esprit et l'âme : telle est l'explication donnée.

Le Roi que nous voyons à la neuvième illustration est le maître des forêts. Il a vaincu tous ses ennemis, y compris le dragon venimeux. Que faut-il entendre par là sinon que le Roi est le maître des sanctuaires, à savoir des corps? La huitième figure nous montre aussi une belle forêt où se tuent deux oiseaux. La septième nous signale un nid dans la forêt. La sixième la forêt qu'habite un horrible dragon. Forcer les lions dans la forêt est l'enseignement de la quatrième. La troisième, nous en avons parlé. Dans la seconde, la forêt contient une bête noire. L'on voit l'importance qu'elle revêt tout au long des neuf premières pages de l'opuscule.

Ainsi l'opération alchimique du Solve et du Coagula, seul fondement véritable de la quête, est ici représenté sans qu'il soit fait appel à un mot de chimie. La mythologie, ou, si l'on préfère, le symbolisme sont le mode d'expression unique de l'œuvre.

Chapitre XLII : La danse

589 : Le troisième concile de Tolède interdit de danser et de chanter des chansons inconvenantes.

Au VI^e siècle, le concile d'Auxerre interdit, dans les églises, les danses populaires, les chants des jeunes filles et les repas en commun qui sont une expression de la communion avec les morts.

Dans la première moitié du VII^e siècle, le concile de Chalons-sur-Saône interdit de danser dans les églises

au moment de la dédicace des basiliques et de la commémoration des martyrs.

1208 : à Paris, l'évêque Eudes de Sully interdit les danses dans les églises aux vigiles des saints.

1212 : le concile de Paris interdit aux femmes de danser dans les églises.

1231 : le concile de Rouen menace les danseurs d'excommunication.

1260 : le concile de Cognac menace les danseurs d'anathème.

1287 : Le concile d'Exeter interdit de danser dans les cimetières.

1298 : le concile de Würzburg inflige trois ans de pénitence aux danseurs.

1300 : le concile de Bayeux punit les danseurs de trois ans de pénitence.

À la fin du XIII^e siècle, le synode de Tréguier formule une nouvelle interdiction des danses et des banquets dans les églises et les cimetières.

1435 : le concile de Bâle, dans le canon XI de sa 21^e session interdit les danses et les banquets dans les églises et les cimetières.

1456 : le concile de Soissons fait de même.

1566-1577 : les statuts synodaux de Lyon interdisent aux curés, sous peine d'excommunication, de mener la danse et la bacchanale dans les églises et les cimetières.

1579 : l'assemblée du clergé à Melun édicte la même interdiction contre cette façon sacrilège de faire hommage aux morts.

1604 : l'assemblée du clergé à Cahors fait de même.

1617 : par lettre pastorale, l'archevêque de Cologne punit d'une amende ceux qui organisent des bals costumés et des rondes dans les églises.

La première question qui vient à l'esprit, est bien : pourquoi dansait-on dans les églises ? La seule réponse qu'on puisse donner, c'est que l'on considérait la danse comme un acte de religion, qui ne pouvait être pratiqué ailleurs que dans le sanctuaire. Il semble bien y avoir eu une relation très nette entre la danse et les morts.

La décision de l'Assemblée de Melun en 1579 va dans ce sens : elle s'élève en effet contre cette façon sacrilège de faire hommage aux morts. Mais cette intention était déjà présente au VI^e siècle lorsque le Concile d'Auxerre s'opposait à certaines pratiques rituelles hétérodoxes dans les églises et particulièrement aux danses populaires, aux chants des jeunes filles, et aux repas en commun, qui sont une expression de la communion avec les morts.

La mention des cimetières revient à plusieurs reprises comme lieux d'exécution des danses, ce qui confirme bien le caractère mortuaire de celles-ci. La tradition rapporte que le Bal de Crac'h appartenait ainsi aux rituels des cimetières. Mais ce n'est certainement pas une exception, et bien d'autres, ridées, rondes ou danses en files, le furent également.

L'interdiction de la danse dans les églises, donc la réalité de cette danse, est venue jusqu'à nous. Nous avons encore entendu les recteurs, avant la Seconde

Guerre mondiale, dans le pays de Léon en particulier, fulminer contre les danses et les danseurs, sans toutefois en donner la raison. Peut-être l'avaient-ils oubliée et la morale l'emportait-elle sur les interdictions de la mystique païenne.

Nous avons encore, dans l'église du Sacré Cœur à Douarnenez, entendu tomber du haut de la chaire le couperet des prohibitions : *Douarnenez, evel Ker Is a vo distrujet...* « Douarnenez, comme la ville d'Ys sera détruite. » C'était dit un dimanche gras, à la veille du déferlement entièrement païen des Gras où, en quelques jours, mille six cents ans de christianisation étaient balayés.

Les recteurs cependant croyaient naïvement que c'était seulement la peur du sexe triomphant qui dictait les prescriptions des évêques. Ils avaient oublié que la danse est un élément essentiel de la mutation d'états de conscience. L'approche d'une mystique où ils n'avaient aucune part, qui se développait en dehors de toute hiérarchie, entraînait en fait les membres du clergé dans la prohibition.

Chapitre XLIII : Albert Le Grand (à partir de 1280)

Albert de Lauingen, qu'on appela le Grand, était né en 1193. Il entra chez les Dominicains en 1223, enseigna à Paris et à Cologne. Philosophe aristotélicien, il écrivit la *Summa de creaturis* et la *Summa theologiæ* et fut le maître de Thomas d'Aquin.

Il devait mourir en 1280.

Un texte tiré de ses œuvres authentiques précise sa position à l'égard de la magie. Le voici :

« Mais ce qui semble trancher complètement cette dispute (celle de savoir ce qu'il en est de la mobilité de l'âme) est ce qui est affirmé par l'antique Trismégiste et par Socrate, comme actuellement par l'Écriture Sainte et les enchanteurs, à savoir que les forces existant dans le corps qu'on appelle anges ou démons se meuvent d'un lieu à l'autre, comme les âmes que l'on a fait sortir de leurs corps ; vérité que nous avons expérimentée par notre pratique de la magie »¹⁷¹.

On notera dans ce texte, la présence « actuellement » des enchanteurs, qui sont mis sur le même pied que l'Écriture Sainte. Il y aurait donc eu au XIII^e siècle, des enchanteurs ayant autorité en matière de magie. Ces Enchanteurs ne peuvent être que des druides.

Par ailleurs, Albert le Grand lui-même pratiquait l'art occulte et expérimentait sur la sortie du corps.

L'ouvrage de magie qui lui est attribué, *le Grand Albert*, portait dans l'édition de 1580, le titre suivant : *Alberti Magni de Secretis Mulierum libellum ... ejusdem de virtutibus herbarum, lapidum et animalium quorundam libellus. Item, de mirabilibus mundi ac de quibusdam effectibus causatis a quibusdam animalibus. Adjecimus ob materiæ similitudinem Michædis Sco-*

¹⁷¹ Tome III de l'édition Jammy, *Œuvres authentiques d'Albert Le Grand*.

tis Philosophi De Secretis Naturæ opusculum. Lugduni, excudebat Joannes Quadratus 1580.

Mais il existait déjà seize éditions antérieures. La plus ancienne est celle de Cologne en 1475. Les manuscrits des *Secrets de Femmes* antérieurs à cette date sont au nombre d'une soixantaine. Les plus anciens viennent d'Allemagne et datent du XIII^e siècle.

Nous donnons ci-dessous la table des matières du Grand Albert.

Les admirables secrets d'Albert Le Grand

Livre I: Secret des Femmes attribué à Albert Le Grand

Livre II: Divers traités attribués à Albert Le Grand. L'auteur se réfère à Evax, médecin de Néron, comme l'avait fait Marbode au XI^e siècle.

I — De la vertu de quelques herbes.

Les herbes dont il est question ici, sont: l'héliotrope, l'ortie, la verge de Pasteur ou verge de Bergers, la chélidoine, la pervinca ou pervenche, le népète, la langue de chien, la jusquiame, le lys, le gui de chêne, la centaurée, la sauge, la verveine, la mélisse, la rose et la serpentine.

II — Des vertus de certaines pierres

Aimant: Albert répète les légendes présentées par Marbode sur l'aimant et les présomptions d'adultère ainsi que sur l'abandon de la maison.

Ophtalme : Pour devenir invisible. Ce pourrait être ce que Marbode appelle Optalie.

Onyx : Comme Marbode.

Diamant : Comme Marbode.

Agate : Comme Marbode.

Corail : Il arrête le sang sur le champ, donne la raison bonne et la prudence. Il protège de la tempête et des dangers sur les eaux.

Cristal : Comme Marbode.

Héliotrope : Comme Marbode, mais avec des détails en moins et quelques notations de plus. « C'est de cette pierre, comme je l'ai appris, que se servaient autrefois les prêtres des temples, pour deviner et interpréter les oracles et les réponses des idoles. Celui qui la portera aura une bonne réputation, se portera bien, et vivra longtemps ; les anciens philosophes disent qu'étant jointe avec l'herbe du même nom, elle a de grandes vertus ; elle se trouve dans l'Éthiopie, à Chypre et dans les Indes. »

Epistilbite : Albert dit ici ce que Marbode dit de l'épistite, en ce qui concerne le refroidissement des bassins qui bouent.

Calcédoine dite Grenat ou Granate ou Jayet : Pour chasser les illusions et les vaines imaginations, conserver le corps en vigueur et venir à bout des ennemis. Percée par le milieu et suspendue au cou avec la pierre Seneribus, elle protège des illusions fantastiques.

Chéridoine : On la trouve dans le ventre des hironnelles. Elle est noire et jaune et guérit les maladies invétérées, la léthargie, l'épidémie.

Magates : Il s'agit probablement de l'Agathe, dont l'auteur dit d'ailleurs peu de choses.

Mena : Nous ne savons pas ce qu'est la pierre Mena ou Bena qui donne un don de prophétie.

Isthmos : L'isthmos ou Charbon blanc, que signale Isidore, a la propriété de rendre incombustible. Ce pourrait être évidemment l'amiante.

Tabrice : La tabrice, qui ressemble au cristal donne la science, l'amour et l'honneur. Mais nous ignorons de quoi il s'agit.

Feripendamus : Jaune, elle guérit les personnes maigres et brûle la main.

Silonite : Elle existe dans le corps des tortues des Indes. Elle permet de connaître les choses cachées. Elle permet de guérir la phtisie.

Topaze : Elle ressemble à l'or et soigne les hémorroïdes.

Lipercol : Annoncée, mais non traitée.

Urice : Elle provoque une sensation de brûlure.

Lazulite : Contre la mélancolie et la fièvre quarte.

Emeraude : Donne de l'esprit, de la mémoire et le don de prophétie. Elle se trouve dans le nid des Griffons (Cf. Marbode).

Iris : Blanche comme du cristal, on la trouve en Sicile et en Éthiopie. Décompose la lumière (Cf. Marbode).

Balésie : Elle apaise la colère et la concupiscence.

Galerite : Encore appelée Cinabre, elle guérit l'hydropisie et la diarrhée. On la trouve en Bretagne et en Lybie.

Draconite : Contre le poison et le venin. Donne la

victoire. On la tire de la tête du Dragon (d'où son nom).

Echite ou aquilaire : on la trouve dans le nid des aigles. Accorde l'amour, protège la grossesse et est bonne contre l'épilepsie. Comme Marbode.

Terpistrite : Il pourrait s'agir de l'épistilbite. Rouge, elle préserve des dangers et apaise les querelles. Placée au soleil, elle éblouit. Comme Marbode.

Hyacinthe : Elle est de deux sortes : l'aquatique, jaune et la Saphirine, luisante. Donne la sécurité. La saphirine fait dormir.

Alectorius : Blanche, elle rend agréable et constant.

Asmundus : Elle agit contre le poison, permet d'interpréter les songes et les signes et place au-dessus des ennemis.

Médor : Son nom vient de celui des Mèdes. Elle est bonne pour la goutte et les maux d'yeux, elle fortifie la vue. Mais elle semble dangereuse d'emploi.

Memphite : Ce serait la pierre de Memphis, qui rend insensible.

Abaston : Cette pierre ne s'éteint pas quand elle est allumée.

Améthyste : Elle protège de l'ivresse.

Béryl : Elle protège des ennemis, fait gagner les procès et favorise l'enseignement des lettres aux enfants.

Célonite : Elle permet de connaître l'avenir. On la trouve dans le corps des tortues.

Chrysolite : Elle délivre de la folie et chasse les fantômes.

Bératide : Elle est noire et rend gai.

Nichomar : Elle ressemble beaucoup à l'albâtre. Elle fait aimer et permet de vaincre ses ennemis.

Quirim : Elle permet de connaître les pensées des autres.

Rajane : Noire et luisante, on la trouverait dans la tête d'un coq.

Orientite : Elle guérit des morsures venimeuses et des accidents. Verte, noire ou en partie polie et en partie raboteuse.

Saphir : Donne paix, concorde, dévotion, piété, modère les passions. Indes orientales (Cf. Marbode).

Saune : On la trouve dans l'île de Saune. Elle conserve la virginité et retient l'enfant dans l'accouchement.

Jupere : Elle protège les animaux des chasseurs. Elle proviendrait de Lybie.

Strangurie : Se trouve dans la tête de la Licanie. Elle guérit la fièvre quarte et la dysurie.

III — Des vertus de certains animaux

L'auteur étudie successivement : l'aigle, le casso, le chat-huant, le bouc, le chameau, le lièvre, l'expercol, le lion, le veau marin, l'anguille, la huppe, le pélican, le corbeau, le milan, la tourterelle, la taupe, la belette, le merle.

Livre III. Chapitre I

Des secrets merveilleux et naturels, selon Pline.

Livre III. Chapitre II

Traité des fientes, selon Dioscoride, Galien et Paul d'Egine.

Des excréments de l'homme. — De la fiente de chien. — De la fiente de loup. — De la fiente de bœuf et de vache. — De la fiente de porc. — De la fiente de chèvre. — De la fiente de brebis. — De la fiente des pigeons ramiers et des pigeons domestiques. — De la fiente d'oie et de canard. — De la fiente de poule. — De la fiente de souris. — De la fiente des petits lézards. — Des vertus de l'urine. — De la vertu des os. — Des os de l'homme. — De la salive de l'homme. — De la vertu des limaçons. — Des limaçons rouges. — Des vers de terre. — Des punaises. — Des vieux souliers. — De la cendre. — De la carie ou de la pourriture du bois. — Des entre-deux des noix et de leurs coquilles. — Des cornes — Des vieilles tuiles et des vieux pois. — De la boue des rues. — De la saumure. — Du nid des hirondelles. — Des propriétés de la suie. — Du tronc des choux. — Des araignées et de leurs toiles. — De la cervelle de certaines bêtes. — De la cervelle de chat. — Des coquilles d'huîtres. — Du poil. — Du verre. — De la coque des œufs.

Livre III. Chapitre III

Receptes touchant le maniement de divers métaux (Oudot).

Livre IV chapitre I

Physiognomonie de Michel Scott (XIII^e siècle).

Livre IV. Chapitre II

Des jours heureux ou malheureux (almanach).

Livre IV. Chapitre III

De la qualité des fièvres malignes (tiré d'ouvrages

du XVI^e siècle, mais particulièrement de Serenus Sammonicus — III^e siècle de notre ère).

Les merveilleux secrets du petit Albert

Le petit Albert n'a aucun rapport avec Albert le Grand. Intitulé en latin *Alberti Parvi Lucii Libellus Mirabilibus Naturæ Arcanis*, il ne remonte pas au-delà de 1716.

Un passage d'ailleurs de ce livre est extrait de l'ouvrage de l'alchimiste Limojon de Saint-Didier, intitulé *Lettre d'un philosophe sur le secret du Grand Œuvre au sujet de ce qu'Aristée a laissé par écrit à son fils*, publié à La Haye en 1687.

Chapitre XLIV : Le Marteau des Sorcières (1487)

Quelques livres contre les sorciers (ou les mages)

Hans Nider, *Formicarius*, écrit en 1437, imprimé à Cologne, 1473.

Jean Vinet, *Tractatus contra dæmonium invocatores*, Carcassonne, 1450.

Nicolas Jacquier, *Flagellum Hæreticorum*, 1458

Alphonse de Spina, *Fortalicium fidei in universos christianæ religionis hostes*, 1459.

Petrus Mamor, *Flagellum maleficiorum*, 1462.

Jean Vincent, *Traité contre les arts magiques*, 1475.

Heinrich Kramer, Le Marteau des Sorcières

C'est de beaucoup l'ouvrage le plus connu de la littérature contre les sorcières. Parmi toute la littérature de sorcellerie, il apparaît comme le premier et le travail fondamental. C'est aussi le modèle qui a dirigé les Inquisiteurs pendant plusieurs siècles.

Une chose est claire dès l'abord : « ... tous ceux que les gens appellent sorciers et qui se disent initiés à quelque art de la divination sont passibles de la peine capitale¹⁷². » Donc la divination et la magie, fût-elle bonne et favorable à l'individu, tombent sous le coup de l'interdit chrétien et conduit au bûcher.

¹⁷² Henry Institoris et Jacques Sprenger, *Le marteau des sorcières*, traduit par Amand Danet, Grenoble, Jérôme Million, 1997, p. 120.

Sont donc considérés comme sorciers, quelles que soient leurs motivations et leurs intentions tous ceux qui s'adonnent à cet art d'illusion qui suppose, pour tout bon inquisiteur, l'intervention des forces du mal. Un pacte existe obligatoirement entre le mage ou la magicienne et le « démon ».

Les procédés de divination sont nombreux, mais, parmi eux, figure au premier chef l'utilisation du plomb fondu. On verse le métal en fusion dans un bassin plein d'eau et les figures ainsi obtenues sont interprétées par le devin.

Parmi les sortilèges effectués, on note le fait de faire passer d'un champ dans un autre champ, du fumier et d'autres ingrédients agricoles, susciter des tempêtes (comme le faisaient jadis les druidesses), jeter à l'eau des enfants, causer la stérilité chez les hommes, frapper de la foudre, porter atteinte en quelque manière à d'autres personnes.

Bien entendu, il n'est jamais cité de bonne magie, c'est-à-dire d'intervention favorable à un individu. Non que la chose soit considérée comme inexistante, mais que tout cela étant rapporté au démon, automatiquement toute intervention de ce genre devient néfaste¹⁷³.

Il existe des généalogies de sorciers et même de chefs de sorciers. Ainsi Scavius de Berne eut pour disciple Hoppo qui fut le maître de Städlin. On doit donc considérer que la magie a fait l'objet d'une transmission par des individus et des groupes d'individus,

¹⁷³ *Op. cit.*, p.350.

sans doute depuis les premiers mages, c'est-à-dire les druides.

Parmi les pratiques des sorcières, on note encore la séduction des jeunes filles pour les amener à la secte, la profession de foi et l'hommage rendu aux « démons », l'offrande de ses propres enfants et des enfants des autres, qui sont ainsi agrégés au groupe, les transports d'un lieu à un autre¹⁷⁴.

Les questions sexuelles jouent ici un grand rôle, coït des femmes avec leurs divinités, coït de même des hommes avec des succubes. Les fantaisies ne sont pas exclues, comme la sodomie et toutes les relations *extra vas debitum*.

On se trouve bien en présence d'une société parallèle, organisée, centrée sur le culte des dieux que les inquisiteurs appellent démons et sur une série de rites et de pratiques. Les participants de cette église hérétique ne paraissent pas différents des Watès de l'Antiquité. Alors que les bardes se perpétuent à travers les conteurs, les transmetteurs de la légende arthurienne, les auteurs de lais, les prophètes et devins appartiennent au monde des mages, qu'en mauvaise part, on appelle sorciers.

Quant aux druides, il est manifeste que ce sont les chefs de l'organisation et ceux qui jouent sur tous les tableaux.

¹⁷⁴ *Op. cit.*, p. 386.

Chapitre XLV : Les Contes des Bretons

Sur les 23 lais qui nous ont été conservés du moyen âge, de Marie de France ou d'autres auteurs anonymes, sept, soit un peu moins du tiers, concernent l'Autre Monde. Ces lais sont tous d'origine armoricaine et content des traditions de la péninsule. On ne saurait dire à quelle époque ils remontent, dans leur forme ou dans leur fond.

L'absence totale de référence chrétienne est digne de remarque. Il est question là de fées, au bord des fontaines, de chasse à la biche ou au cerf blanc, de gué, d'eaux et de passages, mais nulle part il n'est question de Dieu ni de ses saints.

Nous sommes donc en présence d'un monde spirituel, d'une évolution de l'âme au sein du cosmos, sans qu'il soit question du tout de théologie chrétienne. Tout se passe comme si Dieu n'existait pas. Le monde se suffit à lui-même, l'univers comporte sa propre divinité.

On a donc tout lieu de penser que le monde qui est décrit ici remonte au-delà du Christianisme. Il est toujours vivant, puisqu'il est décrit sous l'aspect du XII^e siècle. Ces chevaliers et ces dames sont des gens de maintenant et tout à la fois tellement plus anciens.

La manifestation en est faite à la fin du XII^e siècle. Éon de l'Étoile est mort en 1138 et peu de ses disciples sont passés par le bûcher. Il en reste certainement un certain nombre. Amaury de Bène et les successeurs de Bernard et de Thierry de Chartres, sont vivants et

point encore condamnés. Les lais ne seraient-ils pas l'expression de l'« hérésie », du druidisme médiéval ? Et après tout qui était cette Marie de France, dont nous ne savons rien, et qui publiait des compositions d'une spiritualité parfaitement non chrétienne ?

C'était une femme et cela est déjà intéressant à une époque où, pour être courtois, on n'en était pas moins homme et fier de l'être. Il n'y a guère de femmes dans la littérature du temps et si c'est une femme qui se manifeste, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle ait appartenu à la tradition celtique. On pense à son propos aux druidesses des derniers siècles de l'Antiquité et toutes les sorcières et pseudo-sorcières qui paraissent avoir, plus que les hommes, continué le druidisme.

Elle parlait le breton, ou du moins en avait une teinture, puisqu'elle nous donne des mots comme *Aüstic*, *Bisclaveret*. Elle paraît avoir des attaches dans l'est du pays, vers Dol et Saint-Malo. Elle dit cependant qu'elle est de France : qu'est-ce à dire ? Qu'elle parlait et écrivait en français ? Ou bien qu'elle était de Normandie proche, ou du Maine ?

La matière qu'elle nous apporte est, bien que spirituelle, totalement dénuée de christianisme. Parmi tous les lais, ceux qui sont d'elles et ceux qui ne sont pas d'elle, il n'y en a qu'un seul, Désiré, qui fasse allusion au péché. Et pourtant il ne cesse de s'en commettre ! L'archevêque de Dol qui, dans le Frêne, donne les bénédictions épiscopales, est assez hétérodoxe pour rompre un mariage à peine conclu et en conclure un autre avec la même personne.

Voici la liste des douze lais de Marie :

I — Guigemar : conte de l'Autre Monde

II — Equitan

III — Le Frêne

IV — Bisclaveret : magie de métamorphose.

V — Lanval : conte de l'Autre Monde

VI — Les Deux Amants

VII — Yonec : conte de l'Autre Monde.

VIII — Le Rossignol

IX — Milon

X — Le malheureux

XI — Le Chèvrefeuille

XII — Eliduc

Voici maintenant la liste de onze lais anonymes des
XII^e et XIII^e siècles :

Le lai de Graellent : conte de l'Autre Monde.

Le lai de Guingamor : conte de l'Autre Monde.

Le lai de Désiré : conte de l'Autre Monde.

Le lai de Tydorel : conte de l'Autre Monde, l'origine
des rois de Bretagne.

Le lai de Tyolet : conte de l'Autre Monde.

Le lai de l'Aubépine : conte de l'Autre Monde.

Le lai de Mélion : magie de métamorphose.

Le lai de Doon.

Le lai du Trot : conte de l'Autre Monde.

Le lai de Nabaret.

Le lai du Libertin.

Chapitre XLVI : Les Voyages dans l'Autre Monde

Le lai de Graelent (Anonyme)

Le lai de Graelent ressemble de très près à celui de Lanval. De la même manière, Graelent est aimé de la reine, mais lui refuse son amour. celle-ci dès lors le dessert auprès du roi.

Il rejette également les gentilleses d'une jeune personne qu'il rencontre. On était au mois de mai. Graelent prend son cheval et s'en va vers le bois. Là il trouve, dans un fourré, une biche blanche qui en s'enfuyant, l'entraîne sur une lande. Il y a là une fontaine et près d'elle une demoiselle.

Il l'entreprend, la courtise et pour finir il la viole avec tendresse. La demoiselle accepte son amour : c'est pour lui qu'elle est venue à la fontaine. Elle l'accepte pour ami, lui donnera tout l'or et tout l'argent qu'il voudra, à la condition expresse qu'il ne dise à personne son aventure.

À une année de là, à la Pentecôte, lors d'une assemblée du royaume, alors que le roi faisait demander à ses barons qu'elle était la femme la plus belle, et que tous proclamaient la reine, Graelent s'oppose, tant et si bien que le roi le fait arrêter. Si une femme, comme le dit Graelent est plus belle que la reine, qu'elle vienne ici et le prouve.

Il a trahi son amie : celle-ci n'apparaît plus. Graelent est désespéré. Au jour fixé par le roi pour lui permettre de se justifier, ou de mourir, la demoiselle,

précédée de deux suivantes, apparaît. Elle est vraiment la plus belle.

Graelent, libéré, fait amener son cheval blanc pour partir avec son amie. Mais celle-ci ne l'accepte pas. Elle plonge dans la rivière qui vient de la source de la lande. Il tente en vain d'en faire autant, se jette à l'eau, manque de se noyer. Ce sont les suivantes de la demoiselle qui finalement intercèdent pour lui. Elle fait demi-tour, tire Gradlon de l'eau, lui enlève ses vêtements mouillés et le recouvre de son manteau. Ainsi il peut pénétrer dans le ruisseau et gagner la terre de la jeune femme.

Le cheval qui n'avait pu passer avec son maître, erra longtemps sur les berges, sans que personne pût l'approcher. On entendait chaque année le vacarme que faisait le cheval.

Quant à Gradlon, il est vivant dans le pays de la demoiselle.

Les Bretons en firent un lai. On l'appela le lai de Gradlon Mor.

On trouve ici une nouvelle fois le conte de la belle à la Fontaine. La relation avec Lanval est très étroite, mais Lanval ne connaît pas de fontaine et la rencontre se fait sous un pavillon.

Nous sommes ici en effet dans un lai typique de ce que l'on pourrait appeler *la demoiselle de la fontaine*. La scène obligatoire du drame est bien une fontaine près de laquelle se trouve une jeune personne aux cheveux blonds, mieux encore dans laquelle elle se baigne. Elle est venue de très loin, à vrai dire d'un Autre Monde, et elle a mis en scène cette histoire. En

fait elle a fait venir ici celui qu'elle aime déjà. Elle lui offre, avec son amour, une fortune inépuisable.

C'est par la chasse à la biche blanche que l'élu parvient à la fontaine. Une biche apparaît au chasseur dans la forêt et se fait poursuivre par lui. Ils parviennent ainsi à l'endroit où se tient la demoiselle qui attend, sans en avoir l'air, d'être courtisée.

Une condition sine qua non de la continuation de tout cela, c'est que l'homme se taise et ne parle pas de son aventure. Sinon, il perdra tout. Bien entendu, il arrive toujours un moment où, sous une forme ou autre, le jeune chevalier avoue son amour. Tout alors se défait et la belle ne veut plus, ou ne peut plus, voir son amant.

En fait, il semble que dans la plupart des cas les choses puissent s'arranger. Mais l'amant doit alors tout abandonner et suivre la demoiselle dans son royaume. Il y vivra toujours, mais on ne le reverra jamais dans ce monde-ci.

La personnalité de Graelent ou Gradlon mérite toute notre attention. Il s'agit en effet d'un personnage bien connu de l'histoire et de la légende bretonnes. Il figure comme un personnage historique dans le cartulaire de Landevennec et dans celui de Quimperlé, sous le nom de Gradlon Mur ou Gradlon le Grand. Il aurait régné sur la Cornouaille, à moins que ce ne soit sur la Bretagne tout entière au IV^e et au V^e siècles de notre ère. Il serait mort en 405 et aurait été enterré à l'abbaye de Landevennec où l'on montrait son tombeau jusqu'à la Révolution.

Il y a d'autres Gradlon sur les Cartulaires et l'on

peut se demander si le nom n'est pas celui d'une dynastie dont Gradlon Mor serait la plus grande figure.

En fait Gradlon nous est surtout connu par la légende. La tradition arthurienne le connaît comme roi d'Estre Posterne, « au-delà des fins extrêmes de la terre », sous l'appellation de Greslemuef, comprenez Gresle Muef, Gradlon Meur. Il semble avoir ainsi pouvoir non seulement sur les terres extrêmes du monde, mais encore, comme son frère Guingamar, sur l'Autre Monde, qui commence après l'écueil d'Ar Men.

Il est le roi de la ville d'Ys, comme nous le signale déjà d'Argentré au XVI^e siècle. Il s'est enfui de la ville, sauvé par Gwenolé, abbé de Landévennec. On le retrouve encore dans la légende de Ronan, où il arbitre le différend entre la Keben et le « saint », et dans celle de Corentin, où il est nourri par le poisson miraculeux de la fontaine.

Et il est ici le héros de la chasse à la biche blanche et l'amant de la demoiselle à la fontaine. On trouve donc dans ce lai une relation entre la royauté bretonne et l'Autre Monde. Le lai de Tydorel en offre une autre, puisque Tydorel, roi de Bretagne est le fils d'un homme-fée.

Ceci revient à dire que la royauté bretonne est fondée par la tradition des druides, qui sont les intermédiaires de l'Autre Monde.

Le lai de Guingamor (Anonyme)

Voici de nouveau Guingamor, neveu ici du roi de

Bretagne. Il commence, lui aussi, par repousser les avances de la reine, puis il part, sur l'injonction du roi, pour la chasse du sanglier blanc. La bête lui apparaît, mais se joue de lui, et finit par l'entraîner vers une fontaine, où se baigne, nue, une demoiselle.

Il vivra trois journées d'amour. Lorsque, étourdiement, il aura mangé les trois pommes d'un pommier sauvage, il reviendra dans ce monde-ci et les trois jours deviendront trois siècles. Il ne restera pour le sauver aux suivantes de sa mie qu'à le ramener de l'autre côté de l'eau, dans le monde des demoiselles.

C'est encore une version de la demoiselle à la fontaine, avec quelques variantes. Il s'agit ici d'une chasse au sanglier blanc et non au Cerf blanc. En outre, pour la seule fois dans les lais, apparaît la distorsion du temps que l'on connaît par ailleurs par l'imram des moines de Saint Mathieu en 1185, et deux contes de Luzel en 1869 et 1873.

Trois jours dans l'Autre Monde valent trois siècles en celui-ci.

Le lai de Lanval (Marie de France)

Lanval avait été oublié par le roi Arthur, lorsque celui-ci avait fait ses donations. La situation financière du jeune chevalier se trouvait de ce fait quelque peu désespérée. Une demoiselle, heureusement, vint vers lui, d'une terre lointaine et inconnue, et lui offrit, avec la fortune, sa propre personne. Il aura désormais tout l'argent qu'il peut désirer. Une seule condition, qu'il ne parle à personne de son amour pour elle, ni d'elle-même.

Après la Saint Jean, Gauvain et Yvain vont chercher Lanval pour le ramener à la Cour. La reine est là et s'éprend de lui. Elle va vers lui et lui fait des avances, mais celui-ci refuse assez sèchement, en avouant un autre amour. La dame se sent outragée, elle accuse le malheureux de viol et le fait citer à ce titre devant le roi Arthur. En outre, il aura perdu son amie, pour avoir parlé d'elle.

La demoiselle aux cheveux d'or viendra, montée sur son cheval blanc, pour défendre Lanval, avec Gauvain et Yvain. Elle le justifiera entièrement et, quand elle repartira sur son cheval, son ami sautera en croupe et partira avec elle en Avalon.

« Avec elle il s'en va en Avalon, ce que nous racontent les Bretons, en une île qui est très belle ; là fut enlevé le jeune homme. Nul n'en entendit plus parler depuis, et je n'en sais pas conter plus avant. »

Dans ce lai, c'est la demoiselle qui conquiert Lanval, comme dans la plupart des contes à la fontaine. D'une manière générale, c'est la fée qui mène l'affaire. C'est elle qui choisit son amour, qui fait venir son amant dans l'Autre Monde. C'est elle qui fait les propositions. Il ne semble pas qu'il s'agisse là d'un comportement dû à la courtoisie ambiante, mais d'une attitude stéréotypée faisant partie du personnage. De même qu'elle a des cheveux d'or ou qu'elle se trouve obligatoirement au voisinage de la fontaine, de même elle est la meneuse de jeu.

Le lai de Guigemar (Marie de France)

L'amour de Guigemar et de la belle de la Tour s'est

accompli au-delà de la mer. C'est un jour qu'il était parti à la chasse de la biche blanche que Guigemar trouva la nef sans équipage qui devait le conduire au-delà de la mer, là où il rencontrerait celle qu'il devait aimer.

On trouve là deux éléments qui signent le monde merveilleux et, plus encore, le passage dans l'Autre Monde, à savoir la chasse à la biche blanche et la nef sans équipage.

Revenons au récit.

Au temps où le roi Hoël régnait sur la Bretagne Armoricaïne, vivait un seigneur de Léon du nom d'Oridial. De sa femme, il avait eu deux enfants, une fille, Nogüent et un garçon Guigemar.

Guigemar était un bon chevalier, quoiqu'il ne fut pas sensible à l'amour. Or, un jour, il s'en fut à la chasse avec des compagnons. Ils poursuivent un grand cerf quand Guigemar voit dans un buisson une biche toute blanche et son faon. Curieusement, la biche porte des bois de cerf.

Le chevalier lui tire une flèche au front et, si la bête tombe, la flèche n'en rebondit pas moins et vient frapper le tireur à la cuisse. La biche qui s'apprête à mourir, lui annonce qu'aucune médecine jamais ne guérira la plaie qu'elle lui a causé, si ce n'est l'amour d'une femme.

Près de là se trouve un port que le blessé gagne sans peine. Une nef merveilleusement équipée attend. Il n'y a personne à bord.

Guigemar y monte et la nef d'elle même prend la mer. Elle vogue jusqu'à un château où un vieux mari

jaloux tient sa jeune femme enfermée. La rencontre se fait : l'amour et l'aventure dureront un an et demi, en fait, jusqu'à ce que les amants soient découverts. Leur séparation, alors, devient obligée. Notre héros s'en retourne, comme il est venu, sur la nef sans équipage. Sur sa chemise est serré un nœud que nulle femme ne peut défaire sauf elle, elle porte une ceinture que nul homme ne peut ouvrir sauf lui.

La jeune femme s'échappera à son tour et parviendra en Bretagne sur la nef. Les retrouvailles ont lieu, lorsqu'un deuxième homme, un certain Meriadu, intervient qui prétend garder la jeune femme. Guigemar, finalement sera vainqueur de son rival et il partira avec son amie.

Le lai de Désiré (Anonyme)

Un jeune Écossais, originaire du pays de Calatir, était venu sur le continent pour y courir les aventures.

« Il demeura en Normandie et fit des tournois en Bretagne. Des Français il fut très vanté et de tous les autres gens aimés. »

C'est en Écosse, où il revenait pour un temps, qu'il rencontra la fée de la fontaine. Il vit comme Graelent et Guingomar, une histoire d'amour. Comme eux, il perd son amie pour avoir révélé son secret. Mais ici, l'aspect chrétien de l'aveu et l'idée du péché interviennent largement dans la haine que la jeune femme voue à son ancien amant.

Cependant une fois encore, l'affaire se terminera bien. Après quelques péripéties qui s'achèvent par

l'adoubement de leur fils adolescent, Désiré se fait enlever par la belle, après toutefois l'avoir épousé selon les règles. Il ne reviendra jamais plus.

Yonec (Marie de France)

Un vieux seigneur jaloux emprisonne sa jeune épouse. Elle, rêve, jusqu'à l'arrivée, dans sa tour, du chevalier-oiseau. Elle vit avec lui un merveilleux amour, qui est brutalement interrompu par une vieille gardienne, sœur du châtelain. Elle découvre en effet les amants et révèle la vérité.

L'oiseau est piégé et blessé à mort. Il s'enfuit et se réfugie à l'intérieur d'une colline où son amie pourra pénétrer, sans pouvoir toutefois y demeurer. Avant de la laisser partir, le chevalier, sur le point de mourir, lui donnera un anneau. Elle le portera au doigt, de telle sorte que son mari oubliera l'aventure. Il lui donne aussi une épée, qu'elle remettra à l'enfant, quand il sera grand.

Revenue auprès de son mari qui a perdu tout souvenir, elle élève le garçon, dont le nom est Yonec, comme le fils de son seigneur. C'est à la fête de Saint Aaron que l'enfant, devenu adulte, découvrira la tombe du chevalier-oiseau. Les gens du pays en parlent en des termes élogieux. La mère enseignera la vérité à son fils, puis elle mourra sur la tombe de son amant.

Le fils, qui a reçu l'épée de son père, tranche la tête du mari. Il sera désormais le seigneur du pays.

Le lai de Tydorel (Anonyme)

La reine de Bretagne, qui ne pouvait avoir d'enfant avec son mari, a rencontré un chevalier de l'Autre Monde dont elle est tombée amoureuse. Le père putatif de Tydorel est un roi de Bretagne qui séjournait à Nantes. Mais, en fait, Tydorel est le fils d'un homme qui se rend dans son domaine en plongeant avec son cheval dans un lac. Ici, on le voit, c'est la dame qui est mortelle et le seigneur qui est fé.

Un jour, les amants sont surpris et le seigneur doit disparaître. La reine auparavant a mis au monde un garçon, Tydorel, qui passe aux yeux de tous pour le fils du roi. Il a la particularité de ne dormir jamais et de s'entourer la nuit de conteurs.

Lorsque le roi meurt, Tydorel lui succède. Il règnera dix ans sur la Bretagne, à la suite de quoi il se rendra à son tour à Nantes où il apprendra de sa mère son origine. Il s'en va alors jusqu'au lac, y plonge avec son cheval comme le faisait son père, et disparaît à tout jamais.

Du roi Fé et de la reine, doivent naître un garçon et une fille qui aura elle même deux garçons. Ils dormiront beaucoup plus que les hommes ordinaires. D'eux sortiront le comte Alain et son fils Conan. Ainsi la dynastie qui règne sur la Bretagne est-elle née des fées et les fées ne meurent pas. La royauté de la Bretagne Armoricaïne est éternelle.

Le lai de Tyolet (Anonyme)

Comme Perceval, Tyolet est fils d'une veuve, assez

peu au courant du monde et, comme lui, il rencontre un chevalier, personnage inconnu qu'il prend pour une bête et qui l'envoie à la Cour du roi de Logres. Celle-ci, avec son cheval et son chien blancs, paraît bien proche de l'Autre Monde. Le gué, ici, sert de frontière entre les mondes.

Tyolet part à la chasse du Cerf blanc dont il veut le pied pour conquérir la fille du roi de Logres. Il y parviendra, parce qu'il a le pouvoir assez particulier d'arrêter tout animal par son sifflement. C'est un gué qui permet de passer d'un monde dans un autre. Tyolet deviendra roi de Logres.

Le Lai de l'Aubépine (Anonyme)

Le frère et la sœur s'aiment d'un amour qui n'est pas de frère et sœur. La reine, leur mère, les sépare.

Lui entreprend de courir l'aventure du Gué de l'Epine. Elle, est mystérieusement endormie et transportée au même Gué de l'Epine.

Il combattra un premier chevalier de l'autre côté de l'eau et le vaincra, puis deux autres chevaliers de ce côté-ci du ruisseau et, sans vainqueur ni vaincu, ceux-ci s'en retourneront comme ils sont venus.

Le jeune homme ramène la jeune femme sur son cheval. Ils s'épouseront, sans qu'on sache pourquoi ce qui était interdit est aujourd'hui permis.

Ce gué est celui de l'Aubépine ou de l'Epine, la fleur du 1^{er} mai, et le jour est celui de la Saint Jean, au solstice d'été.

Le lai du Trot (Anonyme)

Le conteur nous nous met en présence de deux groupes de chevaliers et de dames. L'un comprend quatre-vingt personnes. Les dames sont coquettes et bien vêtues, et filent le parfait amour avec leurs amis, sur de beaux destriers à l'amble. Deux autres chevau-chées, de cent dames et de cent seigneurs, où tous sont mal habillés, dépenaillés, sans chaussures, vont sur des chevaux qui mènent un trot d'enfer.

Lorois, seigneur du Morois, sorti pour écouter le rossignol, est le témoin de cette cavalcade, à l'orée de la forêt. Nous sommes manifestement à la vue de l'Autre Monde et l'explication de cet étrange mouvement est donnée à Lorois par l'une des dernières dames : dans un paradis se trouvent les belles qui, dans leur vie, ont connu l'amour, dans un dur purgatoire celles qui l'ont refusé.

Chapitre XLVII : Le roi des cons

Le Lai de Nabaret : coquetterie (Anonyme)

Cette petite pièce de trente-cinq vers conte la répartie astucieuse d'une épouse que son mari critiquait pour sa coquetterie. Qu'il fasse pousser sa barbe et tresser ses moustaches ! s'exclame la dame.

Le lai du Libertin : le con (Anonyme)

Le *Lai dou Léchéor*, c'est le lai du Débauché ou du Libertin. Le titre, disons-le tout de suite, est un euphémisme. La chanson raconte comment huit dames entreprirent, à la fête de Saint Pol de Léon, de composer un lai, un éloge du plus intéressants des sujets, celui qui faisait courir tous les soupirants, se battre les chevaliers, se parer les jeunes gens.

Pour quoi les hommes sont-ils de bons chevaliers ?

Pourquoi aiment-ils à participer aux tournois ?

Pourquoi les jeunes gens s'habillent-ils ?

Pourquoi s'habillent-ils à la mode ?

Pourquoi offrent-ils des bijoux, des rubans, des anneaux ?

Pourquoi sont-ils pleins de générosité et d'obligeance ?

Pourquoi se gardent-ils de mal faire ?

Pourquoi font-ils la cour aux dames et aiment-ils les embrasser ?

En fait, une seule chose amènent les hommes à s'améliorer, à se signaler, à s'illustrer : le con !

Une femme peut bien avoir un visage agréable, si elle n'a plus de con, elle n'aura ni ami ni amant.

Alors, faisons un lai sur le con !

Ainsi sept dames s'accordèrent à trouver l'idée remarquable. On choisit une musique raffinée. Tout le monde se rallia au projet qui fut exécuté et qui se chante toujours.

Ce n'était pas, bien sûr, au XII^e siècle, qu'on avait

inventé pareil sujet. Si nous ignorons toute autre manifestation littéraire, en revanche en matière artistique nous avons le choix.

Dans l'église de Loctudy, une représentation très réaliste du con figure au bas d'un pilier, dans le sud du transept. Une femme écarte sa vulve de ses deux mains. La représentation fait penser à une petite idole irlandaise, Sheila na Gig, qui se comporte de même.

Si nous reprenons la figure en termes de philosophie naturelle, nous dirons que c'est là la *Fons et origo*, à l'origine du monde.

Chapitre XLVIII : Le loup-garou

On dit : *un den bleiz*, un homme-loup. On disait autrefois, selon Marie de France, *Bisclaveret*. Ce n'est pas, en Bretagne, une technique très originale de se transformer en loup. La mutation est un phénomène universel, et, semble-t-il, les loups-garous sont plus à plaindre qu'à blâmer, comme s'ils avaient une « pénitence » à vivre de cette façon.

Bisclaveret : le loup-garou (Marie de France)

On raconte qu'un baron de Bretagne savait se transformer en loup. Il se dévêtait et cachait ses habits. Il fallait en effet éviter qu'ils ne lui fussent dérobés, sinon il n'aurait pu reprendre la forme humaine.

Il avoua un jour son destin à sa femme, et ce fut à

son grand dam. Celle-ci complota, avec son amant, de s'emparer des vêtements, et mena son dessein à bien. L'homme disparut, la femme épousa son compagnon.

Mais un jour, le roi vint à chasser. Il rencontra le loup qui sut obtenir la protection du souverain et se fit adopter par lui. Une fête eut lieu où vint le couple adultère. L'animal se jeta sur son rival, puis il attaqua avec la même violence son épouse. La dame fut alors présentée au roi, elle dut avouer et rendre les vêtements.

Le *bisclaveret* — car c'est ainsi qu'on appelle le loup garou en breton — reprit ses habits et, avec eux, sa forme d'homme. Le couple maudit n'eut plus qu'à prendre la fuite. Cela ne les empêcha pas d'avoir beaucoup d'enfants. Cependant, bien des femmes de leur lignage « sans nez sont nées » (*senz nees sunt nees*).

Le fait d'être un loup-garou apparaît dans ce texte beaucoup plus comme un destin subi que comme une magie de férocité. Le loup ne fait pas de mal. Privé de ses vêtements, c'est un malheureux enfermé dans le monde des loups.

Il est remarquable d'ailleurs qu'à aucun moment il n'est fait reproche au loup-garou d'être loup-garou. Ce n'est pas une tare ou un crime. Ce n'est surtout pas un péché et l'on voit ici très clairement combien le lai ne suit pas la croyance officielle. Il est bien certain que pour l'Église le loup-garou appartient à la sphère diabolique du monde. Ici, il n'est pas question de satanisme ; ni Dieu, ni diable, mais l'homme en face de son destin.

Le phénomène tend à rapprocher le loup de l'homme : ne tuez pas le loup, car vous ne savez pas si le loup que vous tuez n'est pas un homme. Le respect dû en général à l'animal se voit ici augmenté d'une attitude particulière de paix avec le loup. À l'époque où celui-ci est l'ennemi né des bergers, prendre une attitude qui lui est favorable est une tentative de réglementation en sa faveur.

Il importe que le passage du loup à l'homme soit libre comme celui de l'homme au loup. Dans le mouvement de la transformation, il doit demeurer une possibilité d'échapper à la contrainte.

Cette transformation résulte d'une conception très particulière du monde, que l'on retrouvera à maintes reprises dans le monde celtique. La forme n'est pas autre chose qu'un vêtement, et dans une certaine mesure, une illusion. Le même être peut apparaître comme tel ou tel, cela ne change rien à la nature profonde de l'individu qui reste ce qu'elle est. Tout se passe comme si deux éléments constituaient la personne : l'être et l'apparence. On n'est pas forcément ce que l'on semble.

Une autre conséquence en résulte qui va peut-être plus profondément dans la psychologie humaine : c'est la partition de l'individu entre Dr Jekyll et Mr Hyde. L'on connaît le roman célèbre où le héros est partagé entre deux parts de lui-même, l'une positive, l'autre négative. Il est à la fois la Belle et la Bête, et comme le loup-garou, il passe de l'un à l'autre. Enfermer qui que ce soit dans sa part d'ombre est un crime.

Reste à savoir pourquoi les descendants des cou-

pables sont « nés sans nez ». La reconnaissance d'un jeu de mots facile n'explique rien.

Le lai de Mélion (Anonyme)

Mélion vivait à la cour du roi Arthur. Il avait juré de n'épouser femme qui eut auparavant aimé un autre homme ou même prononcé un nom d'homme. Un jour il partit à la chasse et prit un cerf, qu'on relâcha aussitôt. Paraît alors une demoiselle qui annonce à Mélion qu'elle est venue d'Irlande et qu'elle n'a aimé personne avant lui. Elle s'offre à lui et lui seul.

Mélion l'épouse et vit trois ans avec elle. Il en a deux enfants.

Un jour il va à la chasse avec sa femme. Il poursuit un cerf et, ce faisant, découvre un grand cerf dans le fourré. La femme déclare alors que si elle ne mange pas de ce cerf, elle ne mangera plus jamais, puis elle tombe sans connaissance.

Mélion alors s'engage à attraper le cerf. Pour cela, il se transformera en loup. Il va se déshabiller et quand il sera nu, il demande qu'on le touche avec l'une des deux pierres, la blanche, qu'il porte sur un anneau. À moins d'être touché par l'autre pierre, la vermeille, il ne redeviendra jamais homme.

Ainsi est fait et Mélion devient un grand loup qui part à la quête du cerf. Il le rejoindra et l'abattra plus loin sur la lande, et lui prendra un grand morceau de viande.

Mais pendant ce temps, la femme s'est enfuie avec l'écuyer. Elle a pris le bateau et est revenue en

Irlande. Son mari, ne la trouvant pas, s'en va au port le plus proche pour s'embarquer pour l'Irlande, toujours sous sa forme de loup. Arrivé là, il détruit les troupeaux de bœufs, puis il s'attache la compagnie de dix autres loups.

Le roi apprend que les onze loups sont couchés au Bois Rond. Il met sur pied une battue. Il réussit à tuer les dix loups, mais Mélion parvient à s'échapper.

C'est alors que le roi Arthur arrive en Irlande pour y rétablir la paix, avec ses compagnons. Mélion les reconnaît, il s'attache à leur pas et réussit à venir se coucher aux pieds du roi. Le roi, touché et intrigué, l'adopte et l'emmène désormais partout avec lui.

Un jour, le roi d'Irlande vient déjeuner en compagnie du roi Arthur. Avec lui se trouve l'homme avec lequel est partie la femme de Mélion. Le loup le reconnaît et se jette sur lui. Maintenu à terre par le loup, l'homme avoue toute la vérité. Convoquée, la femme viendra livrer l'anneau.

Mélion peut alors redevenir homme. Il veut toucher sa femme de l'anneau, mais on intercède pour elle. Il refuse alors de la reprendre et revient à la suite du roi Arthur.

Ronan le loup

La tradition veut que Ronan, l'ermite de Locronan, ait été tenu à tort pour sorcier et nécromancien et « comme les anciens lycanthropes par magie et art diabolique il se transformait en bête brute, courait le garou et faisait mille maux dans le pays ».

Ronan est accusé successivement de se changer en loup à la nouvelle lune et d'exterminer alors bêtes et parfois hommes, puis d'avoir dévoré la fille de la Keban, la sorcière qui avait en réalité caché l'enfant dans un coffre.

Gaël Milin s'est intéressé à cet aspect de la carrière de Ronan et en a montré les formes essentielles sans toutefois tirer les conséquences qu'il aurait pu. Il est resté à la lisière de l'explication sans y pénétrer.

Ronan commence, selon l'auteur de la *Vita Ronani*, par découvrir son pouvoir sur les loups. Ce pouvoir devient conscient et se trouve décrit en termes de fascination (*fascinatio*). Le saint doit regarder le loup fixement (*considerare*) pour le soumettre à son autorité (*urgente sancti viri imperio*). Il est bien certain que dans ces conditions, Ronan fait acte de magie au sens où on l'entendait à l'époque de la *Vita Ronani*.

Milin cite alors une définition de la fascination qui remonte à Sébastien Wirdig en 1707 et qui est la suivante. La fascination « est un imperium, une contrainte et une domination des spirituum exercés par les premiers pour imposer le joug aux derniers, pour leur faire violence et pour presque les lier ».

Ce que Milin n'a pas vu, ou n'a pas osé exprimer, c'est qu'il s'agit là très clairement d'hypnotisme animal, car c'est bien ce que veut dire le mot latin « fasciatio » dans son acception du moyen âge.

La possibilité d'hypnotiser un animal et même un homme sent toujours le souffre, qu'on le veuille ou non. Souvent on ne veut pas le reconnaître et l'on a peur de passer pour un farfelu si on l'évoque. Or les

phénomènes hypnotiques sont médicalement reconnus et pour ma part, alors que je ne manque pas d'expérience en la matière, je suis en mesure de citer de très nombreux cas d'hypnotisme ou comme on l'a appelé récemment, de sophronisation.

Robert Fludd a parlé de l'hypnotisme chez la poule, provoqué par la contemplation d'un trait tiré au sol. Je me contenterai de citer un exemple de sophronisation animale tel que je l'ai publié dans les Annales de sophrologie.

Le chien : à propos de zooconscience

La première fois que je fus confronté avec le problème posé par la conscience animale — ce que Caycedo appelle la zooconscience et qu'il nie —, ce fut un jour de Noël où je me trouvais par la force des circonstances dans l'Algérie en guerre. Nous étions en 1957, j'avais vingt-six ans et j'avais été rappelé à l'armée pour participer aux combats contre les fellagha, en passe de conquérir leur indépendance. J'avais donc retrouvé mes unités d'origine, quittées quatre ans plus tôt, et je servais comme Lieutenant au 5^e Régiment Etranger d'Infanterie, dont le PC était alors stationné à Turenne, près de Tlemcen.

C'est là que se déroula l'étrange histoire dont mes camarades d'alors, s'ils me lisent, se souviendront peut-être. Je n'étais pas médecin à l'époque, mais simplement officier d'infanterie de réserve et la psychologie elle-même commençait tout juste de m'intéresser, à travers les livres sans doute, mais aussi et

surtout, chez les hommes de multiples origines que j'étais appelé à commander.

À l'occasion de la fête, les épouses des officiers avaient été invitées à partager le repas du mess. Parmi elles se trouvait ma jeune femme, Jacqueline, qui venait à Turenne pour la première fois. Après le déjeuner, le Chef de Bataillon, le commandant Nos, voulant être agréable à ces dames, entreprit de leur faire visiter les principales installations du camp et c'est ainsi qu'après avoir fait le tour du cantonnement des hommes, nous nous retrouvâmes tous dans celui des bêtes, au chenil. Là, dans des cages de fer semblables à celles où sont enfermés les animaux sauvages de nos zoos, des chiens féroces étaient gardés pour des besognes de police. Ces chiens-loups allemands, spécialement dressés à la cruauté, ne connaissaient qu'un maître, le légionnaire chargé de leur entretien et de leur direction. Hors de son emprise, ils eussent déchiré n'importe qui.

Quand notre groupe pénétra dans le bâtiment où une dizaine de ces fauves attendaient derrière des grilles, nous fûmes reçus par des aboiements furieux. L'un d'eux se distinguait par la violence de son comportement : il se précipitait contre les barreaux de sa cage et semblait prêt à se jeter contre quiconque fut passé à sa portée.

L'impression sur tous fut très forte. Dans l'aire centrale où nous nous trouvions, nous étions littéralement entourés par le vacarme. Nul d'entre nous n'ignorait en outre la manière dont ces policiers passaient à l'acte et le respect le plus profond se fit rapi-

dement jour à l'égard de ces forces de la nature envenimées par le fiel de l'homme.

C'est alors que Jaki intervint. Jaki était ma femme. Elle était jeune — tout juste quelques mois de plus que je n'en avais —, mince et d'aspect frêle. Elle se détacha du groupe que nous formions et s'approcha de la bête en fureur et l'on put se demander un instant si les barreaux seraient suffisants pour la protéger de sa rage accrue. Elle ne parut pas s'en émouvoir et commença de lui parler d'une voix douce et continue — je l'entends encore — lui assurant qu'il était un bon chien et que toutes ses démonstrations de fureur ne pouvaient donner le change sur la gentillesse foncière de sa nature. Elle parlait d'un ton monocorde, que je ne lui connaissais pas, sans élever la voix, sans montrer la moindre crainte.

Le paroxysme céda. Jaki continuait de parler sans cesse, mais sans hâte, et à mesure qu'elle avançait dans son discours où revenaient continuellement les mêmes mots et les mêmes idées, le chien perdait de sa violence. Petit à petit, l'accès se transformait en un grognement sourd et prolongé. À la fin, l'animal devint même tout à fait silencieux, apparemment calmé, tandis que la jeune femme continuait de le flatter de la voix, sans bouger elle-même d'un pouce.

Tous les assistants avaient suivi cette scène sans mot dire, fascinés eux-mêmes par le pouvoir de cette parole. Quand le chien fut devenu parfaitement tranquille, la jeune femme qui l'avait dompté passa la main entre les barreaux et l'approcha de sa gueule. Le

chien, doucement, et comme affectueusement, lécha cette main, pourtant sans défense.

J'ai très souvent songé, depuis plus de quarante ans passés, à cette scène inoubliable. Certes, ce n'est peut-être là, pour un maître-chien de profession, qu'un cas joliment réussi de domptage : celui qui présidait aux destinées du chenil de Turenne, légionnaire inconnu, en fut, en tout cas, rempli de stupéfaction. Mais pour moi, devenu si curieux de la nature humaine, de ses réalités cachées ou méconnues, je ne puis m'empêcher de méditer encore sur cette mutation d'état de conscience chez un être dont on nous dit qu'il n'a pas de conscience.

Chapitre XLIX : Histoires d'amour

Equitan : le roi ébouillanté (Marie de France)

Un roi, le *sire des Nanz*, mène une aventure amoureuse avec la femme de son sénéchal. Le couple adultère projette de tuer le mari en le jetant dans un bain bouillant. Mais celui-ci a surpris les amants et finalement c'est le roi qui se jette dans le bain mortel et la femme infidèle l'y rejoint, poussée par son mari.

Les lais ne stigmatisent pas l'adultère, sauf lorsqu'il conduit à une démarche criminelle, comme ici ou dans le *Bisclaveret*. Il est certainement déjà déplaisant qu'un roi prenne la femme de son sénéchal : cela ressemble à l'abus de pouvoir. Mais que le couple veuille se débarrasser du roi, voilà qui est intolérable.

La justice est immanente. Il n'y a pas de condamnation de qui que ce soit. Le roi en effet est au-dessus de tout pouvoir. Dieu est, ici comme ailleurs, inconnu et le roi n'est pas soumis à une loi qui viendrait de lui. C'est une loi de nature, un hasard, qui entraîne la mort des amants par le bain qu'ils ont eux-mêmes préparé. Le roi s'y jette pour cacher sa honte d'être surpris. Il se punit en somme lui-même.

Ce n'est donc pas en vertu d'une loi extérieure que justice est faite, mais par le déroulement normal d'une situation. La honte se trouve à l'origine du châ-timent : le moteur est purement interne.

Le Frêne : les jumelles de Dol (Marie de France)

Une noble dame accoucha de jumeaux. À cette nouvelle, l'épouse du suzerain n'hésita pas à la calomnier en disant que jamais une femme n'avait eu des jumeaux sans que deux hommes n'y aient participé. Mais ne voilà-t-il pas qu'elle se retrouve enceinte elle-même de deux enfants jumelés. Pour fuir les conséquences de ses propos, elle se voit obligée, à la naissance de ses deux filles, d'abandonner l'une d'elles. Elle la dépose alors dans un frêne qui se trouvait près d'une abbaye de nonnes. L'enfant est recueillie par le portier et adoptée par l'abbesse ; elle sera nommée Frêne.

Frêne deviendra amoureuse de Gurun, seigneur de Dol. Enlevée par lui, elle vivra avec lui jusqu'au jour où l'on voudra le marier. La personne de bonne famille qu'on lui a choisie pour épouse se nomme la

Coudre, ou le Coudrier. C'est la propre sœur jumelle de Frêne.

Celle-ci accepte sans difficulté le mariage. Elle posera même sur le lit nuptial l'étoffe de soie dont elle a été elle-même enveloppée avant d'être déposée devant le couvent. Pour la mère de La Coudre, ce signe est un signal : elle doit reconnaître sa fille Frêne et avouer à tous la vérité.

L'archevêque de Dol annule le premier mariage. Le second est conclu qui fait de Gurun le mari de Frêne.

Examinons un peu les noms de ce conte. Gurun signifie la Foudre. Le Frêne correspond à un original breton Onen. Or, Onen est un prénom, bien connu par ailleurs, qui avait été porté au VII^e siècle par la sœur du roi Judicaël. Une commune s'appelle encore, dans la région de Mauron, Saint-Onen-la-Chapelle.

Quant au Coudrier, ici au féminin la Coudre, il se dit en breton Kollen et le vocable évoque irrésistiblement un jeu de mots avec la notion de perte.

Il y a une implication territoriale de ces mots qu'Arthur de la Borderie avait signalée. La Coudre est un village en Saint-Méloir-des-Ondes, fief noble et seigneurie à juridiction au moyen âge. On est là, non point sur l'archevêché de Dol, mais sur l'évêché de Saint-Malo. En revanche, il existe un village dépendant du siège archiépiscopal, à 13 km de la ville et qui s'appelle La Fresnais. Celui-ci n'est séparé de Saint-Méloir-des-Ondes que par le territoire de la commune de La Gouesnière.

La différence est bien marquée dans le lai. Les parents en effet, après le mariage, se retirent dans

leur pays avec leur fille La Couldre. On la mariera en leur contrée, c'est-à-dire au pays de Saint-Malo.

La Coudre et la Fresnais sont des lieux jumeaux. La Fresnais aurait-elle été abandonnée par le pays de Saint-Malo ? Serait-elle devenu insensiblement territoire de Dol ? Et pour justifier cette annexion, y aurait-il eu un accord qui est symbolisé ici par le mariage avec le seigneur de Dol ? Tout ceci est largement hypothétique, mais intéressant tout de même.

Les Deux Amants : à Pitres, en Normandie (Marie de France)

« Jadis advint en Normandie, une aventure très entendue, de deux enfants qui s'entr'aimèrent et qui moururent de leur amour mutuel. Un lai en firent les Bretons, il reçut le nom des Deux Amants. »

Le roi des Pitrois régnait sur le Val de Pitres, en Normandie. Il voulait bien marier sa fille à la condition que son prétendant la porterait, sans arrêt, jusqu'au sommet de la montagne.

L'amoureux de la demoiselle, s'étant concerté avec elle, se rendit à l'illustre faculté de médecine de Salerne, pour y faire préparer un philtre qui le rendit capable d'un tel exploit. Mais, hélas, perdant la tête, son amie dans les bras, il oubliera d'utiliser la potion et mourra sur la côte.

La demoiselle ne pourra supporter cette mort. Elle accolera étroitement celui qu'elle aime et finira ainsi sa vie à son tour. On laissa les deux corps trois jours sur la montagne, puis on les y enterra

La Côte des Deux Amants figure sur la carte de

Normandie. Pîtres est une commune bien connue de l'Eure, sur la rive droite de la Seine, à vingt kilomètres de Rouen. Mais ce sont les Bretons qui ont fait la chanson.

Le Rossignol : l'oiseau d'amour (Marie de France)

Pourquoi la jeune dame passe-t-elle de longues soirées à la fenêtre, si ce n'est pour y écouter le rossignol qui chante chaque nuit ? Parce qu'il n'est pas dupe et veut faire cesser ce manège, l'époux fait attraper l'oiseau. Il le tue et l'envoie à son rival, qui fera enchâsser le petit cadavre.

Milon : le père et le fils (Marie de France)

Le chevalier Milon était originaire du Sud-Galles, mais connu, nous dit-on, en bien d'autres pays. Marie de France nous conte comment le chevalier se trouva amoureux d'une jeune fille. Enceinte, celle-ci accoucha en secret et l'enfant fut remis à sa tante maternelle, en Northumberland.

La mère dut se marier par ailleurs, mais un jour un messager de Milon lui apporta un cygne, avec une lettre cachée dans le plumage. Ce fut le commencement d'une correspondance qui dura vingt ans, par le truchement de l'oiseau.

Devenu jeune homme, leur fils quitte le Northumberland à la recherche d'aventures. Il passe la mer à Southampton et débarque à Barbefluet. Le voici donc en Normandie, puis en Bretagne :

Le père a suivi lui aussi un chemin analogue et ils

en viennent ainsi à participer l'un et l'autre au tournoi du Mont-Saint-Michel. À l'évidence, ils ne se connaissent pas.

« Au Mont-Saint-Michel ils s'assemblèrent, Normands et Bretons y allèrent et les Flamands et les Français, mais il n'y eut guère d'Anglais. »

Dans un combat l'un contre l'autre, le père et le fils, bien sûr, se retrouvent et se reconnaissent.

Alors qu'ils retournent ensemble en Grande-Bretagne, un messager arrive. Il vient de la part de la mère et apporte une nouvelle d'importance : le mari vient de mourir. Les anciens amants deviennent enfin époux.

Le malheureux : le seul survivant (Marie de France)

Le Lai du Malheureux se déroule à Nantes en Bretagne, où demeure une demoiselle bien belle. Quatre chevaliers sont amoureux d'elle et elle l'est d'eux tous. Comment donc choisir, si ce n'est en organisant un tournoi et en les y laissant se mesurer.

« Que devant Nantes la cité il fut annoncé un tournoi. Pour rencontrer les quatre amants, y sont venus d'autres pays, et les Français et les Normands et les Flamands et les Brabançons, les Boulognais, les Angevins et ceux qui étaient proches voisins. »

La bataille coûtera trois morts et un blessé. La dame est en deuil d'eux trois, et le survivant est encore le plus malheureux de tous.

Le Chèvrefeuille : l'amour de Tristan (Marie de France)

« En sa contrée s'en est allée, en Sud-Galles où il était né. »

Tristan y devient toutefois songeur et souffre du mal du pays :

« Tristram est dolent et pensif, pour cela il a quitté son pays. En Cornouailles il va tout droit là où la reine demeure. »

Le héros revient vers la Cornouailles. Il se cache sur la route de Tintagel, puis jette devant le cheval d'Yseult une branche de noisetier auquel s'unit un chèvrefeuille. La servante Brenguein protégera, comme jadis, la rencontre des amants. Tristan rentrera ensuite au Sud-Galles, le roi Marc le rappellera ensuite près de lui.

Eliduc : l'homme aux deux femmes (Marie de France)

Eliduc a deux femmes. La première se nomme Guildelüec. Il l'a épousée naguère, avant qu'un différend n'intervienne avec son suzerain. Chassé par lui, il s'en va dans le royaume de Logre, à Totnes, puis à Exeter.

Eliduc, au service du roi d'Exeter, défait ses ennemis, et, devenu gardien du royaume, il prête serment. Il devient amoureux d'une certaine Guilliadun, qui accepte son amour. Elle lui fait don d'un anneau et de sa ceinture.

Sur ces entrefaites, le roi de Petite-Bretagne rappelle son vassal. Guildelüec l'attend, mais il repart secrètement à Exeter et en ramène Guilliadun.

Assailli par la tempête au retour, notre bigame avoue toute la vérité à sa seconde épouse. Guilliadun perd conscience : au débarquement, on la dépose comme morte dans une chapelle isolée.

Dès lors, en dépit de Guildelüec, Eliduc fait la navette entre les deux femmes, l'une qui vit et l'autre qui dort. Guildelüec cependant finira par découvrir la chapelle de sa rivale.

Elle y trouvera deux belettes : l'une qui vient d'être tuée, l'autre qui met dans la gueule de la première une plante particulière. Guilladuec fera de même avec la même herbe. Elle la mettra dans la bouche de Guilliadun et la réveillera. Puis elle la ramènera chez elle.

Tout se passe très bien, en parfait accord. Le chevalier « baise souvent la jeune fille et elle lui, très doucement ; ensemble ils se font une très grande joie. » La première femme décide donc de se retirer au couvent pour permettre aux amants de s'aimer en paix. Après tant de liesses, le mari comblé envoie sa seconde épouse rejoindre la première et il se retire lui-même dans un monastère.

Le lai de Doon : le cygne (Anonyme)

Pour conquérir l'héritière du royaume d'Ecosse, il faut venir de Southampton à Edimbourg dans la journée, puis chevaucher aussi rapidement que le vol d'un cygne. Doon l'a accompli, grâce à son cheval Baiart, qui l'a mené dans cette affaire.

Il ne restera que trois jours, le temps de se marier

et de faire un enfant à sa femme, avant de repasser sur le continent.

Une vingtaine d'années plus tard, il rencontre son fils au tournoi du Mont-Saint-Michel. Ils se reconnaîtront grâce à l'anneau laissé à la mère jadis. Ils se retrouveront ensuite tous les trois et le couple vivra désormais uni, en Angleterre.

Chapitre L : Le roi Marc'h et le château du Graal

Le roi Marc'h de Cornouaille

Le roi Marc, ou mieux Marc'h, le cheval, est roi de Cornouaille. C'est, nous le savons, l'oncle de Tristan. Sa tombe est sur le Menez-Hom, à Caer Bann Hed. Ce nom signifie la Ville de la corne de cerf et lorsqu'on connaît le lien étroit qui unit le Graal et le cerf, on ne peut que penser qu'il y a là un lieu du Graal. D'ailleurs, au nord de la montagne, la commune de Tregarvan, Tref-Caer-Bann confirme bien le nom de l'endroit.

De nombreux sites lui sont dédiés en Bretagne Armoricaïne et tout particulièrement dans le Finistère. Le plus célèbre en est la pointe de Penmarc'h ou la Tête de Cheval, mais d'autres encore existent, beaucoup d'entre eux porteurs d'une tradition gallo-romaine, comme les Plomarc'hs en Douarnenez.

Sur le Menez Hom, du côté qui regarde Tregarvan, on voit par endroits des espèces d'amas de pierres

qu'on appelle dans le pays des « marc'hou », sans qu'on puisse en donner d'explication. Il s'agirait de « chevaux ». On en trouve non loin de l'endroit où fut trouvée la statue de Brigitte.

Cette jeune personne dont le corps de bronze est au Musée de Bretagne à Rennes est une petite statue de la déesse du Menez-Hom. C'est elle sans doute qui régnait à mi-pente de la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle de Sainte-Marie du Menez Hom.

Le sommet de la Triple Montagne, au-dessus des lieux où s'élevait la cité de Caer Bann Hed, est libre de toute construction ancienne ou moderne. On peut penser cependant qu'il était dédié à quelque grand dieu du monde celtique, probablement Lug ou Belenos. À moins que ce ne soit tout simplement au roi Marc'h.

Le Cheval est l'animal qui conduit dans l'Autre Monde. On le trouve représenté sur toutes les monnaies des Osismes, qu'elles fussent d'or ou d'argent, au revers de la tête divine. C'est lui qui conduisait d'ailleurs les amants d'Ahès de la ville d'Ys au Gouffre de Huelgoat pour les transférer dans l'Autre Monde.

On a vénéré Marc'h en des lieux répandus dans tout le Finistère et quelque peu dans le Morbihan. Le Château de Penmarc'h, la tête de cheval, en Saint-Fregant, lui appartient, mais aussi l'éperon barré de Lostmarc'h, la queue du Cheval, près du Château de Dinan. À Belle-Ile, la pointe de Penmarc'h s'avance dans la mer au cœur de Kastel kozh, le grand espace enfermé par des talus encore énormes.

Mais il semble que le Menez Hom soit le lieu le plus important. D'abord parce que c'est le Menez Hom, la montagne sacrée au triple sommet, celui que les marins voient de la mer et qui leur montre l'extrémité des terres. C'est un amer de haute puissance, c'est véritablement comme on l'appelait autrefois Cruc Ochidient, la colline de l'Occident. Ensuite aussi, parce que la tombe du roi Marc s'y trouve. Wrmonoc, moine à Landevennec au IX^e siècle, le savait bien qui nous le désigne comme le site de Caer Bann hed. Un autre moine de Landevennec le savait bien aussi, qui peignit le Cheval, et non le Lion, comme emblème de l'évangéliste Marc avec les autres évangélistes.

Mais qui était donc Marc'h ? Son visage, pourtant très précis — nous avons même une statue de lui qui est au Musée de Quimper — se perd un peu dans la brume du passé. Le Cheval a été amené par les Celtes : le roi Marc'h est donc une divinité celtique qui ne remonte pas plus loin que l'arrivée de ces derniers à l'extrémité de l'Europe, il y a 2500 ans.

Les oreilles de cheval

Le roi Marc'h avait des oreilles de cheval.

Un jour, il poursuivit une biche et tira. La flèche revint sur elle-même et tua le cheval du roi. Ahès, encore appelée Dahud, fille de Gradlon se tenait à la place de l'animal. Elle toucha alors la tête de Marc'h qui se trouva ainsi affecté des oreilles de son cheval.

Dès lors, le roi fit tout pour cacher sa disgrâce. Son barbier, qui était le seul à la connaître et qui avait juré de ne dire mot, un jour alla jusqu'à la grève pour

confier son secret aux sables. Mais là où avaient été prononcées les paroles traîtresses, poussèrent des roseaux. Des sonneurs, dans le besoin, y taillèrent des anches de biniou. Et quand ils commencèrent à sonner devant le roi, on entendit les mots : « Marc'h a les oreilles de son cheval Morvarc'h ».

Le roi s'enfuit, courut, disparut. Son pied heurta une roche. Il fut tué. Alors la sirène qui était là, montée sur le Cheval aux oreilles d'homme, s'écria « Voici Morvarc'h, cheval de Marc'h, roi de Poulmarc'h, Les oreilles de Morvarc'h sont celles de Marc'h, et celles de Marc'h sont celles de Morvarc'h. » La pierre, alors, prit la forme d'une tête d'homme aux oreilles de cheval.

Sans doute est-ce la statue qui se trouvait naguère à Kozh Maner, au manoir de Lezarscoet, tout prêt de la forêt de Nevet, qui est le Nemeton des Osismes. Elle est aujourd'hui au musée breton de Quimper.

Tristan et Yseult

La légende de Tristan et Yseult fait partie de la tradition légendaire des Bretons et des Armoricains.

Tristan s'en va en Irlande chercher femme pour son oncle le roi Marc. Il vainc et tue le géant, le Morholt, et se voit en droit d'emmener Yseult. Mais sur la mer, alors qu'ils ont grand soif, ils boivent tous les deux le philtre d'amour qui a été préparé pour le roi Marc et sa jeune femme.

Le récit des amours de Tristan, de la jalousie de Marc, de l'union des amants dans la forêt du Mor-

rois, puis du retour d'Yseult à son foyer et du départ de Tristan font l'objet du roman. Tristan en Bretagne Armorique, sur le point de mourir, fait appeler Yseult. Il meurt à Penmarc'h par la faute de l'autre Yseult, qui est devenue sa femme, mais Yseult la blonde, la belle, arrive pour se jeter sur son corps et mourir à son tour.

La légende a fait le tour du monde. On l'a écrite en plusieurs langues, en allemand, avec Eilhart d'Oberg et Gottfried de Strassburg, Ulrich de Turheim, Heinrich de Freiberg, en français, avec Thomas et Bérout, en islandais ancien avec Frère Robert et le chant de Tristram, en moyen anglais avec *Sir Tristrem*, en italien avec la *Tavola ritonda*, en danois avec *Thisterom et Isall*. Le texte breton est perdu à jamais.

Chapitre LI : La harpe d'enchantement

Dans le roman de *Claris et Laris* (vers 1268), le dernier des romans bretons, on rencontre plusieurs récits de fascination. Nous avons parlé précédemment de l'Enchantement et en particulier de la fascination directe.

Voici comment Bellamy résume les vers 9932 et suivants : « Dans une lande voisine, il (le chevalier Laid-hardi) trouve nombreuse compagnie de dames et de chevaliers occupés à écouter un chanteur, qui les retenait par enchantement ; ils étaient plus de deux mille. Le Laid-Hardi se mêle parmi eux et subit

lui-même l'enchantement. Le charme ne devait cesser qu'à l'arrivée du plus loyal des chevaliers et celui-ci ne fut autre que Claris¹⁷⁵. »

Dans le roman de Merlin, on lit ceci : « Sachez que le son de ces harpes a si grande force que ni hommes ni femmes ne peuvent les ouïr, sauf ceux qui en jouent, sans devenir enchantés, au point qu'ils perdent le pouvoir de leurs membres, et tombent par terre comme morts, et y restent ainsi aussi longtemps que le veulent les harpeurs. Et par cet enchantement sont déjà beaucoup de malheurs arrivés. Quand un preudhomme passait par là avec son amie ou son épouse, si elle était belle, les enchanteurs en jouant de la harpe le renversaient par terre et le tuaient. Voilà longtemps que dure cette pratique, et maints preudhommes sont morts, et maintes demoiselles belles et bonnes ont été couvertes de honte. Et si jamais j'ai su quelque chose en enchantements, ni preudhommes ni demoiselles n'auront plus à supporter de pareils méfaits¹⁷⁶. »

Merlin évite l'enchantement en se mettant de la filasse dans les oreilles tandis que les gens qui l'accompagnent ne peuvent se maintenir en selle et tombent comme morts. Il fait ses conjurations, enchante les enchanteurs. Ils perdent « sens, mémoire et tout le pouvoir de leurs membres ». Merlin alors lève l'enchantement général. Les victimes ainsi délivrées disent alors qu'elles « avaient éprouvé les plus grandes terreurs qu'un homme puisse supporter, car

¹⁷⁵ Félix Bellamy, *La forêt de Bréchéliant*, Rennes, Plihon et Hervé, 1896, t. II, p. 104-105.

¹⁷⁶ *Op. cit.*, t. II, p. 525. D'après le roman de Merlin.

les ministres de l'enfer les avaient liés si étroitement qu'elles ne pouvaient bouger, et croyaient bien être morts en corps et en âme. »

Il est bon de rappeler tout d'abord que Merlin est un enchanteur. Ce n'est pas là seulement un titre au merveilleux celtique, c'est une donnée très précise au moyen âge. Merlin fait partie des *Incantatores*, de ceux qui chantent des charmes, qui trompent les braves gens avec des illusions magiques. Les Incantatores sont rangés avec les Malefici et les provocateurs de tempêtes. Cela est condamné par le Code Théodosien et par les Conciles, notamment le Concile de Chalons qui interdit les incantations pour la fascination.

Or c'est bien de cela qu'il s'agit ici. Les personnes qui les entendent perdent le pouvoir de leurs membres et tombent par terre comme morts. C'est ce qui était arrivé aux légionnaires de Suetonius Paulinus, en présence des druides et des femmes, comme nous le raconte Tacite dans ses *Annales*, livre 14, chapitre 30. Ils avaient été paralysés, comme englués, leur corps était devenu immobile et leur esprit inconscient. Il a fallu que leurs officiers les excitent au combat, les tirent d'abord de leur torpeur.

Ici également, les enchantés perdent leur domination d'eux-mêmes et en particulier de leur corps. Ils sont au pouvoir des harpeurs comme les légionnaires de Suetonius Paulinus ont bien failli être soumis aux druides.

La harpe donne à son possesseur la domination. Les Irlandais la connaissaient pour permettre l'accouchement sans douleur, ou pour faire dormir, comme c'est

le cas ici. La harpe, disent les textes irlandais, comme *la Courtise de Findabair*, est capable de faire pleurer, de faire rire, de faire dormir.

Nous sommes évidemment en présence d'un phénomène hypnotique. Il serait trop léger de croire qu'il ne s'agit ici que de « merveilleux ». En fait, il s'agit bel et bien de l'effet « magique » de la harpe, dans le cas des légionnaires comme dans celui des compagnons de Merlin. Les gens atteints par l'enchantement dorment. Ils sont paralysés, tous phénomènes qu'on trouve dans l'hypnose provoquée.

La harpe, le chant, sont les méthodes de provocation. La musique d'une façon générale a un pouvoir hypnotique certain. Il semble que la harpe, au moins dans le monde celtique jouisse d'une efficacité particulière

Nous avons donc ici un jalon indiscutable dans l'usage des méthodes hypnotiques. À quelle époque faut-il l'attribuer ? Aux temps lointains de Merlin ou à l'époque où furent écrites ces lignes. Sans doute aux deux, mais rien ne permet de l'affirmer.

L'usage en est certainement très ancien, puisqu'il figure dans les textes irlandais qui remontent au-delà du christianisme. Les textes bretons sont attribués au personnage de Merlin, lui aussi préchrétien. Quant à Suetonius Paulus et à ses hommes, ils vivaient au premier siècle de notre ère.

La pratique en subsiste toujours. Les mutations d'états de conscience dans la danse bretonne sont bien connues de tous ceux qui l'ont mise en œuvre. Le chant, en particulier le *kan ha diskan* introduit sans

conteste une autre dimension qui permet notamment de dépasser toute fatigue.

Chapitre LII : Le Grand Pardon de St Pol de Léon

Arthur de La Borderie, l'historien de la Bretagne au XIX^e siècle, s'est intéressé à un lai assez dru dont le sujet est le con. Je ne le dis pas différemment de la manière dont son auteur le fait. La Borderie ne le dit pas, parce que son époque ne l'eut pas toléré.

Pourtant, l'histoire est gentille et ce sont les dames elles-mêmes qui mettent en jeu cet intéressant sujet. Mais ce n'est pas notre propos d'en parler — nous l'avons fait —, bien plutôt de la fête qui le fait survenir.

« Jadis à Saint Pantelion — les Bretons nous racontent cela — un grand nombre de gens avaient coutume de s'assembler pour honorer la fête du saint, les dames et demoiselles les plus belles du pays, qui étaient alors dans le pays : il n'y avait dame de quelque valeur qui n'y vint en ce jour. Beaucoup étaient en riches atours. Chacun y mettait son effort à se vêtir et se parer. »

Il s'agit d'une grande assemblée, d'un « pardon » en somme. Il est évident que le nom de pardon ne paraît pas très adapté, et cependant c'est assez exactement de cela qu'il s'agit, comme si le mot de pardon n'avait été qu'une christianisation d'un type de fêtes, primitivement sans rapport avec la notion d'expiation.

Ce qui nous intéresse, c'est que la réunion a pour

motif de composer des contes. En fait, il s'agit de raconter les bonnes fortunes qui vous sont arrivées, surtout en matière d'amour.

« Là étaient tenues les plaidoiries et là étaient contés les faits des amours et des coucheries et des nobles chevaleries, ce qui était arrivé dans l'année : tout était entendu et retenu. On racontait ses aventures et les autres les écoutaient. On retenait entièrement la meilleure, et on la racontait et on la disait. Souvent elle était dite et racontée, tant que de tous elle était louée. »

« Ils en faisaient un lai entre eux : c'était la coutume de ceux-ci. Celui à qui était l'aventure, y mettait son nom même, d'après lui était nommé le lai. Sachez que c'est la vérité. Puis le lai était conservé, tant que partout il était connu. Car ceux qui savaient la musique, sur la vielle, sur la harpe et sur la rote, hors du territoire le transportaient dans les royaumes où ils allaient. »

Nous saisissons ici sur le vif la manière dont étaient composés les lais et la façon dont ils étaient exportés. Ces chants étaient destinés à être emportés avec les harpistes hors de Bretagne : on peut imaginer que c'est de cette façon que les récits de la tradition arthurienne sont sortis de Bretagne.

« À la fête dont je vous parle, où venaient les Bretons ainsi, l'assemblée était sur un grand mont pour qu'il fût mieux écouté. Il y avait beaucoup de clercs, il y avait beaucoup de clercs et de chevaliers, et plusieurs personnes d'autres métiers. Il y avait

des dames nobles et belles et des jeunes filles et des demoiselles.»

Il s'agissait donc de fêtes aristocratiques auxquelles participaient essentiellement la noblesse et le clergé.

Mais quel est donc ce saint Pantelion qui donne occasion aux réjouissances ? Aucun personnage de ce nom n'est connu en Bretagne, quoiqu'on cherche. La Borderie a sans doute résolu la question, en faisant remarquer que le *-n* était en réalité un *-u*. Il arrive souvent dans les écritures manuscrites qu'il en soit ainsi.

Si donc, on remplace *-n* par *-u* on a saint Pautelion, c'est-à-dire à peu de choses près Saint Pol de Léon.

Chapitre LIII : Le « Pantheon » de Godefroy de Viterbe (1185)

Gottfried, en français Godefroy, était Allemand. Il était né en Italie, à Viterbe en 1120. Il parlait plusieurs langues et, après avoir été chapelain du roi Conrad III de Souabe, il était devenu le secrétaire et l'historiographe de l'Empereur Frédéric I^{er} Barberousse. Il parcourut avec lui toute l'Europe, mais s'en revint mourir à Viterbe en 1191.

Son ouvrage, de beaucoup le plus important, daté de 1185, porte le nom de *Pantheon*, qu'on désigne aussi comme ses *Chroniques*, en vingt livres. Au chapitre VI de la deuxième section, Godefroy raconte l'histoire qu'il a recueillie au monastère de Saint

Mathieu de Fineterre, à la pointe de la Bretagne Armoricaïne : des moines qui partirent sur l'Océan trouvèrent l'île où Elie et Enoch ont élu domicile, et revinrent, si longtemps après leur départ, que personne ne les reconnut.

Albert Villacroux a publié in extenso les 184 vers du poème, dans un numéro de la Société Archéologique du Finistère de 1980, où il dort depuis, sans que personne n'ait vraiment réalisé l'intérêt immense de ce texte.

« L'écrivain Josèphe, nous dit-il, affirme que le paradis (terrestre) se trouve en terre d'Eden, à l'est, au-delà de l'Océan. Or, au bout du monde, à l'extrémité de la Bretagne, dans un sanctuaire à saint Mathieu, il existe un livre, que l'on sait avoir été écrit parmi (relatant) les Actes des Apôtres. »

Dans ce pays « le dernier du monde », des hommes sont installés dans une abbaye dédiée à Saint Mathieu. Ce sont « des moines galiléens », expression étrange pour désigner des chrétiens. Ils semblent avoir pour habitude de quitter leur monastère assez souvent pour découvrir le monde.

Les voici donc partis un jour. Pendant trois ans, ils ne voient rien, et puis une statue se dresse au-dessus des flots qui indique du doigt tendu la bonne direction. Dix jours passent cependant, sans rien de nouveau. Une nouvelle apparition confirme la bonne direction.

Et puis voilà la silhouette de Moïse. « Terre » : on voit les montagnes et bientôt le port. Mais c'est un lieu merveilleux, une montagne d'or et une plaine

dorée. Il n'y a personne. Les matelots se séparent en deux : une équipe reste sur place, une autre s'en va à la découverte. Au soir, ils découvrent une ville. Des fortifications puissantes, en or, des portes monumentales, en or et fermées.

Les moines passent la nuit au dehors et ce n'est qu'au matin que les portes s'ouvrent. Tout est en or avec un parfum de rose. L'église est d'or et de pierres précieuses. Y préside une image de la Vierge Marie avec son enfant, Alma Sophia, la Sagesse Vénérable.

On visite, en se posant des questions. Il n'y a personne, tout est en or. On finit par trouver : au fond, les deux prêtres qui accompagnent le groupe découvrent deux logettes, avec deux trônes et deux hommes assis sur les trônes. Ce sont deux Vieillards qui se lèvent aussitôt et saluent respectueusement les visiteurs.

Ils s'enquièreent de qui ils sont et de ce qu'ils veulent. « Quant au pays, nous sommes des Galiléens, disent les moines, des disciples du Christ et de saint Mathieu. Nous enseignons aux Espagnols (sic) les saints dogmes de Dieu. » À leur tour de poser des questions et de recevoir des réponses : il n'y a ici que des serviteurs de Dieu et ce sont les Anges qui habitent les lieux. Ils se nourrissent d'une nourriture céleste à laquelle nos moines seront également invités.

Mais voici le grand enseignement :

« Notre tranquillité est éternelle, il n'y a jamais de changements. Un seul de nos jours est égal à cent années et cent années correspondent à un seul jour. Les corps ont vieilli de cent ans, comme nous savons qu'il en est dans vos pays. Dans votre patrie,

les enfants sont devenus depuis longtemps des vieillards, ceux-là que les mères ont engendrés après votre départ. Nul d'entre eux ne sera vivant là-bas, demain. Sept générations d'hommes, puisque la sixième s'en est allée. Et vous-même, vous serez des vieillards quand vous arriverez là-bas. »

Les deux prêtres sont invités aussitôt à dire la messe et ils s'exécutent. Puis a lieu le repas de nourriture angélique. On apprend alors que les deux Vieillards sont Enoch et Elie. Les moines sont ravis de l'apprendre et voudraient savoir quand l'Antéchrist s'attaquera aux hommes pour les faire périr, de corps, mais non point d'âme. Mais l'avenir est caché et Dieu seul le sait.

Il est maintenant temps de repartir. Les voyageurs peuvent prendre de l'or et des pierres précieuses. Il faudra cinq jours pour revenir :

« Je vous vois jeunes ici, je vous aperçois vieux là-bas. »

Au bout de trois jours, les moines repartent et gagnent en cinq jours les rivages de la Bretagne. Ils arrivent à la pointe de St Mathieu, mais ce n'est plus l'église, ce n'est plus le père abbé, ce ne sont plus les moines. Tout est nouveau. Ils sont vieillis, décrépits, ils pleurent le temps passé. Ils racontent leur aventure et essaient de se faire croire. Pendant trois ans, ils ont erré sur l'Océan : on fait le calcul, cela fait trois cents ans, et l'on retrouve la page du livre qui fait foi.

« Ces écrits sont à l'église de St Mathieu, comme l'ont dit les hommes, les moines galiléens. Qui ne veut pas me croire, les croit, eux. »

Voilà donc un nouveau texte autour du sujet de l'imram. Le Passage de Procope de Césarée, la Navigation de Brendan et de saint Malo, le Voyage des moines de Saint-Mathieu rejoignent les textes des lais pour composer un étonnant ensemble entièrement centré sur l'Autre Monde.

Pour la première fois, la distorsion du temps se manifeste ici. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, mais soudain, généralement avant de repartir vers notre monde, on apprend qu'un jour d'ailleurs vaut cent ans chez nous.

Enoch et Elie sont des gens très anciens qui figurent dans la Bible et dont on ne sait comment ils sont morts. Ils sont partis un jour et se retrouvent dans ce monde de l'Or. Le fait est curieux : quelle peut bien être la signification de l'or ici, si ce n'est l'incorruptibilité ? Et dans ce cas, l'or d'Enoch est bien proche de l'or alchimique.

Nous sommes en 1185 et le récit remonte manifestement à plusieurs siècles en arrière. Peut-on parler d'alchimie en Occident au IX^e ou au X^e siècle ? Question sans réponse possible.

Il y a dans l'église, une icône de la Vierge Marie tenant dans ses bras Alma Sophia. Curieux mélange de grec et de latin, quelle est cette Sophia, sagesse féminine qui fait penser plus à la Gnose qu'à l'Évangile ? Il en est d'ailleurs question deux fois : Enoch se réfère à la volonté de la *Divina Sophia*, pour expliquer la raison pour laquelle ils ignorent la date de la venue de l'Antéchrist. À quoi, au fait, correspond cette venue de l'Antéchrist ?

Troisième sujet d'étonnement : ces moines ne se disent pas Bretons, ni Gaulois, mais Galiléens. Ils se disent disciples du Christ et de saint Mathieu. Ils enseignent aux Espagnols (*Hispanis*) les dogmes du christianisme. Le terme de Galiléen a une allure très archaïque, comme s'ils étaient parmi les premiers chrétiens à aborder en terre bretonne. Ils ne savent même pas très bien encore où ils sont et quels sont les fidèles qui sont les leurs. Ils les prennent pour des Espagnols.

La survie de Hénoc et d'Elie, en attente de mort jusqu'à la venue de l'Antéchrist nous est en revanche expliquée par un texte d'Alain de Lille (1114-1203), sensiblement de la même époque que le *Pantheon* de Godefroy de Viterbe.

« ... de même que nous croyons, écrit Alain de Lille, que Hélié et Enoch sont retenus au paradis jusqu'au temps de la conversion des Juifs, à l'approche de la consommation du monde, et que alors ils seront renvoyés à leur nation pour convertir le cœur des pères à leurs fils, amener les incrédules à la sagesse des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait, et que ensuite, vaincus par l'Antéchrist, ils paieront le tribut à la mort, de sorte qu'ils l'aient seulement reculée, mais non évitée, selon cette parole de l'Écriture : Quel est l'homme parmi les vivants qui ne verra pas la mort ? »

Il apparaît ainsi clairement qu'Enoch et Hélié ne sont point morts et que la mort n'est pour eux que reculée. Un jour, lorsqu'à la fin du monde, l'Anté-

christ viendra, il les fera périr, de manière que personne ne puisse dire qu'il a échappé à la mort.

Chapitre LIV : Lochrist

Le gué de Lochrist

L'étymologie couramment admise de ce mot le fait dériver d'un « Locus Christi », ou lieu du Christ, sur le modèle des Locmelar (Lieu de Melar), Loperan (Lieu de Peran), Lomarec (Lieu de Marec ou de Marheg, le Chevalier) etc. Dans tous ces cas, il s'agit d'un personnage historique ou légendaire, en général un ermite, un abbé, un prince ou d'une façon générale, un saint personnage, et le Loc est considéré comme une implantation in situ due à un événement de sa vie ou de sa tradition.

Ici, le phénomène est un peu différent : le patron de l'endroit n'est autre que Jésus de Nazareth et nous sortons là de la règle générale. L'implantation est due purement et simplement à un acte de dévotion rapporté pour des raisons inconnues à cette localisation. Un autre cas toutefois ne manque pas de se singulariser de la même manière : je veux parler des Locmaria dont on fait communément un *Locus Mariæ*, lieu de (la Vierge) Marie, qui ne serait dû qu'à un mouvement populaire de vénération en un lieu qui ne la justifie pas plus qu'un autre.

Un fait cependant est commun à tous les Lochrist, sauf un, c'est leur emplacement au franchissement

d'un ruisseau ou d'une rivière par une voie, souvent reconnue pour antique et l'idée vient naturellement à l'esprit que le toponyme est destiné à bénir le passage et le passager, voire le passeur, en les plaçant sous la protection du Christ. Et l'on pense tout de suite à la légende de saint Christophe ou à telles ou telle chapelle de pont, comme Sainte-Catherine au Pont gaulois de Carhaix. Mais ce faisant, on s'achemine vers l'image de très vieux gués, qui, avant d'être défendus par le dieu des Chrétiens, l'étaient par quelque divinité celtique ou même préindo-européenne et durent être, à un moment quelconque de leur histoire, christianisés.

Mais si le site l'a été, le nom ne l'aurait-il pas été lui-même ? Sur le modèle des Locmelar, il était aisé de modifier des mots indécrement païens, que la population, comme toujours en pareil cas, se refusait à abandonner.

Locus Christi ou Locoritum ?

Si l'on regarde d'un peu près la structure du mot, l'on s'aperçoit qu'il peut aussi bien correspondre phonétiquement à un Lok-rist qu'à un Lo-Krist. Mais si le Christ n'est pas ici en cause, quel serait cet énigmatique Rist, deuxième terme du toponyme ? Le mot le plus proche, et bien tentant, serait « rit », à dériver du gaulois « ritum » : ce serait sémantiquement des lieux du Gué, ce qu'ils sont précisément géographiquement. Or, un élément s'ajoute en faveur de cette hypothèse, c'est la forme ancienne de Lochrist au

Conquet qui, en 1779 encore, s'écrivait précisément Locrit.

On objectera que « ritum » a donné régulièrement en breton, *rodoed*, puis *roudou*, et que ce dernier mot se trouve répandu dans toute la Bretagne sur des emplacements adéquats. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agirait ici d'une christianisation ancienne, à une époque où la forme *ritum* était encore utilisée et où Locus Riti, Lok-rit pouvait sans difficulté devenir Lok-krist, Locus Christi, puis Lo-krist. La substitution faite, il n'y avait plus d'évolution régulière possible en *rodoed*, puis *roudou*.

Il serait possible de pousser plus loin l'hypothèse en proposant une forme antique que l'on aurait déformée aussi dans son premier élément, précisément pour suivre le modèle chrétien des Locmelar, et où Locus aurait été mis pour Lougos : on aurait ainsi un Lougiritum ou Lougrit et nous serions au Gué de Loug.

Toutefois, un toponyme antique, situé en Allemagne, nous amène à réfléchir plus avant. Plutarque mentionne (II, 11) un Locoritum que Dottin assimilait à Lohr-am-Main. Ce Locoritum correspondrait parfaitement, comme forme ancienne, à nos Locrit. Il s'agit évidemment d'un « Gué de quelque chose », mais quel est donc le sens de ce Loc ?

Il existe en breton un mot *Loc'h*, de même origine et sensiblement de même sens que le *Loch* écossais et le *Lough* irlandais, dont le sens général est Lac, et qui pourrait dériver du *Loco-* de Plutarque. Le mot armoricain sert à désigner des étangs marins comme

Loc'h Trunvel en Beuzec-cap-Caval, ou des lacs intérieurs comme le Loc'h près de Maël-Pestivien, mais aussi des rivières comme le Loc'h en Morbihan ou le Loc'h dans le Cap Sizun (Finistère). Cette dernière a pu se jeter dans un étang marin qui lui aurait donné son nom, mais pour son émule morbihannaise, le fait paraît beaucoup plus incertain. Ajoutons qu'une Notre-Dame du Loc en Saint-Avé (Morbihan) pose un problème supplémentaire quant à son origine.

Nous voilà donc passablement embarrassé. On peut toutefois se demander si le sens du mot *Locos* n'a pas en celtique été plus large ou différent en partie du terme moderne dérivé. Nous trouvons en effet dans Du Cange un *Lochia*, ou *Locia*, donné pour « *rivulus, aquae portio* ». Ce sens de ruisseau s'accommoderait fort bien d'un *Locoritum*, Gué du Ruisseau, d'une Notre-Dame du Loc ou du Ruisseau, voire de la Source, et de rivières dénommées tout simplement la Rivière, comme l'Aven par exemple.

Nos *Lochrist* ne seraient rien d'autre que des Gués de rivières, ce qu'ils sont bien topographiquement dans leur ensemble. mais il faut aller plus loin et les examiner les uns et les autres.

Douze Lochrist ou Pont-Christ

Quels sont donc les *Lochrist* que la carte de Bretagne nous révèle ? Voici la liste que nous en avons dressée, mais dont nous ne saurions affirmer qu'elle soit exhaustive. Nous la présentons avec un mot de commentaire, tendant à montrer qu'il s'agit bien de gués.

On peut ajouter à cette liste un toponyme qui présente bien des analogies : Pont-Christ, qu'on rencontre sur les bords de l'Elorn, dans la commune de Ploudiry (Finistère) et dans celle de Plounevez-Lochrist, sur la rive sud du ruisseau de Kerallé.

En revanche, on n'inclura ni la chapelle de Christ en Guimaëc, ni Pleyber-Christ (Finistère).

1 — Lochrist an Iselved, Commune de Plounevez-Lochrist (Finistère)

Ce Lochrist est un village bâti sur le site de la bataille qui opposa les Bretons, sous la direction du Prince Even et du moine Goulven aux Danois qui tentaient de débarquer. Une belle et grande chapelle, près de laquelle s'élève une croix archaïque monolithique, fut jusqu'à nos jours l'objet d'un pèlerinage.

La petite agglomération domine à l'est un ruisseau, le Frouit, que franchit un petit pont, surmonté d'une autre croix archaïque. La route qui passe par là, suit le tracé d'un très ancien chemin de Kastel-Pol à Lesneven. Alors que la principale chaussée moderne suit la côte entre Plouescat et cette dernière ville, la voie antique gravissait la hauteur après Pont-Christ. Elle servit certainement de point d'appui lors du combat contre les Danois. Lochrist et Runeven, un peu plus loin sont signalés comme tels par la tradition.

Il s'agit donc là d'une situation typique de gué sur une route anciennement fréquentée. En outre l'actuel sanctuaire est disposé en protection tactique du passage.

Par ailleurs, il faut noter l'existence d'un Pont-Christ (voir ci-dessous) à proximité, en Plouescat.

2 — Lochrist, Commune de Plourin-Ploudalmezeau (Finistère).

Ce hameau est situé sur le plateau entre Lanri-voaré et Ploudalmezeau, près des villages de Kerneveno et de Kerarzac. Le terrain a été fort bouleversé par le remembrement. Il n'y a pas de possibilité de gué à moins de 500 m et l'existence même d'une voie ancienne n'est pas évidente.

Toutefois l'hypothèse d'un grand chemin sensible-ment nord-sud peut être soutenue à partir de plusieurs éléments de toponymie :

- 1° l'existence d'un lieu-dit Streat Ledan (la voie large) à 1 km au sud de Lochrist.
- 2° la présence d'une croix de chemin à 500 m à l'ouest de Lochrist ;
- 3° celle d'un pont isolé, près des maisons de Pont Arnou, sur un ruisseau à franchir en allant vers Ploudalmezeau. Lochrist pourrait avoir précédé, dans le sens sud-nord, un gué sur ce cours d'eau.

Ce Lochrist est environné d'eau sur trois côtés, trois ruisseaux le bordant à quelques centaines de mètres. Il y avait une chapelle, aujourd'hui détruite.

3 — Lochrist, Commune du Conquet (Finistère).

Le petit hameau de Lochrist, à hauteur de la plage de Porsliogan, est situé au voisinage de la route de la Pointe St Mathieu au Conquet. Fait intéressant, aussi tardivement qu'en 1779, l'endroit s'appelait Lochrit¹⁷⁷. C'est en effet sous la forme de Le Conquet-

¹⁷⁷ Erwan Vallerie, *Diazevou studi istorel an anvioù parrez*, Corpus.

Lochrit qu'Ogée répertorie cette cité du bout du monde.

Il n'y a pas de rivière véritablement proche, simplement la mer est à huit cents mètres.

4 — Lochrist, Commune de Coray (Finistère)

La chapelle de Lochrist est au bord de l'Odet, en un endroit qui a fort bien pu être un gué entre Coray et Langolen. Il n'y a cependant pas trace de voie ancienne aux alentours.

5 — Lochrist, Commune de Concarneau (Finistère)

La chapelle de Lochrist, au nord de Concarneau, se trouve sur un plateau que franchit peu après une vallée en direction de la Baie de la Forêt. Il existe une chapelle du XVII^e siècle.

6 — Lochrist, Commune de Pont-Croix (Finistère)

Le hameau de Lochrist en Pont Croix est bâti sur les limites de Meilars, au bord de la voie antique qui vient de Quimper et se dirige vers la baie des Trépassés. Le ruisseau qu'on y franchit s'appelle le Lochrist. Le site est assez typique puisqu'il réunit avec certitude le grand chemin, la rivière et son franchissement.

7 — Lochrist, Commune d'Inzinzac-Lochrist (Morbihan)

Ce Lochrist, situé en Inzinzac-Lochrist, fait aujourd'hui partie de la banlieue de Hennebont. Il s'agit manifestement d'un ancien gué important qui a été remplacé par le pont actuel.

8 — Lochrist, Commune d'Inguiniel (Morbihan)

Le village est situé sur une crête, à proximité d'un Locmaria doté d'une belle fontaine à l'origine d'une

vallée. À première vue, il n'y a pas de gué : la petite route qui traverse le hameau, suit la crête. Mais à proximité naissent deux ruisseaux dans des directions opposées. Un vieux chemin de hauteurs qui vient de Saint-Armel et de Bubry, franchit une vallée voisine avant d'atteindre Lochrist. De plus, au sud du village, il y a une petite pièce d'eau, bien visible sur la carte de l'IGN et c'est peut-être la « fontaine » dont le ruisseau qui s'en échappe tire son nom de « ruisseau de la fontaine de Lochrist ».

On notera la présence d'un Locmaria tout voisin.

9 — Lochrist, Ploërdut (Morbihan). Ce village, qui comporte une chapelle et un calvaire est éloigné de tout point d'eau. Il existe cependant, outre les landes de Lochrist, un ruisseau de la Lande de Lochrist, affluent du Pont-Rouge, et un ruisseau du Bas de la Lande de Lochrist, affluent du Kermonac'h. La carte de l'IGN connaît un bois de Lochrist.

10 — Lochrist, Langoëlan (Morbihan)

Fontaine et ruisseau dits de la Fontaine de Lochrist.

11 — Lochrist, Commune de Carnoët (Côtes-d'Armor)

Le hameau de Lochrist est situé sur la rivière de Yer, à l'endroit d'un actuel pont, à une dizaine de kilomètres en amont de Carhaix. L'existence du gué est manifeste.

12 — Lochrist, Commune de Coatreven (Côtes-d'Armor)

Le village de Lochrist se trouve au voisinage d'un pont et du croisement des routes de Lannion à Tré-

guier et de Guingamp à Perros-Guirec. Ici encore la présence d'un ancien gué ne fait pas de doute.

13 — Lochrist, Quimper (Finistère)

La chapelle de Lochrist, aujourd'hui disparue, était située à côté du pont qui joignait l'abbaye de Locmaria, sur la rive gauche de l'Odet, à la rive droite. C'est l'emplacement typique d'une chapelle de pont, destinée à protéger les voyageurs au passage de l'eau. Elle remontait certainement au gué précédent.

14 — Pont-Christ, Commune de Ploudiry (Finistère)

On ne sait trop que penser de ce Pont-Christ, si ce n'est qu'il s'agit bien du point de passage de la voie romaine sur la rivière de l'Elorn. Une chapelle avoisine le pont moderne. La prononciation du mot autorise l'évolution d'un Pont Rit en Pont Christ.

15 — Pont-Christ, Commune de Plouescat (Finistère)

La même remarque s'applique au hameau de Pont-Christ situé au passage d'une voie romaine sur l'embouchure d'un ruisseau dans la baie de Kernic. Il y avait une chapelle aujourd'hui détruite.

Il est bien évident que les quatorze Lochrist ou Pont-Christ ainsi reconnus sont tous des gués, à une exception près, celle du Conquet. L'expression « gué de Lochrist » est une banalité même du langage courant. Les Pont-Christ qui s'y ajoutent confirment bien la relation.

Ces lieux, remarquables dans la géographie antique et sacralisés par leur fonction, ont conservé ainsi à peu près leur nom gaulois. Il importe de noter qu'il

s'agit là en outre de sites symboliques, le gué jouant le rôle de frontière entre ce monde-ci et l'Autre Monde. On pourra se référer notamment à ce lai du XIII^e siècle, qui conte les aventures magiques et hypnotiques survenues au gué de l'Espine. Parmi les nombreuses mentions qui en sont faites dans la littérature arthurienne, on retiendra le Gué de la Blanche Lande où Tristan rendit Yseult au roi Marc.

Chapitre LV : Locmariaker et Locmaria

Le site de Locmariaker, presqu'île avancée entre l'embouchure de la rivière de Saint-Philibert et à l'issue du Golfe du Morbihan, porte à la fois des ruines d'époque gallo-romaine et quelques-uns des plus beaux mégalithes de Bretagne. Tout porte à croire que l'endroit non seulement fut peuplé de longue date, mais encore qu'il joua un rôle de ville, voire de capitale ou de lieu sacré, peut-être tout cela à la fois.

Le territoire de la paroisse comprenait primitivement la trêve — devenue depuis commune — de Crac'h. Le nom de cette dernière vient sans doute de Krag et signifie Rocher. De fait, le bourg en question est le seul point dominant de cette région côtière sans élévation. C'est donc un observatoire naturel, sorte de poste de garde, immédiatement au nord d'une zone basse et marécageuse qui revêt tous les caractères d'un ancien canal naturel, artificiellement renforcé. Cette voie d'eau, en joignant les deux rivières

qui entourent Locmariaker, transformait en île et en citadelle l'emplacement des grands tumulus et des hauts menhirs, tout autant que le théâtre et les sanctuaires plus récents.

Le Président de Robien, dont le château du Plessis-Kaer existe toujours à proximité d'Auray, avait noté déjà, vers 1755, cette possibilité d'une douve passant par Kergleverit. On le devine aujourd'hui très bien sur la carte de l'IGN. En partant du Moulin du Moustoir, on remonte l'étier de Roc'h Du et, franchi le barrage moderne, on se trouve dans l'étang du même nom, d'où en s'orientant vers le sud, on parvient aux eaux de la Station d'épuration. De là au ruisseau qui va se jeter à Keriolet dans la rivière de Saint-Philibert, on suit très bien sur le terrain, à moins de 5 m d'élévation au-dessus du niveau de la mer, le franchissement de la levée de la route D 781 par le système d'écoulement du marais.

Le seigneur du Plessis-Kaer signalait également, outre les constructions mégalithiques, des restes de bains, d'une tour et de murs de pierres avec assises de briques, des tuiles typiquement romaines, quelques fragments de mosaïque, un morceau d'une urne brisée et une petite figurine de divinité. Précision importante, si une partie des ruines se trouvent près de la chapelle Saint-Michel, au point culminant du bourg, en revanche « cette tour et ce bâtiment ont été découverts dans les vases ; les habitants assurent en avoir vu d'autres très considérables à plus de 60 toises en avançant dans la mer. Depuis, ils ont été

recouverts par les mêmes vase¹⁷⁸ ». Soixante toises, cela fait à peu près 117 m. L'estran d'ailleurs, encore aujourd'hui, s'avance, occupé par des parcs à huîtres, jusqu'à 750 m au nord-ouest du port. Comme les archéologues admettent volontiers une montée des eaux de 5 m environ depuis l'époque romaine, il devient évident que la ville de Locmariaquer se trouve de nos jours en partie noyée sous la marée. Elle devait s'étendre jusqu'à l'actuel zéro des cartes marines, à moins d'un demi-mille du Grand Huernic et de l'île Reno qui font partie de l'atterrage de la rive gauche de la rivière d'Auray.

Quant aux mégalithes, ils sont d'importance. Les grands tumulus de type carnacéen, celui de Mané-en-Hellu — mal désigné à notre époque sous l'appellation erronée de Mané-Lud — et celui de Mané-er-Hroeh donnent la mesure de la puissance des lieux. D'autres, décharnés maintenant et réduits à leur ossature de dolmen, se voient à Kercadoret, à Kerveresse, à Kerlud, et à Kerhéré. Une allée couverte, merveilleusement ornée de serpents et de signes, s'ouvre en face du rivage, à la vue du vaisseau de pierre de Méaban, ancré devant l'embouchure de l'antique Herios. Mais le plus majestueux, restauré récemment et le cairn relevé par Charles Tanguy Le Roux, reste incontestablement la Table des Marchands, elle aussi pourvue d'une dénomination aberrante depuis le XIX^e siècle,

¹⁷⁸ Christophe-Paul sire de Robien, *Description historique, topographique et naturelle de l'Ancienne Armorique*, écrit en 1756 et imprimé pour la première fois en 1974 par Joseph Floc'h à Mayenne, dans l'édition de Jean-Yves Veillard, p. 10.

et mieux connue sous son appellation ancienne de Daol ar Varc'hant. Ce monument appartient à un ensemble qui comprend, outre lui-même et le Mané-en-Hellu, un petit tumulus du nom de Mané-er-Grah, et le grand Men-er-Hroeh, menhir de 22 m brisé au sol en quatre morceaux. Les archéologues qui ont fouillé récemment le site, viennent de découvrir la trace de douze autres pierres dressées au voisinage dans l'alignement de ce géant, sans aucun doute le plus haut jamais planté en terre.

Robien jugeait que les ruines ici présentes, tant préhistoriques ou, comme il disait, gauloises, que d'époque romaine étaient trop nombreuses pour que la cité disparue n'ait pas joué jadis un rôle de première grandeur. Il n'hésitait donc pas à ravir la place de capitale des Vénètes à Vannes pour l'attribuer à Locmariaquer. D'autres auteurs devaient le suivre à cet égard, et certes, s'il est bien avéré que Vannes, à la fin de l'Empire, occupait la première place, puisqu'elle changea alors de nom pour devenir *Venetorum civitas* — d'où son nom moderne —, néanmoins rien n'empêche de penser qu'au temps de l'indépendance le pouvoir d'un peuple de marins était mieux placé dans une citadelle côtière, admirablement protégée et défendue, et dotée évidemment d'un port, que sur le gué de la petite rivière Dartos — Dartorium —, à quelques lieues de son embouchure.

Notre-Dame du Loc

Pendant longtemps, j'ai pensé que la plus grande ville des Vénètes, la Cité des Pierres gravées et des

dieux-géants, où des crânes de chevaux conduisent les défunts dans l'Autre Monde sur le char princier du Mané-en-Hellu, avait perdu, dans l'effondrement de sa puissance jusqu'à son nom. En 856, on l'appelait Chaer plebs, le peuple de Kaer. En 859, on la désigne simplement comme Chaer. Et il faut attendre 1082 pour la rencontrer sous la forme de Loc Maria Kaer et Sanctæ Mariæ de Caer.

Ce mot de Kaer, anciennement écrit avec un *-ch*, provient d'un terme celtique, différent nous dit Léon Fleuriot, du latin castrum, mais de sens probablement voisin. Il aurait eu la signification d'enclos fortifié, d'où son usage ancien, dans les deux Bretagne, pour désigner les villes munies de murailles. De fait, le Président de Robien parlait de substructions de tours aujourd'hui envasées.

Au IX^e siècle donc, on ne décorait plus la cité d'une dénomination quelconque. On disait : la citadelle, c'est tout. Mais à partir du XI^e siècle, elle se voit placée, comme un certain nombre d'autres lieux, sous la protection de la Vierge mère de Jésus. Elle devient la Ville du *Locus Mariæ*, le lieu de Marie. La même désignation apparaît, en même temps dit-on, ou à peu près, dans un certain nombre d'endroits en Bretagne, ainsi baptisés Locmaria. Sur la voie romaine, on dit Locmaria-an-Hent, c'est-à-dire du Chemin. À côté d'une agglomération urbaine, c'est Locmaria-Quimper ou, près de Huelgoat, Locmaria-Berrien, ou Locmaria-Guingamp. mais jamais Locmaria-Ker. Le nom est réservé à l'ancienne capitale des Vénètes.

Ceci m'a longtemps paru définitif. Et puis, je me

suis intéressé de plus près à ce type de toponymes, en relation avec une autre série de noms de lieux, celle des Lochrist ou *Locus Christi*. Comme je m'en justifie, j'arrive à la conclusion que ces fameux Lochrist, tous situés sur un gué de voie ancienne, ne sont que des christianisations de Locrit, forme fossilisée du celtique Locoritum, le Gué de la rivière. Ce Locos, qui a donné Loch, Loc'h, dans les langues celtiques modernes, le plus souvent au sens de lac, étang, signifiait précédemment tout point ou cours d'eau. Ainsi le Morbihan possède-t-il une rivière, celle-là même dont le cours inférieur au moins s'est appelé jadis le Herios, qui s'appelle le Loc'h.

Il semble que par ailleurs, en vieux breton, le mot Loc ou Loch ou Loj ait été employé pour désigner un ermitage. La Bretagne est pleine d'exemples de cet usage : Locmelar, Locquenvel, Locquenolé, Loctudy, Loc-Amand, Locminé, Loc-Brevalaire, etc. Lochrist ainsi s'est coulé sur ce modèle, mais à partir d'une origine toute différente.

Mais alors, s'il en était de même de Locmaria ? On remarquera tout de suite qu'il existe à côté de Vannes une jolie chapelle, nichée dans un vallon avec sa fontaine et son calvaire, connue sous le vocable de Notre-Dame du Loc. Évidemment, ce peut être d'un logement monastique qu'il s'agit. Mais la présence de l'eau, le nom même de Saint-Avé qui évoque le gaulois *Ava*, l'eau, l'antiquité du lieu sacré, attestée par la présence d'une stèle gauloise en boule, elle-même christianisée d'une croix à panneau qui la surmonte, tendent à faire admettre que nous sommes ici en pré-

sence d'un sanctuaire antique de l'eau. La patronne de l'enclos serait alors Notre-Dame du Loc'h.

Par analogie, on peut donc penser que Locmaria puisse correspondre, sous l'ancienne forme de construction celtique, inversée par rapport à la nôtre, à une Maria Loc'h. Et je songe à ce couvent du Palatinat allemand que j'ai visité il y a bien longtemps, et qui porte le nom caractéristique de Maria Laach, sur le Laach See. Une légende se sirène hante encore les lieux et les moines eux-mêmes ne cachent pas que la Vierge mère de Jésus a pris la place d'une antique déesse des eaux. Le mot Laach est généralement rapporté au lac, Lacus en latin, mais peut tout aussi bien, en ce territoire des Trévires, être issu du Locos celtique. De toutes façons, pour notre propos, cela revient sensiblement au même, à savoir que l'interprétation de Locmaria par Maria Loc'h s'appuie sur une réalité toponymique qu'on retrouve à l'autre extrémité de la Gaule.

Trente-et-un Locmaria

Lorsque le culte de la Vierge se répandit en Europe au XI^e siècle de notre ère, il put fort bien christianiser des endroits liés de façon indéracinable au culte des eaux et aux divinités qui en émanent. Mais examinons quelque peu la nature des lieux et l'éventuelle raison d'être des différents Locmaria existant. Sans avoir la prétention d'être exhaustif, nous en avons relevé vingt-sept, tous situés à l'ouest d'une ligne Saint-Brieuc-Vannes, et en majeure partie dans le Morbihan. Ce sont :

1° Locmariaquer, territoire maritime, péninsulaire et, comme nous l'avons dit, pratiquement insulaire. À noter qu'une roche, sur le plateau de la Recherche dans l'Océan s'appelle aussi Locmariaquer.

2° Locmaria au bourg d'Arzon, de l'autre côté de l'entrée du Golfe du Morbihan, dans une situation analogue à celle de la Ville disparue, avec la mer sur trois côtés. L'endroit est d'importance, puisque les deux presque îles se font face, de part et d'autre de l'embouchure de la rivière d'Auray.

3° Locmaria en Ploemel, sur une butte dominant très nettement le plateau au nord des Alignements de Carnac et pourvue, de ce fait, à l'époque moderne d'un château d'eau. On peut penser qu'il y eut là de longue date une fontaine aujourd'hui captée.

4° Locmaria en Plumergat, à 1 km environ au NNO de Sainte-Anne d'Auray, dans la zone marécageuse où s'est implanté le culte de la « grand-mère des Bretons ». À noter de surcroît qu'entre le site de la mère et celui de la fille coule le Ster ar Wrac'h, le ruisseau de la Sorcière.

5° Locmaria-Grand-Champ, centre d'une commune que traverse la rivière Loc'h au Pont er Loc'h, lieu d'un combat célèbre de la Chouannerie bretonne et au voisinage de la chapelle et de la fontaine de Notre-Dame du Burgo en Grand-Champ, ainsi que de deux Locmeren, l'un dit des Bois sur la rive droite du Loc'h, l'autre dit des Prés sur la rive gauche, tous les deux également en Grand-Champ.

6° Locmaria er Hoet (Locmaria du Bois), en Lan-dévant, village sur la voie romaine de Vannes à Quim-

per, avec une chapelle dédiée non à la Vierge, mais à Sainte-Anne, immédiatement au-dessus du franchissement du ruisseau de la Demi-Ville par la route antique.

7° Locmaria en La Chapelle-Neuve, village à l'orée de la forêt de Floranges, par ailleurs riche en mégalithes, avec sa chapelle et sa fontaine remarquable elle figure en tant que telle sur la carte de l'IGN — curieusement dédiée à Saint-Mamert.

8° Locmaria en Nostang, dominant de son petit sanctuaire de Notre-Dame de la Joie la vallée du Pont er Roc'h, avec tout près une fontaine et une pièce d'eau.

9° Locmaria en Kervignac, petit édifice récent et laid, sur un plateau découvert, apparemment sans aucun culte de l'eau au voisinage.

10° Locmaria de Belle-Ile dont le vallon descend d'une ancienne fontaine jusqu'à la grève de Port-Maria,

11° Locmaria de Groix, sur une crique au sud de l'île.

12° Locmaria de Larmor, près de Lorient : l'église est située au bord de mer, juste à l'embouchure du Blavet, en face de Gâvres et de Port-Louis.

13° Locmaria en Caudan, sur la droite de la voie express entre Hennebont et Lorient, sans rien apparemment de particulier dans cette zone en voie d'urbanisation, sinon la proximité du Scorff et du Blavet qui confluent un peu plus au sud.

14° Locmaria en Guidel, tout au nord de la com-

mune, avec une chapelle et une fontaine qui envoie ses eaux vers la Laita toute proche.

15° Locmaria-Grâce en Plouay qui a, outre sa chapelle, une fontaine et une zone marécageuse à proximité, ainsi que, plus au nord, une chapelle et une croix dédiées à Sainte-Anne.

16° Locmaria en Inguiniel, à la naissance d'un vallon, avec chapelle et fontaines et la proximité d'un village de Lochrist.

17° Locmaria en Quistinic avec chapelle à l'origine d'un vallon. La fontaine sacrée est dans le village même et le ruisseau qui en naît, passe bientôt au hameau du Goslen, ce qui signifie l'ancien lac, puis va se jeter dans un méandre particulièrement marécageux du Blavet. Ces lieux avoisinent le site de Castennec, qui domine la vallée à huit km en amont de ce confluent. On sait que la forteresse gallo-romaine de Sulim se dressait en haut des falaises de la Gward, au-dessus de Saint-Nicolas-des-Eaux et du Coronq — le Bain — et que la patronne en était sans doute la même déesse Sulis qui présidait aux thermes de Bath en Grande-Bretagne. Nous serions donc ici sur un territoire particulièrement riche en divinités aquatiques. Ajoutons, pour faire bonne mesure, le Locmaria de Melrand et la chapelle aux quatre fontaines de Saint-Nicodème en Pluméliau.

18° Locmaria en Melrand. Melrand est limitrophe de Bieuzy, où se trouve le site de Sulim. La chapelle de Locmaria n'est séparée de la fontaine de la Trinité, qui marque le centre du plateau de Castennec, que par 4,500 km, deux lieues gauloises en somme.

19° Locmaria-an-Hent, en Saint-Yvi sur la voie romaine de Vannes à Quimper où se trouve déjà, en Landévant la chapelle de Locmaria er Hoët. La chapelle est jolie, près d'un ancien gué de la route.

20° Locmaria-Quimper, faubourg de la capitale cornouaillaise, sur le bord de l'Odet et site de l'ancienne Aquilonia gauloise, avec une église romane à substructions romaines. C'est là le point supérieur de l'aber de l'Odet.

21° Locmaria en Plouray. La chapelle est édiflée sur le bord de la route de Guéméné-sur-Scorff à Plouray, près d'un point coté 242. À 200 m au NO, un peu plus bas, une source alimente un petit étang dont les eaux s'écoulent vers l'Ellé. Le site est proche de Rostrenen et de Langoëlan où se trouvent des sanctuaires du même vocable. Voisins un Keranna et deux Kermaria, l'un en Plouray, l'autre en Saint-Tugdual.

22° Locmaria en Langoëlan. La chapelle est bâtie à 500 m d'un ruisseau et à 700 m environ de l'étang qu'il forme avant d'aller confluer avec le Scorff. Le cours d'eau se nomme ou s'est nommé le Dourdu, car il existe sur ses rives, d'après la carte de l'IGN, un moulin et une croix de ce nom. Il y a un Kermaria à proximité et en Silfiac, de l'autre côté de la Sarre, une voie antique, venant de Sulim-Castennec qui se bifurque à la Croix du Roz en Silfiac.

Au XVIII^e siècle, l'ingénieur Ogée insérait dans son *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, à l'article « Langouelan », après y avoir noté la présence en ces lieux des sources du Scorff, la curieuse notice suivante : « On remarque dans cette paroisse

les ruines d'une tour circulaire, bâtie en pierres de taille, que les habitants nomment *la Maison du Dieu de Paris*, ou *Tidoué Paris*. On prétend qu'elle fut bâtie du temps du paganisme, par un gentilhomme du pays qui était allé à Paris, où il avait été témoin de l'honneur qu'on rendait en cette ville à la déesse Isis. On assure, par tradition, que ce gentilhomme, pénétré de vénération pour cette déesse, fit bâtir ce temple en son honneur. Quoi qu'il en soit, cette tour se nomme encore *la Maison ou le Temple du Dieu de Paris*».

En 1843, le continuateur d'Ogée précisait, dans la réédition du *Dictionnaire* : Nous ne connaissons aucune relation qui puisse jeter quelque jour sur le singulier monument dont parle notre auteur, et nous regrettons vivement de n'avoir pu encore le visiter par nous-même, car il y a toute apparence que ce doit être une ruine romaine. Apparemment Marteville, l'auteur de ces lignes ne s'y rendit jamais, et personne ne se préoccupa plus de cet intéressant lieu de culte. En 1965, je me rendis sur la commune de Langoëlan, mais il me fut impossible d'obtenir des habitants une indication quelconque à cet égard.

Il n'en reste pas moins que le témoignage d'Ogée garde toute sa valeur et il y eut certes dans le voisinage un temple rond, à la manière des fana gaulois, dédiée à une déesse. Le Scorff naît, en fait, en Mellionec, mais tout près de la limite des deux communes. Ajoutons que la Sarre, affluent du Blavet, commence son cours au menhir de Mané Moustoir, entre Silfiac et Lescouët Gouarec, à moins de 2 km à vol d'oiseau de Locmaria. Aussi peut-on penser que la prétendue Isis de Paris était bien une Serpente protectrice des

sources locales, tant du Scorff que du Dourdu et de la Sarre. Il n'est pas sans intérêt, bien sûr, de confronter cette donnée avec la présence de la chapelle de Locmaria, située entre les deux premières et la troisième de ces rivières, affectées de surcroît à des bassins différents, quoique conjoints.

23° Locmaria en Rostrenen.

Il n'y a guère qu'une quinzaine de kilomètres entre le site précédent et Locmaria en Rostrenen. Mais entre les deux, on est obligé de franchir le Canal de Nantes à Brest, ouvert au XIX^e siècle entre la bassin de l'Aulne et celui du Blavet. La tranchée de jonction fut creusée à quelques kilomètres à l'ouest de Rostrenen sur le territoire de Glomel, au nord du bourg, en un lieu qu'on nomme encore le Camp, en souvenir des forçats qui résidèrent là de 1823 à 1836 pour effectuer le harassant travail de déblaiement.

C'est dire une fois encore que nous sommes ici dans une région de partage des eaux entre l'ouest et le sud. Les premières vont vers Brest, les secondes, vers Lorient. La chapelle de Locmaria, au sud de la petite cité de Rostrenen, domine la naissance d'un vallon où coule un affluent du Blavet. La source de l'Ellé, autre rivière de quelque importance qui conflue avec l'Isole à Quimperlé, se trouve à quelques kilomètres de là. Un peu plus loin, nous l'avons dit celle du Scorff qui va rencontrer le Blavet à Lorient, après un assez long cours en parallèle. Ainsi dans un rayon inférieur à 10 km, trois cours d'eau d'importance ont creusé leur lit.

24° Locmaria en Cléguérec.

Au sud de la forêt de Quenecan et l'englobant en partie, la paroisse de Cléguérec, limitée à l'est par le cours du Blavet qui descend du lac de Guerlédan, possède un village du nom de Locmaria, à proximité du château de Beauregard. Le vocable a émigré d'ailleurs dans le voisinage pour désigner deux autres hameaux, dépendances du lieu sacré, l'une ancienne, comme le nom de Cosquer-Locmaria — Koz-ker, le vieux village — l'indique, l'autre plus récent, la Villeneuve-Locmaria. Un affluent du Blavet, le ruisseau de Stival, coule au pied du plateau où se dresse la chapelle.

Plusieurs faits remarquables de toponymie sont à signaler dans l'ouest et le nord-ouest, en direction du bourg. La Croix-Marie certes accompagne bien un Locmaria. En revanche Colmario, à côté d'une chapelle de la Trinité et d'un autre Cosquer suscite un intérêt particulier.

25° Locmaria en Seglien.

Le village et sa chapelle, au NE du bourg, à côté du point coté de Mané Gazec, domine la naissance d'un vallon boisé dont les eaux vont à la Sarre. L'endroit est analogue à cet égard aux sites du même nom en Belle-Ile, Berrien, Rostrenen.... Seglien est limitrophe de Langoëlan et de Cléguérec, donc fort voisin des Locmaria de ces paroisses.

26° Locmaria en Ploumagoar, où il n'y a ni chapelle, ni fontaine, mais un château avec une pièce d'eau, et la proximité de la Vierge Noire qui trône sous le porche de la basilique de Guingamp. Ploumagoar signifie la paroisse des murailles, c'est-à-dire des ruines gallo-romaines.

27° Locmaria en Belle-Isle-en-Terre, dont la chapelle est édiflée sur la rive droite du Léguer.

28° Locmaria en Carnoët sur la voie romaine de Carhaix à Guingamp en haut d'un petit thalweg qui descend rapidement vers l'Hyères, sans aucune autre particularité que d'être situé à peu de distance de Pont-Lochrist dont le nom évoque bien le franchissement de la vallée de l'Hyères.

29° Locmaria-Berrien à la limite sud-ouest de l'ancienne paroisse de Berrien, l'antique Vorganium, dans un charmant vallon en pente marquée vers la rivière d'Argent, avec une église et une fontaine.

30° Locmaria en Plouvien qui a son sanctuaire sur la rive droite de l'Aber Beniguet avec une source captée au voisinage.

31° Locmaria-Plouzané qui possède sa chapelle et faisait autrefois partie de Plouzané. Selon Albert Legrand, l'Irlandais Sané convertit la région au christianisme au V^e siècle : à l'époque où il y arriva, l'église paroissiale et la chapelle tréviale de Locmaria, celle-ci établie au milieu d'un bois sacré, étaient des temples « dédiés aux Idoles ». De fait, la présence non loin de là d'un sanctuaire à la Trinité, avec sa triple fontaine, paraît bien aussi un souvenir d'une tradition druidique en ces lieux. Le territoire est situé sur une petite ligne de partage des eaux et, des nombreuses sources qui s'y trouvent, l'une coule vers Pors Milin sur le Goulet de Brest et les autres vers l'Aber-Ildut.

La plupart des Locmaria sont donc en relation avec la mer, ou avec une source sacrée et souvent se trouvent à l'entrée d'un val. Plusieurs sont situés

sur une voie antique, ou au voisinage décelable de lieux de culte préchrétiens. Il y a aussi des couples Lochrist-Lo maria.

Ils se tiennent principalement groupés au nord-ouest de Locmariaquer et en Morbihan. Il faut ajouter à cette liste déjà longue trois Port Maria, également vannetais, l'un au bourg de Quiberon (appelé d'ailleurs Lomaria sur la carte de Robert de 1751), l'autre à Belle-Ile tout près de Locmaria, le troisième à Saint-Gildas de Rhuys qui possède également une Men Maria ou Pierre de Marie, tous les pieds dans l'eau évidemment.

Il ressort de là que la vénération de Marie en Bretagne est en relation immédiate avec le culte de l'eau et l'on soupçonne très vite la mère de Jésus d'avoir, ici comme à Maria Laach au Pays de Trêves, remplacé quelque serpente, sirène ou femme-poisson.

Ceci, à vrai dire, n'est qu'une constatation au demeurant assez banale. Il en est de même à Lourdes ou à Chartres. Aussi est-il nécessaire d'aller plus loin dans ce sens. Qu'en est-il au fait du nom lui-même, de Marie ? S'agit-il bien de la mère de Jésus, même en posture de christianisation, ou bien celle-ci ne se serait-elle pas faite en vertu d'une homonymie aujourd'hui inaperçue ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas d'autre Marie que la mère de Jésus ?

La Marie et les Maries

En fait, l'histoire de ce nom ne manque pas de poser des interrogations. Il apparaît sous sa forme grecque, puis latine, Maria, dans les Évangiles. Plusieurs

femmes de ce nom s'y rencontrent : outre la mère de Jésus, Marie de Magdala encore appelée la Madeleine, Marie de Cleophas, l'une des sœurs de Lazare, et Marie Salomé qui serait la mère des apôtres Jacques et Jean. L'on considère d'ordinaire qu'il s'agit de la translation du prénom hébreu de Miryam (MRYM) et cependant, dans la Bible hébraïque, sa présence est si rare qu'on peut s'étonner d'en voir soudain cinq dans le Nouveau Testament. En fait, on ne connaît d'autre que la sœur de Moïse (Exode, XV, 20) et une autre femme, moins connue, fille de Mered, de la tribu de Juda et de Bithyah, fille de Pharaon (I Chron., IV, 17). La première nous est connue en Egypte (Exode II, 4-8), à la naissance de son frère et contribue à le sauver des eaux, la seconde a pour mère une Égyptienne de sang royal. Cette coïncidence nous amène à nous demander si le nom ne serait pas égyptien plutôt qu'hébreu.

On l'a rapproché certes de l'hébreu Maya (MY), au pluriel Mayim (MYM), dont le sens englobe toutes les eaux, l'eau de l'océan, des nuages, de la pluie, la fontaine, le ruisseau, le marais¹⁷⁹. Le mot toutefois existe en égyptien. L'idéogramme du Canal y sert de déterminatif pour la rivière, le lac et la mer. Sa prononciation se fonde sur la racine MR, d'où l'emploi du hiéroglyphe pour exprimer l'amour : *mri*, aimer, et les tisserands, *mr*.

Fait curieux, bien que la langue égyptienne appartienne à la famille chamito-sémitique et la langue

¹⁷⁹ E. F. Leopold, *Lexicon hebraicum et chaldaicum*, Leipzig, Otto Holze, 1905, p. 200-201.

hébraïque au sémitique, elle trouve ici du répondant parmi les idiomes indo-européens, comme si l'usage de ces termes remontait à l'unité hypothétique ou aux relations très anciennes des Indoeuropéens et des Sémites. Le latin *mare*, la mer, par exemple, relève de la même racine, et de surcroît joue de la même manière avec les mots *amor*, amour et *amare*, aimer. L'équivalent celtique était *mari*, devenu *mor* en breton. Mais les langues slaves ne sont pas en reste : le russe, comme le bulgare, dit *more* et le slovène *morje*. L'on pourrait accumuler les citations de ce genre, mais il suffit d'avoir montré la très grande antiquité du mot qui, tout comme la mère, son homonyme en français, prend valeur archétypique dans l'inconscient collectif

La sœur de Moïse comme la petite-fille du Pharaon et les Marie de l'Évangile ne doivent donc pas être les seules de leur genre à fréquenter l'univers du sacré. Aux origines mêmes du peuple romain, la nymphe Marica hantait les marais de Minturnes et le bois de chênes qu'on lui avait voué. Amoureuse du devin Faunus, elle avait engendré Latinus, roi de Laurente du fait de sa mère, et futur beau-père d'Enée. Elle était donc, pour Virgile¹⁸⁰ et pour Horace¹⁸¹ qui la mentionnent, l'ancêtre des Romains.

Aux débuts de l'histoire indienne, une gazelle d'or entraîna Rama loin de son ermitage : une déesse Marica avait pris cet aspect et l'on pense à la biche blanche qui faisait courir les chevaliers bretons au

¹⁸⁰ *Enéide*, VII, 47.

¹⁸¹ *Odes*, III, 17, 7.

moyen âge. En sanskrit, *mara-* signifie à la fois le meurtre et l'amour et *marya-* se rapporte au dieu de l'amour.

Venons-en donc au celtique. Toutefois, nous voulions auparavant montrer la grande diffusion de la racine *Mari-* et souligner en particulier l'existence, dans le vieux fond latin, antérieur à l'invasion à Rome de la mythologie grecque, d'une divinité des eaux du nom de Marica. Dans la même tradition archaïque existait d'ailleurs une autre déesse du nom d'Anna Perenna, dont le nom rappelle à la fois celui de la mère de Marie de Nazareth dans la tradition chrétienne et la grande déesse des Celtes.

Les folkloristes des deux derniers siècles ont relevé l'existence en Bretagne armoricaine des Mari Morgan, femmes des eaux marines, mais dénuées de ces queues de poisson qu'on attribue aux sirènes. « Il était rare, écrivait Paul Sébillot, de les rencontrer en pleine mer ; elles se tenaient de préférence dans le voisinage des côtes, à l'entrée des cavernes, à l'embouchure des rivières. Très effrontées et versées dans la science des maléfices, elles poursuivaient les jeunes pêcheurs de leurs sollicitations amoureuses : ceux qu'elles parvenaient à séduire étaient entraînés sous les eaux et on ne les revoyait jamais¹⁸² ». Selon ce même auteur, les habitants de Crozon croyaient encore en 1900 qu'une Mari Morgan occupait une grotte de la côte.

Le nom de ces fées aquatiques paraît d'une forme très archaïque. Ce serait du celtique conservé en fos-

¹⁸² Paul Sébillot, *Le Folklore de France*, La mer, 2^e édition, Paris, Imago, 1983.

sile, puisque dès le temps où se parlait le vieux breton (IX^e siècle), on disait couramment *mor moroin*. L'expression figure dans le manuscrit latin 10290 de la Bibliothèque Nationale de Paris qui contient la Grammaire de Priscien. C'est une glose, due à la main d'un moine breton qui traduit ainsi les mots *siren i. monstrum in mare*, soit en français : sirène c'est-à-dire monstre dans la mer. Léon Fleuriot a relevé l'expression dans son dictionnaire et l'interprète comme vierge (ou jeune fille) de la mer. Mais il est bien clair que la forme plus ancienne a prévalu dans le folklore : les conteurs qui transmettent la tradition respectent scrupuleusement les termes consacrés par l'usage, même et surtout s'ils ne les comprennent plus.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il faut classer les renseignements, également apportés par Paul Sébillot sur Dahud, la fille du roi Gradlon que, selon la tradition chrétienne, saint Gwenolé fit jeter à l'eau par son père, lors de la submersion de la ville d'Is. Il s'agit ici d'une femme à queue de poisson, dont toutes les sirènes seraient issues. Elles peignent leurs cheveux blonds avec un peigne d'or et c'est là dans tout le folklore, l'image stéréotypée qu'on donne d'elles et des fées des fontaines. Dans le Cap-Sizun, c'est-à-dire au voisinage même de la baie de Douarnenez, où est engloutie, dit-on, la ville d'Is, on connaît bien Dahud qui apparaît encore à la surface des eaux : on l'appelle *Marie du Cap* (soit en breton *Mari ar C'hab*).

C'est là une bien intéressante notation, car ici le mot *mari* perd sa signification de mer, pour devenir absolument un nom propre, celui d'une sirène. On n'a pas assez remarqué qu'il ne pouvait s'agir là sans

blasphème de la mère de Jésus et que Dahud s'appelait aussi Marie.

Marie-Salope et autres...

Aussi n'est-il pas sans intérêt d'examiner l'usage populaire de ce dernier nom pour nous assurer de qui il s'agit. Or si l'on tient absolument à ce qu'il désigne la Mère du Dieu chrétien et non une pauvre déesse condamnée et bafouée par l'Église en place, il paraît très vite évident que nous allons à chaque ligne sombrer dans l'insulte et l'ordure. Qu'on en juge.

D'abord en français. Voici en premier Marie-Salope. Mais écoutons Littré dans le style parfaitement décent de son époque, qui contraste quelque peu avec ce qu'il décrit :

« MARIE-SALOPE (ma-ri-sa-lo-p'), s. f. // 1° Populaire-ment. Femme sans ordre et peu soigneuse de sa personne. // 2° Terme de marine. Petit bâtiment d'une construction particulière destiné à porter à une certaine distance des ports, les vases et les sables qu'on en retire // Au plur. Des maries-salopes. »

Remarquons une fois encore que si nous sommes ici dans les eaux sales, nous sommes cependant toujours dans le monde maritime. Mais Littré connaît aussi Marie Graillon, dont il nous dit que c'est une femme sale et toute tachée de graisse. Il ignore, ou feint d'ignorer, la Marie-couche-toi-là. Quant au Dictionnaire de Robert, à jour du XX^e siècle, il n'omet pas la drogue, Marie-Jeanne, traduction de l'espagnol Marihuana.

Quant au breton, que Francis Favereau me pardonne de citer presque in-extenso l'article sur Mari de son remarquable *Dictionnaire Breton-Français*. Après avoir donné les différentes formes du mot dans le langage actuel, ses analogies galloises et irlandaises, il mentionne évidemment ar Werc'hes Vari (la Vierge Marie) et Itron Varia (madame Marie, Notre-Dame) et quelques composés du type Marjan ou Maryvonne. Puis il entre, si l'on peut dire dans le vif du sujet, et énumère seize expressions plus truculentes les unes que les autres, que voici :

Mari-Beg-araog (personne mêle-tout)

Mari-Bladenn (personne rasoir)...

Mari-Bragou (femme portant la culotte)...

Mari-C'hlasiou (... humoristique picnic)...

Mari-Flaw (personne gourde)

Mari-Forc'h (poissarde)

Mari-Froteres... (surnom de rebouteuse)

Mari-grak (cocotte & localement héron)...

Mari-pil-beg

Mari-pil-genou

Mari-strap-lapenn : ces trois expressions désignent une pipelette

Mari-Robin (dont on dit que ses sept fils se firent gendarmes) : paotred Mari-Robin (les garçons de Mari-Robin, c'est-à-dire la Maréchaussée)

Mari-Vastrouilh (Marie-salope)

Mari-Vorgan (sirène et localement baudroie)...

Mari-Voudenn (pouffiasse)

Mari-Zonj (femme facile).

Certes, il faut être bretonnant pour saisir complè-

tement l'humour et l'ironie présents dans ces lignes. Cependant, tout le monde comprendra à cette lecture que la Marie en question, ce n'est pas la Sainte Vierge, mais l'autre, la Marie du Cap, luxurieuse comme pas une et honnie par la prude intransigeance des tenanciers de confessionaux.

Ajoutons une petite analogie intéressante. Vierge se dit *Gwerc'h*, en breton, et la Vierge, *Gwerc'hez*. Fée ou sorcière se dit *Gwrac'h*, ce qui est très voisin. L'on est passé sans s'en rendre compte de la *Gwrac'h Vari* à la *Gwerc'hes Vari*. Mais toutes deux s'invoquent sous le même vocable : *Itron Varia*, la Dame Marie. Pas de distinction : finalement, malgré les ordures jetées à la face de la Morgane, on ne sait pas très bien qui l'on prie. Mais après tout, l'une et l'autre sont filles d'Anna la Grande. Et si c'était une seule et même divinité ?

Il existe dans le sud du Pays de Galles une ville du nom de *Caermarthen*, autrefois appelée, à l'époque préchrétienne, *Maridunum* : c'est la Citadelle de la Mer, qu'on soupçonne d'ailleurs d'être à l'origine du nom gallois de Merlin, *Myrddyn*. Au regard des faits de linguistique et de mythologie que nous avons rapportés, on peut sans aucun doute aller plus loin que la traduction habituelle et proposer une interprétation de théonyme. Ce serait la Citadelle de Marie, déesse de la mer et de l'amour, celle qu'on appelle encore *Dahud*, *Ahès* ou *Morgane*.

Mais alors, notre *Locmariaquer* n'a peut-être pas tellement perdu son nom. Cité maritime par excellence, bordée de trois côtés par les vagues, éperon

barré d'un canal, port des Seigneurs de la mer occidentale, capitale des Vénètes, détentrice du Grand Amer aujourd'hui brisé, la Ville est bien, depuis des millénaires, celle de la Marie des Eaux, Ker Maria Loc'h dans l'ordre de notre breton moderne. La Stella Maris, l'Etoile de la Mer, comme disaient naguère encore les litanies catholiques, n'a même pas changé de nom.

Notre Dame de l'O

D'autres sites présumés mariaux méritent d'être mentionnés. D'abord, Moréac, petit bourg mais paroisse ancienne, établi à 4 km de Locminé qui fut primitivement dans sa dépendance. La Chronique de Rhuys, relatant le relèvement de l'abbaye de Saint Gildas et de l'établissement monastique de Locminé, mentionne la donation faite en 1008 par le duc Geoffroy à un certain moine Félix, en tant que mandataire de l'abbé de Saint-Benoît-sur-Loire, des ruines de ces deux monastères « détruits jusqu'au niveau du sol » à toutes fins de restauration. « C'est à savoir, dit le texte, le lieu de Saint Gildas, situé dans l'ancien château de Rhuys et Loch-Menech, jadis situé à Mariacum¹⁸³... *locus videlicet S. Gildæ in antiquo castro Ruyensi situm et Loch-Menech in Mariaco olim situm.* » Cet ermitage de moines, car tel serait le sens de Loch

¹⁸³ Dom Morice, *Mémoires pour servir de preuves, etc.* I, col. 150. Dans son *Corpus de toponymie bretonne*, Erwann Vallerie, sans doute influencé par les formes postérieures, a transcrit le *Mariaco* de Dom Morice, en *Moriaco*, mais les *Mémoires pour servir de preuves* portent bien un *-a* et non un *-o*.

Menech, aurait donc été bâti, bien avant le XI^e siècle, sur un territoire dédié à Marie, car tel serait évidemment le sens de Mari-acum. Comme il s'agit là d'un vocable d'époque gauloise, la Marie en question ne saurait être que païenne. Il est intéressant de constater qu'un hameau et une chapelle portent actuellement, à l'entrée de Locminé, le nom de Kermaria. Quant à l'appellation même de la ville, construite au confluent du Tarun et d'un ruisseau qui forme tout près de là un petit étang, il est permis de se demander si elle ne se réfère pas à un Loc'h cours d'eau, plutôt qu'à un Loc lieu d'habitation. Nous serions en présence d'un Etang des cénobites (ou de cénobites de l'étang si l'on pense à une tournure très ancienne) et non à des Cabanes d'ermites.

Curieusement cet étang de Mariacum est couplé dans la donation, avec Saint-Gildas de Rhuys, où existent, nous l'avons dit, un Port-Maria et un Men-Maria. Nous apprenons d'ailleurs par le même texte que cette abbaye avait été construite sur l'emplacement même de l'antique château de Rhuys. Il convient donc ici comme à Locmariaquer de rapprocher le nom de Marie de la présence d'une place forte : il en est de même à Berrien, à Quimper, à Guingamp et sans doute à Rostrenen.

Le problème soulevé par les Kermaria est plus épineux. S'il est vrai que l'utilisation du terme Ker au sens de village, et non plus d'enclos fortifié, date du XI^e siècle, il est difficile de faire remonter tous ces déterminatifs à l'époque préchrétienne, même si certains d'entre eux ont pu reprendre en partie une désignation antérieure, du style Locmaria ou Maria-

cum. On ne manquera pas de remarquer, sans tirer de conclusions, à vrai dire impossibles, la présence fréquente de Kermaria, ainsi d'ailleurs que de Keranna au voisinage immédiat des Locmaria.

Une autre forme mérite attention, et c'est Mario. Le deuxième des Alignements de Carnac a tiré son nom du village voisin de Kermario. Le sens nous en échappe toutefois, bien qu'on retrouve cette terminaison en *-o* çà et là en Bretagne. Il y a un Goasmario, ou Gwas Mario, ruisseau de « Mario », hameau situé effectivement à proximité d'un sous-affluent du Blavet, le ruisseau de Kermabbihan, en Saint-Gelven. S'agirait-il d'un masculin, ou d'un pluriel, ou d'une forme plus primitive que celle à finale en *-a* ? Impossible de le préciser dans l'état actuel des recherches.

Dans le même esprit, il nous faut considérer le curieux vocable de la chapelle Notre-Dame de l'O en Questembert. L'explication donnée, manifestement d'origine ecclésiastique, prétend que cet O serait celui qui commence les antiennes qu'on chantait encore voici 50 ans le Vendredi saint et appelées de ce fait Grandes Antiennes O. L'affaire est peu vraisemblable, car bien peu conforme aux usages de la toponymie armoricaine. En revanche, dans ce pays naguère bretonnant, une Notre-Dame de Lo, ne nous étonnerait pas, transformation absolument classique d'un Loc'h, favorisée de surcroît par la francisation et la proximité de *l'eau*. Ce serait, à son origine, un processus analogue à celui qui nous a donné Notre-Dame du Loc en Saint-Avé.

Une telle hypothèse ferait avancer de façon consé-

quente la limite des Locmaria vers l'est. L'on peut s'étonner, en effet, et quelle que soit l'explication donnée à l'existence de ces sanctuaires, du fait qu'ils se trouvent tous à l'ouest d'une ligne Saint-Brieuc/Vannes qui ne correspond à rien apparemment dans leur histoire. Au XI^e siècle, époque à laquelle on attribue d'ordinaire leur origine, la langue bretonne se parlait beaucoup plus à l'est et jusqu'à l'embouchure de la Loire où on l'entendait encore voici cent ans. Si l'on se reporte à l'époque antique, même si l'on admet que les seuls territoires des Vénètes et des Osismes soient en cause ici, il faut reconnaître là aussi une avancée orientale beaucoup plus grande des premiers d'entre eux. Pourquoi la région de Questembert et celle de Guérande sont-elles exclues ?

La présence du culte païen de Marie dans l'ouest immédiat de la Vilaine pourrait se justifier par la présence d'une Notre-Dame de Lo à Questembert. On peut rappeler aussi l'existence des deux jolies fontaines du Guerno, sises sur le bord de la route de Péaule à trois cents mètres l'une de l'autre, dans le terrain marécageux qui a donné son nom à la paroisse¹⁸⁴ : la plus proche est dédiée à Sainte-Anne, la plus lointaine à Sainte-Marie. Celle-ci aurait perdu son déterminatif « du Loc'h ».

Enfin, un sanctuaire du Bourg de Batz mérite attention à cet égard. Si l'église principale est dédiée à saint Gwenolé, un autre lieu de culte, aujourd'hui en ruines bien conservées, a reçu pendant des siècles la vénération des îliens. C'est Notre-Dame du Mûrier,

¹⁸⁴ Guerno, les Marais.

telle que l'écrivent les cartes modernes, mais dont on nous assure qu'elle se nomme en réalité *du Mourié*. cette appellation lui viendrait de l'eau des salines voisines, lourdement chargée en chlorures et destinée à les déposer sur le fond des œillets. Le terme tire son origine du breton *Mor* ou dialectalement *Mour*, la mer.

Ce Mourié ressemble donc à s'y méprendre à un Moriacon qui aurait évolué à la manière romane en Morié. Il ne peut venir que d'un Mariacon celtique. À être mer de sel, Notre-Dame, sous cet éclairage, prend des allures non seulement de Mère du Sel, mais se réfère explicitement à un site — et quel site ! — de la Marie des Ondes. Alchimie païenne de ces étendues couleur de grès, couleur de ciel, couleur de rouille, où s'échafaude, cristal après cristal, l'impénétrable corps des mulons, où naît Notre-Seigneur le Sel, par lequel toute saveur se multiplie, Marie accouche ici de l'essentiel et c'est bien le moins qu'on lui ait dressé ce temple

Que veut dire Locmariaquer ?

Si l'on admettait que le nom de Locmariaquer est plus ancien qu'on ne l'admet généralement, on se trouverait à le lire à l'envers, comme si c'était aujourd'hui Ker Maria Loc, et cela voudrait dire évidemment la Citadelle de la Marie des Eaux.

Dans ces conditions, l'écueil du plateau de la Recherche prendrait un sens plus en rapport avec sa nature. On a souvent attribué les rochers au milieu de l'eau à la serpente. Ainsi du rocher de la Lorelei à

Bingen sur le Rhin. Elle se tient là pour faire périr les marins et les amener à elle. Bien sûr, il ne s'agit pas de la Vierge Marie.

Le fait est un peu incertain. Sur les cartes marines, la roche est portée comme la Roche de Locmariaquer, à côté de la roche de Sarzeau. Peut-être n'est-ce que le rappel du nom de la ville, la pointe de Port Navalo s'y trouvant en alignement avec le clocher de Locmariaquer.

Mais la possibilité de la Marie des Eaux n'en reste pas moins, et cela pour la totalité des Locmaria existant. Le port de Locmaria à Groix s'appelait d'ailleurs au XII^e siècle Locmariaker. Autre citadelle de la déesse ?

Mais en tout état de cause, rien n'empêche qu'il y ait eu des Marie du Loc ou des Eaux comme il y a à Saint-Avé une Notre-Dame du Loc.

Un petit problème s'insinue ici. Qu'est cette forme Maria ? En breton moderne on dit Mari. Pourquoi dit-on *Ar Werc'hez Vari*, la Vierge Marie, ou encore *Santez Vari*, Sainte Marie, et *Itron Varia*, Madame Marie, Notre-Dame ? Y a-t-il en fait deux personnages différents, Marie et Maria ?

Autre question : pourquoi le nom de Marie n'a-t-il pas évolué ? On devrait dire normalement en breton moderne *Mair*, comme en gallois : pourquoi emploie-t-on encore la forme latine ? On dit parfois *Maï*, sans préjudice des autres formes.

La situation en somme est énigmatique.

La fréquence avec laquelle les sites sont en relation avec une fontaine vénérée, la source d'un ruisseau,

une rivière Fontaine de Locmaria, ou la mer comme à Groix, à Quiberon, à St Gildas, laisse tout de même à penser que nous sommes en présence d'une divinité aquatique. Le fait serait d'ailleurs confirmé par Notre-Dame de Lourdes.

Locmaria serait en somme la Marie de la Fontaine, Notre Dame de la Fontaine. C'est la personne que l'on rencontre à la fontaine. Et qui rencontre-t-on à la fontaine ? Parfois « la vieille », parfois, plus souvent la femme aux cheveux blonds qui peigne ses cheveux avec un peigne en se regardant dans un miroir, porteuse ou non d'une queue de poisson. C'est Niniane, Mélusine ou toute autre de cette espèce.

Quand on la représente d'ailleurs elle est vêtue de merveilleux atours et coiffée d'une couronne royale. Personne ne reconnaîtrait là la mère de Jésus de Nazareth. Ce n'était pas une reine, mais une paysanne, une ouvrière. Nous sommes tellement habitués à ces formes du culte que cela nous paraît normal. Mais ce n'est pas normal du tout. Qui donc a remplacé, à quelle époque la représentation de la paysanne, si elle exista jamais, par la « Reine des cieux » ?

On nous raconte des histoires. On veut que nous soyons chrétiens, alors que nous adorons la Marie des Eaux et la Triade des dieux celtiques, et Ana, la Grande déesse.

Chapitre LVI : L'anguille à la fontaine

Les femmes-anguilles du XVI^e siècle

Le manuscrit du Livre de la Sainte Trinité, exécuté vers 1433, dont l'auteur aurait été un certain Utmanus, connu de Marsile Ficin, comporte des illustrations traditionnelles. On y voit notamment Adam transpercé, sous les regards d'Eve, par une femme-serpent que van Lennep appelle une Lamie.

Rien ne prouve qu'il s'agisse du personnage grec. Ce peut être tout simplement l'anguille celtique. Elle est debout, droite, les deux bras levés tenant un bâton qu'elle plonge dans la poitrine d'Adam. Elle a les cheveux longs dans le dos. Une variante, du XV^e siècle également, représente l'anguille couronnée d'une couronne fermée.

Le nom de Brocéliande semble se rattacher à ce mythe. Le nom breton de la forêt sacrée serait Bresilien, ce qui signifie la colline de l'anguille. Curieusement, à quelque distance de là, sur la crête du Méné, un point caractéristique est désigné, en français, comme la Butte à l'Anguille. Il avoisine la source du Ninian, c'est-à-dire de la rivière de Viviane.

À partir du XVI^e siècle, les « sirènes », femmes-serpents et femmes-poissons se multiplient. On en trouve sur les façades des églises, aux porches de l'ouest, comme à Brennilis, et du sud, comme à Brasparts.

C'est ainsi qu'on rencontre quatre sirènes à Sizun. Hors de l'enclos, à l'angle de l'ossuaire, on trouvera l'un des plus beaux exemplaires, les cheveux libres

sur les épaules, une ramure d'algue sur le ventre et la queue enroulée sur le pignon. Sizun est son royaume, si l'on en croit du moins le nombre de ses représentations. Dans l'enclos, il en existe trois autres. À l'angle nord-ouest de la nef, près du clocher, elle a une queue de poisson bifide, tandis qu'un personnage émerge à mi-corps du mur en arrière. Au nord du chevet, près du transept, elle porte les cheveux longs et, là encore, la queue de poisson. Dans la frise du chevet, elle figure avec un appendice ophidien noué sur lui-même et se terminant en pointe de flèche.

On en trouve une aussi à Lannedern, avec son peigne et un miroir, à Lampaul-Guimiliau. Mais il n'y a pas qu'en Bretagne qu'on en découvre. Nous en avons rencontré à Zennor en Cornouailles britannique, sculptée en bois sur la chaise du chanoine, une dans l'église de Brendan à Clonfert en Irlande, une autre sur une porte de Collonges-la-Rouge à côté de Brive-la-Gaillarde. La basilique de Vézelay, en Bourgogne, en comporte deux : l'une possède une double queue, l'autre un appendice unique.

Plus armoricaine, une maison de Bayeux, située en face de la cathédrale, est sculptée dans le bois de nombreuses figurations symboliques, parmi lesquelles une licorne, dont la corne a été brisée, une femme nue sortant d'une sorte de coupe, un ange dominant un serpent, une serpente sans bras, une autre tenant un miroir dans la main gauche.

Tout cela paraîtra sans doute bien récent, en ce sens qu'on ne trouve a priori rien d'antique en cette affaire. On croirait l'aventure née au XV^e siècle. En

fait, on en parlait déjà au XIV^e siècle dans le Roman de Mélusine, où à deux reprises apparaissent les fées de la fontaine. La première est la reine Présine qu'Élinas d'Écosse rencontre chantant près d'une source. La seconde est Mélusine elle-même, sa fille. Raymondin la rencontre avec deux de ses compagnes à la Fontaine de Soif, encore appelée Fontaine enchantée. Il est remarquable que le site soit considéré par Jean d'Arras comme « saisissant » : il y a là une prairie et de gros rochers. Dans un cas comme dans l'autre, le mariage de la fée et du héros conclut la rencontre. mais, dans les deux cas, c'est la femme qui fait les propositions, c'est elle qui sait l'avenir.

Quand Jean d'Arras écrivit son roman, il avait des prédécesseurs. Le plus ancien d'entre eux, Gervais de Tilbury, avait conté en 1214 l'histoire du seigneur du Rousset, près d'Aix-en-Provence et de sa sirène. Quant à la statuare, il semble bien que la plus ancienne sirène sculptée connue soit celle que l'on voit au tympan de saint Michel d'Aiguille au Puy qui serait du X^e siècle¹⁸⁵.

Les Grecs la connaissaient. Hérodote en parle et, plus lointainement, Hésiode aussi. Cela ne signifie pas qu'ils aient été les seuls à la connaître et que les Occidentaux l'aient ignorée. mais cela marque dans le temps les premières traces connues de l'Anguille.

La représentation de la serpente au XV^e et XVI^e siècle, par sa répétition, mérite d'être prise en compte. Elle comporte généralement des cheveux blonds, un

¹⁸⁵ Henri Dontenville, *La mythologie française*, Paris, Payot, 1948, p. 187.

miroir qui correspond à celui de la fontaine et un peigne. L'évocation est si forte, par elle-même, que par la suite, on représentera des princesses avec des jambes humaines, sans queue de serpent, mais avec les trois attributs classiques et elles joueront le rôle du même personnage.

Il semble que l'on ait ici le tableau mythologique de la Fée de la Fontaine. Nous avons vu que l'arbre et le rocher en faisaient partie, à travers les interdictions des conciles, nous avons vu aussi, à travers la statuaire, comment les attributs liés à la chevelure appartenaient au modèle.

Chapitre LVII : L'arbre

L'arbre de l'Alchimie

L'arbre constitue, avec la fontaine et la pierre, l'une des trois interdictions majeures et répétées du monde chrétien. Les conciles, nous l'avons vu, s'acharnent sur ces dévotions. Mais nous avons remarqué aussi dans le Moyen Age l'intérêt considérable que leur portent à la fois la tradition arthurienne et l'alchimie.

Selon Nicolas Flamel, *le livre d'Abraham le Juif*¹⁸⁶ portait une représentation de la source : « Au cinquième feuillet y avoit un beau rosier fleury au milieu d'un beau jardin, eschelant contre un chesne creux, au pied desquels bouillonoit une fontaine d'eau très

¹⁸⁶ [Le livre d'Abraham le Juif](http://arbredor.com): arbredor.com, 2002.

blanche, qui s'alloit précipiter dans les abysmes... ». On trouve là, outre la rose, le chêne creux, que l'on retrouve ailleurs en alchimie et la source enchâssée dans la pierre qui forme la fontaine.

Les représentations d'arbres ne manquent pas. À Bourges, au tympan de la cour d'honneur de l'Hôtel de Jacques Cœur, un cartouche présente trois arbres alignés. Un autre, dans la chambre du Trésor, porte également trois arbres et une fontaine carrée centrale autour de laquelle se rencontrent Tristan et Yseult. Dans la frondaison de l'arbre du milieu, on distingue la tête du roi Marc.

Un manuscrit sans titre de la bibliothèque Medicea-Laurentienne de Florence représente Adam sous la lune, le sexe transformé en arbre¹⁸⁷. Le *De Alchimia*, en 1526¹⁸⁸, présente à deux reprises un arbre, une fois en position centrale, entouré d'oiseaux.

Le *Splendor Solis* de 1582, sous la signature de Salomon Trismosin, comporte, parmi ses illustrations, une double fontaine superbe, taillée dans la pierre et ombragée par un pin¹⁸⁹. Une autre miniature du même ouvrage représente un bel arbre, au pied duquel naît une source. Des corbeaux s'envolent de son faite. Au pied, deux hommes en robe blanche : l'un tient une fourche, l'autre attrape une branche que lui tend un troisième, en noir, grimpé sur une échelle. Au pied, on remarquera une couronne encadrant le tronc, près de son origine.

¹⁸⁷ Sans titre, fin du XV^e siècle, VL 94, p. 90.

¹⁸⁸ VL, 113 et 115, p. 100 et 101., 120 p. 204

¹⁸⁹ S. Trismosin, *Splendor solis*, VL 161, p. 115. 1532-1535.

Une représentation analogue, dans *la Toyson d'Or*, du même auteur, au début du XVIII^e siècle, reprend le même sujet et ne diffère guère¹⁹⁰. Les deux hommes au pied de l'arbre sont cependant vêtus de gris.

Le *Speculum veritatis*, au début du XVII^e siècle¹⁹¹, compose une scène alchimique autour d'un arbre creux. Un autre qui semble figurer le meurtre du serpent et celui du roi, porte dans ses branches un nid d'oiseau.

Johann Daniel Mylius, dans sa *Philosophia Reformata*¹⁹², publiée à Francfort en 1622, nous montre l'arbre des philosophes entouré de sept symboles principaux inscrits dans des cercles, le soleil, la lune et cinq étoiles. Dans la *Symbolographia, sive De arte symbolica sermones septem* de Jacobus Boschius, imprimé à Augsbourg en 1702, l'arbre est représenté aux côtés d'un dragon.

L'arbre de mai

L'on ne saurait passer sous silence le culte de l'Arbre de mai. Le *Livre d'heures d'Anne de Bretagne* mérite une mention particulière pour nous le montrer. Le calendrier, disposé en tête de l'ouvrage, le représente. Trois bases arrondies, concentriques et superposées sont surmontées d'un tronc mince qui s'épanouit à trois niveaux en un bouquet de feuillages verts, d'où pendent trois fois dix petites boules

¹⁹⁰ d°, VL 170, p. 117. S. Trismosin, *La Toyson d'or*, VL 190, p. 128.

¹⁹¹ VL 202, 203, 204, p.131.

¹⁹² Francfort, 1622.

rouges. Près de l'arbre, deux adolescents, qui pourraient bien être les Gémeaux, tiennent une branche d'arbre verte. Il y a plus au fond, devant un petit bois, trois petits personnages qui tiennent également un bâton terminé en touches de feuillage. On peut évidemment penser qu'il s'agit d'une aubépine taillée, *Crataegus monogyna* Jacq., dont les fruits sont assez semblables aux petites boules de la miniature.

La cérémonie elle-même remonte, c'est bien certain, au rituel de la fête de Beltan dans l'antiquité celtique. James George Frazer, dans son *Rameau d'Or*, après nous avoir parlé de « la coutume répandue en diverses parties de l'Europe, comme l'Angleterre, la France, et l'Allemagne, qui consiste à élever un arbre de mai dans le village, le premier mai », nous en donne un remarquable exemple.

Il s'agit d'un extrait de l'ouvrage de Philippe Stubbes, *Anatomy of Abuses*, publié à Londres en 1583 :

« Le jour du premier, de la Pentecôte, ou pour d'autres fêtes, tous les jeunes gens et jeunes filles, vieillards et vieilles femmes vont vagabonder pendant la nuit dans les bois, bocages, collines et montagnes, où ils passent toute la nuit en agréables amusements ; ils reviennent le matin, apportant avec eux des bouleaux et des branches d'arbre pour en décorer leurs assemblées. Et cela n'a rien d'étonnant, car il y a un puissant Seigneur présent au milieu d'eux, qui dirige et gouverne leurs passe-temps et leurs jeux, c'est-à-dire Satan, prince de l'enfer. Mais le plus beau joyau qu'ils en rapportent, c'est leur arbre de mai, qu'ils

rapportent chez eux avec grande vénération. Ils ont vingt ou quarante paires de bœufs, dont chacun a un joli bouquet de fleurs placé sur la pointe de ses cornes ; et ces bœufs rapportent cet arbre de mai (ou plutôt cette idole puante), que l'on recouvre de fleurs et d'herbes, que l'on attache avec des ficelles, de haut en bas, et que l'on peint quelquefois de couleurs variées, et que suivent deux ou trois cents hommes, femmes et enfants en grande dévotion. Autour de l'arbre ainsi dressé, et sur le sommet duquel flottent des mouchoirs et des drapeaux, ils jonchent le sol de paille, enlacent le tronc de rameaux verts, et élèvent tout près des pavillons des bosquets et des bouquets d'arbres. Ils se mettent alors à danser, comme faisaient les païens lors de la consécration des idoles, dont cette cérémonie est une imitation parfaite, ou plutôt une exacte répétition. J'ai entendu rapporter (et cela de vive voix) par des hommes de grande gravité et réputation, et très dignes de foi, que de quarante, soixante ou cent jeunes filles qui étaient allées au bois pour la nuit, il y avait à peine le tiers d'entre elles qui revenaient pures¹⁹³. »

La cérémonie ainsi décrite en 1583 n'est pas sensiblement différente de celle que nous connaissons aujourd'hui à Locronan, précisément pour le premier mai. Même départ de la jeunesse dans la forêt, mais les jeunes gens seulement cette fois, même retour avec un arbre et plantation. Le char à bœufs et l'attention portée aux cornes évoque même non le trans-

¹⁹³ James George Frazer, *Le Rameau d'or*, Paris, Geuthner, p.115-116.

port de l'arbre, mais celui du cadavre de Ronan après sa mort. Une différence toutefois : alors que Philippe Stubbes reconnaît parfaitement le rite païen, il ne semble pas que les acteurs du drame de Locronan en soient conscients. Le clergé, pour le moins, ferme les yeux.

Frazer donne encore d'autres exemples en Angleterre, en France, en Russie, en Suède, en Allemagne. La Bretagne ne figure pas dans les renseignements du folkloriste, mais nous savons qu'il en était de même, d'une part par la pratique actuelle de Locronan, d'autre part par le *Livre d'Heures* d'Anne de Bretagne.

Arthur et la Roche

La représentation de la Pierre varie selon les cas. Elle peut prendre la forme d'un rocher, qui, frappé d'un bâton ou d'une baguette, s'ouvre à l'écoulement des eaux. Les figurations chrétiennes de cette scène se rapportent généralement à Moïse, qui fit ainsi couler l'eau du rocher. Parfois, elle prendra simplement l'aspect de la fontaine, le tour de pierre qui enclot la source ou le bassin. Dans le conte de la Princesse Blondine tel qu'il nous a été rapporté par Luzel, sur les dires d'Ann Dran, c'est près d'un rocher du rivage que se trouvent l'arbre et la fontaine où apparaît la fée.

Le nom du rocher en celtique est, nous dit Zeuss¹⁹⁴, *Art* ou *Artu*. C'est de là que viendrait le nom du roi Arthur, la Roche. De nombreux noms en topony-

¹⁹⁴ Zeuss, *Grammatica Celtica*.

mie française en ont gardé la marque. C'est ainsi, par exemple, qu'Artemare, village près de Belley est le Grand Rocher, Artuamara. De fait, le bourg est dominé par une gigantesque falaise en calcaire des Préalpes. Près de Chamalières sur Loire, le château d'Artias est bâti au sommet d'un dyke, cheminée basaltique décapée par l'érosion.

La Pierre, nous l'avons vu, est liée à la fontaine et à l'arbre. Mais son culte est plus général. Le nombre des mégalithes et des roches curieuses, comme celles de Huelgoat, dépasse très largement celui des arbres vénérés.

Les grands temples de la pierre sont, pour des raisons diverses, les Alignements de Carnac et le tumulus de Gavrinis. On pourrait y ajouter le tertre de Brugna Boinne ou Newgrange en Irlande. Il est soutenu par une structure dolménique composée d'un grand couloir et d'une vaste salle terminale qui est, non pas recouverte par une dalle, mais montée jusqu'à six mètres d'élévation en encorbellement.

Les milliers de menhirs, petits et grands, qui se déploient en ordre de bataille sur la lande de Carnac, au Ménéac, à Kermario et à Kerlescan évoquent l'image de trois régiments ou, si l'on préfère, de trois légions prêtes au combat. Les 23 orthostates et la pierre de calage qu'on voit à Gavrinis semblent, quant à eux, les pages d'un livre où s'inscrit une science aujourd'hui incompréhensible. On pense à ces pierres où étaient écrites toutes les sciences du monde...

Les roches de Huelgoat, comme celles de Toul Goulic et du Coronq, forment des amas de gigantesques

testicules minéraux. C'est somptueux. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le point central de la forêt de Huelgoat s'appelle toujours l'Ar(t)kellen, la Couille de pierre.

Les pierres sonores du Guildo qui ont peut-être donné son nom à l'Arguenon, *Art genou on*, la rivière à la bouche de roches. Elles émettent une sonorité, d'où leur nom, quand on les frappe l'une contre l'autre.

À Plussulien, on a taillé la pierre à l'époque néolithique. On y a fait ces haches au poli merveilleux que les Armoricains exportaient dans toute l'Europe. La carrière est toujours là et quelques restes de l'industrie antique. Le nom donné couramment à ces pierres est *mein gurun*, les pierres de foudre. Elles seraient le résultat de la rencontre du tonnerre avec un chêne ou un menhir.

Chapitre LVIII : Le Tarot (XV^e siècle)

Les Tarots italiens

C'est en 1259 que l'on trouve la plus ancienne mention des cartes à jouer. Elle figure dans un manuscrit italien, le *Trattato del governo della famiglia de Pipazzo de Sandro*.

Le 23 mars 1376, le Livre de Provision Florentine prévoit d'appliquer les lois sur la monnaie au jeu des naibi. L'arrivée d'un certain jeu de cartes est annon-

cée par le frère mineur Jean, allemand, dans le *Tractatus de moribus et disciplina humane conversacionis*¹⁹⁵.

En 1379, on lit dans la Chronique de Viterbe : « il gioco delle carte che in saracino parlare si chiama nayb », le jeu de cartes qu'on appelle en sarrasin nayb.

Les deux indications sont italiennes. Nayb ferait croire à une origine arabe. Cependant, il n'y a rien d'arabe en tout cela. D'abord, toute figuration humaine est contraire à l'esprit islamique. Ensuite, les scènes reproduites ne font en aucune manière penser au monde musulman. Enfin, les jeux de hasard sont interdits par l'islam et il n'existe aucune trace jusqu'à nos jours d'un jeu semblable au Tarot dans le Maghreb ou le Moyen Orient.

On remarquera que les personnages représentés sur les lames de tous les tarots, en particulier des Tarots des Visconti, sont de type européen, que la plupart des cheveux sont blonds et que la carnation est rosée. Les vêtements appartiennent à la garde-robe des cours de l'Europe. Aucun lieu de prières n'est représenté, mais certainement la présence d'une mosquée détonnerait complètement dans cet environnement.

En revanche, on trouve un Pape, un Empereur et une Impératrice ce qui tendrait à situer l'origine au voisinage de l'Empire.

Le jeu apparaît en Italie médiane, à Florence en Toscane et à Viterbe dans le nord du Latium. C'est dire que l'aspect celtique n'est pas particulièrement net, comme il pourrait l'être en Italie plus septentrionale.

¹⁹⁵ MSS, in-folio, 96 feuillets, Londres, BM, fonds Egerton n° 2419, d'après Gabriele Mandel.

On a parlé aussi d'une intervention des Tziganes, mais rien non plus ne rappelle cette culture. En fait, tout est italien dans tout ceci, ou du moins européen, quoique non chrétien.

Les renseignements se font de plus en plus fréquents avec le temps. On cite les cartes à jouer en 1378 à Ratisbonne et à la Chambre des Comptes des Ducs de Bourgogne, puis à Lille, en Castille, à Paris.

Les premiers tarots datent de la moitié du XV^e siècle. Les Tarots dits de Charles VII et qu'on a attribués par erreur à Gringonneur, seraient de cette époque et se rattachent aux séries des Visconti qui ne remontent pas au-delà de 1441.

Il s'agit d'ailleurs d'un mode de divination, et nous sommes donc d'emblée hors du domaine chrétien. Certes, on ne sait de quand date la divination par les cartes, mais sans doute approximativement du temps de leur apparition. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'elles sont devenues un mode majeur de divination, sinon le mode essentiel, dans notre monde moderne.

Le jeu de Tarots

Le jeu de Tarots comprend 52 cartes, dont 22 arcanes majeurs et 30 arcanes mineurs. Ces arcanes mineurs sont constitués par quatre séries de 14 cartes chacune, dont 4 personnages, le Roi, la Dame, le Chevalier et le Valet, et 10 chiffres, de l'As (Un) au Dix. Les séries portent les noms de Bâtons, Épées, Coupes et Deniers.

Le Tarot part de l'Homme (0 ou 1) et se termine à

la Cité « céleste » (21). Il forme, semble-t-il un cercle, sans qu'à aucun moment la notion d'une divinité soit éveillée. Plus exactement, une telle image intervient à plusieurs reprises, mais sans que jamais un Etre Suprême ne soit évoqué. Le Tarot est athée.

Le Tarot est un ensemble de symboles qui sont orientés, si l'on en croit la 21^e Lame, vers la constitution de la Cité céleste. Si ce sont véritablement des *Trionfi*, des Triomphes, comme on peut le penser, ce sont les vingt-deux éléments, on a envie de dire archétypes, qui assurent la victoire, c'est-à-dire la réussite du Voyage spirituel, qui va de la table du Mage à l'île des Bienheureux.

À priori, le Jeu de Tarots apparaît comme une expression de la philosophie naturelle dont nous avons signalé à plusieurs reprises, l'existence et la continuité. Les images qui s'ajoutent ici les unes aux autres sont des éléments de la connaissance symbolique de l'Univers, tels qu'ils se manifestent dans la plupart des traditions : ce sont donc bien des archétypes au sens où Carl Gustav Jung entendait ce mot. Mais elles sont exprimées selon des modalités culturelles qui sont celles de l'Europe du XIII^e et du XIV^e siècles ou, plus généralement de notre civilisation moderne.

L'on pourrait considérer qu'il s'agit des vingt et une figures fondamentales, extraites du *Livre de la Nature*, ou, si l'on veut, du *Periphyseon* ou *De Natura rerum*. Rien de compliqué dans cette affaire, mais au contraire, la simplicité dans la simplicité.

Les vingt-deux Lames majeures

L'ordre des Arcanes Majeurs n'est apparemment pas obligatoire. Les Tarots des Visconti en effet et les Tarots dits de Charles VII ne comportent aucune numération. Ce n'est que plus tard, au XVII^e siècle, qu'on voit apparaître, en même temps que des noms dans la partie inférieure des cartes, un numéro qui va de 1 (Le bateleur) à 21 (Le Monde). Le 0 est attribué au Fou.

Voici ces 22 lames, décrites en conformité avec le plus ancien tarot, celui des Visconti.

Lame I : le Bateleur, encore appelé le Mat. L'homme, coiffé d'un grand chapeau rouge et vêtu de rouge et de vert, est assis devant une table à tréteaux. Sur la table sont disposés cinq objets, dont un couteau et un verre. Le personnage est assis sur un siège carré et il tient une baguette de la main gauche.

La baguette est un outil magique. Elle est bien connue en Bretagne sous le nom d'*ar wialenn wenn*, la baguette blanche, et elle est un signe de pouvoir spirituel. C'est l'instrument des fées et celui des enchanteurs. Au XVII^e siècle, à l'époque de la Secte, les prêtres de Maunoir ont tenté avec plus ou moins de succès de se l'approprier. Dans les contes et les chansons de Luzel, nous la rencontrons souvent.

Le Tarot de Marseille appelle cette lame le Bateleur. Si l'on en croit Littré, ce mot viendrait de *bastel*, au sens de petit bâton ou de baguette magique, qui accorderait le don d'escamoter ou de faire des tours. Le bateleur est donc celui qui tient la baguette.

Il s'agit donc d'un Mage. Si le jeu commence ainsi, c'est en quelque sorte la signature. Cela veut dire qu'il est l'œuvre des Mages.

Qu'est-ce donc qu'un mage au XIV^e siècle ? Peut-il être différent de ce que Pline appelait « les mages des Gaulois » ? Nous en reparlerons à propos de Trithème et d'Agrippa, qui vivaient à la même époque. Mais il nous semble dès maintenant difficile que le mot ou encore celui de Bateleur signifie quelque chose de vraiment différent de druide.

Lame II : la Papesse. Une femme jeune, vêtue comme une religieuse de l'ordre de Saint-François, et portant la triple couronne, assise sur un siège à peine visible, tient une croix processionnelle et un livre fermé. La Papesse évoque immédiatement une figure en opposition avec le catholicisme régnant. Il pourrait s'agir en effet de la fameuse Papesse Jeanne dont on raconta qu'elle avait été intronisée sur le trône de saint Pierre, ce qui est peu probable, mais non dénué de véracité si l'on se réfère à la vie tumultueuse du pape Jean. Mais il s'agirait plutôt d'une des deux papesse de la secte des Guillelmites. La première Guillaumette de Bohême se disait la fille du roi Ottokar I^{er}. Elle passait pour incarner le Saint-Esprit, dans le nouvel âge de l'esprit annoncé par Joachim de Flore. À sa mort en 1582, une autre papesse lui succéda en la personne de Manfreda Visconti da Pirovano. Celle-ci mourut sur le bûcher en 1300. Or les Visconti sont parmi les premiers commanditaires des Tarots. En 1415, Philippe Marie Visconti, duc de Milan commanda un jeu de Tarots. Entre 1441 et 1447, furent fabriquées les cartes Visconti-Sforza

dont nous parlons ici. On remarquera que la papesse est vêtue d'une robe de l'Ordre de saint François, ce qui accrédirait l'identification avec la secte de Joachim de Flore. Ajoutons qu'elle porte le Trirègne qui est le signe du plus haut pouvoir spirituel et matériel. Cela semble vouloir dire qu'elle est au-dessus de l'Empereur et du Pape. Elle porte en haut de son bâton-baguette, la croix sans Christ, de type grec et patté, à la manière de nombreuses croix primitives de Bretagne.

Lame III : L'Impératrice. Une jeune femme blonde assise sur un hexagone. Les femmes, décidément, passent avant les hommes. Le plus haut pouvoir féminin est en place sous ses formes de la Papesse et de l'Impératrice, avant même que les puissances masculines ne se soient manifestées. Une telle tendance est conforme aux habitudes matrimoniales de la société celtique. De même au III^e siècle, les druidesses semblent avoir eu plus de crédit que les druides.

Lame IV : L'Empereur. Un vieillard sur un hexagone, tenant une baguette et un globe, coiffé d'un grand chapeau. Toujours la baguette, comme le Mage, comme la Papesse. Sans doute le Maître du Monde qu'il tient dans sa main gauche.

Lame V : le Pape. Un vieillard aux trois couronnes, assis sur un hexagone, tient une longue baguette surmontée d'une croix sans Christ, et bénit des trois doigts de la main droite. Il porte le Trirègne et un vaste manteau au-dessus d'une aube blanche serrée à la taille. Une fois encore la baguette, sous sa forme la plus longue avec la croix grecque et pattée à son som-

met, comme la Papesse. Il ne s'agit évidemment pas du Pape des Chrétiens. La similitude de sa baguette et de sa croix avec celles de la Papesse interdit d'y voir un symbole catholique. Il ne peut s'agir que du pouvoir spirituel suprême, masculin. Le Pape et la Papesse se partagent l'empire du monde de l'Esprit. Cette barbe et ces cheveux blancs, cette aube blanche font penser au blanc des Druides. Pline déjà parlait de la saie blanche, des taureaux blancs et des vêtements blancs du prêtre qui cueillait le gui.

Lame VI : L'Amoureux. Un couple se donne la main sous l'égide d'un enfant nu qui tient deux baguettes, les yeux fermés par un bandeau. C'est l'union des contraires, *conjunctio oppositorum*. Le pouvoir mâle et le pouvoir femelle se sont unis dans les mains du jeune éphèbe. Celui-ci ne peut être que l'Amour et cependant son aspect n'est pas très engageant. Il a comme des restes de sang séché sur le corps et ses cheveux blonds même en sont imprégnés.

Lame VII : Le Chariot. Ceci est la dénomination et l'ordre du Tarot de Marseille. Le Tarot de Viéville (1643) intervertit quelque peu les images. Il donne :

VII : la Justice au lieu du Chariot,

VIII : le Chariot, au lieu de la Justice,

IX : la Force, au lieu de l'Hermite,

X : la Roue de Fortune, comme chez les Visconti,

XI : l'Hermite, au lieu de la Force.

Le Chariot a permuté avec la Justice et la Force avec l'Hermite. Encore une fois, le Tarot des Visconti ne donne aucun ordre.

Il s'agit d'un chariot à deux chevaux blancs qui passe de la gauche vers la droite, conduit par une femme blonde, couronnée, qui tient un globe. On croirait bien l'Impératrice. Le cheval blanc, dans la tradition celtique, est, comme tous les animaux blancs, un personnage de l'Autre Monde. Quant à la reine conduisant un char de guerre on se demande bien de qui il est question. Sera-ce Boudicca l'invincible ?

Lame VIII : la Justice. Une femme assise tient une épée droite, sans fourreau, de la main droite, une balance de la main gauche. Au-dessus, chevauche de gauche à droite un chevalier qui brandit une épée nue, sur un cheval blanc. Un portique à trois dômes sépare les deux personnages. Le tombeau de François II à Nantes, élevé par Michel Colombe entre 1503 et 1507, comporte quatre statues des vertus : la Justice, la Force, la Tempérance et la Prudence. Les trois premières sont dans le Tarot : ce sont les lames VIII, XI et XIV. La quatrième n'y figure pas, à moins que ce ne soit la lame XVII, l'Etoile.

Lame IX : l'Hermite. Un vieillard avec un étonnant chapeau rond à deux étages, un long bâton dans la main gauche et un sablier dans la main droite. Le Tarot de Marseille en fait bien un Hermite (sic, avec un h), ce qui tendrait à le rapprocher du dieu Hermès. Le bâton le rapproche du Pape et de la Papesse porteurs également d'une longue baguette, à laquelle semble s'attacher le pouvoir spirituel.

Lame X : la Roue de Fortune. Cinq personnages, quatre sur la roue, trois hommes et une femme les yeux bandés qui serait la Fortune et un vieillard qui

tient la roue sur le dos. La roue, ou la croix cerclée, ce qui revient au même, est un symbole fondamentalement celtique. On la retrouve dans les nombreuses rouelles de bronze. Je m'en suis procuré une dizaine. Deux sont de vraies croix celtiques. Deux sont entourés de six excroissances qui forment comme des rayons extérieurs. Le reste est circulaire avec huit cabochons. La proportion ne signifie rien sur un si petit nombre. La roue était le symbole de Taranis, le dieu du Tonnerre, Jupiter celtique. Jusqu'à nos jours, les trois usages du solstice d'été se sont maintenus : c'était d'allumer des feux de joie, de processionner avec des torches autour des champs et de faire rouler une roue enflammée, symbole sans doute du soleil¹⁹⁶. Mais il y a plus que cela. La roue qui tourne est un signe de l'évolution du monde et de l'homme. La roue de fortune élève ce qui est abaissé et abaisse ce qui est élevé. Le Magnificat chrétien n'en était-il pas une expression ?

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles, ce qui est presque une proposition marxiste.

Le personnage qui se tient sous la roue est entièrement vêtu de blanc et il est pieds nus, à la manière de ces mages bretons qui se comportaient ainsi comme *beleg beteg an douar*, prêtre jusqu'à la terre.

Lame XI : la Force. La deuxième des vertus est représentée par un homme qui menace de sa massue un lion couché à ses pieds, comme subjugué. Il semble bien s'agir de l'épisode d'Hercule et du lion de Némée. Héraklès, armé de sa massue, triomphe de l'animal.

¹⁹⁶ Frazer, *Le Rameau d'or*, Paris, Paul Geuthner, 1924, p. 340.

On sait que ce monstre, fils d'Orthros et d'Echidna, la Serpente, était un extrême-occidental. Orthros lui-même, fils de Géryon, était représenté parfois comme un serpent. Cette mythologie « grecque » est donc très voisine de l'Océan.

Lame XII : le Pendu. Un homme, suspendu par le pied droit à la branche horizontale d'une potence, a l'autre pied qui tombe vers la cuisse gauche. Son pantalon est vert et sa casaque blanche. On pense à un renversement des valeurs, à un mouvement de conversion. Dans la roue du temps, il est minuit.

Lame XIII : Pas de désignation, mais c'est manifestement la mort, un squelette tenant de la main gauche un arc grand comme un homme. Nous sommes à l'époque où, sur les ossuaires et les églises de Bretagne, l'Ankou est représenté tenant une flèche. Plus tard seulement, comme sur le Tarot de Viéville (1643), il sera représenté avec la faux. La mort n'est pas la fin. Elle est, comme Lucain le faisait dire aux druides, « le milieu d'une longue vie ».

Lame XIV : la Tempérance. Une femme semble verser un liquide invisible d'un pot dans un autre, du plus haut à sa droite au plus bas à sa gauche. C'est la troisième des vertus. La tempérance est une modération, principalement des passions. On met de l'eau dans son vin.

Lame XV : un être hybride au corps d'homme mais aux jambes et aux pieds de bouc, des cornes sur la tête, des ailes pourpres au dos, tient de la main gauche une chandelle de résine tandis qu'il lève la main droite. Il est monté sur une pierre cubique à

laquelle sont fixés deux chèvre-pieds, l'un masculin, l'autre féminin avec de petites cornes dans les cheveux et un tissu vert jeté sur l'épaule et serré à la taille. Ces personnages évoquent, plutôt que le diable chrétien, les satyres et les silènes qui appartenaient à la suite de Dionysos et n'étaient pas exclus du mythe d'Apollon arcadien. Cependant, un souvenir de Satan se retrouve ici. Le monstre principal est en effet un Lucifer, puisqu'il porte la lumière. Les cornes cependant, dans une perspective celtique, font penser à Cernunnos ou à ce dieu incarné qui présidait aux rites de la Secte, aux XVII^e et XVIII^e siècles en Bretagne. La scène représentée ici ressemble d'assez près aux descriptions données par le Manuel du Confesseur du Père Maunoir.

« Le dieu, dit celui-ci, parlant de l'assemblée des idolâtres, était assis dans une chaire. Tous les autres luy faisoient la révérence ils luy baisoient les pieds. Il avait le visage noir et des pieds de bête. Son visage était plus bas que son dos. »

« ...celuy que le Pénitent dit avoir adoré à l'assemblée avoit des cornes parmi des Pannaches sur la tête et des pieds de bête... »

Si l'on excepte les panaches sur la tête et le visage plus bas que le dos, la ressemblance est très nette. On remarquera aussi qu'il est question dans le texte de Maunoir de demoiselles avec de vilains pieds et de vilains gentilshommes. Ce serait l'équivalent des deux personnes qui sont, dans la lame XV du Tarot, fixées à la pierre centrale.

Le culte de Cernunnos semble s'être transmis à

travers les siècles jusqu'au dessinateur du Tarot et jusqu'au Père Maunoir. Cernunnos était-il un équivalent de Dionysos ? Et les femmes qui fêtaient Dionysos dans une île de la Loire, à l'époque de Strabon, étaient-elles en fait des disciples de Dionysos ?

Lame XVI : La maison-Dieu : d'une tour à trois ouvertures, foudroyée par le soleil, tombe un couple. La divinité est évidemment Taranis et l'astre ressemble à ces roues de paille que les jeunes gens faisaient dévaler en feu des collines, comme le raconte Frazer¹⁹⁷. Thomas Kirchmeyer, au XVI^e siècle, n'écrivait-il pas sur le sujet des feux de la Saint-Jean :

*D'autres (jeunes gens) apportent une vieille roue de
rebut,
Qu'avec soin ils recouvrent d'étoffe et de paille ;
Puis l'ayant transportée à la cime de quelque mon-
tagne, ils l'enflamment,
Et quand la nuit s'est faite noire, ils la précipitent
avec violence,
Semblable au soleil qui tomberait du ciel,
Spectacle étrange, monstrueux, effrayant pour eux
tous !
Mais, de même, ils s'imaginent, sont précipités en
enfer tous leurs péchés ;
Et, désormais à l'abri du mal et du danger, ils
demeurent ici-bas¹⁹⁸ !*

¹⁹⁷ Frazer, *Le Rameau d'or*, Paris, Paul Geuthner, 1924, p. 97.

¹⁹⁸ *The Popish Kingdome or reign of Antichrist*, written in Latin verse by Thomas Naogeorgus and Englyshed by Barnabe Googe, 1570, edited by R.C. Hope (Londres 1880), p. 54, verso, cité in Frazer, *Le rameau d'or*, p. 97 et n. 1. Sur l'ouvrage

On ne manquera pas de voir une analogie entre la lame XVI du Tarot et le poème de Kirchmeyer.

Lame XVII : L'étoile : une femme tient une étoile à huit branches qu'elle élève de la main gauche. C'est ici la première des trois divinités ouraniennes. Il s'agit d'un symbole universel, archétypique, ainsi que les deux autres qui suivent. L'étoile à huit branches correspond aux divisions du temps et de l'espace, aux huit directions fondamentales du cercle. On retrouve à la fois la boussole et la montre, la structure kantienne du monde.

Lame XVIII : La lune : une femme tient de la main droite élevée le croissant de lune et la gauche abaissée un double serpent. C'est la deuxième divinité ouranienne. C'est également un archétype.

Lame XIX : Le soleil : un angelot volant tient un masque de feu, forme physique de la troisième divinité ouranienne.

Lame XX : Le jugement : l'éveil dans un sarcophage de deux jeunes filles et d'un vieillard, tandis que deux anges sonnent de la trompette et qu'un roi âgé, présidant, tient une épée nue.

Il s'agit là de l'éveil ou modification fondamentale de la perception et de la connaissance. Le sarcophage nous ramène à la tradition bretonne : c'est la barque de pierre qui permet de traverser la mer, comme le firent Mériadec de Noyal-Pontivy ou Sainte Avoye

lui-même, cf. p. 77, n. 1. Concernant les roues enflammées, cf. également Henri Gaidoz, Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la Roue, *Revue archéologique*, III^e série, IV (1884), p. 24 sq.

d'Auray. Ici, le bateau est échoué, de ce côté-ci de la forêt, c'est-à-dire du temple, l'océan est franchi, de la mort vers la vie.

Lame XXI : Le Monde : deux angelots tiennent à bout de bras, un cercle dans lequel on voit une forteresse sur une île, au-dessous de la voûte étoilée. Nous sommes en plein dans la tradition celtique et en présence de l'Autre Monde. C'est ici l'île d'Avalon qui est à l'intérieur du cercle, autrement dit en nous. La porte intérieure s'est ouverte et a dévoilé le lieu même où atteint la barque de pierre.

Lame 0 : le Mat ou le Fou : à moitié déshabillé, un gros bâton sur l'épaule droite et des plumes dans les cheveux, un homme. Son nom a donné lieu à bien des hypothèses. On a surtout voulu y voir il Matto, le Fou en italien.

Les quatre piliers du monde

Les 22 Arcanes Majeurs ou Triomphes, ont une escorte de 56 cartes, groupées en quatre troupes. Ce sont les deniers, les coupes, les bâtons et les épées.

Ces quatre éléments sont les quatre fondements du jeu, ce qu'on a appelé par ailleurs les quatre piliers du monde ou encore les quatre moteurs de l'existence. Leur sens en est clair et rappelle cette déclaration lapidaire : « Le cul et le fric mènent le Monde ». L'auteur de cette belle formule en avait évidemment oublié la moitié : « Le fric, la bouffe, le cul et le sang sont les quatre principes de l'évolution ».

Les Deniers évidemment correspondent à l'argent,

constituant essentiel du pouvoir. Les Coupes sont destinées à boire et à manger. Elles désignent l'ivresse et les plaisirs de la table. Le Bâton est à la fois le symbole du sexe masculin, de la verge triomphante et du pouvoir. C'est la puissance civile, le bidule du CRS, le penn baz. Mais c'est aussi l'outil du viol et de l'amour. Quant aux Épées, elles tuent, apportant avec elles, l'agressivité et la mort.

Chacun de ces quatre mondes comporte dix cartes marquées de un à dix et quatre personnages qui sont le Roi, la Dame, le Chevalier et le valet.

Le Roi est le prince, le premier, la force dominante dans le secteur qui lui est réservé. La Dame représente la puissance femelle. Le Chevalier est l'amant de la Dame qui est la femme du Roi. On a ainsi la tripléité des romans bretons Arthur, Guenièvre et Lancelot, ou bien Marc'h, Yseult et Tristan. On trouve là une dialectique hégélienne : le Roi est âgé et passe, la Dame est d'âge moyen et règne, le Chevalier est jeune et monte. Il monte la dame, mais aussi le pouvoir. Quant au Valet, il est le troisième homme, le Fils ou bien celui qui sert, le plus humble.

On remarquera très vite que cet Olympe n'a pas de dieu. On y rencontre le Monde ou *Lame XXI*, on y trouve aussi le Diable ou *Lame XV*, mais aucun semblant de divinité, même si le représentant de la divinité, le pape, la *Lame V*, s'y trouve. Le christianisme manque aussi presque entièrement. L'on en fait en présence d'un athéisme complet. Et pourtant, le spirituel est ambiant, l'Autre Monde manifeste, le sacré présent, ainsi qu'on peut le voir dans un monde panthéiste.

Certes le mot n'existait pas au XIII^e siècle. Comment peut-on donc appeler cette totalisation de l'Univers en un monisme absolu ? Ne sommes-nous pas en présence de la vieille formule de l'*en to pan*, l'Un-le-Tout ?

Chapitre LIX : Bibliographie du druidisme

À partir du XVI^e siècle, une bibliographie du druidisme devient possible. Le premier ouvrage qui est consacré aux druides semble bien être celui de Jean Le Fèvre. Auparavant, ils sont mentionnés à plusieurs reprises dans le Commentaire d'Annius de Viterbe. Les passages dont il s'agit sont repris par Noël Taillepied, dans son Histoire de l'Etat et de la République des Druides, en 1585.

Annius de Viterbe, Le Commentaire sur Bérose, 1498

Nous pouvons, d'après Taillepied, faire quelques citations d'Annius. Taillepied en effet a relevé tout ce qui, chez son prédécesseur, touchait à la Gaule et aux Gaulois. Malheureusement, la part des Druides est excessivement mince et l'auteur n'est nullement au courant d'une persistance de la tradition druidique.

Selon Frère Jean Annus de Viterbe, le quatrième roi de Gaule, un certain Dryès ou Druys, aurait pris son nom des « Philosophes gouverneurs du pays ». Taillepied y voit les eubages « lesquels par subtils moyens

devenoient des choses passées, présentes et advenir» et il renvoie à Ammien Marcellin chapitre XV.

Les autres mentions ne concernent guère les druides à proprement parler, mais la Gaule, les villes de Lyon, de Narbonne, les Pyrénées. Un mot cependant des Vacies, prêtres gaulois, en se référant à « Patrice Vénitien, qui dit en sa République que nemora incolebant, ils faisoient leurs demeures dedans les bois et forests. »

Il est encore parlé des dieux gaulois Eleus et Teutanes qu'apaisaient les sacrifices ; « Annius de Viterbe dit que cela s'entend des hommes estrangers et vagabonds, qui se logeoient en leurs maisons ».

Noël Taillepied, Histoire de l'Etat et de la République des Druides.

L'ouvrage de Taillepied inaugure une longue série d'écrits qui n'apportent rien de nouveau à la tradition celtique. Il se contente, comme le feront tous ses successeurs de rapporter ce que les Anciens ont dit sur le druidisme. Manifestement, ces historiens ignorent complètement le devenir de la tradition des druides. Ils ne savent pas reconnaître dans les mages de leur temps, les héritiers des grands magiciens de l'Antiquité. Ils sont les principaux responsables de la croyance en la fin du druidisme.

On verra bientôt au contraire comment Trithème, Agrippa et Paracelse se situent dans la maintenance et la réalité vivante d'une lignée qui remonte au-delà d'Hildegarde de Bingen, de Jean Scot Erigène et de Pélagé, et qui se continuera jusqu'à nos jours. À côté

de cette transmission, celle des conteurs et des poètes, des bardes en un mot, qui vit en Bretagne armoricaine avec les wates locaux dont on rencontrera la manifestation en plein XX^e siècle.

Noël Taillepied, comme Annius de Viterbe, est un lettré. Il n'est pas un praticien.

Bibliographie du XV^e au XVIII^e siècles

Voici la suite de la bibliographie telle que nous avons pu la rassembler.

Annius de Viterbe, *Le Commentaire*, 1498. Cet Annius s'appelait de son vrai nom Giovanni Nanni (1432-1502).

White de Basingtoke (John), 1510.

Le Fèvre, Jean, *Les Fleurs et Antiquitéz des Gaules où il est traité des anciens philosophes gaulois appelez Druides*, Paris, 1532.

Taillepied, Noël, *Histoire de l'Etat et de la République des Druides*, Paris, J. Parant, 1585, in-12°.

Meinhard, François, *Le gui des druides comme symbole de jurisprudence*, 1615.

Guenebaultt, *Le réveil de l'antique tombeau de Chynonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques, Dijonnois, avec la diversité des cérémonies conservées aux sépultures anciennes*, Dijon, 1621.

Danicorum monumentorum Libri Sex of Ole Worm, Copenhague, 1643.

Schedius, Elias, *De Dis Germanis, Ancienne religion des Germains, Gaulois, Bretons et Vandales*, Amsterdam, 1648.

Pufendorf, Esaias, de Chemnitz, *Dissertatio de Druidibus*, 1650.

Danica Literatura antiquissima, Copenhague, 1651.

Jones, Inigo : travaux 1655.

Webb : travaux 1655.

Charleton : travaux 1663.

Jacob, Henry, *De origine Druidum*, dans le *Delphi Phoenicizantes* de Dickenson, 1664.

Sammes, Aylet, *Britannia antiqua illustrata*, 1676.

Plot, Robert, *Natural History of Oxfordshire*, 1677.

Aubrey, *Monumenta Britannica* (manuscrits).

Smith, Thomas, *Syntagma de Druidum moribus ac institutis*.

Wallace, James, *An account of the Islands of Orkney*, 1693.

Gobson : travaux 1695.

Sacheverell, William, *Account of the Island of Mona*, avec des ajouts : *Mona Insula de César et Tacite*, et un essai : Brown, Thomas, *An account of the ancient Druids*, 1702.

Martin, Martin, *Description of the Western Islands of Scotland*, 1703.

Pezron, Paul, *Antiquité de la nation des Celtes*, Paris, J. Boudot, 1703.

Martin, dom Jacques, *Religion des Gaulois*, t. I de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres, Paris, Saugrain fils, 1727, deux volumes.

Bibliothèque germanique, t. XXVIII et XXXVII.

Pelloutier, Simon, *Histoire des Celtes*, La Haye, 1740,

un volume in-12 et 1941, deux volumes in-12. Il ne parle malheureusement pas de la religion qui aurait dû former le sujet du livre III, non paru.

Martin, dom Jacques, *Eclaircissements Historiques sur les origines celtiques et gauloises*, Paris, Durand, 1744.

Frickius, Jean, *Commentatio de Druidis*, 1744.

Longueval, le Père, *Discours sur la religion et les mœurs des anciens Gaulois*, en tête du premier volume de l'Histoire de l'Église gallicane.

Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-lettres, t. XVIII, XIX et XXIV. Dans les tomes XX et XXIV, on trouve notamment un travail de M. Duclos, un autre de l'abbé Fénel et un troisième de M. Fréret.

Chapitre LX : Trithème (1452-1516)

Johannes Tritemius, de son vrai nom Johannes Heidenberg, était né le 1^{er} février 1462 à Tritenheim, d'où il prit son pseudonyme. Il étudia à Heidelberg de 1480 à 1482, puis il entra au monastère de Spandheim. Une cabale l'en fit partir pour le couvent St Jacques de Würzbourg en 1509. Il y mourut le 15 décembre 1516.

C'est en 1480 qu'il était entré à l'Université de Heidelberg. Il aurait fondé cette année-là avec quelques autres étudiants une société initiatique, la « Sodalitas celtica » ou Confrérie celtique. Nous ignorons tout de cette curieuse association dont le nom nous est connu

par Alexandrian qui la mentionne dans son *Histoire de la philosophie occulte*, sans aucune référence¹⁹⁹. L'importance de l'œuvre latine de Trithème, qui comprend cinquante-quatre ouvrages, ne permet pas d'y rechercher sans autre indication le cheminement celtique de son auteur.

L'intérêt de cette fondation est tout de même considérable, car, si le fait était avéré, il nous montrerait l'orientation philosophique de Trithème et la relation qu'il entretiendrait avec le druidisme. Il tenait sa science d'une autorité dont il ne nous livre pas le nom. Peut-être s'agissait-il de Libanius Gallus, disciple de l'ermite Pelagius, alias Fernand de Cordoue. Ce Libanius avait légué ses manuscrits à Trithème.

Arrêtons-nous un instant sur ces noms. Libanius Gallus, c'est proprement « l'homme de l'encens gaulois ». C'est évidemment un pseudonyme dont le sens de ce fait n'est pas sans importance. « L'homme de l'encens » évoque une autorité spirituelle. Que celle-ci fut gauloise n'est pas à négliger : qu'est-ce qu'un prêtre gaulois sinon un druide ?

Quant à Pelagius, son prédécesseur, il porte le nom d'un illustre hérétique, d'origine bretonne, qui semble avoir voulu détruire les fondements du christianisme au VI^e siècle de notre ère. C'est en outre le même nom que le celtique Morien, Morigenes, qui fut le maître en Alchimie du roi Khalid.

Au début du « *Traité des intelligences célestes qui régissent le monde après Dieu* », Trithème évoque

¹⁹⁹ Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*, Paris, Seghers, 1983, p. 124.

l'opinion de « celui qui nous a transmis la science des Mages ». C'est là établir le fait d'une tradition, autrement dit d'une chaîne d'hommes, qui, au cours des siècles, se communiquent la science suprême. Il n'y aurait rien d'étonnant bien sûr à ce que l'un des chaînons ait été le Gaulois et un autre, Pélage.

Ce personnage hors du commun pratiquait l'alchimie, l'astrologie et la Kabbale. Si l'alchimie et l'astrologie appartiennent bien à une transmission qu'on peut faire remonter aux druides, en revanche la Kabbale est héritée du monde hébraïque et assez récemment, au temps de Nicolas Flamel peut-être.

On ne manquera pas cependant de remarquer que le symbole central de la Kabbale est l'arbre, que cette science divise l'homme en trois, et qu'elle enseigne la transmigration des âmes. On a rattaché d'ailleurs la Kabbale à la tradition de la Gnose plutôt qu'à l'histoire hébraïque.

« On racontait, écrit le docteur Allendy au sujet de Trithème, qu'il savait lire la pensée d'autrui à distance et influencer les autres, pratiquant toutes sortes de sortilèges diaboliques²⁰⁰... » Il reprenait là le propos d'Agrippa de Nettesheim qui avait noté dans sa Philosophie occulte : « Et ainsi un homme peut naturellement et sans aucune superstition, sans le secours d'aucun autre esprit, communiquer sa pensée à un autre, quelque'éloignés qu'ils soient, en moins de vingt-quatre heures, quoiqu'on ne puisse précisément fixer le temps ; c'est chose que j'ai vu faire et

²⁰⁰ Dr René Allendy, *Paracelse*, Paris, Gallimard, 1937., p. 26.

que j'ai faite moi-même ; c'est aussi ce qu'a fait autrefois l'abbé Tritème ». ²⁰¹

La conception fondamentale du monde chez Agrippa, chez Paracelse et chez Trithème étaient certainement voisine. Le Dr Allendy est extrêmement net dans ses affirmations à cet égard, « que le monde est un dans son essence... sans qu'il y ait de jugement soudain, ni de damnation éternelle ». Il s'agissait en somme d'« une conception panthéiste du monde, qui écartait l'angoisse de l'enfer, qui promettait, moyennant les réincarnations, le salut final à tous ». ²⁰² Il ajoute, parlant de Paracelse : « Trithème lui avait fait entrevoir la grande âme du monde, Pan, le grand inconscient collectif et lui avait parlé des esprits de la nature : Paracelse, dans son œuvre ultérieure, ne devait oublier ni Pan, ni les Nymphes ». ²⁰³

Le monisme est affirmé, qui est de tradition parmi les philosophes de la nature et que nous retrouverons désormais à travers les manifestations du druidisme jusqu'à Kaledvoulc'h et jusqu'à nos jours.

Chapitre LXI : Le livre d'heures d'Anne de Bretagne

Le livre d'heures d'Anne de Bretagne est un gros manuscrit qui renferme, outre le texte, un bel ensemble d'illustrations, parmi lesquelles les douze

²⁰¹ Henri Cornelius Agrippa, *Philosophie occulte*, tome I, 6.

²⁰² Dr René Allendy, *Paracelse*, Paris, Gallimard, 1937., p. 28.

²⁰³ Dr René Allendy, *Paracelse*, Paris, Gallimard, 1937., p. 34.

signes du zodiaque, 46 images pieuses et 329 sortes de plantes. Ces représentations en couleurs, très soignées, font curieusement de ce livre de prières un herbier complet, composé d'herbes uniquement poussées sur le sol breton.

En tête sont reproduits les signes du zodiaque rythmant l'année, depuis les Poissons jusqu'au Capricorne. Puis apparaissent les quatre évangélistes : St Jean et son aigle, St Luc et le taureau, St Matthieu et l'ange, St Marc et son lion. Viennent enfin : l'Annonciation, la Vierge et Elisabeth, la Crucifixion, la Pentecôte, la Nativité, l'Annonce faite aux bergers, l'Adoration des Mages, Jésus au Temple, la Fuite en Egypte, le roi David (?), Lazare, Job (?), la Trinité, la Sainte Famille.

Vingt-huit thèmes divers continuent les séries précédentes. Ce sont : un Ange à la Croix, un Ange à l'épée, un Ange au sceptre, St Pierre et St Paul, St Christophe (?), les alchimistes, St Sébastien, les crucifiés (?), les dominicains assassinés, le Pape, St Nicolas, St Pol de Léon (?), un Saint au cheval agenouillé, St Martin, St Hubert et le cerf, un moine barbu, une sainte à genoux, Ste Anne faisant lire la Vierge, Ste Ursule, Marie Madeleine, sainte reine à la roue, Sainte au dragon, le triomphe du Christ, un saint Vase qui pourrait bien être le Graal, la Sainte Famille pour la deuxième fois, la Vierge à l'Enfant, la Sainte Famille pour la troisième fois, le baiser de Judas.

L'herbier est bien évidemment l'essentiel de l'œuvre, ce qui n'est tout de même pas banal pour un livre d'heures. Trois cent vingt-neuf plantes sont

reproduites avec l'indication d'un nom latin et d'un nom français : c'est une œuvre scientifique. Chaque plante est représentée avec beaucoup de précision. Un ou deux insectes, d'une exactitude absolue, montent sur la tige ou décorent les feuilles.

Il est intéressant de constater, sous l'égide d'Anne de Bretagne, la perpétuation d'un véritable Codex avant la lettre. Dans l'Ouest européen, nous avons déjà noté, en matière d'ouvrages de « philosophie de la nature », l'œuvre de Marcellus de Bordeaux au IV^e siècle, puis le Traité de médecine breton du VIII^e siècle, figurant sur le manuscrit de Leyde Cod. Voss. Lat. F 96 A, le Lapidaire de Marbode au XI^e siècle, et voici maintenant un très important ouvrage de botanique et, partant, de thérapeutique, offert à la très savante Anne de Bretagne, experte en alchimie et en médecine.

Anne était-elle elle-même un druide ? À vrai dire, elle possédait le Livre, elle avait les connaissances des Wates, et elle possédait manifestement la science qui en découle. Elle est très proche d'Agrippa de Nettesheim, un peu plus jeune qu'elle, et dans la même ligne que lui et son maître Trithème.

Elle était duchesse de Bretagne, elle devint reine de France. Elle appartenait à l'une des plus hautes lignées d'Europe. Et en plus, elle savait. Après elle, pour la Bretagne, ce sera l'humiliation, l'appauvrissement. Ceux qui savent seront des mendiants et des coureurs de route. Peut-être est-elle la dernière des savants à avoir occupé un rang social éminent.

Voici donc les plantes d'Anne de Bretagne, telles qu'elles apparaissent dans son herbier :

Calendrier

p. 10 Als agrifolium Vingnetier

p. 12 Clavelarie Becq de grue

Erodium cicutarium (L.) L'Her.

p. 14 Cephagrossium Groussetestes

p. 16 Specie cardo Giroffle.

Espèce de chardon

p. 18 Spe tripholium Goulpeintbm

Trifolium rubens L.

p. 20 Cicle Grenez de bletes.

p. 22 Pulegium Potioust.

Mentha pulegium L., Herbe de St Laurent, pouliot.

p. 24 Andiva Andive.

p. 26 Blad ? turquie Blé de Turquie.

p. 28 Camamilla Camamille.

Probablement *Chamomilla recutita* (L.) Rauschert
(camomille allemande).

p. 30 Specie pilei Persars.

p. 32 Muleta Memdre.

Évangile selon St Jean

p. 35 *Consolida media* Paqueretez d'eau / *Species tunici* Œuillet.

Dianthus caryophyllus L.

p. 36 Spes prma veri Cymballes.

p. 37 Boriago Bourachez.

Borrago officinalis L.

Évangile selon Saint Luc

p. 41 *Consolida maior* Grantconsode / *Fruixibasia*
Framboyses.

Il ne peut s'agir de *Symphitum officinalis* L. ou Grande Consoude. C'est *Leucanthemum vulgare* Lam. Par ailleurs, *Rubus idæus* L. est le framboisier.

p. 42 Batizora Botecornille.

Il pourrait s'agir de *Centaurea cyanus* L. ou Bleuet des champs, Barbeau (Casse-lunettes).

Évangile selon St Mathieu

p. 45 *Papaver rubeum* Pavot rouge / *Spes primulaverum* Prme veize

Papaver argemone L.

p. 46 *Cimbalaria* / Clochettes.

Il ne peut s'agir de ce que nous appelons Cymbalaire (*Cimbalaria muralis*). Il s'agit de *Scilla non-scripta* (L). Hoffmanns et Links ou Jacinthe des bois.

p. 47 *Spes lavandule* Aspic.

Lavandula spica L. (Lavande en épi ou aspic)

Évangile selon St Marc

p. 51 *Acorus Fleuer negee* / Ölais dean.

Iris pseudacorus L., Flambe d'eau.

p. 52 Yris Flambe

Iris germanica L., Flambe d'Allemagne.

Ave gratia plena

p. 55 *Lilum* Lys blanc / *Rosa rubra* Roses rouges / Lys blanc

p. 56 *Camepiteos Nemeobliezmie* (Ne m'oubliez pas)

Veronica chamædrys L. (Fausse germandrée)

p. 57 *Angelica Ancollies*.

Aquilegia vulgaris L. (Ancolie)

p. 58 *Spes urtica mortua* Hinc medime.

Stachys palustris L. (Ortie morte)

p. 59 *Nigella* Passe Rose.

p. 60 *Amicalis subuetio* Souiene W? de moy.

Myosotis scorpioides L.

p. 61 *FlorumPomy*. Pommier.

P. 62 *Provinca Prevanche*.

Vinca minor L. (Petite pervenche)

p. 63 *Cicorea Siccoree*

Cichorium intybus L.

p. 64 *Mella Responces*.

p. 65 *Crosetalialis Frac muguet*.

p. 66 *Jacea nigra Flamettes*.

p. 67 *Calandula Goussicle*.

Calendula arvensis L. (Souci des champs)

p. 68 *Passivelociu Nisseveloux*.

p. 69 *Corulus Norilles fraîches*.

Corylus avellana (Noisetier).

p. 70 *Pes corvi Picot*.

Potentilla tabernæmontani Ascherson

p. 71 *Zelotipie Jalousie*.

p. 72 *Spes trifolii Muguet depz*.

Benedicta tu imulieribus

p. 75 *Species rosarum* Roses de la marque dancousne.

p. 76 *Spes tass ? barbat ? Pasee Jaulne*.

p. 77 *Nigena Nyelle*.

Agrostema githago L. (Nielle des blés)

p. 78 *Calidonia Esclaire*.

Chelidonium majus L. (Grande Eclaire)

p. 79 *Spes behen albi Janettes*.

p. 80 *Alba spina Aubepim*.

Cratægus oxyacantha

p. 81 *Faba Feuves*.

p. 82 *Spes behen albi Peterolle*.

p. 83 *Spes prmia veri Coquu*.

Primavera elatior (L.) L. (Coucou)

- p. 84 Spes amarice Fubitz.
p. 85 Angelica Ancolies doubles.
p. 86 Flores perscisci Peschev.
p. 87 Consolida Paqretes Jaulnes.
p. 88 Spes tunici Violete atrachetz.
p. 89 Herba Roberti Bec de sigogne.
Geranium robertianum L.
p. 90 Cosolida minor Margarites.
p. 91 Amrostrium Bec doyseau.
p. 92 Edera terrestris Que dieu march
p. 93 Spes ciceris Besseveau.
p. 94 Floru prunoru Prunier.
Et inclinato capite
p. 97 Cicer album Poys en gousse et en fleur / Cicer album
p. 98 Spes negella Coquelourdes.
Replti sunt omnes
p. 101 Trifolium maculatum Treiffles / Treiffles.
p. 102 Catula Oripaume.
Puer natus est nobis
p. 105 Papaver album Pavot / Species malve Roses
doustoc mev.
p. 106 Bista regia Violettee
p. 107 Jacea nigra Hanon.
p. 108 Corrigiola Goudestz
p. 109 Faigula Freree
p. 110 Benesta Genestz.
p. 111 Species tunici. Guiroflee.
p. 112 Spes batizora Aubefin.
p. 113 Spes amarusta Garrarine.
p. 114 Spes behen Colettes.
p.115 Gansucus Mariolene grenee.

Anuncio vobis gaudium

p. 119 Spes scolairi solaltrum mamale De la cocqueree.

p. 120 Mille foramina Milles pertuys.

p. 121 Viola Violette de mars.

p. 122 Athanasia Gela tenaisie.

p. 123 Ysopus Ysope.

p. 124 Angelica alba Ancolis blachee.

p. 125 Menuta peseta Pansees.

p. 126 Saponoria Janetee.

p. 127 Centaurea maior Menu lys.

p. 128 Tunici albi Viollecte blache.

Et apertis thesauris

p. 131 Poma paradisi Pommes de paradis.

p. 132 Satyrion Cornuettes.

p. 133 Aurum Valet Horvalle.

p. 134 Species tunici Huilletz blanc.

p. 135 Catoleri lache futaine.

p. 136 Pasemaca domestica Pistonnades.

p. 137 Consolida media Petite consad

p. 138 Sinapis Moustarde.

p. 139 Spes buglossa Lague de beuf.

p. 140 Spes trifolium Tiruffle menu.

Nunc dimittis servum tuum

p. 143 Malva Mauves 2 / Mauves 1

p. 144 Minuta Menuettes

p. 145 Scabiosa Scabieuse

Scabiosa canescens Waldst. & Kit.

p.146 Cimbaleria Armoyselles

Digitalis purpurea L.

p. 147 Linaria Reveille matin.

Linaria vulgaris Müller

p.148 Tereifolium Cœur feulle.

- p. 149 Limuis Oubai.
- P. 150 Ozimum Baselic.
- p. 151 Felix Fougere
- p. 152 Virga pastoris Chardonetz.
Surge accipe puerum
- p. 155 Species cardo Chardons / Chardons
- p. 156 Spes heya Violette guiroflee.
- p. 157 Caprifolium Chevrefueil.
Lonicera japonica Thunb.
- p. 158 Cosolida minor Paqueretes.
- p. 159 Spcies orobi Jarneau.
- p. 160 Betonica Bertonique.
- p. 161 Gersa serpentaria Serpentine
- p. 162 Bassameta Basine.
- p. 163 Cucurbita Quegourdes.
- p. 164 Gallicu minus Calabistry.
- p. 165 Spes heva Guiroflee Jausne.
- p. 166 Spes camamille Meremartyr.
Tanacetum parthenium (L.) Schulyz Bip.
- p. 167 Spes urtica alba Ginc blanc.
- p. 168 Bardana Gloustrons.
Arctium lappa L.
- p. 169 Boragmu silvestre Apoustumee.
- p. 170 Pulegiu regale Rigolet.
- p. 171 Cerisium Cerices / Cerices.
- p. 172 Spes cardo Chardos jausnes.
- p. 173 Gabacus Jasmin.
- p. 174 Specie cardo Chardons vas.
- p. 175 Barba iovis Jobarde.
- p. 176 Glandus De chesne.
- p. 177 Canabs Chavre fumelle.
- p. 178 Cetaurea minor Violectes men?

- p. 179 Albafeni Aubefin en aviv.
p. 180 Buglossa Bugleuse.
p. 181 Butonica Butoysne.
p. 182 Canabs macul? Chavre male.
Tibi soli peccati
p. 185 Avalena silvestris Nourilles de boys.
Noisetier des bois
p. 186 Rutarum Rue
Ruta angustifolia Pers.
p. 187 Agrimonia Aigremoyne.
Agrimonia eupatoria L.
p. 188 Catapucia Epurge.
Euphorbia lathyrus L. (Epurge)
p. 189 Ordeum Orge.
Hordeum murinum
p. 190 Siligo Saigle.
Secale cereale
p. 191 Triticum Forment.
Triticum aestivum
p. 192 Avena Avoyne.
Avena fatua
p. 193 Milium Mil.
p. 194 Apium Hache.
p. 195 Dentes leonis Dens de lion.
p. 196 Species heya Violete carmoisie.
p. 197 Eruca Querso alenois.
p. 198 Papaver rubeum Ponceau.
Papaver rhoeas L.
p. 199 Salva menuta Sauge menue.
Salvia pratensis L.
p. 200 Specie batizora Boutecornille.
p. 201 Mercurialis Ramberge.

- p. 202 Origanum Mariolaine sau/ge.
Origanum vulgare L. (Marjolaine sauvage)
- p. 203 Fatolery Blache pfam.
- p. 204 Absinthium Aluysne.
- p. 205 Cosolida minor Cotee fumelle.
- p. 206 Spina alba Cenelles
- p. 207 Specie spina Chaussés napes.
- p. 208 Florigeria Feulalagiee.
- p. 209 Bruneta Brunetee.
- p. 210 Eurus Saffran.
Crocus albiflorus
- p. 211 Species geneste Genetevolle.
- p. 212 Spergula Gavencelle.
- p. 213 Species cosolida Confée male.
- p. 214 Portulaca Popier.
- p. 215 Galiosilata Galiot.
- p. 216 Burgena Garest.
- p. 217 Alkecangi Carainges.
Physalis alkekengi L.
- p. 218 Moussata Lamossue.
- p. 219 Papyrus Gueaulx.
- p. 220 Prmelorum Espine noyze.
- p. 221 Lunaria minor Remanbrace.
- p. 222 Yringi Picquerolle.
Lazare veni foras
- p. 225 Pruna Preunes damars
Prunus
- p. 226 Amartini Aymart.
- p. 227 Bdegaris arbor Roses sauvag.
- p. 228 Mentastrum Mental.
Mentha aquatica L.
- p. 229 Species sordi Ailletz.

- p. 230 Satyrion Panserolle.
p. 231 Viola alba Violette d'Inde.
p. 232 Tartaria Tartarie.
p. 233 Nespulum Mefle.
Mespilus germanica
p. 234 Raffan? domestic? Riffort.
p. 235 Species lilii Lys oust.
p. 236 Species satyrion Grivolee.
p. 237 Pes columbini Pie de pigeon.
p. 238 Peonia Herbe St iehan.
Dominus dedit Dominus abstulit
p. 241 Mala grenata Guernades / Guernadee
p. 242 Camiispitheos Fle/u de mario.
p. 243 Seifolii Peorillee.
p. 244 Vist? Quercinus Guis de chesne.
Viscum album L.
p. 245 Malastea Mil rouge.
p. 246 Species bruneta Rse bamete.
p. 247 Bdegar Anglantier.
Rosa canina (Eglantier)
p. 248 Visc? Agrifolium Du houst.
Ilex aquifolium (Houx)
p. 249 Castanearum Chastaignes.
Castanea sativa
p. 250 Bratex munita Bruere menuuee.
p. 251 Spes satirionis Pivonnee.
p. 252 Spes cardo. Chardo vergez.
p. 253 Species cardo. Amuiceau.
p. 254 Matricaria Barbane.
p. 255 Florenceola Fleurencelle.
p. 256 Terebintus Boullatz.
p. 257 Liliu silvestrum Lis bastard.

- p. 258 Jonc? Marinus Jomarin.
- p. 259 Papyrus Martray.
Typha angustifolia L.
- p. 260 Ysopi aguescie Ysopart.
- p. 261 Ats quiq. Digiti m/e Chesnarde.
- p. 262 Blancheola Blanchete.
- p. 263 Juniperus Gemesuve.
- p. 264 Titimali maior. Titimali grnd.
Euphorbia
- p. 265 Plantago Plantain.
Plantago major L.
- p. 266 Scariola Scaniole.
- p. 267 Mentastrum Menthe.
Mentha suaveolens Ehrh.
- p. 268 Cruciata Civisee.
- p. 269 Species buglosse Lague de biche
- p. 270 Testiculos sacerdoti Mire soleil.
- p. 271 Matricarie Mentillon.
- p. 272 Rostrum porci? Letrons.
- p. 273 Panicum Millart.
- p. 274 Aristologia loga Reguelisse sauvag.
- p. 275 Bursa pastor Burse pasteur.
- p. 276 Mora celsi Meures.
- p. 277 Palma Jeune palme.
- p. 278 Cartamus Saffra bastard.
- p. 279 Pata lupina Bassinetz.
- p. 280 Atriples Lavolle.
- p. 281 Purpurea Pourpree.
- p. 282 Lactucea Jaulnete.
- p. 283 Urtica mortua Agripal.
- p. 284 Aliu domesticu Aulx.
- p. 285 Morsus galine Moron blanc.

- p. 286 Als biphariu Bruyere.
p. 287 Cepe Oignons.
p. 288 Spes balsamite Rigueloux.
p. 289 Papetaria Aparitoyze.
p. 290 Spes metastru Figault.
p. 291 Lolium Vuivre.
Lolium perenne
p. 292 Stalogie Eschallotes.
p. 293 Scolopandria Colependre.
p. 294 Panseolum Penserol.
p. 295 Millefoliu Millez feuilles.
p. 296 Marsilium Pate de Lyon.
p. 297 Species sene Baguenaudes.
p. 298 Cauda lupi Coudelou.
p. 299 Ros marinus Romarin.
Rosmarinus officinalis L.
p. 300 Lupini Poys platz.
Lupinus angustifolius L.
p. 301 Crassula minor Testesoux.
p. 302 Mellilotum Mito de saule.
p. 303 Resta bovis Artebeuf.
p. 304 Melissea Melice.
Melissa officinalis L.
p. 305 Spes calandula Frache souscicle.
Calendula arvensis L. (Souci)
p. 306 Flores piperi Poyvrier.
p. 307 Lactica Lestus.
p. 308 Siccamou. Sicamoux.
p. 309 Fumus terre Fumeterre.
Fumaria officinalis L.
p. 310 Gauda Gaude.
Ego sum alpha et o

- p. 313 Uva nigra Raisins noirs.
p. 315 Menuta Grands esclere.
p. 316 Grossa pesate Grosse pensees.
p. 317 Muguetu palustre Marest.
(La sainte famille)
p. 321 Citrinum Franc coings.
p. 322 Spes melliloti.
p. 333 Collaquitida Quegourdes de turquie.
p. 324 Flos filicis Chatons.
p. 325 Tavellee.
(Saints anges)
p. 329 Rhamnis Grouselliers.
(Le bon ange)
p. 333 Fagus Foysnez.
Fagus sylvatica
(St Gabriel)
p. 337 Citrangulus.
(Apôtres)
p. 351 Grisolomim.
(Martyrs)
p. 345 Pirus Poyrier de finor.
Pyrus communis
(St Cosme et St Damien)
p. 349 Florum mespule Nefflier.
Fleurs de néflier Mespilus Germanica.
(St Sebastien)
p. 353 Lilium rubeum Lys rouge.
p. 354 Morsus galine Moro rouge
(Dix mille martyrs)
p. 357 Gorbe Cormier.
(St Pierre le Martyr)
p. 361 (Abricots ?)

(Tous les confesseurs)

p. 365 Pommas Pommes de Roueau.

Malus communis

(St Nicholas)

p.369 Luppulus Hobelon

Humulus lupulus L.

(St Lyphart)

p. 373 Species lupîn? De la vesse.

(St Anthoine de Padoue)

p. 377 Pommas pin. Pommes de pin.

(St Martin)

p. 381 Catollaria arbor Oupullan.

(St Hubert)

p. 385 Species piser Nantilles.

(St Anthoine)

p. 389 Fabevole Fanevolles.

(Vierges)

p. 393 Citisus Viorne.

(Ste Anne)

p. 397 Piperi roondi Poyvre.

(Ste Ursule)

p. 401 Napus silvestris Naneaulx sauvages.

(Ste Madeleine)

p. 405 Species caprifoli Comoult.

(Ste Catherine)

p. 409 Encumer Concombres.

(Ste Marguerite)

p. 413 Arbustum rubri Ronsces.

(Ste Hélène)

p. 417 Itacea Des fuelles.

(Tous les saints)

p. 420 Nastunei aquatici Du querson.

(Ste Couronne de NS)

p. 425 Nucariis D.

p. 426 Acetoza Vinnete.

p. 427 Saturagia Sarriete.

p. 428 Primulaveris Varus.

p. 429 Bealna Leaune.

(Mère de Dieu)

p. 433 Cardumoen Du senescon.

p. 434 Blecta Blectes.

p. 435 Eruca Roquete.

p. 436 Triphlorale La tribble.

(Ste Marie mère de Dieu)

p. 439 Geecs De la poyvrade.

p. 440 Ocaspula

p. 441 Brutey Menue bruere.

p. 442 Amarusca Amaroustes.

p. 443 Faba subersa Orpin.

p. 444 Boyci Bouys.

(Ste famille)

p. 447 Brusci Ousvellon.

p. 448 Os mundum Fogere bastarde.

Osmunda regalis L.

p. 449 Cornus Cornilles.

p. 450 Coriandrium Coriande.

p. 451 Lancerlata Herbe au char/cy.

p. 452 Barbarea Barbelee.

p. 453 Species blete Gyon.

(Baiser de Judas)

p. 457 Emilla campana Neole.

p. 458 Alixandrie Alixandre.

p. 459 Arbustum Arbucil.

p. 460 Pimpenella Pinpenelle.

- p. 461 Fenum vulgat. Tremblant.
- p. 462 Gallina Grace gelline.
- p. 463 Bismalve Guymainies.
- p. 464 Melliloti Melinot.
- p. 465 Morella Morelle.
- p. 466 Porrum Pourveaulx.
- p. 467 Barsamita Balsamite.
- p. 468 Centum grana Escarlete.
- p. 469 Molanie Molaine.
- p. 470 Pelmoneria Tavellee.
- p. 471 Species glilis Boustonnee.
- p. 472 Verrolium Bratereau.
- p. 473 Politrici Politrice.
- p. 474 Bouqueta Bouquetee.
- p. 475 Barsin ? Barsines.

Chapitre LXII : Henri Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1555)

Heinrich Cornelius Agrippa était né en 1486 à Cologne. Il s'appelait de son vrai nom Henri Cornélis. C'est parce qu'il était né à Cologne, en latin Colonia Agrippina, qu'il avait pris le pseudonyme d'Agrippa.

Son ouvrage, le *De Philosophia occulta libri tres*, fut publié en trois volumes à Cologne en 1533, avant de l'être à La Haye, chez R. Ch. Alberts en 1727.

Dans son ouvrage sur *Les origines de la franc-maçonnerie*, Paul Naudon s'est intéressé à Corneille

Agrippa et a mentionné la très curieuse association qu'il aurait formée :

« Une autre société importante dont l'action sur la maçonnerie, du moins indirectement, est probable, est la Communauté des Mages. Elle fut fondée en 1510 par Henri-Corneille Agrippa, lorsqu'il arriva à Londres, sur le modèle de celle qu'il avait déjà créée en France. La Communauté des Mages était une société secrète groupant les maîtres de l'alchimie et de la magie. Les membres usaient de signes particuliers de reconnaissance, de « mots de passe ». Ils fondèrent alors, dans divers autres Etats de l'Europe, des associations correspondantes, dénommées Chapelles, pour l'étude des « sciences interdites ». Si nous en croyons un manuscrit de Michel Maïer (1568-1622), conservé à la Bibliothèque de Leipzig, ce serait cette Communauté des Mages qui aurait donné naissance, en Allemagne, vers 1570, aux Frères de la Rose-croix d'Or, antérieurs par conséquent à la Fama Fraternitatis de Valentin Andréa. »

Il résulte de ce texte, issu, semble-t-il, du manuscrit de Maïer qu'Agrippa avait fondé en France, en tout premier lieu, une Communauté de Mages, qui en avait ensuite créé une seconde en Angleterre, qu'il avait développé enfin dans toute l'Europe des associations analogues nommées Chapelles.

Si l'on en croit les affirmations d'Agrippa, cette Communauté ne pouvait être une véritable fondation, mais seulement le renouvellement de la tradition remontant à plusieurs siècles en arrière. La

Rose-Croix d'Or se serait ainsi rattachée à une très ancienne association secrète.

Le Convent anglais connut une évolution suffisante pour atteindre le XVI^e siècle. On sait qu'à cette époque Elias Ashmole (1617-1692), rose-croix et franc-maçon, aurait été de surcroît druide du bosquet du Mont-Hæmus. Le druidisme du Mont-Hæmus était-il différent de celui de la Communauté des Mages ?

Biographie d'Agrippa

En 1506, Agrippa est Maître ès Arts et devient soldat en Espagne.

1509 : il est professeur de littérature sacrée à Dole.

1510 : il professe la théologie à Cologne. Il crée à Londres, la Communauté anglaise des Mages.

1511 : il est théologien au Concile de Pise. Puis il vit sept ans en Lombardie au service de l'Empereur Maximilien. Il est professeur à Pavie et à Turin.

1519 : syndic, avocat et orateur de la ville de Metz.

1523 : médecin de la ville de Fribourg.

1524 : médecin de Louise de Savoie, mère de François Ier. C'est peut-être à cette époque qu'il se rend en Bretagne et qu'il prend contact avec la civilisation mégalithique.

1527 : il écrit à Lyon le *De incertitudine et vanitate scientiarum et artium*.

1531 (janvier) : le livre est brûlé par ordre de la Faculté de théologie de Paris.

1532 : publication à Cologne du *De occulta philosophia libri tres*.

1535 : retour à Lyon. Il est emprisonné sur l'ordre de François I^{er}.

1536 : il meurt à Grenoble chez François de Vachon, président du Parlement du Dauphiné.

La tradition des Mages

Agrippa fut l'élève de Trithème, au même titre que Paracelse, son cadet de sept ans. Parmi les œuvres d'Agrippa figure une lettre à l'abbé Trithème²⁰⁴, dans laquelle nous dit K.F. Gaboriau « il s'élève contre les pseudo-philosophes, ceux qui usurpent le titre de Mage ; il est étonné que personne ne se soit trouvé pour venger les sublimes et saintes doctrines²⁰⁵. » Il est intéressant que le titre de Mage soit ici l'équivalent de philosophe : on retrouve encore une fois la notion de philosophe de la nature, constante depuis l'Antiquité pour désigner notamment les druides.

S'adressant ici à son maître, qui avait eu lui-même un maître, il constate en effet l'existence de faux philosophes qui usurpent le titre de Mage. C'est établir là la réalité d'une tradition des Mages qui transmet une doctrine bien établie dont on ne saurait sortir sans condamnation d'hétérodoxie. L'expression « les sublimes et saintes doctrines » se réfère à un corpus, certainement ancien et respecté.

²⁰⁴ Avertissement de la première édition d'Agrippa, p. IX.

²⁰⁵ Traduite dans Prost, *Les sciences et les arts occultes*, Cornille Agrippa, sa vie et ses œuvres, Paris, Champion 1881.

À la suite de cela, dans l'Épître à Trithème, il cite quelques-uns des prétendus philosophes qui ont annoncé, sans donner suite, leur intention de venger les sublimes et saintes doctrines : « car, dit-il, tous ceux que j'ai vu annoncer l'intention de le faire, avec Roger Bacon, Robertus Anglicus, Petrus Apponus, Albertus Teutonicus, Arnoldus de Villanova, Anselmus Parmensis, Piccatrix Hispanicus et beaucoup d'autres, au lieu de la Magie qu'ils prétendaient nous faire connaître, ne nous ont donné que des extravagances dénuées de toute valeur ou d'indignes superstitions ».

Voilà donc rejetés, dès l'époque de Roger Bacon, des gens qui manifestement n'ont pas eu accès à la tradition authentique : Roger Bacon lui-même, Robert de Castres, Pierre d'Abano, Albert le Grand, Arnaud de Villeneuve et Anselme de Parme, c'est évidemment que cette transmission existait déjà du temps de Roger Bacon (1214-1292), au XIII^e siècle, 250 ans plus tôt. Si Albert le Grand (1193-1280) eut pu connaître déjà le corpus initiatique, c'est qu'à cette époque, les doctrines avaient déjà un âge certain, disons un minimum de deux cents ans, ce qui nous amène au moins à l'an mil.

Comme l'époque de l'an mil et les cinq cents ans qui la précèdent n'est pas à proprement parler une période de création, mais bien plutôt un temps de préservation, on imaginera très bien qu'il faille faire remonter la tradition des Mages jusqu'à l'Antiquité, ce qui en outre paraît logique.

On aura noté que Michel Scott et son *Ars Alchemiæ*

ne figurent pas dans la liste des pseudo-philosophes, tandis que Robert de Castres s'y trouve placé, donc son Morienus et Khalid.

La philosophie occulte

La magie se divise en trois parties qui sont :

— La Physique, « qui explique les qualités des choses et dans laquelle se trouvent les propriétés secrètes de chaque être... » La Physique concerne la vertu des choses. L'auteur évoque des phénomènes comme la transmission de pensée.

— La Mathématique, connaissance des étoiles, « leurs aspects et leurs figures ». Dans la Mathématique, l'auteur voit surtout les connaissances de l'astrologie et la science des nombres. L'analyse de ceux-ci est faite dans un esprit pythagoricien.

— La Théologie, par laquelle « on connaît les substances immatérielles qui distribuent et connaissent toutes choses ». La Théologie est la science des dieux et des démons.

L'influence de la Kabbale hébraïque est manifeste. Mais il n'y a pas confusion entre les données traditionnelles et celles du monde juif. Elles sont séparées les unes des autres. Ce sont surtout les noms des Anges qui donnent lieu à un exposé cabalistique, ainsi que le calcul à partir des lettres.

La Théologie s'intéresse notamment aux diverses modifications d'états de conscience susceptibles de survenir chez l'homme. Dans la Physique, il avait été question de la fascination, considérée comme un phé-

nomène naturel. Maintenant il s'agit des relations de l'âme avec les dieux et les démons. Trois types de transformations de ce genre interviennent : la *furor*, le ravissement et l'extase, et le songe prophétique.

Les trois tomes de l'œuvre seront donc :

Tome I : la Physique,

Tome II : la Mathématique,

Tome III : la Théologie.

L'ensemble du *De philosophia occulta* constitue un traité de magie fait avec intelligence et savoir. Il s'agit d'un compendium très complet en la matière. Une grande partie de l'œuvre, quand on en a retiré les opinions des anciens, principalement Pline, Platon et les néoplatoniciens, Pythagore et Thalès, ne comporte pas de références, mais expose simplement la tradition.

On remarquera que Michel Scot est assez largement cité, qu'il est question aussi de Jean Scot Érigène. Curieusement, Agrippa ne parle nulle part des druides, même pas à propos des Chaldéens, des Indiens, des Assyriens. Le mot ne semble même pas connu, ce qui paraît tout à fait extraordinaire chez un homme qui connaît fort bien son histoire de la philosophie.

L'idée ne peut manquer de venir que si Agrippa n'en parle pas, ce n'est pas qu'il les ignore, mais qu'il ne veut pas en parler. S'il ne veut pas en parler, étant donné le sujet qu'il traite et qui est essentiellement druidique, c'est que les Mages sont des Druides.

Agrippa connaissait les Celtes

Nous savons, par incidence, que l'auteur de la Philosophie occulte est allé en Bretagne. « Ne voit-on pas encore aujourd'hui les vestiges des anciens ouvrages, savoir... des montagnes bâties et élevées au milieu de la mer, des citadelles et des môles de rochers, comme j'en ai vu en Bretagne, qu'on aurait de la peine à croire que l'art les a formés... ? »²⁰⁶ Agrippa paraît avoir rencontré et admiré les mégalithes : n'est-ce pas de Gavrinis qu'il parle quand il mentionne cette « montagne au milieu de la mer » ? du camp d'Arthur, quand il signale ces citadelles ? d'allées couvertes ou de grands dolmens quand il s'agit de môles de rochers ? Il est peu vraisemblable qu'il n'ait tiré aucune conséquence de ces constructions étonnantes.

Agrippa n'ignore donc pas la Bretagne. Il sait encore que « tout le monde a cru que Merlin, poète sacré des Bretons, a été le fils d'un daïmon et d'une vierge. » Notons qu'il ne dit pas d'un diable, au sens chrétien du terme, mais bien d'un « daïmon ». Ce mot désigne précisément un être de l'Autre Monde, soit une divinité, soit, ce qui revient sensiblement au même, l'âme d'un mort.

Il connaît également le passage d'Homère sur le peuple cimmérien et ne manque pas de le rapprocher des Bretons armoricains, ainsi que du texte de Claudien sur l'entrée des enfers au « bout de la Gaule, là où s'étend son dernier rivage ». Il sait qu'Ulysse est

²⁰⁶ II, 1.

allé là, qu'il y a évoqué les âmes, que le lieu est un site d'horreur sacrée.

Il paraît avoir fréquenté la lecture de Michel Scot. Il s'agit de l'Irlandais, évêque de Cashel, qui eut des contacts avec les Arabes d'Espagne et qui est l'un des premiers alchimistes connus d'Occident. Agrippa pratique d'ailleurs la philosophie naturelle dont l'alchimie est une partie. Il semble bien qu'Agrippa se situe dans la lignée de Michel Scot, alors qu'il repousse la pseudo-science de Roger Bacon.

Qu'est-ce que les Mages des Gentils ?

Agrippa n'ignore pas la transmission de pensée. C'est là sans doute un élément magique dont la connaissance remonte à l'Antiquité. Il est peu probable que les druides d'autrefois aient méconnu des données sur lesquelles se penchent les métapsychistes modernes, mais dont l'origine remonte certainement très loin dans l'histoire de l'humanité.

Les anciens mages reviennent à plusieurs reprises dans l'œuvre d'Agrippa. Il parle ainsi des hymnes d'Orphée et évoque à leur propos les « anciens mages » et le « vates » Amphiaraüs. Il mentionne aussi des mages des gentils qu'il appelle encore « théologiens des Gentils » ou « philosophes des Gentils ». Ils honoraient, nous dit-il, un seul dieu sous des noms différents, mais aussi sous les deux sexes. Il n'y a jamais que les druides dont on ait dit, à tort ou à raison, qu'ils adoraient un dieu unique. Les mages des Gentils en outre appellent les dieux « héros ou demi-dieux ou dieu Semones. »

On aimerait bien que ces « mages des Gentils » apparaissent d'une façon un peu plus précise dans le texte d'Agrippa Qui sont-ils ? Les Gentils, pour les Juifs, sont les « païens », les non-juifs. Ils adorent ces dieux qu'on appelle « semones », dont le nom fait penser à Samonios, la fête celtique de la Toussaint, consacré à tous les saints, c'est-à-dire à tous les héros et demi-dieux.

Il connaît encore cet être de l'Autre Monde celtique qu'est Mélusine et au moins l'un des grands voyages dans l'Autre Monde, la légende de Brendan le Navigateur.

La culture celtique d'Agrippa est riche, on le voit et lorsqu'il évoque Merlin, fils d'un daïmon et d'une vierge, c'est immédiatement après avoir affirmé qu'« il y a encore de nos jours des personnes qui ont commerce et société conjugale avec les esprits ». Autrement dit : la tradition magique de Merlin ne s'est pas perdue, mais elle se maintient toujours aujourd'hui. Ou encore : les druides ne sont point morts, mais il en existe de nos jours.

La divination : les Auspices et les Augures

L'on se rappelle que le druide Diviciacos, au premier siècle avant notre ère, pratiquait la « physiologie » et prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture.

La présence des Augures dans la Magie d'Agrippa attire donc notre attention, d'autant plus que cette manière de divination est plutôt moins fréquente que les autres à l'époque moderne. Notre auteur se réfère

manifestement, quant à eux, à l'Antiquité : il parle en effet d'autels et de temples.

Il expose la théorie de Michel Scot et compte avec lui douze sortes d'augures. Ce sont :

Fernova	Confernova
Fervetus	Confervetus
Confert	La Viare
L'Emponent	L'Herrene
Sonnasarnova	La Scassarnova
Sonnassarvetus	Scassarvetus

Il nous semble intéressant de mettre ces noms, apparemment assez incompréhensibles, en relation avec des termes gaéliques susceptibles de les expliquer. En effet, Sonnasarvetus et Sonnasarnova paraissent relever à la fois de l'irlandais et du latin. Sonnasar correspondrait à Sonasach , heureux, fortuné, tandis que le second terme serait le latin vetus, ancien et nova, nouveau.

On retrouve ces deux derniers mots en composition avec *Fer*, *Confer* et *Scassar*.

Fer nous fait penser à l'irlandais *feart*, pouvoir, prodige. Dans Confert, Confervetus et Confernova, l'idée d'accompagnement (*con-*) est adjointe à celle de miracle.

Quant aux composés de Scassar, ils se rattachent sans doute à *scath*, l'ombre, ou à *scatha*, le miroir. On pense bien sûr au miroir magique, celui que tient la femme-anguille.

Les autres mots sont d'interprétation un peu plus difficile. Il est possible que la Viare soit *Uibhir* (pron.

ouvir), l'égalité d'une quantité ou d'un nombre. Dans ce cas, l'*Herrene* serait *gearan*, la doléance, l'injustice, en somme l'inégalité.

L'*Emponent* laisse plutôt à penser qu'il s'agit d'une structure latine ou grecque. Ce pourrait être un *emponentem* latin, « qui pose dans », tel un mort dans un tombeau, ou un grec *emponema*, qui est la plus-value attachée à un terrain par le travail. La relation serait établie avec Confert : l'accompagnement du miracle, c'est la mise en terre de la graine ou du mort.

Nous ne pouvons bien sûr en tirer aucune conclusion quant à l'art des augures proprement dit. Mais il est intéressant de voir dans ces termes de Michel Scott une tradition gaélique, vraisemblablement ancienne.

De la fascination

« La fascination, dit Agrippa, est une liaison ou un charme qui, de l'esprit du sorcier, passe par les yeux de celui qu'on ensorcelle à son cœur... », et ailleurs il ajoute : « Ainsi les sorciers, en regardant fixement les hommes, les ensorcellent d'une manière très particulière. »

De quoi s'agit-il donc ?

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons des phénomènes de fascination, soit la fascination proprement dite dont parle ici Agrippa, qui nécessite le concours des yeux, soit les multiples formes d'hypnotisme qui peuvent être provoquées sans l'action du regard, mais de bien d'autres manières.

La mise en scène qui aboutit à la paralysie de l'offensive romaine devant l'île de Mona, appartient manifestement à ce type d'actions. La description de Tacite, qui n'est pas un fantaisiste, est extrêmement claire à ce sujet et montre bien que les légionnaires, qui ne sont pas eux non plus des enfants de chœur, sont littéralement subjugués par les incantations et le phénomène théâtral des druides. Si l'opération n'a pas vraiment réussi, elle a tout de même obtenu un résultat qui aurait pu mal tourner si le général n'avait conservé suffisamment de lucidité.

L'endormissement des harpistes dans le roman de *Claris et Laris* relève d'une technique analogue, dont l'agent est ici la harpe. Deux mille personnes ont perdu « le pouvoir de leurs membres » et « sont tombées à terre comme mortes ». Les anciens textes irlandais connaissent bien cet effet de la musique sur la conscience humaine. Son emploi judicieux fait rire, fait pleurer, fait dormir. Il supprime également la souffrance et permet l'accouchement sans douleur. Rien donc de surprenant à voir ici la harpe employée de la même façon que dans l'épopée gaélique.

L'intervention du regard n'est pas nécessaire. Un résultat analogue est obtenu par la fascination proprement dite, à partir des yeux ou de tout autre objet brillant, et par le son, la musique, la parole humaine et ses inflexions. La compréhension n'est pas nécessaire : on a vu des pratiques hypnotiques aboutir dans une langue totalement incomprise des hypnotisés. Un coup de gong peut provoquer la catalepsie.

L'inscription de Grand « Somno jussus » entre

dans le cadre des endormissements provoqués par la parole. L'ordre de dormir est donné évidemment par une voix humaine, selon certaines modulations, un certain ton, exigés vraisemblablement par le rite.

Les loups-garous

Le changement d'hommes en bêtes et plus précisément d'hommes en loups est évoqué également par Agrippa. Au chapitre « Des poisons et de leur vertu » (chapitre XLI du Livre premier), il écrit : « ...il ne se fait pas seulement des apparitions, des imaginations, mais on change même les choses et les hommes, et on les transmue en différentes formes » et plus loin (ch. XLV, livre I) : « ...autrefois les hommes se changeaient en loups, ayant goûté de ce qui était sacrifié à Jupiter Lyceus... »

Certes, on ne saisit pas très bien comment un homme peut se transformer en loup, mais l'on admettra volontiers qu'un loup hypnotisé, éduqué puisse se substituer à un homme. Albert Le Grand, dans la notice qu'il a consacrée à saint Ronan²⁰⁷, nous dit qu'on calomnia le saint « d'être sorcier et négromantien, et que comme les anciens Lycanthropes par magie et art diabolique, se transformoient en bestes brutes, courroient le garou et faisaient mille maux dans le pays... »

La description des pratiques utilisées, dans la *Vita Ronani*, est en fait extrêmement claire. Il y a bel et

²⁰⁷ Albert Le Grand, *Les vies, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne Armorique*, Nantes, Pierre Doriou, 1634-1636.

bien *fascination* de l'animal, c'est-à-dire imposition d'une volonté humaine, d'un *imperium* à la bête. Si l'on se rapporte à l'exemple de sophronisation animale que j'ai conté, ou finalement à tout cas de dressage que l'on voudra, l'on comprendra mieux comment peut être réalisée l'opération. La vérité du fait est indiscutable. Deux éléments prennent une place considérable : le regard et la parole, et celle-ci plus encore que celui-là.

L'on saisira mieux les données de base de la lycanthropie, si l'on réfléchit sur l'affaire de la Bête du Gévaudan. En 1764, dans les monts de la Margeride apparut une « bête » qui tuait à l'entour les enfants et les jeunes gens. Elle ravagea le pays jusqu'à ce qu'elle fut tuée par Jean Chastel, à 10 h du matin, le vendredi 19 juin 1767. Elle pesait 53,3 kg. À l'épine dorsale, elle mesurait 77 cm et ses crocs étaient longs de 37 mm.

Michel Louis, qui a étudié de près l'histoire, l'anatomie et le comportement de la Bête²⁰⁸, a bien établi qu'il s'agissait plutôt d'un très gros chien que d'un loup, que cet animal avait été revêtu d'une cuirasse en cuir de sanglier et dressé, sans doute par Jean Chastel, pour être un fauve destructeur. Michel Louis, qui est directeur du zoo d'Amneville et qui connaît les animaux et leur comportement, a montré qu'un loup, pris à sa mère, à quelques jours d'âge et élevé par l'homme, devenait un animal « imprégné » : il ne craignait plus l'homme, ce qui, éventuellement le rendait beaucoup plus dangereux que la bête sauvage. Il pou-

²⁰⁸ Michel Louis, *La Bête du Gévaudan*, Paris, Perrin, 1992.

vait ensuite être conditionné à tuer l'être humain, sauf son maître, et ce fut le cas sans doute de la Bête du Gévaudan. Ajoutons à cela que certaines espèces de canidés sont d'une férocité naturelle redoutable, comme on l'a découvert ces dernières années chez les pitbull .

La notion de « meneur de loups », telle qu'elle a été retrouvée dans le folklore, devient ainsi plus facile à comprendre. Que des hommes aient dirigé des loups ou des chiens-loups, ou tout simplement certaines espèces de chiens, contre d'autres hommes, ou mieux encore des filles, ou des enfants, est aisément admissible.

Qu'il y ait eu dans d'autres cas, « substitution » du loup à l'homme serait également possible. Nous entendons par là que le meneur disparaît, se cache, tandis que la bête est lâchée, qu'il entre en état soporonique ou en catalepsie jusqu'à la fin de l'intervention, et qu'il dirige ou croit diriger de cette façon l'animal.

On peut d'ailleurs aller plus loin et se demander si la substitution, préparée par l'imprégnation, par l'éducation, par en somme une modification artificielle de l'être, ne correspond pas à une possession de la bête par l'homme, ce que la *Vita Ronani* appelle l'*imperium*, et si l'on ne peut pas dire qu'elle est devenue comme une part de l'homme. Ne sera-ce pas ce qu'Agrippa voulait dire quand il écrivait que « ...l'âme sortant d'un être entrait dans un autre, et qu'elle le fascinait et empêchait ses opérations... » ?

Les trois genres d'absence : la fureur

Agrippa envisage également l'absence de l'âme, « quand celle-ci n'est occupée de rien... ». « Il y a trois genres, dit-il, de cette sorte d'absence, à savoir le furor, le ravissement et le songe ». ²⁰⁹

Nouvelle triade donc, celle des différentes sortes d'absence. À la différence du ravissement, que nous verrons plus loin et qui aboutit aussi à une illumination, mais qui ne paraît venir que de dieu, ici nous sommes en présence d'un état de lumière qui est fourni par les dieux ou les daïmons.

Nous possédons une définition de la furor. Dans le *De divinatione*, Cicéron nous explique que « ...on parle de transport (furor) quand l'âme est emportée du corps par une impulsion divine ... » Cicéron, on le sait, avait été en rapport avec un druide qu'il ne manque pas de mentionner dans le *De divinatione*.

Le sens donné par Agrippa est sensiblement différent : « Le furor est une illumination de l'âme provenant des dieux ou des daïmons... » et ailleurs : « ... la fureur qui nous mène à la science et à la divination... » Il s'agit ici d'une sorte d'inspiration, tandis que le transport cicéronien est une sortie. Bien que le sens soit opposé, on peut penser cependant que le résultat est sensiblement le même. Dans un cas comme dans l'autre en effet, il y a détachement de l'âme des liens du corps, soit par possession, soit par extase.

L'origine du transport peut venir des Muses, de

²⁰⁹ Livre III, chapitre XLV.

Dionysos, d'Apollon et de Vénus. Nous sommes donc tout près de ce que Platon appelle la *mania*. Le délire divinatoire, celui de la prophétesse de Delphes est bien évidemment apollinien, ainsi peut-être que le délire médical. Celui qui vient des Muses est bien connu, non moins que celui de l'amour qui est évidemment d'Aphrodite. Dans l'un et l'autre cas, Agrippa et Platon, on trouve quatre espèces de « fureur », très voisines les unes des autres.

Les trois genres d'absence : le ravissement

« Le ravissement est une abstraction, une aliénation et une illumination de l'âme, provenant de dieu, par lequel dieu retire derechef l'âme de la terre où il l'avait envoyée d'en haut, pour l'enlever là-haut d'où elle était descendue. »

Nous sommes ici une fois de plus en présence d'une triade : abstraction, aliénation, illumination. La conception fondamentale consiste dans le voyage de l'âme, parti de la divinité vers la matière, puis revenant vers son origine. C'est là retrouver la philosophie de Scot Erigène, qu'Agrippa connaît bien, puisqu'il en parle par ailleurs, mais aussi celle de Platon.

Le dieu dont il s'agit, dont le nom s'écrit avec une initiale minuscule, correspond sans doute au dieu suprême, c'est-à-dire à la manifestation personnelle du Tout.

L'abstraction est pour l'âme, le fait d'être tirée hors du corps. L'aliénation, le fait d'être attachée à un autre. L'illumination est l'irruption de la lumière sans

doute en relation avec l'aliénation, comme venant de l'autre.

Agrippa, qui était médecin, met en relation le phénomène psychique du ravissement, avec deux réalités organiques, l'évanouissement et l'épilepsie. « La syncope, écrit-il, et le mal comitial imitent aussi jusqu'à un certain point le ravissement et très souvent des vaticinations en proviennent de même que dans le ravissement. » Il demeure prudent cependant et se contente de dire que ces deux maux imitent le ravissement.

L'un et l'autre donnent lieu à la divination. Le ravissement procure également l'enrichissement spirituel et l'immortalité. Celui qui a trouvé la voie pour s'échapper de son corps, la retrouve ensuite sans peine : c'est là le *Solve* de l'alchimie.

Il s'agit donc ici d'un phénomène mystique.

On remarquera le rapport établi entre le caractère purement psychique du ravissement et le fait que nous appellerions organique, de la syncope et de l'ictus épileptique. Le ravissement en effet donne lieu à la divination. Il procure l'enrichissement spirituel et l'immortalité. Celui qui a trouvé la voie pour s'échapper de son corps, la retrouve ensuite sans peine.

Le transport de la fureur dépend des dieux et des daïmons, celui du ravissement n'est en relation qu'avec dieu. Cette divinité (toujours écrite par Agrippa avec une capitale minuscule) ne peut être que l'être suprême, c'est-à-dire la manifestation du Tout.

Les trois genres d'absence : le songe

De quelle nature est donc l'état dans lequel se trouvent les personnes enchantées par les harpistes de Claris et Laris ? Il semble s'agir tout bonnement du sommeil, qu'Agrippa ne nous signale pas, si ce n'est à propos du songe. Il va de soi que l'endormissement est un état particulier de la conscience puisqu'il donne naissance au songe.

Le rêve, de l'avis d'Agrippa, est un ample fournisseur d'images dont bon nombre sont des éléments de divination. Certaines conditions toutefois sont nécessaires pour que le songe soit reconnu valable : il faut être en santé, l'esprit tranquille, n'avoir ni bu, ni trop mangé, sans concupiscence et sans colère.

« C'est pourquoi Synesius veut qu'un chacun observe ses songes et leurs suites, savoir ce que l'on a vu, quels effets ils ont eus... »

« J'entends maintenant le songe qui, dans la pureté et la tranquillité de la pensée, procède de l'esprit fantastique et de l'entendement unis ensemble, ou par l'illumination de l'entendement agissant sur notre âme, ou par une simple révélation de quelque divinité. »

Agrippa évoque les gouverneurs de Lacédémone qui couchaient dans le temple de Pasiphaé, ou les fidèles d'Esculape, qui incubaient dans le sanctuaire pour se procurer des songes prémonitoires ou diagnostiques. À Grand, dans les Vosges, on faisait de même sous l'égide de Grannos, sous la direction des druides.

Comment on lie une armée

Dans « Les manières de lier », Agrippa s'intéresse aux manières de contraindre les hommes et parmi les nombreuses situations qu'il considère, il cite la manière de lier ou de charmer une armée « pour qu'elle ne puisse passer certaines bornes ». On pense immédiatement à l'histoire des troupes romaines devant l'île de Mona, telle que la raconte Tacite. Agrippa connaît probablement le passage de l'historien, mais ne le mentionne pas.

La méthode ne nous est pas donnée non plus. Nous penserons volontiers, comme dans le cas de Tacite à une forme de théâtralisation. Le théâtre est un moyen indéniable de fascination. Nous avons pu nous en rendre compte au temps du III^e Reich, quand faisaient florès les procédés hypnotiques du nazisme. Les Assemblées de Nuremberg étaient le résultat d'une magie, profondément pensée comme telle. Il ne s'agissait pas alors d'arrêter une armée, mais au contraire de la lancer en avant à la conquête du monde. Mais, d'un point de vue théorique, les procédés employés étaient sensiblement les mêmes.

Les druides levaient les bras vers le ciel, semblant prier les dieux de quelque catastrophe à survenir sur les Romains. Des prêtresses, portant des flambeaux, en vêtements de deuil et les cheveux défaits, circulaient, à la manière des Furies. Les femmes sont en état d'autohypnose, de furor. Les hommes sont immobiles, hypnotisés au moins par la marche des flambeaux, si ce n'est plus.

On trouve là un ensemble de gestes et de comportements qui sont destinés à surprendre l'adversaire, à frapper le psychisme des individus, à subjuguier, à obliger.

Du somnambulisme provoqué

Le mage, qui utilise la parole, le regard, le comportement, peut également utiliser les drogues. « L'on fait aussi de cette manière des parfums, et des onctions qui font parler ceux qui dorment, les font marcher, et leur font faire tout ce que font ceux qui ne dorment pas, et même des choses que ceux-ci auraient de la peine à faire, ou qu'ils n'entreprendraient pas... » Autrement dit, l'intervention hypnotique lève les inhibitions de l'individu et augmente ses possibilités. Le fait est facile à mettre en évidence et il n'est pas un hypnologue ou un sophrologue qui ne le connaisse.

Agrippa ajoute : « Les mélancoliques croient voir et entendre extérieurement ce que leur imagination fantasmique ne fait que leur forger ou représenter intérieurement.... » Le phénomène des visions et des apparitions est ainsi expliqué simplement, comme une projection des images intérieurement perçues, d'une manière que ne refuserait pas la psychologie moderne.

On en arrive ainsi à la conclusion que la magie d'Agrippa correspond à des phénomènes que nous connaissons bien, que nous classons sous les dénominations de rêves, de suggestion, d'autosuggestion, d'hypnose, de sophronisation.

LIVRE TROISIÈME :
LES DRUIDES À L'ÉPOQUE MODERNE
(1493-2001)

Chapitre I : Paracelse (1493-1543)

Paracelse naquit à Etzel, près d'Einsiedeln en Suisse, dans le canton de Schwyz, le 1^{er} novembre 1493. Il s'appelait en fait Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim. Médecin. Il mourut le 24 septembre 1541.

Le premier de ses maîtres fut Guillaume de Hohenheim, son père.

Chirurgien militaire, puis médecin municipal de Bâle, Paracelse devait laisser une œuvre considérable, essentiellement médicale, mais tout entière conçue comme une philosophie de la nature.

L'influence de Trithème sur Paracelse fut considérable. Trithème forma l'esprit de Paracelse et en fit son disciple. Hohenheim se rattache ainsi, par lui, à la Société des Mages, telle qu'elle apparaît, entre les lignes, à la lecture d'Agrippa. Ce dernier, dans sa Lettre à Trithème, définit négativement cette sodalité en citant tous ceux qui n'en ont pas fait partie, depuis Roger Bacon au XIII^e siècle.

Paracelse était un moniste qui croyait à l'unité de l'Univers : Dieu, l'esprit et la nature formait pour lui un seul et même être polymorphe. On a relevé dans ses textes des traces de gnosticisme, mais surtout un « panthéisme », qui se traduisait par une divinisation de l'univers.

« La nature est la clef de tout ce qui existe »²¹⁰

²¹⁰ *Liber paragranum.*

Il s'est intéressé de très près à la magie. Pour lui, les mages sont une catégorie d'individus qui sont, à proprement parler, les saints qui sont accordés aux forces de la nature. C'est ce qu'il dit clairement, pour les distinguer des saints qui sont de Dieu, dans son *Astronomia magna*²¹¹, « In probationem artis magicæ ». La magie « réside essentiellement en ceci ; en la capacité de faire passer la force céleste dans le médium et d'être à même d'y accomplir son œuvre. Le médium est le centre, et le centre c'est l'homme. »

Nous nous en souviendrons quand nous nous occuperons des « saints » bretons, point du tout reconnus comme tels par l'Église romaine, mais infiniment plus proches du mage que du chrétien exemplaire.

Ailleurs, Paracelse prend bien soin de distinguer la magie authentique de la sorcellerie avec laquelle on l'a confondu parfois. Dans le *Die grosse Wundartznei*²¹², il écrit en effet : « Cet art s'appelle magie ; mais comme ceux qui s'occupent des choses de la nature ne l'ont pas comprise, ils ont parlé de sorcellerie. »

Il dit un mot aussi de l'homunculus : « Un des prodiges les plus remarquables de l'Art Alchimique consiste à provoquer la création d'un être humain fluide et minuscule par la putréfaction du sperme... Quoique ce secret ait toujours été ignoré des hommes, il a été connu de toute antiquité des Faunes, des Nymphes et des Géants, et c'est même de

²¹¹ *Astronomia magna*, 1537, I, ch. VI, in *Paracelse, De la magie*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998.

²¹² *Die grosse Wundartznei*, 1536, ch. VIII.

là que ces êtres tirent leur origine. »²¹³ On trouve là l'une des inspirations de Goethe dans son Faust.

Pour Paracelse, la médecine est plus qu'un art ou une science : c'est véritablement une religion. De même en est-il de la magie²¹⁴. Cette forme particulière de sacré est gérée par des mages, c'est-à-dire très clairement par des druides. Ceux-ci n'étaient-ils pas, dès l'Antiquité, médecins et philosophes de la nature ? Ils pratiquaient ainsi la religion dont fait mention Paracelse.

L'alchimie appartient au domaine religieux. En fait, médecine, magie et alchimie se retrouvent au sein du culte de la nature qui est celle du Père, par opposition, dans la trinité, aux traditions du Fils.

Tout est là : seul le mot de druide n'est pas prononcé. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'à l'époque où nous sommes, une telle affirmation conduit directement au bûcher. En effet depuis le triomphe du christianisme dans l'Occident, le mot est tabou, sauf en Irlande où nous le retrouverons bien vivant au XVIII^e siècle. Que l'on n'utilise pas le vocable, qu'il soit comme oublié ne signifie pas que la fonction a disparu. Elle est bien vivante tout au cours des âges et jusqu'aujourd'hui.

La médecine est la lumière de la nature et le soleil

²¹³ Allendy, pp 121-122.

²¹⁴ *Sämtliche Werke*, 2, I, p. 92-95 et 1, XII, p. 115, dans Pierre Deghaye, *De Paracelse à Thomas Mann*, Paris, Editions Dervy, 2000, p. 5.

en est l'œil²¹⁵. Nous rejoignons ici la tradition bretonne qui fait du soleil « l'œil du jour ».

Il est évident que Paracelse savait beaucoup de choses, qu'il tenait en partie de son maître Trithème, et le reste de sa propre expérience. Il prétend avoir possédé la vraie tradition et l'avoir perpétrée et promue. Il s'oppose même, à plusieurs reprises dans sa vie, à la médecine qui vient de Galien et des Grecs. Ne sera-ce pas parce qu'il est le détenteur d'une autre tradition, celle de la médecine des Celtes ? À travers les âges, par Marcellus de Bordeaux, par le *Traité breton* du VIII^e siècle, par Hildegarde de Bingen, dont les relations avec la médecine méditerranéenne sont fort lâches, et probablement par beaucoup d'autres chaînons que le temps a oublié, il est bien certain que la médecine ancienne des druides s'est continuée, notamment dans la région rhénane, jusqu'à Paracelse, à Goethe et au Doktor Faustus de Thomas Mann.

Chapitre II : Gargantua

Les Gargantuas antérieurs à Rabelais

En 1906, Alfred Leroux découvrit dans les Archives de la Haute-Vienne, le registre du receveur de l'évêque de Limoges à Saint-Léonard, Jean George, et dans ce registre, à la date du 4 février 1471, la men-

²¹⁵ *Sämtliche Werke*, 1, XII, p. 425, dans Pierre Deghaye, *De Paracelse à Thomas Mann*, Paris, Editions Dervy, 2000, p. 3.

tion suivante: « Item, le III^{ème} de février vint Gargantuas loger en la sala, et pour deux jours, tant de son cheval que despace par lui faite V. S. »

Cela se passe vingt-trois ans avant la naissance de Rabelais. Le nom de Gargantuas existait donc bien avant l'auteur qui allait lui assurer le succès. En tout état de cause, le présent texte représente l'acte de naissance historique de Gargantua.

Quel était donc ce Gargantua qui passait ?

Selon Henri Dontenville, il existe aux confins du Limousin et de l'Auvergne un village nommé Gargantua et notre homme en pouvait être originaire. D'où son nom. Ce pouvait être aussi un Gargantua ainsi nommé par hasard, ce qui serait néanmoins curieux dans une société chrétienne où les prénoms donnés sont en principe chrétiens.

Ce pouvait être un sectateur de Gargantua, le grand promeneur des campagnes de France, de Bretagne et de Navarre. Ce pouvait être Gargantua lui-même, ou plutôt l'une de ses incarnations. On remarquera que le 3 février, l'on se trouve à proximité de la fête celtique d'Imbolc et du jour de la Saint-Blaise dont les relations avec Gargantua ont été notées.

Les Chroniques gargantuines

Les alentours de l'année 1532 sont le moment de la manifestation de Gargantua, le géant. À l'automne de 1532, alors que depuis un mois seulement la Bretagne avait perdu son indépendance, parut le Pantagruel, le premier livre de Rabelais, mais ce fut le temps aussi

où parurent les huit séries de Chroniques gargantuiques, ensemble de nos connaissances sur la traditionnelle et bonhomme divinité.

On a longtemps cru que Rabelais en était l'auteur. Mais la certitude où l'on est actuellement que Gargantua est bien antérieur à Rabelais, laisse à penser que la tradition gargantuesque s'est manifestée ici indépendamment de l'auteur de Pantagruel. Elles pourraient se rattacher à des textes antérieurs qui auraient été écrits par Gauguin Avore et Maître Jehan Le Maire. Ces noms ne nous disent rien et nous ne trouvons pas la trace de récits antérieurs.

L'histoire remonte au temps du roi Arthur. Gargantua se présente comme étant au service de celui-ci. Le Géant doit son origine à Merlin : c'est lui en effet qui a constitué successivement dans une forge très spéciale Grantgosier, le père de notre héros, Galemelle, sa mère, et la Grand Jument.

Galemelle enceinte donne naissance à Gargantua près de la Montagne aux Fées. Aussitôt apparaissent Cybèle et Proserpine, Morgane, Ysangrine et Cornaline, Ysabelle et Philocatrix, la bisaïeule de Mélusine. La nature de Gargantua, qui était fée, mais aussi l'antiquité de sa naissance sont ainsi soulignées.

Le mont Saint-Michel et Tombelaine sont des rochers transportés par Grantgosier et Galemelle : ce sera aussi leurs tombeaux. Bien des événements d'ailleurs se passent dans la région. On nous parle de Rennes et d'Angers et quand il faut du sel, on en trouve à Guérande. Certes, les géants vont bien

à Paris, mais ce n'est que pour faire une farce aux Parisiens.

Les aventures sont nombreuses. On remarquera notamment une chasse aux cerfs et la confection d'une gibecière en cuir de cerf. Aussi la présence fréquente de Merlin. On parcourt le monde, jusqu'à Babylone et l'on apprend comment fut conquise la Toison d'or.

Finalement, Gargantua, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas mort. Il a été transporté par Merlin en Avalon, où il a retrouvé non seulement Arthur et Morgane, mais aussi Ogier le Danois et Huon de Bordeaux.

On voit par là combien Gargantua est inséré dans ce que Dontenville a appelé à juste titre, la mythologie française, mais aussi et surtout dans le légendaire breton. Car c'est bien de mythologie et de légendaire qu'il s'agit et non de folklore, le folklore n'étant jamais que le sous-produit de ce que les professeurs ne veulent pas admettre comme mythologie.

En fait Arthur, Merlin, les fées, Gargantua, Morgane, tout cela forme bien un ensemble cohérent.

François Rabelais (1494-1553)

Le personnage de Rabelais est difficile à classer. Sa connaissance des traditions est évidente. Mais son humour rend parfois malaisée la pénétration dans le sens profond de son œuvre.

Le personnage de Gargantua semble remonter dans la nuit des temps. Les monts Gargan, du Monte

Gargano des Pouilles jusqu'à Saint Michel au péril de la mer, en passant par Rouen et le Limousin en témoignent. L'on pourrait dire qu'il s'agit d'un dieu, ou encore d'un Grand Etre, ce qui revient au même. Peut-être remonte-t-il à l'époque des Titans de la Fable.

Le géant apparaît en effet comme un prédécesseur des formes divines, auxquelles il se voit dans certains cas affronté. C'est ainsi que le roi Arthur, divinité bretonne, se heurte à plusieurs reprises aux géants. Tristan vainc le Morholt d'Irlande.

Le géant est peut-être plus ancien. Son règne se continue quand celui des dieux commence. Certains disparaissent, mais il en est qui survivent et font alliance avec leurs adversaires. C'est le cas de Gargantua dont la bonne humeur et le côté policé, l'absence de méchanceté et la grande bonhomie lui donnent l'allure d'un grand frère.

Rabelais savait tout cela. Il n'ignorait pas que les dieux n'étaient pas morts et, à travers la fantaisie et l'humour, il les faisait apparaître, il les rappelait de l'oubli, si tant est que cela fût nécessaire.

Le Quart Livre et le Cinquiesme Livre, la quête de l'oracle de la Bouteille reprennent le thème des imram celtiques. C'est là une preuve de plus que Rabelais connaissait les légendes. On a voulu bien sûr attribuer à la seule imagination de Rabelais le personnage de Gargantua et les péripéties de ses héros. Mais cela est parfaitement controuvé. Il plongeait en fait au plus profond des racines du peuple gaulois, entre la Devinière et Chinon, et plus loin aussi.

Chapitre III : La reine Ahès

La ville d'Ys

Le Finistère, dans son sens le plus large, est depuis toujours le domaine de la princesse Ahès. Cette noble personne était la dame de la ville d'Is, mais elle l'était aussi des richesses de Huelgoat. Elle régnait sur le peuple des Osismes.

On l'appelle assez souvent *ar Gwrac'h*, ce qui signifie la Vieille, mais aussi tout simplement la Fée. Était-elle particulièrement âgée ? Il ne semble pas. Elle devait avoir une quarantaine d'années. Ce n'était pas une jeune fille, ce n'était pas non plus une femme d'âge.

Elle aurait été la fille du roi Gradlon, si toutefois l'on admet que ce personnage transcende l'histoire ordinaire pour rejoindre le mythe. On dit en effet que le roi Gradlon était le roi d'Ys.

Cette ville d'Ys, où était-elle ? On la trouve en plusieurs endroits sur la côte finistérienne et celle des Côtes-du-Nord. Généralement on la place dans la baie de Douarnenez, mais on l'a mise aussi dans l'étang de Lawal, à la pointe du Raz et dans les Sept-Iles, sur le rivage de Trebeurden.

Au pied du Menez-Hom, bien des lieux la signalent : dans le voisinage de Plomarc'h, où était la cour du roi Marc'h, mais aussi près de sainte Anne la Palud, en avant des dunes. La voie gauloise, à Pentrez, est ennoyée, ce qui prouve bien que les eaux ont gagné du terrain, c'est-à-dire de la hauteur dans cette région.

On trouve aussi sur la grève de Traez Malawen des troncs d'arbres fossilisés et la vieille tombe néolithique de Ti an Ker, au bout de la grève de Sainte-Anne, près de l'île Salgren, émerge encore du sable au moment de certaines grandes marées. Je peux l'affirmer : je l'ai vue.

On dit que la ville fut engloutie une nuit, parce que la reine Ahès, qu'on appelle aussi Dahud, avait dérobé à son père Gradlon, la clef qui fermait le puits de la mer. Pour certains, il s'agit bien d'un orifice dans lequel montaient les eaux souterraines et, pour ma part, je crois assez volontiers à cette version des faits. Ainsi conserve-t-on l'ancienne conception de la nappe d'eau sous le sol, comme si nous flottions sur des radeaux de terre.

Mais, pour d'autres, la ville était défendue de l'océan par des murailles et des écluses. Ce n'est pas tout à fait irréaliste, car il semble bien subsister des traces de cette fortification qui coupait la presque île de Crozon et qui venait finir dans une région aujourd'hui engloutie de la baie de Douarnenez. C'était peut-être le *Talar*, le grand Talus.

Elle avait donc ouvert la porte de la mer et la mer s'était précipitée sur les terres. Tout avait été submergé. Seul le roi Gradlon, réveillé à temps, avait pu s'enfuir, emmenant sa fille en croupe. Mais il n'avait pu aller très loin ainsi, rattrapé par les flots. Il avait jeté sa fille à l'eau et celle-ci semble s'en être très bien trouvé. Les marins disent en effet qu'on la voit quelquefois peignant ses cheveux à la surface des vagues, comme le font généralement les Dames des eaux.

Autrement dit, Ahès aurait été une fée de la mer et elle n'avait permis l'engloutissement d'Ys que parce que le temps en était venu.

Les Chrétiens, bien sûr, ont raconté des tas d'histoires à ce sujet. Ils ont dit que l'évêque Gwenolé avait accompagné Gradlon et lui avait fait jeter sa fille à la mer parce que c'était une pécheresse. Mais les pécheresses ne survivent pas à leur condamnation. D'ailleurs, le péché n'existe pas.

D'ailleurs surtout, l'évêque Gwenolé n'a jamais connu la ville d'Ys. Il y avait bien longtemps qu'elle était engloutie, bien avant que la voie gauloise de Penn traezh même ne fût submergée, et il n'était point question de chrétiens sur les bords de la mer d'occident.

Le Gouffre

Mais il semble bien exact qu'Ahès ait mené une vie assez libre. Elle n'avait point d'homme pour lui donner des ordres. Les femmes d'Occident n'obéissent pas aux hommes : les uns comme les autres sont libres et il arrive que les femmes dirigent les nations. C'est le cas ici : les Osismes ont une déesse et point de dieu véritable.

On a dit qu'Ahès changeait d'amant tous les jours, ou plutôt toutes les nuits. Au matin, l'homme était tué, mais comprenez-moi bien, il ne disparaissait pas à tout jamais de l'existence, mais il changeait simplement de lieu.

Le cadavre était chargé sur un cheval et transporté

à Huelgoat. On le menait au Gouffre. Le Gouffre est une perte de la rivière d'Argent. Au pied de Kastel Gibel, c'est-à-dire du Château de la Cuve, une chute d'eau asperge les blocs de rochers rassemblés là et disparaît aussitôt sous terre. La rivière ne reparait que quelques centaines de mètres plus loin.

C'est là bien sûr que communiquent les mondes, celui d'en haut, le nôtre, et celui d'en bas. On sait exactement comment se passent les choses. Le roman occitan de Jaffré nous le dit : à Kastel Gibel, on pénètre dans le domaine merveilleux de l'Ailleurs.

La plus ancienne mention que nous ayons d'Ahès apparaît au XVI^e siècle, sous la plume d'un certain Eguiner Baron, jurisconsulte breton, demeurant à Bourges et mort en 1555.

Exstat oppidum in comitatu Cornualensi, Armoricæ Britannia, ab Ahæ, gigantis feminæ, nomine appellatum Quer-Ahez, quod verbum sonat villa Ahæ, « il se trouve dans le comté de Cornouaille, en Bretagne Armoricaine, une ville close, appelée d'après une femme géante, Aha, du nom de Quer-Ahez, ce qui signifie ville d'Aha ».

Deux cents ans plus tard, le Président de Robien nous parlera du Gouffre de Huelgoat en nous disant qu'on l'appelle dans le pays *quiber à rompesse*, soit *kibel ar rampsez*, la Cuve de la Géante.

La reine Ahès est donc une géante. Nous voilà en relation immédiate avec le Gewr de Huelgoat. Rien d'étonnant à cela : le site de Huelgoat et ses légendes apparaît donc parfaitement homogène.

L'arrière-plan mythologique est bien celui des

Géants. Au commencement, il y avait un couple de géants qui se trouvaient à Huelgoat : le Gewr et Ahès. Son appellation désigne encore la montagne d'Ar-rhée, qui occupe le centre de son royaume.

La déesse des chemins

Curieusement, la géante Ahès a laissé son nom aux chemins. Le Chemin Nohé, qui sépare la commune de Saint-Julien de celle de Plédran, près de Saint-Brieuc, est probablement un chemin Ohé. À Tredrez, sur le chemin de Locquemeau, Gaultier du Mottay signalait l'existence au XIX^e siècle, de deux anciennes fortifications carrées de quarante mètres de côté, que l'on appelait l'une Ti goec'h koz et c'était probablement Ti gwrac'h koz, la maison de la vieille Fée, et l'autre Ti goec'h an Dourven, c'est-à-dire Ti Gwrac'h an Dourven, la Maison de la Fée du Dourven. L'une et l'autre se trouvaient placées au bord d'une voie antique qui allait du Yaudet à Saint-Michel en Grève.

À Prat, à la même époque subsistait encore quelques restes d'un dolmen que l'on appelait Be ar Gwrac'h, la Tombe de la Vieille, mais on désignait l'endroit sous le nom de Be Ahes, la Tombe d'Ahès. La voie qui allait de Carhaix à Tréguier traversait la commune de Prat du sud au nord. On l'appelait Pavez-ar-Groac'h.

La voie de Vannes à Corseul, un peu avant Plumieux et la Trinité-Porhoët, dans les landes de Chef-du-Bot était désignée naguère comme le *Chemin Romain*, le *Chemin* ou *Fossé Ahès*, le *Chemin à Margot*. À hauteur du château du Cambout, elle était nommée *Grand Fossé Ahès*.

De même, la voie de Rennes à Carhaix par Castennec en Bieuzy était connue, depuis le pont de Marsac sur l'Aff, jusqu'à la rivière d'Oust, comme la *Chaussée* ou le *Chemin d'Ahès*.

La commune de Langoëlan est traversée par la route qui allait de Rennes à Carhaix, qui s'appelle ici *Hent Ahes*.

Dans la seconde édition du Dictionnaire d'Ogée, Marteville signale en Carentoir une chaussée d'Ahès qui sert de limite entre cette commune et celle de Comblessac. C'est la voie de Vannes à Rieux, qui, d'après le président de Robien, se nommait la Chaussée. Mais Robien, en 1755, reconnaît qu'elle aurait été construite d'aucuns disent par la Duchesse Anne, d'autres par la duchesse Ahès.

Le Président ajoute : « C'est à cette princesse qu'on attribue le chemin construit de Carhaix vers le Ras, que l'on appelle encore le chemin d'Ahet, et un autre chemin construit de trois rangs de grosses pierres, conduisant de Carhaix à Nantes, et dont il ne reste plus aucune trace. »

Ailleurs Robien précise que le chemin qui va de Carhaix à Pouldavy se nomme Nindhaet, soit *an Hent Ahet* et « de là il s'étend jusqu'à la baie des Trépassés entre Saint-Tay et la pointe du Ras. »

Cent dix-neuf ans plus tôt, Dubuisson-Aubenay, en 1636, mettait sous le nom de « la royne Aes » ou « Ahez », la voie de Rennes vers la Rance et de Vannes vers Carhaix.

On remarquera l'extension de ces chemins d'Ahès. On les retrouve dans tout le domaine des Osismes,

Finistère et Côtes-du-Nord occidentales actuelles, mais aussi dans le pays vannetais, aussi loin que Carentoir et Comblessac. Tout se passe donc comme si la reine Ahès ait eu pouvoir sur le pays des Osismes et celui des Vénètes.

Ducrest de Villeneuve, dans la seconde édition du Dictionnaire d'Ogée, au XIX^e siècle, reprend les traditions précédentes et y ajoute la route de Carhaix à Tréguier. La manière dont il le fait mérite notre attention.

« Une lettre datée de Lannion, le 21 juillet 1698, écrit-il, et adressée aux Bénédictins du Mans (Bib. du roi, bl. mant. 6), dit qu'une route nommée pavé ar Vroac'h, ou pavé de la Vieille, et qu'on attribue à la princesse Ahès, se remarque encore très manifestement depuis Carhaix jusque vers Tréguier, passant à la chapelle Notre-Dame-de-Confort, commune de Prat, ajoutant qu'il n'est pas de Breton dans ces quartiers qui ne connaisse cette route et ne croie l'histoire de cette Ahès comme l'Évangile, l'ayant apprise de père en fils. »

Il s'agit donc d'une tradition orale parfaitement ancrée dans le pays, de ces traditions qui sont comme paroles d'Évangile, c'est-à-dire qui touchent aux racines les plus profondes de l'inconscient collectif. La princesse Ahès est une grande figure du passé. Il est peu probable que son histoire soit liée aux Bretons. On imagine qu'il s'agit beaucoup plus des Armoricains, bien avant la migration bretonne. Le côté parfaitement païen de la tradition, qu'il s'agisse de la ville d'Ys ou du passage dans l'autre monde au

Gouffre de Huelgoat, laisse entendre que tout cela est antérieur au christianisme. Même la solidité de la tradition, en dépit de son caractère parfaitement mythologique, est un signe d'antiquité.

Chapitre IV : De quelques mages du XVI^e siècle

François de Foix, comte de Candale, évêque d'Aire (1502-1594)

François de Foix, comte de Candalle évêque d'Aire, est l'auteur de *Commentaires sur le Poimandrès d'Hermès Trismégiste*²¹⁶. Il est tenu pour l'un des alchimistes les plus distingués de son époque. Il était né en 1502 et mourut en 1594.

L'évêque a lu le *Poimandrès*, il l'a traduit. Il s'agit donc d'un alchimiste qui ne se rattache pas à la lignée des Arabes, mais qui tient à l'Alchimie philosophique du grec Hermès Trismégiste.

Il serait l'auteur des *Trois Livres des Eléments chimiques et spagiriques*, dont l'exemplaire complet se trouve à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg et qui auraient été décalqués par Hestean de Nuysement dans son *Traité du Vray sel*.

²¹⁶ *Le Pimandre de Mercure Trismégiste...* par François Monsieur de Foix, Bordeaux, 1597, in-folio.

Giordano Bruno, brûlé au Campo dei Fiori (1548-1600)

Giordano Bruno était né à Nola au pied du Vésuve. C'est, pour la tradition celtique, un point bien méridional.

Il était entré chez les Dominicains, mais il ne se trouva pas à l'aise chez ces défenseurs de la foi catholique et il quitta l'Ordre en 1576. À partir de là il se livre à la magie et à l'hermétisme. Il touche à la Kabbale, mais ce n'est pas là vraiment sa matière.

Il écrit plusieurs ouvrages. Dans l'un, le *De umbris idearum*, il insère un poème qu'il attribue à Merlin. Il est un adepte fervent de la philosophie de la nature et de croyances qu'il tient pour égyptiennes. C'est en tout cas un Mage, au sens le plus fort du terme, et un nécromancien. Il cultive l'art de mémoire.

Son « panthéisme » est affirmé. Avec les animaux, il adore l'Orient. Il est un disciple de Marsile Ficin, dont l'appartenance à la tradition celtique n'est pas certaine. Mais la substance de son œuvre de sa pensée l'en rapproche cependant énormément.

Il voyage beaucoup. Il prend des contacts de toutes sortes en France, en Angleterre et en Allemagne. Il revient finalement en Italie où il est arrêté et incarcéré dans les prisons du Saint-Office le 26 mai 1592. Convaincu d'hérésie, il est brûlé à Rome, sur le Campo dei fiori, le 17 février 1600²¹⁷.

On l'a tenu pour un grand hermétiste, ce qu'il est

²¹⁷ Frances A. Yates, *Giordano Bruno et la Tradition hermétique*, Paris, Editions Dervy, 1996 ; cf. aussi Francesca-Y. Caroutch, *L'homme de feu : Giordano Bruno* Pygmalion, 2003

certainement. Mais il fut aussi sans doute un des éléments de la chaîne des Mages, je veux dire des druides.

Clovis Hestean de Nuysement (vers 1560-vers 1624)

Clovis Hestean de Nuysement naît à Blois entre 1550 et 1560. En 1581, il fait la connaissance de François de Foix-Candalle. Il aurait été initié par lui à l'Alchimie et aurait, dans son *Traictez de l'harmonie et constitution générale du vray sel* repris la matière d'un ouvrage de François de Candalle les *Trois Livres des éléments chimiques et spagiriqnes*.

En 1578, il avait publié des *Œuvres poétiques*.

En 1578, c'est *l'Eglogue latine et française*; en 1594, deux livres de la Constance de Juste Lipsius. À partir de 1620, il renonce à la simple poésie pour entrer dans l'œuvre alchimique. Il écrit, en 1620, le *Poème philosophic de la vérité de la phisique mineralle*, puis en 1621, le *Traictez de l'harmonie et constitution generale du vray sel secret des philosophes, et de l'esprit universelle du monde*.

Il meurt en 1623 ou 1624.

Ses *Visions Hermétiques* sont la description des planches du *Traité de la Pierre philosophale* de Lambsprinck que nous avons analysées précédemment :

*...Je vey dans le profond de nostre forest noire,
Auprès d'une Unicorne un cerf audacieux,
Suivis de cent Veneurs, dont un seul plein de gloire
Feit de leur chair dorée un mets délicieux...
...Je suis, tant que la terre en ses flancs me recelle,*

*En trinité unique, ou trine en unité,
Et viendrois de moi-même en grande autorité,
Si l'avare envieux ne me separoit d'elle.*

Dans la préface à son *Poème philosophic de la verite de la phisique minérale*, on trouve cette curieuse notation où il nous parle d'un présomptueux sophiste qui jette aux orties « le blanc et candide froc des philosophes ».

Nous n'entrerons pas plus dans le détail des œuvres de Nuysement que nous ne l'avons fait et le ferons des autres auteurs, nous contentant de souligner quelques faits majeurs qui rapprochent le poète et prosateur de la tradition druidique. L'alchimie de Nuysement est très voisine de la philosophie de la Nature, que l'auteur appelle « la tres-ferme Philosophie des choses naturelles », pour ne pas dire qu'elle est entièrement fondée sur elle,

*Royne unique du monde, universelle mere,
Alme, et sainte nature...*

Il en est ainsi particulièrement du *Traictez du vray sel secret des philosophes et de l'Esprit universel du monde* qui commence ainsi : « Puisque j'ai entrepris de traicter de l'Esprit du Monde, il est necessaire que je fasse reconnoistre comment le Monde est plein d'ame et de vie ; car outre que la nature ne spiritualize rien que elle ne le vivifie, et que le Monde consiste en continuelles et indeficientes alterations des formes, qui ne se peuvent faire sans vital mouvement, si est-ce que nous voyons encore cette mesme

Nature, ainsi que Mere tres-feconde et soigneuse, embrasser et nourrir ce monde, departant à chacun de ses membres suffisante portion de vie.»

Le pommier des druides

On portera bien sûr une vive attention à ce passage où Nuysement signale que « Nature a estably ce dragon veillant et jette feu pour empescher l'entrée du jardin où elle a planté l'arbre precieux portant les pommes dorées: c'est à dire la cognoissance des plus occultes secrets de son tresor, que les doctes anciens ne vouloient nullement escrire, ains seulement enseigner de bouche à ceux qu'ils en cognoissoient dignes, qui a esté la cause que ces grandes et admirables sciences se sont esvanoüies, et par laps de temps ont esté tenues des ignorants pour contes faits à plaisir.»

On remarquera qu'il y a là d'abord le dragon, conservé dans la tradition populaire à propos des saints. On y trouve ensuite l'arbre qui est l'un des trois éléments fondamentaux de la tradition druidique, et cet arbre est un pommier, dont nous savons que les fruits et les branches ouvrent la porte de l'Autre Monde. L'existence d'une doctrine secrète est signalée à ce propos, ainsi que la volonté des « doctes anciens » (*dru-wides*, les très savants...) de ne pas écrire: nous savons en effet que l'écriture était pros-crite par les druides en matière sacrée et que seule la tradition orale transmise à des personnes choisies trouvait grâce à leurs yeux.

Nous sommes, rappelons-le, au début du XVII^e siècle, en 1621 Comment expliquer plus clairement,

moins de cent ans avant John Toland et William Stukeley, que le druidisme soit présent sous la plume de Clovis de Nuysement ? Dans quinze ans, Albert Le Grand publiera la légende des dragons. Elias Ashmole a quelques années. En 1646, il sera reçu chez les francs-maçons et entrera lui aussi dans la voie de l'alchimie. Il n'y a nulle part d'interruption dans la connaissance.

Tommaso Campanella et la Cité du Soleil

De vingt ans plus jeune que Bruno, Tommaso Campanella était aussi un italien du sud, puisqu'il était né en Calabre en 1568. Il fut peut-être plus adroit que Bruno dans ses affirmations, de telle sorte qu'il ne mourut pas sur le bûcher, bien qu'il eut fait de nombreuses années de prison.

On le considère d'ordinaire²¹⁸ comme proche de Bruno en matière de philosophie. Sa pensée se fondait, comme celle de Bruno, sur la nature et la magie.

C'est en 1602 qu'il écrivit son célèbre ouvrage la Cité du Soleil. La ville idéale dont rêvait Campanella, Heliaca, était un septuple cercle que franchissait, dans les quatre directions de l'espace, quatre allées fondamentales. Il s'agissait en somme d'une croix celtique. Le temple, qui se trouvait en son centre, était rond, comme les oratoires celtiques de l'époque païenne. Y officiait le Grand-Prêtre dont le nom voulait dire soleil. Les maîtres de la Cité du Soleil, c'est-à-

²¹⁸ Frances A. Yates, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Paris, Editions Dervy, 1996.

dire le hiérophante et ses assistants étaient des Mages vêtus de blanc.

Que pouvaient bien être ces Mages vêtus de lumière, sinon des prêtres égyptiens, ou bien, plus encore, des druides ?

Chapitre V : À travers l'œuvre de William Shakespeare (1564-1616)

Macbeth

Nous avons déjà présenté le Macbeth historique et les devins qui historiquement l'accompagnent dans sa guerre. Nous avons montré aussi la rencontre des sorcières. Il nous reste à dégager l'esprit celtique qui anime la grande tragédie shakespearienne.

La scène est en Ecosse et les sorcières sur la lande. Au début de la tragédie, nous sommes en direction de Forres où se trouve le palais du roi. Forres est une petite ville à proximité du Firth de Moray, dans le nord de l'Ecosse. Le palais de Macbeth est à Inverness entre le Loch Ness et la mer. Rien de plus celtique que cet environnement, surtout à l'époque où nous sommes, qui est le XI^e siècle.

La tragédie accomplit un destin et de ce destin, les Sorcières en sont les voyantes et les gardiennes. C'est un acte magique, à peine rationalisé qui mettra fin au règne de Macbeth. La forêt de Birnam se mettra en route à l'assaut du château de Dunsinane : ce sera

un camouflage, chaque soldat portant une branche d'arbre. Mais sans doute la vieille légende comportait-elle une montée véritable de la forêt. « La forêt qui marche » fait penser au *Combat des Arbrisseaux*²¹⁹ de Taliésin.

Le crapaud qui a séjourné vingt-et-un jours sous la pierre, un filet de serpent des marais, un œil de salamandre, un orteil de rainette, une langue de chien, un duvet de chauve-souris, un dard de vipère, un aiguillon d'orvet, une patte de lézard, une aile de chouette, un croc de loup, une squame de dragon, une momie des sorciers, un estomac et une gorge de requin, un pied de ciguë déterrée le soir, un fiel de juif, un fiel de bouc, des brindilles d'if, un nez de turc, des lèvres de Tartare, un doigt d'enfant étranglé, des tripes de tigre, du sang de babouin, voilà les vingt-quatre ingrédients du chaudron des sorcières.

Apparaîtront successivement une tête armée d'un casque, un enfant ensanglanté et un enfant couronné ayant un arbre dans la main. Nous voici une fois encore au fait de l'arbre. L'arbre est ici l'outil du destin. Les arbres vont monter à l'assaut de Dunsinane. ce sont des vivants qui ont leur dynamisme propre pour venger le roi mort et abattre l'usurpateur. Les sorcières organisent la destinée, mais ce sont d'autres qui agissent.

²¹⁹ *Ou Kat Goddeu*. Traduction dans Taliésin, *Odes*, arbredor.com, 2001 (NDE).

Le roi Lear

Shakespeare nous transporte en un temps ancien de la tradition celtique, avant l'apparition véritable du christianisme. Il est intéressant de définir la manière dont il voit les croyances de cette époque, d'après les déclarations qu'on trouve ici et là à ce sujet.

Le serment du roi Lear d'abord. Il s'agit là en effet d'une affirmation solennelle : « Par le rayonnement sacré du soleil, dit-il, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par l'existence des globes qui nous font exister et cesser d'être... »

Ailleurs on trouve les interjections « Par Apollon... » « Par Jupiter... » (I, 1). L'auteur se réfère là à la mythologie classique, en usage à partir d'une certaine époque dans le monde celtique.

Edmond, dans l'acte I scène 2, s'écrie : « Toi, Nature est ma déesse. » Apparaît ici de façon parfaitement claire la notion de philosophie de la nature que Cicéron mettait dans la profession de foi de Diviciacos.

Plus loin (acte I, scène 4), Albany, d'une façon plus vague, se contente de s'adresser aux « Dieux que nous adorons... »

Le songe d'une nuit d'été : Puck et Titania

L'ambiance générale du Songe d'une nuit d'été est une atmosphère de féerie et dans l'environnement culturel de Shakespeare, on ne peut guère parler que d'âme celtique. Oberon intervient comme le roi des Fées, Titania, comme la reine des Fées. Peaseblossom, Cobweb, Moth, Mustard seed font partie du petit

peuple et Shakespeare, dans ses Dramatis personæ, prévoit encore d'autres personnages mythiques au service du roi et de la reine.

Cette comédie est en vérité une féerie et s'insère directement dans la celticité de la Grande-Bretagne et celle du grand dramaturge.

Chapitre VI: Limojon de Saint-Didier dans le Petit Albert

Le Petit Albert est beaucoup plus récent que le Grand. Il ne date en effet que du XVIII^e siècle, postérieurement à 1716. Il s'est inspiré de différents ouvrages de secrets médicaux et en particulier de Jérôme Cardan et de della Porta.

L'ouvrage contient notamment les talismans de Paracelse, recueillis dans son *Archidoxe magique*, mais également quantités de recettes, plutôt de cuisine que de magie. Une prière, intitulée oraison des Salamandres mérite d'être remarquée. L'Immortel, l'Eternel, l'Ineffable est qualifié de feu étincelant, ce qui évidemment est l'élément propre des salamandres.

Mais aussi il est appelé Père, Mère et Fils, ce qui correspond à une Trinité non chrétienne et féminisée. Il est dénommé aussi l'âme, l'esprit et l'harmonie, ainsi que le nombre de toutes choses. L'aspect panthéiste se retrouve ici, comme chez tous les philosophes de la nature.

Mais le passage le plus remarquable du Petit Albert

est un extrait d'un alchimiste du XVII^e siècle, Limonjon de Saint Didier, qui occupe quelque quatre pages de l'œuvre²²⁰. C'est un fragment tiré de la Lettre d'un *Philosophe sur le secret du Grand Œuvre au sujet de ce qu'Aristée a laissé par écrit à son fils*, publié en 1687 à La Haye.

Dans cet enseignement, le père confie à son fils les clefs de la nature, dont on comprend vite que ce sont les clefs de l'œuvre. L'élément essentiel est l'air : c'est « la fontaine et la source originelle de toutes choses ». Il faut donc apprendre à prendre l'air et à la faire chauffer à feu doux. Le résultat obtenu est la médecine universelle.

Chapitre VII : L'apparition de la Rose-Croix

Johan Valentin Andreae (1586-1654)

En 1614, paraît à Cassel, sous la forme d'un petit opuscule de 15 pages in-12, la déclaration intitulée *Fama fraternitatis* du très louable ordre de la Rose-Croix. En 1615, c'est la *Confessio*, en 1616 *les Noces chymiques* de Christian Rose-Croix. L'ensemble de ces œuvres se référait à un certain Christian Rozenkreuz ou Rose-Croix, né en 1378 et mort en 1484, dont on aurait découvert la sépulture en 1604.

L'auteur est aujourd'hui unanimement reconnu pour être Jean-Valentin Andreae. Cet « inventeur de

²²⁰ *Le grand et le petit Albert*, Paris, Belfond, 1970, p. 329-332.

la Rose-Croix », comme l'a appelé Albert Lantoine, aurait, selon cet auteur, appartenu « à la célèbre Société du Palmier, le Palmbaum, fondée à Weimar en 1617 par Louis d'Anhalt-Köthen²²¹. »

En dépit de ses tendances vers l'alchimie théorique, de son attachement au « grand livre de la Nature », Jean Valentin Andreæ est un luthérien convaincu : « Je jouirai pleinement, écrit-il, des roses des chrétiens, je porterai la croix des chrétiens, je protégerai l'Ordre de la chrétienté, j'obéirai à la discipline chrétienne ; je vivrai et mourrai en chrétien, afin de pouvoir dire avec eux : JESUS MIHI OMNIA. »²²².

On ne peut, dans ces conditions rattacher la Rose-Croix à un quelconque panthéisme, ni voir là, comme chez Paracelse, une « religion de la médecine ». La fontaine dans le jardin est une fontaine christianisée et l'on parlera plus volontiers d'un christianisme aux couleurs druidiques, mais dénué de tout ce qui constitue la vraie tradition des Druides.

De Christiani Cosmoxeni genitura iudicium

Montbéliard, 1615. L'horoscope de Christian Cosmoxène :

« ... Christian Cosmoxène est, par sa nouvelle naissance, admis à une fraternité où il devient à la fois l'architecte de la Cité des hommes, le prêtre du Temple, et l'interprète du Livre de la Nature. »

Cosmoxène est l'architecte : il appartient donc à la

²²¹ Lantoine, p. 137-138

²²² Turris Babel, in Edighoffer, p. 32.

pierre et, par là, à la civilisation des méditerranéens. Il est aussi le prêtre du Temple, ce qui le rapproche de la tradition judaïque, ou du moins biblique. Enfin, ses relations avec la nature le font toucher au monde druidique. La Rose-Croix, après Paracelse, et sous la fêrûle d'Andreaë, relève d'un système de pensée syncrétique.

Chapitre VIII : Heinrich Khunrath, médecin Rose-Croix

Heinrich Khunrath était né à Leipzig en 1560. En 1588, il obtenait son diplôme de docteur en médecine à Bâle. Il mourut en 1605 à Dresde, après avoir exercé dans cette ville et à Hambourg. Quatre ans après sa mort, paraît à Hanau, en 1609, l'*Amphiteatrum sapientiæ aternæ*, qui porte un privilège de 1598.

Philosophe, médecin et chimiste, Khunrath était médecin et disciple fervent de Paracelse : il s'inscrit donc dans la lignée des philosophes de la nature. Il a écrit sur la transmutation des métaux, sur l'astrologie et sur la signature des choses, ainsi que sur le feu secret des « anciens mages »²²³. Cette dernière mention le rapproche de la tradition des druides.

Il s'est intéressé vivement à la Kabbale hébraïque et en a fait une assimilation à l'Alchimie. On a vu que

²²³ Alexandrian, *La philosophie occulte*, p. 161.

Paracelse déjà s'était occupé de cette science, dans la suite de Nicolas Flamel.

Les rosicruciens le soutinrent, bien qu'au début, Valentin Andreaë l'ait assez vivement attaqué. Cela suffit à nous faire admettre une fois de plus que les rosicruciens ne sont pas dans la lignée des Mages. Leur luthéranisme affirmé les en écartait, mais une certaine similitude de pensée les rapprochait cependant.

On a souligné le rôle de la musique dans l'alchimie de Khunrath. Sans doute faut-il voir là une relation avec le rôle de la harpe dans la tradition druidique. La harpe est l'instrument magique par excellence : les Irlandais ne disaient-ils pas qu'elle fait rire, pleurer et dormir ?

Chapitre IX : L'interprète du Livre de Nature

L'Enchiridion Physicæ restitutæ d'Espagnet

Le président d'Espagnet était magistrat sous Louis XIII. Il avait servi sous Henri IV, en particulier en 1609 où il avait été envoyé pour réprimer une épidémie de sorcellerie en pays de Labourd. Il ne semble pas s'être beaucoup attardé dans ce pays où régnait le sinistre de Lancre.

En 1623, il publie chez Nicolas Buon à Paris, deux ouvrages alchimiques, *L'Enchiridion physicæ restitutæ*

et l'*Arcanum Hermeticæ opus*. Le double ouvrage eut du succès, puisqu'il fut réédité en 1638, puis en 1650 à Rouen. En 1651, paraissait une traduction française : *La Philosophie naturelle rétablie en sa pureté, avec le traité de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès*.

Il faut prendre bien garde au titre. La « physique naturelle restituée » veut évidemment être l'antique philosophie naturelle, celle que pratiquaient l'Héduen Diviciacus, druide, ami de Cicéron, et les penseurs grecs, celle-là même que Shakespeare évoquait dans le Roi Lear.

Il y a là des devises qui méritent attention. On nous dit²²⁴ que *Spes mea est in Agno*, en tête des deux livres, et *Penes nos unda Tagi*, lorsqu'on en retire les lettres d'*Espagnet*, donne « l'axiome redoutablement ambigu de l'hermétisme : *Deus omnia in nos* ».

On remarquera le terme de *redoutablement ambigu*, sous la plume de J. Lefèvre-Desagues. Tout ce qui laisse apparaître le « panthéisme » est redoutable. C'est le péché par excellence : il sort même du cadre de l'hérésie.

Elle n'est pas en effet la déformation de la pensée chrétienne. C'est le refus de cette pensée.

Le fait que d'Espagnet joue à ce petit jeu d'anagramme le montre bien. Qu'on ne s'étonne pas de trouver certaines christianisations dans le texte : c'est une prudence indispensable.

²²⁴ Jean d'Espagnet, *L'Œuvre secret de la philosophie d'Hermès*, Paris, E. P. Denoël, 1972, Introduction, par J. Lefèvre-Desagues, p. 20.

« Dieu est l'étant éternel, l'unité infinie, le principe radical de toutes choses. Son essence est une lumière inépuisable ; sa puissance, une omnipotence ; sa volonté, le souverain bien, et son moindre désir un ouvrage parfait. À qui voudrait sonder davantage la profondeur de sa gloire, surviendraient l'étonnement, le silence, et l'abîme. »

Ainsi commence l'ouvrage. Certes on trouve là quelques éléments qui paraissent colorer le Vide absolu mais l'on est tout près du Sur-être de Jean Scot Erigène, qui transcende l'Être et le Non-Être, et assure dans le Rien la coïncidence des opposés.

« Le Monde n'est à la vérité rien d'autre qu'une image à découvert de la divinité dissimulée. »

On trouve ici la notion du Grand Architecte de l'Univers : « l'esprit lui-même du divin architecte », « L'esprit, Architecte du Monde... »

Importance du Soleil : « Ce n'est pas sans probabilité que certains philosophes ont dit que l'Ame du Monde était dans le soleil... » ou encore : « Nous pouvons inférer de la situation et de la vertu efficace du soleil, qu'il fait en l'Univers la fonction du cœur, duquel la vie se répand de toutes parts. »

« Le Soleil est l'œil royal de la divinité... »

Le Monde Universel se présente d'une triple nature : la super-céleste (esprit), la céleste (âme) et inférieure ou élémentaire (corps).

Chapitre X : La Vie des Saints de Bretagne

Albert le Grand était un moine franciscain de Morlaix. Le personnage était non pas le théologien du XIII^e siècle, dont nous avons eu l'occasion de parler, mais l'auteur plus modeste des « Vies, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne Armorique » que Pierre Doriou publia à Nantes, dans les années 1634 à 1636.

Ces biographies, dans leur ensemble complètement légendaires, méritent d'être lues à la recherche précisément des passages où l'antique tradition paraît. Dans cet esprit, nous donnerons ici quelques morceaux choisis.

Saint Goulven et l'Alchimie

Saint Goulven vivait dans la seconde moitié du VI^e siècle. On le fait naître en 540.

Un jour, il adresse son serviteur Maden à « un riche paysan de la paroisse de Plouneour-Trez, nommé Le Joncour », en lui faisant demander de lui adresser ce qu'il avait sous la main. Le Joncour prit trois poignées de terre, fit le signe de croix et les mit dans la veste de Maden. Celui-ci, revenant vers son maître, sentit sa charge s'appesantir : la terre avait doublé en quantité et elle était devenue de l'or. On en fit trois croix et trois cloches.

Ce qui est curieux dans ce miracle, c'est que ce n'est pas le saint lui-même dont on conte l'histoire, qui en est le héros, mais un obscur, quoique riche,

personnage, du nom de Le Joncour. Il ne brille pas particulièrement par sa sainteté et cependant il opère une transmutation à faire rêver les plus alchimistes.

Il prend de la terre, matière première des plus communes, la bénit et, par ce simple geste, la fait doubler de volume et se transformer en or. Comme il y avait trois poignées de terre, on en fit trois croix et trois cloches. Nous retrouvons le chiffre trois.

Le cerf de Ninnog

Le Prince Erekh poursuivait un jour un cerf. L'animal entra dans le chœur de l'église où se trouvait Ninnog, assistant à la messe, et se coucha à ses pieds. Devant l'église coulait un ruisseau : les chiens ne purent le franchir, et le cerf fut sauvé.

Se retrouve ici le personnage mythologique du cerf, mais dans un contexte chrétien qui désamorce en quelque sorte le rituel païen. Le cerf doit être tué, pour servir à la communion et opérer la transmutation humaine. Sa manducation est celle du Graal, gage de renaissance.

Si le cerf est protégé, comme il l'est ici, il n'y a pas de mort, il n'y a donc pas de renaissance et l'on empêche le rite qui sauve, pour le réserver à l'opération du Christ. Aussi le caractère du récit ne tient-il pas à la salvation du cerf. Cela est banal, car le Cerf ne saurait souffrir le martyre. Il n'est pas là pour cela, mais pour conduire ses poursuivants dans l'Autre Monde. C'est ce qu'il fait dans tous les récits de la tradition, et c'est ce qu'il fait ici.

Le ruisseau constitue la frontière. Le gué n'est pas mentionné, mais il se trouve comme sous-entendu. Les chiens n'ont pu le passer. Le cerf aura toutefois rempli son rôle conducteur, puisque le prince Erekh aura ainsi trouvé sa voie.

Le cavalier de Guérande

En l'an 909, Guérande fut sauvée des Normands et des Danois par l'intervention d'un jeune Cavalier « brillant et luisant comme le Soleil » qui descendit du ciel et prit la tête des Compagnies guérandaises. L'ennemi fut taillé en pièces et le jeune Cavalier disparut.

Il n'existe manifestement aucune christianisation de l'affaire, ce qui est bien intéressant. Tout porte à considérer qu'il s'agit de l'intervention particulière du dieu du Soleil pour la défense de la ville ronde et solaire de Guérande, ou Gwenrann, dont nous avons dit qu'elle portait le nom du dieu antique, Gwen Grannos, Grannos le Blanc.

Ronan loup-garou

Dans sa légende, l'ermite Ronan, venu d'Irlande en Léon, puis installé en Cornouaille, est accusé à tort d'être sorcier et nécromancien. C'est là une attaque fréquente contre les Armoricains. Ne se rappelle-t-on pas que Thierry de Chartres, l'illustre théologien, avait été accusé de ce crime ?

« Comme les anciens lycanthropes par magie et art diabolique il se transformait en bête brute, courait le garou et faisait mille maux dans le pays. »

Certes Ronan se défendit et prouva le contraire au roi Gradlon. Il fit retomber la calomnie sur un personnage assez mal considéré par les chrétiens, la Keben ou Kaban. Cette femme devait être celle qu'on appelle encore la Marie du Cap.

S'il est accusé de magie, c'est probablement parce qu'il la pratique et s'il la pratique, c'est qu'il est un druide. S'il démontre qu'il n'est pas un magicien, il prouve par là qu'il n'est pas le druide que l'on croyait.

S'il est accusé de nécromancie, c'est qu'il évoque les morts, ce qui est bien commun dans ce pays frontière de l'Autre Monde. Mais Ronan est en réalité Kronan, le vieux dieu Cernunnos, Maître de l'Autre Monde et Seigneur de Locronan. Et s'il refuse la nécromancie, c'est qu'on veut nous faire croire que le dieu Cernunnos s'est converti à la foi du Christ.

Les sept Dragons

Le Dragon n'est évidemment pas une invention d'Albert Le Grand, ni de son époque. Non seulement, il déborde très largement la Bretagne, comme on le voit avec la Grand Goule de Poitiers ou la Tarasque de Tarascon, mais il s'agit sans conteste d'un personnage universel comme le démontrent les dragons chinois.

On a interprété la lutte des saints contre les dragons comme une symbolisation du combat mené par les évangélistes contre l'ancienne religion. Cela paraît à vrai dire peu probable. Le dragon est certainement antérieur au christianisme et il semble que son expulsion (et non sa mort) le soit aussi.

Le dragon ne meurt pas. Il est conduit au bord de la mer ou devant une rivière et invité à y plonger. Moyennant quoi, il disparaît. Mais le mythe demeure vivant et le seul fait de le représenter dans des statues ou dans des récits le fait échapper au temps. C'est en dehors du temps ou, si l'on préfère, continuellement, que le saint conduit le dragon hors du pays.

Il est remarquable que dans l'histoire de Saint Pol, un personnage du nom de Nuz intervienne. Nuz est une divinité infernale et sa présence dans l'exorcisme est indispensable pour que le dragon soit reconduit aux enfers.

Le Dragon d'Elorn

Neventer et Derien allaient par le pays et longeaient la rivière appelée Dourdoun, quand, arrivant à la hauteur du château de la Roche-Maurice, ou plutôt, en breton, de Roc'h Morvan, ils virent le seigneur de ce château, un nommé Elorn, se jeter à l'eau. Les deux hommes se précipitèrent et sauvèrent le comte.

Interrogé, celui-ci expliqua alors que son pays était rançonné par un dragon qui dévorait tout. Pour restreindre ses crimes, le roi Bristok, roi de Brest comme son nom l'indique, avait prescrit par édit qu'on lui donnât tous les samedis une victime tirée au sort.

Malheureusement, la mauvaise chance n'avait cessé de tomber sur la famille d'Elorn et celui-ci, plutôt que de livrer son dernier-né, avait préféré se jeter dans la rivière.

Nos deux collègues s'engagèrent à délivrer la

contrée du sortilège, à la condition qu'Elorn promet de bâtir une église. Ils s'avancèrent donc vers la bête et, ayant fait le signe de croix, Derrien lui passa sans mal son étole autour du cou, puis il le donna à conduire à l'enfant Riok, le fils d'Elorn. On l'emmena ainsi à Brest, pour le montrer à Bristok, puis à Tolente et enfin à Poulbeunzual, dans la paroisse de Plouneour-Trez, et on le jeta à la mer.

Ce qui est intéressant de constater, c'est qu'en dépit de la réussite des deux chrétiens, Neventer et Derrien, Elorn ne se convertit pas. Il reste païen, parce que finalement ils n'ont rien accompli d'extraordinaire. Ils ont simplement opéré le geste du druide qui débarrasse la contrée du dragon.

Mais il y a mieux : c'est que la rivière du Dourdoun s'appela désormais Elorn du nom du roi païen.

Pol de Léon et le dragon

Pol de Léon vient à bout du dragon de l'île de Batz. Il passe la nuit en prières, dit la messe, puis s'avance vers la bête en la seule compagnie d'un gentilhomme de Cleder. Il jette son étole autour du cou du monstre et le donne à conduire au gentilhomme. Arrivé au nord de l'île, il ôte l'étole et commande à l'animal de se jeter à la mer,

« Ce qu'il fit, et s'appelle encore à présent le lieu d'où il se jeta Toul ar Sarpant, c'est-à-dire l'abîme du serpent, où la mer fait un croulement et bruit étrange en tout temps, sans aucune cause apparente. »

En récompense, le comte de Léon Gwythur nomma le gentilhomme seigneur de Kergournadec'h.

Se délivrer du dragon n'est pas difficile du tout. Il suffit que ce soit l'homme qu'il faut, avec les moyens qu'il faut pour y parvenir. Dans tous les cas, le saint dit la messe, ou bien fait des prières, ou tout simplement jette son étole autour du cou. Cela signifie que l'opération est purement spirituelle et qu'il convient de s'abstraire et de se concentrer pour disposer de l'arme efficace.

Le dragon d'Armel

Au voisinage de la rivière de Seiche, près de Ploërmel, il y avait un dragon, dont Armel délivra le pays en lui jetant son étole autour du cou, puis en le jetant dans la Seiche.

Qu'est-ce donc que le dragon, sinon les puissances primitives de l'homme ? Elles ne sont point mauvaises si elles ne sont pas déplacées. Il ne convient pas qu'elles ravagent le pays et en dévorent les enfants, mais elles se trouveront fort bien d'être ramenées dans les eaux profondes. Ce qui est condamné, ce n'est pas le dragon en lui-même, qui d'ailleurs est immortel, mais l'invasion du monde conscient par les manifestations les plus désordonnées du monde inconscient. Mais le monde inconscient ne saurait être supprimé : il est immortel.

Le dragon de Meven

Une Dame vint demander à Méén de délivrer le

pays d'un dragon qui avait sa caverne près de l'abbaye de Saint Florent sur le bord de la Loire. Méén s'agenouilla, fit sa prière, dit la messe, puis il fit sortir le dragon de son antre, lui passa son étole autour du cou et conduisit jusqu'à la Loire où il lui ordonna de se jeter, ce qu'il fit.

Meven avait également le pouvoir de pétrifier, dont nous connaissons l'importance dans le monde druidique. Il prononce le charme et les moines de la Butte aux Tombes, à Trehorenteuc, sont transformés en pierre.

Le dragon de Tudwal

Tudwal célèbre la messe, revêt ses ornements, prend la croix en mains et se fait conduire à la caverne du dragon. Il lui ordonne de sortir, lui met son étole au cou et l'entraîne sur un rocher d'où il lui commande de se jeter à la mer. On ne l'a plus revu depuis.

On remarquera la présence du rocher sur les lieux de l'exécution. On sait qu'il était interdit, de par les Conciles de l'Église romaine, de fréquenter les rochers. Il ne semble pas que cela trouble beaucoup saint Tudwal, qui ne devait rien aux Romains.

Le dragon de Samson

Samson se trouvant à Paris, délivre la région d'un dragon, en lui faisant passer la Seine. On n'a plus revu la bête depuis lors.

Manifestement, la Seine joue ici le rôle de frontière de l'Autre Monde. Le dragon est ramené à son antre

primitif dont il ne convient pas qu'il s'échappe. Ainsi des forces irrationnelles de l'homme.

Le dragon d'Efflam

Un dragon avait sa caverne à environ mille pas du Roc'h Hirlas sur la Lieue de Grève. Sa caverne était profonde de neuf coudées et en avait douze de circonférence. Il marchait à reculons pour que l'on crût qu'il venait de sortir du lieu où il venait tout juste d'entrer.

Le roi Arthur « s'exerçait à chasser les dragons et monstres qui se trouvaient en grand nombre parmi les bois et grandes forêts dont le pays abondait. » Chemin faisant vers le Roc'h Hirlas, Arthur rencontre Efflam, fait sa connaissance et le prie d'assister au combat.

La lutte dure toute la journée. Arthur épuisé se retire un temps et Efflam fait jaillir une source pour désaltérer le Roi.

Le lendemain, c'est Efflam qui prend le relais. Il commande d'abord au dragon de sortir de la caverne, puis il fait une prière et monte sur un rocher. Le dragon siffle horriblement, puis il vomit du sang et se jette dans la mer.

La délivrance n'est évidemment pas le fait du pouvoir séculier, mais celui du pouvoir spirituel. Ici encore on retrouve l'existence du rocher, qui décidément joue un rôle principal dans la disparition du dragon.

Chapitre XI : La danse dans les églises (1641)

L'usage de danser dans les églises était au XVII^e siècle commun en Bretagne. On a vu qu'au VI^e siècle le Concile d'Auxerre, au VII^e siècle celui de Châlons-sur-Saône l'avaient déjà interdit. Un millénaire plus tard, il se pratiquait toujours en Armorique.

En 1641, le Père Maunoir nous dit à propos de la chapelle de Saint Colodon : « ... ils avaient accoutumé de danser nuitamment dans cette chapelle. » et en 1643 « À Plogoff, nous mêmes fin à la pêche du dimanche et des jours de fête et réussîmes à empêcher les danses nocturnes dans les églises. »

On remarquera qu'il s'agit de danses nocturnes. Est-ce pour se cacher ? Ou bien est-ce du satanisme, la nuit étant réservée au prince des Ténèbres ? Nous pensons tout simplement que c'est la tradition de la « fête de nuit » c'est-à-dire la vieille habitude celtique de tenir la nuit pour primordiale.

L'ignorance de la foi chrétienne accompagne les pratiques païennes. En 1641 à Ouessant « ... On aurait eu peine à trouver une douzaine de personnes connaissant les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ou les commandements de Dieu. » Autrement dit, Ouessant était quasi totalement païenne. Vraisemblablement, ce n'était pas nouveau et le paganisme de l'île remontait à la nuit des temps.

En 1642, « ... conformément à nos instructions on ne dansait plus pendant les noces ». Voilà donc complètement exclue la danse traditionnelle.

Certes on ne danse plus dans les églises. Mais la danse n'a pas cessé d'être pratiquée par les Bretons depuis 1642. Bien plus encore, elle connaît un renouveau tout à fait extraordinaire depuis cinquante ans.

On a tort de croire que c'est le rapprochement des sexes qui soulevait l'hostilité du Père Maunoir et de ses acolytes. La raison est toute différente. Certaines danses, voire toutes à certains égards, entraînent chez ceux qui les pratiquent, des changements de niveaux de conscience, qui les apparentent à la recherche d'un état mystique.

Qu'il pût y avoir une voie mystique différente de l'enseignement catholique romain ne pouvait être accepté par la hiérarchie. Accessoirement, le développement d'une certaine énergie sexuelle pouvait aggraver la condamnation, mais non pas la produire.

Chapitre XII : Elias Ashmole (1617-1692)

Elias Ashmole était né à Lichtfield le 23 mai 1617.

1638 : Il est nommé *sollicitor*.

1644 : Il est nommé commissaire du roi.

1646 : Elias Ashmole est reçu dans la *Fraternity of Fremasons*. Le 16 octobre 1646, Ashmole est initié à la petite loge de Warrington, en même temps que le colonel Henry Mainwairing.

1646 : Le Temple de Salomon est fondé par Elias Ashmole (1617-1692). On aperçoit là le respect de la

tradition biblique qui est à la base de la franc-maçonnerie, au moins à partir de 1717.

1652. *Theatrum chemicum britannicum* : anciens poèmes alchimiques anglais de Thomas Norton, George Ripley, John Dastin, Edward Kelley et John Dee. Une des lectures favorites d'Isaac Newton. Quatorze gravures, les unes inspirées de Thomas Norton, d'autres de Robert Vaughan, Thomas Cross et John Godard.

Il meurt à Londres le 18 mai 1692.

Elias Ashmole aurait fait partie du bosquet druidique d'Oxford « Mount Hæmus », ainsi que John Aubrey (1628-1697), qui en aurait été le chef.

Selon Michel Raoult, « Elias Ashmole est donné par la tradition druidique du D. O. comme étant celui qui aurait transmis aux premiers francs-maçons spéculatifs les initiations correspondant aux trois fonctions traditionnelles du druidisme, celle d'ovate, de barde et de druide, lesquelles auraient par la suite été regroupées en un seul grade qui ne serait autre que le Royal Arch de la franc-maçonnerie, avec, pour occulter le fait, bien entendu, une légende biblique attachée au grade, sans rapport aucun avec quelque tradition druidique que ce soit. ».

Une telle affirmation n'est pas très sérieuse. Michel Raoult paraît d'ailleurs assez hésitant à ce sujet. En effet, lorsque l'on étudie le rituel de Royal Arch 13^e degré de l'initiation maçonnique, on ne trouve aucune trace de druidisme, mais un ensemble d'éléments d'origine hébraïque ou dérivés d'une tradition hébraïque. Royal Arch consiste dans la découverte

du nom de Dieu. Deux légendes sont à sa base, l'une raconte un songe d'Enosh, fils de Seth, qui « aurait probablement été inventée de toutes pièces »²²⁵, l'autre se rattache à la Kabale et elle est fondée sur les dix Sephiroth. Les officiers, pendant la tenue, portent des noms hébraïques. Le mot de passe est biblique, le mot sacré est le nom du dieu des Hébreux.

Il est extravagant de vouloir faire croire que tout cela n'est organisé que pour « occulter le fait ». Le rituel de Royal Arch est le schéma, secret bien entendu, du déroulement d'une initiation : ce n'est pas une cérémonie publique, bien au contraire et nous ne pouvons même en parler que parce que la tradition maçonnique est actuellement en grande partie décryptée et publiée.

Comment, dans ces conditions, admettre qu'un texte, destiné à des initiés, puisse occulter quelque chose ? surtout l'occulter au point que rien de ce qui est occulté n'apparaisse, même un peu ? Où sont, dans cette initiation, les trois fonctions traditionnelles d'ovate, de barde et de druide ? Nous ne sommes pas du tout dans le même monde. Il n'est pas possible que les hommes qui ont été reçus au 13^e degré, y ait trouvé la moindre instigation au druidisme.

Ajoutons que les relations d'Elias Ashmole avec la maçonnerie paraissent avoir été assez relâchées. S'il est vrai qu'il a bien été reçu en 1646, nulle trace n'existe de son appartenance à la maçonnerie postérieurement et jusqu'à sa mort en 1692. Ceci bien entendu n'empêche pas qu'il ait pu faire une trans-

²²⁵ Roger Richard, *Dictionnaire de la maçonnerie*.

mission aux frères spéculatifs existant avant 1717, mais en aucun cas, on ne peut parler d'une transmission druidique et l'affirmation du Druid Order est fausse.

Ceci ne signifie pas bien sûr qu'Elias Ashmole n'ait pas été druide. Mais il a pu transmettre sa tradition à quelqu'un d'autre

Chapitre XIII : Qui étaient donc les sorcières ?

Dans son ouvrage *Disquisitionum magicarum libri se*, publié à Venise, *Apud Iuntas*, en 1652, Martino del Rio, docteur en Théologie de la Compagnie de Jésus rapporte plusieurs faits qui méritent attention, parce qu'il ne s'agit pas de sorcellerie banale, mais d'un culte organisé.

Les mages des Gentils

À la question XX du livre II, l'auteur parle des Mages des gentils « *de vatibus Gentilium* ». En l'absence d'autres précisions, il semble s'agir non des Mages des Perses ou de quelques autres extrême-orientaux, mais des mages de chez nous, comme le faisait Agrippa de Nettesheim.

Au livre IV, chapitre II, question VII, on lit ceci :

« *Alterum divinationis caput vocatur, Goethia sive Manganeia, cuius plurimi sunt modi. Præcipuus est ille, quem cum Iamblichio perperam nonnulli audent*

vocare Theourgian, rem pessimam honesti nominis pallio regentes, ut accurate docuit Petrus Leloyherius, aliis melius dicitur Psychomanteia, Psychogogia, Psychopompaia, sepulcrale carmen vocat Apuleius, communiter dicimus Græca denominatione Necromantiam, hanc Gentiles certis locis (quæ putabant esse inferni ostia, ut in occiduo Galliæ littoræ, ut apud Tesprotum, Tarentum; Avernum, Cimmerios et Heraclæam) certis ritibus exercebant : ovibus se putant manes elicere. »

« Un autre chapitre est appelé de la divination, Goethie ou Manganie, dont il existe plusieurs modes. Le principal est celui que quelques-uns, avec Jamblique, osent appeler à tort, Théurgie, dirigeant sous le voile d'un nom honnête, une chose très mauvaise, comme l'a enseigné avec soin Pierre Leloyher, qui est dite par d'autres d'une meilleure manière Psychomancie, Psychogogie, Psychopompée, qu'Apulée appelle le rite sépulcral, que nous appelons d'un nom grec Nécromancie, et que les Gentils pratiquaient par certains rites et en certains lieux, qu'ils pensaient être les portes des enfers, comme à l'occident du littoral gaulois, à Tesprote, Tarente, l'Averne, chez les Cimmériens et à Héraclée : avec des moutons, ils pensent évoquer les mânes. »

Ce texte est intéressant, parce qu'il éclaire une pratique qui est facilement reprochée aux Bretons. Ainsi Thierry de Chartres était-il tenu, nous dit-on, pour un nécromancien. Ronan était aussi accusé de nécromancie. Celle-ci est bien mise en rapport avec la péninsule armoricaine et plus particulièrement la porte des enfers, c'est-à-dire le Yeun Ellez.

Ces Mages des gentils dont le nom même rappelle une citation d'Agrippa de Nettesheim pratiquaient donc la Nécromancie ou Psychomancie « en certains lieux qu'ils pensaient être les portes des enfers ». Ces lieux sont notamment :

— le littoral occidental de la Gaule. Le seul endroit correspondant à cette localisation est le Yeun Ellez, en Brasparts.

— Tesprote, site inconnu,

— Tarente, en Italie du sud,

— le lac de l'Averne, près de Cumès,

— chez les Cimmériens, ceux d'Homère probablement, qu'on peut assimiler aux Armoricaïns,

— Héraclée, dont il est difficile de dire de quelle Héraclée il s'agit. Peut-être s'agit-il de la fontaine d'Héraclée dont nous parle Agrippa lui-même, « dédiée aux Nymphes d'Ionie... sur le rivage du fleuve Cythéron, d'où l'on sortait en parfaite santé après y être descendu » (I, VI).

On en conclut donc que deux sites sur six concernent la péninsule armoricaine et que les Mages des gentils ne sauraient être autres que les Druides d'Armorique.

On aura évidemment tendance à conclure de même en ce qui concerne le texte d'Agrippa, d'autant plus que cet auteur connaît le texte de Claudien, puisqu'il le cite, sur les Portes des Enfers au littoral occidental des Gaules, non moins que les Cimmériens d'Homère.

Le culte du Cornu

Parmi les exemples récents et clairs de la pratique de ces mages, l'auteur relève, livre II chapitre 16, une citation de Robert Gagui, général de l'Ordre de la Trinité. Celui-ci mentionne le cas de Guillaume Edelin, docteur en théologie, prieur de Saint Germain de la Hara, qui fut condamné à Evreux à la prison perpétuelle pour crime de fausse religion (*falsæ religionis crimen*), sans doute peu avant la publication de l'ouvrage. Ce personnage avait eu recours au patronage du « démon » et l'avait adoré sous l'apparence d'un bélier, puis avait accompli un curieux rite qui consistait à placer des rameaux entre les cuisses d'un cheval, aux fins de recouvrer sa puissance sexuelle.

Dans son livre V, appendice 1, aussitôt après avoir parlé de Jeanne d'Arc, del Rio produit l'extrait du livre de l'Antichrist de Florimond de Remundis, Conseiller du Roi au Sénat de Bordeaux, exposant chapitre VII, article 5, l'affaire de Jeanne Bosdeau, survenue en 1394. À cette date le Juge ordinaire de la Chatellenie de Salignac en Limousin avait condamné à mort la jeune femme qui fit appel et déclara ce qui suit.

Elle avait été débauchée dans son jeune âge par un Italien qui l'amena à minuit, la veille de la Saint-Jean, dans un champ. Il fit par terre un grand cercle en murmurant des paroles qui se trouvaient dans un livre noir. Apparurent alors un bouc, grand et cornu, tout noir et deux femmes, puis un prêtre, ou du moins « un homme habillé en prêtre ». À la demande du bouc, l'Italien précisa que la jeune femme était venue pour être reçue parmi les fidèles. L'animal fit

alors de la main gauche le signe de la croix sur elle et invita les assistants à venir le saluer : « ce qu'ils firent luy baisant le derrière ».

Le bouc avait entre les deux cornes une chandelle noire à laquelle les assistants allumaient la leur. Dans un bassin, on déposait de l'argent.

Une autre fois, il fut donné par l'Italien au bouc une mèche des cheveux de la jeune femme. Puis elle eut, dans un bois, des rapports sexuels avec le diable, ce qui était profondément désagréable, car le sperme de l'animal était glacial.

Cérémonie au Temple de Lug

Le mercredi et le vendredi, chaque mois, l'ensemble des participants se rendait sur le Puy de Dôme où l'on allumait les chandelles à celle du bouc, puis l'on dansait en rond, en se tournant le dos. La messe était dite alors, sans regarder l'autel et l'officiant s'écriait au moment de l'élévation : Maître, aide-nous ! On ne se servait pas de vin, mais d'eau dans le calice et le bouc pissait dans un trou pour faire de l'eau bénite.

Chacun rendait compte ensuite de ce qu'il avait fait : ensorcellement, lien, guérison par les charmes, perte des fruits. On remarquera que le quart des opérations effectuées est un bienfait, la guérison, et donc que le vocable général de sorcellerie ne s'applique pas ici, même tel que le récit est fait.

Par ailleurs, il est intéressant que l'assemblée se soit tenue en haut du Puy de Dôme, à l'endroit même où se tenait jadis le temple de Lug. Les ruines

devaient toujours s'y dresser, puisqu'elles existent encore aujourd'hui.

Dans un autre récit, fait par Engerrand de Monstrelet et concernant la ville d'Arras en 1459, les gens, hommes et femmes, sont transportés par la vertu du diable, sur le lieu de l'assemblée. Là se trouvait « un diable en forme d'homme » dont le visage était caché. On lui baisait le derrière, on écoutait ses admonestations, puis l'on mangeait un excellent repas et la réunion ne s'achevait pas que chacun eut connu charnellement sa chacune.

Non seulement, des gens du peuple, mais aussi des notables furent compromis dans cette affaire. Le texte parle de prélats, de seigneurs, de gouverneurs de villes et de bailliages. Les plus modestes étaient exécutés, les plus riches s'en tiraient en versant aux juges de confortables aumônes.

Des prêtres païens au XVII^e siècle

L'ouvrage enfin nous renseigne sur la nature des Arioles. L'on sait que ces gens, dont certains, nous l'avons vu, fréquentaient les têtes couronnées et leur famille²²⁶, étaient des mages et des devins dont l'influence était certaine sur la politique des Etats. Del Rio nous précise qui ils étaient. On les appelait ainsi, nous explique-t-il, parce qu'ils disent des prières autour des autels des idoles et qu'ils y offrent des sacrifices. Ils reçoivent également des réponses aux questions posées aux démons. « Arioli vocati propte-

²²⁶ Voir *les Druides du Moyen Age*.

rea, quod circa aras idolorum nefarias preces emit-
tunt, et funesta sacrificia offerunt, iisque celebritati-
bus dæmonum responsa accipiunt... »

Si nous comprenons bien, cela signifie qu'en 1652, date de la publication de l'ouvrage de Del Rio, il existait des autels « païens » devant lesquels des prêtres faisaient des prières et effectuaient des sacrifices. Il nous faut donc conclure à la permanence, en plein XVII^e siècle, d'un culte non chrétien.

Chapitre XIV : La secte (1650-1752)

En 1650, apparaît dans l'histoire l'existence d'une secte qui se manifeste en Bretagne centrale, principalement dans la région de Mur. Le Père Maunoir, jésuite missionnaire, dépêché en Bretagne pour rechristianiser le pays, dont on se demande d'ailleurs, à le lire, s'il a jamais été vraiment christianisé, raconte la lutte qu'il va mener contre ces païens.

Bien entendu, les textes qui rendent compte de cette affaire ne sont pas en clair. En particulier aucun nom de lieu n'est donné avec précision. Le personnage adoré est appelé le diable, selon l'usage chrétien immémorial, qui transforme les divinités non chrétiennes en démons. Vraisemblablement, des crimes ont été ajoutés, comme les crucifixions de petits enfants et l'anthropophagie.

Journal du Père Maunoir : Année 1650

Dans le courant de l'année 1650, le Père Maunoir évangélisait les environs de Mur de Bretagne et de Saint Gilles Pligeaux. C'est là sans doute qu'il fut confronté pour la première fois avec la puissance d'une secte qui sévissait dans la région. Il fut mis sur la piste du « diable » par l'intermédiaire d'une jeune fille qui avait été entraînée dans sa compagnie.

On lui avait donné rendez-vous dans la campagne, près d'une chapelle de la Vierge et de là, on l'avait conduite, par un long chemin jusque sur une grande plaine, très isolée, où brûlaient des torches de sapin et où une assemblée assez nombreuse se tenait.

Au centre se trouvait un trône doré où se tenait un « monstre ». Autour de lui, on jouait à la balle ou aux dés et l'on dansait. La jeune fille fut invitée, sous le parrainage de son confesseur qui l'avait conduite là, à baiser les pieds du monstre et à renier, avec Dieu et Jésus-Christ, tous les saints et toutes les saintes du christianisme, tandis qu'elle prêtait hommage au président de l'assemblée. Evidemment, elle dut en passer par les volontés du Maître des lieux. C'est ce que le texte appelle pudiquement « passer à l'acte ». Deux acolytes se présentèrent à ce moment-là, lui imprimèrent la marque d'un dé sous la nuque et inscrivirent son nom avec du sang tiré de son auriculaire gauche.

La suite du récit n'est pas très claire. Il semble que la jeune fille se soit repentie très vite et se soit

confiée à Maunoir. Les gens de la secte tentèrent de la reprendre, mais leurs efforts furent inutiles.

Il semble qu'on puisse identifier l'endroit où se déroula la cérémonie. C'était, nous dit Maunoir, sur la lande des Sept-Voies au diocèse de Vannes. Une croix des Sept-Chemins est signalée par la carte de l'IGN, à une dizaine de kilomètres de Mur et au tout début de l'évêché de Vannes, entre Croixanvec et Kergrist. L'endroit, très désert, encore aujourd'hui et quelque peu désolé, conviendrait tout à fait.

Un trône doré pour le Maître et des chaises pour les Anciens

La même jeune fille raconte comment la secte tint ses assises dans une cour. Il y a là un trône doré pour le maître et des chaises pour les « anciens ». La foule s'assoit par terre. Des langues de feu flottent au-dessus de la tête des maîtres, ce qui est le signe, dit le texte, d'une violente colère.

On ne sait pas très bien ce que sont ces langues de feu. S'agit-il de véritables langues de feu ? Dans ce cas, les maîtres ressemblent fort aux Apôtres le jour de la Pentecôte. De quel miracle s'agit-il ?

Bref, on s'en prend aux images de saint Michel et de saint Jean-Baptiste, on leur donne des coups de fouet et des gifles. Ce n'est pas très méchant, mais fort symbolique. Du sang se met à couler de saint Jean Baptiste. Heureusement, une colombe blanche intervient qui met fin à la cérémonie.

Le jour de l'Ascension, réunion près d'une croix où le Maître fait un discours en deux points : il ne faut

pas écouter les prêches des missionnaires, il ne faut pas se confesser à eux. Heureusement, voici un orage qui met fin aux méchancetés de la secte.

Autre type de cérémonie, l'abjuration. On retrouve le personnage assis dans la chaire dorée, le baisement de pieds, la soumission, le reniement, mais cette fois, en plus, le maître rase la tête de nouveaux convertis pour effacer le baptême et on inscrit les noms dans un livre noir. Puis les nouveaux jurent de ne jamais révéler à un confesseur les choses de la secte et, chose plus curieuse, de « ne jamais renaître en Dieu ». Les anciens font de même.

Liste des péchés

Certains péchés sont le propre des sectaires. Les voici, donnés sans ordre, apparemment : « l'apostasie, la haine de Dieu, l'hérésie multiforme, le désespoir, toutes sortes d'idolâtrie, le blasphème, les exécutions, les sacrilèges, la profanation du corps et du sang du Christ, des images et de tous les autres sacrements, les maléfices, les homicides aussi corporels que spirituels (en précipitant les autres dans les rets du Démon), l'anthropophagie, la lycanthropie, toutes les sortes de débauche. »

Le Grand-Maître sur le rocher

Ces différents textes, extraits du *Journal des Missions* du Père Maunoir, rédigés par lui, appellent un certain nombre d'observations.

La première concerne le personnage assis dans la

chaire. Il n'est pas appelé démon, mais Maître ou, dans un cas, « monstre hideux », ce qui est une description, mais non un titre. Un Maître, un autre texte dira Grand Maître : c'est le nom que l'on donne dans la franc-maçonnerie président d'une obédience. Cela dit, rien ne ressemble à la franc-maçonnerie dans le rituel observé.

Le maître est assis sur un siège doré qui se révèle une fois au moins être un rocher. On se rappellera que le rocher est l'un des trois éléments fondamentaux des interdictions ecclésiastiques. On baise les pieds, mais rien d'autre. Il n'est pas question, comme dans les sabbats de France de baisers obscènes, au bas du dos notamment.

L'Assemblée paraît dûment hiérarchisée. On y trouve des Anciens et des Maîtres. L'un des chefs dit qu'il a été antérieurement bon chrétien et ne plus l'être. Il ne s'agit donc pas d'un démon, mais d'un homme.

On remarquera l'importance donnée à la Saint-Jean-Baptiste. Cela nous rapproche encore une fois de la franc-maçonnerie. Les fêtes dans l'ensemble ont lieu la nuit, y compris celle de la Saint-Jean.

Enfin, on notera la participation de membres du clergé et de nobles. Ce n'est pas uniquement une assemblée de paysans, loin de là. On a dit qu'il y aurait eu même des membres du Parlement de Bretagne dans l'assemblée et que c'est la raison pour laquelle aucune poursuite judiciaire n'a jamais été intentée contre les faits et gestes de ce groupe.

Maunoir a accusé la secte d'avoir crucifié de petits

enfants, d'avoir mangé de la chair humaine. Rien ne le prouve. En particulier, aucune enquête de la police criminelle n'a jamais laissé penser que cela avait pu se produire, aucun jugement d'aucune sorte n'a jamais frappé les membres de cette association.

On se rappellera à ce sujet le texte que Jean de Salisbury consacrait au rituel des gens qui suivent Noctiluca ou Hérodiade. Entre autres pratiques, nous dit cet auteur, « ils croient que des enfants sont sacrifiés aux lamies, coupés en morceaux et dévorés glou-tonnement, puis, graciés par la présidente, ils sont jetés et ramenés dans leurs berceaux. »²²⁷ C'est donc que les fidèles de la déesse mangent bien des enfants, mais seulement en imagination. Ils sont présentés devant l'assemblée, voués aux « lamies », puis une communion s'effectue autour de leur représentation. On remarquera aussi que la déesse est représentée par une présidente : il s'agit vraisemblablement d'une incarnation.

Jusqu'à quand la Secte fonctionna-t-elle ?

Combien de temps durèrent les activités de la Secte ? On ne le sait pas de façon précise. Toutefois, un texte nous permet de penser qu'il s'ensuivit au moins jusqu'à la révolution française. En effet, il existe aux Archives d'Ille-et-Vilaine, un petit manuscrit, daté de 1752, qui recopie les instructions données par Maunoir au sujet de la secte. C'est en somme

²²⁷ Jean de Salisbury, *Polycraticus*, Leyde, 1639, p. 83 (II, 17), dans Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 79.

un manuel du confesseur, concernant les abominations de la Montagne. Il a été transcrit par un prêtre.

On trouvera ce texte à sa place chronologique. On se voit tenté d'admettre que la secte existait toujours quarante ans à peine avant la Révolution et une telle date mérite réflexion. John Toland est né en 1670 et mort en 1722, trente ans avant l'écriture du manuscrit. William Stukeley est né en 1687 et mort en 1765, treize ans après. Iolo Morgannwg (Edward Williams) est né en 1747, cinq ans avant l'opuscule, et mort en 1826.

Cela ne signifie pas bien entendu que tous ces personnages aient été membres de la Secte. Mais cela veut dire très clairement qu'ils auraient pu l'être et que s'ils ne l'ont pas été, ils ont pu adhérer à d'autres organismes du même genre.

Des gentilshommes faisaient partie de la société et à sa tête se trouvaient des maîtres et un grand-maître, dont le nom ne nous est pas donné. Ils dirigeaient un groupe religieux qui vénérât ce que Maunoir appelle le diable, une divinité non chrétienne, un « monstre ».

On a dit que tout cela était sorti de l'imagination de Maunoir, qu'il n'y avait jamais eu de secte, ni rien de ce genre. Cela est peu vraisemblable. La vivacité du récit, le caractère très circonstancié et très vraisemblable de cette histoire ne permettent pas de soutenir une telle hypothèse.

Chapitre XV : Quelques Rose-Croix

Robert Fludd (1574-1637?)

Auteur de l'*Utriusque Cosmi Historia* (1677), Robert Fludd, diplômé de l'Université d'Oxford, fut un Rose-Croix anglais. Il se posa en défenseur de l'Ordre des Rose-Croix et de ce fait représenterait un peu la fraction orthodoxe chrétienne des alchimistes. Des sociétés de Rose-croix se forment même à Londres sous son influence.

Michel Maïer (1568-1622)

Médecin de l'empereur Rodolphe II, Michel Maïer appartient lui aussi à la Rose-Croix. Il publie en particulier l'*Atalanta fugiens* qui serait selon Van Lennep²²⁸ « l'un des chefs-d'œuvre de l'art alchimique ».

Thomas Vaughan dit Eugenius Philalèthe

Né en 1612, il était lui aussi Rose-Croix, sous le nom d'Eugenius Philalèthe. Il ne faut pas le confondre avec son contemporain Irénée Philalèthe.

²²⁸ Jacques van Lennep, *Alchimie*, Crédit Communal de Belgique, 1985.

Chapitre XVI : John Aubrey (1626-1697)

John Aubrey était né en 1626 à Easton Pierce, dans le Wiltshire. Il était disciple de Trinity College, à Oxford en 1642 et fut admis comme étudiant du Middle Temple en 1646. Il mourut à Oxford en 1697.

Il avait été reçu à la Royal Society en 1663. Archéologue, il avait fait des recherches particulières sur le site mégalithique d'Avebury qui lui avaient valu d'être considéré comme l'un des premiers antiquaires de son temps

En 1649, il avait composé un manuscrit, *Templa Druidum*, sur le site de Stonehenge dans lequel il assimilait le Cercle à la religion des Druides. L'ouvrage ne fut publié qu'en 1695, deux ans avant sa mort, chez Edmond Gibson.

Selon Michel Raoult, John Aubrey était à la fois franc-maçon et chef du bosquet de Mount Hæmus, dont l'existence aurait été signalée déjà en 1245. Il est à l'origine de la tradition qui veut que les druides soient liés aux mégalithes. Au XIX^e siècle devait se développer l'image du druide sacrifiant sur un dolmen et diverses autres imaginations à ce sujet.

Une réaction violente se fit ensuite contre la « celto-manie » et l'on voulut supprimer toute relation entre les mages celtiques et les pierres. On fit des druides de purs Indo-européens qui n'avaient rien à voir avec les ancêtres des autochtones.

Il est cependant peu vraisemblable que les savants de l'époque mégalithique aient disparu sans laisser

de traces. Il eut fallu pour cela une révolution dont il n'existe aucune trace et aucun souvenir. En outre, la science mégalithique nous paraît importante et se trouvait certainement aux mains de physiciens et de mathématiciens. On peut donc penser, sans pour cela revenir aux sacrifices humains sur les dolmens, que la classe des druides remonte aux constructeurs de mégalithes, aux Tuatha Dê Danann, comme disaient les Irlandais, et qu'elle s'est sans doute confondue avec la caste indo-européenne des prêtres.

L'importance de la magie dans la tradition druidique tend à faire penser à une lointaine origine et, bien entendu, à des traditions autochtones. Bien entendu, les dolmens n'étaient pas des tables, ils étaient recouverts de terre et de pierres qui en faisaient des buttes, funéraires et symboliques, et l'on peut imaginer qu'elles étaient en rapport avec le mystère de la mort et de la renaissance.

Les druides ou leurs prédécesseurs ne pouvaient que gérer cette conception fondamentale de la vie.

Chapitre XVII : Sir Isaac Newton (1642-1727)

La personnalité de Sir Isaac Newton ne saurait manquer de nous intéresser. Il fut en effet le maître de William Stukeley, second grand-druide au début du XVIII^e siècle. Celui-ci rassembla même les éléments d'une vie de Newton. En 1752 parurent sous sa plume les *Memoirs of Sir Isaac Newton's life*.

Isaac Newton était né en 1642 à Woolsthorpe, dans le Lincolnshire. En 1661, il entra au Trinity College à Cambridge. Il devient membre de la Royal Society en 1672.

Son exposé sur la gravitation date de 1687. Ce sont les *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica*, publiés à Londres, chez Joseph Streater. Les *Opticks* et les *Method of fluxions*, Optique et calcul newtonien, à l'origine du Calcul infinitésimal, sont de 1704.

En 1696, il devint inspecteur de la Monnaie, puis directeur en 1699. En 1703, il fut élu Président de la Royal Society et le resta jusqu'à sa mort.

Ses travaux de physique et principalement la découverte de la gravitation font de lui l'un des premiers savants du monde occidental. Et cependant, là n'était pas son centre d'intérêt essentiel. Comme l'a écrit Betty J. Teeter Dobbs dans l'ouvrage « Les fondements de l'alchimie de Newton » qu'elle a consacré au grand physicien, « ... il semble presque étonnant de constater — mais il faut en rendre compte — que les études de Newton sur l'astronomie, l'optique et les mathématiques n'occupèrent qu'une fraction minime de son temps. En fait, ses talents s'exercèrent bien plus dans des voies comme l'histoire religieuse, la théologie, la chronologie des anciens règnes, la prédiction et l'alchimie. »²²⁹

Newton se livrait en effet à des recherches alchimiques et Stukeley n'a pas hésité à écrire qu'il

²²⁹ Betty J. Teeter Dobbs, *Les Fondements de l'alchimie de Newton ou La chasse au Lion vert*, Paris, Guy Trédaniel, Editions de la Maisnie, 1981, p. 31.

« avait fait de très importantes découvertes dans ce domaine de la philosophie ». Dans l'alchimie, il voyait une expression de la *prisca sapientia*, la sagesse des Anciens à laquelle il croyait fortement. Il croyait que l'apôtre Jean et Homère était des adeptes, que les mystères de Bacchus, fondés par Orphée se rattachaient à l'alchimie et à son système d'interprétation.

Mais actuellement Newton reste un inconnu. En 1936, ses 121 manuscrits furent dispersés au feu des enchères chez Sotheby à Londres. John Maynard Keynes put en retrouver environ 57 et en fit don à la bibliothèque du King's College à Cambridge.

En 1946, Keynes devait exprimer devant la Royal Society les conclusions auxquelles il était parvenu en examinant les œuvres de Newton : « Newton n'était pas le premier au siècle de la raison, il était le dernier du siècle des Magiciens, le dernier des Babyloniens et des Sumériens, le dernier grand esprit qui perçait le monde du visible et de l'esprit avec les mêmes yeux que ceux qui commencèrent à édifier notre patrimoine intellectuel il y a un peu moins de 10 000 ans... »

Et encore : « Pourquoi lui donner le nom de magicien ? Parce qu'il considérait l'univers entier et tout ce qu'il contient comme une énigme, comme un secret que l'on pouvait lire en appliquant la pensée pure à certains signes, certaines voies mystiques que Dieu avait tracées sur terre, ouvrant une sorte de chasse au trésor philosophique à la confrérie des chercheurs ésotériques... »²³⁰

²³⁰ Keynes, *Newton, the man*, p. 29 (I, n. 33), d'après *op. cit.*, p. 38.

Qu'on lise bien ces deux fragments de la pensée de Keynes, en se rappelant ce que nous avons dit à plusieurs reprises concernant les mages ou druides. Il est frappant de constater que le maître de Stukeley entendait se rattacher à une filiation de savants ésotéristes, qui ont évoqué dans l'esprit de Keynes la personnalité des mages. Il n'est pas surprenant dans ces conditions que Stukeley, en 1922, soit devenu grand-druide.

Chapitre XVIII : John Toland et le panthéisme (1670-1722)

L'on étonne beaucoup de gens en leur révélant que le mot panthéisme ne remonte pas aux philosophes grecs, qu'il n'est même pas le fait de Spinoza, mais que son créateur est un certain John Toland, irlandais de naissance, qui vivait au début du XIX^e siècle. Certes la doctrine ainsi désignée n'a pas attendu ce personnage pour se manifester, loin de là, puisqu'elle est en germe dans l'animisme chamanique de l'Europe préhistorique.

Le nom de John Toland est peu connu, en dehors de milieux spécialisés, du moins sur le continent. Il était né dans le Donegal et parlait gaélique. Au cours de sa vie, il s'intéressa à l'ensemble des langues celtiques, en étudiant les différents parlers de cette famille indo-européenne, y compris le breton continental.

John Toland est né à Redcastle près de Derry, dans

le Donegal, en Irlande, le 30 novembre 1670²³¹. Il fut appelé Janus-Junius et il se disait Eoganesius, c'est-à-dire né en Inis Eogan, qui est la région de Derry. Très tôt, pour échapper aux moqueries, il prendra le prénom de John.

Il fit ses études d'abord en Ecosse, à Glasgow, autre terre celtique, puis aux Pays-Bas, à Leyde où avait vécu Spinoza, mort en 1677, mais où subsistait des disciples du maître, enfin à Oxford où il se rattache à la tradition universitaire ininterrompue depuis le XII^e siècle et où il a pour maître John Aubrey. D'origine catholique, il renonça très vite à ce qu'il considérait comme les superstitions de son enfance et se convertit au protestantisme. Puis il se fit le défenseur du déisme, avant de se proclamer panthéiste dans les dernières années de sa vie.

Son premier livre *Christianity Not Mysterious* est publié en 1696. En 1697, à Londres, sur la recommandation de John Locke, il est reçu par sir Thomas Molyneux. Sa biographie de Milton (1698) est suivie en 1700 d'*Amyntor, or a Defence of Milton's Life*.

En 1704, il publie les *Lettres à Serena*. En 1707, il quitte Londres pour l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême et la Hollande. Il affronte alors Leibniz. En 1710, il revient dans la région de Londres.

Il revient ensuite sur la scène du monde religieux avec son *Nazarenus, or, Jewish, Gentile and Mahometan Christianity*, puis en 1720 avec *Tetradymus*.

²³¹ Albert Lantoine, *Un précurseur de la Franc maçonnerie John Toland*, Paris, Emile Nourry, 1927.

Il aurait été le premier à exercer la charge de Grand-Druide dans les temps modernes. Il remplit en effet cet office de 1717, date de la fondation du *Druid Order*, jusqu'à sa mort en 1722. On notera cependant que rien ne le prouve, si ce n'est l'affirmation du *Druid Order* qu'il en est ainsi.

En 1718 et 1719, Toland écrit les trois lettres à Lord Molesworth, qui seront réunies après sa mort sous le titre d'*History of the Druids*. En fait, le livre qui devait être composé sous ce titre ne fut jamais écrit et, à vrai dire, les trois lettres ne le remplacent pas. Une seconde édition, en 1814, parut augmentée des questions de Mr Tate et des réponses de Mr Jones, ainsi que d'une préface et de notes de R. Huddleston, « schoolmaster ».

La publication du *Pantheisticon*, son dernier ouvrage, celui qui nous retiendra certainement le plus, eut lieu vers la fin de son existence, en 1720. On attendait en fait l'*History of the Druids* et ce fut le *Pantheisticon* qui arriva.

Toland mourut le 11 mars 1722.

Le concept de la « palingénésie universelle » est retrouvé, selon Lantoine, chez Héraclite, Empédocle, Lucrece et même Ronsard dans son « Elégie sur la coupe d'une forêt », plus tard Diderot. Dieu et la Nature sont confondus. « Toute l'antiquité pensante croit à l'éternité de la matière », écrit Albert Lantoine. La Nature est la mère des dieux. Parmi les ancêtres de Toland, outre toute l'Antiquité, il faut citer Scot Erigène au IX^e siècle, Abélard et Amaury de Bène au XII^e, Socin et Giordano Bruno au XVI^e.

L'« History of the Druids » de Toland (1718-1719)

L'*Histoire des Druides* de Toland est composée sous forme de lettres que l'auteur adresse au vicomte Molesworth. Dans sa première lettre, il écrit le 25 juin 1718 : « Parmi ces institutions dont on pense qu'elles sont irrémédiablement perdues, l'une d'entre elles est celle des Druides dont le lettré ne connaît jusqu'ici rien, si ce n'est quelques fragments les concernant tirés des auteurs Grecs et Romains. »

Il est bien évident que le fondateur du « néo » druidisme, qui aurait établi un rituel moderne en 1717, ne connaît rien du tout d'une éventuelle transmission. L'institution des druides est pour lui « irrémédiablement perdue » et ceci explique qu'il ne s'efforce point d'en reconstituer l'organisation.

Mais peut-être ne s'agit-il que d'une dissimulation. Toland ne dit pas qu'il ne connaît rien du druidisme, mais que « le lettré » n'en connaît « jusqu'ici » rien, si ce n'est les fragments habituels. Autrement dit, par la littérature, rien n'en est parvenu jusqu'à nous.

Son « néodruidisme » sera bien quelque chose de nouveau. On peut penser que cette attitude de John Toland aura joué un rôle considérable dans la suite de l'histoire. Puisque John Toland et certaines autres gens au XVIII^e siècle affirmaient que le druidisme avait disparu, on ne pouvait que les croire, sans se rendre compte que la réalité était tout autre. Cela prouvait simplement que l'auteur de l'assertion ignorait tout, ou feignait de tout ignorer, de la transmission.

L'opposition de Toland à la superstition l'empêche d'ailleurs d'adhérer à l'un des points essentiels du druidisme, la magie. C'est lui-même qui écrit en effet : « Les Druides, qui étaient si répandus en Irlande que de nos jours le mot irlandais pour magicien est *Druide*, l'art de la magie est appelé *Druidité*, et la baguette qui était l'un des insignes de leur profession est nommée la baguette du druidisme. »

Il reconnaît bien ainsi la permanence de la magie, qui a un nom en irlandais moderne et ce nom est *Druidité*. Non seulement, elle existe, mais aussi la baguette, comme en Bretagne à la même époque, et curieusement affirmer cela c'est d'une certaine manière, affirmer la permanence du druidisme. Il est peu probable d'ailleurs qu'il y ait eu une baguette et qu'il n'y ait eu personne pour la tenir. Mais en tout état de cause, le pouvoir druidique, représenté par la baguette, n'a pas cessé d'être.

Le Chef des druides porte, sous la plume de Toland, le nom d'*Arch-Druid*.

Une seconde lettre, datée du 1^{er} juin 1718, est consacrée aux pierres, cercle de pierres, pierres dressées et autres monuments archaïques. Celles-ci sont considérées, d'une façon générale à l'époque, comme le fait des druides. Récemment John Aubrey avait fait de Stonehenge un *Templa Druidum*.

Toland écrit notamment : « Le siège de l'évêque de Clogher (Clochoir signifie la pierre d'or) sur laquelle se tenait Kermant Kelstach, l'idole principale de l'Ulster... Cette pierre existe toujours. »

La troisième lettre est consacrée aux Hyperboréens.

Le Pantheisticon de Toland

Au début du XVII^e siècle, John Toland fonde une société des Panthéistes. Cette sodalité socratique, qui se réunit particulièrement aux solstices et aux équinoxes, est formée de gens qui adoptent un double point de vue : d'une part, celui du monde exotérique, dans lequel tout initié adopte apparemment les idées en cours, d'autre part, celui de la pensée ésotérique, qui peut être passablement différent, et consiste principalement dans l'adoption d'une philosophie panthéiste.

Selon N. Deschamps, qui en parle dans *Les sociétés secrètes et la société ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, publiée à Avignon en 1882, les membres du Pantheisticon de Toland auraient été des déistes, connus comme tels, ainsi Bolingbroke, Collins, Tindall, Wolston, David Hume. Ce serait cependant, d'après Albert Lantoine, totalement inexact. Deschamps s'est efforcé de montrer l'analogie existant entre le Pantheisticon et les tenues de table de la franc-maçonnerie. Or cette analogie demeure purement fantaisiste : en aucune manière le Pantheisticon ne rappelle, même un peu, le rituel maçonnique.

On a discuté de savoir si John Toland était ou non franc-maçon. « Toland, écrit Albert Lantoine, ne fut jamais initié. »²³² Nous nous rallions d'autant plus volontiers à cette opinion, qu'il n'existe absolument aucune trace d'une appartenance éventuelle de Toland à la franc-maçonnerie et que son Pantheis-

²³² Albert Lantoine, p.164.

tion lui-même se rapporte à une société secrète qui n'est manifestement pas la franc-maçonnerie.

À moins qu'il ne s'agisse d'une obédience particulière. Il est bien évident que la maçonnerie de la Grande Loge d'Angleterre, celle de Desaguliers et d'Anderson, ne représentait qu'une partie de la franc-maçonnerie, hanovrienne, whig, protestante, donc anti-Stuart, et biblique. Les autres n'ont, à vrai dire, en vertu même du secret, laissé que peu de traces. La société de Toland ne serait-elle pas de ces dernières ?

Cela étant, de quelle sorte de société s'agit-il ? Cette maçonnerie ne s'est-elle pas voulue druidique ? N'a-t-elle pas recueilli un héritage de ce type qui viendrait par exemple d'Elias Ashmole ? Ou directement ou non, de Paracelse, d'Agrippa et de Trithème ?

Toland est tenu pour avoir été le premier grand-druide, avant Stukeley. Aucune trace néanmoins de cette appartenance ne subsiste. Aucune trace n'existe de la fondation de cette tradition.

On a dit que la création du « néo » druidisme s'était fait sous la responsabilité de John Toland, de Pierre Desmaseaux et de William Stukeley, le 21 septembre 1717. C'est là une affirmation qui devait trouver sa source dans les archives, aujourd'hui disparues du Druid Order. Autrement dit, rien ne le prouve.

Une obscurité passablement épaisse recouvre les années 1716 à 1722, c'est-à-dire les origines de la franc-maçonnerie et celles du « néo » Druidisme. Aussi ne pouvons rien affirmer de la naissance du Druid Order.

John Toland et les Druides

Tout ce que nous savons de certain remonte à Stukeley qui avait été lui même reçu maçon, le 6 janvier 1721, plus d'un an avant la mort de John Toland. À l'extrême, nous pourrions dire que nous ne savons pas si Toland a jamais été grand-druide, ni même druide tout court.

Cependant, l'intérêt porté par l'Irlandais à la tradition druidique est manifeste. En 1718 et 1719, il pose les jalons de *l'History of the Druids* qui donnera lieu, en 1814 aux *Notes sur l'Histoire des Druides de John Toland*, de R. Huddleston, et aux *Questions de Mr Tate et les réponses de Mr Jones sur l'Histoire des Druides de John Toland*.

Le seul passage de Toland que nous connaissons sur les Druides, mis à part *l'History*, appartient à la *Petite dissertation sur la double philosophie que doivent suivre les panthéistes et sur l'idée d'un très honnête homme et d'un homme parfait*, qui se trouve à la fin du *Pantheisticon*.

Voici ce texte :

Les Panthéistes peuvent être justement regardés comme Prophètes et d'une nature mystique. Car de même qu'autrefois les Druides, qui avaient l'esprit plus élevé, étaient liés par des Sociétés (suivant en cela les règles de Pythagore), se sont élevés par l'étude des choses les plus cachées et les plus obscures (Ammien Marcellin, XC, 9), de même les Associés socratiques s'appliquent à toutes les recherches où se sont illustrés les Druides et les Disciples de Pytha-

gore. Les uns et les autres ont établi des Sociétés. Les nôtres n'admettent pas cependant tout ce qu'ont dit et fait les premiers, car lorsqu'ils s'éloignent de la Vérité, nous nous éloignons aussi d'eux, mais nous louons beaucoup ce qui nous en paraît digne, rendant grâce à ceux par le moyen desquels nous profitons en quelque chose, de quelque manière que ce soit. »

Dans sa discrétion, ce court passage nous paraît être l'acte de fondation public du Druid Order. Toland nous précise bien que les Panthéistes peuvent être considérés comme des prophètes et des mystiques : par là même il s'annonce comme le tenant d'une société prophétique et mystique. Et tout aussi tôt, il nous parle des Druides et des Disciples de Pythagore. Les relations entre la société panthéistique et ces anciennes sodalités sont très étroites, à ceci près que, vu l'évolution du monde, les modernes ne sauraient souscrire à toutes les propositions des anciens.

La référence à Pythagore est constante. Lorsqu'on sait les attaches de Pythagore avec les Druides, et la notoriété qui en a été faite, il est bien évident que de cette manière, Toland se rattache au druidisme. Mais il semble le faire par le biais de la tradition grecque.

Le Pantheisticon apparaît comme l'ouvrage fondateur d'une société de réflexion qui se rattache au druidisme. Elle est caractérisée par la liberté de pensée, la liberté de cacher sous une apparence bon enfant l'exercice d'un libre esprit. Toutes les idées druidiques ne sont pas admises, mais beaucoup le sont : Toland semble prôner un druidisme rectifié. Le pythagorisme est hautement reconnu, sans doute en

raison de l'influence que le druidisme a fait peser sur lui. Le panthéisme est la croyance la plus courante des adeptes.

Chapitre XIX : La franc-maçonnerie

Le 24 juin 1717, à l'auberge de l'Oie et du Gril dans la cour de la cathédrale Saint-Paul, la réunion de quatre Loges de maçons opératifs et de quelques maçons isolés provoque la création de la Grande Loge de Londres. Anthony Sayer est élu Grand Maître, alors que Jacob Lambal et le capitaine John Eliott sont élus Grands Surveillants.

En août 1717, Stukeley a redonné vie à la Society of Antiquarians. il a reçu comme membres John Clerk, Francis Drake, Roger et Samuel Gale.

Le 22 septembre 1717, dans des conditions mal précisées est fondé le Druid Order, à la Taverne du Pommier, Charles Street, Covent Garden. Les archives du Druid Order auraient disparu dans les bombardements de Londres entre 1940 et 1944. Il ne reste donc qu'une tradition orale pour faire foi de cette fondation.

L'*History of the Druids* de John Toland, en 1718-1719, n'apporte rien de vraiment nouveau. En revanche, en 1720, le *Pantheisticon*, publié également par John Toland nous apporte la connaissance d'une société de Panthéistes, de ses usages et de ses

croyances. Il s'agit probablement de la souche du Druid Order.

En 1721, William Stukeley est reçu maçon, le 6 janvier, à Londres à la Salutation Tavern. Il était probablement druide à cette époque.

Le 29 septembre 1721, le frère Anderson fut chargé de mettre en ordre les anciennes constitutions des Loges anglaises. Le 27 décembre de la même année, il présentait le résultat de son travail. Dieu, Grand Architecte de l'Univers, apparaît dès les premières lignes des Constitutions et l'ensemble du travail est de tradition judéo-chrétienne. On ne retrouve là rien de l'esprit du *Pantheisticon* de Toland. On ne trouve non plus aucun nom de druide parmi les dignitaires des Loges de Londres. Les Constitutions d'Anderson furent approuvées le 25 mars 1722.

Cette même année, John Toland mourut. William Stukeley le remplaça dans la charge de Grand-Druide.

Les Constitutions d'Anderson furent publiées en 1723. L'examen soigneux de ce texte ne révèle aucune trace du druidisme ambiant, ni des personnes qui y adhéraient, pas même Stukeley, reçu franc-maçon en 1722.

En 1725, la franc-maçonnerie fut introduite en France. Manifestement le druidisme ne suivit pas. On aurait pu penser en effet qu'il suive à certains égards l'évolution de la maçonnerie. Il n'en est rien : le premier druide ayant la citoyenneté française nous conduit à 1838, il s'agit de Barz Nizon, le vicomte Hersart de la Villemarqué. Il est en rapport avec le

groupe créé par Iolo Morgannwg et non avec le Druid Order.

La franc-maçonnerie écossaise commença à se développer à partir du discours de Ramsay, en 1735, ainsi que la *Relation apologique et historique*, publiée à Londres en 1738 et attribuée à Ramsay. Elle était apparue en Bretagne dès 1732, peu-être même 1728²³³.

Il n'y a pas trace de druidisme dans tout cela, ni de gens touchant au druidisme. Un examen minutieux des données en notre possession ne permet pas d'affirmer qu'il y ait eu collusion entre la franc-maçonnerie de la Grande Loge d'Angleterre et le druidisme. La seule chose certaine, c'est que William Stukeley qui devait devenir grand druide en 1722, avait été reçu maçon le 6 janvier 1721 à la Salutation Tavern. Mais il ne semble pas avoir été très actif en maçonnerie et il s'en détacha probablement assez rapidement. Le seul fait d'ailleurs que Stukeley ait été à la fois druide et maçon laisse comprendre l'indépendance respective des deux formations.

Comment expliquer dans ces conditions des circonstances troublantes comme la date de création des deux sociétés, 22 juin 1717 pour la maçonnerie, 21 septembre 1717 pour le druidisme, dans deux tavernes de Londres, l'une à Saint Paul, l'autre à Covent Garden ?

Ne s'agirait-il pas de frères ennemis, évoluant l'un dans un sens biblique et judéo-chrétien, comme il est

²³³ André Kervella, *La maçonnerie écossaise dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Editions du Rocher, 1999.

normal pour une grande Loge hanovrienne, l'autre dans un sens panthéistique et celtique ?

Il est permis de se demander si le rite écossais ancien et accepté, dont l'origine est malaisée à connaître, mais qui est bien évidemment antérieur à 1717, ne serait pas un ancien « rite celtique », en relation avec l'Église celtique pélagienne et par delà avec la tradition druidique. Dans ces conditions, l'apparition du druidisme de Toland, à l'époque où Desaguliers et Anderson gauchissent la maçonnerie dans un sens chrétien et protestant, pourrait être la revendication d'une autre maçonnerie à l'authenticité de la tradition.

Chapitre XX : Les fondateurs du « Druid Order »

Nous avons trouvé dans un article de Régis Blanchet, sur la tradition d'Oxford²³⁴, la liste des gens qui auraient participé les premiers au Druid Order. Il nous est cependant impossible d'accorder une créance tout à fait ferme à cette suite, étant donné la destruction des archives du Druid Order.

La voici néanmoins : Pierre Desmaiseaux, John Toland, William Stukeley, Lord Pembroke, Lord Winchelsea, les frères Gale et « surtout » Roger, Lord Warburton, Peter Le Neve, William Elstob, Thomas Madox.

²³⁴ D'après R. B., Coll. Oxf. II, 114 et 118.

On trouve encore, avec leurs pseudonymes : Lord Pembroke (Carvilius), Lord Winchelsea (Cingetorix), Lord Hertford (Segonax), Roger Gale (Venutius), William Stukeley (Chyndonnax), James Hill (Caradocus), Samuel Gale (Cunobelinus), William Hulet (Brennus), Vandergucht (Indutiomarus), J. Pine (Admi-nius), Thomas Bawtree (Scribonius), Lord Warburton (Asclepiodotus), Alexander Gordon (Galgacus), Nicolas Haym (Varro), Sir John Clerk (Agricola), Maurice Johnson (Prasatagus), la Duchesse de Hertford (Bon-duca) et Madame Stukeley (Cartismandua).

Il y a là deux femmes. Ce n'est certes pas beaucoup. C'est toutefois suffisant pour faire apparaître la mixité qui règne dans le druidisme, par différence avec la franc-maçonnerie anglaise.

Les pseudonymes adoptés sont en général d'origine gauloise, voire latine, comme Agricola. Seul Caradocus (James Hill) paraît breton.

Chapitre XXI : William Stukeley (1687-1765)

Il naquit à Holbeach dans le Lincolnshire le 7 novembre 1687.

1703 : il est admis à Cambridge, Corpus Christi College.

1709 : il devient bachelier en médecine et part continuer ses études à Londres à l'hôpital St Thomas.

1710 : il s'installe comme médecin à Boston.

1717 : fondation du Druid Order. Le Druid Order n'est attesté nulle part avant Stukeley. Rien ne permet même d'affirmer que Toland fut grand-druide.

1718 (3 mars) : il est fait membre de la Royal Society.

1719 : Il est reçu docteur en médecine. Membre de la Gentlemen's Society de Spalding.

1721 (6 janvier) : il est initié franc-maçon à la Salvation Tavern, Tavistock street, probablement introduit par le duc John de Montagu.

1721 : une nouvelle loge est constituée à la Fountain Tavern, dont il est élu vénérable.

1722 : il crée les Roman Knights ou Order of the book.

En février 1723, dans les Constitutions d'Anderson, la loge n° VIII n'a pas de maître, mais seulement deux surveillants. S'agit-il de la loge de la Fountain Tavern ? Et pourquoi n'y figure-t-il pas ?

En octobre 1723 : il lit en loge un exposé sur Dorchester et c'est sa dernière manifestation maçonnique.

« Sa loge et son nom sont attestés dans la liste manuscrite des loges de 1723-1724, figurant dans la première minute de la Grande Loge, mais il n'apparaît plus dans la seconde liste de 1725-1728. »²³⁵

1723 : il s'écarte de la maçonnerie, ou du moins de la maçonnerie andersonienne.

²³⁵ Pierre Mereaux, *Les Constitutions d'Anderson, vérité ou imposture*, p. 157.

1726 : il quitte Londres et s'installe à Grantham, Lincolnshire.

« Lors de son arrivée à Grantham, il y crée une loge qui dura tout le temps que je vécus ici », écrit-il, mais cette loge « sauvage » n'a jamais été enregistrée par la Grand Loge de Londres et il n'en reste aucune trace²³⁶. ».

Il semble bien qu'une rupture existe entre la maçonnerie de Desaguliers et William Stukeley, mais la raison en est inconnue. La cause en est-elle l'appartenance druidique qui va être la sienne ? Y a-t-il une scission beaucoup plus importante qu'on ne le croit entre druides et maçons andersoniens ? Et ne serait-ce pas parce que leur origine est la même ?

1729 (20 juillet) : il est ordonné prêtre de la Church of England par Mgr Wake à Canterbury. Il allie, apparemment sans problème, le druidisme et le catholicisme anglican.

1739 : veuf d'un premier mariage, il épouse Elizabeth Gale, sœur de Roger et Samuel Gale. Ces deux personnages sont comptés parmi les fondateurs du Druid Order.

1740 : *Stonehenge, a temple restored to the British Druids, by William Stukeley, M. D. Rector of All Saints in Stamford, Londres, 1740.*

1743 : autre ouvrage sur le mégalithisme et les druides, *Abury: a temple of the British Druids.*

Stukeley est à l'origine de ce qu'on a appelé la celto-manie, et en particulier de la croyance qui fait des

²³⁶ *Op. cit.*

cercles, des menhirs et des dolmens, des lieux sacrés de la religion druidique. Au XIX^e siècle, on représentera à plaisir le druide monté sur une allée couverte pour y cueillir le gui ou y sacrifier des victimes humaines.

On ne saurait bien sûr refuser tout contact entre le druidisme, ou du moins la classe des prêtres, et les pierres. On ignore tout de ces rapports, mais il est évident que ces tombeaux, ces temples de science peut-être, ces lieux d'assemblée étaient certainement sous le contrôle de sacerdotes, quel que fût leur nom. Les druides, même s'ils sont d'origine indo-européenne, ont au moins hérité de leurs prédécesseurs.

Aussi la position de Stukeley est-elle peut-être plus justifiable qu'on ne l'a cru longtemps.

Il mourut le 3 mars 1765.

Les successeurs de Stukeley furent, selon Michel Raoult : Edward Finch Hatton, Cingetorix (1765-1771), David Samway (1771-1799) et William Blake (1799-1827). L'appartenance de William Blake cependant a été contestée et l'on n'en est point sûr.

Chapitre XXII : Thomas Paine (1737-1809)

De l'origine de la franc-maçonnerie est un petit ouvrage de 51 pages²³⁷, qui fut publié en français à

²³⁷ *De l'origine de la franc-maçonnerie*, Paris, C.F. Patris, 1812, 51 pages et arbredor.com, 2005

Paris en 1812. Il s'agit d'un texte posthume dont l'auteur est un déiste.

Cet homme, Thomas Paine, est mentionné à deux reprises dans l'ouvrage de Prys Morgan sur Iolo Morgannwg²³⁸. L'auteur le classe parmi les amis londoniens de Iolo qui appartiennent à des cercles révolutionnaires. On le retrouve, en 1794, parmi les souscripteurs des *Poèmes lyriques et pastoraux*.

Il semble s'agir d'un franc-maçon, du moins si l'on en croit les données qui figurent dans son œuvre. Paine pense que « ...la maçonnerie dérive de quelque ancienne et très ancienne religion, entièrement indépendante de la Bible, et sans aucune liaison avec ce livre-là. » Pour lui, la maçonnerie est une religion du soleil et du Temps sans limites, et à ce titre elle continue la tradition druidique.

L'assertion ne manque pas d'intérêt, mais il paraît difficile de la soutenir au début du XIX^e siècle, alors que le rituel maçonnique déborde de tradition biblique. La légende parabiblique de Hiram date des environs de 1850 et marque l'affirmation de l'attachement de la maçonnerie au monde judéo-chrétien.

En fait, la Bible est partout, parce que la maçonnerie est nourrie de la pensée des pasteurs protestants qui, comme Anderson, l'ont marqué de leur sceau. Il est difficile de l'en dégager, même si l'on comprend mal comment une société laïque et respectueuse des opinions de tous a pu s'inféoder ainsi à une civilisation si particulière.

²³⁸ University of Wales Press, 1975.

La franc-maçonnerie anglaise est résolument déiste, soit. Mais comment le Grand-Orient de France, aujourd'hui, dégagé même de la croyance au Grand Architecte de l'Univers, peut-il être attaché au Temple de Salomon, temple de Yahvé ?

Le seul rite qui soit détaché entièrement du judéo-christianisme est le rite forestier du Chevalier de Beauchesne, mais Paine le connaissait-il ? Y faisait-il allusion ?

En fait, nous dit-il, les Druides se sont cachés à cause de la persécution chrétienne.

« C'est ce qui, naturellement, et nécessairement, obligea ceux d'entr'eux qui restaient attachés à leur religion originelle, de se réunir, en secret, et sous les plus fortes injonctions du secret. » C'est en somme la théorie que nous adoptons dans le présent ouvrage.

Il semble vraisemblable en effet que le secret maçonnique soit en rapport avec l'hérésie. Le secret ne peut vraiment être imposé que si le risque couru par la divulgation est grand. L'hérésie ou une croyance franchement hétérodoxe comme le panthéisme sont, au XVII^e siècle, les seuls motifs véritables de condamnation au bûcher.

La vénération de la Bible est une marque de protestantisme, ce qui explique l'attitude de l'Église Catholique, mais non un crime inexpiable comme le serait l'athéisme ou une liberté absolue de penser.

Il est très clair, pour Paine, que « des restes de la religion des Druides, ainsi conservés, une Institution s'est formée, dont tous les membres, pour éviter le nom de Druides, prirent celui de Maçons, et ils pra-

tiquent, sous ce nouveau nom, les rits et les cérémonies des Druides. »

Il est curieux de constater que Paine donne du mot druide un sens proche de celui qu'on lui accorde aujourd'hui. Cela signifie « homme sage », dit-il, dépositaires et possesseurs des sciences, comme le montre son étymologie de *dru-wides*, les très sages.

Mais il n'y a pas de traces du passage de Druides à la maçonnerie biblique. Toutefois, il importe de réfléchir quelque peu au rôle de la philosophie naturelle dans la maçonnerie. On a vu en effet que la philosophie naturelle constituait le noyau de la philosophie druidique au moins depuis Cicéron et Divitiacos.

Cette filiation du druidisme à la maçonnerie mérite réflexion. Il faut d'abord prendre conscience du fait que la maçonnerie est, dans son ensemble, d'inspiration judéo-chrétienne, ou plus exactement d'inspiration juive. La lecture des divers textes d'initiation ne manque pas de le montrer. En particulier, la légende de Hiram est une histoire parabiblique. Le choix des mots de passe est hébraïque.

Nous n'avons aucune opposition à ce fait. Qu'une société se veuille en relation étroite avec un système religieux ou avec une culture particulière ne nous gêne en aucune manière et nous reconnaissons la liberté de pensée et de rites la plus grande à ceux qui l'acceptent.

Ceci dit, on peut difficilement considérer comme laïc et dénué de toute appartenance, cette même société. Une exception, toutefois, mérite d'être notée parmi les nombreux rites de la franc-maçonnerie et

c'est le rite forestier. Le rituel, en particulier, celui du chevalier de Beauchesne, est détaché de toute apparence de christianisme et de judaïsme.

Le druidisme, qui n'est pas sans relation avec le rite forestier, est d'inspiration païenne. On saurait difficilement faire dériver un ensemble de rites à forte dominance judaïque d'une tradition purement occidentale. L'un ne va pas avec l'autre. Dire que la maçonnerie est une religion du soleil et du Temps sans limites et que par là, elle se rattache au druidisme, c'est vite dit. Est-ce vraiment une religion du soleil et du Temps sans limites ?

À quoi donc pense Thomas Payne ? Il écrit son opuscule à la fin de sa vie. La publication en sera posthume. Il a connu Iolo Morgannwg, il l'a approché et, maintenant il l'ignore, pour rapporter à la maçonnerie la tradition druidique. Mais que veut-il dire quand il parle de maçonnerie ? Et s'il parlait du druidisme de Morgannwg ?

Chapitre XXIII : Le « panthéisme » de Scot Erigène à Amaury de Bène

L'origine historique du panthéisme en Europe est rapportée d'ordinaire aux néoplatoniciens, en particulier à l'influence de Boèce. C'est à eux qu'on rattache la théologie de Scot Eriugène, le premier chrétien à être soupçonné de panthéisme. Ce Scot, qui, comme ce nom l'indique, appartenait à l'Église Cel-

tique, était né en Irlande au IX^e siècle de notre ère : c'est à son tour ce que signifie l'Eriugène.

Il parlait gaélique, mais avait appris, outre le latin, le grec, ce qui lui permit d'être parmi les premiers à traduire des textes en cette langue dans le monde carolingien. Si son exposé du cycle d'involution et d'évolution, d'allure platonicienne, apparaît sans faille, la peine qu'il s'est donnée pour intégrer la thèse du péché et de la rédemption dans ce schéma, reste peu satisfaisante.

L'autorité romaine lui en a tenu gré cependant, puisqu'il lui fallut pas moins de trois cent cinquante ans et l'apparition au XIII^e siècle d'un disciple plus radical, Amaury de Bène, avant de les condamner l'un et l'autre. Amaury mourut en 1206. Peu de temps après, le 20 décembre 1210, dix des disciples d'Amaury finirent sur le bûcher et l'excommunication prononcée par le concile de Paris en 1210 fut ratifiée par le pape Honorius III en 1125.

Cet hérétique se référait à l'Eriugène. Mais il était originaire des environs de Chartres et avait été sans doute l'élève des écolâtres de cette ville qui avaient brillé dans le XII^e siècle et sur lesquels on a fait peser le soupçon de « panthéisme ». Il s'est trouvé des auteurs pour les disculper, mais il semble surtout qu'ils aient mis en évidence les précautions prises par ces maîtres pour ne pas heurter de front la théologie dominante. L'élève a manqué de ce soin et est tombé sous le coup des proscriptions romaines. L'excès même du disciple tend à démontrer la nature de ses sources.

Les Bretons de Chartres et de Brocéliande

Curieuse Ecole de Chartres d'ailleurs. Pendant plus de cinquante ans, de la fin du XI^e siècle au milieu du XII^e, trois frères en furent les colonnes et les théoriciens. Ils venaient de Bretagne armoricaine. Le premier, l'évêque de 1095 à 1115, Yves de Chartres, portait un prénom celtique que devait illustrer aussi un peu plus tard Yves Hélori de Kermartin. Bernard de Chartres, maître en 1114, dirigea l'Ecole de 1119 à 1126 et Thierry, dont les œuvres nous sont demeurées à l'inverse des autres, de 1126 à 1134. Un autre Bernard, dit de Moëlan, chancelier de l'Ecole en 1148, fut désigné comme évêque de Quimper en 1159 et occupa ce siège jusqu'à sa mort en 1167.

C'est assez dire l'influence et le rayonnement des Bretons dans ce centre de haute culture qu'était Chartres à cette époque. L'orientation de la pensée y était, à l'inverse de Paris, nettement scientifique et libérale. C'est là que furent traduits en latin les premiers ouvrages de philosophie et de sciences mathématiques écrits en arabe.

Fait à remarquer, c'est à cette époque qu'apparut en Bretagne armoricaine l'hérésie d'Eon de l'Etoile qui n'est pas sans rappeler celle, un peu postérieure, des Amauriciens. Le Maître se disait Dieu, mais l'on ignore s'il se considérait comme le seul, ou si, au contraire, il intégrait sa vision de lui-même dans une théorie générale, panthéiste, du monde. Il vivait avec ses disciples en forêt de Brocéliande, tel un collègue de druides dans le nemeton antique. Le fait que l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, leur ait repro-

ché de vivre avec des femmes, *mulierculus*, remet en mémoire les accusations que les Romains de l'Archevêché de Tours lançaient six cents ans plus tôt contre les prêtres de l'Église celtique. Les Amauriciens aussi, outre leur panthéisme, devaient se faire remarquer par la liberté de leurs mœurs.

On commence à parler d'Eon de l'Etoile en 1145. Il fut condamné à Reims en 1148 à la prison à perpétuité, tandis que plusieurs de ses amis allaient au bûcher.

Il convient de rappeler qu'à cette époque, l'archevêché de Dol, fondation de l'Église Celtique, se trouvait en lutte depuis toujours pour la prééminence en Bretagne, avec l'Archevêché de Tours qui tenait son autorité du découpage administratif de l'Empire Romain, puis de l'Église Romaine. Quimper, Léon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Vannes, Nantes et Rennes : tout le duché se réclamait de Dol. Le conflit ne fut tranché, au bénéfice de Tours, qu'en 1199, par le Pape. Dol alors rentra dans le rang des simples évêchés jusqu'à la Constitution Civile du Clergé en 1792, qui le supprima.

Au temps de l'Ecole de Chartres donc, les maîtres bretons qui la dirigeaient, dépendaient d'un pays, indépendant politiquement, où les traditions de l'Église Celtique étaient non seulement vivantes, mais maintenues par une autorité ecclésiastique particulière. Tout comme Scot Eriugène et cet autre hérétique irlandais du IX^e siècle, un autre Scot, Marianus Scotus, qui lui, est bien reconnu comme « panthéiste ».

Voilà donc bien des Celtes dans cette affaire, et

il ne me semble pas que l'influence du néo-platonisme puisse tout expliquer dans l'origine et la transmission du panthéisme parmi eux. Certes ils ont pu reprendre les termes et les exposés de Boèce, mais la conviction intime d'un si grand nombre de clercs n'a pu leur venir que d'un héritage culturel commun. Et cette transmission s'est faite par l'Église Celtique, ses abbés-évêques, ses ermites de la grande forêt de Neved, ces Irlando-Bretons comme Ronan ou ces Britto-Irlandais comme Patrick qui, sous le couvert de quelques simples dogmes chrétiens, ont fait passer à leurs descendants la Tripléité fondamentale de l'Univers, l'animisme du Cerf-Christ et des biches qui se mettent sous la protection des saintes, la transformation des poissons qui se régénèrent tout seuls, la multiplicité des portes de l'Autre Monde, barques de pierre, gouffres, marais... Oui, le monde est immense, tout est Dieu et Dieu est tout. Platon ne nous sert qu'à le mieux formuler et à tempérer quelque peu de son autorité les pulsions païennes qui conduisent en Place de Grève.

La date de 1199 paraît importante à tous égards. Non seulement, elle met fin au pallium de Dol, mais également à l'éclat de Chartres. La condamnation d'Amaury de Bène date des premières années du siècle suivant. Les deux événements sont donc totalement contemporains. Bien plus, ils sont le fait du même pape, Innocent III, le promoteur en outre de la croisade contre les Cathares (1198-1216).

Geoffroy de Monmouth

Le rôle joué par Chartres se trouve dès lors repris de l'autre côté de la Manche par Oxford. L'un des premiers lettrés dont nous connaissons l'existence ici est un Breton, dont nous ignorons s'il était originaire du Pays de Galles ou de l'Armorique. Il s'appelait Geoffroy et, soit qu'il y fut né, soit qu'il fut entré au monastère bénédictin de cette ville, il portait le nom de Monmouth. En tout état de cause, il fréquentait des Bretons Armoricains, ne serait-ce que parce que l'abbaye de Monmouth avait été fondée sous Guillaume I^{er} par l'un d'eux, Wihenoc, qu'accompagnaient des moines de Saint-Florent d'Angers.

Geoffroy de Monmouth devait jouer un rôle capital dans l'histoire de la littérature européenne. C'est à lui en effet que nous devons la première transmission de l'histoire arthurienne. En 1134 paraît sous sa plume les *Prophetiæ Merlini*, en 1136 l'*Historia regum Britanniaë*, en 1150 la *Vita Merlini*, autant d'œuvres qui projettent au premier plan de l'actualité littéraire et politique les traditions bretonnes. Wace, puis Chrétien de Troyes, Marie de France, Robert de Boron et bien d'autres s'inscriront à sa suite dans la révélation du domaine celtique de Bretagne, de l'épopée du roi Arthur et du prophète Merlin.

Geoffroy était étroitement lié avec les débuts de l'université d'Oxford. De 1129 à 1151 au moins, il habite cette ville et écrit sous le patronage de l'archidiacre de la cathédrale Gautier. Tous deux tenus pour fins lettrés, ils sont les vrais fondateurs du Collège. Robert Grosseteste (1167-1253) qui en sera le pre-

mier chancelier, avait sans doute étudié lui-même à Oxford dans la seconde moitié du XII^e siècle : c'est donc que les études y étaient déjà poursuivies depuis l'invasion normande. Et les seuls personnages d'envergure en ce siècle furent Geoffroy et Gauthier.

Chose curieuse, le seul ancêtre connu de l'*Histoire des rois de Bretagne* est l'*Historia Britonum* d'un prétendu Nennius et le plus ancien manuscrit de cet ouvrage, datable du IX^e siècle, était conservé à la bibliothèque de Chartres jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale où il fut détruit par les bombardements,.

L'influence de la Bretagne armoricaine et de ses traditions semble avoir été d'importance à la fois sur Chartres et sur Oxford. On n'aura pas manqué de remarquer que l'apparition, presque explosive, des grandes œuvres de la littérature bretonne sur la scène européenne coïncide avec la grande époque de l'École de Chartres et de ses chanceliers bretons. Il n'est pas sans intérêt de constater aussi que les chroniqueurs anglais Henri de Huntingdon et Guillaume de Newbridge, par lesquels Geoffroy de Monmouth, leur contemporain, nous est mieux connu, sont aussi ceux qui nous renseignent le plus sur l'affaire d'Eon de l'Etoile en terre armoricaine.

Le lien entre les deux écoles dans la seconde moitié du XII^e siècle dut passer par la personne de Jean de Salisbury, voisin d'Oxford par sa naissance et une partie de sa vie, évêque de Chartres de 1176 à sa mort en 1180.

L'orientation donnée par Grosseteste et son élève Roger Bacon (1220-1292), résolument scientifique,

mathématique et expérimentale, reprend la ligne de l'Ecole de Chartres un siècle plus tôt. La direction ainsi choisie se poursuivra ensuite à travers les âges, à l'opposé des théologiens de la Sorbonne et de leur dogmatisme. Des hommes comme Bacon et Grosse-tête en sont les initiateurs. Par la suite, le panthéisme se signalera de temps en temps, en particulier à la Renaissance sous la plume de Giordano Bruno, élève, lui, d'Oxford...

La société des Mages

Lorsque Thomas Paine affirme qu'« une Institution s'est formée, dont tous les membres, pour éviter le nom de Druides, prirent celui de Maçons » et qu'« ils pratiquent, sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des Druides. », ceci mérite attention. Rien ne nous prouve qu'il en ait été ainsi absolument, mais Agrippa de Nettesheim a parlé des « Mages des Gentils » et des « anciens mages », et d'une société des mages qui existait de son temps et à laquelle, après Trithème, il participait.

L'on pourrait corriger le texte de Paine en disant qu'une institution s'est formée dont tous les membres, pour éviter le nom de druides, prirent celui de mages et qu'ils pratiquent, sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des druides. Il resterait à démontrer, pour rester fidèle à l'idée de Paine, que ces mages sont les mêmes que les francs-maçons.

La création en 1717 tout à la fois de la Grande Loge d'Angleterre et du Druid Order laisse rêveur. Tout se passe comme si « les druides » de la franc-maçonne-

rie avaient voulu se distinguer de l'aile marchante de la société qui installait une nouvelle maçonnerie, différente de l'ancienne et des traditions diversifiées de ses Loges.

Les Antiquarians

Au XVII^e siècle, comme l'a bien montré Régis Blanchet, la création oxfordienne de la Royal Society, de la Society of Antiquarians, de la Gentlemen's Society de Spalding et le rapprochement, à travers ces sociétés, de savants et de philosophes, va faire prendre conscience aux plus éclairés des Britanniques de la tradition de libre-pensée d'Oxford. Cette position philosophique est liée dans les faits et plus encore dans les personnes, à la notion de renaissance celtique.

À cet égard, le philologue gallois Edward Llwyd (1660-1709), conservateur de l'Ashmolean Museum, joua un rôle non négligeable. Il avait parcouru son propre pays, mais aussi l'Ecosse, l'Irlande, la Cornouailles et la Bretagne, en ethnologue et en linguiste, rassemblant les coutumes celtiques et comparant les langues. John Aubrey et William Stukeley, archéologues ou, comme l'on disait alors, antiquaires, exploraient Stonehenge et Avebury: comme tous les gens de leur époque, ils rapportaient aux anciens Bretons la construction des mégalithes.

Tous ces antiquaires, membres de l'Invisible College, de la Royal Society, de la Society of Antiquarians et autres, ensemble s'acheminèrent vers la fondation de la maçonnerie anglaise et la renaissance du druidisme en 1717.

Le Druid Order a pu naître dans les années qui ont suivi 1717 et être ramené ensuite à cette date de fondation, simplement pour se trouver au même niveau historique que les Loges d'Anderson. Le Druid Order serait constitué dans ces conditions de maçons en situation de refus par rapport à l'institution d'esprit biblique, constitué par Desaguiliers et ses confrères.

Chapitre XXIV : La Montagne d'après Maunoir (7 novembre 1752)

Un manuscrit daté de novembre 1752 existe à la Bibliothèque d'Ille-et-Vilaine à Rennes qui manifeste le texte dit de la Montagne, écrit par le Père Maunoir et recopié ensuite à un petit nombre d'exemplaires. Il s'agit d'un écrit en français qui se présente comme un manuel du confesseur. On remarquera d'abord que, dans cette perspective, le pénitent n'avoue pas spontanément ses péchés, mais qu'il est soumis, de l'art du confesseur, à un véritable interrogatoire de police.

La date ne manque pas d'intérêt. Si on recopie ainsi, à peu près tel quel, le livret du Père Maunoir, c'est qu'il en est besoin. S'il en est besoin, c'est que la secte existe toujours et a besoin d'être débusquée. En 1752 donc, la Montagne, rassemblement d'« idolâtres du diable », sévit donc toujours.

Le phénomène paraît parfaitement résumé dans le début du texte : « Ce qu'on appelle ici Montagne est une communication avec le Démon pour laquelle il se

fait adorer des hommes leur faisant baiser ses pieds, se donner à luy corps et âme et profaner par une impiété incroyable tout ce qu'il y a de plus saint et réciproquement et comme par récompense il procure aux hommes les plus honteux plaisirs. »

Il est ici ouvertement question de « diables », ce qui n'était pas le cas dans le Journal des Missions, mais l'on prendra garde au fait qu'il ne s'agit pas de sorciers, mais d'adorateurs du démon. Etant donné le sens que les missionnaires chrétiens donnent de tout temps à ce mot, dans les pays peu ou pas chrétiens, il est bien évident qu'il s'agit de l'adoration d'une divinité païenne.

Il est précisé mieux encore : « On a trouvé ce mot de Montagne pour signifier le rêve où on adore le diable, soit afin que lorsque les confesseurs en parlent, on sache moins ce dont ils parlent, soit parce que si on l'appelait le sabbat des sorciers ou Magiciens, on s'imagineroit que tous ceux qui en sont ou qui devinent les choses cachées ou qui en font de prodigieuses seroient sorciers ou magiciens, ce qui n'est pas. C'est pourquoi on les doit plutôt nommer idolâtres du diable que sorciers. »

Les approches se font différemment selon les personnes :

- pour les uns, ils sont amenés d'emblée à l'assemblée,
- pour d'autres, il fait précéder la réalité par des songes où les gens voient ce qu'ils feront à l'assemblée. Ils passeront ensuite du rêve à la réalité.

Maunoir envisage trois possibilités :

1° la chose se passe souvent réellement.

2° quelquefois peut-être dans l'imagination embrouillée quoiqu'éveillée.

3° quelquefois aussi peut-être en songe seulement.

Lorsque les intéressés ne sont pas endormis, ils considèrent cependant que cela s'est passé comme dans une espèce de rêve parce qu'ils sont alors comme « hors d'eux-mêmes ». On leur a fait boire à l'entrée une liqueur noire. Certains jours déterminés, les intéressés s'attendent d'avoir la nuit suivante des représentations.

« Il vous semblait que vous étiez quelquefois la nuit dans une grande assemblée. Le dieu était assis dans une chaire. Tous les autres luy faisoient la révérence ils luy baisoient les pieds. Il avait le visage noir et des pieds de bête. Son visage était plus bas que son dos. »

« ...celuy que le Pénitent dit avoir adoré à l'assemblée avoit des cornes parmi des Pannaches sur la tête et des pieds de bête... »

On se donne à lui, on renie Dieu, Jésus-Christ, le saint Sacrement, la sainte Vierge, la foi, le baptême, l'Église, leurs saints patrons, leurs bons Anges, saint Michel, leurs parrains, leurs marraines, toutes les inspirations du Saint-Esprit, leur part de paradis.

Le dieu gratte la tête des assistants avec ses pattes en disant qu'il leur ôte le baptême et, par conséquent, qu'ils ne peuvent plus aller en paradis.

Les garçons qui viennent pour la première fois, on les marie à des demoiselles noires qui ont de vilains pieds, et les filles à de vilains gentilshommes. Ils com-

mettent toutes sortes d'impuretés ensemble et avec celui qui était dans la chaire.

Après avoir fait une marque au corps de ceux qui sont venus pour la première fois, on écrit leur nom de leur sang et on les oblige de promettre, en mettant la main sur le livre noir, d'obéir aux gens de la secte, de n'obéir jamais à Dieu et de ne se confesser jamais de ce qu'ils auraient fait par l'ordre du dieu et de ses compagnons.

Au banquet, qui semble se tenir souvent dans une lande, on mange très bien, on boit tant qu'on veut, on danse et l'on fornique à loisir. On assiste à ces banquets et ces danses au moins trois fois la semaine

Le grand Maître, celui qui est dans la chaire, donne à croire qu'il est Dieu et que Dieu cependant n'est pas partout. Notre Seigneur n'est pas mort pour tous les hommes. L'Eucharistie ne correspond à rien, car le corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'hostie. On retrouverait là quelques affirmations de l'hérésie pélagienne.

L'enfer n'est pas ce que l'on croit : il ne s'y trouve pas de mal, mais on y mange bien et on y prend toutes sortes de plaisir. C'est une sottise de se confesser et de penser que ceux qui ne croient pas les gens d'Église, seront damnés.

Dans le paradis, il n'y a que pauvres et des misérables.

On fait de signes de croix, on dit le pater, l'ave et le credo à rebours. On mange de la chair aux jours défendus.

On danse tout nu à côté des églises et des croix.

On va vers les églises et les croix dans une procession à rebours, après une bannière où est figurée l'image d'un bouc.

La messe est dite à rebours. Le prêtre jette l'hostie par terre et on danse dessus. On jette aussi à terre les crucifix, on les frappe.

Il est conseillé d'amener les enfants à l'assemblée à partir de trois mois d'âge. On fait également du recrutement, en faisant venir des gens qu'on connaît à l'assemblée. On va chez les gens la nuit pour les prévenir de n'avoir pas à se présenter à la confession.

On crucifie un petit enfant. Sept ou huit fois l'an, on mange des enfants, bouillis ou rôtis.

On tire contre le crucifix avec une arbalète.

La nuit de Noël, de la Pentecôte, de la Saint-Jean, on jette des herbes et des poudres en l'air cinq ou six fois chaque nuit, au nom de Lucifer et des Diables pour faire périr les femmes enceintes et leurs enfants, ainsi que les biens de la terre.

Le dieu prêche aux assistants d'éviter les bonnes œuvres, de faire toutes sortes de péchés et de consentir à tous les péchés qui se font dans le monde, d'amener plusieurs personnes, et tous promettent d'obéir en tout point.

Le dieu veut également tuer Maunoir.

On éteint les chandelles trois fois par nuit.

On pique des images pour faire mourir ceux qu'elles représentent. C'est là le rit de l'enfant de cire dont on trouve des traces à toutes les époques et que l'on pratique encore aujourd'hui.

Le dieu a une peau de loup. Lorsqu'on la revêt, on a faim comme un loup, on a envie de manger des agneaux et des cœurs de petits enfants. On peut également trouver un trésor, à condition de se rendre à une fontaine tournée à l'orient.

L'impureté est constante. On couche avec tout le monde, en tout cas avec le dieu trois fois par jour, avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs.

Dans cette assemblée, on fait haïr Dieu, la très Sainte Vierge, les saints, les bons ecclésiastiques et les gens de bien. On y fait dire des blasphèmes contre eux. On les fait renier, dire la mort, le ventre, la tête, leur dire des malédictions injures.

Une fois le mois on renouvelait la promesse de ne dire à aucun confesseur ce qu'on fait dans l'assemblée, et alors on frottait les lèvres des assistants avec des poudres noires faites des cœurs des petits enfants morts sans baptême.

Vous étiez en phrénésie. Vous faisiez comme les autres.

Le dieu procure l'avortement en foulant le ventre aux pieds.

On mène les enfants à l'assemblée dès l'âge de trois mois et on les offre au dieu.

Si on entend du bruit dans les oreilles, c'est que d'autres parlent mal de vous.

Il convient de briser la croix du chapelet par la moitié ou de l'ôter. Le chapelet est de diverses couleurs. On fait avec le chapelet « des attouchements sales ».

On tourne la tête à l'Église au moment du *Domine non sum dignus* et à l'Élévation.

Le dieu use de tous les moyens pour conserver ses fidèles. Il joue de l'amour, mais aussi de la menace de vous tuer ou de vous frapper, ce qu'il fait, de vous emporter malgré vous à l'assemblée. Il vous demande un cheveu ou une rognure d'ongle. Il vous procure « des ardeurs de lubricité ».

Le résumé latin

Le texte de 1752 se termine au bas de la page 34, de façon solennelle par les mentions « J.M.J. le 7^e novembre 1752, Ad majorem Dei gloriam Virginisque Mariæ » et deux traits transversaux.

Il existe cependant une page 35, de la même écriture que le reste. La voici :

Mysteria iniquitatis

*Alba columba metusque venusque et somnia : porta.
Cum choreis, dapibus, Bacchoque pedum oscula. Sese
devovet et renegat. Describunt sanguine nomen.
Stigma datur, capripes custos, connubia. Triste
vexillum. Insano sequitur processio vita.
Concio cornigeri per opaca silentia lunæ
mille nocendi artes tradit, procurat abortus,
Excoecatque oculos fidei, sociosque trucidat,
ordineque inverso missasque precesque profanat.
Cum signo sanctæ crucis, hostia, pellis, imago
tela balistarum. Quos possunt undique nigrum
ad montem adducunt. Pulvis projectus ad auras :
in cruce figuntur pueri, diroque furore*

*humanas comedunt carnes, funduntur ab orco
mille venenorum species, spectante tonantis
Lumine, Bacchantes passim sica crimina narrant.*

Reditus

*Laus et amor. Petitur munus, promissa, minæque
blanda manus, saltant nudi, suadentque sodales.
Quadrupes asportat vino, somnoque sepultos
sorda. Venus mentem pactus, corpusque fatigat
Morpheus infamis renovat spectacula turba
poscit iter, granoque immiscet inutile verbum
verberaque ingeminat ni prosint verba, tyrannus
cogitque invitos blandum sentire furorem.*

J.M.J.

Nous nous sommes efforcés de traduire la page ainsi :

Mystères d'iniquité

« Avec les danses, les banquets, et baise les pieds à Bacchus. Il se voue aux dieux et renie. On transcrit le nom avec du sang. Un stigmaté est donné, gardien le chèvre-pied, des noces. Triste étendard. Par un fou est suivie la procession à la vie. L'assemblée du cornu par le silence ténébreux de la lune livre mille arts de nuire, procure l'avortement et aveugle les yeux de la foi, et tue les camarades et profane par un ordre inverse les messes et les prières. Avec le signe de la sainte croix, l'hostie, la peau, l'image, les traits des balistes. De partout on conduit ceux qui le peuvent à la montagne noire. Une poudre est projetée dans

les airs : des enfants sont fixés sur une croix et dans la fureur effroyable, on mange des chairs humaines, mille espèces de poisons sont répandus de l'enfer, tandis qu'on regarde la lumière de la foudre, les bacchants ici et là racontent des crimes au poignard.

Retour

Louange et amour. On demande un cadeau, une promesse et une main caressante pour la menace, ils dansent nus, et les camarades persuadent. Un quadrupède transporte ensevelis dans le vin et le sommeil... Venus occupe l'esprit et fatigue le corps. Morphée infâme renouvelle les spectacles en trouble. Il demande son chemin et à un grain il mêle des paroles inutiles. Le tyran redouble de coups, si les mots ne servent pas et il rassemble malgré eux les gens pour sentir une fureur caressante.»

Il s'agit là d'un résumé des connaissances sur la Montagne. Manifestement les danses et les banquets apparaissent comme l'essentiel des manifestations. Mais on en vient très vite au rituel central, qui concerne la relation au Maître. Chose curieuse, le personnage assis dans la chaise dorée n'est appelé ici ni Maître ni Démon ou Diable. « Baise les pieds à Bacchus », dit le texte. Dans une affaire aussi sérieuse que celle qui nous occupe, on ne se permet pas de licence poétique : si Maunoir dit Bacchus, c'est bien de Bacchus qu'il s'agit, ou plus exactement d'une divinité qu'on puisse aisément prendre pour Bacchus.

Cette notion de divinité païenne ainsi acquise coïncide bien à ce que disait l'auteur en tête de l'ouvrage

recopié en 1752, à savoir que la Montagne n'est pas un sabbat de sorciers, mais l'idolâtrie du diable. Diable était le mot chrétien banal pour désigner un dieu non chrétien, Bacchus est le nom propre.

Une confirmation nous est apportée immédiatement. « Sese devovet » dit le texte, « et renegat » : il y a reniement de tout ce qui est chrétien et remplacement dans la foi par un dieu païen. « Devoveo » signifie en langue classique, et c'est celle qu'emploie un auteur aussi tardif que Maunoir, « consacrer à la divinité », plus proprement aussi « vouer aux dieux infernaux ».

Chapitre XXV : De Chiniac de la Bastide de Caux

Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise, servant de préliminaire à l'Histoire de l'Église gallicane, par M. de Chinac de la Bastide de Caux, avocat au Parlement. À Paris chez Butard, imprimeur-libraire, rue S. Jacques, à la Vérité. Despilly, rue S. Jacques. Gauguery, rue des Mathurins, 1769, avec approbation et privilège du Roi.

Rien de bien remarquable ne figure dans cet ouvrage qui ne relève que les textes antiques et les connaissances que tout un chacun peut posséder sur l'ancienne religion.

Chapitre XXVI : Iolo Morgannwg et le premier Gorsedd

Edward Williams naquit en mars 1747 à Pennon, près de Llancarvan, dans la vallée de Glamorgan. Son père, Edward Williams était maçon de métier. Sa mère, Anne Mathew, appartenait, de loin, à la lignée des Mathew de Llandaff et Radyr. Il avait trois frères qui devaient émigrer à la Jamaïque, où ils moururent.

Entre 1751 et 1755, la famille déménagea de Llancarfan à Flemingston. En 1767, alors qu'il a trente ans il est reçu comme barde régulier du Glamorgan. Il est ainsi mis en rapport avec la tradition des bardes gallois. En 1804, il ne restait qu'un autre barde, Edward Evans d'Aberdare. (Malkin, *The Scenery, antiquities and Biography of South Wales*, 1804). Cet Edward Evans (1715-1798) joua un grand rôle dans le développement religieux et bardique de Iolo.

En 1770, sa mère mourut.

Il était atteint d'asthme et, à partir de 1770, il prit de fortes doses de laudanum.

En 1772, il publie sa première œuvre littéraire sous le nom de Iorwerth Gwilim. En 1780, il prendra le nom de Iolo Morgannwg.

En 1773, il vient à Londres avec ses frères pour chercher du travail.

1788 : il prend le nom de Iolo Morgannwg.

En 1792, il écrit la préface des poèmes de Llywarch Hen, publiés par William Owen-Pughe. Il y expose

sommairement sa théorie selon laquelle les Bardes gallois étaient les successeurs des Druides et lui-même, Iolo, le dernier des Druides.

Le 21 juin 1792, Iolo Morgannwg, avec quelques bardes gallois, organise un Gorsedd à Primrose Hill à Londres. Selon Michel Raoult, il y aurait eu un accord entre Iolo Morgannwg et le Grand Druide du Druid Order, selon lequel le druidisme était indivis et la langue anglaise pouvait, aussi bien que le gallois, servir de langue rituelle.

Le 22 septembre de la même année, une seconde cérémonie eut lieu.

1793 : troisième Gorsedd à Primrose Hill.

Quelques années après, un Gorsedd qui devait se tenir sur le sommet de Garth Mountain près de Cardiff est empêché dans la crainte d'une liaison avec la flotte française dans le canal de Bristol.

1794 : *Poems lyric and pastoral*

1819 : Eisteddfodd of Carmarthen. Le Gorsedd des Bardes est associé à l'Eisteddfodd.

1826 : Edward Williams meurt à Flemingston où il est enterré.

1829 : publication de *Cyfrinach y Beirdd*.

1848 : publication des *Iolo Manuscripts*.

1862 : publication du premier tome du *Barddas*.

1874 : publication du deuxième tome du *Barddas*.

Parmi les amis de Iolo Morgannwg, il faut compter Thomas Paine (1737-1809), dont on publia en 1812 le curieux ouvrage posthume, intitulé « De l'origine de la franc-maçonnerie ». L'auteur voyait le druidisme à

la naissance de la maçonnerie, ce qui n'est pas sans relation avec la séparation de l'un et de l'autre au début du XVIII^e siècle. Paine tenait-il cette notion de Morgannwg ? Ou bien Morgannwg était-il le tenant d'une tradition qui remontait à la maçonnerie d'avant Anderson ?

Nous avons émis l'hypothèse que Toland ait appartenu précisément à l'une de ces loges indépendantes qui existaient avant la création de la Grande Loge d'Angleterre et qu'il l'ait transformée formellement en un groupe druidique. Iolo Morgannwg qui se disait héritier de la tradition du bardisme gallois était-il en même temps et par la même occasion le représentant d'une maçonnerie galloise ?

Le *Barddas* est l'œuvre majeure de Iolo Morgannwg. Il ne la considérait pas, à vrai dire, comme son œuvre, mais c'était pour lui une compilation de textes anciens de toutes sortes. La critique moderne s'est vivement attaquée à cette idée et a voulu faire de Morgannwg un compositeur de *forgeries* à la manière de Macpherson.

L'examen du *Barddas* ne peut manquer de conduire à une autre manière de voir les choses. Iolo n'a pu tout inventer. Il s'est fondé au minimum sur certaines données antérieures à lui. Il s'est aussi appuyé sur des idées anciennes. En fait, on ne retrouve pas les sources de Morgannwg, dont on a dit — pourquoi pas ? —, que ce pouvaient être les Upanishads publiés en anglais de son vivant. Mais le *Barddas* ne ressemble guère aux Upanishads.

Il a conçu cette œuvre, en tout état de cause dans le

respect d'une tradition orale, au moins de son esprit, même si les mots ont dépassé très largement la pensée originale.

Et après tout, même si Morgannwg est en grande partie l'auteur de ces textes, il n'a pu, pour les composer, s'abstraire de la réalité métaphysique et historique de son âge.

On ne manquera pas de remarquer la différence existant entre l'attitude de John Toland et celle de Iolo Morgannwg à l'égard du druidisme. Pour Toland, les druides auraient disparu à la fin de l'Antiquité, voire au début de l'Empire romain, tandis que pour Morgannwg, le druidisme s'est perpétué sous le couvert du bardisme gallois.

Ceci est très important, et l'on peut même se demander si Morgannwg n'a pas créé son mouvement pour faire pièce aux Anglais et aux Irlandais.

Nous ne croyons pas que la transmission ait besoin d'être formelle pour être tenue pour vraie. Les bardes sont des druides et le seul fait que des bardes gallois aient pu exister jusqu'à la fin du XVIII^e siècle suffit à légitimer la tradition. Dans son introduction à l'édition de 1792 des anciens poèmes de Llywarch Hen par Owen Pughes, Morgannwg soutint la théorie selon laquelle les bardes gallois étaient les héritiers des anciens druides et que Iolo en était le dernier survivant.

Il se trompait certainement à cet égard, car les Bretons d'Armorique avaient une survivance beaucoup plus importante et beaucoup plus riche. Le seul fait que des bardes aient pu exister jusqu'au XX^e siècle

justifie la tradition par eux du druidisme. Ajoutons que la magie des ovates a fait de même. Ajoutons que la philosophie de la nature a suivi un même chemin et que par la voie de l'Alchimie, la philosophie druidique est venue jusqu'à nous, puisque la tradition de la philosophie de la nature a persisté.

L'usage d'une langue celtique, dans un cas comme dans l'autre, parlée par un nombre restreint de personnes a préservé l'authenticité de la transmission.

Chapitre XXVII : Goethe (mort en 1832)

L'homunculus de Faust apparaît dans Paracelse. C'est dire le lien qui unit le médecin suisse et le maître du théâtre allemand.

La nuit de Walpurgis n'est rien d'autre que la nuit de Beltan et le concours des sorcières sur le mont signe la célébration de la fête.

Le monde créé par le génial dramaturge autour de Méphistophélès et de Faust n'est rien d'autre que le domaine de la tradition druidique, venu jusqu'à Goethe par la société des mages du XV^e siècle.

Chapitre XXVIII : « L'Histoire des Druides » de Smith (1780)

L'ouvrage de Smith présente plusieurs aspects intéressants. « La philosophie celtique, nous dit-il, fut une des principales sources de la philosophie grecque... » (p. 4). En fait, l'affirmation de cet auteur rejoint ce que nous avons tenté de démontrer : que la philosophie naturelle des druides était antérieure à celle des présocratiques et les avaient inspirés. Pythagore en particulier serait le chaînon principal de cette transmission.

Smith, un peu plus loin, affirme que « Les Druides, prêtres et philosophes des Celtes, étoient ainsi nommés du mot *druidh*, qui dans leur langue signifioit homme sage ou savant. On l'emploie encore aujourd'hui dans les pays où l'ancien langage est le moins altéré, pour désigner un philosophe qui s'applique aux sciences naturelles, ou un magicien. » (p. 7).

Ce qui est marquant ici, c'est que Smith soit ici en accord avec les linguistes contemporains, avec Ch. Guyonvarc'h notamment, qui considèrent que le mot druide vient de *dru wides*, en celtique ancien, les très savants. Il est possible d'ailleurs que Guyonvarc'h en ait trouvé l'idée dans Smith.

Il est remarquable qu'en Irlande, au XVIII^e siècle le mot *druidh* ait été encore en usage avec le sens de magicien et de philosophe de la nature. C'est bien la clef de la tradition druidique. Il ne faut pas la cher-

cher là où elle n'est pas, dans les fantasmes des historiens, mais bien aller la trouver dans le domaine où les druides ont toujours été, celui de la magie et de la philosophie de la nature.

Les druides ne sont pas des prêtres à la manière chrétienne, ni même obligatoirement des sortes d'évêques, à la manière du moyen âge, placés auprès des puissants pour les conseiller. Les druides sont des mages et par voie de conséquence immédiate, des médecins et ce sont bien entendu des gens qui réfléchissent sur leur art. Ce sont évidemment des professeurs et puisque ce sont des sages, ils rendent la justice et ils se tiennent à titre de conseil auprès des rois.

Mais ce sont d'abord des magiciens et partant, des thérapeutes.

Chapitre XXIX: Les successeurs de John Toland

R. Huddleston: Notes sur l'« Histoire des Druides » de John Toland (1814)

Le mot *Druid* en gaélique signifie un magicien. C'est ainsi que les traducteurs de l'Évangile en cette langue ont traduit *Simon Magus* par Simon le Druid. L'auteur ajoute, d'après Innes (*Critical Essay*, vol. 2, p. 464) que dans les Vies latines de saint Patrick et de saint Colomba, les Druides sont appelés des Mages. Selon Ambrosius Calepine, le mot de *magus* signifie en persan, « homme sage ».

Cette notation est fort intéressante pour notre pro-

pos. Si en effet, en Irlande, druide veut dire mage, il est bien évident, sur le continent où le nom de druide disparaît très tôt, que le mot mage signifie druide.

La conséquence est d'importance, en particulier en ce qui concerne Trithème, Agrippa, Paracelse, mais aussi tous ceux, avant eux et après eux, qui ont porté ce nom de mages, et ils sont nombreux. Bien mieux, la lutte de l'Église chrétienne contre la sorcellerie, devient la lutte contre le druidisme et l'hypothèse de Margaret Murray selon laquelle la secte des sorciers et des mages serait la véritable église d'une tradition antique, prend toute sa force.

Il n'est pas certain, surtout dans ces conditions, que la remarque de R. Huddleston soit justifiée : « Mr Toland, écrit-il, a souvent été accusé d'athéisme, etc., alors qu'au contraire il a toujours été en avant pour défendre la cause de la vraie religion. Ses ennemis ont souvent dit qu'il avait écrit l'Histoire des Druides dans l'intention de substituer le Druidisme au Christianisme. Combien cette accusation est fondée, c'est ce que le lecteur a maintenant l'opportunité d'en juger lui-même. »

L'auteur mentionne le fait que l'office des Bardes a existé longtemps après la disparition des Druides et les a en quelque sorte continués.

« Mr Toland méditait d'écrire une plus grande Histoire des Druides, qu'il ne vécut pas pour accomplir. Ce qui est maintenant offert au public est contenu dans trois lettres, adressées au Lord Vicomte Molesworth, son patron et son bienfaiteur. »

Les questions de Mr Tate et les réponses de Mr Jones sur l'« Histoire des Druides » de John Toland (1814)

Peu de choses sont à remarquer dans ces questions qui ont été publiées avec l'œuvre de Toland. Un point curieux est l'analogie relevée entre les flamines romains et les Druides. L'idée sera reprise de nos jours, par exemple par Christian Guyonvarc'h.

Un Gorsedd est un mont pour plaider. On en verrait encore à l'époque de l'ouvrage. C'était un siège de justice.

Chapitre XXX : Le Gorsedd du Pays de Galles

En 1792, sur la colline des Primevères, Primrose Hill, à Londres, se tint le premier Gorsedd des temps modernes. L'organisateur en était Edward Williams, de son nom bardique Iolo Morgannwg. Il y déclama l'« Ode sur la mythologie des Bardes britanniques, à la manière de Taliesin ».

Iolo Morgannwg est accusé alors de pratiquer la franc-maçonnerie, ce qui est symptomatique d'une tradition selon laquelle les francs-maçons seraient les successeurs des druides, comme l'écrira plus tard Thomas Paine.

Quelques années plus tard, le Gorsedd ne put avoir lieu. Il avait été prévu sur le sommet de Garth Mountain, près de Cardiff, et le seul fait d'allumer des feux sur ce haut lieu alerta les Anglais qui le firent

interdire, de peur qu'il ne servît de signal à la flotte française.

En 1838, comme nous le verrons, eut lieu le Gorsedd d'Abergavenny où le breton La Villemarqué fut reçu sous le nom de Barz Nizon.

En 1848, furent publiés les *Iolo Manuscripts*, manuscrits de Iolo Morgannwg. Peu d'entre eux concernent la tradition des Druides.

En 1858, la cérémonie du Gorsedd est introduite dans l'Eisteddfod par John Williams, « Ab Ithel ».

En 1862 et 1874, furent publiés les deux volumes du *Barddas*.

Chapitre XXXI : L'Eisteddfod d'Abergavenny (9-12 octobre 1838)

La première manifestation qui devait diffuser le druidisme de Morgannwg hors des frontières du Pays de Galles, fut organisée en 1838 à Abergavenny.

L'Eisteddfod devait se tenir du 9 au 12 octobre et s'accompagnait de la tenue du Gorsedd. C'est un breton, François Alexis Rio, qui était fixé au Pays de Galles, qui eut l'idée, avec son ami, le révérend Thomas Price, d'inviter une délégation bretonne. Elle fut composée de Hersart de la Villemarqué, de Blois, de Kerdrel, d'Antoine de Mauduit, du Marc'hallac'h, de Louis de Jacquelot, de Boisrouvray et de Francheville.

Le grammairien Le Gonidec, invité, ne put venir en raison de la maladie : il devait mourir le 12 octobre.

La délégation fut reçue au château de Lanath, chez la belle-mère de Rio, Mrs Jones. Le 9 octobre, le cortège défila à travers les rues de la ville. Madame Rio, qui était galloise, portait le costume de l'île d'Arz et sur un char que tiraient quatre chevaux, douze harpistes jouaient.

Le Poellgor de la fête et celui du Gorsedd offrirent à La Villemarqué, par les mains de Sir Charles Morgan, le 10 octobre, une corne à boire appelée Korn Hirlas, en signe de la fondation d'une Breuriez ar Varzed, Fraternité des Bardes. Il promit de la faire apparaître solennellement à tout festival national en Bretagne.

Le 11 octobre, La Villemarqué fut reçu membre du Gorsedd gallois sous le nom de Barz Nizon et Lady Hall de Llanover lui noua autour du bras le ruban bleu des Bardes. Il devait, au repas qui suivit, déclamer un poème intitulé Kan-Aouen Eisteddfod. Quant à Rio, il dit les poèmes de deux des Bretons qui se trouvaient là et les stances de Lamartine.

Lamartine avait écrit en effet, dès le 25 septembre 1838, un « Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons à Abergavenny dans le Pays de Galles », qu'il inséra plus tard dans ses *Recueils poétiques*.

*Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun gardait la symbolique part ;
Frères ! se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?*

*Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il ?
Et nous, nous vous disons : O fils des mêmes plages !
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur ;
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages,
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ? ...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils ?
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils !*

...

*Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,
Désaltérés déjà buvons aux nations !
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations !
Oui, buvons, et passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel !*

L'édition de Furne de 1855 portait en note, à propos de ce poème, les mots suivants : « On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race. »

En Abergavenny (Bro Geumri) er bloavez 1838, écrivra Taldir, eur gannadelez euz a Vreiz, renet gant an Aotrou Hersart de la Villemarqué, oberour ar Barzaz Breiz, a iez da weled an Eisteddfod. Bet e oant, e genvroiz hag hen, resevet mad, hag evel koun euz an unvaniez nevez,

pouellgor an Eisteddfod (ha hini ar Gorsedd) a roaz d'ar Villemarqué eur c'horn-eva (pe korn hirilas) kizellet kaër meurbet. Ar c'horn-ze, siwaz, a zo chomet en perc'heniez heritourien ar barz goude e varo, hag hen en dije dleet beza tra ar Vreuriezh ar muia breizad a Vreiz, aotreet gant an Arc'hdrouiz, da lavaret eo Breuriezh ar Varzed.

Il n'en reste pas moins que l'Eisteddfod de 1838 reste une date dans l'histoire du Gorsedd de Bretagne. C'est, d'une certaine manière, la date de fondation.

C'est ainsi que naquit le bardisme breton. En 1879, à l'Eisteddfod de Cardiff, des Bretons participèrent et il fut prévu d'organiser un Congrès inter celtique à Dublin en 1901.

Le sens de la réception de La Villemarqué

On n'a sans doute pas assez réfléchi sur le sens à donner à l'entrée de La Villemarqué dans le cercle de pierres.

Le Gorsedd de Galles représentait la tradition du bardisme gallois qu'avait rénové Iolo Morgannwg à la fin du XVIII^e siècle. Il se rattachait ainsi à l'assemblée du château de Cardigan en 1176 et par là même à bien plus loin. Iolo Morgannwg avait considéré non sans raison que les bardes de son pays avaient assuré la transmission de la tradition druidique. Quand il avait relevé le flambeau, de son aveu même, le bardisme était mourant.

La Villemarqué, en 1838, jouait un rôle très voisin de celui de Morgannwg. L'année suivante allait

paraître le *Barzaz Breiz*. Ce recueil de chants résultait d'un long contact du collecteur et de sa mère, la dame de Nizon, avec les bardes et les bardesses bretons. La plus âgée des informatrices était née en 1725. Le bardisme populaire était alors florissant. Marc'harid Fulup, l'un de ses plus beaux fleurons, n'était pas encore née : elle saurait raconter maints contes et chanter tant de chansons.

Ce bardisme plongeait dans la nuit des temps. Au XII^e et au XIII^e siècles, Marie de France et d'autres anonymes avaient recueilli, sous le nom de lais, des bardits anciens. Nous avons la mention, à cette époque, d'une assemblée à Saint-Pol-de-Léon, consacrée à la création de chansons à la manière traditionnelle.

Rien ne peut nous ôter l'évidence que les centaines de chanteurs du XIX^e et du XX^e siècles se rattachent de façon ininterrompue au bardisme ancien. Certes, ils ne font pas du pseudo-bardisme en ressassant des antiquités, mais bien au contraire, ils ont conservé le principe vivant de la chanson, en s'adaptant au cours des siècles à toutes les époques qu'ils ont traversé.

Ces conteurs, ces poètes sont aussi souvent des mages. Marc'harid Fulup était pèlerine par procuration, elle accomplissait des rituels aux fontaines, elle savait vouer. C'était une druidesse à la manière de ces femmes du IV^e siècle qu'allaient visiter les empereurs romains.

Et voilà que Théodore Hersart de la Villemarqué se faisait le continuateur de ces colporteuses. Le marquis se mettait à l'école du peuple. Il recueillait, il

continuait et il créait. Il n'y a même que les cuistres pour lui reprocher d'avoir retouché certains chants. Il continuait de façon vivante, le bardisme qui est création continue.

Le Gorsedd gallois accueillait ainsi la tradition bretonne. La Villemarqué avait été reçu avec honneur, et pour cause ! Il représentait le bardisme breton, héritier de plusieurs millénaires d'histoire.

Chapitre XXXII : Hersart de la Villemarqué (1815-1895)

Il était né le 7 juillet 1815 à minuit dix minutes au château de Keransker. Il est mort le dimanche 8 décembre 1895, à l'âge de 81 ans en ce même château de Keransker.

La publication du *Barzaz Breiz* en 1839 constitue son œuvre essentielle. Il avait collecté 91 chansons qu'il présentait au public après les avoir « restaurées ». Peut-être en avait-il écrit lui-même, dans leur totalité, quelques-unes. On comprendra sans peine, hors de toute prétention universitaire, de la part d'un grand poète, ce travail d'adaptation.

D'autant plus que nous savons maintenant, grâce aux recherches de Donatien Laurent, que la plus grande partie des complaints et des *soniou* de La Villemarqué sont authentiques. Qu'avons-nous à faire des retouches apportées ? Il était lui-même un barde et il savait agrandir l'espace autour de la tradi-

tion populaire, d'autant plus qu'il préservait scrupuleusement l'esprit et le style des originaux. De petits esprits se sont attachés à le diminuer. Je ne pense pas qu'ils se soient beaucoup grandis ce faisant.

Il avait recueilli l'ensemble de sa matière auprès de 19 chanteurs et chanteuses, originaires de son pays d'origine, la région de Nizon et de Pont-Aven. Grâce à lui, pour la première fois depuis Marie de France au XII^e siècle, le bardisme breton, ou une partie de celui-ci, apparaissait au grand jour de l'Europe.

Quant à l'existence même de 19 bardes et de 91 chansons dans la seule région de Nizon laissait supposer un développement considérable de l'institution dans toute la Bretagne.

Chapitre XXXIII : Ernest Renan sur l'Acropole (1823-1892)

L'héritier du dieu Kronan

Il s'appelait Renan. Il portait le nom d'un saint ancien, dont on n'est pas absolument sûr qu'il ait existé, ou du moins qu'il ait existé sous la forme qu'on lui donne trop souvent. Ernest Renan le voyait comme « un esprit de la terre plus qu'un saint... », « une espèce de puissance sauvage qui dominait la nature et les éléments. » Il imagine son enterrement comme la marche d'un char à bœufs à travers la forêt, écrasant tout sur son passage. Le chariot se serait arrêté

« au centre de la forêt, là où étaient les plus grands chênes ».

Peut-être ce Ronan du XI^e siècle n'était-il autre que le vieux dieu Kronan, ou Cernunnos. On a émis l'hypothèse²³⁹ que le personnage ne soit autre qu'un nom extrait de celui de Locronan. Il s'agirait au fond d'un Lo-kronan et non d'un Loc-Ronan. Le territoire appartiendrait non-pas à un Ronan imaginé, mais à un Kronan, seigneur de l'Occident.

Ici, à Locronan, est le centre du grand sanctuaire forestier, *nevet*, du celtique *nemeton*. Le Menez Hom s'y trouve où s'élève la tombe du roi Marc'h, dans la citadelle de la Corne de cerf, Caer Bann Hed, avec ses trois sommets. S'y trouve aussi le lieu sacré de sainte Anne la Palud, la Grande Mère Anna, mère des dieux et des hommes. Sur quelques kilomètres carrés, les grandes divinités de l'Armorique sont réunies et l'on pensera sans peine que nous sommes ici au centre du druidisme.

On comprend mieux Ernest Renan si on le rattache ainsi au dieu des morts, traditionnel en Armorique, Dis Pater venu du fond des âges, plutôt qu'à un ascète de l'Église chrétienne. Peut-être faut-il reprendre la légende même de Ronan pour y retrouver la saveur païenne et remettre le descendant à sa place.

L'Église catholique a haï Renan. Elle s'est déchaînée contre lui, comme elle se serait déchaînée contre le retour de Kronan. Et d'une certaine manière, c'était bien Kronan qui revenait. Avec le plus grand

²³⁹ Maurice Dilasser, *Locronan et sa région*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1979, p. 123.

respect, l'apostat ne détruisait-il pas tout d'un coup l'édifice millénaire de l'Église. Il lui suffisait de nier la divinité de Jésus. Jésus n'était-il pas un homme parmi d'autres, un homme peut-être divin, mais, bien sûr, pas le Dieu Suprême. N'était-ce pas au fond, ici encore, renouveler Pélage ?

Renan et la fontaine sacrée

La relation d'Ernest Renan avec l'Autre Monde des Celtes est étroite. Il n'a pas hésité à écrire cette page qui signe en quelque sorte son baptême druidique. « J'avais reçu avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante. « Il veut vivre, il veut vivre », cria-t-elle. À peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée. » Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient : « Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux petits bras s'élançèrent ! » Dès lors, j'étais aimé des fées et je les aimais. Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre

art est de savoir faire de notre maladie un charme. Cette race a au cœur une éternelle source de folie. Le « royaume de féerie », le plus beau qui soit en terre, est son domaine. Seule, elle sait remplir les bizarres conditions que la fée Gloriande impose à qui veut y entrer. Le cor qui ne résonne que touché par des lèvres pures, le hanap magique qui n'est plein que pour l'amant fidèle, n'appartiennent vraiment qu'à nous. »

On avait conté à Renan d'ailleurs comment son père, dans son enfance avait été guéri de la fièvre : « Le matin, avant le jour, on le conduisit à la chapelle du saint qui en guérissait. Un forgeron vint en même temps, avec sa forge, ses clous, ses tenailles. Il alluma son fourneau, rougit ses tenailles, et, mettant le fer rouge devant la figure du saint : " Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, dit-il, je vais te ferrer comme un cheval. Le saint obéit sur le champ. " »

La Prière sur l'Acropole

Rien mieux que la Prière sur l'Acropole, ce « vieux papier » qui se trouvait dans ses notes de voyage, ne montrera la vérité de Renan et son attachement viscéral, par delà et malgré la raison, au monde traditionnel et à la philosophie de la nature.

Il ressentait la divinité comme une nappe de sacré qui englobait tout, qui pénétrait tout. Il avait le vieux sens panthéiste des Bretons et des Armoricains. « Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel, disait-il, si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et

pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ? »

De fait, il ne parvenait pas à la saisie de la Raison toute nue, qu'Athéna, pour lui, représentait.

« Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battus par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel. »

Le caractère changeant des ciels bretons et ces demi-teintes transparaisaient ici tout entiers. La raison, dès maintenant, s'éloignait. et le thème de la fontaine apparaissait, comme une expression du divin.

« Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures, et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel. »

Et voici que revenaient les grands Cap-Horniers et les bateaux d'Islande, l'ouverture des Bretons sur l'Autre Monde. Les pays qu'avaient vus Bran, fils

de Febal, ou Malo, ou Brendan, ou les moines de St Mathieu, se profilait à l'horizon de la conscience de Renan. Il vivait lui aussi son imram et découvrait les terres lointaines de l'Occident.

Il évoquait alors le souvenir des « prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine » qui lui contaient jadis « les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre... » on sentait là tout à la fois son attachement à ces histoires d'un culte étranger et la notion que, bien au-delà, il y avait les enseignements du culte autochtone. Il ne nommait pas les druides, mais on comprenait qu'ils étaient là, massifs, incontournables et qu'ils étaient au fond de toute cette histoire.

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O Abîme, tu es le dieu unique... »

Le néant originel, le panthéisme ancestral revenait dans la bouche du druide de Tréguier. Les dieux morts n'avaient plus qu'à être roulés dans le linceul de pourpre, « la foi qu'on a eue » qu'à être dépassée. Mais l'Éternel était, comme l'avait dit Scot Erigène, ni l'être, ni le non-être, mais le Sur-être, le Rien, l'Abîme.

Chapitre XXXIV : Locronan et la Troménie

La Troménie de Locronan est un rite actuel. Tous les six ans, la Grande Troménie se déroule. On ne sait

depuis quand il en est ainsi. On en trouve, je crois, la trace jusqu'au XVI^e siècle, mais son origine se perd dans la nuit des temps. Il est généralement admis qu'il s'agit là d'un rite antérieur au Christianisme. Les intéressants travaux de Donatien Laurent à ce sujet montrent que son tracé correspond à un antique calendrier.

Donatien Laurent a montré que quatre stations, situées aux extrémités d'une croix étaient établies sur le site des quatre grandes fêtes celtiques : à Saint-Eutrope, Lugnasad ; à Sainte-Anne, Samhain ; à Saint-Jean, Imbolc ; à Saint-Ronan, Beltan. Le parcours est divisé en deux, une moitié estivale, sur les hauteurs, une moitié hivernale, dans les fonds.

Le fait que la procession soit menée par un clergé chrétien, en chantant des hymnes au Christ, à la Mère de Dieu et à saint Ronan n'empêche pas qu'il s'agisse là d'une cérémonie totalement païenne menée depuis des siècles. Donatien Laurent a d'ailleurs signalé que, lors de la procession, des jeunes gens entouraient le reliquaire, tenant à la main des baguettes blanches destinées à écarter les pèlerins. Or la baguette blanche, celle qu'utilisait le Père Maunoir ou encore celle que signale John Toland était, de l'aveu même de celui-ci « the rod of druidism », la baguette du druidisme.

Locronan est situé au carrefour de deux voies romaines, l'une qui va de Carhaix et Châteaulin vers Douarnenez, à moins que ce ne soit vers la ville d'Ys, une autre qui joint Quimper à Douarnenez. C'est l'endroit, nous dit la tradition, que choisit l'Irlandais

Ronan, venu de St Ronan en Léon, pour se mettre à l'abri des visiteurs indésirables et se recueillir. On ne voit pas bien comment un carrefour de grands chemins est favorable à ce projet, mais c'est ainsi.

Ronan entra très rapidement en conflit avec un personnage du lieu, une femme, la Keben. Manifestement, il s'agit d'une représentante de traditions non chrétiennes qui s'oppose à l'évangélisation. En particulier, elle renâcle quand Ronan s'attaque à son mari et veut le convertir. Elle accuse alors Ronan de lycanthropie et il est arrêté par la maréchaussée du roi Gradlon. Il sera ensuite reconnu innocent.

En fait, on n'est pas très sûr de l'existence de Ronan. Peut-être ne s'agit-il que d'un personnage mythique, né du nom de Locronan et non l'inverse. Locronan, Lokorn en breton, fait penser beaucoup plus à un Lo(c)-Kronan ou Lo-Korn qu'au Loc-Ronan généralement admis. C'est-à-dire que nous serions ici sur un site dédié à Kronan ou Cernunnos, dieu des cornes de cerf et de bœuf. Le sommet de la montagne, point crucial de la Troménie, s'appelle Plas ar C'horn, le lieu de la Corne et s'explique mythiquement par le fait que c'est là que tomba la corne du bœuf arrachée à l'un des animaux qui traînaient le corps de Ronan et que frappa la Keban au lavoir de Guernevez. Au XIX^e siècle, Halna du Fretay a mis au jour dans le poste romain de Plas ar C'Horn un relief de bronze orné de Pans, de satyres et de faunes au front orné de cornes.

La Troménie présente une curieuse particularité : celle de pouvoir être faite individuellement, en commençant et en finissant à l'endroit du circuit que l'on

désire, à n'importe quel moment, jour ou nuit, de la semaine qui s'y trouve consacrée. Le résultat en est que quiconque peut faire la Troménie sans avoir à justifier de sa motivation ni même de sa religion. Aucun rite n'est obligé : le tout est de faire le circuit, à pied.

Ceci a permis évidemment de pratiquer la cérémonie, depuis deux mille ans, totalement en dehors du christianisme et des formes rituelles qu'il a définies. Ainsi à la Grande Troménie de 1995, puis à celle de 2001, un groupe de druides du Gorsedd de Bretagne effectua la totalité du pèlerinage dans un esprit totalement non chrétien. Il est bien évident qu'ils n'étaient pas les premiers à procéder ainsi.

Un autre rite, celui de l'Arbre de Mai, est toujours en usage à Locronan. Au début du mois de mai, traditionnellement, les conscrits de l'année se procurent un hêtre de belle taille et entreprennent assez secrètement de le couper et de l'amener sur la place de la ville, où il est planté à côté du puits.

Il reste là jusqu'à la Saint-Jean. À cette date, il est abattu et débité. Il sert à allumer le feu du solstice.

Chapitre XXXV : La Ville aux trois clochers

La ville de Saint-Pol-de-Léon a trois clochers. Elle est connue comme telle. Les deux clochers de la cathédrale et celui du Kreïsker, le plus haut de Bretagne, forment cet ensemble qui se voit de très loin. Dans l'une des chapelles de la cathédrale, se voit un

Triple visage peint avec la mention : *mem doue*, mon dieu.

Saint-Pol est la seule ville de Bretagne où se découvre cette triplicité évidente. C'est aussi la seule ville dont on dise qu'elle est la Cité sainte.

Léon n'est pas, comme on le dit, la ville des Légions. C'est beaucoup plus probablement une évolution romane de Lugdunum, la Citadelle de Lug. Le Léon est l'extension à toute une région de la sacralité de l'oppidum central.

Il est remarquable que la cathédrale de Saint-Pol n'occupe pas le sommet des lieux. Le Kreïsker est situé encore plus bas. Cela est bien rare pour une église de cette importance, en un endroit aussi particulier. La cime n'est rien : un supermarché, un poste de pompiers. Le haut-lieu n'est plus. Comment un haut-lieu peut-il ne plus être ?

Au bord de la baie de Penzé, en deçà de Roscoff et de la chapelle de Sainte Barbe, Saint-Pol-de-Léon, qu'on aperçoit de Henvic comme d'une hauteur remarquable, la crête militaire, s'étend à l'horizon. Quand on remonte la Grand-rue, la voie centrale qui va du Kreïsker à la Cathédrale, on est au point névralgique de la Cité. Le Kreïsker, ne nous y trompons pas, est le Centre de la Ville et de ce fait, la cathédrale est repoussée en marge. On pourrait penser que le Kreïsker est bien au milieu de la ville antique et la cathédrale sur les remparts. Mais le haut-lieu est plus élevé encore.

Cette topographie est pour le moins curieuse.

Chapitre XXXVI : Huelgoat et ses pierres

La forêt de Huelgoat n'a pas changé de visage depuis l'Antiquité. C'est le propre de la forêt de rester semblable à elle-même et c'est peut-être l'une des raisons qui en a fait le nemeton des Celtes.

Au nord se trouve le Camp d'Artus. Encore aujourd'hui, on le gagne à pied. L'espace est large, les murailles encore hautes. C'est le plus important oppidum de l'âge du fer en Bretagne. En 1835, Prosper Mérimée vint sur place et signala l'endroit dans ses *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*. Il le nomme le camp d'Arzur, ce qui est la forme bretonne.

Dans le bas du camp, sur les bords de la Rivière d'argent est situé l'Artkellen. Le mot signifie la Couille de Pierre et désigne manifestement ces gros blocs arrondis en forme de génitoires.

Non loin, le ruisseau chute de plusieurs mètres et forme le Gouffre qui est aussi la Cuve de la reine Ahès, Kibel. Dominant le cuveau, est le Kastel Gibel, le Château de la Cuve.

Plus à l'est sont les ouvertures de la mine de plomb et d'argent.

Le Gewr

Le Gewr²⁴⁰ est un géant dont le royaume a pour centre Huelgoat. Il est connu d'abord pour avoir été l'auteur du Chaos de Huelgoat. Il se serait installé à

²⁴⁰ Prononcer « Gheor », avec un *g* dur.

Plouyé tandis qu'un collègue se plaçait à Berrien et les deux géants auraient fait assaut de grosses pierres l'un contre l'autre. Mais ils auraient été impuissants à les jeter jusqu'au bout de la distance qui sépare Plouyé de Berrien et les rochers seraient tombés à mi-chemin, à Huelgoat.

On dit encore que le Gewr se serait empêtré dans les marais du Yeun Elez. Il y serait tombé et il serait mort. On l'enterra au lieu-dit Be-Gewr, la Tombe du Géant, en Plonevez-du-Faou, à quelque distance de la chapelle de Saint Herbot. Son corps aurait été replié neuf fois sur lui-même pour pouvoir être introduit dans la tombe.

Le Gewr ou Gawr nous rappelle Gargantua. Sans doute s'agit-il du même personnage ou au moins d'un personnage analogue. La grande figure de la mythologie « celtique », celui qui est le maître des pierres, des eaux et des arbres, a élu domicile dans ce pays.

Chapitre XXXVII : Les montagnes sacrées

Il y a en Bretagne sept montagnes sacrées. Ce ne sont point, de toute évidence, des sommets ordinaires. La plupart portent une chapelle. Un seul, le Menez Hom, n'en a point. Mais cette éminence est trop importante à tous points de vue, triple hauteur, amer du monde occidental, richesse de l'histoire et de la préhistoire, pour ne pas être reconnue comme le signal même de l'Armorique.

Il est remarquable qu'on y monte toujours. Comment aurait-on pu les détruire ? Comment aurait-on pu empêcher que de là-haut la vue soit imprenable sur tout le territoire environnant ? Comment faire pour qu'en cet endroit le Ciel ne soit pas plus proche de l'homme qu'ailleurs et qu'on ne puisse s'y unir à l'univers hors de toute hiérarchie ecclésiastique, hors de tout dogme ? La religion naturelle ne peut pas ne pas être ici plus forte que tout.

Ces lieux sacrés sont le Mont-Saint-Michel, le Mont-Dol, le Méné Beler, le Méné Bré, le Méné Kroman, le Ménez Hom, le Mané Guen.

Le Mont-Saint-Michel s'appelait Menez Gargan ou plutôt *Tumba Gargani*, la Tombe ou le Sommet de Gargan. Quelques traditions anciennes ont été conservées à son sujet. Le sommet du Mont était, nous dit-on, le siège d'un taureau. C'était aussi le lieu d'un géant, qui avait enlevé Hélène, la nièce du duc de Bretagne Hoël. Lorsque le roi Arthur y vint, deux feux brûlaient, l'un sur le Mont principal, l'autre sur le petit rocher voisin. Sur celui-ci se trouvait, près d'un tumulus récent, une vieille femme. Le géant avait tué la jeune fille et violé sa nourrice. Le combat fut homérique, mais le roi vainquit le géant et lui coupa la tête. On appela désormais l'île Tombe Hélène, du nom de la demoiselle, ce qui a donné ensuite Tombelaine. Il s'agit certainement d'une *Tumba Beleni*, Tombe de Belen.

Au VI^e siècle, St Pair et St Scubilion, parcourant la région, découvrirent une caverne où s'exerçaient des rites païens sous la forme d'une orgie — version chrétienne des faits — et d'un vaste repas.

Il existe d'autres lieux en Bretagne dédiés à Gargan. Ainsi, le Grand Rocher de la Lieue de grève, appelé aujourd'hui ar Roc'h hir laz, était nommé autrefois le Rocher Gargan, comme en témoigne le Catholicon publié à la fin du XV^e siècle. La commune de la Motte dans les Côtes-d'Armor était connue jadis comme La Motte-Gargan. L'écueil qui sépare, dans le Golfe du Morbihan, le cours de la rivière d'Auray de celle de Vannes, aujourd'hui Gregam, était désigné naguère comme Gargan.

Le Mont Dol, à la vue du Menez Gargan au péril de la mer, portait quant à lui le nom de Leoteren, qui est peut-être Lugo-Taranis, Lug détenteur du tonnerre. Il jouit d'une situation toute particulière, comme un îlot de mer au milieu de la vaste étendue plate du marais de Dol. Sur le plateau, une chapelle dédiée à Notre Dame, un belvédère, les ruines d'un temple antique et la trace des griffes du diable.

Le Méné Beler se nomme toujours la colline de Bel ou Belenos. Le sommet est occupé par une chapelle à ND de Beler et un cercle dont les rayons sont constitués par des allées de hêtres. Ainsi est constituée l'image d'un soleil dont l'endroit porte le nom. À mi-pente, on trouve la chapelle de Notre Dame du Haut où est réunie une pléiade de saints guérisseurs.

Le nom de Beler, généralement orthographié Bel-Air, est porté, nous dit le toponymiste Dauzat par 231 localités dans 59 départements. Il a d'ailleurs certainement omis certaines formes bretonnes, comme Belar, près de Plonevez-Porzay, et Bilaire, à la sortie de Vannes. Ces lieux généralement considérés comme

des sites de *bel air*, ce qui en fait ne veut rien dire, car si le bon air existe, le bel air ne correspond à aucune réalité, même imaginaire. Ils se trouvent sur des collines, non loin du sommet, partout à la sortie des villes anciennes, aujourd'hui dans les faubourgs, en haut de la première côte, comme à Quimper, Lannion, Nantes et tant d'autres. On remarquera également que le cap de Land's End, à l'extrémité de la Cornouailles d'outre-mer, s'appelait dans l'Antiquité le promontoire Belerion.

Le nom s'adresse à des divinités présidant aux chemins et à certains sites remarquables comme l'extrémité des terres ou la hauteur. L'appellation est très voisine du nom du dieu Belenos.

Le Méné Bré serait, en vieux breton, la montagne du sortilège. Elle est surmontée par la chapelle de St Hervé. Là-haut se serait réuni un synode d'évêques chrétiens qui auraient excommunié le chef Comorre. Là-haut serait monté à maintes reprises, le Tadig kozh pour y accomplir les rites magiques nécessaires pour faire sortir un pécheur de l'enfer et corriger ainsi la justice de la divinité chrétienne. Là sont cachés les trésors incommensurables de Gwenc'hlan. La fontaine de Saint Hervé est située à mi-pente à l'est.

Au pied du Méné Bré, au nord et en Péder nec, se dresse un menhir sur lequel s'acharnèrent, dans leur volonté de destruction saint Hervé et saint Pierre, entendez l'Église celtique et l'Église romaine. Mais ils ne réussirent guère qu'à lui ôter une écaille. Morale : la religion ancienne est indestructible.

Le Mont-Saint-Michel de Brasparts, ou mieux

Menez Kronan, est dédié à Cernunnos. Une chapelle, sous la protection de l'Archange saint Michel s'y tient. Au nord s'étend la Gwarem Kronan ou garenne de Cernunnos, où il n'y a rien que la lande. De là on aperçoit le Menez Hom. À mi-pente, il n'y a pas de chapelle à la Vierge, mais une source. Au-dessous encore, dans la cuvette constituée par la Montagne d'Arrez, le Yeun Ellez, ou marais de l'Ellez, est généralement considéré, hors de toute considération chrétienne, comme la porte des enfers. On rencontre par là les hommes blancs, collecteurs d'âmes et le chien noir. Là s'ouvre vers les profondeurs, le Youdig.

Le Menez Hom trône entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez. La tombe du roi Marc, autrement dit du dieu Cheval Marcos, y est placée, entre le Yed et le Hielc'h. Le moine de Landévennec Wrmonoc, au IX^e siècle, nous parle de Caer Bann Hed, la ville de la corne de cerf, où est enterré le roi Marc : c'est là, savons-nous par ailleurs que l'on vénère le Graal²⁴¹. À mi-pente, la jolie chapelle de Notre Dame du Menez Hom est toujours dédiée à la déesse. À peu de distance de là, on a dégagé du sol la statue en bronze d'une divinité qui régnait ici avant le christianisme et qu'on a appelée Brigitte, supposant qu'elle était Brigantia. Le dernier prêtre du sanctuaire l'avait soigneusement déposée dans une caisse de bois qu'il avait enterré en attendant des temps meilleurs. L'image de Brigitte est aujourd'hui honorée au Musée de Bretagne à Rennes.

Le Mane Guen apparaît comme le lieu saint des

²⁴¹ Cf. Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Arthur, roi des Bretons d'Armorique*, arbredor.com 2001.

Vénètes, à proximité de la cité antique de Sulim. Deux chapelles l'honorent, celle de St Michel bien sûr au point le plus haut et celle de Notre-Dame du Mane Guen à mi-pente, à l'endroit réservé au culte de la déesse. À l'ouest, dominant le bourg de Guénin, des pierres à bassins, des sortes de sièges aussi sont réputées avoir été le lieu de réunion des druides qui pratiquaient en cet endroit des rituels d'euthanasie. On disait encore au XIX^e siècle que les vieillards, lassés de l'existence, montaient là pour y être sacrifiés.

Chapitre XXXVIII : La danse

Les modifications de la perception

Erwanez Galbrun comptait vers 1950, dix-neuf danses bretonnes. L'inventaire n'était pas complet, et plusieurs autres furent répertoriées ensuite.

Parmi ces danses, quelques-unes méritaient une attention particulière. Ces dernières sont en effet susceptibles de provoquer chez leurs participants des mutations d'état de conscience. On entend par là chez un individu, homme, mais aussi semble-t-il, animal, un changement fondamental survenu dans la perception du courant de la conscience. Cette transformation résulte généralement d'une pratique qui peut être diverse.

La fixation de l'attention sur un objet, brillant ou non, la vivance d'un rythme ou d'un système répétitif, sont parmi les manières les plus répandues d'obtenir

une mutation de ce genre. On appelait le phénomène autrefois fascination. On l'a désigné aussi comme la divination appelée catoptromancie.

D'autres méthodes, et non des moindres, font intervenir la parole et l'induction au sommeil.

Les Anciens connaissaient parfaitement ce type de réaction de l'individu. On en voudra pour preuve la défense de l'île de Mona, racontée par Tacite, ou la harpe d'enchantement telle qu'elle apparaît dans le roman médiéval de Claris et Laris, composé vers 1268.

L'effet se manifeste généralement par le sommeil ou du moins l'immobilisation, et éventuellement un vécu onirique, constituant l'état dans lequel se trouve plongé l'individu.

L'enchantement et la fascination

Cette opération est certainement le fondement, au moins partiel de l'efficacité de la magie. Les termes même employés anciennement, fascination, enchantement, en sont témoins. L'enchantement en particulier est le fait de l'enchanteur, et l'enchanteur est celui qui chante les *carmina* ou mélodies, avec ou sans paroles, destinées à fasciner.

La danse correspond exactement à un système d'induction de l'état sophronique. Par son rythme d'abord, qui est l'un des éléments majeurs de l'hypnose. certains de ces rythmes sont particulièrement lancinants, fortement accentués.

Par la répétition ensuite de thèmes actifs. On remarquera que la plupart des chansons comportent

des refrains qui sont un seul et même texte répété à intervalles réguliers. Parfois, le refrain n'est qu'une phrase sans signification précise, composée de mots comme Tra la la, Tra la la leno, ou autres, dont l'action donc est indépendante d'un sens quelconque et dont le rôle est, à longueur de couplets, de doper l'individu, de le fasciner.

Par l'effet collectif ensuite. Il se produit dans la plupart des danses bretonnes, un envoûtement de masse, de groupe, voir de foule, dû à la participation de tous à un rite — je ne vois pas d'autre mot — généralement muet et, au fond, mystérieux.

« Le rôle capital, a écrit Philippe de Félice²⁴², que les danses d'extase et de possession jouent à travers le monde entier chez tous les primitifs est l'un de ces grands faits humains sur l'importance duquel on ne saurait trop insister. »

Philippe de Félice aurait pu dire non seulement chez les « primitifs », mais dans toute l'humanité. Le succès moderne du reggae en est la preuve même.

Excommunication

Ce « grand fait humain » est indiscutablement non chrétien. Il faut voir là l'une des formes les plus générales de la mystique et la mystique hors de la hiérarchie, a toujours profondément déplu à l'Église romaine. Pouvoir accéder à une approche de l'universel sans la participation des prêtres et des autorités

²⁴² Philippe de Felice, *L'enchantement des danses et la magie du verbe*, Paris, Albin Michel, 1957.

légitimement établis par l'Église, n'est pas admissible. La danse, qui est évidemment une méthode d'accès à des états *supérieurs* de la conscience, appartient à ce monde de la mystique anarchique. Elle est de ce fait condamnable et condamnée.

Elle a donc été interdite par l'Église. Nous en avons retracé l'histoire, du moins de la danse dans les églises qui se manifesta jusqu'aux abords de la Révolution Française. Mais la danse, par elle-même et dans des lieux laïques, a fait aussi l'objet des excommunications.

Il y a soixante ans, quand j'étais enfant, l'interdiction des danses sévissait encore. J'ai entendu, du haut des chaires ecclésiastiques, condamner la danse et toute participation à ces festivités. On sentait bien alors combien cette interdiction importait à ceux qui la proclamaient. Certes la danse entraînait une augmentation des naissances illégitimes. Mais on sentait bien qu'il y avait plus que cela dans l'horreur qu'elle suscitait.

Ce n'était d'ailleurs pas le propre de la Bretagne. On nous contait récemment²⁴³ ce qui s'était passé depuis deux siècles chez les Maoris à cet égard : c'était bien exactement ce qu'avaient connu les Bretons.

Les grandes danses mystiques

La Gavotte de la Montagne, de Brasparts, de Poul-laouen, de Carhaix, joue un rôle particulièrement fort dans cette mutation de la conscience. Le chant qui

²⁴³ Patrick Drouot, communication personnelle.

accompagnait ces danses et qu'on a nommé Kan ha diskan, par son caractère répétitif, le passage d'une voix à une autre, puis le retour à la première, la longueur interminable des couplets qui se succèdent comme s'il n'y avait aucun espoir d'en sortir jamais, le rythme particulièrement marqué de la mélodie, tout cela intervient avec force.

La *dans plin* est du même ordre. À un moindre degré, surtout parce qu'il est plus court, limité dans le temps et non sans fin, le jabadao, appelé « Danse du Sabbat », c'est-à-dire danse du Diable, danse des anciens dieux. Le *Piler Lan* ou *Dans Leon*, mais c'est aussi une danse sans fin. Elle présente même un aspect intéressant : la file des hommes est séparée de celle des femmes. Il n'y a donc pas de contact sexuel. Et cependant, elle était interdite comme les autres.

Les *an dro*, ou bals de Landevant et autres rondes représentent autre chose. Elles sont sans fin, en cercle et se rattachent au mouvement du soleil et de l'univers, auquel l'homme s'intègre en quelque sorte, qu'il vit pour son propre compte. C'est aussi une manière d'atteindre l'universel que l'Église ne peut tolérer.

Pérennité de la danse bretonne

Ce qui est intéressant et qu'il faut souligner avec force, c'est que jamais le peuple breton n'a cessé de danser ces danses, qu'elles se sont transmises sans difficulté et qu'elles connaissent aujourd'hui un développement considérable. On les danse en jeans comme on les dansait naguère en costumes de fête.

Au plus noir du destin de la culture bretonne, je

veux dire vers 1947, quand on pouvait penser qu'il en était fait de celle-ci, j'ai vu danser dans les Monts d'Arrez, au pied de Tuchen Gador, la gavotte de Brasparts, par les vieux et les jeunes. Bien mieux, une soirée de mariage fut transformée par l'arrivée d'un biniou et l'accordéon qui faisait danser des danses modernes dut s'en aller.

Brousmiche, qui racontait la Bretagne au XIX^e siècle, avait bien saisi le caractère quasi religieux, disons mystique, de la danse. La tradition n'a pas changé. Elle traduit toujours le besoin de l'homme d'accéder à plus grand que lui, de participer à un autre niveau de perception, et cela, par lui-même, indépendamment d'un ordre établi ou d'un dogme ou d'une hiérarchie. La danse est conforme à l'anarchisme des Bretons.

Elle s'est perpétuée à travers les siècles et sans doute les millénaires. Elle appartient, c'est évident, au monde druidique, auquel elle se rattache par la puissance de sa fascination, les merveilles de son enchantement, par la possibilité qu'elle introduit, d'accession à un Autre Monde

Chapitre XXXIX: La tradition des Druides

Le druidisme a-t-il disparu ?

Les historiens qui soutiennent, dans la ligne définie par le pouvoir chrétien, que le druidisme a disparu de ce monde au I^{er} siècle, ou à la rigueur au V^e siècle,

devraient tout de même réfléchir au fait qu'une telle affirmation échappe à leur pouvoir. Certes, il n'était pas, jusqu'à présent, possible de certifier que la tradition des druides s'était maintenue jusqu'à nos jours, mais il est tout aussi impossible de démontrer qu'elle a disparu. Ce renversement de la valeur des données historiques est indispensable pour prendre en charge le présent travail.

Le monde universitaire, qui vit, comme l'ancienne Sorbonne, de dogmes établis, qui ne sont remis en cause que lointainement, et certains jamais, s'en remet en quelque sorte à la décision de Tibère, proscrivant les druides. Or la décision de Tibère n'a, semble-t-il, servi à rien. Alexandre Sévère au III^e siècle, les inscriptions d'Aquilée à la même époque, Vopiscus encore, Ausone au IV^e siècle, montrent bien que le druidisme persistait alors, bien mieux, que les empereurs romains consultaient les druidesses. Il est donc impossible de dire que l'Empire romain a supprimé les druides.

Qui donc aurait pu les supprimer ? Qui donc sinon l'Église romaine ? On voit effectivement avec saint Martin de Tours que l'Église a entrepris un vaste mouvement de destruction des croyances antérieures. On a démolé des temples, cassé des statues, empli des puits de morceaux brisés. Mais ne faut-il pas se souvenir d'abord que le druidisme véritable est indépendant des temples et des statues, que sa philosophie est une philosophie naturelle, et son lieu sacré, un nemeton, comme il en reste au moins un de nos jours à Nevet en Locronan, c'est-à-dire une forêt.

Le druidisme ne disparaît pas au V^e siècle. Tout se passe comme s'il s'échappait. Certes il change, de ce fait, de caractère. Mais dire qu'il a disparu parce que les druides ne sont plus, depuis le I^{er} siècle, les conseillers des rois, c'est prendre l'effet pour la cause. Les druides ne sont pas druides parce qu'ils sont aux côtés des rois, mais parce qu'ils ont une connaissance des sciences et de la philosophie, une appréhension de la spiritualité, qui sont indépendantes de la situation sociale des personnages.

On a dit aussi qu'il ne pouvait y avoir eu transmission du druidisme parce qu'il n'y avait pas de langue sacrée, que le celtique avait disparu et n'avait donc pu transmettre. Le breton a vécu vigoureusement jusqu'à nos jours et le breton n'est autre chose que la forme moderne du celtique ancien, transformé au cours des âges, mais ayant gardé sa spécificité propre.

Une telle objection ne peut venir que de gens qui croient que la durée est en rapport avec le caractère figé de la tradition. Pour être éternel, il faudrait momifier une langue, en faire un monument intangible et mort, par définition, car est mort ce qui ne bouge plus. La vie est l'évolution.

C'est bien ce que l'on a fait, dans l'église romaine, avec la messe de saint Pie V et l'usage du latin. On a abouti ainsi à la domination d'une caste, le clergé, qui parlait la langue sacrée, et en conséquence, à l'Inquisition, aux bûchers, aux tortures.

Il est évident que le druidisme n'a pas suivi cette voie. Il est évident que les belles successions papales ou épiscopales ne seront pas retrouvées dans un orga-

nisme qui vit, qui ne tient pas compte des individus revêtus d'ornements sacerdotaux, de gens qui figent la tradition.

Mais il faut bien admettre que le système mis en place par l'Église romaine, en aucun cas, ne peut être reconnu comme modèle. Il s'agit là d'un certain mode de transmission, d'ordre étatique et impérial. Les Celtes ont toujours eu horreur de ce genre de systèmes. Contrairement à la conception romaine, ils privilégient l'individu aux dépens du collectif, le mouvement dynamique de la vie aux dépens du statique.

L'oral et l'écrit

Si les rituels anciens avaient été conservés tels quels depuis le I^{er} siècle de notre ère, nous dirions aujourd'hui des offices en celtique ancien, ce qui reviendrait à peu près au même que la messe de saint Pie V qui a quelque quinze cents ans. Etant donné l'antiquité attestée du druidisme, c'est en fait la langue du VIII^e siècle avant notre ère qui serait utilisée. Mieux encore, si l'on tient compte de l'ancienneté probable, on parlerait en indo-européen.

C'est dire que la réclamation des milieux universitaires sur la transmission des rituels druidiques est bien sottise. Le druidisme est une philosophie naturelle : l'esprit en est aisément perceptible. Elle ne se perd pas, elle ne peut pas se perdre. Les rituels se défont et se refont. On ne leur demande rien d'autre que d'être en leur temps, et en leur langue, l'expression d'une vérité éternelle.

La valeur, la puissance d'un texte se dissout assez

vite. En cent ans, un texte est suranné. En cinq cents ans, il n'est plus compréhensible. Contrairement à ce qu'on pense parfois, un rituel doit être évolutif.

Ce qui est éternel, c'est le fondement même de la croyance, c'est, dans le système que nous exposons ici, l'arbre, la pierre et la fontaine. C'est, bien sûr, le cycle de l'année et les valeurs qu'il porte en lui, et qu'on ne peut lui ôter.

La fête de Beltan a un sens en relation avec l'éclosion du printemps, qu'il s'agisse du monde extérieur ou du monde intérieur. Le mai ne fleurit pas en novembre : et c'est pour cela qu'on le nomme le mai. Son symbolisme ne saurait en être détaché.

Qu'on le veuille ou non, on se retrouvera à chaque fête de Beltan, face au renouveau de la nature et à ses expressions. Point n'est besoin d'un texte écrit pour en manifester la vigueur et la réalité. Un poème en vaut un autre : ce qui compte, c'est d'exprimer ce qui se voit alors. J'irai plus loin : il n'est même pas nécessaire de chanter le printemps, mais il suffit d'aller, un premier mai, dans la campagne et de laisser, non-pas l'homme, mais la nature s'exprimer. Bien mieux, on ne saura pas empêcher la nature de s'exprimer, mais elle imposera sa liturgie. Telle est la force de la philosophie naturelle qu'elle ne saurait disparaître ou s'oublier, mais qu'elle est plus forte que tout.

Ce que l'on dit de Beltan, se dira évidemment de Samhain ou de toute autre fête druidique, de tout rituel.

Un pays solitaire et méconnu

Il faut prendre en compte le fait que la Bretagne a vécu du XV^e au XX^e siècle comme un pays méconnu. On ne savait pas à l'extérieur quels étaient vraiment les Bretons chez eux, comment ils vivaient. On ne savait pas ce qu'ils disaient : personne ne comprenait la langue qu'ils parlaient.

À l'époque d'Eguiner Baron ou de Le Sage, les villages bretons étaient refermés sur eux-mêmes. Les paroisses formaient des centres autonomes et parfois opposés à leurs voisins. Brasparts et Pleyben étaient adversaires. Douarnenez et Treboul étaient séparés par l'espace immense du Grand Pont, et avant la construction du Grand Pont, par l'aber de la rivière de Pouldavid.

Et cependant, ces entités autonomes vivaient. Ils chantaient, ils dansaient, ils racontaient des histoires ou des fragments de philosophie. Étaient-elles chrétiennes ? C'est assez peu probable, du moins au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Quand le Père Maunoir, au XVII^e siècle, vint en Bretagne, on dit qu'il venait rechristianiser le pays. On s'est demandé depuis s'il venait la rechristianiser ou l'évangéliser tout court.

À cette époque, les gens ne connaissaient pas les éléments du christianisme. À la question posée, ils ne savaient pas répondre combien il y avait de dieux. Les uns disaient trois, les autres sept. La pratique de cultes anciens était partout en vigueur. On a remarqué d'ailleurs qu'on n'avait pas brûlé de sorcières en

Bretagne. Il est aisé d'en déduire, comme on l'a fait, qu'elles étaient protégées par les plus hautes autorités du pays, Nosseigneurs des Etats et du Parlement de Bretagne.

Plus lointainement, on ignore tout autant ce que fut l'église celtique. On s'est empressé de dire que la différence avec l'Église romaine était minime, une affaire de date de Pâques et de forme de la tonsure. Il semble au contraire qu'un mur ait séparé les deux églises. Bède le Vénérable, chrétien anglo-saxon en parle à peine et toujours en termes d'hostilité. Sur le continent, c'est l'une des causes de guerre entre les Carolingiens et le peuple de la péninsule armoricaine.

Les personnages de l'Église Celtique ne sont nulle part, si ce n'est Scot Erigène et Colomban. Les Scots, qui regroupent les Irlandais et les Bretons, sont des gens à part. Et cependant, les « saints » bretons, dont aucun n'est canonisé par l'Église, sont au nombre de mille. Ces individus, ignorés, inconnus, sont des figures floues et mouvantes. On ne sait pas, la plupart du temps qui ils sont. Ils émergent non par leurs vertus, non par leur attachement à Rome ou au moins à la personne du Christ, mais par leurs pouvoirs, avant tout celui de rendre la santé ou de la protéger.

Ce sont, non-pas des saints, comme saint Augustin ou saint Hilaire de Poitiers, mais de petites divinités locales, protectrices et favorables, avec lesquelles on converse. L'Église ne les a jamais vraiment admis. Elle les a tolérées, ou plus exactement elle les a ignorées, comme on ignorait tout de la Bretagne. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on a tenté de les naturaliser romains.

C'est ainsi que sainte Ujane est devenue sainte Eugénie, que saint Ronan lui-même, le grand Saint Ronan, qui est peut-être le dieu Kronan, a pris le nom de Saint René. Il est vrai qu'on a su depuis qu'il n'était pas certain qu'un saint René eût jamais existé.

Il y a, près de Hillion, un village de Saint René. C'est là que, selon la légende, Saint Ronan est mort. C'est bien peu et c'est tout ce qui reste d'une tentative de christianisation. Saint Ronan triomphe à Locronan, avec ses rites païens, l'arbre de mai, la Troménie et ses treize kilomètres de marche. La procession passe près de la Gazeg ven, la Jument blanche, pierre sacrée, et près de Plas ar C'horn, le lieu même de la Corne. Jésus n'y retrouverait pas ses saints.

Sur le sommet du Mané Guen, en Guénin, il y a les deux chapelles, celle de Saint Michel, autre nom du dieu solaire, sur le haut, et celle de Dame Marie, *an Itron Varia*, à mi-pente, à l'endroit du puits sacré. Et sur la façade de la chapelle, des femmes nues offrent au pèlerin les seins nus de leur merveilleuse poitrine.

Arrêtons là. Il ne nous est pas possible de tout raconter ici. Les dieux envahissent la terre de Bretagne. La religion que nous avons suivie durant quinze cents ans n'a que bien peu de choses à voir avec celle du Christ. Les protestants l'avaient bien compris au XVI^e siècle, mais la Bretagne n'a jamais été protestante. Les souvenirs d'enfance de Renan tournaient autour de la fontaine, et non pas autour de l'autel.

L'Abîme, disait Renan...

Mais dans l'espace laissé vide par le christianisme,

qu'y avait-il ? Une foi certaine dans l'éternité de la vie et la certitude du peu d'importance de la mort. Une croyance dans la relativité du temps et dans la pluralité des mondes. Une ignorance absolue de la divinité suprême et le sens très profond de l'Abîme fondamental, sans nom, sans distinction possible, sans autre manifestation que l'Univers.

Certes, il y a des dieux. Il y a surtout sainte Anne, la mère des dieux et des hommes. Elle a démontré une fois de plus sa « sainteté », en quittant la Bretagne un temps pour aller en Judée épouser un Juif et donner naissance à la mère du Dieu. On traitait quelquefois avec « le bon Dieu », l'équivalent du Dagda irlandais : il n'était guère plus méchant que le diable, et l'on pouvait s'entendre avec lui et négocier quelque avantage. C'est ainsi que sainte Marie du Menez-Hom, étonnante petite Brigitte mode nouvelle, avait obtenu de lui la salvation du Roi Marc'h, le dieu Cheval, de telle sorte que celui-ci trône sur la Sainte Montagne au triple sommet, en compagnie de « son amie », Ste Marie.

On pouvait aussi rencontrer sur les routes des gens comme Jésus-Christ qui s'y promenaient en compagnie de St Pierre. Jésus-Christ, on le voit bien au calvaire de Guimiliau avait été enseveli, comme le soleil, face à l'Occident, et était ressuscité, comme il se doit, à l'Orient. C'était cependant un dieu familier, comme Madame Marie, sa mère. Cette histoire de résurrection d'ailleurs n'était-elle pas l'une des nombreuses manifestations de la transformation et du passage dans l'Autre Monde ?

La tradition grecque du christianisme avait été absorbée, probablement par l'Église celtique, jusqu'à en faire un épisode de l'immense manifestation universelle. Jésus était bien sûr un fils de l'Universel, comme nous le sommes tous.

La pensée bretonne, fondamentalement, ne connaissait pas Dieu. D'ailleurs, nul ne peut connaître Dieu. Et le nom de Dieu ne se prononce pas. Ceci n'est dit nulle part, mais appliqué partout. Le bon Dieu certes, et encore pas trop souvent, mais le bon Dieu ce n'est jamais que le dieu bon et rien d'autre. Mais il y a tant d'autres choses dans l'Univers que la bonté, fût-elle de Dieu !

Le soleil était le maître du monde. On s'en rend bien compte en écoutant les Contes. Le soleil part chaque matin de sa maison d'éternité et y revient chaque soir. Il parcourt l'Univers et retrouve ensuite les lieux où il s'occulte le temps d'une nuit. Moyennant de nombreuses épreuves, il est possible à un homme d'entrer en relations avec la divinité solaire. Mais il n'est pas possible de se maintenir dans son voisinage, faute de pouvoir répondre à ses exigences. En général, toute aventure de ce genre se termine par un passage dans l'Autre Monde.

La pensée bretonne est panthéiste. Certes il y a bien des personnages qui passent, bien des « saints », bien des dieux. Au fait ne sommes-nous pas, comme le disait Jésus, tous des dieux ? Mais à l'origine, non-pas en terme de temps, ce qui est ridicule, mais en termes d'absolu, il n'y a, comme le disait Renan sur l'Acropole, que l'Abîme.

Il reprenait ainsi ce qu'avait énoncé l'Irlandais Scot Erigène, au IX^e siècle, l'Irlandais John Toland au XVIII^e siècle, et probablement les Bretons Bernard et Thierry de Chartres au XII^e siècle.

Chapitre XL : Permanence des Ovates

Les trois éléments majeurs

Nous avons pleinement montré que l'essentiel du culte ancien résidait dans l'Arbre, la Pierre et la Fontaine. Ces trois éléments majeurs ont persisté jusqu'à nos jours, tant dans la tradition populaire que dans la tradition hiératique de l'Alchimie.

Les Arbres

Les arbres sont peut-être les moins concernés aujourd'hui. Ils meurent en effet et aucun arbre n'a survécu de ceux qui étaient vénérés dans l'Armorique antique. Ils ont été remplacés, mais l'importance du culte a progressivement décliné.

Cependant, il n'en reste pas moins, de nos jours, quelques beaux exemplaires d'arbres sacrés.

À Locronan, on coupe toujours un hêtre, aux alentours du 1^{er} mai, que l'on plante solennellement sur la place de l'église où il sera brûlé dans le feu de St Jean. Il s'agit à proprement parler d'un sacrifice de l'arbre, encore en activité aujourd'hui.

En Brocéliande, le hêtre de Ponthus, qui s'élève sur

l'emplacement du château du même nom est un fort bel arbre. Il existe en Brocéliande plusieurs arbres, comme le Voyageur, qui reçoivent la visite de pèlerins.

L'if était l'arbre des cimetières, et l'est encore quoique à un degré moindre aujourd'hui. Sept ifs existent toujours dans le placître de Kergrist Moëlou. À Lanvallay, un if.

Le chêne mérite une mention. En Brocéliande, le chêne à Guillotin est un exemplaire creux. Il reçoit aussi des visites. Le chêne de Lestrézec en Berrien est honoré d'une plaque qui rappelle le combat entre les Allemands et les FFI en 1944.

Le Chêne à la Vierge, en forêt de la Guerche, porte une petite statue de la Vierge et s'est trouvé investi de pouvoirs, parce qu'une jeune fille avait été fusillée là pour avoir refusé de livrer la cachette d'un prêtre réfractaire.

À Bonnœuvre en Loire-Atlantique, dans la forêt de Saint Mars, un chêne de trois cents ans est appelé le chêne aux clous parce que les pèlerins, après en avoir fait sept fois le tour, y plantent un clou, dans le but d'obtenir une faveur des dieux. Une Vierge à l'enfant est fixée sur le tronc, une « prière à Notre-Dame du Sacré-Cœur » est affichée au-dessous. Un plateau et quelques fleurs en bas.²⁴⁴ La majesté de l'arbre païen domine et englobe la petite statuette. Quant au rite observé, il fait oublier toute trace de christianisme.

En dehors de Bretagne, on a aussi continué la tradi-

²⁴⁴ Hippolyte Gancel, *Les saints qui guérissent en Bretagne*, Rennes, Edilarge SA-Editions Ouest-France, 2000, p. 90.

tion. Dans la forêt de Pleumartin, par exemple, dans le Haut-Poitou, on va toujours au Chêne des Grands-Crins, au centre du bois. Une petite vierge là aussi s'est mise sous la protection du maître des lieux.

Ce qui est remarquable, dans ces divers cas, c'est que les arbres en question ont poussé bien après la disparition officielle des druides. Le rituel et la pensée directrice ont été conservés et en quelque sorte renouvelés par delà la destruction naturelle ou voulue des arbres prédécesseurs.

D'une façon générale, les chênes sont encore relativement nombreux malgré les destructions opérées. À la Révolution, on a planté des arbres de la Liberté. De nos jours, à l'époque de François Mitterrand, on a fait de même.

Les Pierres

Les pierres en revanche ne se comptent pas. Qu'ils s'agissent de mégalithes ou de rochers remarquables, ils sont l'objet d'une vénération qui se perpétue.

La vénération qui les entoure est manifeste. À Carnac, des milliers de visiteurs, venus de tous les points du monde, arrivent chaque année. Les uns sont de simples curieux, d'autres des imaginatifs qui reconstituent à partir des pierres des ensembles architecturaux de leur choix, d'autres encore ont une recherche scientifique et ne veulent en saisir que ce qui en reste. La plupart ont des appareils de photos qui ramènent des moissons de pierres.

On a dû régler l'accès au tumulus de Gavri-

nis, car la foule s'y pressait et rendait difficile la conservation des sculptures.

Tous s'efforcent de combler le manque qui est le leur à coups d'énormes cailloux, mystérieux. On construit manifestement beaucoup plus qu'il n'y a eu. Une magie se développe qui fait de Carnac un nombril du monde. Quoi qu'il en soit, ces blocs sont de grands ancêtres. Ils sont la présence parmi nous des hommes qui les ont élevés. Même en les réduisant à leur plus simple expression ce sont des centaines de milliers de tonnes de blocs taillés, amenés ici, disposés sur un lit de cailloux, dressés et redressés dans un propos qui n'est pas absolument clair ou complet.

À Huelgoat où les roches sont naturellement éparpillées à travers le sous-bois, la motivation n'est pas différente. Car, que ce soient les dieux ou les hommes qui sont à l'origine d'un tel sanctuaire, le côté à la fois inhabituel et grandiose de l'événement étonne et grandit l'individu. Cela a forcément pour nous un sens, même et surtout si nous ne le saisissons pas. Cela pose une interrogation sur le monde et sur nous-mêmes.

Il y a d'autres chaos que Huelgoat, que visitent ceux qui connaissent les sentiers. Il en est ainsi à Toul-Goulic par exemple ou dans les gorges du Coronq, près de St Nicodème, où les entassements de blocs de granit créent des pertes de rivière.

Le culte de la pierre a été longtemps fait d'onctions de beurre. Cela ne se pratique plus guère. On se contente de la toucher, voire de la caresser. Autrefois on érussait, c'est-à-dire qu'on se laissait glisser sur la

surface inclinée d'un mégalithe, pour trouver mari. Aujourd'hui, on fait un vœu devant la pierre, on la prend à témoin d'un acte important de la vie, on lui demande, on attend d'elle.

Elle a suscité de véritables proscriptions. Au IX^e siècle, on a abattu par exemple le champ de menhirs de Monténeuf et, ne pouvant déplacer de pareils monuments, on les a recouverts de terre. De nos jours, pieusement, on les découvre, on les redresse. Bientôt, les dieux seront debout. Il en est de même à Saint-Just, et ici et là.

On ne pourra rétablir les mégalithes rassemblés à Louisfert par l'abbé Cotteux au début de ce XX^e siècle. Il avait entrepris de christianiser ses fidèles et de les faire renoncer aux pratiques qui venaient du fond des âges et se maintenaient dans sa paroisse. Il fit abattre les pierres qui leur servaient de support, les fit traîner et entasser et fit dresser sur le sommet du tas un affreux calvaire dans le mauvais goût de son temps.

Des milliers d'années après leur érection, les menhirs de Monténeuf ou, tout aussi bien ceux de Louisfert, conservaient leur pouvoir au point de gêner considérablement les tenants de la nouvelle religion. En mille ans on avait fait des progrès, car le procédé de l'abbé Cotteux était meilleur que celui des destructeurs de Monténeuf. Il rendait impossible la reconstitution.

Mais le principe de l'opération restait le même. La présence même des dieux de pierre était une insulte au monothéisme intégral des chrétiens. Tant qu'ils seraient là, la victoire du christianisme ne serait pas

complète. Tant qu'ils seraient là, une force pesant des milliers de tonnes s'opposerait au culte du Christ. Non, elle ne s'opposerait pas, mais, bien pire encore, du haut de son immobile instance, elle mépriserait tout effort dressé contre elle.

On a détruit des milliers de mégalithes. Il en reste des milliers, et maintenant, on redresse ceux qui sont abattus, on en dresse même de nouveaux. L'armée des pierres est invincible...

J'ai raconté ailleurs²⁴⁵ l'impression que me firent les grands menhirs de Kergadiou. Le sentiment que je ressentis alors est bien évidemment un phénomène subjectif, mais qui n'en a pas moins de valeur, parce que le fait n'est pas isolé.

Les Fontaines

La relation de la femme, et en particulier de la femme-poisson ou de la femme serpent avec les eaux est restée constante. Le culte en est venu jusqu'à nous. Ainsi au mois de décembre 1868, Marc'harid Fulup, de Pluzunet, dans les Côtes du Nord, conta à Luzel *la Princesse de Tronkolaine*. Il s'y trouvait le récit le plus complet de la rencontre du héros et de la fée. Celle-ci cependant n'était pas anguille ni serpente au sens propre du terme puisqu'elle n'avait pas de queue de poisson, mais elle avait des cheveux blonds, un miroir et un peigne.

La Princesse Blondine, contée par Ann Dran de Coat-

²⁴⁵ Gwenc'hlan Le Scouëzec et Jean Robert Masson, *Bretagne mégalithique*, Paris, Le Seuil, 1987.

Tual en Plouguernevel en novembre 1855, avait aussi de longs cheveux blonds et elle peignait ses cheveux en se regardant dans l'eau de la fontaine, près d'un bel arbre dont les branches s'étendaient au-dessus du lieu et près d'un rocher du rivage. Le symbolisme, à l'exclusion de la queue de serpent, est ici complet : on a le peigne, le miroir, les cheveux blonds, la fontaine, l'arbre et le rocher.

À l'heure actuelle, la tradition en est bien vivace. Elles sont en général très bien entretenues. Ainsi, les Trois Fontaines de Gouezec ont été récemment remises à neuf.

Non seulement, elles sont nombreuses en Armorique, mais toutes pratiquement ont une vocation. La plupart sont guérisseuses.

Il n'est pas possible de les citer toutes. Il y en a certainement plusieurs milliers. À bien regarder, il en est peu qui ne méritent pas le nom de fontaine sacrée : qu'elle soit guérisseuse n'est pas nécessaire. Le seul fait d'être vouée à un saint y suffit. Mais le saint lui-même n'est pas indispensable. Il est certain que la fontaine de Barenton n'est vénérée ni pour ses propriétés guérisseuses, ni pour sa dédicace qui n'est pas très claire, ni pour la pluie qu'elle promet, mais pour elle-même.

On mentionnera particulièrement les fontaines carrées, à la manière antique. Un bassin carré sert de centre de recueillement pour les fidèles, comme le faisait l'antique bassin d'Apollon Moristagus à Alesia. À Saint Efflam, au bout de la lieue de Grève, la fontaine de Saint Efflam en est une. Elles sont fréquentes dans

le Vannetais oriental, comme celle de Notre Dame de l'O à Bréhardec en Questembert.

Les fontaines sous gâble sont de beaucoup les plus fréquentes. certains sont très simples, d'autres sont merveilleusement ornés comme celui de la Trinité en Cléguérec.

Parfois, la fontaine est entourée d'un espace dallé et d'un mur, contenant un lavoir, ce qui donne au point d'eau une majesté particulière, comme une sorte de temple à ciel ouvert. Il en est ainsi à Saint Jaoua en Plouvien.

La fontaine la plus ancienne est sans doute celle qui coule sous une pierre transversalement posée et parfois recouverte de terre. Le genre est peu répandu. On le trouve cependant bien représenté à Carhaix : Feunteun ar Wrac'h est remarquable à la fois par son ancienneté et par son nom, la Fontaine de la Fée. On peut penser qu'il s'agit là d'Ahès. C'était aussi le type de la Fontaine de Barenton, avant qu'au milieu du XIX^e siècle, elle n'ait été ramenée à plat. Il en existe à Belle-Île, mais aussi à l'Aber-Wrac'h, au couvent de la Baie des Anges. À Lanhouarneau, c'en est une que la fontaine de l'ermitage de Saint-Hervé.

On y vient prendre de l'eau en bouteilles, comme nous l'avons vu faire à Sainte-Anne-la-Palud ou à Sainte-Apolline-en-Campénéac. On y vient aussi boire. On y jette des pièces de monnaie comme on l'a fait à toutes les époques, mais aussi des aiguilles comme naguère, dans des buts différents, généralement pour des vœux qu'on y fait. on peut mettre sur certaines d'entre elles la chemise d'un nourris-

son : si elle flotte, c'est la santé assurée pour l'enfant, comme le prouva le rite fait par « la vieille Gaude » pour Ernest Renan. On pratique ainsi à la fontaine de la Bonne-Notre-Dame au Vieux-Bourg ou en Saint-Efflam en Plestin-les-Grèves.

On fait parfois flotter deux morceaux de pain pour connaître l'avenir d'un jeune couple, comme à Saint-Sauveur-en Pleumeur-Bodou. Parfois, le rite était plus impératif comme celui de la fontaine Saint-Laurent en Plémy où l'on jetait de la boue à la figure du saint.

Les indications sont aussi nombreuses que les maladies. Certaines eaux sont spécialisées, pour l'épilepsie et les rhumatismes par exemple, ou bien fréquemment pour les ophtalmies. D'autres guérissent tous les maux. Saint-Bieuzy à sa fontaine de Saint-Bihy fait marcher les enfants.

Le sens de la fontaine sacrée, on le voit, n'est pas perdu. On y vient dans un but déterminé, pour demander quelque chose, pour espérer quelque faveur. Ce genre de culte est, semble-t-il, indéradicable. Mais il s'agit principalement de traitements médicaux. Le culte des eaux apparaît centré sur la maladie et sa guérison.

L'usage en est demeuré. il suffit de jeter un coup d'œil dans la fontaine et de repérer les pièces de monnaie récentes qui en couvrent le fond pour s'en assurer.

Il nous faut ajouter un effet particulier de la fontaine. Celle-ci a toujours appelé à elle les devins et les mystiques. On a trop peu remarqué que le bassin de l'eau constituait un point de concentration hyp-

notique idéal. Les catoptromanciens l'ont utilisée comme on se sert d'un miroir à des fins « magiques ». D'ailleurs, la symbolique principale de la fontaine, c'est le miroir, le « miroir des eaux ». L'anguille ou la serpente, déesse des eaux jaillissantes et courantes, tient à la main un miroir, marquant par là même le rôle du bassin de la fontaine.

On a ainsi participé au pouvoir de l'eau. Son affectation magique range la fontaine, une fois de plus, dans le domaine druidique, et dans la connaissance des Wates des forces de la nature. Ne sommes-nous pas ici en présence de l'une des plus fortes manifestations de la philosophie de la Nature ?

L'Abbé Million, qui écrivait au début du XX^e siècle a bien résumé en quelques lignes les principaux modes de rituel qui s'appliquait en son temps aux fontaines. On peut les présenter ainsi :

1^o On plonge dans la fontaine la croix de procession, le cierge pascal, une statue de saint ou de sainte. Ceci entraîne, notons-le, la participation du clergé.

Le fait de mettre dans l'eau une statue de saint ou de sainte nous paraît particulièrement intéressant. C'est évidemment une manière de donner au personnage de bois ou de pierre une sacralité particulière, celle de l'eau qui jaillit en ce lieu. Comme si la vertu de la statue s'épuisait, il est bon de la consacrer de nouveau et pour ce faire de l'amener à la source et de l'y vivifier.

Le phénomène recherché n'est pas différent en ce qui concerne la croix et le cierge. L'un et l'autre ont besoin de participer des forces de la fontaine. La

bénédictio qu'ils ont pu recevoir n'est rien s'ils ne sont pas remis, de temps en temps, en relation avec les forces fondamentales de la terre.

2° On trempe un linge que l'on applique ensuite sur la partie malade. Une variante est celle de Gaït, la vieille servante des Renan, qui fit flotter la chemise du jeune Ernest sur la fontaine et sut par là qu'il vivrait.

La fontaine est ici encore source de vie, et cela, indépendamment des minéralisations de l'eau. Qu'elle soit thermale ou non, qu'elle soit riche en tel sel ou en tel autre importe peu. Le principal est l'élément lui-même, fort de son jaillissement et de sa qualité d'eau vive.

3° Interroger l'eau pour connaître l'avenir. Les moyens sont nombreux de la chemise de Gaït aux phénomènes d'hypnose par brillance. La divination peut emprunter ici des voies diverses. On peut procéder avec une méthode très simple, duelle : la chemise flotte ou ne flotte pas, l'aiguille nage ou s'enfonce. La réponse par oui ou par non est ainsi donnée. Mais il est manifeste que la surface des eaux, semblable à un miroir, permet d'autres recherches. On sait que la fixation d'un point brillant ou d'une étendue claire induit dans l'individu un état hypnotique ou, ce qui revient au même, sophronique. Cet état se caractérise notamment par un développement particulier de l'imaginaire, comme si l'imagination s'ouvrait, libérée des entraves rationnelles. Des images apparaissent donc, en relation avec la question posée et seront interprétées comme telles. Le phénomène est

signalé au XIV^e siècle par le tunisien Ibn Khaldûn. Il a été étudié par le professeur Delatte et par la Society for Psychological research de Londres²⁴⁶.

4° On cherche à savoir si l'on se mariera. Là encore les moyens sont nombreux. On cherche à faire flotter une épingle ou on plante une pointe dans le bois ou la pierre de la fontaine. C'est un cas particulier de la divination.

5° Offrandes à la fontaine (épingles, bijoux, couteaux, pain, fruits, monnaie). Les pièces de monnaie sont aujourd'hui les plus nombreuses, mais vraiment fréquentes. Ce sont évidemment des cadeaux faits à la divinité de l'eau. Il s'agit bel et bien ici d'un sacrifice fait à la divinité, le plus simple qui soit, qui établit un lien de respect et de vénération entre l'homme et la source. Ce petit geste comporte, sans en avoir l'air de grandes conséquences. Il suppose d'abord la reconnaissance de la fontaine comme un être vivant, doué de conscience. Il signifie ensuite l'hommage de l'homme, donc la supériorité, voire la divinité, des eaux.

Cette relation s'établit indépendamment du recours à un dieu unique, sans passer par lui. Il est bien clair que, dans le christianisme, les créatures ne peuvent communiquer entre elles directement sans péché, mais seulement par l'intermédiaire de « Dieu ».

²⁴⁶ *Encyclopédie de la Divination*, par Gwenc'hlan Le Scouëzec, Hubert Larcher et René Alleau. [Dictionnaire des Arts Divinatoires](http://dictionnaire-des-arts-divinatoires.arbredor.com), arbredor.com.

Les pratiques de sorcellerie

À l'île de Sein autrefois, existait la pratique de vouer. Il faut entendre par là de provoquer par sorcellerie la mort de quelqu'un. Anatole Le Braz, au début du XX^e siècle, dans la Légende de la Mort, décrit exactement le rituel. Il convient que la vieille fasse trois voyages, soit présente à trois des sabbats de la mer, et donne aux démons, à chaque fois, un objet dont le propriétaire est l'homme voué. C'est en 1898 que Cheffa « matrone à l'île de Sein », renseigna Anatole Le Braz de la manière dont les choses se passaient. Elle parlait au présent.

À Tredarzec, la chapelle, aujourd'hui détruite, de Saint-Yves-de-Vérité permettait des rites du même genre. Six opérations étaient nécessaires pour que la cérémonie soit complète. On demandait en somme à Saint-Yves qu'une maladie mortelle frappe la personne que l'on désirait voir dépérir. Mais au cas où les torts seraient plus grands du côté de celui qui lançait le vœu, la magie se retournait contre lui et il en mourait. Telle était la puissance de vérité qui émanait de saint Yves.

La sentence fondamentale était constituée par une phrase dite tandis que l'on attrapait la statue par l'épaule et qu'on la secouait : *Te eo Santig ar Wirionez. Me a westl dit heman. Mar man ar gwir a-du gantan, condaon ac'hanon. Mes, mar man ar gwir a-du ganin, gra dezhan mervel a-berz an termen rik.* « Tu es le Petit Saint de la Vérité. Je te voue Untel. Si le droit est de son côté, condamne-moi. Mais si le droit est avec moi, fais-le mourir dans le délai qui est prescrit ».

L'autorité ecclésiastique a laissé tomber en ruines le petit sanctuaire. Il ne reste rien des bâtiments, certes, mais nous sommes persuadés que l'usage se maintient toujours sur les ruines de la chapelle.

Le rite des poupées de cire consiste à fabriquer en cire un petit personnage qui doit être porté pendant neuf mois par une femme dans son giron, puis il doit être baptisé par un prêtre. Il était ensuite régulièrement piqué aux endroits vitaux jusqu'à ce que mort s'ensuive pour la personne ainsi représentée. Nous écrivons, ici encore, cette pratique au présent parce que nous avons la conviction que le rite est toujours vivant.

Les pratiques de divination

La divination occupe toujours une place importante. Au fil des temps cependant, les méthodes ont évolué. Les cartes notamment, cartes à jouer ordinaires et tarots, ont pris un rôle considérable et la plus grande partie des consultations divinatoires se fait avec elles.

Les augures ont gardé une force, principalement dans la vie individuelle, où le comportement des animaux, des oiseaux notamment, continue à être observé. Dans l'annonce de la mort, l'« oiseau », l'« oiseau de mort », le « sparfell » ou le « kawan », font l'objet d'attention.

La catoptromancie est moins utilisée, cependant, elle n'est pas abandonnée et des consultations de cet ordre se pratiquent encore.

La géomancie est d'importation récente, semble-t-il. Elle est due principalement à l'influence d'un petit livre, de Hadji Khamballah.

Les pratiques de magie blanche

Les pratiques de magie blanche sont plus proprement druidiques. Elles sont moins répandues et moins connues que la sorcellerie. La forme la plus exprimée en est le désenvoûtement. Nombre de personnes, à travers la campagne, mais aussi bien la ville, mettent en œuvre des opérations de désenvoûtement, à la demande de patients qui s'estiment atteints par des sorciers. C'est surtout en matière de relations humaines et d'amour en particulier que se pratiquent les délivrances.

Il faut cependant signaler également l'usage de la malédiction et de la bénédiction selon des rites magiques. La malédiction est une défense de l'individu contre des forces qui le dépassent et qui peuvent être maîtrisées : ainsi de la malédiction lancée contre la Centrale Atomique de Plogoff, qui ne fut jamais construite et dont le projet fut abandonné.

La bénédiction tend à la réalisation d'un projet favorable, à une réussite individuelle ou collective.

On évoquera également les guérisons à distance, l'usage de la télépathie, qui ne sont point rares. D'une certaine manière, l'habitude des invocations, la mise en place des cierges devant les statues vénérées se rapprochent également de ce type de médecine. Très souvent, plutôt que d'une prière, il s'agit d'une incitation, d'une détermination exercée sur la divinité.

Les leveurs de maux, auxquels Dominique Camus a consacré un ouvrage ²⁴⁷, sont fort répandus. Ce sont en quelque sorte des guérisseurs, qui procèdent par des formules, très semblables à ce que l'Antiquité appelait des *carmina*. Il n'y a pas de différence essentielle entre les dits cités par Dominique Camus et les phrases de Marcellus de Bordeaux au IV^e siècle de notre ère. Bien mieux, le « décomptage » en usage fréquent de nos jours répond exactement à ce qui est prescrit par Marcellus.

On rangera dans la même catégorie les guérisons par l'imposition des mains. Celle-ci déborde d'ailleurs le cadre de la thérapeutique et touche aux pratiques de transmission de pouvoirs. L'intronisation dans le Collège des Druides est accompagnée d'une imposition des mains.

Ces opérations se distinguent des pratiques analogues faites par exemple par le clergé ou dans le cadre de la pratique religieuse, par le fait qu'il ne s'agit point ici d'une prière faite à Dieu, dont on attend l'accomplissement, mais bien d'une intervention directe sur l'ordre des choses, sans aucun aspect religieux. C'est la volonté de l'homme qui est ici déterminante.

Les pèlerines par procuration ont aujourd'hui beaucoup moins d'importance qu'autrefois. Elles se rendaient sur des lieux de pèlerinage ou, d'une façon plus générale, sur des lieux sacrés, pour y effectuer des rites, souvent de guérison ou d'action favorable. De nos jours, il est aisé de se rendre soi-même en

²⁴⁷ Dominique Camus, *Paroles magiques, secrets de guérison*, Paris, Imago, 1990.

voiture, à Sainte-Anne-la-Palud, à Rumengol ou à Sainte-Anne-d'Auray et d'y accomplir soi-même, sans avoir recours à une intermédiaire, les gestes de dévotion exigés par le rituel.

Les dormeuses, au contraire semblent répandues, s'il faut en croire les recherches de Dominique Camus, principalement dans le pays de Rennes²⁴⁸. La dormeuse demande qu'on lui apporte un linge ayant servi au malade, enfant ou adulte. L'ayant, elle s'endort et dans son sommeil elle donne les indications nécessaires à la guérison, médicaments par exemple.

Ce qui est intéressant dans cette pratique, c'est l'usage de l'autohypnose. nous rejoignons ici les données que nous avons étudiées à propos de la danse. Nous sommes en effet dans le même domaine, celui de l'état sophronique ou hypnotique. Nous rejoignons de ce fait la fascination de Mona et l'enchantement de Merlin. mais nous retrouvons également les pratiques du temple médical de Grannos (Grand) dans les Vosges, où une pierre retrouvée nous avertit : SOMNO JUSSUS, invité au sommeil...

Le simple contact du tissu provoque l'induction d'un état ou d'une dynamique de conscience particuliers. Souvent, la dormeuse ne se rappellera pas de ce qui s'est passé alors qu'elle était dans cet état. Tout se passe comme si elle devenait extralucide et capable d'une compréhension particulière des faits.

²⁴⁸ Dominique Camus, *Pouvoirs sorciers*, Paris, Imago, 1988.

Le domaine des métamorphoses

Le loup-garou aurait à peu près disparu, dans la mesure où le loup lui-même serait relégué au-delà des frontières. Que reste-t-il des animaux magiques, du lièvre blanc ou du cerf ? S'ils sont bien intégrés dans des rituels, en revanche la pratique populaire paraît les avoir abandonnés.

Chapitre XLI : Le culte

La divinité principale est une Trinité de dieux. Pour la connaître, le mieux est de s'adresser aux œuvres de la statuaire qui la représentent. Le personnage principal est un vieillard, le chef orné d'une triple couronne. Il tient dans ses bras son Fils mort, cadavre abandonné ou figuré sur ce type de croix qu'on dit latine et qui n'est pas l'instrument de supplice antique. Enfin, une colombe volette au-dessus du couple et constitue la troisième personne.

L'explication donnée par l'autorité ecclésiastique est qu'il s'agit là d'un seul Dieu en trois personnes.

Vient ensuite Notre-Dame. On notera tout d'abord qu'il n'y en a pas une, mais des Notre-Dames : Notre-Dame de Rumengol, Notre-Dame de Guingamp, Notre-Dame de Confort, Sainte-Marie du Menez-Hom.

D'une façon générale, il s'agit d'une reine qui semble régner sur les cieux comme sur la terre. Ce

serait en somme la Reine du Monde. Elle tient un Enfant, son Fils. Nous saurons qu'il est dieu et qu'elle ne l'est pas.

Après cela, on compte les anges et les saints. Des anges, le plus célèbre est Saint Michel qui s'est accaparé toutes les collines sacrées. Il est remarquable en tout cas qu'il ne protège pas de fontaines.

Et puis les saints.

Il y en a près de mille. La plupart ne sont pas connus autrement que par un pouvoir guérisseur. Ce sont des adeptes de la médecine magique, agissant principalement par l'eau des fontaines. Etant donné le caractère prééminent de cette eau, il semble bien que les saints soient une expression humaine de la fontaine. On a vu en effet que la divinité de la source était implicitement tenue pour supérieure à l'homme et que l'on plongeait les statues dans le griffon pour les sacrifier. Mais l'on se souvient également que la vénération des fontaines est objet d'excommunication.

La référence du saint à la fontaine est fréquente en Bretagne. Ainsi a-t-on Loctudy, Locquenvel, Locquirec, Locronan etc., ce qui, du celtique *locos*, eaux, signifie Tudy des eaux, Kireg des eaux, Kronan des eaux (et non comme on le dit parfois du latin *Locus*, le lieu de Tudy, le lieu de Kireg, le lieu de Ronan).

Le *locos*, qui a formé *Locoritum*, le gué des eaux, ville d'Allemagne, aujourd'hui, a laissé bien des traces, pour désigner des cours d'eaux comme la rivière du Loc'h au pays vannetais ou dans le Cap-Sizun, ou des étangs marins comme Loc'h Trunvel, ou de petites pièces d'eau intérieures comme le Loc'h.

Ce sont donc de petites divinités druidiques. Leur pouvoir de magicien, à l'exclusion de toute autre qualité, en est la preuve. On ne sait pas ce qu'ils ont fait, le plus souvent, on ignore le lieu et la date de leur naissance et souvent de leur mort. Ils sont inmanquablement évêques ou mieux abbés, et c'est tout. Parfois une manifestation mythologique leur est attribuée comme Efflam qui vainquit le dragon en compagnie du roi Arthur, ou Corentin qui coupa un poisson vivant sans le tuer, et le poisson fut reconstitué instantanément. Mais c'est là encore une opération magique.

Quant à Berven, Derien, Ivi, Guello, Groades, Ener, Brochmael, Arnec, Baharn, Maimboeuf, Miragou, Pergat, Rodec, etc., qu'en direz-vous, sinon leurs propriétés médicinales ?

L'Église romaine n'a jamais accepté totalement ces personnages suspects. Elle ne fait vraiment que les tolérer. On comprend pourquoi. Ils ne sont rien autre que des druides, faisant toujours œuvre de druides, quinze cents ans après leur mort.

Affirmer ainsi que les mille saints de l'Église celtique sont des druides constitue un scandale sans précédent. Et pourtant ! On ne peut y échapper.

On peut ne pas l'entendre. On peut aussi tenter de protestantiser le culte, en supprimant des rites. On a excommunié jusqu'au XVIII^e siècle les fidèles des sources, des arbres et des pierres. Depuis la venue du Père Maunoir, on a fait comme si tous les Bretons étaient de bons catholiques et l'on a fait de leurs usages, du folklore. Croyance profonde, indéraci-

nable, qui rebondit d'une pratique sur l'autre, d'un temps sur l'autre, voilà pour le folklore. Le mot ne signifie-t-il pas « la science du peuple » ?

Saint Tujen, au Cap Sizun, par exemple. Une splendide chapelle lui est dédiée. Il guérit de la rage, et de la rage de dents. C'est là sa seule et unique raison d'être. Il est habillé en abbé. On distribue même de petites clefs, à mettre sous l'oreiller pour calmer la douleur. Je le sais, je l'ai fait, quand j'étais enfant et que ma mère m'emmenait à Saint Tujen pour me soigner.

Qui n'a pas promis dix francs à Santig Du pour recouvrer ce qu'on avait perdu ? Santig Du, « le petit saint noir », a sa statue dans la cathédrale de Quimper. Ce serait, dit-on, saint Yann Diarc'hen, saint Jean Discalceat, qui a vraiment vécu au XVII^e siècle, en Bretagne. Mais le Saint Jean Discalceat — ce qui veut dire en bon français sans chaussures — est mort depuis longtemps, il est totalement oublié, il est « druidisé ». Il n'existe plus que comme récupérateur des objets oubliés, perdus. On assiste ici sur le vif à la défaite du Christianisme, qui est mordu de l'intérieur, détruit, remplacé par quelque chose d'autre et ce quelque chose d'autre, c'est la puissance magique des druides.

On a dit que le druidisme n'avait pas survécu aux édits de Tibère et aux persécutions de Martin de Tours, et nous avons ici la preuve inverse.

Nous avons avec nous mille saints prétendus chrétiens et qui ne sont autres que des prêtres de l'ancienne religion. Jusqu'à Saint Yves, lui aussi véné-

nable officiel du XIII^e siècle à Tréguier, dont on connaît la vie et les manières d'être, et qui est devenu Santig ar Wirionez, « le petit saint de Vérité », qui tue, quand c'est nécessaire.

Le druidisme disparu ? Comment sera-ce possible quand le peuple breton secrète du druidisme, de la magie, de la divination comme d'autres de l'art ou de la poésie ?

Mais il n'y a pas que les saints. Il faut compter aussi avec d'autres êtres de l'Autre Monde, les Korriganed, Kornandoned, Boudiked, Gwrac'hed, les folliards et les fées. Certes ceux-là n'appartiennent pas à la religion chrétienne, mais ils n'en sont pas moins vivants dans l'imaginaire des Bretons.

Les Kornandoned sont sans doute les émissaires du dieu des Enfers, Cernunnos, Kronan ou Kornan. Les Korriganed sont les enfants du Forgeron. Les fées sont à la recherche de jeunes chevaliers pour les épouser. Les Gwrac'hed s'emparent aussi des hommes et les métamorphosent. Les folliards sont à la recherche des enfants.

En Bretagne orientale, Margot la fée, qui est sans doute une forme locale de Morgane, se rencontre assez fréquemment dans la microtoponymie des pierres levées. Ainsi le dolmen appelé « La table à Margot », à la Ville Hervieu en Pordic, ou l'allée couverte également dénommée « La table à Margot » au Gouray.

Et puis il y a des figures étranges, à demi voilées, qu'on ne peut approcher, mais qui ne s'en manifestent pas moins. Il y Kolle Porh en Dro sur le rivage

de Carnac, il y a l'ami Coeurtais en Brière, il y a Martine l'endêvante au pays de Cogles.

Et puis... Et puis... Et puis il y a l'Ankou. Je n'osais pas le nommer. Il croit toujours qu'on l'appelle. Ce n'est plus ici la fantaisie des voleurs d'enfants, ou des tueurs de marais, mais le personnage central, la divinité à laquelle on n'échappe pas, le meurtrier en chef. Tous passent par lui : « Je ne ferai grâce à nul chrétien, car, ni à Jésus, ni à la Vierge, je n'ai fait grâce même... » dit la ballade qui lui est consacrée.

C'est un être, d'apparence squelettique, qui se drape dans une grande cape noire, le visage caché par un grand chapeau noir et qui se déplace sur un vieux chariot brinquebalant, Karrigel an Ankou. Son nom n'est pas sans rapport avec Anken, l'angoisse. On l'a représenté avec une flèche, ou encore avec une faux, ou bien avec une houe. L'instrument est divers, mais le personnage est unique.

Ses décisions sont irrévocables. On ne saurait, bien sûr, l'acheter. Il n'accepte pas même une épingle, ni aucune des plus grandes richesses de ce monde. Il est impitoyable et ne se laisse pas fléchir.

Parfois, sur le littoral, il circule en bateau. Il prend la forme alors du premier mort de l'année. Mais il ne change pas pour cela. Il n'écoute rien.

Et pourtant, ce n'est pas un méchant homme. Il fait son travail, c'est tout. C'est le dieu suprême qui le lui a confié et il n'est qu'un simple exécutant. On le dit *oberour ar marw*, l'ouvrier de la mort. D'ailleurs, il n'insiste pas. Il emmène chacun en son lieu, puis

disparaît et passe à d'autres besognes. Le travail ne manque pas.

Une statue le représente, ce qui prouve qu'il est comme un saint ou un ange, Saint Michel peut-être ? À Ploumilliau, dans l'église, assez haut sur le mur du transept est placé *Erwanig Plouillio*, Petit Yves de Ploumilliau. « Cet Ankou a été la terreur de mon enfance », avouait Anatole Le Braz.

En Kermoroc'h, dans les Côtes-d'Armor, Park an Ankou, le Champ de l'Ankou, était un tumulus aujourd'hui aplani par la culture²⁴⁹. À l'île d'Arz existe toujours le cercle de l'Ankeu, qu'on laisse envahir par une végétation désordonnée.

La religion des Bretons est un culte de la mort. César ne disait-il pas déjà en parlant des Gaulois que Dispater, le dieu de la mort, était leur père à tous ?

D'autres personnages de l'Autre Monde figurent encore dans l'imaginaire des Bretons. L'un d'eux est Gargantua, qui fut le Mercure des Gallo-Romains et sans doute l'Ogmios de leurs représentations. À Corlay, un tumulus de Gargantua existe, au Cap Frehel, un Doigt de Gargantua.

Les divinités de la Table Ronde forment plutôt un culte de lettrés que d'agriculteurs. mais la notion d'un retour d'Arthur est bien vivante dans certains milieux. Quant à Merlin on trouve sa trace notamment à Roc'h ar Merlin à Saint Mayeux.

D'Ana comment en parler ? Elle éclipse toutes les autres divinités d'Armorique. Elle est la Mère, elle

²⁴⁹ Gaultier du Mottay, p. 19.

est la Grand-Mère. Elle règne à la Palud en Plonevez-Porzay, sur la dune où se déroule la procession de la Nuit, à Keranna ou Sainte-Anne d'Auray où un paysan l'a découverte et imposée malgré les protestations de l'autorité ecclésiastique. L'évêque a fait comme tous ses prédécesseurs. Il a condamné d'abord, puis, voyant combien ses interdictions étaient bafouées, il a autorisé. Et maintenant, un pape de l'Église romaine, un polonais, est venu pour la première fois à Sainte-Anne, notre Czestochowa. N'était-il pas là pour rendre hommage à la déesse éternelle du peuple breton ?

L'emblème du dieu Taranis était une roue. La « croix celtique » est une roue. Des rouelles existent encore qui servirent de talismans ou d'amulettes à l'époque gauloise. Elles sont cotées en salle des ventes, comme des monnaies.

La roue est devenue le symbole de sainte Catherine, parce que, dit-on, cette jeune personne fut rouée. On le voit ainsi au calvaire de Kerbreudeur, bâti sur la voie antique, entre Carhaix et Saint-Hernin.

Mais elle a servi, jusqu'à nos jours d'objet de culte dans les sanctuaires chrétiens. On en trouve une à Kerien, une à Locarn, une autre au Ruellou en Saint-Nicolas du Pélem, à Laniscat et à Locarn encore. À Confort en Meilars, on la fait sonner au-dessus de la tête des enfants qui tardent à parler.

C'est donc une fois de plus un engin magique, donc druidique, qui a pour but d'engendrer une thérapeutique. Il est remarquable qu'en plein XX^e siècle, on mène toujours, comme je l'ai vu faire à plusieurs

reprises, des bambins sous les sonorités des clochettes qui sont appendues à la roue. Certes il n'y a plus en cet endroit de druide pour tirer la corde, mais c'est tout comme. Le pouvoir n'a pas disparu de l'objet. Il se maintient tout de même.

Chapitre XLII : Permanence des Bardes

Les conteurs

Les contes de Luzel

Le principal des collecteurs de contes, au XIX^e siècle, fut Fanch Vari an Uhel, Luzel pour l'état-civil. Il aurait recueilli 411 contes dont 234 proviennent de Plouaret et du Vieux-Marché, région dans laquelle fut poussée la collecte. Parmi eux, certains sont des contes merveilleux, en relation avec la croyance traditionnelle. Tous comportent des enseignements.

Les Contes Populaires de Basse-Bretagne, publiés en 1887 par Maisonneuve et Ch. Leclerc, constituent la base du répertoire de Luzel. Depuis quelques années, les Presses universitaires de Rennes-Terre de brume ont entrepris l'édition de la totalité du fonds Luzel.

Parmi les informateurs de Luzel, citons Marc'harid Fulup et Barbe Tassel, mais aussi Garandel, tailleur au Vieux Marché et François Thépault, garçon bou-

langer du village de Botsorhel, qui conta onze contes à Luzel²⁵⁰.

Marc'harid Fulup (1837-1909)²⁵¹

La principale source de renseignements de Luzel, je veux dire le maillon principal de la tradition au XIX^e siècle, fut Marc'harid Fulup. Elle connaissait à elle seule, au moins 259 chants et 150 contes. Elle savait donc des dizaines de milliers de vers et plus d'un millier de pages de prose. Elle devait tout à la tradition la plus authentique, et pour cause, elle ne savait pas lire.

« Sa mère, morte aujourd'hui, écrivait Luzel dans son premier rapport au Ministre, était filandière et chantait constamment sur son rouet, ou racontait à sa fille les légendes et les traditions qui avaient cours dans le pays, et Marguerite les apprit toutes, de bonne heure. Son père et son frère Fanch sont tailleurs. Dans nos campagnes, les tailleurs vont travailler à domicile, dans les fermes. Ce sont, en quelque sorte, les gazetiers et les porteurs de nouvelles de nos communes rurales. Ce sont aussi, presque toujours, d'habiles chanteurs et conteurs, au courant de toutes les traditions locales. Dans chaque commune, on en trouve ainsi deux ou trois qui possèdent à peu près la somme complète des traditions de la localité, et c'est à eux qu'il faut s'adresser de préférence pour être bien renseigné sur ce sujet. Le père et le frère de Mar-

²⁵⁰ Luzel, *Contes du boulanger*, Presses Universitaires de Rennes, Terre de brume, 1995.

²⁵¹ [Les contes de Marc'harid Fulup](http://arbredor.com), arbredor.com, 2007

guerite sont des chanteurs et des conteurs renommés dans leur commune. »²⁵²

On remarquera la tradition familiale. La mère, le père, le frère en sont porteurs. C'est véritablement là une transmission organisée, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Nous avons vu au XII^e siècle, comment Marie de France avait recueilli des récits mythologiques. Nous avons appris de la plume d'Ausone, au IV^e siècle, le vieux Phebicius était né « de la race des druides, de famille armoricaine ».

La science de Marc'harid ne se bornait pas là. Elle était de surcroît « pèlerine par procuration ». Cela veut dire qu'elle se rendait auprès des saints guérisseurs et en obtenait la guérison de ses protégés. Elle allait aux fontaines. Elle savait vouer à Saint Yves de Vérité.

Elle pratiquait donc à la fois la magie et le bardisme. Elle marchait pieds nus et mendiait son pain — mais est-il permis de parler de mendicité dans un tel contexte ? — en échange d'une incommensurable richesse venue de tous les âges. Comment dire qu'elle n'était pas druide ?

Marc'harid Fulup était née en 1837. Elle avait fait la connaissance de Luzel vers l'âge de trente ans et lui servit d'informatrice jusqu'à sa mort, survenue en 1909. Elle habitait Pont ar c'hlan en Pluzunet.

²⁵² Luzel, Premier rapport au Ministre, in *Les Contes de Luzel, Contes Bretons*, Presses Universitaires de Rennes-Terre de brume, 1995, p. 117.

Les conteurs étaient-ils chrétiens ?

Luzel avait reconnu dans ses contes l'existence de trois catégories :

- les contes mythologiques (100 dans une première recension),
- les contes légendaires chrétiens (38 dans la même recension),
- les récits facétieux et plaisants (15 dans la même recension).

Très peu d'entre eux sont donc christianisés et quand ils le sont, ils relèvent d'une manière très particulière, bien peu orthodoxe. Luzel ne le disait-il pas ? « Des croyances catholiques plus ou moins altérées »²⁵³ et ailleurs « J'ai compris sous la dénomination de contes légendaires chrétiens ceux qui sont fondés sur des croyances catholiques plus ou moins corrompues et où interviennent comme principaux agents Jésus-Christ, ses apôtres, la Sainte Vierge, les anges, les saints, le diable, l'enfer et le paradis. »²⁵⁴

Il est donc bien manifeste que ce ne sont pas les missionnaires chrétiens qui ont plié le peuple breton aux dogmes de la religion catholique romaine, mais le peuple breton qui a fait entrer le merveilleux chrétien dans le cadre de sa pensée rien moins que chrétienne.

Mais allons plus avant :

« Ce qui nous frappe en second lieu dans ces traditions, c'est la place qu'y tiennent les animaux transformés par l'imagination en créatures intelligentes

²⁵³ Quatrième rapport... 1871

²⁵⁴ Premier rapport... 1869.

et presque toujours bienveillantes et secourables à l'homme. Aucune race ne conversa aussi intimement que la race celtique avec les êtres inférieurs et ne leur accorda une aussi large part de vie morale. »

Et Luzel s'autorise d'une citation d'Adolphe Pictet, le même qui devait publier une traduction des Triades de Morgannwg, à Genève : « L'humanité et la nature sont sœurs ; filles d'un même principe, elles se mêlent sans cesse par une transformation mutuelle, et l'homme d'aujourd'hui, en rentrant par la mort dans les cinq éléments, peut renaître demain plante ou animal. De là, d'une part, cet esprit de douceur, de bienveillance, de commisération envers les êtres naturels qui caractérise à un si haut degré l'esprit indien, et, de l'autre ce penchant à la sentimentalité contemplative qui jette une teinte de mélancolie sur la nature entière. »²⁵⁵ En rapprochant ainsi ce texte, écrit par Pictet dans son étude sur l'épopée indienne, des conceptions exprimées dans le conte breton, Luzel soulignait fortement les relations entre celui-ci et la philosophie de la nature.

L'ambiance générale du conte est éloignée de tout christianisme et même de tout monothéisme. Dieu n'y figure pas, si ce n'est parfois, dans les contes légendaires chrétiens, sous une forme totalement diminuée et ramenée à la conception d'un dieu local. L'immensité divine est ailleurs : elle se manifeste dans l'unité et la diversité de la Nature, elle est tout, parce qu'elle n'est rien, étant uniquement l'Abîme.

²⁵⁵ Premier rapport... 1869.

Les contes merveilleux

La série de récits intitulée « Contes vers le soleil » appartient à cette catégorie d'histoires qui nous conduit dans l'Autre Monde.

Luzel recueillit le conte de la « fille qui se maria avec un mort », de la bouche de Marie Yvonne Stephan, servante à Pluzunet dans les Côtes du Nord, en 1872. Il note à propos de ce récit : « Les éléments chrétiens mêlés à ce conte d'origine païenne doivent être une altération relativement moderne d'une fable très ancienne. » Un mauvais prêtre et un groupe de pécheurs avec lui sont délivrés par le mariage d'une fille de roi et à la venue dans l'Autre Monde d'un de ses frères.

« La femme de l'Ankou » fut contée au collecteur par Françoise an Ewenn, femme Tregcoat, à Peder nec, en 1869. Parce que sa sœur avait épousé l'Ankou, un jeune homme, parti dans l'Autre Monde, fut reçu au Château du Soleil Levant avec son beau-frère. Il fit avec lui le tour du monde et vit les peines, minimales et symboliques, de l'enfer. Mais quand il voulut revenir chez lui, il était trop tard : cinq cents ans s'étaient écoulés en l'espace d'une journée.

Le meunier Droniou, de Plouaret, fit, en 1870, le récit du prince turc Frimelgus. Le conte se compose de deux parties. La première, où l'héroïne épouse le prince turc Frimelgus, est semblable à l'histoire de Barbe-Bleue. La seconde raconte le deuxième mariage de Marguerite et comment son frère fit une partie du tour du monde avec son beau-frère qui allait au para-

dis. Il vit les peines de l'enfer, mais elle ne put aller jusqu'au bout, pour avoir parlé.

Mais le plus beau de ces contes de l'Autre Monde, ou contes merveilleux, est certainement le « Palais de cristal » que raconta Louis Le Braz, tisserand à Prat, en novembre 1873.

Yvonne a épousé un beau jeune homme avec lequel elle est partie dans le Château de cristal, de l'autre côté de la mer Noire. Cinq de ses frères partent pour la voir, mais ne peuvent y parvenir, même après avoir rencontré la mère de l'Ogre et l'Ogre lui-même. Le sixième en revanche, après avoir traversé maintes épreuves, parvient au Château de cristal. Il part en voyage avec son beau-frère, voit les peines de l'Autre Monde, mais ne peut arriver au bout parce qu'il a parlé. Il revient donc au Château et doit rentrer chez lui. Mais quand il arrive dans son pays, il ne retrouve ni sa famille ni sa maison. Son père, Youenn Dagorn est mort depuis longtemps. Le héros meurt donc et revient de ce fait au Château de cristal.

Nous ne pouvons tout mentionner. Disons simplement que les contes merveilleux comprennent encore la Princesse de Tronkolaine, qui fut contée par Marguerite Philippe, de Pluzunet, en décembre 1868, les Trois Poils de la barbe d'or du diable, qui fut le fait de Barbe Tassel, de Plouaret, en 1870, Tregont a Baris, de Francesa an Ewen, femme Tregcoat, de Peder nec, en 1869, Fleur d'Epine ou le voyageur au château du soleil, encore une fois de Barbe Tassel, en 1869.

L'abbé François Cadic

Cadic a rapporté quant à lui deux volumes de contes, recueillis dans le pays vannetais. On y retrouve, parfois sous d'autres noms les personnages de la mythologie bretonne. On y reconnaît aussi les contes merveilleux, comme dans la région occidentale de la Bretagne.

La légende de la Mort

Anatole Le Braz, lui aussi grand collecteur, a composé un ouvrage « La légende de la mort », constitué uniquement de récits, de croyances, de contes et de coutumes en relation avec l'Ankou, le père du Trépas. C'est un véritable florilège consacré à la foi contemporaine dans la divinité du Passage.

L'un des plus beaux contes de Le Braz, le Passeur d'Ames, existe en deux versions, l'une, ancienne, la plus intéressante à notre avis parce qu'elle raconte comment vraiment les choses ont été contées, l'autre, plus récente, appelée Ceux de la Gorgone, plus littéraire, plus arrangée.

L'histoire fut contée à l'écrivain par Gonéry Marquer qui avait vécu, enfant, une partie de l'épisode.

D'autres écrivains, comme Souvestre, ont consacré des ouvrages aux récits populaires, traditionnellement transmis. Du Laurens de la Barre, Elvire de Cerny, Paul Sébillot, Paul-Yves Sébillot ont largement contribué à la constitution d'un véritable Trésor du conte breton contemporaine. Mais le plus important après Luzel est certainement François Cadic.

Les chanteurs

La plus ancienne des chanteuses que connut La Villemarqué était née, sans doute à Nevez, en 1725, soit au début du XVIII^e siècle, à l'époque où la secte de Maunoir sévissait toujours dans le centre de la Bretagne. C'est le plus vieux barde connu. Bien entendu, ce qu'elle chantait elle l'avait appris par tradition immémoriale.

Nous ne savons pas à quand remonte la chanson bretonne. Ou plus exactement, nous n'avons rien pour nous détourner de croire qu'elle remonte à l'antiquité la plus reculée.

Un des chants du Barzhaz Breiz, Iannik Skolan, a son équivalent au pays de Galles, Ysgolan. Cela revient à dire que le chant est antérieur à la séparation des Gallois et des Bretons au V^e siècle. Il en est de même pour la tradition de Merlin qui se manifeste dans les chants recueillis par la Villemarqué, puisque cette tradition se retrouve des deux côtés de la mer.

Nous savons qu'antérieurement au XII^e siècle, des chants existaient en Bretagne dont beaucoup avaient pour thème la connaissance de l'Autre Monde : ce sont les lais que Marie de France et d'autres ont recueilli et mis en vers français.

L'on sait d'ailleurs que les Bretons jouaient de la rote. Venance Fortunat, au VI^e siècle, mentionnait la Chrotte bretonne aux côtés de la lyre romaine, de la harpe barbare et de l'achilienne grecque. Marie de France en parle de nouveau : on s'en servait pour accompagner les lais.

L'on peut donc penser effectivement que notre tradition de la chanson est antérieure au VI^e siècle.

Onze bardes ont renseigné la Villemarqué, d'autres Luzel, 185 ont écrit sur feuille volante, 57 ont servi d'informateurs à Quemener.

91 chansons de la Villemarqué, 182 *gwerz* et 243 *son* de Luzel, 30 de Bourgaut-Ducoudray, les chansons de Narcisse Quellien, la collection de Jean-Marie de Pengwern, les *son* d'Anatole Le Braz, les trois tomes de pièces vannetaises de Loeiz Herrieu et Maurice Duhamel, les *gwerziou* et *soniou* de Maurice Duhamel, les 1154 chansons sur feuilles volantes répertoriées par Olivier, les *Kanaouennou pobl* de Bourgeois, les *kantikou* des quatre évêchés, les 166 morceaux recueillis jusqu'à nos jours auprès de chanteurs encore vivants par Yann Fanch Quemener, cela fait combien de milliers de chansons ? Trois mille ?

Chapitre XLIII : Permanence des Druides

John Toland

John Toland a développé, dans son *Pantheisticon*, le panthéisme auquel il a donné son nom. Il se rattache ainsi à de très lointains penseurs, à l'Ecole de Chartres, à Scot Erigène.

« ...rien ne périt entièrement, écrit Toland, la mort de l'un étant la naissance de l'autre, par un échange universellement réciproque, et tout concourt néces-

sairement à la conservation et au bien commun du Tout par un changement continuel des formes et une vicissitude merveilleuse qui forme un cercle éternel. »

« Enfin, ajoute-t-il un peu plus loin, cette force et cette énergie du Tout, qui a tout créé et qui gouverne tout, ayant toujours le meilleur objet pour but, est Dieu, que vous appellerez, si vous voulez, Esprit et Âme de l'Univers ; d'où les Associés Socratiques ont été nommés Panthéistes, parce que, selon eux, cette âme ne peut être séparée de l'Univers même que par le raisonnement. »

Il se rattachait également à une vision atomistique du monde, qu'il empruntait à Démocrite : « Pour exposer encore plus clairement la manière de philosopher des Panthéistes, il faut savoir que les premiers corps, ou (pour ainsi dire) les éléments des éléments, sont très simples, indivisibles et infinis en espèce et en nombre... »

Il aboutissait à une conception très générale et fraternelle de l'Humanité. Répondant à quelqu'un qui l'interrogeait sur son pays, il répondit : « Le Soleil est mon père, la Terre est ma mère, le Monde est ma patrie et tous les Hommes sont mes parents. » Il reprenait là en partie une affirmation d'Hermès Trismégiste.

L'irlandais Toland retrouvait ses racines, en affirmant une doctrine proprement anarchiste dans sa Formule pour célébrer la société socratique : « Il vaut mieux, affirme le président de la sodalité, ne commander à personne que d'obéir à quelqu'un. »

La mort, dans l'esprit de Toland, semble avoir été définitive et il ne paraît pas avoir reconnu une exis-

tence après la mort, ou indépendante de la mort. À cet égard, il se séparait de l'ancienne tradition.

« Comme rien de tout ce que nous voyons ne nous a appartenu avant notre naissance, de même rien ne nous en restera après notre mort. »

Iolo Morgannwg

On ne sait que penser du *Barddas* de Iolo Morgannwg. Il a voulu le faire passer pour le recueil d'une ancienne tradition galloise, mais il semble qu'une bonne part au moins soit le résultat de sa propre fantaisie.

Cela n'ôte rien à l'intérêt et à la valeur de l'ouvrage. Qu'il s'agisse de textes authentiques, ou encore d'une tradition orale qu'il aurait voulu faire recevoir comme une série de textes manuscrits, ou bien qu'ils soient tout simplement sortis du cerveau de Iolo, ce qui est exprimé là a une valeur en soi, qui continue l'expression du bardisme.

Que l'œuvre soit ancienne, voire archaïque, ou qu'elle soit récente, au fond peu importe. Nous sommes ici en présence d'une philosophie naturelle, dans la ligne des anciens druides, et nous sommes dans l'expression d'une philosophie par trois, qui n'est pas sans rappeler Ausone.

Le poète du IV^e siècle avait cité à la suite une série de triplicités s'appliquant à tous les domaines du savoir. Iolo, au XVIII^e siècle, refait le même trajet intellectuel en donnant des listes de triades.

Lemenik

La personnalité et la vie de Lemenig, premier grand-druide de la Gorsedd de Bretagne, est assez mal connue. Une courte biographie a cependant été faite et publiée dans le Consortium Breton de 1927 (?)

Le seul document que nous possédions est un petit ouvrage dû à son successeur, Erwan Berthou Kaled-voulc'h, *Lemenik, skouer ar Varzhed*. Ce précieux petit livre a été publié l'année de la Grande Guerre, en 1914, à Pleubian, « e ti an oberour », c'est-à-dire dans la maison de l'auteur. Il en a été tiré 150 exemplaires qui n'ont pas été commercialisés.

Les pages 70, 71 et 72 sont consacrées à la foi profonde de Lemenig. Le dialogue rapporté par Kaled-voulc'h met en scène Lemenig lui-même et son demi-frère, recteur de Ploulec'h, près de Lannion. Un soir du mois d'août, ils partent faire un tour sur les chemins de Ploulec'h, quand le prêtre, qui avait son idée, interroge Lemenig sur son opinion quant à la Création du monde. D'abord, Lemenig se défend d'avoir « à se confesser », puis il cède aux instances de son frère :

Ma ! kredin 'ran ez eo birvidig ar vuez dre-holl en nenvou hag er pell-vedou evel an heol, an douar, al loar hag ar stered a zo o vale dre ar bed divent. War c'horre an douar, daoulagad an holl a wel a-walc'h ar vevaden-se a laka an ed da heginan ha da zarewi, an deliou da ziflukan war ar gwez, ar frouez d'en em stumman, ha dreist-holl al loened da gaout ur vuhez impliet ken kaer ganto. Hogen dindan c'horre bevus an douar ez eus

kemend-all a vuhez ; er mein int o-unan, eman ar vuhez kouls hag en hon izili. N'halfe den kaout ul lec'hig da dremen ennan beg ur spilhen hep kaout buhez o virvin.

Eh bien ! Je crois que la vie est partout effervescente, dans les cieux et dans les mondes lointains comme le soleil, la terre, la lune et les étoiles qui se promènent dans le monde immense. Sur la terre, les yeux de tous voient assez cette effervescence qui fait germer le blé et le fait venir à maturité, éclore les feuilles sur l'arbre, se former les fruits et surtout qui donne aux animaux une vie qu'ils emploient si bien. Mais sous l'apparence vivifiante de la terre, il y a autant de vie, dans les pierres elles-mêmes, la vie se trouve autant que dans nos membres. On ne pourrait trouver une petite place pour y passer une tête d'épingle, où il n'y ait une vie en ébullition.

Ar breur : « Hag an hent-man, ken kaled dindan hon zreid, na bervus ez eo ivez ? eme ar person, 'n ur c'hoarzin.

Le frère : Et ce chemin, si solide sous nos pieds, est-ce qu'il est aussi en effervescence ? dit le recteur en riant.

Lemenik : Ya, eme Lemenik, met kemend-se ne welomp ket, rag hon daoulagad a zo bet roet dimp evit servij hon ezommou, ha netra ken. Koulskoude, gwech-ha-gwech all, e welomp en-dro dimp degoueziou hag a ro da c'houzout ez eus, e-kreiz an douar, ur vervaden divent. War galz a veneziou ez eus toullou, darn stouvet, darn distouv, hag ar re-man a daol en aer tan ha moked, ha mein, distaget a greiz an douar. Hag eürus ar broiou o deus roullou tan da rein digor d'ar vervaden

*isdouareg. E Breiz n'ez eus hini, ha mar arrufe d'ar ver-
vaden dastum hec'h holl galloud dindan douar hor bro,
gorre Breiz a lamfe d'an nenv; pe c'hoaz e c'hallfe an
douar 'n em faoutan ha digerin toullou bras e-lec'h ma
kouezfe tud ha loened, tier ha gwez. Ha dre-se an hent-
man ma valeomp warnan breman dizoursi, a hellfe 'n
em rannan dindan hon zreid ha lonkan ac'hanomp evel
ul loiad souben.*

« Lemenik : Oui, dit Lemenig, mais tout cela, nous ne le voyons pas, car nos yeux nous ont été donnés pour servir à nos besoins, et rien de plus. Cependant, une fois ou l'autre, nous voyons autour de nous des coïncidences qui nous font savoir qu'il y a, au milieu de la terre, une effervescence sans mesure. Sur beaucoup de montagnes, il y a des trous, les uns bouchés, les autres ouverts, et ceux-ci jettent dans l'air du feu et de la fumée, et des pierres, détachées de la terre. Et sont heureux les pays qui ont des roulements de feu pour donner l'ouverture à l'effervescence souterraine. En Bretagne, il n'y en a pas, et s'il arrivait que l'effervescence rassemble toute sa puissance sous la terre de notre pays, la Bretagne serait projetée au ciel; ou encore, la terre pourrait se fendre et ouvrir de grandes failles où tomberaient gens et bêtes, maisons et arbres. Et par conséquence, ce chemin sur lequel nous marchons maintenant sans souci, pourrait se diviser sous nos pieds et nous avaler comme une cuillerée de soupe. »

Lemenik triompha le lendemain. le journal annonçait qu'à Java une île et deux mille personnes avaient été avalées par la mer et qu'un rocher avait surgi du fond de l'océan.

« Qui es-tu donc, mon frère ? » laissa échapper le pauvre recteur.

Dans le même ouvrage, sous le titre *Lemenik ha gwiziegezh ar Bed, Lemenik et la science du monde*, aux pages 157 à 163, Kaledvoulc'h cite un texte, extrait d'un livre *Gouiziegezh ar Bed*, que Lemenig, à sa mort, était en train d'écrire.

Nous en citerons un fragment.

Ar Bed

Pellen-heol, pellen-douar, pellen-loar ha pellenou-stered, war neun en eur mor divent, n'en devoa na kreiz, na beven. En tu-hont d'ar rann-ved kenta-se, tro-war-dro, rannvedou all gant pellenou-douar, pellenou-stered, pellenou-loar, pellenou-heol, war neun bepred en eur mor divent ha tano.

Pelloc'h c'hoaz ha tro-war-dro, eun hevelep mor ha war neun en e greiz, pellenou all : loariou, stered, heoliou ha douarou ? Tro-war-dro bepred, strolladou pellenou, ha bep ma 'z a sell ar Spered pelloc'h mui-ouzmui e vez diskleriet d'ezan strolladou nevez ken ledan pep hini aneze hag ar strollad heolek ez omp-ni breman o veva en e greiz war hon fellen-douar.

Hag evelse pelloc'h, ha tro-war-dro atao, hep diwez ebet, na beven ebet etreze, na korn ebet, ken ne reont en o unaniez, nemet eur mor divent gant ar pellenou dini-ver war neun ennan.

Dre-holl e verv ar vuhez. Dishenvel e pep pellen, ha dishenvel c'hoaz er mor a hanvomp an Nenv eun hevelep bervaden a geflusk anezi dre-holl, hag a daol bannou er

mor diveven, pe an nenv, kouls hag er pellennou. Koulskoude n'ez eus tan all ebet da zerc'hel ar vervaden-se nemet ar Spered a vag anezi, dre m'eman ennan tomder pep buez. Dre-holl eman o telc'hel buez ar bed, hag ar mor eman ar pellennou war neun en e greiz, pe an nenv -pe c'hoaz an ether- n'ez eus netra ken nemet eur MOR-SPERED.

Le Monde

« Le globe du soleil, le globe de la terre, le globe de la lune et les globes des étoiles, nageant dans une mer immense, n'avaient ni centre, ni limite. Au-delà de cette première division du monde, à l'entour, d'autres divisions du monde avec des globes de terres, des globes d'étoiles, des globes de lunes, des globes de soleil, nageant toujours dans une mer immense et fluide.

« Plus loin encore et aux alentours, une mer semblable et nageant au milieu d'elle, d'autres globes, des lunes, des étoiles, des soleils et des terres ? Tout autour toujours, des bataillons de globes et aussi loin que regarde l'Esprit, de plus en plus lui apparaissent de nouveaux bataillons, si vastes chacun d'entre eux, et le bataillon solaire où nous vivons actuellement, au milieu sur notre globe de terre.

« Et de même plus loin, et tout autour toujours, sans aucune fin, ni limite entre eux, ni coin, de telle sorte qu'ils ne font dans leur unité rien d'autre qu'une mer immense avec des globes sans nombre nageant en elle.

« Partout la vie est effervescente. Dissemblable sur

chaque globe et dissemblable encore dans la mer que nous nommons le Ciel, une même effervescence met en mouvement la vie et jette des rayons dans la mer sans bordure, ou le ciel, autant que les globes. Cependant, il n'y a pas d'autre feu pour soutenir cette effervescence si ce n'est l'Esprit qui l'entretient puisqu'en lui est la chaleur de toute vie. Partout il soutient la vie du monde et au milieu de la mer, ou du ciel, ou encore de l'éther, les globes vont nageant, il n'y a rien de plus qu'une mer d'esprit. »

Plus loin, Lemenik continue :

Buez ar pellennou a zo ive enaouet gant ar sperejou a zo enne. Birvidik ez eo eta evel buez ar Mor-Spered, hogen gant muioc'h a c'halloud eget hini bleudennou an ether. An hevelep galloudou ez int koulskoude, hag o dastumaden er bellen -ha man all ken- a lak houman da vezan krenvoc'h eget eur vleuden.

Ar pellennou a zo eta war neun e kreiz ar Mor-Spered. Kaset int en -dro gant an nerziou a zo enne holl hag a zo hanvet ar bannerez hag ar sacherez. Ar re-man a lak pep-hini aneze da droka bannou a vuez gant ar re-all ha gant ar Mor-Spered. Hogen bale a reont a dreuz ar Mor-Spered: en eur drein, pep-hini warni hec'h-unan ec'h heullont eun hent had a zo d'ezo o-unan.

Evel m'ez int stag ouz eur strollad pellennou ec'h heullont ouspenn, an hent a heuil ar strollad-se, en e bez, a dreuz ar Mor-Spered. Ar strollad-se, stag ouz ar strolladou a zo en-dro d'ezan, a ra kement all gante; hag ar re-man a zo ive kevren eus eur strollad brasoc'h hag a ra e dro, dre unaniez, gant ar Bed-Holl a zo kaset en-dro, en e bez, hep ma chomfe ennan eur vleuden difinv.

An hed a zo etre ar bellen-heol, ar bellen-douar hag ar pellenou-stered, kouls hag etre o henchou, a dreuz ar Mor-Spered, ne gresk na ne woana. Pep-hini a vez dalc'het en e lec'h, hep na sevel na koueza, na dizrei war eun tu pe war eun tu-all, eus e hent. Ha koulskoude n'ez int douget gant netra, doust d'eze bezan bec'hiou a bouez. Gant o labour o-unan ez int dalc'het ha netra ken. Dre unaniez o galloudou, bannerez ha sacherez, e chomont e-pign er Mor-Spered hag e valeont, hep harz na kammegiez. Sacher war eun tu gant sacherez eur bellen bennak, sacher war eun tu all gant hini eun all, hag a ra kompouez d'an hini genta, pep hini he deus da zenti c'hoaz, tro-war-dro ; ouz sacherezou hag a zeu d'he c'haout a bell-pell bepred, ha dre ar Mor-Spered, evit ober kompouez an eil d'eben. Hag evel-se e vez dalc'het didrubuil en e lodou Mor-Spered.

An Nenv, pe ar Mor-Spered, n'hall ket beza gwelet ganimp en e zanzev, rak an danvez-se a zo re dano evit hon zellou. Ar re-man a dreuz an danvez-se hep hen gwelout, evel ma treuz hon c'horf an aer, en-dro dimp, hep gouzout doare anezan. An danvez-se n'ez eo eta nemet BLEUDENNOU SPERED.

... Krouer ar Bed a zo SPERED. Hen e-unan ha n'ez eo nemet Spered. Evit krouin ar bed, evel ma ra, hep divez, nag ehan, n'en deus nemet eur vammen ma tennfe diouti ar Grouidigez. Ar vammen-se ez eo HEN E-UNAN hepken. Dre-ze n'hall tennan dioutan nemet Spered. Ha setu perag kenta danvez ar bed, an hini a zo dre-holl, a zo spered ha netra ken...

Chapitre XLIV : Une tentative de synthèse

Un peu avant d'atteindre le terme de notre travail dont l'essentiel consistait dans l'établissement d'une lignée continue de penseurs, de mages, de bardes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, il convient que nous retracions l'historique des principales traditions qui se manifestent en Europe jusqu'à nous.

Nous avons procédé par touches successives, ne mettant pas de lien là où il n'y en a pas. La notion de lien, de suite, ne peut naître que de la lecture totale des différents points qui sont traités. C'est là le fondement même de l'histoire : nous ne possédons guère que des faits successifs ou contemporains entre lesquels nous établissons une relation. Pour les époques anciennes en particulier, il n'est pas possible de procéder autrement. D'où les hypothèses, les interprétations, qui font de l'histoire un château branlant, toujours susceptibles d'être remis en cause. Ce que l'on appelle l'histoire de France, par exemple, n'est jamais que l'histoire faite par les rois et leurs successeurs, par les vainqueurs. Les vaincus ont toujours tort. L'histoire marxiste elle-même n'a jamais été que celle écrite par le Parti.

Nous sommes ici dans un domaine qui pour n'être pas celui de vaincus, n'en est pas moins celui de groupes marginalisés, obligés de se cacher, de se dissimuler pour ne pas tomber sous le coup de l'autorité ecclésiastique dominante. Ainsi le père Maunoir, au XVII^e siècle, soutiendra-t-il le massacre des paysans

bretons par les troupes du duc de Chaulnes. Ainsi les « sorciers » et « sorcières » seront-ils allègrement brûlés entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Ainsi fallut-il faire, dans les écrits, de nombreuses révérences au monothéisme triomphant.

D'où un certain nombre d'énigmes, dont beaucoup ne sont pas prêtes d'être résolues.

Nous avons, au cours de notre récit, soulevé la possibilité d'un certain nombre de lignées initiatiques. Nous entendons par là, à travers les générations, la succession d'un enseignement particulier, en partie ou en totalité secret, sur une matière d'intérêt culturel ou spirituel.

Une première tradition n'est pas armoricaine. Elle se situe aux limites rhénanes de l'Empire romain. On notera d'ailleurs que les relations de cette région avec l'Armorique existaient bien de très longue date, comme le prouve le titre extrait du Cartulaire de Prüm, par lequel le 9 octobre 860 le roi Salomon de Bretagne, sous la signature d'un certain nombre de dignitaires dont Artur, donnait à l'abbé Ansbald du monastère de Prüm l'autorité sur les domaines placés sous l'invocation du Saint Sauveur en Bretagne. On notera que le plus important de ceux-ci était évidemment l'abbatiale Saint-Sauveur de Redon. Prüm est une cité des Ardennes, dans l'électorat de Trèves.

Le traité de médecine bretonne du VIII^e siècle est aujourd'hui curieusement conservé à Leyde en Hollande. Il y a là peut-être l'indication d'une relation entre la médecine armoricaine et les pays rhénans.

Hildegarde de Bingen, au XII^e siècle, écrit des trai-

tés de botanique et de pharmacologie, dont la relation avec les auteurs de l'antiquité méditerranéenne est assez mince. Au XIII^e siècle, Wolfram von Eschenbach, qui diffuse dans son *Parzival*, une conception initiatique et mystique du Graal, paraît bien dans la lignée d'une tradition religieuse : Richard Wagner, au XIX^e siècle, reprendra à son compte la haute figure de *Parzival* et en fera le sujet de l'un de ses opéras.

Au XV^e siècle, Trithème, puis Agrippa de Nettesheim et enfin Paracelse continuent la lignée des mages qui plonge dans un passé antérieur à eux. À la suite de Paracelse, l'intégration se fait dans la Rose-Croix, puis dans la franc-maçonnerie.

Il est vraisemblable que les Loges druidiques d'Allemagne, de la lignée de Henry Hurle, soient en relation avec cette tradition.

Une deuxième suite est constituée par l'Église métropolitaine de Dol. Cette capitale religieuse remonte à l'église celtique, pélagienne et indépendante de Rome. Saint Samson en fut le fondateur. Par ses maîtres, par leur famille, la tradition bretonne et galloise fait remonter sa sacralisation aux personnages mythologiques primitifs d'Anna et de Beli.

La troisième lignée serait celle des alchimistes. Ceux-ci, dès le XIV^e siècle, intègrent des symboles celtiques comme le triple visage, la croix cerclée ou le tribann. Le cerf prend chez Lambsprinck une importance assez considérable. De Foix Candalle, Nuysement, d'Espagnet se rattachent à la grande tradition moniste de Scot Erigène et de l'École de Chartres.

Le bardisme gallois, ponctué d'épisodes druidiques

au cours des siècles, transmet une tradition dans laquelle se retrouvent Mount Hæmus (1245), le Cor Emrys (avant 1066 ?) et les usages béléniques d'Oxford jusqu'à nos jours.

Le bardisme breton n'est pas la moindre des lignées. D'importance considérable et reconnue à partir de 1750, elle aboutit à Hersart de la Villemarqué, à Luzel et à Anatole Le Braz. Elle remonte dans le temps jusqu'aux lais de Marie de France et des auteurs anonymes, jusqu'au « pardon » de Saint-Pol-de-Léon tel qu'il nous est conté par le lai du con, et plus loin encore jusqu'à la harpe de Cadiou au XI^e siècle et à la chrotte bretonne de Venance Fortunat. Sa plus illustre représentante à l'époque moderne est Marc'harid Fulup, qu'on a voulu tenir pour une mendicante, mais devant qui tous les lettrés bretons se sont inclinés.

Chapitre XLV : Histoire du Gorsedd

Le Gorsedd du Pays de Galles avait été créé par Iolo Morgannwg, héritier de la tradition bardique galloise, en 1792. Hersart de la Villemarqué avait été reçu au Gorsedd gallois en 1838 et avait créé une société de pensée tendant à constituer en Bretagne l'équivalent d'un Gorsedd, une Breuriez ar Varzed, à laquelle l'Archidruide de Galles avait donné son approbation. Mais l'association n'eut pas une vie très longue et fut rapidement guettée par la dissolution.

En 1867, eut lieu le Congrès Celtique de Saint-Brieuc et en 1879, à l'Eisteddfod de Cardiff, vint une délégation de Bretons.

En 1899, un certain nombre de délégués bretons furent reçus au Gorsedd gallois afin de constituer le noyau d'un groupe breton. L'année suivante, la nouvelle assemblée fut reconnue par l'Archidruide.

Il y avait là des bardes populaires, qui se manifestèrent dès le Congrès Celtique de Saint-Brieuc.

Les origines du Gorsedd

La lignée galloise remonte à Iolo Morgannwg et au premier Gorsedd tenu à Primrose Hill en 1792. Elle est en relation directe avec le bardisme. Certes les sources de Iolo ne sont pas sûres. On l'accuse d'en avoir inventé un bon nombre. Il n'en reste pas moins que le bardisme gallois était une réalité, dont on retrouve des traces au cours des siècles précédents et qui doit bien remonter jusqu'au bardisme antique.

Cette lignée de Iolo Morgannwg est elle-même en relation avec celle de John Toland en 1717. Elle semble en être une dissidence, avec rapprochement de la tradition bardique.

Par ailleurs, et d'une façon tout à fait différente, le Gorsedd est évidemment dans un rapport étroit avec le bardisme breton. On l'a beaucoup négligé, et cependant, à la fin du XIX^e siècle, il vivait d'une vie riche et importante.

C'est donc de trois sources différentes, qui regroupent toute la tradition de Galles et de Bre-

tagne, plus une tradition savante, celle de Toland, que provient la création du Gorsedd de Bretagne.

L'Eisteddfod de Cardiff en 1899

01 — Kaerdiz (Cardiff), 1899. En 1899, un barde gallois de Cardiff vint à Paris prier Yann ab Gwilherm d'assister aux cérémonies bardiques et à l'Eisteddfod qui devait se tenir dans sa ville. Trois personnes étaient à la naissance de cette démarche : le RP Hayde, jésuite d'origine irlandaise qui demeurait à Cardiff, le Porteur de l'épée du Gorsedd Gallois Cochfarf et un français, Edmond Fournier d'Albe qui avait fondé à Dublin l'Association Celtique et militait pour le Panceltisme.

Yann ab Gwilherm, ainsi demandé, s'entendit donc avec des Bretons de Paris et de Bretagne pour constituer un groupe de délégués. Il se mit d'accord surtout avec Taldir, alors âgé de vingt ans, et qui demeurait à cette époque-là à Morlaix, pour dresser une liste de vingt noms. Y figuraient :

L'abbé J. Buléon, professeur à Sainte-Anne d'Auray.
Auguste Cavalier, directeur du journal La Résistance, à Morlaix.

Le Comte de Chateaubriand, de l'Union Régionaliste Bretonne, à Paris.

Emile Cloarec, à Morlaix, de l'URB.

Guillaume Corfec, directeur de l'Indépendance, à Saint-Brieuc, de l'URB.

Renan Degoul, directeur de Kloc'hdi Breiz, à Lorient, de l'URB.

Henri Gaidoz, directeur de la revue Celtique, à Paris.

Renan Grivart, secrétaire général de l'URB.

François Jaffrennou, secrétaire, de l'URB.

D'Arbois de Jubainville, professeur au Collège de France, à Paris.

Le Comte de Kerdrel, directeur de l'Association Bretonne, à Saint-Brieuc.

Anatole Le Braz, directeur général de l'URB, à Quimper.

Jean Le Fustec, membre de l'URB, à Paris.

Charles Le Goffic, membre de l'URB, à Paris.

Joseph Loth, professeur de celtique à la Faculté de Rennes.

Regis de l'Estourbeillon, de l'URB, député de Vannes.

Lionel Radiguet, de l'URB, à Paris.

Louis Tiercelin, directeur de l'Hermine, à Paramé, de l'URB.

François Vallée, directeur de Kroaz ar Vretoned, à Saint-Brieuc.

Yves Riou, député de Guingamp.

Sur ces vingt inscrits, douze seulement vinrent à Cardiff. Ne vinrent pas : l'abbé Buléon, le comte de Chateaubriand, Renan Degoul, Henri Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, le comte de Kerdrel, Joseph Loth et Louis Tiercelin.

À leur place, huit autres Bretons qui étaient là pour voir la fête furent en quelque sorte enrôlés parmi les délégués. Ce furent :

Oscar Havard, directeur de la Libre Parole, à Paris.

Bourgault Ducoudray, musicien.

Le Gonidec de Traissan, député de Vitré.

Léon Durocher, chanteur à Paris.

Emile Hamonic, photographe à Saint-Brieuc.

Rémy Saint Maurice, romancier, à Paris.
Duhamel de Balzac, journaliste, à Paris.
Raoul de Saint Meleuc, historien, de Saint-Malo.
Un sonneur de biniou.
Un sonneur de bombarde.

L'histoire n'a pas conservé le nom de ces deux derniers musiciens.

Tous les représentants de la Bretagne, au nombre de vingt-deux furent donc reçus comme membres du Gorsedd, à titre de membres d'honneur. Un glaive partagé en deux morceaux fut fabriqué pour être utilisé à chaque fête : chaque pays devrait en conserver une partie. La cérémonie fut organisée par l'Arouezvarzh de Galles et par Yann ab Gwilherm.

Yann ab Gwilherm et Fanch Vallée furent reçus au Château de Llanover, par Madame Herbert, fille de Gwenanen Gwenten qui avait reçu les Bretons en 1838.

02 — Vannes. À la fin de 1899, fut tenue à Vannes une réunion de l'Union Régionaliste bretonne, où les Bardes effectuèrent l'union des deux moitiés de l'épée : cette réunion est donc à considérer comme un Goursez Digor.

*Yann ab Gwilherm Lemenig, premier grand-druide
(1899-1910)*

Yann ab Gwilherm naquit à Rostrenen le 10 mai 1855.

Son père Guillaume Le Fustec était huissier. Sa mère s'appelait Catherine Le Bars. Les Fustec étaient

de Stang Nevez entre Plésidy, Saint Conan et Saint Gilles Pligeaux, dans les Côtes du Nord. Les Le Bars étaient des Brugou dans la paroisse de Grâces près Guingamp, également dans les Côtes-d'Armor.

Il se fit journaliste d'abord au Magasin pittoresque, puis dans des journaux divers à Paris.

Route de Callac à Guingamp, 1900

Au mois de septembre de l'année 1900, les Bardes vinrent à Guingamp pour les fêtes du Congrès Celtique. À l'issue des festivités, ils se rassemblèrent dans l'Hôtel de la Veuve Le Falc'her sur la route de Callac. Le Gorsedd fut alors constitué et structuré effectivement.

Il y avait là :

Yann ar Fustek, Yann ab Gwilherm,
Fanch Vallée, Abherve,
Fanch Jaffrennou, Taldir,
Erwan Berthou, Alc'houeder Treger,
Erwan Moal, Dirnador,
Fanch Even, Karevro,
Nouel Kerangwe, Ab Erwan,
Alfred Lajat, Mab ab Argoat,
Léon Le Berre, Abalor,
Charles Picquemard, Barz Melen,
Olivier Sagory, Barr Avel,
Maurice Nicolas, Mab ar Gwen,
Guillaume Corfec, Bruglann.

Les nominations suivantes furent faites.

Furent nommés Druides : Yann ab Gwilherm, Fanch Vallée, Abherve et Erwan Berthou, Alc'houeder Treger. Arouezvarz : Taldir. Porteur de la bannière : Mab an Argoat. Porteur de la Corne d'appel (Korn boud) : Abalor. Porteur de la corne à boire (Korn eva) : Karevro. Porteur du gui : ar Barz Melen.

De l'aveu même de Taldir, les bardes ne savaient pas très bien dans quel sens ils allaient marcher : « *Petra bennag ma na ouie ket neuze c'hoaz ar Varzed pelec'h e oa just ar poënt da vond, hag an hent da heuilh, petra bennag e oa diassur c'hoaz o c'hammejou kenta, hag e teuchent meur a wech goude, dre daston, da frega ar peza oa great, pe da adlakaat, pe da denna kuit, evel-kent, e oa divizet e vije bet, er Gorsedd, teir urz kevatal o renk : Drouiz, Barz, Oved. Divizet e oa e vije bet great lidou beb bloaz, war doare lidou poblus Gorsedd Breiz Veur. Divizet e oa e tougche barzed ar Gorsedd breizad beb a saë, evel merk ar garg a resevent, hag e vije gwisket hepken el lidou.* »

« Quoique les bardes ne sussent pas très bien alors où était exactement l'équilibre à trouver et le chemin à suivre, quoique les premiers pas fussent peu assurés et qu'ils vinssent bien des fois ensuite, par intermittence, à déchirer ce qui avait été fait, ou à remettre, ou à retirer, tout de même, ce qui avait été décidé, qu'il y aurait dans le Gorsedd trois ordres de rang équivalent, les Druides, les Bardes et les Ovates. Il était décidé que des cérémonies seraient faites chaque année, à la manière des cérémonies populaires du Gorsedd de Grande Bretagne. Il était décidé que les Bardes du Gorsedd breton porteraient chacun une saie, comme

marque de la charge qu'ils recevaient, et qu'elle serait revêtue seulement pour les cérémonies. »

Les décisions prises ce jour-là : cérémonie annuelle et port de la saie uniquement lors des rituels, se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Quant au chemin à suivre, Taldir met ici le doigt sur un problème délicat qui explique un certain nombre de vagues qui se sont faites dans le Gorsedd au cours du temps.

Les Bardes, sans très bien le savoir, recevaient un lourd héritage qui avait traversé le temps pour venir jusqu'à nous. Non seulement ils portaient la tradition du Gorsedd de Galles et du bardisme gallois, mais ils recevaient aussi manifestement l'histoire du bardisme breton.

Sur une question au moins rien n'était dit. Quel était le sens de ce druidisme, nouvellement reconstitué ? Fallait-il y voir une renaissance d'une croyance résolument antichrétienne ou bien un appendice du christianisme ?

Les deux premiers grands druides, Lemenik et Kale-voulc'h, voulurent manifestement retrouver la trace venue jusqu'à nous du druidisme antique et, en tout cas, se situèrent dans une optique non chrétienne, quoique tolérante à la religion de ses membres.

En revanche, Taldir était chrétien et le fit sentir dès le jour où il fut nommé Adjoint du Grand-Druide en 1927. Le triomphalisme chrétien se manifesta dans le Gorsedd jusqu'à la guerre et les Druides eurent même un aumônier, Dom Alexis, abbé de Boquen, d'ailleurs patriote breton.

À son tour, Eostig Sarzhaw commença à faire

machine arrière. Il conserva la messe et la prière du Gorsedd, mais sa pensée s'éloigna du christianisme. À cet égard, l'influence de Kalondan, qui était un non-chrétien résolu et un partisan de l'ancienne philosophie, s'exerça fortement sur Eostig Sarzhaw, tant que Kalondan fut dans le Gorsedd.

Tout changea vraiment avec Gwenc'hlan. La dernière messe fut dite au Gorsedd de Douarnenez, et encore : par un prêtre de l'Église Celtique à côté du prêtre romain. Le Gorsedd fut entièrement laïcisé, la liberté de penser fut instaurée, le nom de Dieu supprimé des prières et remplacé par un temps de silence, pour permettre à chacun de se situer par rapport à sa croyance.

Un autre problème se posait : celui de la tradition druidique. Il est évident que certains membres du Gorsedd ne savaient pas très bien ce que c'était qu'être druide. Le plus souvent d'ailleurs, dans les premières décennies du Gorsedd, on parle plutôt des bardes et du Collège des Bardes, et ce n'est que peu à peu que les membres comprirent qu'ils étaient druides et porteurs d'une tradition très riche qui était venue jusqu'à eux. Là encore, ce n'est guère qu'avec Gwenc'hlan, et encore pas tout de suite, que la prise de conscience se fit.

Chez la veuve Le Falc'her, Yann ab Gwilherm fut chargé de rédiger le texte des cérémonies et Taldir d'aviser l'Archidruide.

Le 26 septembre 1900, l'Archidruide Hwfa Mon signa la reconnaissance du Gorsedd de Bretagne par le Gorsedd de Galles.

La voici :

Gorsedd Beirdd Ynis Prydain at Orsedd Beirdd
Gorynys Llydaw.

Y mae Gorsedd Beirdd Ynys Prydain yn addaw
rhoddi ei nawddogaeth i Orsedd beirdd Gorynys
Llydaw, ar yr amrodd iddi ufuddhau in holl
reolau.

Hwfa Môn
Er Archderwydd
Cadvan
Dirprwyfardd yr Orsedd

Llangollen
Medi, 26, 1900.

Ce qui signifie : « Le Gorsedd des bardes de l'île
de Grande Bretagne au Gorsedd des Bardes de la
presqu'île de Bretagne. Le Gorsedd des Bardes de l'île
de Grande Bretagne accepte de donner son autorisa-
tion au Gorsedd des Bardes de la Presqu'île de Petite
Bretagne, à condition qu'elle obéisse à tous ses règle-
ments. Hwfa Môn, l'Archidruide. Cadvan, le barde
secrétaire du Gorsedd. Llangollen, 20 septembre
1900. »

Les premiers Gorsedd

03 — Dublin. À la fin du mois d'août 1901, une
assemblée interceltique se tint à Dublin. L'Union de
l'épée fut faite entre les Bardes de Galles et ceux de

Bretagne devant le portail de l'Hôtel de Ville. Ce fut donc le troisième Gorsedd digor.

Le cortège comportait un menhir qui fut divisé en cinq et la cinquième partie remise à chacun des Pays celtiques : Irlande, Ecosse, Galles, Bretagne et Cornouailles. On l'appela Lia Keneil, la Pierre d'amitié. À l'initiative de Yann ab Gwilherm, chacun des pays celtiques vint jurer sur la pierre.

Yann ab Gwilherm fut le premier. Il prononça le serment :

En hano Breiz-Izel hag an holl Vretoned, e ran al Le a unvaniez gant an holl Gelted hag ec'h hetan ma pado an Unvaniezh-man keit ha ma vo ar Bed bed.

« Au nom de la Bretagne et de tous les Bretons, je fais le Serment de l'Unité avec tous les Celtes et je souhaite que cette unité dure tant que le monde sera le monde. »

C'est de là, dit-on, que lui vint le nom de Lemenig : le serment sur la petite pierre.

Cinq députés bretons étaient présents. C'étaient : Yann ab Gwilherm (Yann ar Fusteg), Taldir (Fanch Jaffrennou), Abherve (Fanch Vallée), Mab an Argoat (Alfred Lajat), Abalor (Léon Le Berre). Il y avait aussi le Marquis de l'Estourbeillon.

Le président de la république française Emile Loubet vint à Brest en 1902 et y reçut des représentants des diverses associations bretonnes, y compris le Gorsedd. De retour à Paris le 4 juin 1902, il adressa la lettre suivante au Gorsedd :

Présidence de la République. Paris 4 juin 1902.

Monsieur le Président de la République a été touché des souhaits de bienvenue que vous lui avez adressés au nom du Gorsedd breton, et m'a chargé de vous transmettre ses vifs remerciements.

Le Chef du Secrétariat particulier.

04 — En 1902, au Gorsedd de Carnac, Lemenig demanda à être secondé par un Adjoint. Sur les indications de Taldir, Alc'houeder Treger (Erwan Berthou) fut désigné. Ce fut la première fois que les membres revêtirent des saies, et encore n'y en eut-il que quelques-uns à le faire.

05 — En 1903, après le Gorsedd de Plouneour-Traez-Brignogan, Lemenig estima que le Gorsedd n'avait plus besoin de lui à sa tête. Peut-être voulut-il suivre l'usage gallois selon lequel le Grand-Druide n'est nommé que pour quatre ans.

06 — Caernarvon (Pays de Galles) : 1904. Deux Bretons, Taldir et Karevro, étaient présents au Gorsedd gallois de Karnarvon, ainsi qu'un cornique, Gwas Mikaël. La réunion de l'épée eut lieu. Il s'agit donc d'un Gorsedd.

C'est à ce moment-là que Yann ab Gwilherm envoya sa lettre de démission à l'Arrouezvarzh Taldir. Quelques mois après, Lemenig envoya sa démission et Alchoueder Treger fut nommé à sa place sous le nom nouveau de Kaledvoulc'h.

Lemenig dès lors mena une vie retirée. Nous avons quelque mal à admettre qu'il ne demeura pas Grand-Druide jusqu'à sa mort. L'usage établi par la suite est si fort que l'on a tendance à penser qu'il ne laissa pas vraiment sa place à Erwan Berthou. Celui-ci consi-

déra toujours Lemenig comme son maître et tint toujours à son égard le plus grand respect.

Aussi mettrons-nous sous son nom les Gorsedd digor qui relevèrent de Kaledvoulc'h jus qu'en 1910 exclusivement. Ce furent :

07 — Priziac, Saint-Michel : 1904. Le Gorsedd de Priziac fut tenu « au fond des bois » selon les propres termes de Kaledvoulc'h, parce que les autorités du pays considéraient que les cérémonies druidiques étaient de la magie. Ce Gorsedd n'est pas mentionné dans le Cahier de Taldir.

08 — Gourin : 25 septembre 1904. Il nous est précisé que Kaledvoulc'h fut mandaté (*kannadet*) par Yann ab Gwilherm pour diriger le Gorsedd, ce qui laisse bien à entendre que Lemenig, bien que retiré, demeurait l'autorité suprême du Gorsedd. Le rituel de l'épée brisée eut lieu le 25. Le 26, à Menez Morvan, deux réceptions d'ovates eurent lieu, sans cérémonie.

09 — Roscoff, presque île de Perharidi : 13 septembre 1905. Une fois encore, il est précisé que Kaledvoulc'h fut mandaté (*kannadet*) par Yann ab Gwilherm pour diriger le Gorsedd. Le rituel fut grandiose dans le site exceptionnel de Perharidi. Il y avait peu d'assistants, parce qu'il fallait venir en bateau. Monsieur d'Herbais, maire de Roscoff, avait autorisé la cérémonie.

10 — Saint-Brieuc : 23 juillet 1906. Ce fut un Gorsedd commun avec le Pays de Galles, sous la direction de l'Archidruide Dyfed et du Grand-Druide Alc'houeder Treger. La ville de Saint-Brieuc, le maire et le préfet avaient invité le Gorsedd à tenir ses assises dans

leur ville. L'Assemblée fut tenue dans le parc de la Préfecture et 5000 personnes y participèrent.

11 — Kenec'h Laëron à Rostrenen, entre Rostrenen et Laniscat: 14 août 1907. Il y a là un beau dolmen. Le Gorsedd fut tenu sans avoir été annoncé à l'avance. Deux cents personnes y assistèrent cependant.

Au mois d'août 1907, vingt députés de Bretagne furent reçus à l'Eisteddfod d'Abertawe (Swansea). Les Gallois offrirent au Gorsedd de Bretagne une bannière brodée à faire figurer dans tous les Gorsedd.

12 — Brest: 20 septembre 1908. Le maire, Mr Delobeaup avait invité le Gorsedd à se tenir dans sa ville. Sur le grand terrain du Château avait été dressé un dolmen entouré de douze menhirs. La bannière offerte par les Gallois à Abertawe fut présentée pour la première fois.

13 — Menez Bre: 14 septembre 1909. Le Gorsedd du Menez Bre eut lieu sur la commune de Péder nec, au sommet de la montagne. La discorde, semble-t-il, s'était mise entre les membres. Plusieurs d'entre eux, notamment Ar Barz Melen, Evnik Arvor, Klaoda ar Prat, Moris an Dault et Bocher donnèrent à cette époque leur démission. Ils furent réintégrés après la guerre.

Lemenig mourut à Paris le 22 mars 1910.

Kaledvoulc'h, deuxième grand-druide (1910-1933)

Erwan Berthou naît le 4 septembre 1861 à Poulpout en Pleubihan.

Le 12 juin 1892, il épouse Elisa Mézeray, bretonne

de Honfleur en Normandie. Précédemment ingénieur au Havre, il est nommé en 1892 à Rochefort. Il publie :

La Lande fleurie, en 1894.

Les Fontaines miraculeuses, en 1896.

Âmes simples.

Il est de retour au Havre à la fin de l'année 1896. Il collabore à la revue *L'Hermine* et à la *Revue des provinces de l'Ouest*.

En 1897, il fait paraître une petite revue *La Trêve de Dieu* qui ne dure qu'un an.

Il est ingénieur à Paris en 1898.

En 1899, il fait partie des vingt-deux Bretons qui se rendent à Cardiff et sont reçus par le Gorsedd gallois. Il participe à toutes les phases de la création du Gorsedd.

Il est nommé Grand-Druide Adjoint au Gorsedd de Carnac en 1902 sur les indications de Taldir. Dès 1903, il prend la place principale au Gorsedd. Nous pensons que Lemenig ne démissionna pas tout à fait et garda quelque influence par l'intermédiaire de son disciple Kaledvoulc'h. En 1904 et 1905 encore, Kaledvoulc'h est désigné par Lemenig pour diriger le Gorsedd.

Les derniers Gorsedd d'avant-guerre (1910-1914)

Le 13 janvier 1910, se tint à Languidic un Gorsedd kuz, à la suite du mariage du Barz Labourer. Il s'agissait de décider où se tiendrait le prochain Gorsedd digor. La ville de Nantes s'offrit et fut agréée.

Les Gorseddau qui suivirent sont :

14 — Nantes : 31 Juillet 1910 et 1er Août. Un Gorsedd kuz fut tenu à l'Hôtel de Ville de Nantes, le 31 juillet. Le règlement extérieur, imprimé par Mab ab Argoat, est commercialisé. Le 1^{er} août, à 9 h du matin, le Gorsedd s'ouvrit sur la place du Champ de Mars à Nantes, sous la direction de l'Archidruide Dyfed et du Grand Druide Kaledvoulc'h. Une cinquantaine de bardes gallois étaient présents.

15 — Saint Gildas de Carnoët : 14 août 1911. Le 13 août, les bardes déjeunèrent dans la grande salle de l'Hôtel de Ville de Carhaix. Puis se tint le Gorsedd kuz. Le 14 août, à 9 h du matin, devant deux mille personnes, le Gorsedd eut lieu sur la colline de Saint Gildas à Clohars-Carnoët.

Pour la première fois fut sonné de la harpe, par le Barde Diverrès. L'après-midi, une fête populaire eut lieu au bourg.

16 — Kaseg wenn en Locronan : 6 août 1912. Le 5 août est tenu à Locronan le Gorsedd kuz. Hoël Bro EreK (marquis de l'Estourbeillon) fut exclu comme « traître ». Le Gorsedd fut reçu par le maire, Monsieur Danielou, et monta sous la pluie, précédé par des trompettes et des tambours, sur la colline de la Gazeg wenn. L'après-midi, des jeux populaires se déroulèrent au bourg.

17 — Lann Kerroc'h en Hennebont : 2 septembre 1913. Le Gorsedd kuz se tint dans une salle de la Justice de paix de Hennebont, le lundi soir, 1^{er} septembre 1913. On discuta de savoir où aurait lieu le Gorsedd de 1914, Tréguier ou Lannion. Kaledvoulc'h sou-

haita voir déclarer le Gorsedd d'utilité publique. Taldir opina pour le déclarer comme Société de secours mutuels. Il s'inspirait sans doute des principes des druides de la lignée de Henry Hurle.

La séance du Gorsedd kuz fut passablement agitée parce que Taldir avait demandé l'exclusion de Louis Napoléon Le Roux qui avait écrit un article contre Taldir dans un journal antibreton de Brest. La dispute fut vive. Finalement, Taldir quitta la salle et fut suivi de Telen Aour. Aucune décision ne fut prise.

Le Gorsedd digor fut tenu sur la lande de Kerroc'h, près de Hennebont.

Le Roux fut appelé devant Kaledvoulc'h et Abhervé, qui obtinrent de lui qu'il écrivit un mot d'excuse à Taldir et qu'il offrît sa démission si Taldir le désirait. Taldir accepta de conserver sa place d'Aruezvarz à condition que son contradicteur fût exclu. C'est ce qui se passa.

La période de la guerre et de l'après-guerre (1910-1927)

Le Gorsedd de 1914 était prévu à Lannion pour le mois d'août. Il ne put avoir lieu. La Grande Guerre se déclara le 2 août.

En 1917, Taldir écrivit sur son Cahier une page désabusée qu'il importe peut-être de relire aujourd'hui.

Ar Gorsedd a dlee en em derc'hel er ger a Lannhuon en miz Eost 1914; mez ar brezel vraz a zo straket an eil deiz eus ar miz se hag holl dud, holl nerz, holl binvidigez, holl buez Frans hag ugent Bro all a zo bet sklapet en tan hag en ifern e-pad meur a vloavez. Ar pezh a oa

savet a zo bet dismantret, ha skiant an Den a zo en em droet da ijina traou nevez da zistruja e Ouenn e-unan. E-kreiz ar Gorventen, Breiz —Izel a seblanty eur fulen, he mibien dispartiet, lac'het, kabestret, a ankoua o bro tam ha tam. O spered gwasket ha tenvaleet a zo karget a breder hag a nec'hamant ; ar C'haon Du a c'holo ar vro ha meur a Remzi a dremeno a-benn ma vo gellet, war zismantrou kemend all a draou, sevel adarre mogerious nevez evit boda ar vreudeur hag ar vugale a zistroio war o c'hiz.

« Le Gorsedd devait se tenir dans la ville de Lannion au mois d'août 1914. Mais la guerre a éclaté le deuxième jour de ce mois-là et tout le monde, toutes les forces, toute la vie de la France et de vingt autres pays ont été jetés dans le feu et dans l'enfer, pendant de nombreuses années. Ce qui avait été édifié a été détruit, et la science de l'homme s'est orientée vers l'invention de nouveautés pour détruire sa propre race. Au milieu du tourbillon, la Bretagne ressemble à un flocon, ses enfants partis, tués, asservis, et ils oublient leur pays peu à peu. Leurs esprits opprimés et obscurcis sont chargés de souci et de refus. Le Tréteau noir couvre le pays et le temps passera avant que l'on puisse, sur les ruines de tant de choses, élever à nouveau des murailles nouvelles pour rassembler les frères et les enfants qui reviendront sur leurs pas. »

Quand la tourmente fut passée, l'état du Gorsedd laissait à désirer. Il fut long et difficile de regrouper les membres dispersés.

En 1918, Kaledvoulc'h vint de Paris vivre à Nant

Kanat en Pleubian, avec sa femme Louise. Mais les réunions ne reprirent pas à ce moment-là.

Le 10 janvier 1922, le Grand Druide donna sa démission. Sa démission toutefois ne fut pas vraiment acceptée. Taldir s'orientait déjà vers le grand druidicat à vie. Lemenik n'avait pas été considéré comme vraiment démissionnaire et Kaledvoulc'h ne pouvait pas l'être non plus.

Si le Gorsedd fut dirigé en fait par Taldir, Kaledvoulc'h, malgré son âge et sa maladie continua de garder le titre et l'autorité morale.

Le 15 février 1922, Taldir notait un peu tristement que la Fraternité ne s'était pas réunie depuis neuf ans et que les choses avaient beaucoup changé depuis lors. La guerre avait été une véritable coupure et il fallait reprendre le Gorsedd d'une autre manière.

Le 3 septembre 1923, les Bardes se réunirent à Fouesnant sur la tombe de Jos Parker, Kloarek Kerne. Une messe avait été dite le matin. Des discours eurent lieu sur la tombe. Anatole Le Braz était présent. Taldir parla de l'avenir : il convenait que les Bardes se réunissent de nouveau pour continuer l'œuvre. On avait amené pour participer à la solennité la bannière du Gorsedd.

En 1924, 1925 et 1926, quelques Bardes, Taldir, Abalor, Barr Ilio (Fanch Gourvil), et le chanteur Emile Cueff, participèrent, avec la bannière du Gorsedd, aux fêtes des reines de Cornouaille qu'avait créées en 1922 Louis Le Bourhis, propriétaire de l'Odet Palace à Quimper. La bannière fit partie du défilé à travers les

rues de Quimper et fut placée en des lieux d'honneur, sur le théâtre et devant l'Odéon.

Le Bourhis aurait voulu que le Gorsedd prenne la direction des fêtes de Cornouaille, pour en préserver l'esprit breton. Il ne semble pas que cette idée fut suivie au-delà de ce qui fut accompli alors.

Le 18 août 1926, Abalor vint à Carhaix pour visiter Taldir et étudier avec lui les possibilités de renaissance. Le règlement intérieur de 1909 fut aménagé alors par les deux confrères et fut ensuite présenté pour approbation aux membres du Poellgor.

Le 25 octobre 1926, Abalor passa de nouveau à Carhaix pour prendre connaissance des réponses qui avaient été faites par les membres du Poellgor quant à la renaissance du Gorsedd. Ces réponses étaient les suivantes.

D'accord pour relever le Gorsedd : Abalor, Taldir, Kaledvoulc'h, Mab an Argoat, Telen Aour, Tangwall, soit six voix.

D'accord pour le relever, mais après un Conseil plus important : Abhervé, Karevro, Barz Labourer, soit trois voix.

Abalor fut alors chargé de l'impression du règlement renouvelé.

Le 1^{er} décembre 1926, Taldir envoya le règlement aux 59 membres du Gorsedd, membres effectifs ou d'honneur, et leur demanda de payer leur cotisation. Il envoya également le règlement à 65 Bretons, choisis parmi les militants, en leur demandant d'entrer dans le Gorsedd.

Le 31 juillet 1927, Taldir rendit visite à Kaledvoulc'h qui vivait à Lankanaff en Pleubihan avec sa femme. Il était passablement diminué par la maladie, ne pouvait pas marcher loin ni redresser son dos, mais son esprit avait gardé sa vivacité. Il s'était retrouvé dans la misère à la suite de l'inflation d'après la guerre qui réduisit à presque rien la rente viagère qui lui était versée pour la vente d'une métairie.

Il donna son avis sur le nouveau règlement, sur la constitution du Poellgor, mais souhaita vivement être remplacé. Il donna à Taldir sa saie blanche et la couronne de gui en vieil argent, ainsi que la moitié d'épée. Taldir lui remit le drapeau herminé du Gorsedd.

Taldir, Grand-Druide adjoint (1927-1933)

18 — Riec sur Belon: 12 & 13 août 1927. Le Gorsedd kuz se tint à Quimperlé, dans un hôtel, le 12 août. Le règlement nouveau fut adopté. Taldir fut nommé Adjoint du Grand-Druide, empêché par la maladie.

Le Gorsedd s'ouvrit le 13 août à 9 h et demie, près de Riec, sur la lande de Kerco. Un dolmen et douze rochers avaient été dressés.

19 — Locmariaquer: 9 & 10 septembre 1928. Le Gorsedd kuz, tenu le 9 septembre 1928, fut particulièrement important cette année-là et comporta deux parties. Une première partie rassembla tous les membres et donna lieu à la lecture des lettres d'excuses et au constat qu'un grand nombre de membres, plus de la moitié, n'avait pas donné de nouvelles. La seconde partie s'adressa aux membres du Poellgor et fut consacrée à l'étude des demandes d'entrée.

Le 10 septembre, à 9 h du matin dans l'église de Locmariaquer, fut dite la messe chantée et un service pour l'âme des 25 bardes décédés depuis 1900.

Le Préfet du Morbihan avait pris une ordonnance interdisant aux Bardes d'utiliser le dolmen des Marchands pour leur cérémonie. Mais avec l'accord de Rio, sénateur du département, les Bardes passèrent outre. Les gendarmes n'osèrent pas intervenir et tout, avec eux, se termina au bistro.

Les membres du Gorsedd étaient montés sur la dalle de couverture du dolmen. Taldir ouvrit les rites et les plaça d'emblée sous l'autorité de Vercingétorix, sous la présidence de Mgr Le Joubioux, évêque de Vannes et de l'abbé Guilhom, auteur de *Levr al Labourer*.

Mab an Argoad lut une prière à Dieu et Loeiz Herriou, Barz Labourer, fit un très beau discours. On mentionne encore le rituel de la Paix, où tous les bardes mirent la main sur l'épée, celui du gui et celui de l'Épée brisée.

Le 13 décembre 1928, le barde Erwan ar Stang, Barz Du, donna sa démission par lettre à Taldir, pour les raisons suivantes :

— les séparatistes et les autonomistes font du tort aux bardes (?)

— le français n'est pas admis dans le rituel, et pour cette raison le démissionnaire ne peut participer, parce qu'il ne connaît pas suffisamment le breton.

20 — Huelgoat : 18 & 19 août 1929. Le Gorsedd de 1929 fut annoncé par l'Ouest-Eclair dans ses numéros du 29 janvier 1929 et du 29 mai. Le Gorsedd kuz fut tenu à 20 h 30 dans une salle de la Justice de paix,

sous la direction de Taldir, Grand-Druide Adjoint. À sa droite, il avait placé Abalor, à sa gauche ar Barz Labourer. Taldir parla des œuvres des Bardes imprimées dans l'année et lut les lettres d'excuse. Il s'éleva fortement contre le grand nombre de membres qui, pas plus que l'année précédente, n'avait donné de nouvelles. On décida d'organiser le Gorsedd de 1930 à Tréguier, et celui de 1931 au Faouët. On étudia enfin les candidatures.

Une querelle assez vive s'éleva, entre les membres du Poellgor, à propos d'*An Oaled*. Cette revue, qui était publiée par la société Armorica, c'est-à-dire en définitive par Taldir, portait le nom d'organe du Bardisme. Ar Barz Labourer refusait à Taldir le droit d'utiliser le mot Bardisme en dehors du Gorsedd. Taldir répondit assez vivement, à sa manière, que le mot bardisme était un mot abstrait qui tenait à la tradition celtique et qui n'appartenait à personne, autant que régionalisme ou autonomisme. La plupart des Druides, Pareour, Telen Aour, Mab an Argoat, Abalor, Efflam Koet Skaou se rangea à l'avis de Taldir et il n'y eut guère que Loeiz Herrieu, Even et Gourvil à se porter au secours du Barz Labourer.

Il est caractéristique de la nouvelle manière du Gorsedd, instaurée après la nomination de Taldir comme Grand Druide Adjoint en 1927, de voir tous les druides assister le lundi 19 à 8 h du matin à la messe que disait l'abbé Falc'hun, pour les âmes des bardes morts depuis 1900. Le recteur en profita pour prêcher sur la parenté de la Bretagne et de la Foi. À 9 h, les Bardes se vêtirent à l'Hôtel de Ville et se ren-

dirent à Coat Saouleg, où les cérémonies furent faites sur un rocher. Mille personnes assistaient.

Quelque trouble fut apporté à la cérémonie par de jeunes membres de Breiz Atao. On les priva de participer au repas.

Par une lettre en date du 25 mars 1930, un membre, Yann ar C'haroff, démissionna, parce que, disait-il, il était d'accord avec les autonomistes.

Par ailleurs, Joseph de la Villemarqué, petit-fils de l'auteur du *Barzaz Breiz*, contrôleur des Postes à Quimperlé, qui avait été reçu en 1927 comme membre d'honneur refusa de recevoir une circulaire et la renvoya à l'expéditeur. On en conclut qu'il démissionnait.

Le Congrès panceltique se tint à Londres du 22 au 30 juillet 1930. Yann Morvran Goblet y représenta le Gorsedd.

21 — St Nicolas du Pelem : 24 & 25 août 1930. Le Gorsedd kuz eut lieu au Pelem le 24 août 1930. Taldir y fit un long exposé destiné à présenter les travaux, particulièrement littéraires ou militants, faits par les membres du Gorsedd depuis un an. La figure de Kaledvoulc'h, pauvre et malade fut évoquée.

Le lundi 25, à 9 h, s'ouvrit le Gorsedd Digor, sur un rocher au milieu de Lann ar Roc'h, non loin de Kenec'h Laëron. La cérémonie dura trois heures. La comtesse de Boisboissel sonna de la harpe.

22 — Le Faouët : 24 août 1931. Le Nouvelliste de Bretagne, du 5 février 1931 annonça le Gorsedd.

23 — Pontivy : 30 juillet 1932. Cette année-là, parmi

les candidatures, on note celles de trois personnes qui ont marqué un moment du mouvement breton : Herri Caouissin, Hervé ar Menn et Edmond Coarer.

À partir de 1927, le Gorsedd fut en fait dirigé par Taldir. La maladie empêcha définitivement Kaledvoulc'h de prendre part aux activités du Gorsedd. Mais il resta Grand Druide, en vertu de la règle non écrite que le Grand druide était élu à vie.

Le 30 janvier 1933, Kaledvoulc'h fut trouvé mort dans sa maison de Nant Kara. Il était âgé de 71 ans. Selon le médecin, le décès devait remonter à deux jours.

Sa femme, Louise, était folle depuis deux ou trois ans. Elle ne comprit pas ce qui était arrivé à son mari. Elle fut transportée à l'hôpital de Saint-Brieuc.

Il fut enterré à Pleubian le 31 janvier. Une douzaine de personnes suivirent le cercueil. En l'absence de toute parenté, le deuil fut conduit par Taldir et par Karevro (le notaire Even).

Au mois de mars suivant, Taldir fut élu Grand-Druide à l'unanimité.

Taldir, troisième Grand-Druide

Naissance : Taldir est né à Carnoët le 15 mars 1879. Son père était notaire. Sa mère s'appelait Anna Ropars et était de Bolazec.

Etudes : Institution Notre-Dame de Guingamp. Ecole Saint-Charles de Saint-Brieuc.

Etant à l'Ecole Saint-Charles de Saint-Brieuc, il reçut la visite de François Vallée qui voulait faire

ouvrir un cours de breton dans l'école. À eux deux, ils y réussirent.

En août 1898, à Morlaix, à la suite de fêtes bretonnes, fut créée l'Union Régionaliste bretonne sous la présidence d'Anatole Le Braz. Vallée fut nommé président de la section de langue et de littérature bretonnes avec Jaffrennou comme secrétaire.

En 1898-1899, il travaille, à Morlaix, au journal *La Résistance*, dont Auguste Cavalier était le directeur. Il y publie une page bretonne.

Au début de 1899, il fait paraître *An Hirvoudou*

Le mardi 18 juillet 1899, il est à Cardiff à l'Eisteddfod avec 21 autres Bretons. Il est reçu au Gorsedd sous le nom de Taldir ab Hernin.

Le 20 août joue de lui une comédie en trois actes *Ar Bourc'his lorc'hus*. Il fonde le 21 août à Saint-Michel en Grève le *Ti Kaniri Breiz*.

En octobre 1899, il part à Rennes faire son droit. Deux mois après son arrivée, il fait la connaissance du directeur de *l'Ouest-Eclair*, alors à ses débuts et il y publie deux colonnes en breton. Quelques temps après, il fonde la Fédération des Etudiants bretons.

En juillet 1900, il publie *an Delenn Dir*, recueil de poèmes.

Il accomplit son service militaire au 48^e à Guingamp et au Peloton des Dispensés.

Ayant fini sa licence en droit, il travaille avec son père à l'étude de notaire. Il fait la connaissance de l'imprimeur Alexandre Le Goaziou et crée avec lui *Ar Vro* dont le premier numéro paraît le 1^{er} mars 1904.

Le Goaziou et Jaffrennou décident alors de s'associer pour créer une imprimerie à Carhaix. Elle publiera *Ar vro* ainsi qu'un journal bilingue *Ar Bobl*.

En 1911, il publiera également *Breiziz*, anthologie avec des notices bio-bibliographiques.

En 1913, il obtient le titre de Docteur de l'Université de Rennes pour une thèse qu'il a écrit en breton sur Prosper Proux.

Il fait la guerre, puis revient à Carhaix. Il cède alors son imprimerie, car il juge les temps mauvais pour le combat régionaliste. Il ne s'en dépense pas moins dans les groupes et les associations de toutes sortes, mais surtout au Gorsedd dont il est toujours l'Arouezvarzh.

En 1927, Jaffrennou devient l'administrateur et le directeur du *Consortium Breton*. En 1928, cette revue cesse sa parution. Elle est remplacée par une revue trimestrielle, *An Oaled*. Le succès d'*An Oaled* sera très grand jusqu'au dernier numéro de 1939. La revue est alors suspendue par Taldir en raison de la guerre.

À la suite du décès du second Grand-Druide, Erwan Berthou, Kaledvoulc'h, le Poellgor se réunit le 8 mars 1933 et élit à l'unanimité moins une voix, la sienne, Taldir comme grand-druide. Il avait voté pour Efflam Coët Skau. L'annonce en est faite à l'Archidruide Gwili.

Taldir, troisième Grand-Druide. L'avant-guerre (1933-1939)

24 — Roc'h al Laz en St Michel en Grève : 31 juillet 1933

Le 27 février 1933, Taldir demanda à Erwan ar Moal, barde Dirnador, qui avait créé le Gorsedd avec lui, de faire partie du Poellgor. Dirnador demanda le temps de la réflexion.

Le 2 mars, la même demande fut faite à Emile Ernault, Barz ar Goued, qui avait alors 78 ans. Ernault répondit que ce serait un grand honneur pour lui.

Une question restait à trancher : celle du Grand-Druide. Qui, après la mort de Berthou, allait présider aux destinées de la Gorsedd ? Le 8 mars, Taldir envoya donc une lettre aux membres du Poellgor, pour leur demander un vote immédiat destiné à compléter à 12 le nombre de membres du Poellgor qui serait atteint avec Emile Ernault, et à choisir un Grand-Druide à la place de Kaledvoulc'h, décédé.

Le Poellgor était donc composé de 12 membres, à savoir : Taldir, Abherve, Abalor, Mab ab Argoat, Barh Labourer, Karevro, Telen aour, Marc'heg Arvor, Gwenfrewi, Efflam Koet Skau, Tangwall, Barz ar Goued.

Neuf membres votèrent pour l'admission au Poellgor d'Emile Ernault. Celui-ci était alors professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Poitiers. Il remercia ses confrères de l'honneur qui lui était fait.

Le vote donna ensuite une très forte majorité à Taldir. Barh Labourer et Karevro s'abstinrent. Taldir lui-même vota pour Efflam Koet Skau. Une votation eut lieu ensuite qui confirma, à propos de Taldir, la décision du Poellgor. Cinquante-six membres actifs approuvèrent et 43 membres d'honneur. Quarante s'abstinrent.

Dix membres actifs furent proposés et élus. C'était d'abord Job Kergrist, qui appartenait au Cercle Celtique de Nantes. Reçu l'année précédente comme disciple Barde, il demandait cette fois-ci à être reçu comme membre actif.

Fanch Stephan était dans le même cas. Il chantait dans les pardons et les foires avec F. Moal. On considéra qu'il faisait un bon travail en Léon dans le peuple et on le reçut comme membre actif. Stephan était tailleur à Saint Pol et portait le nom druidique d'Alc'houeder Kreïsker. Il devait mourir en déportation à l'âge de 44 ans en 1944.

Erwan Penanhoat, né à Penvenan le 17 mars 1894, était clerc de notaire à Perros-Guirec et devait sans tarder devenir notaire. On le tenait pour un homme instruit, bachelier et licencié. Le peuple du Tregor l'écoutait, ce qui n'était pas négligeable. De 1919 à 1923, il avait travaillé avec les demoiselles Cadic, Questel et Régnier pour secourir les Bretons émigrés. Il était proposé comme disciple ovate.

25 — Rocher de Sainte Barbe à Roscoff: 30 juillet 1934.

26 — Quimperlé: du 27 au 30 juillet 1935.

27 — Guéméné sur Scorff: 1936.

28 — Perros-Guirec: 1937.

29 — Châteaulin: 1938.

30 — Vannes: du 29 juillet au 1^{er} août 1939.

Taldir, troisième Grand-Druide. La guerre (1939-1950)

Entre le début de la guerre, le 2 septembre 1939

et le 1^{er} juillet 1941, nous n'avons pratiquement aucun signe d'une activité quelconque du Gorsedd. Les annotations portées par Taldir sur son cahier ne concernent strictement que les avis de décès et la mention d'un mariage.

Les voici d'ailleurs :

23 février 1940 : mort du docteur Picquenard

Fin de février 1940 : mort de Maurice Duhamel

Février 1940 : suicide de Yann ar C'ham.

Mars 1940 : mort de Loïc Kernevel.

6 avril 1940 : mariage de Leonid Scoazec et de Jean Ayel.

18 mai 1940 : mort de Jean Cadic, ovate an Oanig Guenn, capitaine-chirurgien-dentiste d'une infection causée par une piquûre.

6 juillet 1940 : mort de Raphaël Kerisit.

20 juillet 1940 : mort de Louis Beaufrère.

19 septembre 1940 : mort de Guillaume Corfec, barde Bruglann, un des 20 qui allèrent à Cardiff.

Le 29 septembre 1940, l'Heure Bretonne faisait paraître, sous le titre : Taldir veut écarteler la Bretagne, l'article suivant :

« Taldir-Jaffrennou vient de commettre un rapport qui est un véritable assassinat de la Bretagne.

Ce rapport contient comme caractéristique principale le sectionnement de la Bretagne en trois parties :

L'Ille-et-Vilaine est rattachée à la Manche pour former une région économique.

La Loire-Inférieure est rattachée à la Vendée pour la même raison.

Les trois départements, Finistère, Côtes-du-Nord et Morbihan, sont destinés à former un « tout culturel » (?).

Ce rapport a été porté à Vichy et M. Pierre Laval l'a trouvé « très intelligent ».

Eh bien, nous ne marchons pas, nous ne laisserons pas dépecer la Bretagne.

Halte ! La Bretagne est une dans ses cinq départements. C'est en vertu de cette unité que son sort doit être considéré.

Nous publierons dans notre prochain numéro les protestations de nos Comités et de nos lecteurs de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine.

D'ores et déjà, nous prenons position contre le monstrueux projet de Taldir-Jaffrennou qui corrobore singulièrement les données que nous avons reçues de Vichy. »

Une telle attitude de la part de Taldir est passablement surprenante. Il n'en fut d'ailleurs plus jamais question, comme si cela avait résulté d'un malentendu. Nous aimerions avoir confirmation du fait.

En décembre 1940, un placet fut rédigé par une cinquantaine de notables bretons et adressé au Maréchal Pétain. Il fut porté à Vichy par le sénateur E. de Kergariou.

15 janvier 1941 : mort d'Olivier Sagory, médecin, maire de Moncontour et conseiller général.

10 février 1941 : mort de François Quément, barde d'honneur.

27 mars 1941 : mort de Charles Bellenger, Difenner Breiz.

3 mai 1941 : mort d'Yvonig ar Bodoleg.

La drôle de guerre, la campagne de mai et juin 1940, la défaite, et l'armistice, le changement de gouvernement et de régime, la première année de l'occupation allemande passèrent sans que le Gorsedd ait eu à se décider sur une conduite autre que l'abstention. En effet, depuis le début des hostilités, les activités étaient normalement suspendues, comme c'est la règle pendant toute guerre.

On sait que le 23 août 1939, Hitler avait signé un pacte de non-agression avec Staline. Il s'agissait en fait, de bien plus, d'un accord secret sur le partage de la Pologne. Le 22 juin 1941, Hitler rompait brusquement l'alliance et faisait pénétrer ses troupes sur le territoire de l'Union soviétique.

À la date du 30 juin, mourut le docteur Even, sénateur des Côtes-du-Nord et barde de la Gorsedd. Il fut enterré au Vieux-Marché (Kouvarc'had), le 4 juillet 1941.

Entre temps, le 1^{er} juillet, un journal (?) publiait pour la première fois depuis septembre 1939, un communiqué de la Gorsedd :

« Pour répondre à la demande de nombreuses personnes désirant savoir ce que devient le Collège des Bardes de Bretagne, le « Pouellgor » communique ce qui suit :

« Le Collège des Bardes a terminé l'un des cycles de sa longue histoire le 1^{er} août 1939 par le Gorsedd interceltique de Vannes. Ses statuts lui interdisent toute activité pendant les guerres ce qui est le cas maintenant. La même règle existe au Pays de Galles, où il n'y a eu aucune réunion depuis deux ans.

« Par conséquent, nos membres doivent attendre avec patience la conclusion de la Paix. Le R. P. Prieur de l'Abbaye de Boquen nous ouvrira alors son Abbaye pour une première prise de contact, et la reparation d'AN OALED sera envisagée sous une forme nouvelle. »

Assez curieusement, cette parution intervenait dix jours après l'attaque allemande contre la Russie. Tout se passe comme si on s'était demandé alors ce que la Gorsedd devait faire en présence des événements nouveaux.

Il ne pouvait être question de reprendre des activités, ne serait-ce que parce que la Gorsedd de Bretagne ne pouvait se trouver dans un autre camp que la Gorsedd de Galles. Même si l'on n'approuvait pas la politique britannique, on ne pouvait oublier que les Gallois était parfaitement en accord avec les Anglais. C'est sans doute la raison pour laquelle il est fait mention de la Gorsedd de Galles en ces termes, dans le communiqué.

Il faut cependant constater que tout est prévu en cas de conclusion de la Paix : une réunion aura lieu à l'Abbaye de Boquen et la reparation d'*An Oaled* est attendue.

Faut-il entendre par là que la conclusion de la Paix

entre l'Allemagne et la France ne saurait tarder, étant donné le développement des hostilités à l'est ?

La paix ne vint pas, en dépit des tractations diverses dans ce sens. Mais Taldir continue à noter les avis de décès.

16 octobre 1941 : mort de Georges ar Rumeur (Mathalis).

17 décembre 1941 : mort de Fanch Leon.

16 décembre 1941 : mort de Félicien Cruzillac.

Le 1^{er} janvier 1942, Taldir adresse un message du Premier de l'an au Maréchal Pétain.

« Message du Collège des Bardes au Chef de l'Etat.
1^{er} janvier 1942.

Le Président du Collège des Bardes de Bretagne
à Monsieur le Maréchal Chef de l'Etat Français,

Au nom de l'Institution Bardique de Bretagne, représentant l'élite des intellectuels bretons, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir recevoir les vœux que nous formons pour votre santé, votre bonheur, et le triomphe de votre Programme.

Nous avons écouté avec émotion le Message que vous avez adressé aux Français le jour de l'An ; et nous en avons approuvé les termes.

Nous avons la mission de vous témoigner toute la gratitude des Bretons, qui se regardent comme les plus anciens des Gaulois, pour les mesures de justice prises par votre Gouvernement vis-à-vis de l'Histoire et de la Langue de notre Province, qui seront désormais enseignées dans nos écoles, et nous osons espérer que les circonstances permettront bientôt de

réaliser dans le cadre de la Révolution Nationale l'autonomie administrative de notre Province, que prévoit la nouvelle Constitution que vous avez élaborée.

Daignez agréer, Monsieur le Maréchal, l'hommage de notre dévouement et l'assurance de notre très haute considération. »

Il est, dès l'abord, certain, que Taldir, en l'absence de toute réunion de la Gorsedd depuis 1939 et en raison même de la suspension de ses activités, n'est en aucune manière autorisé à faire le geste de s'adresser à Pétain pour le remercier et l'encourager. Il s'agit d'une décision politique, à une époque de contestation, en ce qui concerne en particulier l'appui donné à la Révolution Nationale.

Il faut toutefois reconnaître que l'essentiel du message est centré sur les mesures qui ont été prises en faveur de la Bretagne, enseignement de l'Histoire, de la Langue et autonomie espérée dans le cadre de la nouvelle Constitution.

Le gouvernement de la France, à cette époque, est assuré par l'Amiral Darlan. Pierre Laval a été écarté du pouvoir, depuis un an déjà, par le Maréchal Pétain. On notera qu'à l'époque où nous sommes des gens comme le général Juin, futur Maréchal, le général de Lattre de Tassigny, également futur Maréchal, Monsieur François Mitterand, futur président de la République, sont, en France, au service du gouvernement Pétain.

Les évêques lui accordent leur appui, au moins jusqu'en août 1942, date à partir de laquelle on commence à entendre des protestations contre le traite-

ment des Juifs. L'armée, la police, de nombreux fonctionnaires, la justice tout entière ont prêté serment à Pétain. L'immense majorité des Français est pétainiste, même en 1944 comme le prouvent les acclamations de Paris.

La réponse du Maréchal aux vœux qui lui avaient été adressés vint le 23 février 1942. Le Gorsedd en rendait compte dans le numéro du 28 mars de l'heure bretonne. Pétain précisait « que son intention formelle était de reconstituer la Province de Bretagne dans ses limites historiques, avec un gouverneur qui siégerait tantôt à Rennes, tantôt à Nantes. » Le Gorsedd exprimait cependant quelque scepticisme sur l'issue de ces bonnes intentions. De fait, il n'en fut plus question.

Les 14, 15, 16, et 17 mai 1942 se tient à Nantes le premier Congrès de l'Institut Celtique. Taldir y représente avec Even le Collège des Bardes.

Le 20 septembre 1942, a lieu un Gorsedd secret à Callac. Il est annoncé dans la presse de la manière suivante :

« Le règlement des collèges bardiques interdisant d'organiser des assemblées publiques (gorsedd digor) en temps de guerre, le Pouellgor a résolu de maintenir le contact entre les membres par des réunions privées (gorsedd serret) dans un lieu d'accès facile de chaque arrondissement. La première aura lieu à Callac dimanche prochain pour les bardes et bardesses de l'arrondissement de Guingamp. Présence indispensable. D'importantes questions y seront débattues, en langue bretonne. »

Un petit groupe de membres décide d'organiser un Gorsedd de guerre sous la forme d'un pardon à l'abbaye de Boquen, à la Pentecôte 13 et 14 juin 1943. Le Gorsedd de Boquen ne sera pas organisé et n'aura pas lieu.

Le 12 octobre 1942, se tient la première réunion du Comité Consultatif de Bretagne. Taldir y représente le Collège des Bardes.

Au mois de juillet 1944, Taldir écrit dans son « Cahier du Gorsedd » : *Petra zeuio ar varzed hag ar Gorsedd da vezan goude ar Reuz-ma ?* Que deviendront les druides et le Gorsedd après ce drame ?

Le 7 août 1944, Taldir est arrêté par « un groupe de patriotes » sous l'accusation d'avoir servi l'ennemi en étant du côté du Maréchal Pétain et d'avoir voulu faire de la Bretagne un pays indépendant dans une Europe hitlérienne. Il s'agit des FTP de la région de Carhaix qui constituent un tribunal de quatre membres pour le juger. Il est acquitté et reconduit à son domicile.

Le 10 août 1944, Taldir est arrêté de nouveau. Après un bref séjour au Château Lancien à Carhaix, il est emmené à la prison Saint Charles à Quimper. Au début de juin 1945, il est transféré à Mesgloauguen. Il est inculpé d'actes ayant pu nuire à la défense nationale, en fait de relations avec les Allemands et de dénonciation de patriotes. Il passe en jugement devant la Cour de Justice que préside le Président Chauvin.

Rien ne permet de le juger sinon des ragots non vérifiés, des articles anodins. Malgré l'absence totale de preuves et les nombreuses interventions en sa

faveur, Taldir est condamné à cinq ans de prison, cinq ans d'interdiction de séjour et la confiscation du quart de ses biens. Par la suite s'y ajouteront cinq années d'indignité nationale.

Il sera ainsi enfermé pendant 29 mois à Quimper

L'écrivain juif d'origine autrichienne Leo Perutz, membre de la Gorsedd, écrit au Général de Gaulle en juillet 1945 pour prendre la défense de Taldir et demander sa grâce. De fait, par ordonnance du 10 août 1946 de Georges Bidault, il est libéré, mais ses biens ne lui sont pas rendus.

À sa libération Taldir s'est retiré au Mans. Par la suite, il s'en ira à Bergerac où il mourra.

Deux membres du Gorsedd sont morts en déportation : Adrien Delavigne et Francis Stephan. Un troisième, Auguste Bocher, a été agressé une première fois, puis assassiné pour des raisons inconnues par des gens dont on ne sait si ce sont des bandits ou des maquisards.

Leo Perutz, reçu au Gorsedd de Riec sur Belon en 1927, membre actif du Comité de patronage d'An Oaled, a été chassé d'Autriche en 1938 par Adolphe Hitler et ses livres ont été brûlés. Il s'est alors réfugié en Autriche, puis en Israël.

Taldir, troisième Grand-Druide. L'après-guerre (1950-1956)

31 — Tregastel : avril 1950.

32 — Trehorenteuc : 29 juillet 1951.

33 — Perros-Guirec : 16 août 1952.

34 — Guérande : 23 août 1953.

35 — Carnac : 21 août 1955.

En 1950, Eostig Sarzhaw est reçu comme Grand-Druide adjoint par l'Archidruide Cynan.

En 1953, a lieu la dissidence de Raude-Iona. Ils semblent avoir été exclus par Taldir.

Le 29 juillet 1955, Eostig Sarzhaw est intronisé Grand-Druide (adjoint).

Le 18 février 1956, Taldir écrivait à Eostig Sarzhaw : « Je suis alité depuis un mois, en état de cachexie qui ne laisse guère d'espoir. La fin approche par usure. Je ne souffre pas. Visites, lectures interdites et toute fatigue cérébrale. »

Le 23 février 1956, Taldir écrivit à Eostig Sarzhaw, sur une feuille de cahier, ce que je pense être sa dernière lettre. Il lui disait ceci : *Bergerac, 23-2-56. Eostig Sarzhaw ker, setu adarre ur mac'hom all war ma fenn. Lavaret am eus deoc'h nompas kas din mui pape-rrou torrpenn a zivout tabutou ha drailhachou touel-lus. Astennet war ma gwele aboaoe de kenta ar bloa ar mezeg a zifenn ouzin an tregas. An Emsav a zo eul leur garm on aet er maez anezan. En eur gir diveza setu, ma lezit en peoc'h da echui ma buhez, grit evidoun en Tabutou, a du pe a enep, mat e vo. Ne blean ken a netra. Re glanv on. F Taldir J.*

Au dos de la lettre, en figurait une autre, en français : « En français puisque français il y a. Je salue les membres du Poellgor et je leur dis, ne vous laissez pas mystifier. Puisqu'il s'agit de tombes que l'argent recueilli par le notaire et Sanseo aille aux tombes qui attendent. Les autres plus tard. Je profite pour vous dire ceci, d'accord avec Mr le curé de Carhaix,

je serai inhumé sans bruit dans mon caveau. Ensuite j'interdis tout monument si petit soit-il provenant de quêtes. Je n'ai pas besoin de monument. Ça ne sert à rien qu'à flatter la vanité des vivants. Qu'à partir de ce jour on ne m'envoie plus d'écritures. Loisel dit bien ce qu'il faut dire. Je l'approuve, qu'il signe pour moi, candidatures, etc. Taldir.»

Le 23 mars 1956, Taldir meurt à Bergerac. Il sera enterré à Carhaix le 26 mars. Eostig Sarzhaw, grand druide adjoint avec droit de succession lui succède comme quatrième grand-druide.

Bibliographie :

An Hirvoudou

Ar Bourchiz lorc'hus

An delenn Dir.

Barzaz Taldir I, II & III

Teatr brezonek poblus

Choix de poèmes

Eostig Sarzhaw, quatrième Grand-Druide

Eostig Sarzhaw avait pour nom Per Loisel à l'état civil. Il était devenu inspecteur des Impôts et fut envoyé en Afrique pour les devoirs de sa charge.

Taldir, interdit de séjour, se trouvait en Périgord quand il mourut le 23 mars 1956.

Une dissidence était en cours depuis 1953. Les *regalia* étaient restés entre les mains des dissidents qui étaient membres du Poellgor. Les raisons de la dissidence auraient été le peu d'usage du breton à la Gorsedd.

L'Archidruide hésita quelque temps sur l'attitude à adopter. Le Grand-Druide se rapprocha alors des druides gaulois comme Paul Bouchet ou d'autres obédiences comme le Druid Order.

Les Gallois finirent par se rallier à Eostig Sarzhaw. Une réunion au sommet eut lieu à Caerlyon Bay où se retrouvèrent l'Archidruide de Galles, le Grand-Druide de Bretagne et le Grand barde de Cornouailles.

Il y fut décidé qu'un non Celte ne pouvait être reçu dans le Cercle de pierres et que l'ordre de préséance était Pays de Galles, Bretagne, Cornouailles. Cependant, l'autonomie des Gorsedd était totale.

À partir de là, tout fut régularisé. L'un des membres importants de la dissidence, François Ters (Stivellig an dour don) se rallia à Eostig Sarzhaw et finit même par devenir son Adjoint.

Les Gorseddau digor furent :

36 — Saint-Brieuc : 29 juillet 1956.

37 — Le Faouët : 3 & 4 août 1957.

38 — Mur : 12 & 13 juillet 1958.

39 — Saint-Guérolé : août 1959.

40 — Saint-Malo : 28 août 1960.

41 — Brest : 4 août 1961.

42 — Saint-Quay : 25 & 26 août 1962.

43 — Vannes : du 9 au 12 août 1963.

De 1964 à 1969, le Gorsedd digor se tint à Paimpont auprès du lac :

44 — Paimpont : 22 août 1964.

45 — Paimpont : 21 août 1965.

46 — Paimpont : du 19 au 23 août 1966.

47 — Paimpont : du 18 au 21 août 1967.

48 — Paimpont : 18 & 19 août 1968.

49 — Paimpont : 23 & 24 août 1969.

À cette époque, Eostig Sarzhaw n'était point en Europe. Il était retenu en Afrique, à Dakar, pour son travail. Son adjoint, Aldrig a Naoned dirigeait le Gorsedd en son absence.

Quand il revint, des tensions se manifestèrent entre lui et un certain nombre de gens, de Nantes principalement, qui désiraient un Gorsedd d'esprit plus philosophique. Kalondan était à leur tête. Ce ne fut d'abord qu'une tendance.

50 — Guidel : 15 & 16 août 1970.

51 — Carnac : 16 août 1971.

52 — Gourin : du 26 au 28 août 1972.

53 — Quimperlé : août 1973.

Au Gorsedd de Kemperle fut recréé, de façon secrète, l'Ordre des Korriganed, réservé aux femmes. Le samedi 11 août 1973 Moer Veur Breiz fut consacrée par Tudonia et les Druides Yan Kildare, Vindosetlos et Tanliger. Par une lettre datée du 5 septembre 1973, Tudonia faisait part de la nouvelle au Houc'h koz et lui transmettait le rituel de consécration.

54 — Nantes : août 1974.

C'est à Nantes que se produisit la dissidence. Eostig Sarzhaw, pressé de divers côtés, donna sa démission. Il se vit obligé de la reprendre quand on lui fit remarquer qu'un Grand-Druide ne pouvait pas démissionner, qu'il était élu à vie.

La *Kenvreuriez filosofel an Drouized*, Confraternité philosophique des Druides, fut alors créée, avec à sa tête Kalondan et Aldrig a Naoned.

Peu de temps après, Eostig Sarzhaw tomba malade. Il était atteint de la maladie d'Alzheimer et ne put bientôt plus assurer la direction du Gorsedd. Stivellig an Dour don, grand-Druide adjoint, devait l'assurer. Mais il se trouva bientôt en face de problèmes difficiles à surmonter

Gorseddau :

55 — Guingamp : du 20 au 22 août 1976.

56 — Le Faouët : 14 & 15 août 1977.

57 — Mur : 13 & 14 mai 1978.

En 1979, Stivellig an Dour don fut fatigué du Gorsedd. Le Gorsedd était déchiré en factions rivales. Le nombre des membres décroissait à vue d'œil. Une tentative de putsch menaçait. C'est alors que, le Gorsedd étant dans l'impasse, on eut recours à Gwenc'hlan qui s'était jusque-là tenu à l'écart des divisions. Gwenc'hlan accepta la charge de Grand Druide.

Le 1^{er} avril 1979, à l'Hôtel de Bretagne à Redon, Gwenc'hlan fut élu Grand-Druide Adjoint avec droit de succession à l'unanimité des voix.

Deux Gorseddau digor eurent lieu avant la mort d'Eostig Sarzhaw :

58 — Porz an Breton en Quimperlé : 1^{er} & 2 septembre 1979.

59 — Tuchen Gador en Saint Rivoal : 24 & 26 mai 1980.

Eostig Sarzhaw mourut le 31 octobre 1980, veille de la fête de Samhain.

***Gwenc'hlan, cinquième Grand-Druide (1929- 2008*²⁵⁶)**

Gwenc'hlan Le Scouëzec est né à Plouescat (Finistère) le 11 novembre 1929. Il fait ses études à l'école Saint-Blaise à Douarnenez, puis au Petit-Séminaire de Pont-Croix et au collège Saint-Yves à Quimper. En 1942, il quitte la Bretagne et devient élève du collège Saint-Grégoire de Tours à Tours.

Il suit des études supérieures d'histoire à la Sorbonne à Paris. Il fait son service militaire en 1951-1953 comme officier à la Légion Étrangère à Sidi-bel-Abbès et à Daya en Algérie. Il sera rappelé au 5^e Régiment Étranger en 1957-1958.

Après son service, il sera professeur à l'Institut Français d'Athènes, puis, revenu en France, à Saint-Didier en Velay et à Versailles.

À partir de 1960, il fait ses études de médecine. Il finit lauréat de la faculté de médecine de Paris. Il exercera comme médecin à Quimper jusqu'en 1985.

Par la suite, il assure la promotion, comme libraire, éditeur et galeriste, de l'œuvre de son père, le peintre Maurice Le Scouëzec.

Il a publié une vingtaine d'ouvrages sur la Bretagne.

Gwenc'hlan Le Scouëzec a été nommé par le Poellgor Grand-Druide Adjoint avec droit de succession à

²⁵⁶ Gwenc'hlan Le Scouëzec est mort le 6 février 2008 sur ses terres de Brasparts, sous un pommier chargé de gui. (NDE)

l'unanimité, le 1^{er} avril 1979. Il était alors âgé de 49 ans et portait le nom bardique de Gwenc'hlan depuis sa réception comme barde au Gorsedd le 21 août 1967.

Comme Grand-Druide Adjoint, il célébra les Gorsedd de Pors an Breton à Quimperlé en septembre 1979 et de Tuchen Gador à Saint-Rivoal en mai 1980. C'est à Pors an Breton en Quimperlé qu'il fut couronné par Geraint Bowen, précédent Archi-Druide.

À la Gorsedd de Tuchen Gador, l'un des anciens dissidents de 1953, Herri Hillion, Yellen, était présent.

Le quatrième Grand-Druide Eostig Sarzhaw mourut le 31 octobre 1980, veille de Samhain. Gwenc'hlan lui succéda d'office. Cependant, il voulut faire confirmer par le Poellgor sa nomination à vie. À la fête de Samhain, le Poellgor vota oui à l'unanimité.

Dans l'année qui s'écoula ensuite, des relations furent renouées avec les dissidents de 1953. Alan Raude, le principal d'entre eux, rendit à Gwenc'hlan la bannière de la Gorsedd et la Grande Épée d'Arthur qu'il détenait depuis vingt-six ans. Nommé Arouezvarzh, il s'abstint cependant de participer à toute cérémonie désormais. La scission de 1953 fut cependant considérée dès lors comme terminée.

La Gorsedd eut lieu sur ces entrefaites les 5 et 7 juin 1981 à Douarnenez.

L'année suivante, la Gorsedd eut lieu à Combourg le 31 mai 1982. La Gorsedd fut à cette occasion, l'objet d'une tentative de putsch de la part de deux membres de l'extrême droite. Ils furent exclus l'un et l'autre.

En 1983, il n'y eut pas de Gorsedd. Mais une Gor-

sedd kuzh (réunion non cérémonielle du Gorsedd) fut tenue à La Gouesnière au pays de Dol, qui établit les fondements sur lesquels devait vivre désormais la Gorsedd : Fraternité, Spiritualité, Nationalité. Des réunions se feraient de quatre à six fois par an, à l'occasion des fêtes celtiques à célébrer : Samhain, Gouel heol goanv, Imbolc, Beltan, Gouel heol hanv et Lugnasad-Gorsedd-digor.

Déclaration de La Gouesnière 1983

Le druidisme breton (Traduction française officielle)

La *Breudeuriezh Drouized, Barzhed hag Ovizion Breizh* (Fraternité des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne) a été fondée en 1899. La Fraternité est également appelée Gorsedd puisqu'elle est rattachée, comme la Fraternité cornique, à la filiation druidique galloise de Iolo Morgannwg. À sa création, la Gorsedd déclarait avoir pour objet l'étude, la conservation et le développement des arts, de la littérature et des traditions celtiques. Actuellement, la Breudeuriezh rassemble les Bretons, c'est-à-dire les hommes vivant sur le territoire de la Bretagne historique — sans oublier les expatriés — désireux de travailler et de vivre dans trois directions parallèles et complémentaires : la fraternité, la spiritualité, la nationalité.

FRATERNITÉ : Les membres de la Gorsedd cultivent et vivent ensemble la fraternité, l'amitié, le soutien mutuel, la sérénité et la tolérance. La fraternité avec

les deux autres Gorseddau de la filiation de Iolo Morgannwg n'exclut pas éventuellement celle d'autres mouvements druidiques, s'ils se proposent des buts semblables à ceux de la Gorsedd bretonne.

SPIRITUALITÉ : « Le druidisme, art sacerdotal, est avant tout une manière de chercher, mais aussi de sentir, une façon de comprendre les phénomènes et de créer dans la matière et dans l'esprit. » (Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Bretagne terre sacrée*). Considérant la Bretagne comme une terre sacrée, face à l'intolérance et à l'impérialisme des religions et des philosophies officielles, les membres de la Gorsedd cherchent ensemble, à partir de la Tradition celtique, insulaire et continentale, et à l'écart de tout dogmatisme, à définir et vivre une spiritualité commune. Ils pratiquent des cérémonies rituelles

- pour les fêtes celtiques traditionnelles de Samain, Imbolc, Beltan et Lug,
- pour leur assemblée annuelle dite Gorsedd digor,
- pour des célébrations privées (baptêmes, mariages...).

NATIONALITÉ : La Gorsedd travaille à la défense et au développement de tous les aspects de la spécificité de la Bretagne (langue, histoire, littérature, etc...). La Gorsedd lutte contre tout ce qui porte atteinte à la dignité de l'homme breton, par exemple : politique culturelle dérisoire, politique énergétique imposée, destruction de l'environnement, pillage du patrimoine, etc.

La Gorsedd est donc ponctuellement solidaire de mouvements culturels, syndicaux ou politiques qui

— dans leur champ d'action propre — ont des objectifs analoges. La devise de la Gorsedd est :

Ar Gwir en arbenn d'ar Bed !
La vérité à la face du Monde !

Bertrand Borne fut nommé Grand-Druide Adjoint.

En 1984, la Gorsedd digor se déroula à Porzh an Breton en Quimperlé, sous la pluie. L'une des dernières de la dissidence de 1953, Erwanez Galbrun, Iona, était présente.

La même année, un deuxième Gorsedd eut lieu à Rennes et à Paimpont, au bord du lac, avec un nombre important de Gallois et l'Archidruide Jams Niclas.

Les Gorsedd digor suivants furent :

64 — Kerantoreg en Moëlan : 25 août 1985. Le Gorsedd se déroula dans une propriété privée qui appartenait à Marie Hélène Le Donze.

65 — Porz an Breton en Quimperlé : 1986. Le Gorsedd eut lieu dans la propriété de l'auberge qu'exploitait Patrick Daniel.

66 — San Kaduan en Brasparts : 1987. Pour la première fois, le Gorsedd eut lieu à Brasparts, sur un terrain communal, à l'endroit où avait été jadis le bourg de Brasparts. Les ruines de la chapelle de San Kaduan, se voient encore sous l'herbe. La fontaine avait été réaménagée. Quant aux 12 pierres et au Maen-Log, ils avaient été posés par Pierre Cras, maire de Brasparts.

Les réunions quadrimestrielles se tenaient régulièrement depuis l'Assemblée de La Gouesnière. À la réunion d'Imbolc 1988, la Gorsedd jugea bon, étant

donné une certaine imminence du péril raciste et fasciste, de proclamer hautement son refus des théories de l'extrême droite et son attachement à la Déclaration des droits de l'Homme de l'ONU. Un vote unanime sanctionna le débat. Quelques personnes s'étaient retirées avant le vote.

Imbolc 1988: diskleriadur.

Ar C'hoursez, Breudeuriez Drouized, Barzhed hag Ovizion Breizh a varn da netra pep stumm a vennozhiaur diwar an Ouenn. Divizet eo bet ganti pegan krenn gant Diskleriadur Hollvedel Gwiriou Mab-Den 1948.

Imbolc 1988: déclaration

(Traduction officielle en français)

La Gorsedd, Fraternité des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne, condamne toute forme d'idéologie raciste et décide d'adhérer formellement à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948.

À la Gorsedd de San Kaduan en Brasparts, en juillet 1988, le Grand-Druide tira les conséquences logiques du vote d'Imbolc : il adhéra solennellement, au nom de la Gorsedd tout entière, à la Déclaration des droits de l'Homme dont les articles principaux furent lus en public, il refusa tout attachement aux idées racistes et fascistes et, de surcroît, il proclama la laïcité de la Gorsedd, le refus de prononcer le nom d'une divinité quelconque, sans que pour cela chacun fût privé de la possibilité de se rattacher in petto à l'une quelconque des formes du sacré.

Le texte, adressé à la presse, était le suivant :

Imbolc 1988: diskleriadur.

Ar C'hoursez, Breudeuriez Drouized, Barzhed hag Ovizion Breizh a varn da netra pep stumm a vennozhia-dur diwar an Ouenn. Divizet eo bet ganti pegañ krenn-gant Diskleriadur Hollvedel Gwiriou Mab-Den 1948.

Imbolc 1988 : déclaration (Traduction officielle en français)

La Gorsedd, Fraternité des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne, condamne toute forme d'idéologie raciste et décide d'adhérer formellement à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948.

Une minidissidence naquit à ce propos. En particulier, pour des motifs divers, plusieurs membres s'éloignèrent et se trouvèrent exclus ipso facto. Depuis aucun problème de cette sorte n'est venu assombrir la tenue du Gorsedd.

67 — San Kaduan en Brasparts : 1988. À ce Gorsedd, le discours du Grand-Druide fut consacré à la définition de l'antiracisme et de l'antinazisme du Gorsedd, dans le sens de la proclamation d'Imbolc précédent.

68 — San Kaduan en Brasparts : 1989.

69 — San Kaduan en Brasparts : 1990.

70 — San Kaduan en Brasparts : 1991

71 — San Kaduan en Brasparts : 1992

72 — San Kaduan en Brasparts : 1993

73 — San Kaduan en Brasparts : 1994

74 — San Kaduan en Brasparts : 16 juillet 1995

Immédiatement avant la Gorsedd de 1995, la Gor-

sedd célébra la Grande Troménie de Locronan d'une manière à la fois laïque et druidique, renouvelant ainsi un geste millénaire et non chrétien.

Après cela, les Gorseddau se tinrent en Hanvec, dans le domaine de Menez Meur appartenant au Parc d'Armorique, à l'invitation de Jean Yves Cozan, son président.

75 — Menez Meur en Hanveg : 1996

76 — Menez Meur en Hanveg : 1997

Le 21 juillet 1997, dans les jours qui suivirent la Gorsedd digor, mourut le Grand Druide Adjoint Bleizar Maeziou (Bertrand Borne). Son incinération fut suivie par le Grand Druide et l'accompagnement fait par quelques druides. Au mois d'août, ses cendres furent données à la fontaine de Saint Kaduan. Le même jour, Per-Vari Kerlorc'h fut désigné par le Grand-Druide comme Grand-Druide Adjoint.

77 — Menez Meur en Hanveg : 1998

78 — Menez Meur en Hanveg : 17 & 18 juillet 1999. C'était, jour pour jour, le centenaire du Gorsedd, 18 juillet 1899 à Cardiff. Une cinquantaine de Gallois sous la direction de l'Archidruide élu, une vingtaine de Corniques et la Grande Bardesse Jenkin participaient avec les Bretons. Dominique Bouchaud sonna de la harpe.

Le discours du Grand Druide évoqua bien sûr le Centenaire, mais il fut aussi une attaque très vive contre la politique du Président de la République Française, Jacques Chirac, qui avait fait refuser toute modification constitutionnelle en vue de faire reconnaître la Charte des langues minoritaires. Ce même

jour, une lettre ouverte de protestation fut adressée au Président français.

Les Gallois et les Corniques acceptèrent de réclamer avec les Bretons l'abolition de l'article 2 de la Constitution française qui affirme : « Le français est la langue de la République ».

Des conférences sur les Grands-Druides du passé et du présent, leur politique, se déroulèrent.

79 — Menez Meur en Hanveg : 2000.

Le 8 juillet 2001, à partir de 9 h et demie du matin, le Gorsedd conduisit, avant l'intervention de la procession catholique, le cortège de la Grande Troménie (Tro-Neved).

80 — Menez Meur en Hanveg : 14 & 15 juillet 2001.

Chapitre XLVI : Les Filiations

Il nous reste encore à signaler les grandes lignées des filiations de l'Antiquité à nos jours. La principale, celle qui relie le Gorsedd de Bretagne aux druides anciens, est la tradition populaire des bardes et des vates venue jusqu'à nos jours.

Hersart de la Villemarqué, Luzel, Anatole Le Braz, pour ne citer que les principaux de nos ethnologues, ont recueilli les chansons, les contes, les pratiques cultuelles, divinatoires et magiques préservées au sein de lignées de bardes qui participaient de toutes les fonctions du druide.

Le plus illustre des collecteurs, mais aussi le premier dans le temps, est le vicomte Hersart de la Villemarqué, qui enquêta auprès de vingt chanteurs différents. La plus ancienne d'entre eux était une femme de Kerlann en Nevez, nommée Marie Tangui, épouse Le Bourhis. Elle était née en 1725 et elle avait appris ses complaintes de gens qui étaient nés avant 1717 et la réunion de la taverne du Pommier à Londres.

Les plus jeunes étaient nées en 1804, Marie, femme Naviner, Perrine Michelet, épouse Gueguen ou Perrine Gueguen, épouse Le Naour.

Il est manifeste que cette profession de chanteuse ne pouvait que remonter à la nuit des temps. Nous en avons la trace au XII^e siècle dans les lais de Marie de France et d'écrivains anonymes qui avaient recueilli dès cette époque les poèmes anciens. Ceux-ci, comme il apparaît dans le récit, appartenaient au fonds préchrétien de la littérature.

Il en est de même de la plupart des contes, vivant encore de nos jours, surtout les contes merveilleux qui narrent un voyage vers le soleil, ou une histoire de l'Autre Monde. La distorsion du temps, caractéristique des traversées et des retours vers notre univers, existe encore sous la plume de Luzel qui transcrit les mots d'An Drant.

La plus célèbre de ces druides modernes est certainement Marc'harid Fulup dont nous avons parlé. Elle joignait l'art du barde à celui du mage. Elle ne procédait pas autrement qu'Agrippa de Nettesheim ou Trithème.

Le fonds de leur culture était, non-pas le mono-

théisme qui n'eut jamais beaucoup d'existence dans la population bretonne, mais cet incoercible panthéisme qui avait littéralement englobé les personnages sacrés du christianisme.

Des philosophes, au cours des âges, avaient transmis cette forme de croyance. Mais le peuple breton dans son ensemble, avec ses recteurs et parfois contre ses évêques, avait maintenu un polythéisme très vivace de dieux-druides, ceux-là mêmes que nous appelons des saints. Tous étaient parties de cette immanence du sacré, de cette incommensurabilité du Tout que chantait Renan.

Nous avons recueilli directement cet héritage. Hersart de la Villemarqué, Barz Nizon, reçu à l'Eisteddfod d'Abergavenny en 1838, Luzel, choisi par la Villemarqué pour être l'un des membres de la Breuriez Barzed, Anatole Le Braz, admis à Cardiff dans le Gorsedd en 1899, étaient porteurs de l'héritage.

Peut-être en déplaira-t-il à certains professeurs imbus de leur science, à certains historiens aux yeux bouchés par une volonté d'élitisme que la tradition des druides soit venue jusqu'à nous par le truchement de misérables qui marchaient pieds nus en chantant des plaintes sans âge et en se vouant à Saint-Yves.

Il en est pourtant ainsi et nous devons en être fiers. Le Gorsedd de Galles avait lui-même hérité de sa propre tradition de bardes. Même si la lignée indiquée par Iolo Morgannwg n'est pas entièrement exacte, peu importe, car nous savons qu'elle n'a pas manqué d'exister. Les témoignages sont probants.

Il disait remonter jusqu'en 1300. Il est bien évident

que les bardes gallois remontent jusqu'à l'Antiquité, même si les noms sont perdus. Quelque part, les deux lignées, la bretonne armoricaine et la bretonne de Galles se rejoignaient.

Une semblable succession s'était traduite, dans le domaine religieux, par l'existence vivace de l'Église Celtique, pélagienne, c'est-à-dire ne reconnaissant ni la rédemption, ni la suprématie d'un dieu Jésus. Samson, premier évêque de Dol et Primat des Bretons, se rattachait à Iltud de Llancarvan, lui-même disciple de Kado mab Kinglas, mab Ewen Dantgwenn, que les généalogies galloises font remonter jusqu'au dieu Beli et à la déesse Anna.

En descendant la lignée, on trouve en 1199 la suppression par le pape de Rome Innocent III du siège archiépiscopal de Dol. On peut penser que la tradition fit retour alors au Patriarche d'Antioche dont un des prédécesseurs avait introduit le christianisme dans le monde celtique. On peut aussi penser qu'elle se maintint à Dol jusqu'à la suppression du siège épiscopal le 12 septembre 1790 par la Constitution Civile du Clergé et en 1795 par la mort de Monseigneur Urbain de Hercé, fusillé à Vannes.

Urbain de Hercé avait un frère François, vicaire général de Dol, qui fut également fusillé à Vannes en 1795, un autre frère Julien-César, vicaire général de Nantes, mort à Châlons en 1811, un neveu, Jean-François de Hercé, évêque de Nantes, décédé en 1849.

Un prêtre de l'Église romaine, Jules Ferrette, devait, le 2 juin 1866, recevoir le sacerdoce d'Antioche et créer l'Église Celtique nouvelle.

Enfin, un lien certain existe entre la tradition druidique et la franc-maçonnerie. Outre le fait que les origines de cette société est peut-être à chercher du côté des Druides, comme le pensait Thomas Paine, il est bien certain que la naissance du Druid Order résulte d'une séparation d'avec les gens qui comme Anderson ou Désaguliers avait fondé la grande Loge d'Angleterre. La création même d'une obédience, contraire aux traditions de liberté de la franc-maçonnerie — « un maçon libre dans une Loge libre » —, avait sans doute provoqué la réaction d'un certain nombre de francs-maçons qui se rallièrent ou non à l'Ordre druidique de Toland et de Stukeley.

Au XVIII^e siècle, des loges ou ventes existèrent en France sous la référence du rite forestier, qui, par son rituel à l'extérieur et son respect particulier de l'arbre, du bois et de la forêt, se rapprochait de beaucoup de la tradition des Druides.

La maçonnerie du bois semble avoir disparu assez tôt. Mais le 1^{er} novembre 1993, une loge se constitua dans la Montagne d'Arrez en Bretagne dans le dessein de ressusciter le rite forestier. Elle entretient aujourd'hui la transmission celtique et le cinquième Grand-Druide de Bretagne y appartient.

Le cinquième Grand-Druide a réuni en sa personne la lignée du Gorsedd et du bardisme breton, la succession de l'Église celtique et des ancêtres de Samson, la franc-maçonnerie forestière.

Table des matières

LIVRE PREMIER : LES DRUIDES DES ORIGINES ET DE L'EMPIRE ROMAIN

Introduction	5
Chapitre I: L'homme de Menez Dregan	7
Chapitre II: Quelques vestiges au paléolithique	8
Chapitre III: Les sept sépultures	9
Chapitre IV: Le symbolisme des mégalithes	13
Chapitre V: La Caverne aux Écritures	17
Chapitre VI: Le Taureau de Carnac	33
Chapitre VII: Le Marais des Enfers	37
Chapitre VIII: Ulysse aux Pays des Morts	42
Chapitre IX: L'anguille	52
Chapitre X: Apollon Hyperboréen	55
Chapitre XI: L'Æstrymnis	60
Chapitre XII: Les dieux du ciel	64
Chapitre XIII: Les stèles	80
Chapitre XIV: Les druides et leurs dieux vénérables	84
Chapitre XV: Les mystères des « bacchantes »	89
Chapitre XVI: Les sacrifices humains	90
Chapitre XVII: Le langage des monnaies	92
Chapitre XVIII: Rôle social et politique des druides	94
Chapitre XIX: Les dieux selon César	101
Chapitre XX: La philosophie naturelle et la divination	105
Chapitre XXI: Les âmes sont immortelles	111
Chapitre XXII: La nuit près des tombes	114
Chapitre XXIII: L'île des Samnites	115
Chapitre XXIV: Alexandre Polyhistor	117
Chapitre XXV: Les lois contre les druides	118

Chapitre XXVI: La Basilique de la Porte Majeure	120
Chapitre XXVII: La Trinité avant Jésus-Christ	137
Chapitre XXVIII: Les Maîtres de sagesse	139
Chapitre XXIX: L'épître aux Galates	142
Chapitre XXX: Les devins de Gaule	148
Chapitre XXXI: Lucain	149
Chapitre XXXII: Ils cueillaient le gui sur le chêne	153
Chapitre XXXIII: Le vol des oiseaux	159
Chapitre XXXIV: Dans le tombeau du Viale Manzoni	159
Chapitre XXXV: La triade de Diogène Laërce	164
Chapitre XXXVI: Comment arrêter une armée	165
Chapitre XXXVII: Clément d'Alexandrie	169
Chapitre XXXVIII: Ogmios le beau parleur	172
Chapitre XXXIX: Zeus ou le grand chêne	174
Chapitre XL: Des disciples de Pythagore	175
Chapitre XLI: Teutatès et Épona	177
Chapitre XLII: Les druidesses du III ^e siècle	178
Chapitre XLIII: Les druides de Maximinus Maior	179
Chapitre XLIV: Flavius Vopiscus et les druidesses	181
Chapitre XLV: Les druides de Jamblique	182
Chapitre XLVI: Les communautés druidiques	183
Chapitre XLVII: La Porte des Enfers	184
Chapitre XLVIII: Les duses de saint Augustin (fin du IV ^e siècle)	186
Chapitre XLIX: Le temple de l'Homme Gaulois	187
Chapitre L: Les druides Patera et Phebicius	189
Chapitre LI: L'énigme du nombre Trois	193
Chapitre LII: Martin de Tours	211
Chapitre LIII: Le dieu Boulianus (IV ^e siècle)	214
Chapitre LIV: Le médecin Marcellus Empiricus	216
Chapitre LV: Les villes d'eaux	221
Gaule celtique occidentale ou Armorique	224
Gaule celtique orientale	228
Aquitaine — Arvernes	237

Gaule belgique.....	246
Gaule Belgique formant Germanie inférieure et supérieure.....	248
Narbonnaise.....	258
Province des Alpes.....	259
Chapitre LVI: La médecine gauloise.....	261
Chapitre LVII: Pour une conclusion provisoire.....	265

LIVRE DEUXIÈME :
LES DRUIDES DES ÂGES NOIRS ET DU TEMPS DES HÉRÉSIES

Chapitre I: Pélage.....	268
Chapitre II: Au temps de Patrick.....	272
Chapitre III: Le Passage.....	275
Chapitre IV: La traversée sur les barques de pierre.....	280
Chapitre V: La tradition au VI ^e siècle.....	282
Chapitre VI: Des pierres, des arbres, des fontaines.....	283
Chapitre VII: Les fêtes dites chrétiennes.....	290
Chapitre VIII: Des saints, des druides et des dieux.....	291
Chapitre IX: Les croix.....	299
Chapitre X: Les étrennes du premier janvier.....	307
Chapitre XI: La médecine bretonne au VIII ^e siècle.....	309
Chapitre XII: La Navigation de Brandan (IX ^e siècle).....	314
Chapitre XIII: Jean Scot Erigène.....	318
Chapitre XIV: Les Bretons de Morvan (826).....	323
Chapitre XV: Le canon Episcopi.....	326
Chapitre XVI: Macbeth (1061).....	328
Chapitre XVII: Le Lapidaire de Marbode (1035-1123).....	330
Chapitre XVIII: Hildegarde de Bingen.....	354
Chapitre XIX: Les Bonnes Dames.....	359
Chapitre XX: L'École de Chartres.....	362
Chapitre XXI: La part XI du décret d'Yves de Chartres.....	371
Chapitre XXII: Le décret de Gratien (vers 1140).....	383
Chapitre XXIII: Éon de L'étoile (1145).....	385
Chapitre XXIV: Le roi arthur.....	396

Chapitre XXV: La chasse au cerf	405
Chapitre XXVI: La fontaine de Barenton	411
Chapitre XXVII: L'alchimie	417
Chapitre XXVIII: Le triple visage	444
Chapitre XXIX: La fontaine	449
Chapitre XXX: Wolfram von Eschenbach	456
Chapitre XXXI: En to pan	461
Chapitre XXXII: Joachim de Flore	465
Chapitre XXXIII: La nuit des sorcières	468
Chapitre XXXIV: La Rose et le « Roman de la Rose »	470
Chapitre XXXV: Aurora Consurgens	473
Chapitre XXXVI: Le Roman de Mélusine	479
Chapitre XXXVII: Valentine d'Orléans et les Arioles	485
Chapitre XXXVIII: La Fontaine des amoureux de science (1413)	487
Chapitre XXXIX: Jeanne d'Arc et les fées	488
Chapitre XL: Gilles de Rais (1404-1440)	496
Chapitre XLI: Lambsprinck	498
Chapitre XLII: La danse	502
Chapitre XLIII: Albert Le Grand (à partir de 1280)	505
Chapitre XLIV: Le Marteau des Sorcières (1487)	514
Chapitre XLV: Les Contes des Bretons	517
Chapitre XLVI: Les Voyages dans l'Autre Monde	520
Chapitre XLVII: Le roi des cons	531
Chapitre XLVIII: Le loup-garou	533
Chapitre XLIX: Histoires d'amour	542
Chapitre L: Le roi Marc'h et le château du Graal	550
Chapitre LI: La harpe d'enchantement	554
Chapitre LII: Le Grand Pardon de St Pol de Léon	558
Chapitre LIII: Le « Pantheon » de Godefroy de Viterbe (1185)	560
Chapitre LIV: Lochrist	566
Chapitre LV: Locmariaker et Locmaria	575
Chapitre LVI: L'anguille à la fontaine	605

Chapitre LVII: L'arbre	608
Chapitre LVIII: Le Tarot (XV ^e siècle)	615
Chapitre LIX: Bibliographie du druidisme	631
Chapitre LX: Trithème (1452-1516)	635
Chapitre LXI: Le livre d'heures d'Anne de Bretagne	638
Chapitre LXII: Henri Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1555).....	655

LIVRE TROISIÈME :
LES DRUIDES À L'ÉPOQUE MODERNE (1493-2001)

Chapitre I: Paracelse (1493-1543)	678
Chapitre II: Gargantua	681
Chapitre III: La reine Ahès	686
Chapitre IV: De quelques mages du XVI ^e siècle	693
Chapitre V: À travers l'œuvre de William Shakespeare (1564-1616)	699
Chapitre VI: Limojon de Saint-Didier dans le Petit Albert	702
Chapitre VII: L'apparition de la Rose-Croix	703
Chapitre VIII: Heinrich Khunrath, médecin Rose-Croix	705
Chapitre IX: L'interprète du Livre de Nature	706
Chapitre X: La Vie des Saints de Bretagne	709
Chapitre XI: La danse dans les églises (1641)	718
Chapitre XII: Elias Ashmole (1617-1692)	719
Chapitre XIII: Qui étaient donc les sorcières?	722
Chapitre XIV: La secte (1650-1752)	728
Chapitre XV: Quelques Rose-Croix	735
Chapitre XVI: John Aubrey (1626-1697)	736
Chapitre XVII: Sir Isaac Newton (1642-1727)	737
Chapitre XVIII: John Toland et le panthéisme (1670-1722)	740
Chapitre XIX: La franc-maçonnerie	749
Chapitre XX: Les fondateurs du « Druid Order »	752
Chapitre XXI: William Stukeley (1687-1765)	753

Chapitre XXII: Thomas Paine (1737-1809)	756
Chapitre XXIII: Le « panthéisme » de Scot Erigène à Amaury de Bène	760
Chapitre XXIV: La Montagne d'après Maunoir (7 novembre 1752)	769
Chapitre XXV: De Chiniac de la Bastide de Caux	778
Chapitre XXVI: Iolo Morgannwg et le premier Gorsedd	779
Chapitre XXVII: Goethe (mort en 1832)	783
Chapitre XXVIII: « L'Histoire des Druides » de Smith (1780) ..	784
Chapitre XXIX: Les successeurs de John Toland	785
Chapitre XXX: Le Gorsedd du Pays de Galles	787
Chapitre XXXI: L'Eisteddfod d'Abergavenny (9-12 octobre 1838)	788
Chapitre XXXII: Hersart de la Villemarqué (1815-1895)	793
Chapitre XXXIII: Ernest Renan sur l'Acropole (1823-1892) ...	794
Chapitre XXXIV: Locronan et la Troménie	799
Chapitre XXXV: La Ville aux trois clochers	802
Chapitre XXXVI: Huelgoat et ses pierres	804
Chapitre XXXVII: Les montagnes sacrées	805
Chapitre XXXVIII: La danse	810
Chapitre XXXIX: La tradition des Druides	815
Chapitre XL: Permanence des Ovates	825
Chapitre XLI: Le culte	842
Chapitre XLII: Permanence des Bardes	850
Les conteurs	850
Les chanteurs	858
Chapitre XLIII: Permanence des Druides	859
Chapitre XLIV: Une tentative de synthèse	869
Chapitre XLV: Histoire du Gorsedd	872
Le druidisme breton (Traduction française officielle)	917
Chapitre XLVI: Les Filiations	923



© Arbre d'Or, Genève, mars 2012

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Cercle de Kerantorrec, 25 août 1985

© An'doz (Andrée Le Doze)

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS